This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

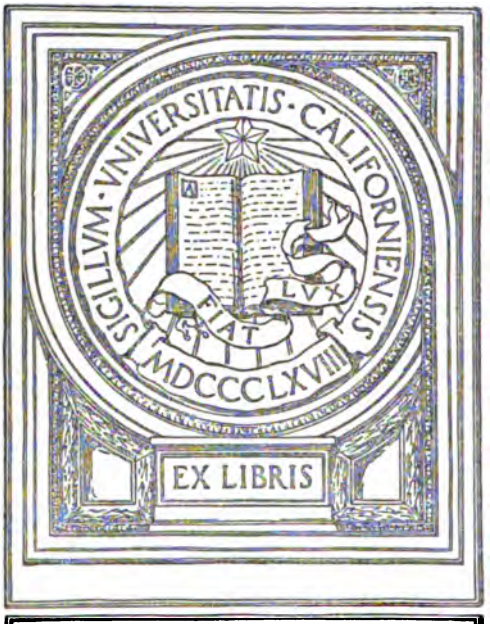
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

6

LA
JEUNE BELGIQUE

LA

JEUNE BELGIQUE

Directeur : MAX WALLER

TOME SIXIÈME

BRUXELLES
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

1887

PQ2
J39
v.6

LA FÊTE

DES SS. PIERRE ET PAUL[1]

I

Au pays campinois, le vingt-neuf juin, jour des SS. Pierre et Paul, tous les contrats entre maîtres et valets sont abrogés; les uns recouvrent la liberté de remplacer leurs serviteurs, les autres, de changer de patrons.

Cette séparation ne s'opère point à l'improviste.

A la fin de mars, le fermier et la fermière ont posé cette question, lui à ses hommes, elle à ses femmes : « Restez-vous? »

Suivant la réponse de leurs gens, les chefs les engagent pour une autre année ou avisent à leur remplacement. D'ordinaire le *baes* accorde au sujet actif et entendu la grosse paie que celui-ci gagnerait chez le voisin et pour peu qu'elle tienne à sa servante, la *baezine* lui assure un plus haut gage, tant en numéraire qu'en aunes de grosse et de fine toile filée aux veillées d'hiver.

Quant aux aides à demeure, que les maîtres n'interrogent pas sur leurs intentions, ils sont avertis par ce silence même d'avoir à se pourvoir ailleurs. Tel garçon ou telle fille de ferme, dont le

(1) Cette nouvelle fait partie d'une deuxième série de *Kermesses* qui paraîtront cette année.

M554749

caractère ne subira aucune atteinte s'ils quittent leur service à la Saint-Pierre, seraient fort mal notés si leur patron ne leur avait point permis d'attendre la date traditionnelle pour faire leurs paquets.

Ces mutations générales de domestiques servent tous les ans de prétexte à l'une de ces fêtes si topiques, presque païennes, que n'oublient jamais ceux qui y ont assisté.

Pour ma part, chaque été, à l'approche de la Saint-Pierre, je me sens pris, où que je sois, d'un désir effréné de retourner au pays. Il suffit de l'odeur des seringats et des sureaux pour me représenter le cadre et les acteurs de ces pompes rustiques. Mais cette évocation irrite ma fièvre au lieu de la calmer et je ne trouve de soulagement qu'après avoir été respirer, quelques bouffées de l'air natal :

Un beau soleil active les fragrances des haies et des bosquets. La caille, blottie dans les blés, piaule sensuellement. Personne ne travaille aux champs. Dans leur empressement à prendre du plaisir, les hommes ont abandonné çà et là la faux et la serpe. Si les cultures sont désertes, par contre, le long des routes vicinales, c'est une procession de voitures maraîchères bâchées de blanc, chargées non point, comme les vendredis, de légumes et de laitage, mais peintes à neuf, tapissées de fleurs, les cerceaux tressés de rubans, menées grand train par des chefs d'attelage endimanchés, ébaudis et fanfarons, et au fond desquelles se trémoussent des dirnes non moins réjouies et parées de leurs plus coquets atours.

Ce sont des valets qui ont été chercher le matin, en cérémonie, les servantes à leur ancienne résidence pour les conduire chez leurs nouveaux maîtres, et comme les gars ne doivent être rendus à destination que le soir, ils profiteront de la longue journée estivale pour lier connaissance avec leurs futures compagnes de charrue et d'étable.

Souvent les journaliers d'une même paroisse, les salariés de petits paysans, empruntent un char à foin à un gros fermier et se cotisent pour la location de l'attelage. Toute la coterie, batteurs en grange, vanneurs, aoûterons, vachères, faneuses, prennent place sur ce chariot transformé en un verger ambulant, où les faces rouges et joufflues éclatent dans les branches comme de rondes pommes luisantes.

L'émouchette caparaçonne les forts chevaux, car les taons font rage le long des chênayes ; seulement les mailles du filet disparaissent sous les boutons d'or, les marguerites et les roses.

Des cavalcades se forment. Les voitures se rendant aux mêmes villages ou revenues des mêmes clochers, cahotent à la file, trimbalent de compagnie leur nouvelle légion de servantes.

Défilé éblouissant et tapageur; apothéose des œuvres de la glèbe par ses affiliés. Sur leur passage l'air vibre de parfum, de lumière et de musique.

Bouviers et garçons de charrue, le sarrau festonné d'un ruban écarlate, la casquette ceinte d'un rameau feuillu, une branche pour aiguillon, précèdent le cortège en manière de piqueurs, ou caracolent sur les accotements; d'aucuns affourchés à la genette, les jambes très écartées, tant leurs montures ont le dos large; d'autres assis en travers de la selle, les jambes ballant du côté du montoir, comme on les rencontre au crépuscule, par les chemins, après le labeur.

Leurs voix éclatantes se répercutent d'un village à l'autre.

« Voilà encore un *roẓenland!* un « pays de roses »! disent les gamins que leur approche ameute près de l'église. Car on a dénommé « pays de roses » ces chars de joie, à cause du refrain de la ballade que les compagnons ne chantent que ce jour-là :

Nous irons au pays des roses,
Au pays des roses d'un jour!
Nous faucherons comme foin les fleurs trop belles
Et en tresserons des meules si hautes et si odorantes,
Qu'elles éborgneront la lune
Et feront éternuer le soleil!

Des sarabandes se nouent à la porte des cabarets. Les « pays de roses » envahissent la salle en vacarmant comme un sabbat.

A chaque étape on emplit de bière et de sucre un énorme arrosoir, et après en avoir détaché la gerbe, on le fait circuler à la ronde, de couple en couple. La fille, aidée par son galant, trempe la première les lèvres au breuvage, puis, d'un geste retrouvé des temps druidiques, elle se cambre, son bras nu, presque aussi robuste que celui des mâles de la bande, saisit l'anse de l'original vaisseau, le brandit, le soulève au dessus de sa tête, puis l'incline vers son cavalier. Un genou en terre, le soiffard embouche le tuyau du réservoir et pompe sans relâche avec des mines béates de chrétien qui reçoit son Dieu.

Les coteries se sont fait accompagner d'un ménétrier ou d'un joueur d'orgue; mais, indifférents à la mélodie et au rythme raclés ou moulus, c'est toujours la même sabotière que dansent les drilles, c'est le même chœur que braillent leurs voix psalmodiantes :

Nous irons au pays des roses
Au pays des roses d'un jour!
Nous faucherons comme foin les fleurs trop belles
Et en tresserons des meules si hautes et si odorantes
Qu'elles éborgneront la lune
Et feront éternuer le soleil!

Les serfs sont les seigneurs et les pauvres sont les riches! Le salaire de toute une année sonne contre leurs genoux dans les poches profondes comme les semoirs.

Jour de frairie, jour de kermesse révolutionnant les prêtres résignés de la terre! Chaudes matinées qui font éclore les idylles; soirs orageux instigateurs de carnages!

Ce n'est pas sans raison que les gendarmes surveillent à distance les caravanes de « pays de roses ».

Ils sont pâles et tortillent nerveusement leur moustache, les gendarmes, car, vers le tard, à l'heure des réactions sournoises, les farouches et les jaloux leur en font voir de rouges. Ces bons drilles qui trinquent avec effusion sont prêts pour un rien à se jeter les pintes à la tête et à se déchiqueter comme des coqs. A force d'accoler son voisin cet expansif compère a fini par le presser si étroitement contre sa poitrine qu'il l'a terrassé et un peu meurtri.

Tous ces festoyeurs ne s'ébaudissent pas mais tous s'étourdissent. Ils noient leur souci dans la bière et l'étouffent dans le tapage. Ils boivent, les uns pour oublier, peut-être pour calmer le regret du toit et des visages familiers qu'ils délaissent; les autres, au contraire, pour célébrer leur affranchissement du joug ancien et saluer, pleins de confiance, le foyer nouveau.

La plupart fraternisent d'emblée avec leurs camarades de demain et se déclarent sur-le-champ aux pataudes embauchées avec eux.

Et ces excellentes pâtes, ces irresponsables que la pensée fatiguerait, savourent sans se défier et sans se ménager, jusqu'à la licence, à corps perdu, le charme puissant de cette journée de trève où ils sont libres de leurs paroles, de leurs mouvements et de leur chair. Ils ont des frénésies de chien qu'on détache, ce vertige que doivent éprouver, à leur premier essor vers l'espace, les oiseaux nés dans une cage; et l'infini de leur bonheur rend celui-ci presque aussi poignant qu'une extrême souffrance. On ne sait par moments s'ils pleurent ou s'ils rient aux larmes, s'ils se trémoussent d'aise ou s'ils se cabrent dans les convulsions.

Comme le voyage est long et la journée pleine, vers le midi, on arrête devant la principale *herberge* de la bourgade, et l'on dételle. Les blousiers s'abattent sur les bancs de la grande salle, devant les platées fumantes. Mais malgré leurs fringales et l'ivresse de leur émancipation qui se traduit le jour durant par des défis d'une crudité féroce envoyés à Dieu, à ses Saints et à sa Vierge, ils n'omettront pas, entre deux signes de croix, de rapprocher quelques secondes leurs larges mains calleuses.

Après la ventrée lorsque repus et trop paresseux pour retirer de sitôt leurs gros poteaux de dessous la table, les gars allument leurs pipes et ruminent silencieusement, souvent sur l'invitation d'une commère, l'un ou l'autre ancien berce la torpeur des digestions par quelques souvenirs des féries d'autrefois.

II

C'est la fête des SS. Pierre et Paul.

Deux carrioles fleuries se croisent à l'aube sur la grand'route. Les conducteurs se hèlent :

— Bonjour, l'ami ! Bonne Saint-Pierre ! Est-il permis de savoir à quelle paroisse tu te rends ?

— Je suis de Rostal et vais me charger d'une servante à Plink.

— Et moi je viens de Plink et roule vers Rostal pour en ramener une génisse du même poil.

— Trinquons, veux-tu, à la bonne qualité de la viande ? Et tout à l'heure lorsque nous nous rencontrerons, riches, chacun, d'une paroissienne dodue, nous leur paierons un arrosoir de bière au sucre et une couple de quadrilles.

— Oui. Et taisons jusque-là le nom et le foyer des deux commères.

Ils ont mis pied à terre, le temps de s'humecter le gosier, puis repartent en se disant de nouveau : « Bonne chance ! »

Dans l'après-midi les deux carrioles s'abordent à peu près au même endroit. Les conducteurs joviaux se sont reconnus.

Et voyez le hasard : Frans, chef d'attelage de maître Kobus de la ferme la « Chapelle Brûlée », à Plink, est allé prendre Stanne, fille d'étable chez *baes* Van Brée, à Rostal, en même temps que Dwyn, le batteur en grange de ce dernier prenait livraison de la petite Willie, manouvrière de *baes* Kobus.

Stanne, déjà apprivoisée par Frans, salue gaîment le digne Dwyn, et Willie faite à son camarade des jours futurs, envoie de son côté un sonore bonjour à son compagnon d'antan.

Ces gars ne sont pas des songe-creux. Ils n'ont rien compris à la fin mélancolique de Luik de Bouwel qui languit et se dessécha comme un hareng fumé du jour où, pris dans les filets de la conscription on le transporta de ses bruyères natales dans la grande, grande ville. Pour eux un clocher vaut l'autre, toutes les fermes sont semblables, la caserne les a pincés ou les pincera sans qu'ils se rongent l'âme et poussent jusqu'à leur dernier soupir ; ils dorment, peinent, mâchent bien partout et n'ont jamais aimé

qu'à la façon des oiseaux sans y mettre de leur cœur ou seulement de leur pensée.

De même les deux servantes ne distinguent pas entre les galants, pourvu qu'ils soient membrus, solides et de bon caractère. Elles changent aussi facilement de coucheurs que de peautres.

N'est-ce pas leur destinée à eux, pauvres domestiques, de s'accoupler comme les halbrans au hasard des migrations?

Les voilà engagés, à quatre, dans un quadrille furieux. Les chassés-croisés de cette danse symbolisent leur vie au jour le jour : les deux rustaudes passent indifféremment des bras de Frans dans ceux de Dwyn et les deux boulots se les cèdent quitte à les reprendre avec la même complaisance et la même sérénité, avec la même provision de gaillardises, d'œillades, de baisers et d'étreintes, la même ample mesure d'amour.

Après chaque figure ils choquent fraternellement les verres, se rajustent, et s'essuient le front du revers de la manche comme lorsqu'ils labeurent au champ. Pas de jalousie, pas de regret. Ils jouissent de ce temps de répit et se débrident sans vergogne, mais aussi sans malice et sans arrière-pensée. Des instincts merveilleux, pas l'ombre de sentiment; superbes brutes, outils solides, vrais enfants de la Nature à la fois dévergondée et indifférente. Demain il leur faudra de nouveau battre en grange, tirer les vaches, motter les brebis, clapoter dans la noue. Aujourd'hui ils ont le temps de chiffonner les filles et ils y vont avec la même vigueur et le même entrain qu'à la tâche journalière.

Allons, encore un quadrille, le dernier, puis en route, chaque couple de son côté, pour les bordes de Plink et de Rostal!

Ils se séparent, rieurs, comme ils se sont rencontrés. Après avoir mordu les lèvres et pincé la croupe à son ancienne voisine de soupente, après une allusion polissonne et reconnaissante au plaisir pris ensemble, chaque garçon guinde sur sa charrette sa nouvelle commère. Ils démêlent les brides et se souhaitent un bon retour, non sans mettre dans cet adieu une intention gaillarde : « Ne perds pas ton temps, camarade! »

Et fouette cocher! Hue les roussins! Les deux carrioles se séparent au grand trot.

Mais, au sortir du village, les garnements ralentissent l'allure des bêtes.

La nuit tombe. L'air si tiède chatouille et picote les dermes échauffés. Travaillé depuis des heures, le désir s'exaspère. Les valets entendent bruire derrière eux, et sentent courir sur leur nuque comme une énervante brise d'équinoxe. C'est la respiration chaude de leurs danseuses dépoitraillées. Elles soupirent, ils halètent.

— Il fait trop bon pour se hâter, n'est-ce pas? dit chacun des galants en se tournant vers sa compagne.

O combien elles sont de cet avis!

Alors ils plantent le fouet dans la douille et abandonnent la longe.

Ils causent, balbutient, cherchent leurs mots et leur salive, et se comprennent encore mieux lorsqu'ils se taisent!

Le cheval va de plus en plus lentement, digérant à l'aise un double picotin.

Sous la bâche fleurie les jeunes rustres se rapprochent; les mains se cherchent, puis les bouches...

Et c'est à présent sur la grand'route entre Dwyn et Willie, Stanne et Frans, la même scène que jouaient il y a un an, à pareille heure, dans la nuit comme parfumée par ses floraisons d'étoiles, Dwyn et Stanne, Frans et Willie!

III

C'est la fête des SS. Pierre et Paul.

Deux carrioles bâchées de blanc et tapissées de roses se croisent sur la grand'route, entre Oostmalle et Rykevorsel, à la porte d'un cabaret.

Les deux conducteurs, muets et renfrognés, descendent pour boire un demi-litre. Mais ils avalent sans soif et même sans gourmandise, car ils n'ont pas le cœur à la fête. S'ils ont pavoisé et fleuri leur véhicule, c'est parce que le veut l'usage et qu'ils en ont reçu l'ordre de leurs *baes*.

— Parbleu! leur dit le cabaretier, à chacun en particulier, en les servant, vous ne me semblez pas gai, mon garçon!

— Och! dit Maris de Wortel, je vais à Halle chercher une autre servante pour notre *baezine* et à cette heure un étranger emmènera Lise, mon amie, sous un toit inconnu!

— Las! geint Ariaan de Halle, je me rends à Wortel pour en rapporter la remplaçante de notre pauvre Trine qu'un faraud de là-bas doit venir enlever aujourd'hui.

Les deux pitoyables blousiers ne se parlent pas. Ils remontent sur leur siège en se dévisageant, et froncent les sourcils à l'idée commune que celui qu'ils viennent de rencontrer pourrait être le ravisseur de leur amie.

Dans l'après-midi les deux charrettes se recroisent à Rykevorsel; chacune contient deux personnes à présent, mais elles n'en sont pas moins mornes pour cela. Au fond de chaque carriole se blottit une femme boudeuse et dolente. Et les deux conducteurs, non moins moroses, ne s'occupent pas

plus de ces femelles que des poules et des canards qu'ils charrient, au marché, le vendredi.

Cependant, comme les véhicules vont s'accoster, les rêveurs tressaillent en se retrouvant, et leur second mouvement est de se pencher anxieux pour scruter l'ombre et dévisager réciproquement la villageoise que voiture le paroissien suspect rencontré le matin. Et voilà que chacun des défiants garçons a reconnu la silhouette aimée :

— Lise !

— Trine !

Se sont-ils écriés à la fois.

Et les deux servantes de sursauter et de s'exclamer en même temps :

— Maris !

— Ariaan !

Les quatre dégringolent à présent de l'échelette. Lise a volé dans les bras de Maris et Trine dans ceux d'Ariaan. Eux, le geste fier et protecteur, les narines frémissantes ; elles, rouges et satinées comme des pivoines à l'aube, surtout que des larmes tremblent à leurs joues ainsi que des gouttes de rosée.

Rassurés du coup sur la constance de leurs dirnes, les gars ne se toisent plus avec la hargne de ce matin ; ces farouches se sont apprivoisés et, un peu confus, après s'être observés, ils s'avancent l'un vers l'autre, se sourient et se tapent rondement dans la main. Puis, afin de sceller cette amitié par des libations, ils entrent de compagnie dans l'estaminet du cantonnier. Là, ils se confient, en les raillant, leurs défiances et leur antipathie premières.

De leur côté les femmes, édifiées sur la fidélité de leurs hommes, se sont rapprochées et babillent comme d'anciennes connaissances.

Ils se mêlent aux déduits d'un « pays de roses » qui met en trépidation les mûrs de l'*herberge*. Ils ne sont plus désespérés, mais leur gaîté est moins forcénée, moins démonstrative que celle des lurons et des luronnes qui fringuent et se déhanchent autour d'eux comme poulains et pouliches en prairie. Ils dansent avec une mélancolie douce et attendrie, le cœur gros, la gorge serrée, un sourire mouillé dans les yeux et aux lèvres, et parlent en soupirant, et s'essoufflent vite.

Quand apparaît, entre deux quadrilles, le traditionnel arrosoir, salué par les hourrahs et les trépignements de toute la coterie, Ariaan et Maris mettent galamment la main au gousset et paient leur écot. Lise et Trine boivent à petites gorgées, et s'interrompent pour sourire à leurs danseurs, puis elles les aident à s'abreuver, et ne s'impatientent pas du temps qu'ils mettent à cette opération : on dirait de deux mères qui donnent à téter à leurs nourrissons.

Avant de se rendre chez leurs nouveaux fermiers en compagnie de leurs nouveaux camarades, les deux filles ont tenu à cheminer au dehors, en tête à tête avec le promis.

La promenade à petits pas, les haltes fréquentes sous les arbres, derrière des mamelons de sable, par les sentes bordées de genévriers et de jeunes rouvres, se prolonge bien après le lever de la lune. Le bruit du bal lointain les accompagne, mais va s'assourdissant et leur devient une musique compatissante qu'ils n'oublieront plus jamais.

Combien de fois se jurent-ils de toujours s'appartenir? Ils se rencontreront tous les ans aux kermesses de leurs deux paroisses; au moins...

Après une station plus longue et plus décisive que les autres, ils regagnent lentement, — oh si lentement! — l'auberge où les « pays de roses » continuent de baller, de chanter et de s'arroser la luette. Mais ils ne rentrent plus dans la salle; ils veulent se séparer sous l'impression du tendre entretien qu'ils eurent là-bas, à l'orée du bois.

Un dernier baiser d'adieu qu'ils prolongent aussi longtemps que dure le refrain de la ballade :

Nous irons au pays des roses!...

Les deux gars se donnent une énergique poignée de main dans laquelle ils se promettent franchise et loyauté.

Et les kermesses retrouvent Maris et Lise, Ariaan et Trine aussi étroitement unis, aussi fidèles.

Avant que le jour des SS. Pierre et Paul soit revenu quatre fois, nos deux paires d'amants se sont mariés et établis. Chaque ménage a sa ferme et son lopin de terre, l'un à Wortel, l'autre à Halle. *Baes* à leur tour; ils prospèrent si bien que toute une brigade de serviteurs mangent et gîtent sous leur chaume.

Au jour traditionnel ils goûtent un certain charme à se rappeler les angoisses et les crève-cœur de la séparation d'autrefois. Et souvent à la veillée, en filant son rouet, la jeune *baezine* fredonne la ballade aux sons de laquelle ils se faisaient de si pantelants adieux!

A l'encontre de ce qui arrive pour le commun des parvenus, le souvenir des épreuves lointaines a rendu ces deux couples très humains pour leurs aides, surtout très sympathiques aux saines amours des plus jeunes de leur monde.

Si bien que dans la contrée on dit proverbialement : « Bienheureux les humbles que les pays de roses déposent à la porte de ces dignes *baes* : ils descendent du char pour ne plus jamais y remonter! »

IV

C'est la fête des SS. Pierre et Paul.

Deux carrioles, dont la bâche blanche disparaît sous des arceaux de feuillage et des guirlandes de roses, roulent à la rencontre l'une de l'autre, sur la grand'route.

L'une, qui vient de Sassenhout, va grand train, arrache des étincelles aux pavés de la chaussée et menace même d'accrocher l'autre, aussi lente qu'un fardier, qui vient de Vorsselaer. Tandis que le conducteur de la première siffle et fait claquer sans cesse son fouet, celui de la seconde, absorbé dans sa rêverie, n'a eu juste que le temps de se garer, au cri d'avertissement du casse-cou.

Le gars de Vorsselaer se réveille de mauvaise humeur et invective celui de Sassenhout.

— Mille excuses! » fait le vivant gaillard lorsqu'il est enfin parvenu à maîtriser son cheval presque emballé, « quoique c'était à vous de me céder le pavé... Sans rancune, pourtant... On ne se querelle pas aujourd'hui... Faisons la paix en trinquant... Et où allions-nous avec si peu d'empressement?

— Cela ne te regarde pas... Quand tu sauras que je me rends à mon malheur en seras-tu plus avancé?

— Peste, le lugubre pèlerin, C'est qu'il y tient à sa bile. Il se croit au jour des Morts plutôt qu'à la Saint-Pierre... Dis donc, l'ami, ce sont des immortelles et des branches de cyprès que tu aurais dû attacher à ta guimbarde. Que n'as-tu enduit en même temps de poix ta bâche trop blanche pour ton humeur?... Allons, viens... Trève de taquineries... Trinquons, te dis-je... Moi je cours au hasard, c'est-à-dire à la nouveauté, à la surprise... Mais au fait, ne viendrais-tu pas de Vorsselaer? Tu pourrais me renseigner alors sur la petite Isa de pachter Goris et me dire si c'est un présent acceptable que me font les grands saints Pierre et Paul?

Le gars atrabilaire s'est dressé vivement sur son siège et a pris une attitude de défi :

— Comment, tu serais toi ce Wim de Sassenhout, qui viens nous enlever notre Isa?

— Lui-même. Et voilà du dépit qui te nomme en même temps qu'il me vante la paroissienne en question. Ah, ah! c'est toi ce bon Roel de Vorsselaer qui vas me remplacer auprès de notre Lotje, et qui devras t'en contenter...

— M'en contenter ! Comment dis-tu cela ?

— Comme tu viens de l'entendre ?...

— Eh bien ! je prends à témoins les deux grands saints du jour que tu ne toucheras pas à notre Isa...

— Oho ! On est jaloux alors...

— On aime ; donc on est prêt pour la haine...

— Compris...

— Arrive...

Et les deux valets dégringolent du marche pied. Mais se ravisant :

— Roel, camarade, dit Wim, ne brusquons rien. Comme nous devons nous rencontrer cette après-midi, allons d'abord dénicher nos poules, et si ta jalousie tient encore, nous aurons tout le temps de nous trouer la peau avant le soir. Nous ne nous comporterons que mieux devant elles.

Roel a eu un instant l'envie de rebrousser chemin et d'empêcher que sa maîtresse accompagne cet esbrouffeur, mais il dévore sa rage, consent à la trève proposée et pousse même la courtoisie jusqu'à trinquer avec son rival. Au départ ils se saluent cérémonieusement de la main.

Trois heures après, les attelages se recroisent. Chevaux et conducteurs ont la même allure qu'à l'aube. On est même plus gai et plus turbulent dans la voiture de Wim et dans celle de Roel plus morne, plus lugubre si possible.

Le garçon de Vorsselaer a reconnu de loin le rire perlé d'Isa, et il se prend décidément à haïr l'enjôleur qui est parvenu déjà à la consoler du départ de son amoureux.

De même, Lotje voiturée par Roel, a distingué la voix conquérante de ce Wim qu'elle aime de toute son exigeante nature et qu'elle n'a pas fini d'aimer. Malgré une année entière vécue côte à côte, ses jupes toujours collées à ses bragues, elle n'a pas encore son saoûl du copieux gaillard et maintenant qu'il lui échappe, elle le désire, elle le reveut éperdûment. Depuis Sassenhout elle n'a pas plus accordé d'attention à son nouveau compagnon que celui-ci ne lui a témoigné d'intérêt. Et cependant sous le rapport des avantages, Roel n'a rien à envier à Wim ou Lotje à Isa.

En revanche, dès son arrivée à Vorsselaer, le galant Wim n'a cessé de s'occuper de la grosse Isa. Il lui a raconté, le malin, la mauvaise humeur de Roel, et sa verve et ses charges ont paru beaucoup amuser la pécore.

— Ah ! ah ! ah ! fait le déluré compère de Sassenhout, lorsqu'il arrive à portée de voix de son quidam du matin... Et comment vont les amours ? Une gentille capture que Lotje, pas vrai ? Potelée et ronde à souhait. De

quoi occuper les mains; dis? Ah! ah! ah! Descendons. J'ai des fourmis dans les jambes et le gosier sec comme plusieurs lieues de bruyères...

Roel et Lotje, suivent machinalement dans l'auberge Isa et Wim. Roel se rappelle les paroles de son ennemi : « Nous aurons tout le temps de nous trouer la peau avant ce soir ». Certain de soulager tout à l'heure sa rage, il se contient à présent. Il consent même avec la pauvre Lotje à leur faire vis-à-vis dans le quadrille. Il observe, stoïque en apparence, le manège des deux inconstants.

Isa témoigne une insultante indifférence à Roel, et lorsque les figures de la danse veulent qu'elle tourne avec lui, la mauvaise se rebiffe et se roidit dans ses bras, tandis qu'elle s'abandonne et se pâme, la tête renversée, contre la poitrine du gars de Sassenhout. Dans ces moments où elle se dérobe et fait la mijaurée avec lui qu'elle adorait il y a deux jours, le pauvre Roel a des envies de l'étrangler sur le coup et, à la ritournelle suivante, de ne plus rendre qu'un cadavre à son danseur préféré.

Wim a trouvé, pour torturer ses anciennes amours, un moyen peut-être plus cruel encore que celui employé par Isa. Lorsque c'est son tour de faire sauter Lotje, le mauvais sujet affecte de l'aimer toujours, il enchérit de galanteries, prend des poses de soupirant, l'accable de déclarations ironiques, risque de temps en temps une caresse timide, un baiser furtif; il parodie, le vilain, le prélude de la comédie amoureuse qu'il joua à la Saint-Pierre passée avec la pauvresse. Et ces pantalonnades sont d'autant plus cruellement ressenties par la malheureuse Lô qu'elle y retrouve en même temps la satire du sentiment sincère et ardent du perfide pour sa nouvelle aimée. Elle est prête à pleurer d'humiliation et de rage, la benoite délaissée, sous ces baisers grimaçants et ces étreintes extravagantes. Elle comprend qu'il s'est détaché d'elle pour toujours, qu'il s'est repris pour se donner complètement à l'autre. Tout ce qu'elle souhaite, c'est que l'an prochain cette voleuse soit moquée et abandonnée à son tour pour la grande joie d'une troisième amante...

Elle ne peut s'empêcher de se reporter, attendrie, même en ce moment, à cette époque bénie de moisson, où le crâne faucheur s'approchait d'elle, la gerbeuse, et la retenait longtemps sous prétexte de retirer de ses pauvres doigts les barbes pointues qui s'y étaient logées. C'était là trop d'attentions. Elle en convenait alors. Mais c'était bien trop de mépris, à présent!...

Cette situation crispante ne peut se prolonger. Tous n'ont pas ta résignation et ta timidité, petite Lô, et ne s'en remettent pas à la Providence du soin de les venger dans l'avenir!

Roel est las de souffrir. Voilà un quart d'heure qu'il grince les dents, qu'il renâcle et qu'il tourmente son couteau au fond de sa poche.

Wim, encouragé par la coquette, s'enhardit au point de lui plaquer un sonore baiser sur la bouche.

Attention, petite Lô, on va *vous* venger, tous les deux ! Roel lâche brusquement sa compagne et n'a fait qu'un bond vers le provocateur.

— Halte-là ! Camarade ! Nos conventions du matin tiennent toujours, hein ? A nous deux, alors.

En un instant, le bal est sens dessus dessous. L'orgue s'arrête court, au milieu d'une ritournelle, avec un couac prolongé. Les hommes écartent les femmes et font cercle autour des batailleurs pour leur ménager une lice. Le *baes* du cabaret a voulu protester. C'est tout au plus si les « pays de roses » lui ont permis de répandre du sable, afin de nettoyer plus facilement le carrelage après la tuerie.

— Franc jeu ! Franc jeu ! Laissez faire ! crient-ils, alléchés.

La soirée est orageuse et incite au carnage.

Wim a de suite fait passer Isa derrière lui. Parbleu ! S'il comprend de quoi il s'agit ! Beau buveur, bel amoureux, il est non moins beau batailleur. En un rien de temps, il a le couteau au poing et se trouve comme Roel en posture de combat.

D'abord ils balafrent d'une croix la chaux de la muraille. *Kriss ! kriss !* Et les voilà partis ! La joute sera chaude. On trouverait difficilement compagnons plus dignes de se mesurer, mieux bâtis, plus nerveux et plus robustes.

Le partie est chaude en effet. Plusieurs coups ont déjà été portés. Les sarraux enroulés en guise de bourrelet autour du bras gauche, s'ensanglantent, mais cela ne compte pas encore. Ce sang, les batailleurs ne le voient pas. C'est tout au plus s'ils en hument l'odeur affolante. Il faut que l'un des deux reste sur le carreau... Les voilà qui s'agrippent, s'acharnent, ne se lachent plus, roulent ensemble par terre. Qui se relèvera ? Halte ! Ne frappe plus, Wim ! L'autre a son compte.

Tous se précipitent à présent pour désarmer le vainqueur et secourir le blessé. Trop tard. Il n'y a déjà plus de blessé. C'est un mort qu'ils ramassent, la gorge ouverte. Il n'y a pas à dire, le coup a été loyalement porté !

Isa repentante de sa coquetterie, se jette en sanglotant au cou de Lô. Mais celle-ci la repousse durement du côté du mort et vole vers son Wim, son Wim ingrat et criminel, et s'accroche à lui, et lui a tout pardonné.

N'est-il pas son premier homme, son seul amour, son *baes ?*

— Ah Wim ! cher Wim ! *mon* Wim !...

Ce pendant que, là-bas, un « pays de roses » attardé, cahote sur la route, et roule plein de clameurs vers le cabaret du crime :

Nous faucherons comme du foin les fleurs trop belles,
Et en tresserons des meules si hautes et si odorantes
Qu'elles éborgneront la lune
Et feront éternuer le soleil !

Novembre 1886.

GEORGES EEKHOUD.

SONNETS

I

NOCTURNE

A MON CHER JOSÉ DE COPPIN.

La nuit plane, roulant les mondes dans ses voiles.
L'astre aux noirs rameaux d'ombre ouvre son fruit vermeil.
Le ciel est tout de feu, comme si le soleil,
Y volant en éclats, l'éclaboussait d'étoiles.

Là-bas fleurit la lune en corbeille de flammes.
— Comme la poudre d'or qui danse en un rayon,
La poussière des morts, en muet tourbillon,
Monte en la nuit vivante et m'enveloppe d'âmes.

Homme ! tandis qu'alors tes vains bruits ont cessé,
Et que l'heure t'emporte, en ton sommeil lassé,
Du gouffre d'où tu sors au gouffre où tu retombes,

Devant cet Infini qui vit et resplendit,
Le poète pieux écoute ce que dit
Le silence du ciel au silence des tombes.

II

LE REMORDS

A Eddy Levis.

Caïn fuyait : — des voix emplissaient le ciel pâle,
Epouvantant son cœur inquiet et subtil;
Il sentait dans le vent, qui l'assiégeait d'un râle,
D'inexorables mains le poussant vers l'exil.

Il fuyait, — et vers lui des sanglots, des huées
Montaient dans la clameur des forêts et des mers;
Il fuyait, — écoutant les meutes des nuées
Gronder déjà là-bas sous le fouet des éclairs.

Il fuyait, — et soudain il se cacha la face,
Quand le soleil, de meurtre empourprant tout l'espace,
Roula, tête sanglante, au fond du gouffre noir;

Et le ciel écarlate, éclaboussé du crime,
Semblait teindre Caïn du sang de sa victime,
— Et le Maudit fuyait, tout rouge dans le soir.

III

CANTILÈNE

O mon cœur, faible cœur, ô cœur né de la femme,
Tu t'éclaires parfois d'un jour surnaturel,
Tout rayonnant d'amour, fait de soleil et d'âme :
C'est comme une aube d'or qui rêve au bord du ciel.

Et tu vibres alors d'une intime musique,
Qui te berce d'ivresse ainsi qu'un vin subtil;
Tu sens en toi fleurir une rose mystique,
Qui t'embaume soudain et t'apporte l'avril.

Cette pure lumière en ta nuit infinie,
C'est le reflet en toi de la blanche beauté,
Son souffle est ton parfum, sa voix ton harmonie;

Pour que tu sois ainsi chant, arome et clarté,
Il suffit, ô mon cœur, cœur qui te crois rebelle,
D'une vierge qui passe, — et tu te remplis d'elle !

EMILE VAN ARENBERGH.

JULES DESTRÉE

ET SES « LETTRES A JEANNE »

Lettre au cousin de l'auteur

Mon cher ami,

Oui, c'est à toi, et non à un autre, que j'adresse cette lettre. Puisque c'est toi qui es le cousin, continue ! Or, le cousin, dans le sens noble du mot, c'est l'être à la fois bienveillant et juste, parent de Platon mais ami de la vérité. Et plus j'y songe, plus il me paraît évident que c'est ta vocation d'être le cousin. Grand jouisseur d'art, à qui des admirations excessives pour de rapides génies ont enseigné la mesure et le tact, tu passes tes jours dans les Ile Fortunées du dilettantisme. De tes balcons et de tes vérandahs, tu savoures ce bonheur insolent et rare : ne pas écrire. Et tu contemples de loin, en t'inspirant des vers égoïstes de Lucrèce, pareilles à des voiles que tourmente une mer orageuse, un millier de plumes d'oie, ivres d'elles-mêmes, danser la danse de Saint-Guy sur un millier de feuilles de papier qui n'y peuvent mais. Tu les connais toutes : celles qui crachent, celles qui crient, les grosses et les fines, les fières et les douces, celles qui sont cruelles comme des épées, et celles qui sont caressantes comme des ailes de grèbe, et aussi celles qui, accablées d'une nostalgie bizarre, font inévitablement penser à l'oiseau qui les a portées. Tu les connais, et tu n'y touches pas. Tu es le désintéressé par excellence. Et c'est pourquoi il m'a plu de t'envoyer cette épître, et de rechercher avec toi ce que l'on peut dire des *Lettres à Jeanne.* La vraie, la seule critique, c'est une œuvre d'art vue à travers le tempérament du cousin de l'auteur.

Le chapitre IV de *l'Irréparable*, une des *Lettres à Jeanne* qui ne sont pas adressées à Jeanne, débute ainsi :

« Cette idée : *l'Irréparable*, Georges la retrouvait jusque dans les choses les plus futiles. Ainsi souvent, en mettant une lettre à la poste, il éprouvait un petit frisson en la lâchant, et l'écoutait tomber dans la boîte, avec un bruit étouffé. Il songeait aux difficultés sans nombre qu'il aurait à vaincre pour réparer cette action si simple et si rapide, à toutes les volontés adverses avec lesquelles il faudrait discuter pour remettre en son pouvoir ce carré de papier qu'il tenait en main, une minute avant... D'autres fois, en se promenant en désœuvré dans les rues, et surtout quand quelque tracas d'argent le préoccupait, il avait eu des désirs exaspérés d'entrer dans un magasin, d'y choisir ce qu'il pourrait trouver de plus beau et de plus cher, d'y jeter son dernier pécule, sans retour; et son imagination lui montrait tous les futurs déboires, les tristesses probables, les démarches vaines, et il jouissait délicieusement, et malgré lui, de cette incertitude fièvreuse au bord du malheur... »

Nous conclurons de ce passage, mon cher ami, que Jules Destrée, le jour où, après avoir corrigé les épreuves de son livre, surveillé la mise en pages et revu les premières feuilles, il a signé le « bon à tirer », a dû éprouver au plus haut degré le sentiment de l'irréparable. Publier un livre c'est plus grave que de jeter une lettre à la poste. La borne-poste qui s'appelle le public est une borne méchante et sournoise, et qui ne bouge pas quand on veut. Et pour plus d'un livre elle se fait une joie d'être une poste restante. L'auteur des *Lettres à Jeanne* a donc dû trembler, et feuilleter d'une main fébrile ce volume... irréparable. Je gage même qu'à certain moment il a regretté de l'avoir publié.

Eh bien, non! Il a eu tort. Et ton devoir de cousin, mon cher ami, est de te joindre à moi pour le lui dire. L'irréparable était nécessaire. Et tant mieux, s'il n'y a rien à réparer! Jules Destrée a eu raison, superbement raison, de jeter ses premières pages par portes et fenêtres. Le patrimoine intellectuel des vingt ans a besoin d'être dissipé. Je plains les thésauriseurs qui l'économisent. Ils sont les captifs d'un or qui n'est pas à leur effigie, et ils sont appauvris par leurs stériles richesses.

Il faut toujours se hâter de publier un premier livre, le premier livre. Et Destrée, s'il a eu un tort, a même trop tardé à le publier. Tu le sais aussi bien que moi, mon cher ami, l'écrivain, quel qu'il soit, qu'il le veuille ou non, est condamné, de par une fatallité naturelle, à publier au moins *un* premier livre. Il n'y a pas d'exemple du contraire. On m'objectera Baudelaire, et les *Fleurs du mal*. Je répondrai en disant : lisez donc *La Fanfarlo*. Oui, il faut immédiatement, plus tôt même s'il est possible, publier son *maiden book*. Et le motif en est bien simple : c'est alors seulement qu'on peut en publier un second.

Il faut écumer le bouillon, disent les ménagères. Cette pensée profonde, digne d'être mise en vers par un Ponsard ou un Augier, à moins que ce ne soit par un Coppée, s'applique admirablement aux écrivains.

Je m'explique, pas pour toi, puisque tu es le cousin, c'est-à-dire puisque tu comprends, mais pour les autres.

Si l'histoire de l'art, à certaines époques, nous présente quelques exemples de l'artiste inconscient, purement instinctif, portant des chefs-d'œuvre comme un pommier des pommes, sans le savoir, et comme par l'accomplissement d'une fonction physique, nous n'en sommes plus là, et depuis longtemps. Outre que je me méfie un peu de l'érudition des gens qui vous confient que Rubens était une espèce de boucher, ces floraisons d'art spontanées, presqu'animales, ne sont plus possibles aujourd'hui. L'écrivain moderne est, malgré lui, un héritier. Il est le légataire universel des artistes qui le précédèrent. Il a sur les épaules, comme une cariatide pensive, le trésor pesant des livres qu'il a lus, des marbres qui luisent dans sa mémoire, et des toiles qui lui ont fleuri les yeux. Il est même, et ne crions pas au paradoxe, l'héritier de livres, de marbres, de tableaux qu'il ne connaît pas. Il est traversé par des courants magnétiques qu'il ignore; des paroles qu'il n'a pas entendues chantent dans ses oreilles. Ces éléments divers, s'il a l'étincelle, doivent se fondre en lui. Et ce travail sourd opéré, il reste un trop plein, une écume obscure, curieuse et attirante pour l'analyste. Cette écume, il doit la rejeter, et il ne peut le faire que dans un livre, le premier livre.

Quand je vis Jules Destrée, c'était, je m'en souviens, sur les bancs de l'Université de Bruxelles. Je conserve le souvenir d'un adolescent sérieux, trop sérieux pour ne pas être très jeune, petit, vigoureux et taciturne. La tête était d'une pâleur chaude, enflammée çà et là par des afflux de sang. Les yeux, d'un gris vert, vous regardaient lourdement, comme à travers un rêve. Le nez droit et charnu, les lèvres nettes et vibrantes, de ces lèvres pleines de paroles comme en ont les orateurs et les tribuns, et le menton déterminé, d'une cassure puissante, dénonçaient des appétits d'homme d'action, et démentaient le songe des prunelles. Une chevelure brune, orageuse et révoltée, coiffait cette tête qui m'attira.

Étudiant alors, avocat le lendemain, et bientôt, sans doute, homme politique, ce fut ainsi que m'apparut l'auteur des *Lettres à Jeanne*. Il ne parlait guère, connaissait peu d'étudiants, et ne s'anima qu'une ou deux fois. Tout bouillonnant encore de la lecture d'Emile Zola, qui passionnait les jeunes cervelles, Jules Destrée avait, devant lui, un fanatique de Victor Hugo, une espèce de grand diable remuant et plein de verve, qui s'appelait

Léon Furnémont. A plusieurs reprises, ils se lancèrent leurs grands hommes à la tête, et la lutte m'amusa beaucoup. Destrée et moi, nous ne causions guère. Nous ne nous connaissions pas même de nom. Et toutes nos relations se bornèrent, je pense, à des demandes d'encre et à des échanges de porte-plumes. Echange symbolique qui aurait pu faire dire à un fantaisiste, prophète comme tous les fantaisistes, que nos plumes amies écriraient des livres et se noirciraient dans le même combat.

Quand je le revis, plus tard, Jules Destrée était avocat. Il me le dit, je le crus. Et les comptes-rendus du procès Falleur m'ont démontré récemment que j'avais eu raison de le croire. Mais, en dépit de quelques velléités politiques et de sa pratique du barreau, Destrée était devenu un passionné d'art, un liseur acharné, un fureteur de curiosités, un chasseur de bibelots et d'objets rares, un bibliophile dangereux, un japonisant redoutable. Il s'enivrait de Baudelaire, de Poë, de Quincey, de Villiers de l'Isle-Adam, de Mallarmé, de Verlaine. Il était capable d'enlever, comme un hildago sa dame, au risque d'être écharpé, une eau-forte de Rops, une lithographie de Redon, une aquarelle ou un tableau de Gustave Moreau. Il avait des engouements terribles, des hostilités implacables. Génie ou crétin, grand homme ou macaque, telle était l'enseigne du carrefour où il guettait les artistes. Toutes ces admirations, toutes ces répugnances se battaient dans sa tête éperdûment. Et le cœur aussi battait, à se rompre, comme un tambour, et Jeanne, car elle a existé, cette Jeanne! recevait chaque jour des lettres ardentes, folles, jeunes d'une jeunesse longtemps concentrée, et qui sonnaient le carillon des amours fleuries. Souvent Jules Destrée parlait d'une femme sculptée ou peinte, d'une édition rare, d'une musique profonde, d'un livre attirant, comme si la statue, le tableau, l'Elzévir, la symphonie ou le poème eussent été sa Jeanne; et je gage qu'il a dû quelquefois parler à sa Jeanne comme à un marbre, à une toile, à un Plantyn, à un drame lyrique ou à un sonnet.

C'est pendant cette période de fougue et d'expansion qu'il écrivit les *Lettres à Jeanne*, un premier livre.

L'auteur est jeune? Tant mieux. Inexpérimenté? Je l'en félicite. Je le plaindrais s'il en était autrement. Les *Lettres à Jeanne* ont paru banales? Elles ont fait sourire? J'ai pitié de l'écrivain qui ne les a pas écrites, ces lettres là, ou d'autres lettres semblables. S'il ne les écrit pas avant, il les écrira après, non pas à vingt ans, mais à soixante. Et mieux vaut rester jeune pendant la jeunesse, que de rajeunir tout à coup, quand on est vieux!

Et puis, mon cher ami, il n'y a pas que Jeanne dans ces lettres. Il y a l'art, l'Art des arts, dont Jules Destrée est un dévôt et un amoureux. Les

Croquis d'Italie, la bizarre nouvelle intitulée *Rouge sur Blanc* sont remarquables par une belle furie esthétique, que je souhaite à plus d'un écrivain mûr ou blet. La première partie du *Cauchemar* est une page pénétrante, de haute allure et qui suffirait, seule, à dénoncer un artiste.

Dieu me préserve de finir par un conseil. Mais toi, mon cher ami, tu peux le faire, puisque tu es le cousin. Tu connais sans doute la première ébauche de ce *Bon-Dieu-des-Gaulx* qui nous est promis. Eh bien! mets l'auteur des *Lettres à Jeanne* en garde contre la grimace et le recommencement de lui-même. Dis-lui qu'un écrivain ne doit pas se confiner dans un genre, dans une spécialité. Un artiste contemporain doit s'essayer à tout. Sinon, il s'immobilise, et l'immobilité c'est la mort. Et n'imite point Bilboquet disant au jeune Gringalet, possesseur d'un trombone : « Tu ne feras qu'une note, toujours la même note, et les gens qui aiment cette note-là seront transportés de joie! »

Et les autres?

ALBERT GIRAUD.

VERS

I

SOUS LES PRÉTORIENS

Mon rêve, enfermons-nous dans les choses lointaines,
Comme en de tragiques tombeaux
Pleins de métaux et de flambeaux
Et de faisceaux tendus sous des lances hautaines.

Les soirs! voici les soirs de pourpre, évocateurs
De carnages et de victoires,
Quand se hèlent dans les mémoires
Les clairons fabuleux et les buccins menteurs.

Et regardez! Dans la mobile obscurité
D'une salle immense — personne.
Le bronze plangue et l'acier sonne
A travers l'ombre rouge avec mordacité

Contre des murs de nuit voyez de grands soleils
Soudains arborer des trophées :
Les colonnes sont attifées
De cartouches soyeux et de lauriers vermeils.

L'orgueil des étendards coiffés d'alerions,
Vaguement remue et flamboie.
Un bas relief se déploie
Où le granit se crispe en mufles de lions.

Un bruit de pas guerriers multiplié s'entend
Derrière un grand rideau livide :
Un tronc est là, sanglant et vide...
Et le silence brusque et volontaire attend.

Mon rêve, enfermons-nous dans les choses lointaines,
Comme en de tragiques tombeaux
Pleins de métaux et de flambeaux
Et de faisceaux tendus sous des lances hautaines.

II

LES ORIENTS

Les anciens Orients immensément défunts
Et couchés dans la mort ainsi que des armées,
Me fixent à travers leurs paupières fermées
Et m'obèrent du cadavre de leurs parfums.

Ils s'entassent : soleils sur des marbres, tiares
Sur des granits, bronzes sur des soubassements
De porphyres, escarboucles et diamants
Obscurement larmés sur des manteaux barbares.

Et l'immuable et ténébreux désert construit
— Après avoir éteint ses derniers incendies —
Construit, sur cet amas de ruines grandies,
Comme un immortel sphinx d'ébène et d'or, sa nuit.

L'ombre est définitive — et néanmoins les têtes
Des plus grands souvenirs montent comme des feux :
Jadis on a pu voir des vaisseaux fabuleux
Par dessus les flots noirs brûler dans les tempêtes.

Les anciens Orients immensément défunts
Et couchés dans la mort ainsi que des armées,
Me fixent à travers leurs paupières fermées
Et m'obèrent du cadavre de leurs parfums.

Et je resonge à ces villes théogoniques
A ces prêtres, à ces tyrans, à ces bourreaux
Soudains, obliquement éclairés de flambeaux,
Dans le fantôme roide et pur de leurs tuniques.

Babylone, Ninive, Orphyr, Persépolis
Au dessus d'eux dardaient l'éternité des pierres,
Et les lions dormaient près d'eux et les prières
Des cinnames montaient vers eux et les grands lys.

Leurs masques reposés de toute chose humaine
N'avaient plus que les yeux qui ne fussent pas morts ;
Leurs doigts étaient trop vieux pour compter leurs remords ;
Et leurs cœurs trop usés pour s'imposer la haine.

Ils persistaient au fond de colossaux palais,
Lassés de leur mémoire et la sentant s'éteindre :
Et leur désir était de voir l'oubli les ceindre
Au point de n'avoir plus le souci des souhaits.

Leur règne escarbouclé de célèbres victoires,
Cassé, gisait. Leurs pieds se reposaient dessus :
Et rien n'y remuait. Leurs pieds n'éprouvaient plus
Même quelque chaleur au toucher de leurs gloires.

Leurs fronts illuminés de merveilleux charbons
Et de joyaux, brillaient comme des fronts d'ancêtre.
Et tous s'en sont allés — et quelques-uns peut-être
Un soir, très doucement, sont morts comme des bons.

EMILE VERHAEREN.

LÉON BLOY

Un nouveau nom français s'ajoute à la liste de nos fidèles, celui de Léon Bloy, nom peu connu comme le fut si longtemps celui de Barbey d'Aurévilly, mais qui restera quelque jour parmi ceux des initiateurs de notre époque. Récemment, nous apprenions par les journaux français que le dernier livre de M. Bloy, *le Désespéré*, en voie de publication, avait été, au moment même de paraître, arrêté par l'éditeur effrayé soudain de l'audace de l'œuvre. M. Bloy, en effet, dévoilait dans *le Désespéré* les turpitudes de la presse et des lettres parisiennes, et le commerçant craignit que le livre n'attirât sur lui les vengeances de ceux qui tiennent la critique. C'est alors que nous écrivîmes à Léon Bloy, lui demandant de nous donner son manuscrit. Il nous en envoya quelques pages que nous donnerons dans notre prochain numéro, inscrivant aujourd'hui son nom parmi ceux de nos féaux.

« Bloy est encore un de ceux qui, venus du Midi, veulent conquérir les Gaules ; il tomba du faîte de son rêve. Ayant publié quelques articles dans *l'Univers*, il ne put s'y maintenir, trop indépendant qu'il était pour qu'on supportât longtemps ses libres allures. Il écrivit ensuite quelques articles pour *le Foyer*. Mais ce fut *le Chat Noir* qui révéla à la presse parisienne ce talent extraordinaire, qu'on ne sait à quoi comparer, et qui s'est enfin affirmé d'une façon éclatante dans *le Figaro*.

Entre temps, Léon Bloy publiait un livre, *le Révélateur du Globe*, où se décèlent de solides études d'exégèse, de théologie, de philosophie historique. Telle page de ce livre est un chef-d'œuvre de pensée : les idées y foisonnent, et le mépris accablant des petitesses humaines s'y montre à chaque ligne. C'est que Bloy, en effet, est un méprisant : le monde fait de préjugés, de mensonges, de bassesses, de compromissions lâches, d'opinions surmenées, de convictions affaiblies, de goûts morbides, d'exigences malsaines, ce monde contemporain où tout semble factice, où le convenu et le médiocre, et le sentimentalisme bête, prédominent, il l'a en horreur. Est-ce vous et moi qui lui en ferons un crime?

Aussi de quelle raillerie impitoyable, de quel scepticisme social effréné, de quelle virulence d'expression, de quelle noire, profonde et mélancolique ironie, son dernier livre n'est-il pas empreint ! Le titre même est un défi, une moquerie, presque une injure adressée à cette société qui vilipende ses

anciennes idoles et se crée de nouveaux faux dieux : *Propos d'un entrepreneur de démolitions!* »

Au *Révélateur du Globe* et aux *Propos*, ajoutons *le Pal*, un journal d'une sanglante satire qui vécut quatre numéros, et nous aurons achevé la liste des œuvres de Léon Bloy. Hélas! elles ne l'ont pas fait vivre, et ce hautain se débat encore contre la cruelle vie de chaque jour. Tout ce que l'on peut souffrir, il l'a souffert pour conserver vierge son renom littéraire. Nous sommes heureux de lui tendre la main et de lui donner notre amitié. Puisse *le Désespéré*, qui paraîtra malgré tout, être reçu en Belgique, puisque la France méconnaît ceux qui la grandissent.

J. B.

OU S'EN VONT LES CHEMINS

A Gustave Vanaise.

Par le vitrail du haut de son manoir,
La belle enfant, la douce châtelaine,
Voit, là-bas, sur les routes, dans les plaines,
Un peu d'automne pourpre, un peu de soir.

O ces chemins, et ces routes lointaines!
Les bien-aimés s'en sont allés par là...
O les chemins! Tout ce qui s'en alla,
Laissant ici les regrets et les peines.

La douce enfant! Dans son regard profond,
Si lointain de regrets et de pensées,
C'est la douceur des pauvres délaissées,
Et leur douleur pour ceux-là qui s'en vont...

O les chemins! Ils s'en vont de notre âme
Et s'enfoncent là-bas dans le passé...
Comme on est seul, comme on est délaissé...
La souvenance appelle et nous réclame.

La pauvre enfant! Dans le soir de ses yeux,
Comme une étoile, un pleur vient d'apparaître;

O ces chemins! Et c'est dans tout son être,
Comme un qui part et comme des adieux.

O les chemins! Les routes désolées!
On voit toujours quelqu'un du souvenir
A l'horizon s'en aller et partir,
Partir au loin des heures envolées.

La pauvre enfant! Dans ses yeux il fait noir,
Le soir tombé, rêve de l'heure morte...
Tous les aimés ont dépassé la porte...
Et dans son cœur il tombe un peu de soir.

GRÉGOIRE LE ROY.

INSTANTANÉS

RÉSURRECTION

La lumière est morte, et, dans son deuil l'homme repose.

. . . . . .

Lugubre comme un fantôme, la lumière brille. Alors surgit en nous le passé, et, sous le ciel resplendissant d'un éclat d'outre-tombe, notre âme est constellée de souvenirs et blanche de nostalgie.

TOUJOURS

Je songe aux anciens magisters immobiles dans le cours d'une génération, comme les piliers plantés dans l'eau qui passe. Condamnés aux mêmes pensées répétées, aux mêmes choses revues, ils doivent m'envier, élève d'antan qui ai « monté », et souhaiter d'être déracinés pour marcher aussi vers l'avenir.

AUTOMNE

Le vent a donné un long coup de peigne dans les arbres, et le ciel est bardé d'acier. Le soleil s'exile, laissant de son or écumer sur la crête des forêts. Un train, là-bas, déchire l'horizon, longuement, et son cri aigu a sonné pour mon âme l'âge des déserts fanés.

F. VURGEY.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

L'Abbesse de Jouarre, 1 vol. in-8°. Paris, Calmann-Lévy. Prix : 4 francs.

Après avoir écrit le *Prêtre de Némi*, M. Ernest Renan, qui a la production active, nous a donné *l'Abbesse de Jouarre*. En lisant dans les journaux les comptes-rendus malintentionnés de ce nouveau drame, on put croire qu'il offrirait une sensation neuve et vive. Penser ainsi, c'était prêter à M. Renan, et, à la lecture, il n'a pas rendu. Les journaux disaient que l'œuvre était pornographique, et cela paraissait invraisemblable. On peut ne pas tenir, au rang où l'on s'est placé, la place qu'il faudrait que l'on tînt, mais il y a des déchéances qui sont impossibles.

L'Abbesse de Jouarre ne renferme effectivement aucune des basses licences dont l'accusent les gazetiers. Le livre indique une chute purement spirituelle, non morale. Elle n'est pas indécente, elle est pire : elle est impuissante. On pouvait se figurer qu'après s'être maintenu toujours dans le domaine élevé des idées abstraites, générales et métaphysique, l'académicien éprouverait le besoin violent de rentrer un moment dans la vie et de confesser généreusement quelques-unes de ces profondes sensations du cœur, que tous n'expriment pas, mais que tous ont ressenties. Le thème de son drame, c'est l'amour. Le philosophe allait donc se détendre, ôter son masque, reprendre une figure humaine et nous montrer une âme vivante ; il allait nous prouver que ses agitations n'avaient pas uniquement été des agitations de cerveau, qu'il avait eu aussi des agitations de cœur, des espoirs, des tendresses, des bouleversements, et que, s'il avait tant pensé, c'était par lassitude d'avoir beaucoup aimé. La pensée raisonnante ne peut s'expliquer, ou du moins se justifier, autrement que par une certaine désillusion des ressources de la vie naturelle. Et encore, quand arrive cette amère désillusion, qu'il faut peu de chose pour sentir de nouveau battre vivement ce cœur que la raison a tenté de paralyser ! A Faust, la science et les livres n'importent plus, le jour où d'aimants effluves le sollicitent, raniment la sève et le rendent à la nature.

*
* *

Dans *l'Abbesse de Jouarre*, malheureusement, il n'y a pas une seule vibration humaine. M. Renan est désormais une momie, la critique l'a desséché. S'il fallait prendre vulgairement à la lettre l'idée maîtresse de son drame, il en résulterait cette confession : « Si j'avais été libre, si je n'avais tant sacrifié à la convenance sociale, au désir de paraître saint, si je n'avais eu peur, si la surveillance incessante de ma vanité m'avait laissé libre,

je me serais vautré dans les jouissances animales ». Cela peut ressortir du livre : « Supposez, dit d'Arcy à son amante, le monde, à la veille de finir, l'amour seul règnerait sans loi, sans limites ». Mais cet aveu, qui reste délicat sous sa plume et qu'il formule comme une vérité métaphysique absolument générale, est au moins étrange de la part d'un homme qui a si souvent partagé les doctrines sceptiques de Schopenhauer. Schopenhauer ne nous représente que comme étant les jouets de la Nature. Nous sommes des pantins dont elle tire la ficelle, et chacun de nos actes réalise une de ses intentions. Tout ce que nous faisons, nous est de la sorte dicté en vue d'un but qu'elle veut atteindre.

C'est très spécieux et vraiment adroit comme logique, mais c'est peut-être moins convaincant que les symboles religieux et assurément plus étroit. N'importe, c'est une hypothèse qui « tient ensemble » et qui a si bien séduit M. Renan, qu'il s'en est inspiré fréquemment pour ses déductions philosophiques. Seulement, s'il est vrai que la nature a réellement un but, ce n'est qu'à la condition de perpétuer la vie. Et si, comme le dit l'auteur de la *Vie de Jésus*, les hommes avaient la certitude de mourir endéans quelques heures, ils est évident qu'ils n'auraient pas de désirs d'amour, puisqu'on nous assure que ces désirs n'ont d'autre raison d'être que la procréation et la continuation de notre espèce?

M. Renan s'est donc contredit foncièrement, et ce n'est plus une erreur de jeunesse! On lui pardonnerait plus volontiers de s'être trompé dans le sens large que dans le sens mesquin où sa pensée se perd.

Au reste, si j'invoque ces raisons, c'est par esprit de précision. Pour juger de pareils livres, il pourrait suffire d'employer le criterium infiniment haut et toujours sûr de l'art. On y trouve une raison, une justice instinctives, absolument infaillibles. A-t-on remarqué que toutes les philosophies se contredisent, mais que les œuvres d'art de sommet ne se contredisent pas? L'œuvre de Leconte de Lisle ne contredit pas celle de Victor Hugo, et Baudelaire n'est pas en contradiction avec Shakespeare. L'art moyen seul se livre à des luttes intestines. Lorsque l'on gagne certaines hauteurs, le combat cesse, et on ne les atteint, ces hauteurs, qu'après avoir vaincu les doutes et assuré le jugement. Ce triomphe n'est pas de toutes les heures, mais il est de quelques heures, et il suffit, sinon pour sa gloire, au moins pour sa conscience, que ces instants soient ceux où l'on a le livre à la main pour le juger.

*
* *

Les lecteurs de *l'Abbesse de Jouarre* ont dû éprouver une répugnance allant grandissante. L'art conseille ne n'écouter aucune doctrine et de ne se livrer que sur une preuve d'humanité; on la chercherait en vain dans ces pages académiques. Je ne parle même pas de noblesse de sentiment. La réalité admet aisément une abbesse facile à la chute et un d'Arcy suborneur. Seulement, ce n'est pas même cette réalité là que M. Renan est parvenu à nous montrer, puisque ses héros ne vivent pas. Et non seulement ils n'ont aucune apparence de vie, mais, en les créant, l'auteur n'a pu

s'empêcher une fois de plus de les faire servir sa propre cause. Julie est une nouvelle incarnation du philosophe, elle formule toutes ses théories et présente sa défense. Pourquoi a-t-il tant besoin de se défendre?

« Julie pensait, dit d'Arcy, que pour aider au progrès de l'esprit, il faut être irréprochable sur les mœurs. Avec les plus libres opinions et la plus ferme (!) raison, elle fut aussi pure que les saintes du moyen-âge, dominées par la foi la plus absolue. C'était plaisir de la voir discuter du ton le moins alarmé, tous les problèmes du temps, soutenir les droits du peuple, appeler de ses vœux un christianisme libéral qui eût appliqué des institutions séculaires et des richesses devenues nationales à l'éducation du peuple. On eût dit sainte Fare ou sainte Bathilde *ayant lu Voltaire et commentant Rousseau...* »

N'est-ce pas que le portrait est joli et que M. Renan a su, cette fois encore, se dessiner lui-même avec une exactitude prévenante? Ce n'est pas tout, le portrait continue dans cette confession de Julie l'apostate :

« J'ai l'assurance, dit-elle, d'avoir accompli ma tâche. J'ai voulu l'amélioration du sort de l'humanité; j'ai bien servi la nation envers laquelle ma naissance m'avait assigné des devoirs. J'ai enseigné le devoir comme l'entendait le passé, en pénétrant mes leçons de l'esprit de mon siècle. J'ai fait le bien dans ma mesure. Je n'ai rien à me reprocher; je mourrai en paix. » (Il est vraisemblable que lorsqu'on le crie si haut, si fort et si souvent, on a de terribles doutes). Julie poursuit : « Je l'avoue, j'aimais la vie. Dieu fut toujours prodigue pour moi de lumière et de grâce. Il m'entoura, dès ma naissance, d'êtres bienveillants. J'héritai de tout ce qu'il y a de bon dans l'ancien esprit de la France, en le corrigeant par la sagesse du temps présent. J'ai connu les hommes les meilleurs et les plus grands de mon siècle. Si l'œuvre de l'humanité est sérieuse (cette réflexion est charmante de finesse), j'ai compté pour un bon anneau dans cette chaîne sans fin. »

On ne peut mieux dire. Ah! M. Renan n'a pas la vanité maladive, souffrante, honteuse, qui se cache par pudeur. Sa vanité se porte bien, elle s'affirme et s'étale en plein soleil. Julie, en fille reconnaissante, balance l'encensoir sous le nez du Dieu qui l'a inventée à son image. Et elle l'incarne si parfaitement, que le jour où elle accorde sa main au naïf La Fresmais, elle lui tient un discours de réception à l'Académie :

« Vous avez appris, Monsieur, le mot d'une énigme qui a dû longtemps vous sembler inexplicable. J'ai lutté contre les sentiments les plus profonds de mon cœur; pendant sept ans, j'ai dû vous paraître ingrate, obstinée dans mes refus. Je ne sais, Monsieur, si nous reverrons jamais la pleine joie, celle qui suppose l'inexpérience et la naïveté, mais je vous aime, Monsieur, d'un amour que des années de silence ont concentré, non affaibli. »

Cette déclaration d'amour philosophique est singulièrement artificielle. On croit entendre le baiser morne, moite et glacé de deux automatiques créatures de cire. De sorte que là où nous espérions trouver un germe de vie, nous n'avons entendu que des paroles mortes. Plus rien ne bat dans cette poitrine d'où sont sortis tant d'aimables soupirs de satisfaction, et jamais un souffle fort. Sur le tard, M. Ernest Renan a voulu effeuiller une

marguerite et le vent qui passait en a emporté les pétales, tandis qu'il murmurait de sa voix blanche : « Je n'aime rien, je m'aime, je n'aime rien, je m'aime! »

*
* *

Mais si le cœur est mort, le cerveau continue à vivre. Les Idées y sont toujours nombreuses. Au temps de la fleuraison, elles dansèrent d'abord des danses sacrées, puis, la gavotte et le menuet avec des grâces, des révérences qui attirèrent sur elles la curiosité de tous les esprits délicats. Elles étaient si parfaitement cérémonieuses ces Idées, même lorsqu'elles sautillaient et se butaient les unes contre les autres, elles étaient si joliment vêtues et se présentaient si bien qu'on n'en avait vu jamais d'aussi noblement éduquées. Souvent, il est vrai, après avoir dansé en mesure la gavotte et le menuet, elles dansaient à contre-temps la sarabande et le quadrille, et tout était brouillé. Mais elles avaient encore très bonne mine dans le désordre et on les suivait avec le même plaisir.

Aujourd'hui, elles ont vieilli, les parures sont fanées, les dents n'ont plus d'émail, les yeux sont éteints, rien qu'un reflet, qu'un scintillement pour rappeler les belles grâces d'antan. Elles ne dansent plus, elles boitent, sont ruinées et vivent inconsidérées dans un salon de tolérance philosophique. Et cependant, elles continuent à sourire, à saluer le passant qui n'y prend garde. Elles mourront ainsi en se croyant toujours belles et s'estimant jusqu'au dernier jour parfaitement heureuses.

M. Renan a eu le sort de ses Idées. Il a passé du temple au salon et du salon n'importe où. Il se croit toujours beau. Il se targue d'avoir été complètemen heureux, de n'avoir jamais souffert, parce qu'il n'a jamais aimé. Il a brillé, mais il n'a pas allumé une âme à son contact. Enfin, son rôle n'a pas été celui de l'artiste qui, pareil à une torche, incendie et éclaire en se consumant.

FRANCIS NAUTET.

II

Les Œuvres et les Hommes, tome VIII et dernier de la première série : *Sensations d'histoire*, par J. BARBEY D'AURÉVILLY. Un vol. in-8° de luxe. Paris, Frinzine.

Si la gloire du romancier des *Diaboliques* et du *Prêtre marié* est incontestée et resplendissante, la valeur transcendentale de l'homme d'Etat qui est aussi en M. d'Aurévilly n'a jamais paru certaine aux lettrés, et je suis presque seul à insister fréquemment sur les qualités de gouverneur et commandeur d'hommes du duc de la Normandie littéraire. Voici les *Sensations d'histoire* qui viennent me donner raison contre tout le monde. En ce livre-là, il ne faut pas voir seulement la critique des historiens de ce temps. MM. Michelet, la Vallée, Villari, Jung, Legeay, Topin, etc., ne sont que des occasions saisies par

M. d'Aurévilly pour donner son personnel avis sur les hommes et les événements du passé politique. Mais avant de poser les secrets de l'admiration à travers ses cinq cents pages, je dois avouer la tristesse du premier feuillet. Il porte le nom d'un cuistre protestant, helléniste distingué, directeur des consciences athées, le Trenmor de Lelia-Ackerman. Et comme cette prétendue penseuse se recommande à la postérité par cette assertion « que l'humanité gagnerait beaucoup à se débarrasser de l'idée de Dieu », M. Ernest Havet se recommande aux siècles futurs par ce dilemme : « Jésus-Christ était ou un fumiste ou un aliéné atteint de la monomanie des grandeurs ». Comme les lettrés ne lisent pas l'ennuyeux pédant, j'ai voulu le présenter pour ce qu'il est « le cuistre du blasphème ».

Puisque M. d'Aurévilly le met orgueilleusement dans le Décaméron de ses amis, il est certain que dans le privé c'est un noble caractère ; mais dans le public il a craché sur Monseigneur Jésus-Christ et il a bavé plutôt la salive luthérienne sur le crucifié ; et j'avertis que ses livres sont semblables à des limaces sur un évangéliaire.

L'étude qui ouvre la série et redresse la haute figure du roi catholique avant tout, Jacques VI, a toute l'importance, non seulement d'un arrêt de cassation frappant sur l'opinion reçue, mais encore d'une profession de doctrine. M. d'Aurévilly y témoigne son adhésion aux conceptions politiques de MM. de Bonald et de Maistre, à la doctrine du droit divin telle que Bossuet l'a formulée dans ses *Maximes politiques*, tirées de l'Ecriture-Sainte. Louis XI, ensuite, y est vu d'un œil autrement puissant que celui dont l'a regardé un autre romancier, Walter Scott, et Louis XIII, dégagé dans sa vraie personnalité du rayonnement absorbant de son cardinal-ministre. Après avoir lavé la responsabilité romaine des éclaboussures de la Saint-Barthélemy, il passe de la guerre de Trente ans à Gustave Adolphe, recondamne Savonarole au nom de l'obéissance hiérarchique, tout en l'admirant, exalte et le pape guerrier Jules II et le sublime Hildebrand.

Catherine d'Aragon, « cette Marie Stuart sans une faute », la mégère Elisabeth d'Angleterre, Henriette de France, La Vallière, succèdent à Henri IV et au cardinal de Retz. Puis viennent Catherine II, Dupleix et Pitt, Napoléon le thug et Henri VI le podagre, et le livre se ferme sur la plus fine, la plus incise pièce d'ironie historique : *Grandeur et Décadence*, du *Journal des Débats*.

J'ai sèchement dit ce sommaire, parce que ici un nom évoque tout un temps, tout un peuple, et que l'intérêt s'augmente de la variété. Rare unité de jugement, sur tous ces points si disparates, M. d'Aurévilly promène une critique toujours logique et toujours concordante, quelle que soit la succession de la matière. Cette belle ordonnance du principe restant inébranlable chez un écrivain aussi passionné, présente un caractère qu'on ne rencontrerait pas ailleurs : et comme si, en devenant historien, il s'était inconsciemment solennisé, le styliste a atteint à une beauté sereine d'exécution, à une rationalité de l'expression, à une mesure qui ne sont pas les qualités cardinales, mais qui surprennent, chez un poète en prose dont la réputation se

base sur le lyrisme de la psychologie et une écriture toute passionnelle et enflammée.

Ces *Sensations d'histoire* ne sont pas seulement intenses dans leur vérité, lumineuses dans leur couleur étonnante, elles sont surtout les dernières d'une race éteinte et qui ne renaîtra pas.

Il y a encore et il y aura toujours, même en face de l'Antéchrist, des catholiques romains; mais M. d'Aurévilly ferme le cycle des grands penseurs qui ont poussé la foi jusque sur la personne royale. Aujourd'hui le catholique le plus orthodoxe ne croit plus au droit divin des races, et de même qu'il se déprend de l'amour du sol, il se déprend aussi du gouvernement de ce sol.

Le fait culminant de l'évolution chrétienne, à cette heure, apparaît dans la scission définitive des choses temporelles et spirituelles; le Concordat, qui liait le sujet du pape au roi très chrétien, est déchiré. Je n'ai pas à émettre ici mon propre sentiment d'humaniste; je convie simplement à lecture d'un livre prodigieux pour le talent et prodigieux encore pour le défi qu'il porte au rationalisme ambiant.

On reconnaît la sexualité morale d'un historien à voir ou son enthousiasme de la grandeur quand même ou sa tendresse abaissant et mouillant son regard d'aile. Eh bien! M. Barbey d'Aurévilly, lui qui est androgyne dans ses romans, apparaît exclusivement mâle en ces discours sur l'histoire. Dans l'hécatombe napoléonienne, il ne voit pas le charnier de quinze millions de cadavres; sa force de personnalité s'éblouit à la monstrueuse personnalité du thug, et il en oublie la charité. Même comme œuvre critique, ce volume a l'imprévu d'une révélation soudaine, et la mise en lumière, pour qui sait voir d'un côté singulièrement imposant de ce connétable des lettres françaises. J'ai vu l'homme d'action surgir sous l'homme de jugement : et dans un autre temps, avec une circonstance où il eût pu jeter le grappin d'un fils de Rollon, Jules Barbey d'Aurévilly aurait agi de l'histoire, et ce qu'il aurait fait eût été, j'en jure, aussi grand que ce qu'il a écrit.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

CHRONIQUE MUSICALE

LAKMÉ

Quel succès!

— Quelle chute!

— Charmant, n'est-pas?

— Peuh!

— C'est donc mauvais?

— Oh! non! Mauvais! M. Delibes n'aurait pas pu. C'est bien pis, c'est médiocre.

Sur une petite histoire d'orientalisme en redingote, une histoire qui se passe aux Indes, et qui pourrait tout aussi bien se passer à Paris ou à Bruxelles, si Lakmé voulait seulement s'appeler Lisette ou Margot, et coudre à sa fenêtre ouverte à l'ombre d'un pot de fleurs pendant que le régiment « s'en va-t-à l'exercice », sur cette histoire, mal mise en scène, M. Delibes a écrit l'œuvre la plus impersonnelle que l'on connaisse de lui.

Après *le Roi l'a dit*, une partitionnette ancienne, après *Jean de Nivelles*, dont les mélodies fraîches dans leur simplesse de vieux français, semblaient avoir été composées au temps ingénu de la Pléïade ; après, surtout, les airs de ballet de *Coppelia* et *Sylvia*, on pouvait croire qu'il lui resterait un peu d'orchestration pittoresque, d'inspiration fine et tendre et qu'il rendrait en artiste un peu d'amour à cette Lakmé voluptueuse et aimante.

Delibes n'a jamais eu de nature bien accentuée. Sa musique n'a jamais oublié qu'elle devait vivre dans le monde. Si elle avait quelquefois effleuré la banalité, elle s'était presque toujours sauvée de la vulgarité par son exquise distinction de forme. C'était de la musique très « comme il faut », d'une propreté excessive, dont on eût dit qu'elle venait d'être transcrite au net.

Cette fois, son manuscrit a encore été remis au net; il n'y a pas de pâtés ni de bavures harmoniques; c'est écrit d'une belle écriture de pensionnaire et pour qu'il n'y ait pas de trous entre les morceaux, on a eu bien soin de mettre : « enchaînez, » au bas de chaque numéro; mais la propreté, n'est plus que toute matérielle, se limite à la surface; l'esprit s'est fané, s'est relâché et, à beaucoup de pages, l'auteur, fatigué de soutenir ses idées ou celles des autres, les a laissé tomber dans le lieu commun mélodique.

Il y a encore de ces phrases souples et ondoyantes qui se ployent, s'enroulent et se déroulent longuement en nous enlaçant l'esprit et les sens comme des lianes. Mais, hélas! les lianes ne sont plus vierges. Ce qui n'a pas empêché le public de répéter « quel charmeur », parce que le public sait que M. Delibes est un musicien très bien et que « charmeur! » est son étiquette.

Charmeur! Ce n'est pas difficile quand les serpents sont empaillés! Il est vrai qu'à défaut de serpents il y avait des sonnettes, et les sonnettes et les clochettes *ding*, *ding*, *dong*, font du bonheur à toute une salle quand elles viennent en ritournelle à un air comme la *légende de la jeune Hindoue*, dans lequel il y a beaucoup de vocalises, beaucoup de notes piquées et beaucoup de points d'orgue.

« Où va la jeune Hindoue, fille des Parias? »

Voulez-vous que je vous le dise, M. Delibes? Les pères sont souvent aveugles à l'égard de leurs enfants. Eh! bien, elle va faire tirer son air à cinquante mille exemplaires, qu'elle distribuera dans les familles honnêtes, et le dimanche, devant les oncles, les tantes, les cousines et les cousins émerveillés, des enfants le joueront et le chanteront, en s'arrêtant quelquefois pour arranger les doigts sur un accord ou reprendre la note juste après une note fausse.

Et beaucoup de pages de cette partition suivront le même chemin. Tel le *Quintette*, l'horrible quintette d'opérette du premier acte. Telle la marche des petits soldats qui passe et repasse comme dans *Carmen* et qui empoigne la banalité à pleins fifres et tambours, ce que la marche de *Jean de Nivelles* n'avait pas osé faire, car il faut ajouter qu'il y a une marche comme cela dans tous les opéras de M. Delibes.

Est-ce dire que l'œuvre ne se relève pas, çà et là, par quelques fragments de musique bien gentille? Non. On ne se dépouille pas ainsi, en une fois, de ses plus précieuses qualités; il reste un peu de Delibes dans le ravissant duo-barcarolle du second acte, une des plus jolies choses de la partition; il en reste un peu dans l'air de la *fantaisie*, dit par le ténor, et peut-être ailleurs, je cite à vol de souvenirs. Mais à côte de ces pages là, combien d'autres sur lesquelles plane l'esprit de tout le monde!

Un phénomène esthétique curieux, qui s'indiquait dans les premières œuvres, s'accentue dans celle-ci. Bien que *Lakmé* porte encore sa marque de fabrique en façade, la trace d'une patte spéciale; l'originalité n'y est plus guère que dans la facture. On dirait que c'est une originalité de seconde main, qui ne consiste que dans la façon particulière de s'assimiler des éléments puisés à un fonds commun d'inspiration. S'approprier le bien d'autrui en le transformant, il semble que ce soit aujourd'hui toute la faculté de M. Delibes, de façon qu'on se dit à l'audition de *Lakmé* : « Je suis bien sûr d'avoir entendu cela quelque part », mais qu'il est absolument impossible de savoir où.

Sans doute, cette faculté s'exerce de façon parfaitement inconsciente et honnête, mais le fait n'en est pas moins de nature à diminuer la valeur du compositeur. Son mérite, dès lors, ne réside plus que dans la mise en œuvre. Quand il croit créer, il ne fait qu'exprimer, en l'interprétant, cette pensée latente qui lui vient de son milieu et dont il s'est tout imprégné sans le savoir.

C'est un peu l'histoire du dilettantisme tuant la faculté créatrice. Malheureusement, le dilettante est descendu de son aristocratie très éclectique pour crotter sa musique à des vulgarités. Pouah! Il s'est laissé tomber à des fautes de goût au point de gâter, par une interprétation fausse de lui-même, les meilleurs éléments de son œuvre, comme si — par une anomalie autrement phénoménale — il ne comprenait pas sa musique. C'est très sérieux. Un exemple : le thème amoureux de Gérald et Lakmé, au second acte. Ce thème passe dans l'introduction; mais écoutez de quelle singulière allure. C'est un thème mystique, large. Ne fallait-il pas le phraser? le phraser dans un mouvement lent et recueilli, avec d'imperceptibles pauses pour permettre aux sons de propager leurs vibrations. Au lieu de cela, on le joue en mouvement pressé, en marquant à coups de contrebasse les quatre périodes de la phrase, comme si l'on récitait un quatrain de caramel.

Il paraît que c'est M. Delibes qui l'a voulu ainsi. J'ai de la peine à le croire ou je n'y comprends plus rien, car ceci est d'une esthétique hors de ma portée.

Lakmé a bien voulu s'appeler ici Mlle Vuillaume, et c'est, sans doute, ce qui l'a sauvée de l'antipathie des artistes; car Mlle Vuillaume — la petite Vuillaume — met tant de spontanéité, tant de grâce et de jeunesse, tant de fine intelligence jusque dans les traits qu'elle rate et les notes qu'elle fausse, que tous ses petits défauts de femme et d'artiste deviennent presque des qualités, comme souvent chez ces natures dont la personnalité est très accusée. Le bout de rôle de Hadji marque un progrès de M. Gandubert. M. Renaud est toujours bon dans les grands-prêtres quand il peut les faire très grands et très gros. Mlle Wolf, malade, a été remplacée successivement par Mlles Castagné et Martini. Quant à M. Engel, il est en baisse.

Au début, M. Engel avait plu par son style correct, très français, sa jolie voix; mais comme tout artiste qui ne se renouvelle plus, qui ne crée plus, voilà qu'il se gâte peu à peu. Au lieu de chercher à varier et à raviver son jeu un peu conventionnel, il s'y est figé. Il avait acquis quelques gestes et quelques expressions de figure, il les a fait clicher de peur de les perdre et il est en train de se faire une petite pelote de ficelles pour le jour où il n'aura plus rien d'autre à nous offrir. On dirait qu'il est fatigué de se faire du mal et songe à la retraite. Rien ne pouvait nous faire prévoir qu'il en fût là, bien que sa voix eût depuis longtemps besoin d'être époussetée.

M. Engel n'a guère aidé Mlle Vuillaume à poétiser l'œuvre de Delibes. Il n'a fait qu'en accentuer l'aspect terre-à-terre, ce mil-huit-cent-trentisme bourgeois, qui nous a fait songer tant de fois au vieil opéra-comique d'Auber et d'Adam.

O! ma pauvre petite Lakmé! Ame de lumière, chair de volupté, rien qu'à t'imaginer de loin, je ne sais pourquoi j'avais cru que je t'aimerais. J'en veux à M. Delibes, qui vient de m'enlever cette illusion de plus,

Qu'a-t-il fait de cette jolie enfant baignée de soleil, qu'a-t-il fait de Lakmé, bon Dieu! Une œuvre d'artiste? Une œuvre d'amuseur, à peine, Et encore, je vous avoue que j'y ai bâillé tout un soir.

On dira que j'exagère. Pardon, je trouve que c'est M. Delibes qui exagère.

HENRY MAUBEL.

MEMENTO

I

LETTRES

L'Art moderne est de plus en plus fort. En un seul numéro, il supprime le théâtre et l'imprimerie. Il remplace l'un par *le Juré* de M. Edm. P..., l'autre par la photographie inaltérable des fautes d'orthographe.

La première invention s'appelle *le Monodrame;* elle appartient exclusivement aux *Esthètes*. Voici la chose :

« Imaginez qu'une seule personne, comme dans les Conférences, les Monologues et les Lectures, tienne la redoutable estrade. L'absence du décor *ne choque déjà plus*. Imaginez que, déclamant un drame, au lieu de dire seulement : *Le théâtre représente une forêt, — le théâtre représente la Salle du trône*, elle lise, avant de commencer le dialogue, *une description vraiment littéraire*, mais *à l'emporte pièce*, de manière à faire *tableau* dans l'esprit des auditeurs, avec une intensité qui les transporte au lieu où il faut être. Imaginez qu'alors, *le livret à la main*, debout, *avec une mimique sobre mais aussi saisissante que possible*, avec une *accentuation pénétrante*, elle rende la scène (1). Est-ce qu'il n'y aura pas là un genre littéraire nouveau, masquant la banalité des Lectures, des Monologues et des Conférences, sous l'animation de l'action se développant dans le décor évoqué par l'imagination, genre tenant à la fois de l'œuvre écrite et de l'œuvre jouée, du Livre et du Théâtre, évitant les inconvénients du premier qui sont surtout l'apparence terne, et les inconvénients du second, qui sont la complication des moyens et la dépense, utilisant, en lui donnant une expression inattendue, ce besoin *d'entendre parler autrui, reprenant la tradition de Shakespeare*, mais l'adaptant à notre époque? »

On s'imagine aisément M. Edm. P... lisant *le Juré* (description vraiment littéraire) avec une mimique sobre, et le public se roulant à terre avec une mimique débordante. C'est la tradition de Shakespeare, monsieur! Le monodrame signifie *la lecture à haute voix*, comme les « Esthètes » voulait dire *les amateurs*. M. Edm. P... invente ainsi une foule de choses, très connues, qu'il rebaptise. Son *monodrame*, créé pour justifier les lectures *gratuites* du *Juré*, est le dernier mot de ce cabotinage spécial : l'inventionnite aiguë. Un de ces jours, nous apprendrons que le roman est du théâtre qui fait la Sainte-Nitouche, et que Shakespeare n'était qu'un reporter. Voyons, voyons, Amiral!

Venons à l'invention seconde ; elle est de notre ami Georges Khnopff. Les lauriers de Gutenberg empêchaient notre poète de dormir dans ses rêves, ô combien! Flûte à Faust et zut aux frères Elzevier. Plus de typographie, c'est laid, mais la reproduction exacte du manuscrit; si l'écrivain a une écriture indéchiffrable, cela ne fait rien; Stéphane Mallarmé a suivi le conseil de notre ami Khnopff, et l'on annonce dans *la Revue indépendante* qu'il s'est mis à *recopier* ses livres pour le photographe. Franchement, quel intérêt pourra présenter cette copie? Je comprends que l'on regarde avec curiosité le manuscrit de prime-jet d'une œuvre ; si l'homme est quelqu'un, sa façon de travailler peut n'être pas banale; mais recopier ses livres imprimés, c'est de l'ânerie pure qui fait hausser les épaules.

L'Art moderne, à force de se préoccuper des déliquescents, est devenu d'un « esthétisme » liquide qui désarme et qui navre.

***

M. Camille Lemonnier vient de perdre son plus jeune enfant Frédéric-Valentin-Louis-Camille Lemonnier. *La Jeune Belgique* tout entière prend part à ses douloureux regrets.

***

Un de nos principaux collaborateurs nous promet pour un numéro très prochain une étude sur M. Gustave Frédérix, le critique littéraire de l'*Indépendance belge*.

1) Le mal de mer scénique.

***

M. Lucien Solvay vient de faire paraître à la librairie de l'Art (Rouam, à Paris), un magnifique volume sur *l'Art Espagnol*. Nos lecteurs se souviennent des pages de ce livre dont *la Jeune Belgique* eut la primeur. A bientôt une étude sur l'œuvre au complet qui, d'ores et déjà, fait parler d'elle.

***

Le Juré n'a été lu nulle part cette semaine.

***

Prochainement, nous donnerons une étude sur l'enseignement de la littérature dans l'armée.

***

Le prochain volume de vers de M. Georges Rodenbach s'intitulera : *Le livre de Jésus*. D'après le peu de pages que nous en connaissons, ce sera une véritable surprise littéraire.

***

Viennent de paraître chez Dreyfous, à Paris, *les Conférences et Lettres de M. de Brazza*, réunies par M. Napoléon Ney et la 2e édition des *Cinq années au Congo*, de Stanley, traduites par notre confrère de *l'Indépendance*, M. Gérard Harry.

M. Napoléon Ney a réuni dans un volume documentaire tout ce qui concerne l'œuvre de M. de Brazza. Il a pris dans ses conférences, dans ses rapports, dans ses lettres privées, les points les plus saillants de ses explorations dans l'ouest africain, et appelant à lui les dessinateurs, il a donné ainsi un travail qui semble définitif sur les travaux du fondateur du Congo français.

M. Gérard Harry, de son côté, a traduit l'ouvrage de Stanley, *Cinq années au Congo*, où le rival de M. de Brazza fait assister aux luttes et aux efforts qui ont abouti à l'existence de l'Etat libre dont le roi des Belges est devenu le souverain nominal. Roi du Congo! Autrefois, on eût souri un peu de ce titre, mais Léopold II a bravé les railleries de l'opinion. Ces deux ouvrages se complètent l'un par l'autre et montrent, en tous cas, l'opiniâtreté des explorateurs européens.

Le dernier est traduit avec beaucoup de scrupule en une langue très littéraire qui en fait une lecture plus palpitante et curieuse que toutes les Verneries du monde. On sait, d'ailleurs, que M. Harry n'est pas seulement un traducteur habile, mais un écrivain nouvelliste dont les feuilletons ont été remarqués. Il réunira prochainement en volume une série de petits romans d'une fine et délicate observation que nous pouvons recommander à l'avance comme étant de littérature vraiment solide et moderne. Le livre aura, nous en sommes sûr, un grand succès auprès des Lettrés.

Une déception cependant. La première édition du livre de Stanley, imprimée par Lefebvre, était une merveille de typographie; la deuxième, due à Weissenbruch, est ce que l'on nomme en argot de métier « cochonnée ». C'est regrettable.

***

L'Art moderne a le toupet volumineux de prétendre que le mot *esthète*, qui, dit-il, a fait fortune (!!!!), est de son crû. Or, il vient en droite ligne d'Angleterre. Voir le volume de M. Gabriel Sarrazin sur les *Poètes de l'Angleterre* (1).

***

Racine décadent, d'après une communication mallarmiste recueillie par M. Scholl dans *le Matin :*

Qui, je viens. Dansons. Temps. Plat doré. Les Terne.
[Elle!
Je viens seul. On l'use. Agent. Ticket solennel.
C'est laid, braire. Avec vous la femme. Meuse Jour-
[Nez.
Que l'étançon. Champs. Geai si toc. Queue deux.
[Ce jour
La trompette, ça crée. Ah! non, c'est l'Heureux.
[Tour.
Du Temple. Or né partout. Deux fez, tons magni-
[fiques.

***

Arsène Houssaye, qui a fait une série de conférences en Belgique, a éprouvé le besoin, à son retour à Paris, de confier à un journal du boulevard ses impressions sur les bons Belges. Nous relevons dans son article cette perle :

---

(1) Que nous prions M. Georges R... à qui nous l'avons prêté de vouloir bien nous restituer, avec le reste; ceci sans reproche naturellement.

« La Belgique a aussi, comme la France, ses naturalistes et ses décadents ; toutefois, l'école qui s'intitule « la Jeune Belgique » n'est pas étroite comme la nouvelle école française qui pourrait s'intituler « les précieux débraillés » ou encore « le fumier littéraire ». Les maîtres pour « la Jeune Belgique » sont : Baudelaire en poésie, Flaubert en prose. Ils oublient seulement que Flaubert n'est qu'un disciple de Théophile Gautier et Baudelaire un disciple de Sainte-Beuve, avec d'autres horizons mais avec moins de variété. »

Flaubert disciple de Théophile Gautier !
Baudelaire disciple de Sainte-Beuve !
Avec d'autres horizons !
Mais avec moins de variété !
Laisse-nous respirer, Arsène !
Tu ne sais plus du tout... où c'est !

***

Le Chevalier des Touches. — Les amateurs de bons et beaux livres ne pourront que féliciter la Librairie des Bibliophiles (Jouaust et Sigaux) d'avoir fait entrer *le Chevalier des Touches*, l'œuvre la plus fine et la plus délicate de Barbey d'Aurevilly, dans sa *Bibliothèque artistique moderne*, où elle veut réunir les meilleurs contes et romans contemporains, faisant ainsi pour les auteurs de notre siècle ce qu'elle a si heureusement entrepris, avec sa *Petite Bibliothèque artistique*, pour ceux des siècles passés. Cet ouvrage si attachant a encore le mérite de pouvoir être mis dans toutes les mains ; aussi sera-t-il le livre d'étrennes favori dans le monde des bibliophiles.

La nouvelle édition est, d'ailleurs, attrayante à tous égards. Au mérite d'une exécution typographique des plus soignées vient se joindre le charme de très belles eaux-fortes, gravées par Champollion d'après des compositions de Julien Le Blant, dont la suite de dessins pour *Servitude et Grandeur militaires* a eu l'année dernière un si grand succès. C'était bien, d'ailleurs, au peintre attitré des scènes de la Vendée qu'il fallait demander l'interprétation de cet émouvant épisode de la chouannerie.

Le Chevalier des Touches forme un beau volume, du format in-8° écu, l'un des plus appréciés des bibliophiles. Le prix est de fr. 27-50. Il y a aussi un tirage en grand papier, in-8° raisin, sans compter les exemplaires en papiers de Chine, Whatman et du Japon, dans les deux formats.

Nous rappelons aux amateurs que dans la même collection ont déjà paru : *les Contes d'Alphonse Daudet*, 1 vol., 30 francs ; *le Roi des Montagnes*, 1 vol., 30 francs ; *le Capitaine Fracasse*, 3 vol., 75 francs ; *Une Page d'Amour*, 2 vol., 45 francs ; *Servitude et Grandeur militaires*, 1 vol., 30 francs ; *Jocelyn*, 1 vol., 30 francs ; *Graziella*, 1 vol., 25 francs. — A la Librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré, 338.

***

Nous faisions erreur à propos du mot *torpide* que nous reprochions à M. Picard. Le mot n'est pas au *Dictionnaire de l'Académie*, mais il figure dans celui de Littré, avec ce commentaire :

« Néologisme. Engourdi, engourdissant. Il y a des journées calmes, molles, torpides. (Töpffer) ».

Notre remarque était donc mal fondée.

***

Une rectification de journal. Emprunté au *Birmingham Times :*

L'autre jour, un journal de la localité, après avoir annoncé qu'un de ses adversaires, le farouche radical, M. Maguère, venait d'être élu sheriff, ajoutait : « Nous croyons savoir que M. Maguère se lavera avant d'étrenner ses nouvelles fonctions municipales. »

Le lendemain, M. Maguère se présenta, armé d'une cravache, chez l'ironique journaliste :

— Vous allez rétracter cette mauvaise plaisanterie ! lui dit-il.

— Je ne demande pas mieux, répondit l'obligeant directeur du journal ; j'ai toujours été accommodant, moi. Voilà mon caractère !

Et le lendemain, il insère les lignes suivantes :

« M. Maguère nous prie de démentir le bruit suivant lequel il aurait l'intention de

se laver avant d'étrenner ses fonctions. »

***

Le général Francis Pittié est mort le mois dernier à Paris. Il était l'auteur de plusieurs volumes de vers dont le principal de date récente : *A travers la vie*, contient ce que l'auteur a fait de mieux. Poésie simple, parfois touchante, mais qui ne dépasse pas une modeste moyenne. Le général Pittié était plus soldat que poète et s'est signalé par sa bravoure en Crimée et à la guerre de 1870.

Il était né à Nevers en 1829.

***

Nous avons dit dans notre dernier Memento, que M. Emile Sigogne est Suisse. Il paraît qu'il n'en est rien. Le conférencier à piston est d'Angers, ainsi qu'il appert d'une rectification envoyée par lui à l'*Etoile belge*. Celle-ci insère la réponse et ajoute judicieusement.

« Soit, M. Sigogne est Angevin ; ce sont ses conférences qui sont suisses ! »

***

Dans son très artistique numéro d'étrennes, la *Revue illustrée* contient, entre autres friandises littéraires, un bien joli petit récit de M. Ludovic Halévy. C'est l'histoire de Lambescasse, ancien grand premier rôle de province, que l'auteur retrouve dans un théâtre parisien.

L'ancien Buridan du théâtre de Toulouse joue maintenant dans une féerie idiote un rôle des plus sacrifiés, celui de Karikari, serviteur du rajah de Mitoupoulo.

Pendant qu'il raconte ses mésaventures à M. Ludovic Halévy dans les coulisses, entre deux portants, le rajah, qui est en scène, appelle Karikari de toutes ses forces.

Ici, un joli croquis de théâtre :

« Pendant ce temps, dans la coulisse, Lambescasse préparait son entrée... il devait arriver en retard, en courant, tout essoufflé... Alors il commençait à haleter, pour se couper la respiration ; puis il se contorsionnait la figure, afin de se donner d'affreux tics dans la bouche, dans les yeux, par tout le visage. Il laissa le rajah répéter une dizaine de fois :

— Où est-il, ce Karikari ? Il ne viendra donc pas, ce Karikari ! Karikari ! Karikari !

Enfin, Lambescasse entra, tirant la jambe et grimaçant horriblement... Il alla se courber jusqu'à terre devant le rajah.

— Ah ! ah ! te voilà enfin, misérable !

— Oui, grande lumière des Indes.

— Eh bien ! écoute-moi et réponds-moi.

— Je vous écoute, soleil du grand empire arrosé par le Gange.

— Et ne fais plus de grimaces. Je t'ordonne de ne plus faire de grimaces...

Les grimaces de Karikari devenaient de plus en plus violentes. On riait dans la salle.

— Allons ! réponds-moi maintenant... Sais-tu bien, Karikari, ce qui fait le désespoir des teinturiers ?

— Des teinturiers, grand prince ?

— Oui, des teinturiers... Cherche, Karikari, cherche.

Karikari cherchait, cherchait et ne trouvait pas.

— C'est la lune, Karikari, c'est la lune... Sais-tu pourquoi ? Cherche, Karikari, cherche.

Karikari continuait à chercher et à ne pas trouver.

— Eh bien ! s'écriait triomphalement le rajah, c'est parce que les teinturiers ne peuvent pas l'atteindre, la lune... l'atteindre... la teindre .. Tu ne comprends pas ?... Tu ne comprends pas ?... Il n'y a rien de plus bête que ce Karikari. Sauve-toi, misérable, sauve-toi !

Sur quoi, le rajah de Mitoupoulo lance un formidable coup de pied à l'ancien grand fort premier rôle, qui vient tomber devant M. Halévy en lui disant :

— Vous avez vu ! vous avez entendu ! Voilà ce qu'ils me font jouer à moi, Lambescasse, à moi qui a dominé Bocage dans la soirée du 6 janvier 1846 ! Voilà les rôles qu'ils me donnent !

Grandeur et décadence.

***

Voici le sommaire de *la Wallonie* (janvier)

Un chapitre *inédit* de La Belgique (Saint-Trond), par Camille Lemonnier. — Des sonnets, par Aug. Vierset. — Fragments d'une nouvelle fantaisiste, par Pierre-M. Olin.— Danse de Gourals, par Octave Maus. — Un conte, par Paul Reivax. — Le Vieux Miroir, La Fille des vieillards, Tentation, Une Vierge, Pervers, par Fernand Severin. — Un conte, par Hector Chainaye. — Luc Robert, nouvelle campagnarde, par G. Girran. — Claire... (fin), par Aug. Henrotay — Divita, par Armand Hanotieau. — Un conte ardennais, par Maurice Siville. — L'Essor du Rêve, par Albert Mockel. — Une chronique littéraire, par Ernest Mahaim. — Une chronique musicale, par Ludwig Gheldre, et une petite chronique.

***

M. Sutter Laumann, qui publia naguère *Les Meurt-de-faim*, un volume de poésies, chez M. Kistemaeckers, en donne un nouveau à Lemerre aujourd'hui, sous ce titre : *Par les routes*. L'auteur, qui, dans *la Justice*, compte parmi les meilleurs écrivains de chroniques, semble mal fait à la forme versifiée. Il doit avoir peu cultivé le rythme, et son livre paraît composé de pièces anciennes. Beaucoup, au demeurant, sont datées de 187...; depuis ce temps, nous sommes devenus plus exigeants dans la question lapidaire; nous souffrons avec humeur les strophes d'une allure facile, s'accommodant d'un à-peu-près de rimes, et de chevilles trop visibles. Il y a, dans *Par les routes*, nombre de pages campagnardes d'une grande fraîcheur et d'un aimable sentiment, mais l'émotion y est distraite par des images faciles ou banales, dont le ton « vieux jeu » démonte le lecteur. C'est, en un mot, un livre proprement fait, honorable, plein de pensées heureuses et même délicates que l'on feuillette avec plaisir.

***

Nous recevons de M. Maurice Frison une plaquette délicate, intitulée : *Fin de race*, sorte d'étude de décadence bien conçue et gracieusement écrite. M. Frison était l'un des bons écrivains de feue *La Basoche*, et nous avons l'espoir qu'il deviendra des nôtres. *Fin de race* est une lettre de crédit qui en vaut beaucoup d'autres; cette nouvelle est pleine de ces nuances de psychologie subtile qui dénotent un artiste sincère, épris de la forme et pénétré de la moëlle esthétique. Ce n'est pas un essai de débutant, mais une page solidement établie dont l'auteur mérite nos plus cordiaux éloges.

Fin de race est orné d'un dessin de Jan Toorop, reproduit avec une habileté rare par le procédé Evely. La composition, poussée au noir, en est peu précise; elle est traitée à larges taches merveilleusement posées, et faisant valoir de façon remarquable, les blancs lumineux. Telle quelle, cette brochure est un petit trésor que goûteront les bibliophiles et les artistes

***

Une définition de Caliban :

Le vers est le cri de joie du mammifère jeune.

(Emile Bergerat).

***

On vient de jouer à Munich la trilogie sophocléenne : *Œdipe roi*, *Antigone* et *Œdipe à Colonne*. A propos de la première tragédie, nous trouvons dans un journal allemand cette ineffable appréciation :

— La pièce a un peu vieilli !

***

L'Education populaire du joyeux Clément Lyon de Charleroi, donne à ses lecteurs deux sonnets signés Emile Baudry, qui valent plusieurs mondes. Les abonnés de la démocratique revue et *l'Art baderne*, goûteront certainement ces vers que le facétieux Cl. L., donne pour de petits bijoux, en un préambule de haute drôlerie. La parole est à la Lyre :

LE TÉLESCOPE

Merveille de l'optique, admirable instrument
Qui pour un œil avide, abrège la distance,
Que ne devons-nous pas à ta toute puissance?
Que de secrets déjà surpris au firmament!...

Quand, avec la raison, sera venu l'instant
De mettre de côté le fusil et la lance;
Quand, au lieu du canon et de l'obus qu'il lance
On coulera plus pur l'objectif plus puissant;

Quand, rapprochant encore les planètes voisines.
Nous pourrons distinguer leurs villes, leurs collines,
Que n'apprendrons-nous pas, les voyant de plus près ?

Ce desideratum, dernier mot du Progrès
Que vous cherchez aussi, courageux philanthrope,
Peut être bien est-il au bout d'un télescope !

LA TERRE

Un énorme boulet, sur lui-même roulant
Dans l'espace d'un jour, et mettant une année
A circuler autour de son foyer brûlant ;
Sur notre astre voici la première donnée.

Le soleil qui l'entraîne, éclaire en l'échauffant,
Ce globe où notre vie est à peine ébauchée ;
Les regards de Phœbus pour l'atteindre employant
Huit minutes au moins à cette chevauchée.

Supposez ce boulet percé de part en part,
Eh bien, vous compterez entre les deux fenêtres
Douze mille sept cent et quelques kilomètres !...

Voilà notre séjour... Si ce bloc, par hasard,
Dans ces dimensions vous semblait respectable
Je vous dirais tout bas : Ce n'est qu'un grain de sable.

(*La Science en famille*). EMILE BAUDRY.

***

Le chroniqueur du *Temps* a découvert quelque part la circulaire d'un libraire qui, avec l'approbation de l'archevêché de Paris, annonce une nouvelle traduction des Evangiles. Il y explique qu'on lit trop peu les Evangiles, parce qu'ils ont toujours été publiés dans des formats incommodes, dans une langue pleine d'archaïsmes et avec des caractères d'imprimerie si mal distribués que rien n'invite les fidèles à lire, puis il ajoute :

« Je me suis donc, dans cette présente édition, appliqué à traduire les Evangiles sinon en y introduisant des termes d'argot et des néologismes, du moins dans cette langue courante que parlent les journaux et les salons. De plus, par une habile disposition des chapitres, par la multiplication des guillemets, des « à la ligne » et des blancs, je me suis évertué à donner à ma traduction l'aspect séduisant aux yeux d'un roman, au moins d'un livre frivole. Désormais, ceux qui ne liront pas les Evangiles n'auront plus d'excuse. »

Ce boniment n'est-il pas bien plaisant ? Du moment qu'on entre dans cette voie où s'arrêtera-t-on ? Pour tenir tête aux romanciers il faudra tôt ou tard en arriver à accommoder les Evangiles d'après les formules littéraires en vogue. Le chroniqueur du *Temps* nous donne un avant-goût de cette manière nouvelle de traduction :

Pour les disciples de Flaubert. — On y lira :

« La fille d'Hérodiade entra dans la salle et elle se mit à danser. Ses pieds passaient l'un devant l'autre, au rythme de la flûte et d'une paire de crotales. Ses bras arrondis appelaient quelqu'un qui s'enfuyait toujours. Elle le poursuivait, plus légère qu'un papillon, comme une Psyché curieuse, comme une âme vagabonde, et semblait prête à s'envoler. »

Autre : *Pour les lecteurs de M. Ohnet :*

« Après de très brillantes études, Ponce-Pilate était sorti le premier de l'Ecole des proconsuls. Beau, bien fait, les mains et les pieds aristocratiques, il avait produit une vive sensation à Rome, par l'élégance de sa tournure, la grâce de son visage et le charme de sa conversation. Recherché des mères de famille... etc. »

Autre : *Pour les lecteurs de M. Zola :*

« Survint alors un lépreux qui se prosterna en adoration et dit : « Guérissez-moi, Seigneur ! » Ce lépreux, en se traînant, laissait sur la terre une humeur rougeâtre qui infectait l'air. Et sa peau, semée de taches brunes, était tendue sur son squelette maigre comme sur une carcasse de chien noyé... »

Autre : *Pour les décadents :*

« ...Et ce fut en des doigts féminins ô quels ! l'inclinaison d'albâtre d'une urne hiératique, lentement, sur l'éclat divin des pieds d'où s'exhalèrent les parfums du musc pénétratif, du musc érotificateur. »

Autre enfin : *Pour les lecteurs de M. du Boisgobey :*

« Un soldat entra dans la prison de Jean.

« On entendit un bruit de chaînes.

« Un sourd gémissement.

« Puis rien.

« Et le sicaire sortit en tenant par les cheveux une tête sanglante.

« Quelle était cette tête ? »

***

M. Edmond de Goncourt avait pris l'ini-

tiative d'une souscription nationale dans le but de réunir les capitaux nécessaires pour élever une statue à Gustave Flaubert.

Le capital n'a pu être recueilli chez MM. les Français. Et l'on a trouvé le double de ce qu'il fallait pour le vieux gâteux de Chevreul!

Félicitations à nos chers voisins, c'est du propre.

***

L'Art moderne donne une amusante *Physiologie du Criticule*. Nous en détachons ce trait :

S'il essaie de produire, ses efforts sont des communions blanches. Il évacue des romans qu'on croirait écrits dans un pensionnat de demoiselles ou des versiculets de chansonnettes. Après ces exercices, il demeure courbaturé pour six mois.

L'auteur de *La Jeunesse blanche* et de *La Vie morte*, qui est un peu de *l'Art moderne*, a-t-il accepté gaiement cette petite pointe? On n'est jamais trahi... etc. pantoufle.

***

Le même article, signé par le haut, parle de Coppieters, l'auteur des *Posthuma*, que l'on pourrait définir : « Un monsieur qui n'est pas parvenu à être bon peintre et s'est vengé en ne parvenant pas à être bon écrivain ». Pas heureux, confrère.

II

ARTS

Le gouvernement vient de mettre à la disposition de l'Association des *XX* une partie des locaux du Musée de peinture, le Palais des Beaux-Arts ayant, comme on sait, changé de destination.

Le quatrième Salon annuel des *XX* s'ouvrira donc, comme précédemment, dans les premiers jours de février. Nous ferons connaître sous peu la liste des exposants, tous choisis parmi les apporteurs de neuf et dont le plus grand nombre n'a jamais participé aux expositions belges.

Voici la liste des artistes choisis par les *XX* pour prendre part à leur quatrième salon international annuel :

Belgique : MM. Artan, Henri de Braekeleer, Constantin Meunier, Eugène Smits, Alfred Verhaeren.

France : MM. Albert Lebourg, Ary Renan, J. F. Raffaëlli, Auguste Rodin, Camille Pissaro, Georges Seurat, Mmes Berthe Morisot et Marie Cazin.

Angleterre : M. Walter Sickert.

Hollande : MM. Mathieu et Willem Maris, Marius Van der Maarel et Philippe Zilcken.

Norwege : M. Thaulow.

***

Un nouveau cercle de peintres vient de se former à Bruxelles sous la devise *Voorwaarts* (En avant). Il a parmi ses membres MM. Bertrand, De Bats, De Freyne, Hoorickx, Ludwig, Massaux, Meerts, Middeleer, Ovyn, Rimbout, Jan Stobbaerts, Pieter Stobbaerts, Surinx, Van Acker, Wauters, Cardon, Mlles Rutteau et Van Ham, MM. De Rudder et Ludwig.

La première exposition du Cercle *Voorwaarts*, dans le local de l'ancienne Galerie Léonard, est faite de tableaux et de sculptures connus pour la plupart, et c'est simplement pour prendre date que les membres l'ont réunie.

A l'an prochain un petit Salon inédit, auquel à l'avance nous souhaitons chance et succès.

***

Dix compositions à l'eau-forte pour illustrer *les Fleurs du Mal*, de Charles Baudelaire, dessinées par Alex. Hannoteau. (Louis De Meuleneere, Bruxelles).

« Compositions (!) pour illustrer (!) dessinées (!)... » Quel toupet! Nous avions déjà rencontré, à la dernière exposition du Cercle des Aquarellistes et des Aquafortistes : *Als ik kan!* « trois illustrations pour *les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire ». Et, — ce qui est désolant — la moins mauvaise de ces trois planches ne figure plus dans l'album que son auteur fait publier aujourd'hui.

Tous ces rébus sont d'une originalité

des plus négatives. La lourde hantise de certains Rops et le souvenir malheureux de motifs académiques s'entrecroisent avec une gaucherie obstinée qu'on retrouve jusque dans l'exécution matérielle de la gravure. M. Hannoteau, pour se donner une personnalité, a élevé la maladresse et l'impuissance à la hauteur d'institutions. Il y a dans son album des pages qui feraient assez bien dans une exposition d'arts incohérents.

III

MUSIQUE

Lakmé a été le plus gros événement musical de cette fin d'année. C'est peu dire. 1887 nous amènera-t-il enfin la *Valkyrie?*

L'Association des artistes musiciens a donné en novembre et décembre ses deux premiers concerts, de pure virtuosité. Nous n'avons noté à son programme que deux ou trois morceaux symphoniques nouveaux : L'*Ouverture Ecossaise de* Niels Gade; une ouverture de Rietz et le *Carnaval Romain* de Hans Hübner.

M. Kefer y a joué le *Concerto* de Beethoven, le *Nocturne* de Borodine et la *Chevauchée des Valkyries.*

***

A la première matinée des *Concerts populaires* nous avons entendu l'*Ouverture tragique* de Brahms; une page de facture serrée, mais qui n'occupera qu'une place très modeste dans l'œuvre du maître allemand.

Thompson, l'admirable violoniste moins classique peut être qu'Isaye, mais plus vibrant, plus passionné, plus humain, y a joué ce *Concerto*, inspiré d'un souffle aussi puissant que les plus belles symphonies de Beethoven.

***

Une des auditions les plus intéressantes a été, au *Cercle artistique* la soirée Franz Servais.

Nous avions entendu de lui, l'hiver dernier, *le Jet d'eau*, une page qui le révélait comme un symphoniste de premier ordre. Son *Chant ossianique* de Musset et le *Poème en six chants* sur les *Contemplations* gagneraient en coloris à être soutenus par l'orchestre.

M. Servais a beaucoup lu avant d'écrire. Son romantisme touche à tous les romantismes du siècle, à commencer par Schubert pour finir par Wagner, qui lui a légué ses procédés modernistes. C'est un esprit lettré, éclectique, aristocrate, qui garde jusque dans ses pages les moins originales le style élevé de sa pensée. Là est, surtout, sa personnalité, et c'est ce qui la fait supérieure, dans son essence, à bien d'autres. Sur un fond *vieux romantique* qui perce souvent, il cultive une forme extraordinairement ciselée et raffinée qui le rapproche des parnassiens.

Ce n'est pas sans raison qu'il a écrit *l'Apollonide;* il y a dans l'allure hiératique et dans l'aspect lumineux de ses pages quelque chose de Leconte de Lisle. Et ce fait de ne jamais unir sa musique qu'à des vers de poète ne prouve-t-il pas, avant tout, l'élévation de son sentiment d'artiste?

A cette audition de salon, les pièces de délicatesse et de douceur nous ont le mieux plu ; notamment le *Chant 2e des Contemplations*, puis parmi les mélodies exquisement dites par Mme Cornélis et M. Engel : *Eternelles amours*, sur des vers d'Armand Sylvestre, et cette ballade de Georges Khnopff, *Ophélie :*

Vois, comme un blême calice,
S'ériger la lune d'or;
L'onde froide, glauque, glisse
Dans le silence qui dort.

Oh! mourir! blanche folie,
De cueillir au fil des eaux,
Pour tes cheveux, Ophélie,
La lune dans les roseaux!

Enfin, pour un petit nombre, ç'a été un véritable événement musical aussi, que cette reprise de l'*Arlésienne* avec les délicats feuillets symphoniques de Georges Bizet, — ouverture, entr'actes, musique de scène, chœurs dans la coulisse — que nous n'avions encore entendus que par fragments au *Concert populaire.*

Et quelle surprise agréable que l'exécu-

tion relativement parfaite de cette musique si joliment, si délicate et si profondément inspirée, pourtant, de l'admirable drame de Daudet.

Ces fragments pourraient résumer en une impression l'œuvre de Georges Bizet, car il a mis là tout ce qu'il avait de cœur, l'auteur passionnément triste de *Carmen*.

***

Le *Guide musical* nous fait part d'une bien joyeuse aventure ; l'histoire est signée Maurice Kufferath :

« Un coup d'Etat ! Le 12 décembre, pour faire suite au 2 idem !

« Dimanche dernier, les abonnés et patrons des concerts du Conservatoire ont reçu le petit avis suivant :

« Le premier concert du Conservatoire « ne pourra avoir lieu cette année, comme « d'habitude, le dimanche avant la Noël. « Le directeur se voit dans l'obligation de « l'ajourner indéfiniment, par suite de « l'impossibilité où il se trouve actuelle- « ment de former un orchestre complet « pour l'exécution des œuvres classiques. »

« Grand étonnement ! Profond émoi !

« Que signifiait ce poulet tout à fait inattendu ? Quelle intrigue ou quel accident cachaient ces brèves et trop laconiques explications ? Les professeurs de l'établissement — qui sont tenus, on le sait, de faire leur partie dans l'orchestre — avaient-ils menacé de faire grève ? Ou bien les élèves qu'on force à chanter, même s'ils n'ont pas de voix, refusaient-ils de continuer à faire partie des chœurs ?

« Rien de tout cela !

« Autant de suppositions, autant d'erreurs.

« Ni grève des professeurs, ni mauvais gré des élèves, ni accident d'aucune sorte.

« Il y a simplement ceci : M. Gevaert boude. Il boude comme une jolie femme.

« Et qui boude-t-il ? — Le Ministre des Beaux-Arts, M. le chevalier de Moreau d'Andoy.

« A quel propos ?

« En deux mots, voici l'affaire :

« Lorsque M. Gevaert prit au Conservatoire la succession de Fétis, son premier soin fut d'éliminer, dans la mesure du possible, quelques professeurs insuffisants. Les uns furent mis simplement à la retraite, d'autres, n'ayant pas l'âge et les états de service requis pour avoir droit à la pension, furent simplement mis en disponibilité, avec traitement complet, en attendant que l'heure de la retraite eût sonné pour eux. Par la suite, à mesure que M. Gevaert éprouva le besoin d'améliorer, ou seulement de modifier son corps professoral, il eut recours au même procédé. Un professeur lui déplaisait-il, s'agissait-il de faire une petite place à un candidat découvert à Paris ou ailleurs à l'étranger, M. Gevaert mettait en disponibilité le titulaire, en lui maintenant son traitement, afin de ne pas provoquer de trop vives réclamations ; et le nouveau professeur entrait en fonctions avec un traitement d'attente.

« C'est ainsi qu'il y a deux ans, M. Gevaert se débarrassa (c'est le mot) de M. Pletinckx, l'excellent hautboïste que l'on sait, qui fut du même coup congédié à l'orchestre du théâtre de la Monnaie.

« Cette année, il paraît qu'il s'agissait d'exécuter de la même façon un autre professeur, l'honorable M. Paque. Mais quel prétexte invoquer ? On trouva ceci : c'est que les infirmités de l'âge empêchaient M. Paque de faire sa partie de trombone à l'orchestre dans les concerts.

« Notez que depuis longtemps M. Paque ne tenait pas le premier pupitre à l'orchestre du Conservatoire, quoiqu'il soit loin d'être un invalide ! M. Paque est dans toute la force de l'âge, et il faut croire que son enseignement ne laisse rien à désirer, puisque tous les ans, aux concours de fin d'année, le jury décerne à sa classe de trombone force *premiers* et *seconds prix*.

« Seulement M. Gevaert voulait l'éliminer, parce qu'il avait un candidat à placer, un *trombone* de Paris.

« M. Paque datant au Conservatoire de l'époque de Fétis, autant dire de l'époque antédiluvienne, M. Gevaert éprouvait comme un malaise en présence de ce fossile. Il avait assez vu M. Paque. Il aime le changement.

« Or, voici où l'affaire se corse.

« Se souvenant des observations que l'année dernière avait formulées la section centrale de la Chambre des représentants à propos du Conservatoire et de l'omnipotence du directeur, M. de Moreau fit observer que le système en usage grevait singulièrement le budget. Deux professeurs, pourquoi faire ? Un seul, c'était bien assez !

« Et le Ministre refusa de nommer un nouveau titulaire, après avoir mis en disponibilité le titulaire actuel.

« Vous vous demandez quel rapport les concerts du Conservatoire ont avec cette question d'administration ?...

« Rien, absolument rien.

« Mais il faut savoir que M. Gevaert, s'il dépend du Ministre comme directeur du Conservatoire, est absolument le maître en ce qui concerne les concerts. Il peut les diriger ou ne pas les diriger, personne n'a rien à y voir. Et il s'est fait ce raisonnement, très ingénieux comme tout ce que combine l'éminent directeur du Conservatoire : Ou l'on me donnera le trombone que j'aime, ou je ne joue pas ! Aussitôt fait que dit.

« Et voilà pourquoi le premier concert est ajourné et pourquoi, vraisemblablement, il n'y aura pas de concerts au Conservatoire cet hiver.

« Il s'agit de forcer la main au Ministre.

« M. Gevaert a compté sans doute provoquer contre les résistances de celui-ci un mouvement public d'indignation.

« Mais il pourrait avoir fait un faux calcul.

« Le public n'épouse pas sa querelle.

« Le prétexte choisi a fait rire.

« On ne fera accroire à personne qu'il n'y a pas à Bruxelles un artiste capable de jouer les dix mesures du trombone solo dans le finale de la symphonie rhénane de Schumann qui était au programme de dimanche dernier.

« De deux choses l'une, se dit-on :

« Ou bien l'on nous a bernés en nous vantant sans cesse le merveilleux enseignement du Conservatoire de Bruxelles, le plus beau, le mieux installé, le mieux organisé, le plus fort du continent ;

« Ou bien M. Gevaert n'a en tout ceci qu'un but, c'est de faire une niche à M. de Moreau, en indisposant le public contre lui.

« Rappelez-vous les observations désagréables de la section centrale à propos de l'organisation des concerts du Conservatoire.

« Il y a longtemps que l'éminent directeur du Conservatoire méditait une petite vengeance, — sans se presser, car il aime ce plat qui se mange froid.

« L'occasion cherchée s'est enfin offerte.

« Et voilà pourquoi M. Gevaert boude, voilà pourquoi il boude comme une jolie femme.

« Cette petite comédie pourrait s'intituler :

« *Un coup d'Etat dans une coulisse, ou : le Trombone malade.* »

Puisque nous citons le *Guide musical*, signalons cette publication aux artistes. Elle est seule à suivre avec scrupule et vigueur le mouvement musical du monde, et l'année qui s'ouvre sera le signal de nouveaux progrès dans son organisation. Le prix d'abonnement est de 10 francs par an.

IV

THÉATRE

Le théâtre de la Bourse, après un succès de féerie tout à fait extraordinaire, à voulu terminer l'année avec le drame. Des comédiens de premier ordre, parmi lesquels nous remarquons surtout M. Paul Deshayes et Mme Lemercier, y ont interprété avec succès le drame de Sardou : *Patrie!* La pièce n'a pas soulevé à Bruxelles les polémiques qu'elle suscita lorsqu'elle y fut jouée pour la première fois le 12 juillet 1869.

A cette époque, on brisa force lances en son honneur. M. Louis Hymans dirigeait alors *l'Echo du Parlement*, ayant pour critique dramatique de son journal M. Georges Vautier, aujourd'hui directeur de la

Gazette. Aussitôt après la représentation, celui-ci écrivit d'un seul jet un article très élogieux qu'il envoya à la direction de *l'Echo*. Le lendemain, le feuilleton ne parut pas ; en revanche, il était remplacé par une page d'éloges très atténués, signée Louis Hymans.

En dépit de la réclame du lendemain, disait-il, formulée par les mécontents de la veille, en dépit d'une mise en scène splendide, en dépit de quelques scènes pathétiques et de quelques artistes remarquables ; en dépit d'une bienveillance universelle que justifient les nombreux succès de Sardou, il est impossible de placer ce drame à la hauteur du bruit qu'on en a fait et, si le théâtre doit devenir l'école du patriotisme, je demande qu'on nous donne *la Muette* ou *Guillaume Tell*.

Le lendemain du jour où parurent ces sévérités, M. Vautier quitta *l'Echo du Parlement ;* quelques mois après, on vendait dans les rues le premier numéro de la *Gazette*. Détail piquant : M. Hymans, dans le même feuilleton, disait que les écrivains belges suffisaient pour faire revivre l'histoire nationale dans les compositions dramatiques, — et personne n'ignorait que M. Hymans avait en portefeuille une composition de ce genre, intitulée *l'Argentier de la Cour*.

C'est au théâtre de la Monnaie, sous la direction Vachot, qu'eut lieu, à Bruxelles, la première représentation de *Patrie !* Les artistes venaient tous de la Porte-Saint-Martin. Le rôle de Dolorès était tenu par Mlle Fargueil, celui de Rafaële par Mlle Léonide Leblanc, celui du comte de Rysoor par M. Dumaine, celui du duc d'Albe par M. Charly et enfin celui de Karloo van der Noot par M. Charles Lemaître.

Ce n'est qu'en avril 1886, que M. Duquesnel rendit *Patrie !* au public de la Porte-Saint-Martin. Il y avait des chances que la pièce eût un peu perdu à vieillir dix-sept années et l'on avait à lutter contre le souvenir d'interprètes célèbres. Le rôle de Dolorès fut donné à Mlle Tessandier, celui de Rafaële à Mlle Réal, l'ingénue que nous avions applaudie au théâtre du Parc, dans *le Monde où l'on s'ennuie ;* celui du comte de Rysoor à M. Dumaine, celui du duc d'Albe à M. Cosset, et celui de Karloo à M. Marais, l'Andréas de *Théodora*. On le voit, M. Dumaine seul restait de la création.

Les représentations de la Porte-Saint-Martin sont trop rapprochées de nous pour que l'on ne se rappelle pas ce qu'en dirent les journaux lorsqu'ils enregistrèrent le succès de *Patrie !* Ils rappelaient les intéressantes origines du drame, comment M. Gevaert, le directeur de notre Conservatoire, ayant demandé à M. Sardou un livret d'opéra, celui-ci lui avait répondu : « Soit, mais faites les recherches ! » comment M. Gevaert avait trouvé dans les *Nederlandsche Oorlogen*, de Peter Bor, et dans *l'Histoire de la révolution des Pays-Bas*, de John Lothrop Motley, sans compter les chroniques néerlandaises de Hooft, Viglius, Opperus, les éléments d'une action dramatique ; comment M. Sardou y avait ajouté des clous tirés d'un vieux drame oublié : *le Siège de Toulouse*, de Méry ; comment, enfin, il avait fait un livret d'opéra pour... M. Paladilhe, un drame pour M. Raphaël Félix et rien du tout pour M. Gevaert. Complétons ces souvenirs en signalant ce fait que, depuis 1869, Paris ne revit qu'une fois *Patrie !* C'était à la fin de septembre 1872, au théâtre du Châtelet. Le rôle de Dolorès était confié à Mlle Duguéret, celui de Rysoor à M. Dumaine, celui du duc d'Albe à M. Charly, celui de la Trémouille à M. Angelo et celui de Karloo à M. Paul Deshayes, qui, au théâtre de la Bourse, tient en ce moment celui du comte de Rysoor.

A Bruxelles, on reprit *Patrie !* en septembre 1880. C'était à l'occasion des fêtes nationales, et la « Société dramatique et chorale » en donna, tant bien que mal, huit représentations à l'Alhambra. La pièce, montée par M. Rey, avait une partie chorale et orchestrale de M. Flon, le troisième chef d'orchestre actuel de la Monnaie. Mme Pazza faisait Dolorès, et le rôle de Rysoor était tenu, avec beaucoup d'autorité, par M. Vermandele, aujourd'hui pro-

fesseur de déclamation à notre Conservatoire.

En 1884 enfin, le théâtre des Nouveautés Bain-Royal) tenta, lui aussi, de faire revivre le drame de M. Sardou. Hélas ! il est bien mort à présent, le pauvre théâtre ! Les décors en ont été vendus, et l'on peut bien dire, n'est-ce pas ? que cette reprise fut de la famille de celles que l'on fait aux vieux bas ! Dolorès (Mme d'Alzon), n'était pas bien imposante, et M. Joissant, qui jouait Rysoor, manquait un peu d'autorité ; un M. Cholet, non sans talent, faisait Karloo, et les décors n'étaient d'aucun Rubé connu. Seul, celui de l'Hôtel de Ville avait belle mine. Dans ces conditions, *Patrie !* tint l'affiche moins longtemps que la revue *Boum-Boum !* qui l'avait précédé, et l'on joua de nouveau les bons vieux « mélos », *le Courrier de Lyon*, *Paillasse*, *le Marchand d'habits*, pour expirer tristement, à la fin de janvier 1886, en compagnie de *Marceau*, de *Pot-Bouille*, de *Latude* et des *Misérables*.

***

Le Grand Mogol d'Audran a, le 7 janvier succedé à *Patrie !* sur l'affiche du théâtre de la Bourse, et c'est un nouveau succès pour M. Maurice Simon. Détail curieux, le rôle de Bengaline a été créé à Marseille par Mme Jane Hading.

***

Bien que la chose théâtrale préoccupe peu notre lecteur, signalons le grand succès de la revue qui se joue en ce moment au théâtre des Galeries et qui est signée Théodore Hannon. *Bruxelles-Attractions* est un grand succès de drôlerie et nous félicitons notre ami Théo de savoir être un amuseur spirituel en même temps qu'un délicat poète.

***

On repète en ce moment au théâtre du Parc : *Par téléphone*, un acte de MM. Edmond Cattier et James Van Drunen. Nous n'aurions pas donné cette nouvelle si elle n'avait été ébruitée déjà. M. Van Drunen, considérant cette saynète comme un essai eût souhaité l'incognito, mais son collaborateur en a jugé autrement.

PRIMEROSES

A Albert Giraud.

Tu es seul responsable de la publication de ces enfantillages, mon cher Albert. Te rappelles-tu ce soir où tu vins, après minuit sonné, fumer un dernier cigare chez moi? A propos de bottes, que rien n'empêchait d'être de sept lieues, notre conversation en ses folles enjambées heurta de vieux souvenirs, qui dorment indéchiffrablement griffonnés entre les pages usées de mes préhistoriques cahiers, où j'allai, malgré la poussière d'antan, pour toi seul, les exhumer. Pauvres et nues notules, projets pas même vagis d'odelettes qui ne furent jamais rimées, semés au petit bonheur de mes dix-huit ans, alors si naïvement, si chastement, si délicieusement amoureux! En lisant cahin-caha, ma voix se prit à trembler, car je revoyais tout à coup vivantes et vibrantes toutes ces puériles douceurs. Tu me demandas, tu m'ordonnas plutôt de les offrir à mes amis, comme un daguerréotype presque effacé de mon adolescence. Les voici donc, tels quels. Puisses-tu, maintenant, te contenter d'en sourire. Amen.

I

Vite, vite, entre deux études, pauvre écolier, je trouve un instant de répit. Je griffonne deux mots à la hâte pour te redire encore que je t'aime. Sans ce maudit grimoire qui me retient, je le murmurerais à tes pieds.

II

Jadis, c'était un ramier qui portait à son cou la lettre d'amour. Tendre emblême du sujet de la missive! En le voyant de loin venir comme une flèche vivante, le cœur de la jeune fille battait à l'unisson des ailes de l'oiseau. Le ramier est à présent remplacé par le facteur. C'est moins poétique et cela coûte un timbre. Il est vrai que c'est plus sûr.

III

Tantôt, le vent passait en jouant dans mes cheveux. Il me disait une mélodie si douce et si tendre que mon cœur, pour écouter, retenait ses battements. Jamais au fond des bois, où il agite le carillon des muguets et des campanules; jamais dans les blés dont il ploie les chaumes d'or; jamais au bord de la source qu'il ride de son souffle, je n'ouïs si gracieuse romance.

Et pourtant, c'est le même mot qu'il répétait sans cesse; mais ce mot, c'était ton nom.

IV

Que me veut-elle encore, la lune, qui monte sur les toits? Pourquoi ce regard indiscret plonge-t-il si insolemment dans ma fenêtre? Tout passe, lasse et casse en ce monde charmant: les rêves, le bonheur, les larmes, l'amour même. Et voilà six mille ans que cette lune effrontée rit du spectacle de la comédie humaine et regarde ironiquement comme la foule s'agite et grouille en bas.

V

Au jardin, sous le rosier ruisselant de fleurs, quelque chose a remué. C'est un essaim léger de petits anges et de sylphes mignons qui, avec les papillons et les insectes dorés, dansent et jouent. L'un surtout, un petit fripon aux cheveux blonds, aux yeux bleus, tout nu et potelé, qui semble né d'une rose, charme mes regards. C'est l'Amour. Il s'est mis à rire à mon approche. Que je le serrerais volontiers sur mon cœur, que je mettrais avec joie un baiser sur ses joues rebondies, malgré son petit air railleur, malgré la flèche acérée qui se balance sur son épaule rose.

VI

Miséricorde! Col, cravate et manchettes, puis gants et épingles, cela n'en finira pas! Sancta simplicitas! Que de colifichets! Et que tu devrais me plaindre, ma bien-aimée, si tu n'en portais mille fois plus que moi!

VII

Vois! Je me suis peigné et pommadé; j'ai lustré ma peau avec des huiles odoriférantes, je l'ai adoucie avec du lait d'iris; la poudre de riz a rafraîchi mon teint un peu fané par les veilles et les pensées d'amour; mes lèvres, je les ai frottées des plus tendres parfums. J'ai mis trois quarts d'heure à faire le nœud de ma cravate, à le défaire, à le refaire encore. Mes bottines trop étroites meurtrissent mes pieds et mon habit, pincé à la taille, menace de m'étouffer. Tout cela, je l'ai fait pour toi, — et tu n'es pas à la maison!

VIII

Ecoute! Quel calme, quel divin silence! Le vent se tait et courbe à peine les herbes allanguies; les rameaux qui susurraient hier encore, se penchent immobiles et écoutent. L'étang qui, à nos pieds, entre les berges fleuries, étend ses eaux tranquilles, pas une ride n'y fait trembler l'image des arbres et du blond nuage qui fuit au ciel. Quelle sérénité profonde dans la nature! Pourquoi donc fait-elle silence? Ecoute. Le bouvreuil chante dans l'églantier. Sa chère voix seule se balance dans l'atmosphère. Ainsi, dans nos cœurs quand chante l'amour, tout le reste est muet.

IX

Entends-tu ce que chantent les oiseaux? Oui, tu l'entends aussi, mais tu ne veux pas me comprendre.

X

Maudit pays! A verse, à verse, il pleut matin et soir, sans repos ni trêve. Un nouveau déluge, à coup sûr! Nos places deviennent des marais, nos rues des ruisseaux bourbeux; la ville n'est qu'un immense et vaseux marécage. Est-il donc étonnant qu'on n'y trouve que des grues?

XI

Le Zéphyr s'éveilla tout joyeux. « Allons jouer sous les grands arbres, dit-il; les violettes sont écloses et la mousse est touffue ». — Là-bas, là-bas, sous les bois, il court, soulevant les feuilles mortes et donnant un baiser aux violettes.

Plus loin, tout au fond, croissait une fleur blanche, mignonne et frêle. Une goutte de rosée brillait dans son petit œil d'or. — Bondissant, souriant, le Zéphyr passe sans la voir. Elle se penche et de son œil d'or, comme une grosse larme, roule la gouttelette.

XII

Seul, sous la gloriette, devant la petite table de bois, je déjeune d'un jambon, d'un pain noir et d'une omelette. Je suis bien aise à l'ombre; je respire les fraîches senteurs du printemps. En regardant le bois qui frissonne, l'étang limpide et l'herbe ensoleillée, je savoure ce rustique repas.

Pourquoi suis-je seul à la petite table? Pourquoi n'es-tu pas ma partenaire? Plus gai serait le paysage et meilleur le déjeuner.

XIII

L'hiver a tout poudré de givre. Les arbres sont vêtus de blanc et les buissons ouatés de neige.

Sur l'étang, au milieu du bois, le monde patine. Viens, allons aussi. Les bras enlacés, glissons légèrement, légèrement, comme deux hirondelles oubliées. Elançons-nous à travers la foule.

Là-bas s'écarte un coin solitaire; nous y serons en paix. Appuie-toi plus près de mon cœur, lève tes yeux sur les miens. Le vent nous fouette le visage; le froid nous aiguillonne et nous engourdit à la fois; mais dans nos cœurs quelle joie sereine, quelle douce et pénétrante chaleur!

XIV

Connais-tu la vieille ballade? Il était une belle jeune fille. Au bord du ruisseau elle peignait sa chevelure d'or en chantant une douce chanson.

Un pêcheur passa dans sa barque. Il entendit la chanson, il vit la jeune fille; ils s'aimèrent et se quittèrent.

Elle fut au fond des bois, peignant sa chevelure d'or et chantant la douce chanson.

Vint un chasseur qui poursuivait un chevreuil. Il entendit la chanson, il vit la jeune fille; ils s'aimèrent et se quittèrent.

Le pêcheur dort au fond de la rivière. Le chasseur dort au fond d'un précipice. La jeune fille peigne sa chevelure d'or, chante sa romance, et pour elle bien d'autres encore vont mourir.

XV

C'est kermesse au faubourg. Sur la place les carrousels tournent à la lueur des lampes fumeuses, au bruit des orchestres discords. C'est un vacarme à réveiller Mathusalem.

Les chevaux de bois se poursuivent, les palanquins glissent, les gamins se trémoussent et lutinent les fillettes avec de grands éclats de rire.

Ainsi fleurit la gaîté du peuple. Regarde : un beau garçon s'approche d'une jolie rieuse. Il lui parle, il lui serre les bras, et un gros baiser retentit avec un cri joyeux.

Voilà six mois que je soupire pour une belle enfant sans rien oser lui dire; nous nous disons *Vous* et nous nous saluons gravement d'un trottoir à l'autre.

XVI

Il pleut à cascades. Sous mon grand parapluie, comme un scarabée sous un champignon, je peste de tout cœur et me donne au diable.

Quelle est cette belle enfant qui trottine si vite à travers les gouttes? Elle m'a fait un petit signe de tête, de loin. Plus de doute, c'est elle. Galamment je lui offre mon parapluie; elle se serre dessous, à côté de moi, toute frissonnante; et je la reconduis ainsi, écoutant sa voix chérie, noyant mes regards dans ses beaux yeux.

S'il pouvait pleuvoir ainsi tous les jours!

XVII

Je sais une vieille église, où sous les arceaux gothiques coule avec un demi-jour mystérieux, un silence qui pénètre l'âme et la fait frémir.

Contre un pilier de pierre se dresse une Vierge au profil séraphique; elle est vêtue de bleu et tient dans ses bras l'enfant Jésus. Elle marche sur la lune et sept étoiles environnent son front.

Aux pieds de la Vierge est agenouillée une blonde enfant, pleine de grâce. Le front penché sur ses mains, elle prie avec ferveur.

L'orgue pleure et se lamente. Mon cœur tressaille. Et voilà qu'un pâle rayon à travers le vitrail caresse sa tête blonde et flotte comme une auréole.

Sur la grande croix le Christ saigne; il remue sa tête désolée et sourit tristement. La jeune fille élève vers lui ses regards étincelant d'un ardent amour.

Ah! une amère angoisse me mord au cœur. Elle est trop pieuse, elle est trop sainte, elle est toute à Dieu, et je l'aime à mourir.

XVIII

Minuit sonne au clocher. Les dernières vibrations se meurent sur la ville obscure et silencieuse.

Le veilleur passe devant le cimetière. Tout à coup, à travers les vitraux, il voit trembler une bizarre lueur.

Tout tremblant aussi il s'approche et regarde par le trou de la serrure. Quel spectacle étrange! Le Christ en croix est étendu sur les dalles et les douze apôtres, descendus de leurs piliers, clouent et martellent le Sauveur.

Ils ont un air féroce. Quelques-uns rient bruyamment.

Et là-bas, dans un coin, pleure et se lamente Judas, qui intercède en vain pour le malheureux.

XIX

Les cloches sonnent, l'orgue mugit, les chantres beuglent leur latin de cuisine et, par dessus le tout, glapissent les enfants de chœur.

De gros cierges fument. La sainte Vierge a revêtu sa plus belle robe; saint Joseph a raccommodé son auréole et l'on a mis une belle tête toute neuve au veau qui flaire la crèche.

Dans le chœur, monseigneur officie. Sur deux longues files, des religieuses se prosternent sur les dalles, le visage plus blême que leur voile.

Une famille est à genoux. Tous pleurent et regardent leur enfant qui va prononcer ses vœux. La voilà, debout, les yeux fixés sur le crucifix, ses longs cheveux défaits tombant comme un manteau d'or.

De chaudes larmes roulent entre mes doigts comme du plomb fondu. Ah! si la foudre pouvait frapper cette église maudite! Si les anges de la mort pouvaient sécher les sources de la vie!

Donne-moi ta main, tourne tes chers yeux vers mes yeux. Dis, ce n'était qu'un horrible rêve, que ta douce haleine va dissiper?

XX

Puisque tu le veux, soit! Je ne murmurerai plus. Mais je t'aimerai toujours et je veux te retrouver au delà de la mort.

Je sais dans la bruyère un cloître sévère. J'y passerai mes jours à prier, à penser à vous, à désirer la mort.

Ce même crucifié que tu presses sur ta poitrine, je le serrerai sur mes lèvres. Une douleur mortelle et chérie m'en descendra jusques au fond du cœur.

XXI

Quel bruit fâcheux me distrait de mes pensées? C'est un orgue de barbarie dans la rue. Les gamins crient joyeusement à l'entour et organisent une ronde,

Comme ils sautent gaiement! Te souviens-tu de cette soirée où tu dansais dans mes bras? Tu étais légère comme une fauvette; je sentais à peine le poids chéri de ton corps.

Nous causions si tendrement! Tout à coup le ruban qui retenait tes cheveux, tombe. Je le saisis au vol, et pour me récompenser tu l'attaches à mon bras.

De temps en temps nous quittions la danse. Te rappelles-tu ce délicieux quart d'heure où nous bavardions à deux sur la causeuse, regardant valser dans le salon, et seuls dans la pénombre?

Je ne sais de quoi nous parlions. Tu t'en souviens, peut-être, et tu veux me quitter pour jamais!

XXII

Avec ses petits frères nous jouons au jardin. « Regarde ces pierres là-bas, dit-elle; voyons qui le premier y arrivera ». Et voilà que nous courons à toutes jambes. Animée, les joues teintes d'un sang frais, elle s'élance, légère comme la brise. Je cours à ses côtés, et longtemps ainsi nous nous essoufflons côte à côte. Ensemble nous arrivons, comme ensemble nous étions partis.

Elle s'appuie sur mon bras, et lentement nous retournons en devisant vers la gloriette. Elle s'assied à côté de moi, chacun tenant un des garçonnets sur nos genoux, et tout haletants encore nous regardons les étoiles qui s'allument et nos yeux qui brillent plus fort qu'elles.

XXIII

C'est le matin. Son large chapeau de paille posé sur sa tête blonde, ma belle amie se promène dans son jardin, cueillant des roses et des résédas qu'elle attache à sa ceinture.

Elle respire l'air frais, rempli de senteurs délicates. Elle contemple avec joie les parterres de mille couleurs, où les lis et les œillets penchent leurs corolles diamantées par la rosée, et les verts gazons étincelants.

Puis la voici qui agrafe dans ses cheveux une longue branche de liserons, blancs et roses, qui s'agitent au vent et retombent sur son cou. J'aimerais être cette branche pour couronner son beau front, pour caresser son cou flexible.

Mais elle s'arrête devant un cerisier et, se haussant sur la pointe des pieds, décroche les petits bouquets de cerises rouges et fermes.

Oh! j'aimerais mille fois mieux être une de ces cerises, pour qu'elle me pressât dans ses petites mains et contre ses lèvres vermeilles, pour mourir dans ses chers baisers.

XXIV

Le jardin est sombre, mais la foule y grouille. C'est fête au skating. Voilà bientôt qu'on allume les becs de gaz, puis de-ci, de-là, dans les massifs d'arbres, s'élèvent de magiques feux de Bengale.

Les patineurs s'élancent par couples. J'aperçois une brune jeune fille qui glisse comme une mouette sur les vagues. Nous nous connaissons bien, mais elle ne me voit pas.

Je regarde obstinément dans la foule, parmi les patineurs, bousculé, bousculant, ennuyé par les quêteurs de la fête (car cette maudite fête est, dit-on, de bienfaisance). J'écarquille les yeux, cherchant partout ma bien-aimée.

En vain, hélas! En vain! Je m'en retourne en maugréant. Quel fut mon chagrin en apprenant qu'elle était là, pourtant, qui m'attendait.

XXV

Il pleut, il pleut, et l'on dirait qu'il ne doit plus faire autre chose. Cet affreux temps m'énerve et je ne sais que faire.

J'allume ma pipe allemande et, renversé dans mon vieux fauteuil, je médite en regardant jouer la fumée.

Je découvre que je suis perforé d'ennui. Dans cette disposition je doute de tout, tout me devient indifférent.

En vain, je songe à mon amie; son image s'évapore doucement. Je me dis : « Je ne l'aime pas, peut-être; et sans doute, elle ne m'aime pas ».

Il m'est à charge de penser, d'aimer et même d'être. Je voudrais être le tabac qui brûle dans ma pipe et fumer en quelques bouffées mon existence.

Mais qu'un rayon de soleil perce le nuage de ses lances d'or; — aussitôt je songe à ma bien-aimée, je sonne à sa porte, et plus ne pense qu'il est dur d'être au monde.

XXVI

La petite est assise sur l'épaule de son grand frère. Elle lui passe ses deux mains sous le menton, comme une bride, et crie : Voyez comme je le mène par la barbe!

Et lui, qui n'a encore que des espérances follettes : Petite flatteuse! Voilà comme elles sont toutes, menant les hommes par leurs mensonges.

La petite est bien jolie; elle a de grands yeux noirs et de longs cheveux châtains, doux comme la soie. Encore un peu de temps et plus d'un ambitionnera la douce bride et le mignon mensonge.

XXVII

La nuit tombe. Accoudés tous deux au balcon fleuri de capucines, nous regardons s'éveiller les étoiles. Doucement, tendrement elles clignotent leurs blanches paupières; et le vent qui passe dans nos cheveux, nous dit de leur part : « Venez jouer avec nous. Il fait si bon au ciel ! »

Ah ! chères petites étoiles, il fait si bon aussi sur la terre ! Quand le bras de ma bien-aimée frissonne sous le mien, quand sa joue tremble près de la mienne, le ciel entier s'épanouit dans nos âmes.

IWAN GILKIN.

1876.

VERS

LIED

AU POÈTE ALBERT GIRAUD

« Par les halliers du rêve » ineffablement frais
Que peuple la tribu des belles désirées,
Elle apaise les pleurs des mystiques cyprès
De ses chansons d'azur à mi-voix murmurées.

« Elle va soupirant » les récits oubliés
Qu'enclosent les Eddas de leurs hautes feuillées
Et c'est meilleur que la senteur des bois mouillés
Et qu'un chant de fileuse égayant les veillées.

« Des lieder rimés d'or » racontent Parsifal
Et, sous un ciel béni de clair de lune pâle,
Tous les vierges nimbés du cimier triomphal
En allés sans amour vers des lointains d'opale.

« Et fleuris de légende » auguste et de soleil,
Traversent joyeux la cantilène vermeille
Les chevaliers partis en royal appareil
Pour le burg où la belle invisible sommeille.

« Et dans ses yeux au charme » indicible d'azur.
Pâles yeux de langueur et d'alme meurtrissure

Se reflètent, mirage insaisissable et pur,
Les choses que la voix eurythmique susurre.

« Indécise et mourante » au fond du songe noir
Qu'enlumine mon cœur d'espérance et de gloire,
Se traîne la candeur frileuse au fond du soir
De sa grâce couleur morte de vieil ivoire.

« Dorment les profondeurs » sereines d'une mer
Dans tes yeux souriants comme des yeux de mère,
O toi, mienne, et l'orgueil et le mépris amer,
Et l'éternel et dur dédain d'une chimère.

« De musique allemande » et de vin et de toi,
O rêveuse qui fais de tes larmes mes joies,
J'assouvis les désirs immenses de ma foi
En rêvant aux halliers du rêve où tu flamboies.

« Par les halliers du rêve elle va soupirant
Des lieder rimés d'or et fleuris de légende,
Et dans tes yeux au charme indécis et mourant
Dorment des profondeurs de musique allemande. »

PRIÈRE

Lente aux aveux et molle aux baisers sans retour,
Douce effeuilleuse ainsi des roses de l'amour,
Telle soit, ô mon Dieu, celle à qui vont mes rêves.

Car mes rêves sont las comme de blancs oiseaux
En qui verse l'ennui de l'azur et des eaux
Le lointain appétit de dormir sur les grèves.

Il me plairait m'étendre en de pâles cheveux
Et mourir, à jamais exaucé de mes vœux,
Loin des clameurs du bronze et de l'hymne des glaives.

MA SEMAINE SAINTE

Plaise à qui va ployé du faix de ses chimères
Clore sur mon passé de tristes nœuds d'oubli,

Plaise honorer encor de bouquets éphémères
Les restes douloureux du frêle enseveli.

Car, vraiment, s'il n'a point désennuyé les races
D'un livre où soient inscrits leurs rêves à venir,
Ses étreintes, du moins, étaient bonnes et lasses
Et des baisers reçus savaient se souvenir.

Mais il s'est trop penché vers les larmes versées
Pour y mirer l'ennui de ses charmes en deuil,
Et d'avoir attendu de vaines fiancées
S'en retournent enfin sa force et son orgueil.

Plaise à vous, les bénis de son geste suprême
Le bien ensevelir, ce cher passé défunt,
Dorme-t-il, exilé des mémoires qu'il aime,
Mariant à des fleurs la mort de son parfum!

Et plus tard, du néant de braises expirées,
Où tout ce qui fut mien se sera replongé,
Dans le calme béat des futures vesprées
On verra revenir le lointain naufragé.

Mais il sera si beau, les mains pleines de roses,
Et le cœur enlacé de longs rameaux de lys,
Que nul n'ira rouvrir les bandelettes closes
Où ses jours écoulés dorment ensevelis.

FERNAND SEVERIN.

L'HERMAPHRODITE PRUSSIEN[1]

ALBERT WOLFF

Mercredi dernier, je m'excusais de parler d'un subalterne chenapan du nom de Maubec, alléguant que nul, dans le monde des journaux, ne le surpassait en ignominie. Je l'appelais, pour cette raison : *Roi de la Presse*.

Quelques-uns ont trouvé cela excessif. On m'a reproché de m'être laissé emporter par mon sujet, d'avoir donné trop d'importance à ce drôle chétif, au préjudice d'Albert Wolff et de quelques autres, d'une bien plus aveuglante splendeur de salauderie morale !

Je confesse que le reproche peut paraître fondé. Il est incontestable qu'à ce point de vue, le courriériste du *Figaro*, — pour ne parler, aujourd'hui, que de celui-là, — a plus de crédit et plus d'envergure.

C'est sur le globe qu'il plane, ce condor d'abomination ! Il soutire si puissamment, à lui seul, l'universelle pourriture contemporaine, qu'il en devient positivement *volatile* et qu'il a l'air de s'enlever dans les nues.

Mais, sans prétendre l'égaler, on peut encore être diablement prodigieux, et c'est le cas du petit Maubec.

D'ailleurs, tous ces monstres engendrés d'un même suintement verdâtre de notre charogne de société en copulation immédiate avec le néant, sont tellement identiques par leur origine, qu'on croit toujours contempler le plus horrible quand on les regarde successivement.

*
* *

Albert Wolff a eu son Plutarque en M. Toudouze, romancier cynocéphale qui aurait pu se contenter d'être un impuissant de lettres, mais qui a choisi de faire bonne garde aux alentours du « grand chroniqueur », comme si la pestilence ne suffisait pas !

Le livre de ce chien est, en effet, un essai d'apothéose d'Albert Wolff.

Certes, je peux me flatter d'avoir lu terriblement dans mon existence de quarante ans ! Mais, jamais, je n'avais lu une chose semblable.

---

(1) Bien que nous n'ayons pas l'habitude de donner à nos lecteurs des extraits de livres non inédits, nous ne résistons pas cependant à faire exception aujourd'hui pour le fragment du livre de Léon Bloy. Il montre l'auteur de la *Béatification de Christophe Colomb* dans sa vraie lumière, comme polémiste redoutable en même temps qu'écrivain à la forme rare et précise.

Ici, la bassesse de la flatterie tient du surnaturel, puisqu'on a trouvé le secret d'*admirer* un être, soi-disant humain, dont le nom seul est une formule évocatoire de tout ce qu'il y a de plus déshonorant et de plus hideux dans l'humanité.

Il paraît que M. Toudouze est un riche qui n'a pas besoin de faire ce sale métier, que la plus déchirante misère n'excuserait pas. Mais la vanité d'un pou de lettres est inscrutable et profonde comme la nuit de l'espace, c'est une épouvantable contre-partie de la miraculeuse puissance de Dieu,... et celui-là, qui s'en va chercher sa pâture aux génitoires absents d'Albert Wolff, — dans l'inexprimable espérance d'une familiarité à épouvanter des léproseries, — est cent fois plus confondant qu'un thaumaturge qui ranimerait de vieux ossements!

⁂

Feu Bastien Lepage, que de lointaines ressemblances physiques et morales rendaient sympathique à Wolff, le peignit, un jour, dans l'ignoble débraillé de son intérieur.

Ce portrait, aussi ressemblant que pourrait l'être celui d'un gorille, eut un succès de terreur au Salon de 1880.

La brutale autant que précieuse médiocrité du peinturier avait trouvé là sa formule.

Il fut démontré que Bastien Lepage avait été engendré pour peindre Wolff et Wolff lui-même, pour être étonné du génie de Bastien Lepage, dont la destinée fut dès lors accomplie et qui, promptement, s'alla recoucher le premier, dans les puantes ténèbres de leur commune esthétique.

Ce portrait devrait être acquis par l'Etat et conservé avec grand soin dans notre Musée national. Il raconterait plus éloquemment notre histoire que ne le ferait un Tacite, à supposer qu'un Tacite français fût possible et que la désespérante platitude de notre canaillerie républicaine ne le découragât pas!...

⁂

Il est assez connu des gens du boulevard, ce grand bossu à la tête rentrée dans les épaules, comme une tumeur entre deux excroissances; au déhanchement de balourd allemand, qu'aucune fréquentation parisienne n'a pu dégrossir depuis vingt-cinq ans, — dégaîne goujate qui semble appeler les coups de souliers plus impérieusement que l'abîme n'invoque l'abîme!

Quand il daigne parler à quelque voisin, l'oscillation dextrale de son horrible chef ouvre un angle pénible de quarante-cinq degrés sur la vertèbre

et force l'épaule à remonter un peu plus, ce qui donne l'impression quasi fantastique d'une gueule de raie émergeant derrière un écueil.

Alors, on croirait que toute la carcasse va se désassembler comme un mauvais meuble vendu à crédit par la maison Crépin, et la douce crainte devient une espérance, quand le monstre est secoué de cette hystérique combinaison du hennissement et du gloussement qui remplace pour lui la virilité du franc rire.

Planté sur d'immenses jambes qu'on dirait avoir appartenu à un autre personnage et qui ont l'air de vouloir se débarrasser à chaque pas de la dégoûtante boîte à ordures qu'elles ne supportent qu'à regret, maintenu en équilibre par de simiesques appendices latéraux qui semblent implorer la terre du Seigneur, — on s'interroge sur son passage pour arriver à comprendre le sot amour-propre qui l'empêche encore, à son âge, de se mettre franchement à quatre pattes sur le macadam !

*
* *

Quant au visage, ou, du moins, ce qui en tient lieu, je ne sais quelles épithètes pourraient en exprimer la paradoxale, la ravageante dégoûtation !

. . . . . .

Wolff est le monstre pur, le monstre *essentiel*, et il n'a besoin d'aucune sanie pour inspirer l'horreur. Il lui pousserait des champignons bleus sur le visage, que cela ne le rendrait pas plus épouvantable. Peut-être même qu'il y gagnerait !...

L'aspect général rappelle immédiatement, mais d'une manière invincible, le fameux *homme à la tête de veau*, qu'on exhiba l'an passé, et dont l'affreuse image a souillé si longtemps nos murs.

Je connais un poète qui avait entendu : *l'homme à la tête de Wolff* et qui n'en voulut jamais démordre. Il trouvait, peut-être, un peu moins de vivacité spirituelle dans l'œil du chroniqueur. A cela près, il les aurait crus jumeaux.

*
* *

La face entièrement glabre, comme celle d'un Annamite ou d'un singe papion, est de la couleur d'un énorme fromage blanc, dans lequel on aurait longuement battu le solide excrément d'un travailleur.

Le nez, passablement osseux, comme il convient aux gibbosiaques, sans finesse ni courbure aquiline, un peu groïnant à l'extrémité, solidement planté d'ailleurs, mais sans précision plastique, éveille confusément l'idée d'une ébauche de monument religieux, que des sauvages découragés auraient abandonné dans une infertile plaine.

En haut, des sourcils en forme de cirrus, s'envolent dans un front de Tartare, au dessus d'une paire d'yeux cupides, bridés et pochetés de vieille catin, devenue entremetteuse et patronne achalandée d'un bas tripot.

La bouche est inénarrable de bestialité, de gouaillerie populacière, de monstrueuse perversité supposable !

C'est un rictus, c'est un vagin, c'est une gueule, c'est un suçoir, c'est un hiatus immonde. On ne peut dire ce que c'est...

Les images les plus infâmes se présentent seules à l'esprit.

On ne peut s'empêcher de croire que cette bouche de mauvais esclave ou d'espion décrié, fut exclusivement faite pour engloutir des ordures et pour lécher les semelles du premier maître venu qui ne craindra pas de décrotter sa chaussure à ce mascaron vivant.

Et c'est tout. Il n'y a pas de menton. La lippe pendante de ce gâteux de demain ne recouvre rien que le fuyant dessous d'entonnoir de son museau de poisson, qui disparaît ainsi, pour notre subite consternation, dans le plus ridicule accoutrement de cuistre sordide qu'on ait jamais rencontré sur nos boulevards !

*
* *

Le moral du sire est en harmonie parfaite avec sa physique. Sa vie, dénuée de toute péripétie juponnière, — pour l'excellente raison d'un hermaphrodisme des plus frigides, — est aussi plate que celle du premier cabotin venu, dont la carrière aurait été sans orages.

Albert Wolff est né juif et Prussien, à Cologne, dans les bras de la grand'mère de Béranger.

Parvenu à l'âge *viril*, — pour lui dérisoire, — on le trouve copiste d'actes chez un notaire, à Bonn, mêlé aux étudiants de l'Université, dont il partage les études de physiologie.

Il s'amuse même, dit son biographe, à décapiter des grenouilles, — en attendant celles, qu'en des jours meilleurs, il devra manger.

Puis, la vocation littéraire s'allumant tout à coup en lui, comme une torche, il écrit *Guillaume le Tisserand*, conte moral qui fit pleurer des familles, assure-t-on.

Seulement, ces choses se passaient en Prusse et son ambition ne pouvait se satisfaire à si peu de frais.

Il lui fallait Paris et le café de *Mulhouse*, où se réunissait alors, vers 1857, la rédaction du *Figaro* hebdomadaire, fœtus plein de santé du puissant journal qui règne aujourd'hui sur les cinq parties du monde.

*
* *

Il ne s'agissait pas précisément d'avoir du génie pour être admis à partager la fortune de ce perruquier.

Il s'agissait, surtout, de faire rire Villemessant et le balourd y parvint.

Dès ce jour, il fut jugé digne d'entrer dans le groupe des farceurs, par qui la France est devenue, intellectuellement, ce que vous savez, et il ne s'arrêta plus de monter, lentement, sans doute, à cause de la pesanteur de son gros esprit, mais avec l'infaillible sécurité du cloporte.

L'héroïque Toudouze raconte, sans aucun agrément, cette plate Odyssée de journaliste, jugée par lui cent fois plus épique que l'Odyssée du vieil Ulysse.

Il s'arrête çà et là, — comme un âne gratté, — pour exhaler d'idiotes réflexions admiratives, à propos d'Aurélien Scholl, de Jules Noriac, d'Alexandre Dumas, père et fils, ou de tout autre décrocheur de timbale de l'*arrivage* parisien.

Au fond, toute cette histoire n'est rien de plus qu'un livre de caisse, où le comptable inscrit exactement les recettes et dépenses de son héros.

On voit bien que c'est là l'essentiel pour le narré et le narrateur.

Aussi, quelle exultation pour celui-ci, quand il relate le succès d'argent de cette honorable brochure : les *Mémoires de Thérésa, écrits par elle-même*, mémoires inventés par Wolff, en collaboration avec Blum, Rochefort et Peragallo, et quels lyriques accents désolés, quand sa conscience implacable le force à mentionner une perte de jeu de *cent quatre-vingt-quinze mille francs !*

Cette catastrophe, arrivée en 1877, fut, sans doute, pour beaucoup dans la vocation de Salonnier de l'hermaphrodite du *Figaro*.

Il avait, une minute, pensé au suicide, mais il se tint ce raisonnement lucide, qu'après tout, il serait bien imbécile de se faire périr, comme un vulgaire décavé, quand il avait sous la main la riche mamelle de la vache à lait d'un Salon sincère.

La Fortune recommença donc à rouler vers lui, à dater de cette réflexion salvatrice.

Il devint très puissant, sa *sincérité* prussienne n'ayant plus de bornes et, du même coup, le malheur ayant fait tomber les squammes qui enténébraient son génie, le simple pître qu'il avait été jusque-là, fit enfin place au grand moraliste, que consultent, avec respect, les magistrats les plus sévères et qui tient l'humanité contemporaine sous son arbitrage !

*
* *

Telle est sa dernière et, probablement, définitive incarnation. Albert Wolff crèvera dans la peau d'un moraliste révéré.

Nous en sommes venus à ce point.

Ce semblant d'homme, raté même comme eunuque, ce *bas-bleu germanique*, — suivant l'expression de Glatigny, — dispose d'une autorité si grande, que le plus sublime artiste du monde relèverait de son bon plaisir, et qu'il a le pouvoir de faire tomber des têtes ou de déterminer des verdicts d'acquittement !

Ce vermineux juif de Prusse est le roi que nous avons élu dans notre inexprimable avilissement, roi respecté de l'opinion, comme Louis XIV ne le fut pas, et devant qui bave de peur toute la rampante crapule des journaux !

Bismarck peut dormir tranquille.

Son bon lieutenant est le maître en France.

Il se charge de nous émasculer, comme il est émasculé lui-même, et de tellement nous mettre par terre, qu'il ne reste plus qu'à nous piétiner comme un fumier de peuple, bon à engraisser le sol de l'universelle Allemagne de l'avenir !

⁂

Lorsque la guerre de 1870 éclata, la situation de l'horrible drôle, non assise comme elle l'est aujourd'hui, ne fut plus tenable.

Il se vit forcé de disparaître, ainsi que la plupart de ses compatriotes. Il erra, dit-on, par toute l'Europe, comme un chacal inassouvi, attendant que le Belluaire de Prusse eût achevé sa besogne et que le vieux Lion français, épuisé de vieillesse, fût abattu, pour venir l'achever de sa lâche gueule.

Il n'osa pas immédiatement reparaître après la Commune. Il y avait encore, pour lui, trop de bouillonnement et trop de calottes dans l'air parisien.

Il se fit imperceptible, il s'aplatit sous les meubles comme une punaise, il se coula dans la boiserie.

Avec la ténacité d'acarus de sa double race, il se cramponna au bitume, essuyant les crachats et l'ordure dont l'inondait le passant stupéfait de son impudence, voulant, quand même, s'imposer à Paris, qu'un atome de fierté lui eût conseillé de fuir.

Humble, mais inarrachable d'abord, victorieux et superbe, à la fin des fins !

⁂

Il ne lui suffisait pas d'être implanté parmi nous. Il lui fallait régner par le *Figaro*, et Villemessant fut assez infâme pour le lui abandonner.

On sait, d'ailleurs, la reconnaissance du légataire, et le mot, révélateur

de la beauté de son âme, qu'il laissa tomber, en manière d'oraison funèbre, sur la montagneuse charogne de son bienfaiteur.

Il venait de rembourser quatorze cent cinquante francs à la caisse du journal pour dette de jeu contractée envers le patron.

Presque aussitôt, le télégraphe apporte la nouvelle de la mort de Villemessant.

Après la première *émotion*, Wolff dit à ses camarades :

— Je n'ai jamais eu de chance avec notre rédacteur en chef. Si la nouvelle était arrivée quelques heures plus tôt, je ne payais pas les quatorze cent cinquante francs et la famille ne les aurait jamais réclamés.

Il ne reste plus qu'à rapprocher de cette anecdote le cantique d'allégresse des journaux allemands, apprenant la sinistre farce de naturalisation du chroniqueur, et félicitant l'Allemagne d'être débarrassée d'une fière *canaille* aux dépens de cette imbécile de France qui s'empressait de la recueillir.

LÉON BLOY.

LES NOËLS ETEINTS

C'est l'heure de mon cœur, et le soir sur le monde
Joint ses mains de sommeil, ses ténébreuses mains ;
C'est l'heure doucement, où se rêve la ronde
Des vieilles de légende et des mystiques nains.

Entendez-vous, là-bas, là-bas, dans ma pensée,
Les aïeules conter de fabuleux récits?
Comme un silence d'aile et de branche froissée,
Le passage muet sur l'ombre des esprits?

Je vois dans les maisons anciennes de mon âme,
La veille des petits devant le feu ronflant,
Ils entendent de rêve une très vieille femme
Et le vent qui dans l'ombre erre rythmique et lent.

Ce sont de très vieux soirs dans de vieilles chaumières ;
Ce sont de vieux hivers qui neigent au dehors,...
Alors, dans la douceur tremblante des lumières,
Doucement, doucement, ô mon cœur, tu t'endors....

La vieille parle au loin, et l'histoire s'achève
Au loin, dans un manoir, comme une fin de jour,
Tandis que dans un coin très vague, un rouet rêve
Comme un cœur de princesse exilé de l'amour.

O douceur! O langueur! Ce souvenir de choses
Qui ne furent jamais pour nous qu'en souvenir!
O jours si peu vécus, si plaintifs et si roses,
Et morts! Si douces morts, qu'on en voudrait mourir!

Quelqu'un, dans notre enfance, un prince, une princesse,
Que nous pleurons parfois, vainement rappelé
D'amour et de regret! Quelqu'un de la tristesse,
Quelqu'un de bien aimé, quelqu'un s'en est allé...

GRÉGOIRE LE ROY.

AUTOUR DU MIRLITON

Aux symbolistes de « la Wallonie » et de « l'Art moderne »

AJAX.
Toute chaîne
A deux poids.
Toute peine
En a trois.

AGAMEMNON.
Toute peine en a trois!... C'est doux à l'oreille et ça ne veut rien dire du tout. Vous ferez école, mon ami, vous ferez école.
(*La Belle Hélène*, Acte Ier, scène XI.

I

AUTRE SONNET

Mais chez qui du rêve se dore,
Tristement dort une mandore
Au creux néant musicien.
S. MALLARMÉ.

Le creux néant musicien
De la mandore qu'échevèle
Le tourment du vent ancien,

Tel qu'un Dieu reconnaît le sien.
*Blanc de Nuit, l'*ARTISTE *révèle*
Le creux néant musicien.

Pour l'horreur du chat et du chien
Qyant mugir dans sa cervelle
Le tourment du vent ancien,

Méphitique magicien,
Crispe-t-il l'âpre manivelle :
Le creux néant musicien,

Si, muant l'heur éphésien
Du noir prodige où l'ange vèle
Le tourment du vent ancien,

Un piano stoïcien
Aux heurts du silence nivèle
Le creux néant musicien?

*Qu'*IL, *lorsqu'un doigt physicien*
Au très vierge anus renouvelle
Le tourment du vent ancien,

Noie, et sans remords prussien,
Houles! dans l'idoine cuvelle
Le creux néant musicien,
Le tourment du vent ancien!

II

NIHILISME TRISMÉGISTE

L'homme y passe à travers des forêts de symboles.
BAUDELAIRE.

Nada!
(CALLE DE LA VUELTA ABAJO).

Ah! Nada! Nadada!
Petit cheval de bois!
La canne à Canada!
Oh! plusieurs à la fois!

Voilà : Goya gronda
Nada, *quand Quinquempoix,*
Camarde! canarda
Soulary sous la croix

Du carrefour. L'ara
Qu'aura Lara leurra
Laura, qu'amarrera,

Flotte! l'honorera
Ses père et mère. Hara
Kiri, Caro, Cora.

COMMENTAIRE.

Ce sonnet symbolique est bâti sur les sonorités *a* et *o*, l'alpha et l'omega, réunis phonétiquement dans la diphthongue *oi* (o-a) qui indique le retour de la Fin aux Origines, et qui met la queue du fatidique serpent dans sa gueule, fermant ainsi le cercle de l'Éternité.

Un sens unique, déclaré par le titre : *Nihilisme Trismégiste*, a rigoureusement gouverné, dans ce poème, l'emploi de tous les Mots et de toutes les Figures.

D'emblée est affirmée l'idée essentielle, la Négation fondamentale du Nihilisme. Et comme le Nihilisme est une conception non point vulgairement individuelle ou locale, mais universelle, cette affirmation se produit dans un idiôme exotique : *Nada*.

Quoi de plus naturel, devant ce Verbe vertigineux, que d'exclamer *Ah! Nada! Nadada!* Une répétition, une prolongation, avec cette musicale redondance syllabique ronronnant comme un tambourin dans le tympan extasié.

Mais dans *Nadada*, l'oreille a perçu la sonorité *à dada!* le cri de l'enfançon qui galope sa précoce chevauchée. L'esprit, de sa part, intellige que si, pour d'aucuns, le Nihilisme est une haute et vaste Idée, pour d'autres, agonisants de muflisme, c'est un stupide Dada, un vain jouet d'enfant : *Petit cheval de bois*.

Quelle est votre monture, mignonnes jambes mollettes? Une canne. *La Canne à Canada!* Pourquoi *à Canada?* C'est que l'oreille, éblouie encore des sonorités du premier vers : *Ah! Nada! Nadada!* évoque par une naturelle *symphonie* ce populaire refrain, auquel l'Esprit insufle un Sens

supérieur. Mais les cannes modernes sont si frêles! On falsifie tout. Si l'enfant est gros?? Eh bien, il faudra beaucoup de cannes. *Oh! plusieurs à la fois!*

Telle que dans une Phonie musicale le thème primordial reparaît maintes fois afin de serrer l'unité compositionnelle, l'initiale pensée *Nada* est ici ramenée, précédée de la fanfare démonstrative *Voilà* et illuminée du nom du Grand Ouvrier d'Art qui illustra d'une célèbre eau-forte cette hispanique formule, Goya! « *Voilà : Goya gronda Nada!* »

Quand ce grondement terrible brisera-t-il toutes oreilles? Quand le Nihilisme sera-t-il vraiment triomphant? Quand sera donc accompli son nivellement suprême? On le verra à ce signe ultime que les poètes, non pas les mauvais, mais les simples médiocres, comme *Soulary*, seront méprisés jusque dans les petites villes telles que *Quinquempoix*, et qu'ils y recevront l'anéantissement bêtement mélodramatique mérité par leur art feuilletonnesque; — lorsqu'ils seront *canardés sous la croix du carrefour*.

Un tel résultat ne justifie-t-il point cette ironique invocation : *Camarde!* à la Souveraine Libératrice?

Le poème prend le large. Le symbolisme se dilate et s'obscurcit de vapeurs fuligineuses.

L'ara. Ce symbolique oiseau figure ici la poésie éclatante qui se répète elle-même. *L'ara qu'aura Lara* signifie la poésie romantique, personnifiée par le héros de Byron. Cette ramageuse bavarde trompa, *leurra* l'espoir des Rénovateurs qui croyaient ressusciter l'ancienne et libre poésie du cœur, symbolisée par la *Laura* de Pétrarque.

Mais lorsque périront les derniers Soulary, ce faux art sera lié, ligotté, que dis-je? *amarré* (et ici, pour légitimer cette expression peut-être lyrique à l'excès, on a mis en interjection le mot *Flotte!*), oui, amarré au moyen de câbles définitifs, c'est-à-dire par le seul bon sens, que représente ici une locution proverbiale : l' « Honoreras tes père et mère! »

Quand le Nihilisme en sera venu là, il ne restera plus, dans l'Anéantissement final, qu'à s'ouvrir le ventre : *Hara Kiri.* (Voir, pour l'emploi du japonais, les remarques précédentes sur l'espagnol *Nada*.) Et c'est l'humanité entière qui s'étripera, le monde de la pensée et le monde de la chair, figurés par un philosophe, *Caro*, et une courtisane, *Cora*.

VIEILLE DAME

ESQUISSE

POUR IWAN GILKIN.

C'est un visage auguste et sublimement pâle
Avec ses blancs cheveux en bandeaux, son front doux,
Sillonné, calme, enfin! mais aux tempes deux trous :
Goutte à goutte les eaux peuvent creuser la dalle.

Car ses yeux sont éteints par l'averse des pleurs
Et sa joue est profonde : Hélas! fière et farouche
Elle a mangé souvent les parois de sa bouche
Pour avaler le cri fauve de ses douleurs.

Sa main est diaphane et saillante aux phalanges;
La souffrance a passé comme un feu dans sa chair,
Elle a tout ravagé mais laissé de l'éclair
Un reflet à son front qui l'approche des anges.

Pourtant ce ne sont pas ses yeux, ses tristes yeux
Qui racontent le mieux les larmes, mais, tranquille,
Son sourire indulgent vers une jeune fille
Et retraçant l'enfer en promettant les cieux.

J. FRÉDÉRIC.

17 décembre 1886.

CHRONIQUE MUSICALE

Le Cid, à Anvers. — Le Concert russe. — L'Amour médecin. — Les Contes d'Hoffmann.

ne mention pour le *Cid* de Massenet, qui a passé par Anvers le mois dernier. C'est comme s'il n'y avait pas passé. Non seulement l'interprétation, mais la simple exécution matérielle a été si déplorable qu'elle n'a fait que brouiller ce qu'une lecture nous avait laissé d'impressions.

A beaucoup de pages du *Cid*, M. Massenet semble être sorti de sa nature. On dirait qu'il cherche, dans sa musique de scène, à guérir sa névrose par l'allopathie, et qu'il prend du cuivre, comme certaines gens prennent du fer, parce qu'on leur a dit qu'ils étaient anémiques. Je puis me tromper, mais je crois que M. Massenet a tort; les ressources de son talent sont dans cette tendresse un peu féminine qui lui a inspiré ses plus belles œuvres.

Aussi le meilleur du *Cid* est-il dans son troisième acte, où l'on retrouve tout l'amour mystique de ce musicien-poète descendu du ciel par les femmes.

II

Le concert russe, et peu après la première des *Contes d'Hoffmann*, ont marqué la rentrée en scène de Mlle Wolf.

Malheureusement, si l'artiste est guérie, sa pauvre jolie voix d'antan n'est encore que convalescente et a bien perdu de ses forces. Cette faiblesse de l'exécution a-t-elle été la cause principale du demi insuccès de l'œuvre de César Cui? Toujours est-il que j'exprime l'impression d'une minorité, en admirant cette œuvre comme une des meilleures choses de la production contemporaine. Jusqu'à ce jour, et dernièrement encore au Cercle, le public s'était habitué à n'entendre que le Cui de la *Suite miniature* et du *Petit coq* et du *Petit lièvre* et d'un tas d'autres machinuscules microscopiques, le petit Cui, enfin.

Le fragment d'*Angelo* (prélude et deuxième acte, scènes I et II), exécuté au *Concert populaire*, a fait apparaître aux oreilles étonnées des auditeurs, et surtout des auditrices, un Cui renforcé de souffle, agrandi d'allures. Du miniaturiste est sorti un modeleur de longues lignes souples et ondoyantes, un coloriste sensible aux moindres dégradations de teintes sonores, dont l'étoffe symphonique, moelleuse et chaude fait rêver à Schumann.

Ce nom de Schumann a fait dire : Ce n'est pas russe! Le bel argument d'esthétique! Qu'est-ce que cela nous fait que ce ne soit pas russe? Si c'est beau. Fallait-il l'arrêter à la douane peut-être?

Sommes-nous donc habitués au chef-d'œuvre quotidien que nous prétendions trouver en chaque personne une personnalité originale de toutes pièces? Je n'en veux pas à Cui de s'être approché de Schumann; je lui en veux d'autant moins que cette analogie paraît provenir, avant tout, d'une sympathie de nature et que, s'il en est ainsi, il a trop de délicatesse et d'impressionnabilité en lui pour n'être qu'un pasticheur.

Ces pages d'*Angelo* sont d'une tout autre manière que les *Danses circassiennes*, pétries de couleurs plus voyantes, mais d'une originalité plus facile, plus « conventionnelle » et plus sensible aux masses.

J'ai aussi entendu reprocher à Cui son habileté. C'est un reproche inutile et risqué. S'il y a un habile, c'est bien Rimsky-Korsakoff. Ce n'est pas seulement en nationalisme que celui-ci dépasse Cui de toute une tête énergique et sombre. Cette tête porte quelque chose de plus : un caractère supérieur, où l'on sent la pleine maîtrise de soi-même et la volonté puissante d'exprimer une inspiration venue de loin. Sa musique, comme son nom, s'imprègne de tartare et d'arabe. Elle a la couleur somptueuse de ces sauvages illuminés de l'Orient. Son poème : *Antar* (symphonie pour orchestre d'après un conte arabe de Seunkowsky), composé suivant un programme, est une pièce merveilleuse, serrant de près le sujet descriptif et le rendant avec toute l'intensité profonde et la richesse imaginative que peut traduire la symphonie.

Rimsky-Korsakoff, dont le nom avait déjà figuré au programme des Concerts populaires, a fait cette fois l'effet d'un nouveau venu, car il n'y avait jamais paru avec une œuvre d'aussi grande allure.

C'est l'esprit encore illuminé de l'éclat de son poème, qu'on a écouté l'adorable cavatine du *Prince Ygor*, de Borodine, et sa marche : *Dans les Steppes de l'Asie centrale*

Ç'a été comme une immense accalmie, une élévation lente à un art de lumière et de sérénité qui, pourtant, plante ses racines au plus profond du sol natal. Aucun ne m'a donné, autant que Borodine, l'impression de la grande nature russe telle que je la devine. Son imagination est plus reposée, elle est plus haute. C'est une imagination panthéistique, qui prête de la divinité aux choses du paysage et s'enveloppe de leur essence. Esprit supérieur et religieux, simple, biblique, comme l'esprit d'un apôtre qui ne prêcherait pas, aimant à perte d'âme ce qu'il trouve en deçà du ciel, faute de pouvoir aimer ce qu'il devine au delà. Borodine est tout en cet amour surhumain, et je me demande si l'on pourrait trouver une page de lui qui n'en fût pas imprégnée. C'est ce qui en fait le plus élevé des compositeurs russes.

Des auditions comme celle-ci laissent une impression vivace, sous laquelle s'effaceront peut-être toutes les impressions d'un hiver.

L'invasion d'Orient s'accentue de jour en jour. La jeunesse et le souffle de cette musique dépouillée de tout élément scolastique, sont si intenses, la disproportion entre cet art et le nôtre paraît si énorme qu'on se prend à avoir peur de cette invasion comme d'un écrasement. Car la poussée se produit de plus loin qu'on ne pense. A ne considérer que la saveur générique des œuvres, ce n'est plus la musique russe qu'il faudrait dire, mais *la musique asiatique*.

III

Redescendons en France.

Je ne sais ce qui m'a empêché, il y a deux ans, de parler de *Joli Gilles*. La faute n'en est pas à M. Poise, car *Joli Gilles* est une des plus délicieuses petites machines que nous ait données la France depuis longtemps.

L'*Amour médecin* ne la vaut pas. On dirait de cette partition, malgré toutes ses qualités de facture, que c'est une œuvre de déchet, une œuvre de transition où la personnalité s'attiédit, se fige ; où l'inspiration demande à se renouveler.

C'est toujours bien du Poise, cette musique mince, si mince qu'on est tenté de la regarder au jour pour en apercevoir le fignolage gracieux et le dessin à fleur de sons. La symphonie est serrée, à fines mailles, et la couleur orchestrale n'a qu'une couche posée d'une main sûre et légère d'aquarelliste qui lui donne d'emblée sa place et sa juste valeur tonale ; mais, cette fois, la main y a plus travaillé que « l'autre chose » qui insufle aux œuvres le courage et la force de vivre.

Celle-ci n'en a plus guère, de courage ; elle est un peu lasse, elle répète les chansons de Gilles, mais timidement, presque tout bas, comme en se

demandant si l'on voudra bien encore les applaudir un brin, car elle n'a pas trouvé mieux. Elle n'a pas trouvé mieux que la gracieuse chanson-sérénade et le trio du début; pas mieux que l'air du baryton : « Dis à ton petit papa... »; pas mieux que le divertissement du premier acte où se place très spirituellement le pas des apothicaires; pas mieux, enfin, que la tendre romance du ténor au troisième acte et le quatuor des médecins au deuxième. C'en est assez, cependant, pour agrémenter cette courte partitionnette, si courte que la scène des médecins y constitue un acte entier. Cette scène, qui est réussie musicalement et d'un joli effet vocal avec ses différents thèmes habilement combinés, est trop longue et se répète. M. Poise ne craint pas les répétitions, il en abuse même parfois. Ici il s'est trouvé le complice de M. Monselet pour insister sur cet élément comique et principal de sa pièce. Ce n'est pas, à mon avis, l'élément qui lui est le plus personnel.

A première vue, on pourrait se dire que *Joli Gilles* et l'*Amour médecin* appartiennent au même genre dix-huitième siècle, puisqu'il y a de la poudre de riz et des soubrettes, des talons rouges et des menuets. N'oublions pas cependant que *Joli Gilles* venait de ce pays du tendre qui est de toutes les époques humaines, parce qu'on y aime tendrement, et que, s'il faisait la bouche en cœur, c'est qu'il avait le cœur sur les lèvres et qu'il en tombait à tout bout de « chant » des baisers.

Molière, lui, qui s'appelait Poquelin, n'a vu souvent de ce pays que ce qu'il y avait de laid à en voir. Il l'a vu tout en grimaces. Il en a ri d'un gros rire avec un gros bâton en guise de plume.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, après avoir fait de la musique spirituelle à force d'âme, M. Poise ait été moins heureux à cette musique bouffe, comme on l'appelait à l'époque du *Barbier de Séville*, et qu'il se soit souvenu de cette époque et de ses formules surannées jusqu'à banaliser ses formes d'accompagnement à certaines pages de l'*Amour médecin*, comme jamais dans *Joli Gilles*.

Ajoutons qu'il faut à ces œuvrettes une interprétation toute en délicatesse. *Joli Gilles* avait été ravissamment exécuté et mis en scène. C'est un peu ce qui a manqué à l'*Amour médecin*.

Je ne veux pas faire de personnalités. Une exception seulement pour le décor rouge carotte qui encadrait les costumes rose fané de *Manon* et à qui je prétends dire son fait avec tous les égards dus à un aussi vilain décor.

*
* *

L'interprétation des *Contes d'Hoffmann*, au contraire, est l'une des meilleures qu'on ait eues jusqu'à présent.

Mlle Vuillaume, fort intelligente dans ses trois incarnations, y serait parfaite si sa voix se conduisait un peu mieux. M. Engel, plus dégourdi que dans *Lakmé*, semble avoir eu l'imagination fouettée par les contes fantastiques, au point d'y renouveler un peu son jeu et son allure. Mlle Legault, gracieuse en étudiant allemand, fait regretter qu'on ne comprenne jamais

les petits cris qu'elle pousse. Quant à M. Isnardon, il s'est véritablement révélé comme comédien, notamment dans la grande scène du docteur Miracle.

Tout cela eût donc été parfait si seulement M. Lapissida, revenant de Dresde, avait bien voulu faire un petit crochet par Anvers pour aller voir comme se fait la mise en scène en province. Malheureusement, M. Lapissida, qui était pressé, n'a pas fait de petit crochet et voilà, sans doute, pourquoi l'on nous a rendu le décor rouge carotte de l'*Amour médecin* en y mettant des meubles bleu pâle? Il me semble, pourtant, qu'en nous appliquant un peu, nous pourrions faire au moins aussi bien qu'à Verviers!

On connaît cette définition de l'œuvre posthume : *une œuvre composée après la mort de l'auteur*. Pour que la définition soit complète et tout à fait juste, il faut ajouter : *par les autres*. Sous ce rapport, je me figure que la partition des *Contes d'Hoffmann*, interprétée à la Monnaie, est bien une œuvre posthume, conforme à ce qui fut représenté en 1883 sur la scène de Paris. Mais il y en a eu une autre représentée à Paris en 1881, absolument différente de l'édition corrigée, augmentée et si ce n'est pas la vraie, c'est au moins la bonne, car elle est infiniment meilleure que celle qu'on nous a donnée.

Celle-ci ajoute à l'œuvre tout le deuxième conte (Giulietta, *le Reflet perdu*) qui en est la moins bonne chose; le prologue y est notablement raccourci et l'épilogue précédé d'un entr'acte « ollapodridesque » résumant tous les motifs des contes sans oublier le thème de la barcarolle, qu'on a bissé le premier soir et que l'on continuera à bisser jusqu'à la consommation des *Contes d'Hoffmann*, c'est fatal.

L'édition princeps finissait tout différemment.

Au lieu de ce hors-d'œuvre, elle répétait ici le thème final du prologue : « Il est doux de boire au récit d'une folle histoire » joué rêveusement en *moderato* aux sonorités moëlleuses des cors, qui ramenait l'esprit, par une transition logique, de l'action au récit, du fantastique au réel. La Muse apparaissant à Hoffmann le rappelait à elle :

Et moi?... moi la fidèle amie
Dont la main essuya tes yeux?
Par qui la douleur endormie
S'exhale en rêves dans les cieux?
Ne suis-je rien! .. que la tempête
Des passions s'apaise en toi!
L'homme n'est plus. Renais poète!
Je t'aime! Hoffmann, appartiens-moi
Des cendres de ton cœur réchauffe ton génie.
Dans la sérénité souris à tes douleurs!
La Muse apaisera ta souffrance bénie.
On est grand par l'amour et plus grand par les pleurs,

pendant qu'un *andante* symphonique, des meilleures pages de l'œuvre, apportait l'accalmie, la convalescence au pauvre cœur du poète meurtri et déchiré par les passions. Ainsi se dissipait peu à peu tout l'élément factice,

étrange, maladif des contes, et l'on se retrouvait sur le sol ferme de la cave de Luther où Hoffmann entonnait le dernier couplet de la chanson de *Kleinzach*.

Le tableau de Giulietta supprimé ou inexistant enlevait quelques trous à la partition et l'action des contes s'encadrait plus étroitement des deux tableaux pittoresques de la taverne, rappelant bien la vieille Allemagne universitaire, tête carrée et pieds dans le plat, qui émaille ses chansons de pédagogie et de *De profundis* et parle le latin pour dire : Réjouissons-nous ! Comme si ce mot-là aussi choquait l'honnêteté : *Gaudeamus igitur !* Dès lors, il ne restait plus, dans ce cadre, que l'épisode drôlatique d'Olympia la poupée à ressort, qui a fait le grand succès de la pièce ici, et le touchant conte d'Antonia (*le violon de Crémone*). Fort heureusement, cette dernière partie a été conservée à peu près intacte. Elle suffirait à faire coter haut la valeur de l'ouvrage, car elle est traitée dans un style dramatique profond et élevé qui a étonné bien des gens.

Il y a, en effet, dans Offenbach, deux natures : l'une, échevelée de joie bruyante et de cancans qui a jeté le bonnet de sa muse par dessus les moulins et les toits de la *Vie Parisienne* ; l'autre, plus concentrée et tendre, presque triste... Pourquoi dire : *presque ?*... N'est-ce pas celle-là qui a donné la *Chanson de Fortunio* et cette romance où la Périchole se souvenant des paroles de Manon à Desgrieux écrit dans une lettre d'adieu à son amant : « Crois-tu qu'on puisse être bien tendre alors que l'on manque de pain ? »

Tout le tableau d'Antonia est dans cette note impressionnante : la mélodie de la tourterelle, le thème du duo : « C'est une chanson d'amour qui s'envole triste ou folle », tout jusqu'à la scène si dramatiquement écrite du docteur Miracle, jusqu'au trio que traverse le thème obsédant de l'apparition, écrit suivant une progression ascendante à l'italienne, et répété par trois fois dans des tonalités de plus en plus élevées comme le thème : « Anges purs » de *Faust*.

On ne me soupçonnera pas, j'espère, de repousser la forme artiste. Ce que j'ai dit plus haut des Russes et ce que j'espère dire prochainement de Wagner, ne m'empêche pas d'admirer l'art simple de ce fantaisiste original en qui l'opérette n'a pas tué l'artiste fin et sensible. De même qu'on oublie un peu la littérature pour apprécier certains conteurs qui ont fait vibrer une corde humaine dans leur œuvre, de même faut-il oublier un peu la musique toute moderne de forme que nous avons à l'esprit pour apprécier l'Offenbach des *Contes d'Hoffmann*.

On trouvera en lui, à défaut de cette finesse de forme extérieure, qui dépend de la culture, une extraordinaire délicatesse de sentiment et l'on se demandera si ce faiseur d'opérettes, qui a poussé la joie jusqu'à l'outrance, n'était pas avant tout un affolé de nervosisme, plus triste que joyeux, dont le rire — suraigu comme tout le rire moderne — fait la grimace, et qui ne s'est jeté dans cette frénésie de flonflons et de cancans que pour ne pas pleurer .. ce qui ne l'a pas empêché d'affiner quelquefois son rire en sourires et d'y mêler un peu de larmes quand la foule ne le regardait pas.

HENRY MAUBEL.

MEMENTO

LETTRES

Découpé dans *l'Opinion* de Namur :

« Samedi prochain, M. Edmond Picard, l'éminent avocat à la Cour de cassation, le savant jurisconsulte et l'écrivain distingué bien connu, viendra lire, au *Cercle artistique et littéraire*, sa dernière œuvre : *Le Juré*.

C'est une œuvre puissante et dramatique, qui a obtenu le plus vif succès dans les différents *Cercles* où M. Picard en a donné lecture.

C'est donc un régal de gourmets que nous aurons, samedi, à notre *Cercle*.

P. S. *Les enfants que cette lecture ne peut nullement intéresser, ne seront pas admis à cette soirée.* »

Les Namurois sont aussitôt retombés en enfance, pour se donner une excuse.

***

A rapprocher de cette joyeuseté, celle du *Palais*. L'organe du Jeune Barreau, trouvant comme nous que l'idée du monodrame était doucement risible, a découpé en scènes et actes une parodie du *Juré* de M. Picard. Ce n'est pas très respectueux et nous soupçonnons fort notre ami Félix Fuchs de ne pas être étranger à cette innocente fumisterie. Voici la scène première :

ACTE PREMIER

SCÈNE I

« L'affaire en était à sa dix-neuvième audience et finissait ; le Jury délibérait.

« C'était un dimanche, mais sans repos pour la population bruxelloise que trois semaines de débats d'un procès retentissant, conduit avec la lente minutie belge, avait amenée au paroxysme de la surexcitation et de l'acharnement contre l'accusé.

« C'était le soir, mais sans la paix, car partout dans le vieux Palais de Justice et aux alentours, grondait le bourdonnement d'une grande ville n'ayant d'autre préoccupation que sa curiosité et sa rage cruelles. Elle voulait, elle souhaitait, elle pressentait une condamnation à mort.

« Dans la salle des assises, sous le clair obscur d'un éclairage de hasard, au milieu de l'atmosphère étouffante vomie par les calorifères, ici la Cour et ses juges, les bancs en amphithéâtre des jurés, la cage de l'accusé, vides, mornes, attendant le retour de leurs tragiques occupants ; là, derrière la massive balustrade, un entassement de corps et de têtes, agité de remous et de rumeurs, noir dans les dessous où se piètent les corps, brillant de l'éclat des chairs dans les dessus où pullulent les visages : la foule ! non plus agrégat d'âmes capables de pitié, mais hydre farouche, tenaillée aux entrailles par des appétits sanglants, qui, tantôt, avait hué la défense tentant un dernier assaut pour emporter l'acquittement.

« Du dehors arrivait en bruit régulier, sinistre, de fer heurtant les pavés, le piétinement d'escadrons de gendarmes occupant militairement la cour.

« Les jurés étaient menacés. S'ils ne frappaient point, ils seraient frappés eux-mêmes. La fureur populaire depuis six mois, depuis le crime, leur criait le verdict. Elle voulait être obéie. Des sabres étaient là pour protéger la Justice si elle refusait de tirer son glaive. Pris par le froid de cette nuit de décembre, les cavaliers, sous leurs bonnets à poil et leurs manteaux sombres, tournaient en un circuit lugubre, ininterrompu. »

— La « lente minutie belge », les « dessous où se piètent les corps », les visages qui « pullulent », l' « agrégat d'âmes », la « fureur populaire », le « glaive » de la Justice et les bonnets à poil (tout nus) sont vraiment drôles ; ajoutons que l'acte tout entier est écrit avec un sérieux étonnant auquel plus d'un lecteur s'est laissé prendre, croyant de bonne foi que M. Picard était capable de signer cette littérature plaisante. Toutes nos félicitations au parodiste du *Palais*.

***

A rapprocher encore un article de *l'Art moderne* sur *le Fantastique réel*. On sait que la revue de MM. les avocats esthètes ne permet pas que les œuvres de ses collaborateurs y soient analysées ni même citées. Mesure de prudence pour éviter la camaraderie partiale. Alors un truc. *L'Art moderne* publie un compte-rendu du *Juré* sans le nommer (ô Fortunio!) et tout porte à croire que cette critique est due à l'auteur même du *Juré*.

C'est fantastique.

Mais c'est réel!

***

M. Edmond Picard, le samedi 29 janvier a lu *Le Juré* au théâtre de la Bourse.

On lui a décerné le prix de beauté.

***

Et moi qui croyais qu'il était mort!

La Revue de Belgique publie une chronique littéraire de Charles Potvin, le macrobite catapultueux.

C'est très ennuyeux.

Il est vrai que c'est peut-être posthume!

***

La même *Vieille Belgique* donne des vers d'un nommé Félix Gravrand.

En voici un spécimen récréatif:

UNE VIEILLE CHANSON

Je sors du *Tannhæuser* : la musique est savante
Fuguée, et figurée, et symbolisée, et
Tourmentée à tel point qu'il faudra qu'on invente
Des termes tout exprès pour en rendre l'effet.

Richard Wagner sait bien à coup sûr ce qu'il fait :
C'est un maître, et ce n'est pas à tort qu'on le vante;
Mais combien je préfère à son art si parfait
Un vieil air que souvent fredonne ma servante!

C'est l'air avec lequel, enfant, je fus bercé;
Sans peine il me transporte en un lointain passé;
Et par lui je me sens l'âme ragaillardie.

J'admets le chant nouveau, je conçois ses prôneurs;
Mais tu trouves mieux place en mes petits bonheurs,
Refrain des premiers jours, naïve mélodie!

Fini, Wagner!

Oh! les gagas! les gagas! les gagas! Une cuiller, s. v. p.

***

L'alcool et Musset; une observation de M. Arsène Houssaye dans le *Gaulois* :

On a trop dit que de Musset n'avait recherché les grieries de l'imagination que pour se consoler de ses mésaventures avec Lélia. Il en riait tout le premier. Il faudrait dire plutôt que, dès les premiers jours de cette passion, il tenta de donner sa méthode inspiratrice à la grande romancière. Déjà en sa dix-huitième année, au temps où la lune tombait « sur le clocher jauni comme un point sur un *i* », il s'était oublié en orgie romantique, dans son haut dédain du prosaïsme de la vie bourgeoise.

Si Musset essaya de rallier Lélia à sa « méthode », il n'y réussit guère. Il le racontait lui-même.

Un jour, disait-il, nous nous étions mis à travailler l'un devant l'autre à la même table. Au bout de trois heures, j'avais vidé un petit carafon d'eau-de-vie, et écrit quatre vers. Elle avait vidé trois verres de lait et écrit trente pages.

Voilà les deux méthodes jugées.

***

On nous prie d'insérer une réclame pour la *Revue* dite *Verte*. Revue de concours donc escroquerie littéraire, nous l'annonçons pour qu'on s'en garde.

Ecoutez :

« La *Revue Verte* paie tous ses rédacteurs.

Elle organise un grand concours de prose et de vers qui, ouvert depuis le 1er janvier 1887, sera clos le 1er mars.

Les trois MEILLEURES compositions (prose et vers) seront insérées dans la *Revue Verte* et payées, la prose à raison de 25 centimes, les vers à raison de 1 franc la ligne.

Tous les genres sont admis. Il n'est perçu *aucun droit de concours*. Pour y prendre part *il suffit d'être abonné*.

Vous avez compris?

C'est simple.

Les meilleures compositions seront celles du directeur. Alors, il se paiera!

Il suffit d'être abonné pour jouir de ce spectacle curieux.

***

Quelques souvenirs de Benjamin Constant, publiés par *la Revue internationale :*

« Le 2. Je travaille peu et mal, mais, en revanche, j'ai vu Gœthe!

« Finesse, amour-propre, irritabilité physique jusqu'à la souffrance, esprit remarquable, beau regard, figure un peu dégradée, voilà son portrait.

« Le 26. Souper très intéressant chez Gœthe. C'est un homme plein d'esprit, de saillies, de profondeurs, d'idées neuves. Mais c'est le moins bon homme que je connaisse. En parlant de *Werther*, il disait : « Ce qui rend l'ouvrage dange-« reux, c'est d'avoir peint de la faiblesse « comme de la force. Mais, quand je fais « une chose qui me convient, les consé-« quences ne me regardent pas. S'il y a « des fous à qui la lecture tourne mal, ma « foi, tant pis! » Soupé avec Schiller et Gœthe. Je ne connais personne au monde qui ait autant de gaieté, de finesse, de force et d'étendue dans l'esprit que Gœthe! »

Voilà des choses fort exactes peut-être, mais qui sont évidemment écrites sous l'influence de « soupers » répétés.

***

Le Petit Parisien rappelle les débuts de l'auteur de *Francillon :*

Après avoir constaté que M. A. Dumas rédigea un jour le prospectus de la loterie du « Lingot d'or », il dit :

« Il entra au journal *l'Assemblée nationale*, où il fit le compte-rendu des Chambres. Ce fut sur ces entrefaites que, une fois qu'il se trouvait des loisirs, à Saint-Germain, il écrivit *la Dame aux Camélias*. Le succès du roman fut long à se décider. Pour tout bénéfice, l'auteur en avait d'abord retiré mille francs. Son père se refusait encore à prendre le nouvel écrivain en considération littéraire. Un jour que M. Alexandre Dumas disait à l'auteur de *Monte-Christo* qu'il voulait tirer une pièce de *la Dame aux Camélias*, le fécond romancier se mit à rire : — Il n'y a pas l'ombre d'une pièce là dedans! lui répondit-il. — Mais c'est très beau! s'écriait-il. M. Dumas avait déjà une volonté très opiniâtre : il fit la pièce quand même et vint un jour la lire à son père. Celui-ci l'écouta en hochant la tête, puis tout à coup il fut saisi par l'intérêt et l'émotion. Dumas père avait, en ce moment, le Théâtre-Historique : il reçut la pièce d'emblée. Mais avec Dumas, le lendemain n'avait rien de trop sûr. *La Dame aux Camélias* ne fut jouée que longtemps après avoir été refusée partout. Voilà qui peut consoler de leurs déboires certains auteurs malheureux! On a raconté que, le jour de la première de sa pièce, M. Alexandre Dumas fils possédait dix francs en tout ».

***

On annonce un nouveau roman de M. Paul Bourget. *La Revue illustrée* en donne des fragments d'un grand intérêt.

M. Paul Bonnetain qui, depuis quelque temps écrit à *Gil Blas*, publie un nouveau volume : *En Mer*. L'auteur de *l'Opium*, et ses souvenirs de voyages se retrouvent dans la nouvelle œuvre. Willette a illustré une partie du livre avec la fantaisie qu'on lui connaît.

***

Le Journal des Débats publie en feuilleton : *Nais*, une des nouvelles qui composent le livre que M. E. Roustan fait éditer chez Calmann-Lévy et qui paraîtra prochainement. L'auteur, qui est un ami intime de Pierre Loti, a donné naguère à *la Nouvelle Revue* une étude brillamment écrite et pleine de détails délicats sur l'auteur des *Pêcheurs d'Islande*. A en juger par l'extrait que nous en avons lu, le volume que prépare M. Roustan sera d'une lecture agréable par la belle coloration des cadres et la pureté de caractère de ses héros.

***

L'exquis Jules Blancard nous envoie sa carte ainsi rédigée :

JULES BLANCARD

Félibre méridional,
compagnon de Mistral, Aubanel, Roumanille et *tutti quanti*...

Et au dos ce chef-d'œuvre :

UN DILEMME!

L'exportation des récidivistes.

A NOS LÉGISLATEURS

Hoc opus, hic labor est...

Je tiens pour on ne peut plus sage
Mesure prise en un débat
Où l'on vit briller le courage
De nos vaillants hommes d'Etat!

Donc, sans m'en faire l'avocat,
Au bon ordre ce nouveau gage;
Arme d'un difficile usage,
Quel en sera le résultat?...

Epurer notre capitale
Rendre habitable ce dédale
C'est fort bien penser, mes amis.

Mais, sévir en bas, c'est misère...
Et, sévir en la haute sphère
Semit trop dépeupler Paris!...

JULES BLANCARD.

***

ART

Le Salon des *XX* est particulièrement intéressant. Indépendamment de l'exposition des membres de l'Association et des envois des artistes étrangers, on remarque surtout une admirable collection d'œuvres de De Braekeleer, choisies avec le plus grand soin dans les collections particulières de quelques amateurs de goût. Plusieurs de ces œuvres magistrales n'ont jamais figuré à une exposition.

Il y a aussi un important envoi d'œuvres de Louis Artan, l'un des artistes qui ont été le plus maltraités dans les Salons officiels par les jurys de placement.

Parmi les œuvres « à scandale » on se montre surtout la *Grande Jatte* de l'impressionniste parisien, Georges Seurat, une peinture devant laquelle, bien certainement, suivant le mot pittoresque de Millet, on se f....a des gifles.

MUSIQUE

Le troisième concert de l'Association des Artistes-Musiciens a eu lieu le 5 février.

On y a exécuté des œuvres symphoniques de M. Arthur Coquard et de M. Léon Van Cromphout.

Nous en reparlerons le mois prochain.

PIERROT NARCISSE

SONGE D'HIVER

COMÉDIE FIABESQUE

DÉDICACE

A Iwan Gilkin.

Voici bien trois ans et demi
Que j'ai rimé « Pierrot Lunaire ».
Je suis encore ton ami :
C'est vraiment extraordinaire.

C'est pourquoi, — puisque c'est mon sort,
Captif de la rime et du nombre,
D'avoir Pierrot jusqu'à la mort
A côté de moi, comme une ombre, —

Ces vers frêles, tout blancs de lui,
Ces vers où j'ai baisé de givre,
Loin des bassesses d'aujourd'hui,
Tous les chers yeux qui me font vivre,

Ce poème triste et moqueur,
Qui sautille au rhythme fantasque,
Au rhythme fantasque d'un cœur
Qui serait un tambour de basque,

Ce doux lys d'hiver, pâle et pur,
O fleur de douleur et de joie!
Ce lys de silence et d'azur,
Ce lys de lune, je l'envoie

D'un seul geste fier et tremblant,
Malgré les ânes qui vont braire,
Vers un Pierrot vêtu de blanc
Qui me ressemble comme un frère!

A. G.

PERSONNAGES

PIERROT, sans profession.
ARLEQUIN, neveu de Cassandre.
CASSANDRE, oncle d'Arlequin, député de Bergame.
MEZZETIN, malade imaginaire, } amis de Pierrot.
PREMIER ABBÉ, } amis de Pierrot.
DEUXIÈME ABBÉ, } amis de Pierrot.
TROISIÈME ABBÉ, } amis de Pierrot.
LE SOMMELIER.
ELIANE, nièce de Cassandre.

PIERROT, en costume moderne. Tenue de soirée, en satin blanc. Col très haut. Gibus blanc. Paletot à pèlerine blanc. 25 ans.

ARLEQUIN. Maillot noir et blanc. 16 ans.

CASSANDRE, Habit de sénateur. 60 ans.

MEZZETIN. Complet de fourrure. 30 ans.

ELIANE. Robe couleur feuille morte, cheveux noirs. 23 ans.

Les trois abbés en satin violet.

SCÈNE PREMIÈRE

A Bergame. Une nuit de carnaval. L'intérieur d'un grand café, fleuri de glaces et de dorures. Groupes de masques çà et là. Musiques lointaines et contradictoires.

PREMIER ABBÉ

Hé! Garçon! du café!

DEUXIÈME ABBÉ

De la Chartreuse!

TROISIÈME ABBÉ

A boire!
Pierrot, monte à l'autel, et voici mon ciboire,
Et chante Alleluia, Pierrot, et bénis nous :
Chante! Les desservants vont plier les genoux.

DEUXIÈME ABBÉ

Eh bien! Qu'attends-tu?

PREMIER ABBÉ

Chante : accomplis ta promesse!
Oh! fi du prêtre blanc qui ne sait plus sa messe.

TROISIÈME ABBÉ

L'église est belle, vois! L'encens rêve dans l'air,
Le cher encens du kirsch, du kummel, du bitter.
Je surprends la saveur des prières latines
Dans le cantique en fleur que les bénédictines
Murmurent doucement dans les flacons pieux.

PREMIER ABBÉ

Chante! Ou bien nous croirons que Pierrot devient vieux!

DEUXIÈME ABBÉ

Chante! c'est l'heure folle et divine, ô ma pinte!
L'heure qui danse, l'heure amoureuse qui tinte
Comme un grelot d'argent au cou d'un épagneul.
Chante! cette heure est folle.

PREMIER ABBÉ

Un jour tu seras seul.

TROISIÈME ABBE

Chante! cette heure est frêle et pleine de gavottes.
Regarde ces flacons : on dirait des dévotes!
Une cave à liqueurs, pour nous, c'est un couvent
Très doux et très béat, onctueux et fervent.
La chartreuse vous a des airs de pénitente
Qui veut vous convertir, et dont la chair vous tente.
Elle a le charme obscur d'un amour interdit,
Sucre et velours, impie, et quelque peu maudit.
On boit! c'est comme si l'on baisait une abbesse...
On éprouve un besoin de courir à confesse!
Et de se faire absoudre, et de recommencer!

DEUXIÈME ABBÉ

Il ne nous entend pas, à quoi peut-il penser?

TROISIÈME ABBÉ

Fais un signe au jubé! Des musiques dormantes
S'évaderont pour nous des cumins et des menthes,
Et le riche plain-chant mystique des liqueurs
Comme un orgue puissant réchauffera nos cœurs!

PREMIER ABBÉ

Je crois qu'on l'a bouché!

DEUXIÈME ABBÉ

Pierrot mélancolique!

TROISIÈME ABBÉ

Pierrot devient athée!

PREMIER ABBÉ

Il n'est plus catholique!
Un soir de carnaval!

DEUXIÈME ABBÉ

Mécréant! Apostat!
Crime contre la soif! Crime contre l'État!

TROISIÈME ABBÉ

Horreur! Demeurer sourd aux conseils de l'absinthe!

PREMIER ABBÉ

A la diète, Luther!

DEUXIÈME ABBÉ

Va-t-en! Père Hyacinthe!
A la place d'un cygne il nous reste un oison.
Défroqué de la joie, à la porte!

TROISIÈME ABBÉ

En prison!

PREMIER ABBÉ

Allons! il en est temps : pour juger ce fossile
Nous nous réunissons tous les trois en concile,
Et nous l'abandonnons au pouvoir séculier!
Hé! Monsieur le bourreau!

DEUXIÈME ABBÉ

Monsieur le sommelier!

LE SOMMELIER

Bon!

TROISIÈME ABBÉ

Vous allez, d'après l'us ecclésiastique,
Mettre à la question cet infâme hérétique.
Veux-tu boire? Une fois!

PREMIER ABBÉ (saisissant Pierrot)

Veux-tu boire?

TROISIÈME ABBÉ (même jeu)

Deux fois!

DEUXIÈME ABBÉ

Veux-tu boire?

TROISIÈME ABBÉ

Trois fois!

PIERROT (se dégageant)

Eh! Laissez-moi, je bois
Depuis des heures, des heures, je bois à pleine
Bouche, depuis des jours, depuis une semaine,
Je ne sais, mais je bois, mais je suis ivre-mort!

PREMIER ABBÉ

Mais tu n'as rien bu, rien!

DEUXIÈME ABBÉ

Ivre! c'est un peu fort!

PIERROT

Vous ne le voyez pas? Je dis que je suis ivre!

TROISIÈME ABBÉ

Il est ivre? Et de quoi?

DEUXIÈME ABBÉ

De quoi?

PIERROT

De quoi? Du givre,
De cet hiver soudain, si lucide et si clair,
Et de la transparence adorable de l'air!

DEUXIÈME ABBÉ

Il est fol!

TROISIÈME ABBÉ

A lier!

PIERROT

Je suis ivre, vous dis-je!
Ivre du mâle hiver, du grésil, du vertige
De toutes ces blancheurs qui songent sous l'azur.
Le ciel chaste est plus grand, plus limpide, plus pur;
Le seul bruit de mon pas sonore sur l'asphalte
Me saoule éperdûment de ma force et m'exalte.
O ces âcres baisers du vent dans mes cheveux!
Mon sang bout. Je suis beau. Je sais. Je puis. Je veux.
D'énergiques parfums dilatent ma narine;
Et portant haut la tête, et bombant la poitrine,
Le cerveau pavoisé de glorieux projets,
Toisant tous les passants comme un roi ses sujets,
Et cinglant du manteau cette race servile,
Impétueusement je traverse la ville
Et la campagne, en fête, ayant je ne sais quoi
De viril et de fier soufflant derrière moi!

PREMIER ABBÉ

Si tu veux de l'hiver, Pierrot, je te conseille
Le champagne frappé : c'est l'hiver en bouteille,
C'est le seul qui me rie!...

PIERROT

Oh! la neige me rit!
Elle a je ne sais quel mystérieux esprit
Qui semble un paradoxe exquis de la nature.
Elle est la fantaisie, elle est la fioriture
De ce monde banal, uniforme et malsain :
La neige me ressemble, et je suis son cousin!

DEUXIÈME ABBÉ

La neige est ta cousine? Eh! c'est un fier lignage!
Nous ne te savions pas ce nouveau cousinage!

TROISIÈME ABBÉ

Elle est blanche; il est gris : le cousinage est clair!
Dis « ma tante » à la lune!

PREMIER ABBÉ

Et « mon oncle » à l'hiver!

TROISIÈME ABBÉ

Là-bas, au Pôle Nord, n'as-tu point de petites
Sœurs?

PREMIER ABBÉ

Ni de belle-mère avec des stalactites?

DEUXIÈME ABBÉ

Pour boire à leur santé débouchons ces flacons!

PIERROT

Vos concetti sont lourds à côté des flocons
De la neige qui tourne et qui valse et qui chante!
Tombe, hermine des cieux, sur la cité méchante,
Tombe comme un pardon sur ces êtres épais!
Couvre-les de candeur, de silence et de paix!
Et quand tous dormiront de leur sommeil stupide,
Le page Fleur-d'Hiver prendra son vol limpide,
Loin de leur rêve impur, vers la pâle forêt
Où les lys de l'azur éternel, en secret,
Pleureront doucement, un à un, sur sa tête.
Et pour le consoler de votre ivresse bête,
A travers les rameaux des vieux ormes frileux,
La lune penchera ses rayons fabuleux,
Et mon cœur chantera dans ces flûtes d'ivoire!

PREMIER ABBÉ

Une dernière fois, mon ami, veux-tu boire?
La moutarde finit par me monter au nez!
Veux-tu boire, à la fin, ou je...

PIERROT

Vous y tenez ?
Eh bien, oui! je boirai. Holà! le plus grand verre!
Clarence! ton tonneau! Ta botte, Bassompierre!
Un verre musical et profond comme un puits!

(Il se précipite au dehors et revient avec sa coupe pleine de neige.)

PREMIER ABBÉ

Hé! garçon, du Pomard!

DEUXIÈME ABBÉ

Holà! garçon, du Nuits!

PIERROT

Non! mais un vin plus fort que toutes vos tisanes,
Aigu, brillant et froid comme les pertuisanes,
Un vin couleur du temps, un vin couleur de l'air,
Et ce vin, c'est la neige, et je bois à l'hiver!

(Pendant ce toast, entrent Arlequin et Mezzetin.)

ARLEQUIN

Le toast est, sur ma foi, le plus galant du monde,
Mais il n'est pas certain que l'hiver te réponde.
Moi, je bois au printemps, car je suis amoureux!

PIERROT (étonné)

Amoureux!

LES ABBÉS

Il est fou!

MEZZETIN (avec intérêt)

Mais non : il est fiévreux.

PREMIER ABBÉ

Savez-vous d'où lui vient ce bel enthousiasme?
De la neige!

ARLEQUIN

Il a bu!

MEZZETIN

Qui sait? C'est un miasme,
C'est une maladie inédite, un nouveau
Trouble de l'estomac, du foie ou du cerveau.
Est-ce contagieux?

PIERROT

Pas du tout : prends un siège.

MEZZETIN (pensif)

Si c'était un remède?... Oh! garçon, de la neige!

PIERROT

Ce n'est pas un remède!...

MEZZETIN (se ravisant)

Ah!... garçon, du Kumme
C'est pour me réchauffer, car je souffre du gel.
Comme remède, hélas! ce Kummel est bien fade!

PIERROT

Hélas! non, Mezzetin : je ne suis point malade.

ARLEQUIN

Ni malade, ni fou, mes amis! — Amoureux!
Je m'y connais; c'est comme moi : je suis heureux.
Je rougis, je frémis, je sens mon cœur éclore.
L'amour se lève en moi rose comme une aurore,
Et je suis fou des fleurs qui fleuriront demain.
J'aime. Je vais aimer. On dirait qu'une main
Mystérieuse et frêle et pleine de paresse
S'alanguit sur mon front pensif, et le caresse,
Et c'est une douceur dont j'ai peur de mourir.

MEZZETIN (observant Arlequin)

De quoi diable Arlequin peut-il bien se nourrir?
Ses yeux sont frétillants et ses oreilles roses.

PREMIER ABBÉ

Pierrot boit de la neige, et lui broute des roses!
Ce sont là deux façons neuves de s'affamer!

ARLEQUIN

Ecoute-moi, Pierrot! J'aime, je vais aimer!
Et mon âme se fond dans cette rêverie.
Elle est pure, elle est fraîche, et c'est une prairie
Enfantine, couleur de songe et de matin,
Une prairie humide, où l'haleine du thym
Et le profond parfum des herbes écrasées
Embaument le riant exil de mes pensées.
Dis-moi, Pierrot, mon cher Pierrot, dis-moi pourquoi
Quelqu'un est là, tout près de moi, derrière moi,
Qui me regarde et dont je sens les yeux nocturnes
M'ensorceler la chair de baisers taciturnes,
Et que je ne vois pas, et dont le cœur aimant
Palpite sur mon cœur, et vient obscurément,
Comme un écho lointain de la houle marine,
S'apaiser et s'éteindre, ici, dans ma poitrine!
— Ton cœur, n'est-il pas vrai, ressent le même émoi?
Tu ne dis rien... Pierrot, je t'ai blessé...

PIERROT (à Arlequin)

(A part) *Tais-toi!*
Cet Arlequin me trouble. Amoureux! Je l'envie,
Et sa douceur m'irrite. On dirait que la Vie
Se sert de cet enfant cruel pour m'assiéger.
(A Arlequin) — *Taisez-vous, Arlequin! Pierrot, c'est l'étranger,*
C'est le passant qu'on ne connaît jamais, l'avare
De son cœur orageux et fou, c'est le barbare
Qui pleure de ce qui vous fait rire, et qui rit
De tout ce qui vous fait pleurer, c'est un esprit,
Une lumière espièglé et pensive qui vibre
Un peu plus haut que votre amour! Pierrot est libre!
— Et ne me parlez plus, car vous m'offenseriez!

ARLEQUIN

Comme vous aimeriez, Pierrot, si vous aimiez!

(Entrent Cassandre et Eliane.)

CASSANDRE

Tout beau! Que disait-on, et pourquoi ce tapage?
Vous parliez politique?

ARLEQUIN

Oh! non!

ELIANE (à Arlequin)

Bonsoir, mon page!
Bonsoir, Monsieur Pierrot!... Vous ne dites plus rien
Maintenant; c'est très mal. Messieurs, savez-vous bien
Que c'est inconvenant, et que je pourrais croire
Que vous parliez de moi?

PREMIER ABBÉ

C'est une sotte histoire,
Madame. Mezzetin est malade et se plaint
De battements de cœur quand son broc n'est pas plein,
Et puis ne souffle mot jusqu'à ce qu'il soit vide.
Arlequin, votre page, est devenu candide
Et chante des sonnets dignes d'un écolier
Amoureux de sa bonne; et quant au chevalier
De la blanche figure, il mange de la neige,
Boit à la santé de l'hiver, du gel, que sais-je!
Ils sont fous, archifous, refous, et contrefous!!

CASSANDRE

Eh quoi? Vous n'avez pas de passe-temps plus doux?

DEUXIÈME ABBÉ

Ils sont là tous les trois, mornes, défaits, lugubres,
Comme de lourds pédants et des pions insalubres!
Pierrot, croque-mort blanc, essence de vieillard,
On va te saluer ainsi qu'un corbillard!

TROISIÈME ABBÉ

Enterreur de la joie, échanson des ténèbres,
Tu feras ton chemin dans les pompes funèbres!

PREMIER ABBÉ

Tu ressembles autant à ton blanc devancier
Que le fils d'une reine au fils d'un épicier!

DEUXIÈME ABBÉ (à Arlequin)

Pareils à des serpents, souples et mirifiques,
Les premiers Arlequins étaient moins pacifiques.
Leur perfidie exquise ondulait et sifflait ;
Et le spectre solaire en fleur les habillait.
Toi tu n'es pas leur fils : regarde ton costume!
Car tu n'es même pas un Arlequin posthume!
Non, tu n'es pas le fils des fils de l'arc-en-ciel :
Ton habit noir et blanc a l'air officiel;
Et je songe, en pleurant sur ces couleurs austères,
A quelque vieux damier souillé par des notaires!

(Pierrot se voit dans la glace et jette un cri.)

ARLEQUIN

Pierrot, qu'as-tu?

ELIANE

Pierrot, vous souffrez ..

MEZZETIN

Qu'est-ce?

PIERROT (étendant la main vers la glace)

Là!

Là!... Quelqu'un....

(Il s'évanouit.)

MEZZETIN

Il est mort!...

ELIANE (se penchant sur Pierrot)

O la bizarre, ô la

Douce figure pâle!...

ARLEQUIN

Il va mieux.

CASSANDRE

Une crise
Légère....

ELIANE

Il est sauvé.

ARLEQUIN

C'est fini.

PREMIER ABBÉ

Ça dégrise
Désagréablement.

CASSANDRE

Messieurs, ma nièce et moi,
Pour vous dédommager de cet instant d'émoi,
Nous vous invitons tous à venir, vers onze heures,
Souper demain chez nous...

PREMIER ABBÉ

Il faudra que tu meures
Encor plus d'une fois, Mezzetin!...

CASSANDRE

Est-ce fait?

PREMIER ABBÉ

Accepté!

DEUXIÈME ABBÉ

De grand cœur.

CASSANDRE

On sera satisfait.

ELIANE

Vous viendrez, Mezzetin?

MEZZETIN

C'est un honneur extrême.

ELIANE

Amenez donc Pierrot!... (à Arlequin) *Et si tu veux qu'on t'aime,*
Amène ton Pierrot... A demain.

CASSANDRE

A demain!

SCÈNE DEUXIÈME

L'avenue qui mène à la villa d'Eliane. Paysage de neige, et de grands arbres givrés
Bourrasque et clair d'étoiles.

PIERROT

Suis-je encor loin? Oh! oui! Tant mieux! Si ce chemin
Où je marche voulait marcher en sens inverse,
Je marcherais ainsi, toujours... Il neige à verse,
Le ciel est aussi noir qu'un nègre, et le vent fou
M'échevèle et me plie en deux, et dans le cou,
M'applique éperdûment ses froides lèvres blanches!
Comme un oiseau blessé je bats l'air de mes manches,
Et j'ai peur d'arriver où l'on m'attend.
(Il fait quelques pas.) *Mon sort*
Se jouera cette nuit, et je me sens moins fort
Qu'avant ce maudit soir de carnaval!... Je tremble.
Quelque danger lointain me menace...
(Ecoutant.)
... Il me semble
Qu'on me parle tout bas...
...« Pierrot, dis-moi pourquoi
Quelqu'un est là, tout près de moi, derrière moi,
Qui me regarde et dont je sens les yeux nocturnes
M'ensorceler la chair de baisers taciturnes,
Et qui »...
Je ne sais plus... Arlequin m'a fait mal.
J'ai peur de cet enfant : il me sera fatal...
... Je sens des roses sous la neige...
...« Une paresse

S'alanguit sur mon front pensif et le caresse!
— Et ne me parlez plus, car vous m'offenseriez!
— Comme vous aimeriez, Pierrot, si vous aimiez! »
... O ce bel Arlequin, je crois que je l'envie!
Arlequin cependant, ce n'est rien que la vie,
Que la jeunesse... hélas! ce n'est rien que cela!
Rien que cela!...

ARLEQUIN (de loin)

Tra là! La hi là. La ho là!

PIERROT

Faut-il rester Pierrot, ou bien cesser de l'être?
Pourquoi vais-je là-bas? Je ne suis plus mon maître,
Et j'obéis. A qui? Je ne sais.

ARLEQUIN (de loin)

La ho là!

PIERROT

C'est la jeunesse. Rien que cela, que cela!
Le rêve le plus fier vaut-il que l'on dédaigne
La naïve douleur d'un cœur jeune et qui saigne?
Vivre et rêver? Rêver ou vivre? Il faut choisir.

(Il sonne à la porte d'Eliane.)

SCÈNE TROISIÈME

Le boudoir d'Eliane, couleur lilas mourant. Une psyché. Des fleurs. Une haleine d'ambre traîne dans les rideaux. Arlequin danse.

ARLEQUIN

La hi la! La ho la! — Pierrot!

PIERROT

Vous

ARLEQUIN

Quel plaisir
De te revoir avant les autres!... Ma cousine
Va venir : elle est là, dans la villa voisine,
Et m'a prié de te distraire en attendant...
Mon oncle est en affaire avec son intendant :
Il déguste les vins destinés à la fête,
Et ses préparatifs lui font tourner la tête!

PIERROT (contraint)

Je ne vous retiens pas, Arlequin.

ARLEQUIN

Tu m'en veux?
Je t'ai froissé...

PIERROT

Du tout... Je suis un peu nerveux;

ARLEQUIN

Bien vrai?

PIERROT

Mais oui!

ARLEQUIN

Tant mieux!... Tourne, que je te voie!
Encore! Ton habit est beau... C'est de la soie...
Cassandre ne veut pas que je m'habille ainsi.
Il est laid, n'est-ce pas, mon oncle? Il est aussi
Grognon et déplaisant que mon maître d'école...
C'est mal ce que j'ai dit?

PIERROT

Très mal, ô tête folle!
Car tu pourrais très bien lui ressembler plus tard!

ARLEQUIN

Moi!

PIERROT

Toi!

ARLEQUIN

Moi ressembler à Cassandre, un vieillard!

PIERROT

Cette flamme : Arlequin! Cassandre : cette cendre!
Le plus bel Arlequin fait le plus froid Cassandre.
Beau page imberbe et blond, charmant petit coquin,
Vous aurez quelque jour aussi votre Arlequin,
Auquel vous prêcherez l'abstinence et le jeûne!
Il aura ce grand tort à vos yeux d'être jeune,
Et vous aurez aux siens ce grand tort d'être vieux!

ARLEQUIN

Vieillir? Mourir un peu tous les jours! J'aime mieux
Vieillir en une fois d'un coup de carabine!

PIERROT

Bravo! Bravissimo! Bayard! Mais Colombine
Mais Eliane? Mais...

ARLEQUIN

Mais elle m'aimera
Avant!

PIERROT

Peste! Et sinon?

ARLEQUIN

Sinon? Elle attendra
Sous l'orme!

PIERROT

Sous le saule!

ARLEQUIN

Elle vient! Je m'esquive!...
Ta main?... A la bonne heure!... Et vive Pierrot! Vive Arlequin! Vive nous! Vive tout le monde! (Il sort)

(Entre Eliane; elle porte au poing une perruche attachée par une chaînette d'argent.)

PIERROT (à Eliane)

Il
Saute comme un pantin qu'on tire par un fil.
A ses talons légers je crois qu'il a des ailes.
Et c'est un tourbillon d'oiseaux joyeux et frêles
Qui scintille et qui neige et qui fuse en jasant.
Il ne courberait pas un brin d'herbe en dansant.
Votre cousin devient un jeune homme, Madame.
Il ne s'en doute pas, mais je crois, sur mon âme,
Que vos jolis yeux pers l'ont métamorphosé.

ELIANE

Arlequin? cet enfant!... Il serait bien osé
Et bien impertinent, n'est-ce pas?

PIERROT

Mais, Madame,
S'il est impertinent, ce sentiment là, dame!
Tous mes concitoyens sont des impertinents.

ELIANE

Vous vous trompez : tous ne sont pas inconvenants
A ce degré...

PIERROT

Vraiment?

ELIANE

La surprise est flatteuse!
Je ne vous savais pas l'humeur complimenteuse
A ce point. Cher Monsieur, vous êtes fort galant;
Et vous ne sauriez pas vous montrer insolent
De cette façon, vous!

PIERROT

Arlequin vous adore,
Il vous aime, Madame, et n'en sait rien encore...

ELIANE

Vous plairait-il, Monsieur, d'avancer ce fauteuil?

PIERROT (obéissant)

Il vous parle : sa voix chante comme un bouvreuil
Tout au fond de son âme, et lorsqu'il vous regarde,
Il a les yeux fleuris...

ELIANE

Monsieur, prenez donc garde.
Il vient par cette porte un affreux vent-coulis.
Fermez à double tour...

PIERROT (même jeu)

Il vous aime, je lis
Si bien dans sa pensée...

ELIANE (nerveuse)

Oh! la plaisante histoire,
Que vous me chantez là, Monsieur. Je pourrais croire
Que vous venez ici me demander ma main...

PIERROT (étonné)

Moi, Madame?

ELIANE

Attendez!... au nom de ce gamin.
Tâchez donc d'écouter avec intelligence.

PIERROT

Mais, Madame, je vous...

ELIANE (piquée)

Vous êtes d'une agence?
Vous plaidez avec feu pour les autres, mais quand
C'est pour vous, cher Monsieur, êtes vous éloquent
Aussi? Vous jouez bien les menuets des autres,
Trop bien; mais à présent jouez moi donc les vôtres;

Votre musique, à vous, doit avoir des appas...
J'écoute...

PIERROT (sec)

Excusez-moi : je ne compose pas!

ELIANE (minaudant)

Que regardez-vous là, Monsieur? est-ce ma ruche?
Elle est du bon faiseur... ma guimpe?

PIERROT

La perruche!

ELIANE

Comment la trouvez-vous?

PIERROT

Adorable! Or et feu.
Un vrai rubis qui vole... oh! c'est pour elle un jeu
Charmant que d'être ainsi sur votre doigt perchée...

ELIANE (riant faux)

Vous enviez son sort?

PIERROT

Non! Elle est attachée!

ELIANE (s'animant peu à peu)

A merveille! Monsieur Pierrot! le tour est fin,
Délicat, transparent, et je comprends enfin
Le rébus!... Vous aimez les perchoirs sans chaînettes!
Je ne prise pas fort, pour moi, vos devinettes :
Qui vous donne le droit de me parler ainsi?
Le perchoir ne veut pas d'un perroquet transi.
Dispensez-moi, Monsieur, d'écouter ces sornettes!

PIERROT (avec un salut ironique)

Vous m'offrez le perchoir, mais avec les chaînettes!

ELIANE

Mais vous êtes un fat, Monsieur, un malappris!
Qui pensiez vous entendre et qu'aviez vous compris?
Je vous connais très peu. Mon oncle vous invite.
Je vous reçois. On cause, on plaisante, et puis, vite,
Sur un mot, sur un seul, Monsieur Pierrot sourit
Avantageusement, et se met dans l'esprit
Qu'on l'aime, et puis ce soir il ira, par la ville,
Dans l'âme des badauds mirer son âme vile,
Et leur dire : « Eliane? Elle m'aime, mais moi,
Moi, je ne l'aime pas! »

PIERROT (regardant longuement Eliane)

Non certes! Sur ma foi,
Cette aventure-là doit demeurer secrète.
Et l'on sera discret, si vous êtes discrète!

ELIANE

Discret! Discrète! Ah! c'est ineffable! Je vous
Sais gré, Monsieur, de vous montrer si doux!
Votre impromptu n'est point d'un comique ordinaire.
Vous pourriez le nommer : « L'Amant Imaginaire »
Et nous en amuser à souper aujourd'hui!

PIERROT

Vous vous contenterez de « L'Amant malgré lui! »

ELIANE (toisant Pierrot)

Alors vous êtes sûr, Monsieur, que je vous aime?

PIERROT (simplement)

Mais oui!

ELIANE

Qui vous l'a dit?

PIERROT

Hermione elle-même!
Du Racine tout pur! C'est un fort bon auteur!

ELIANE (s'oubliant)

Du Racine arrangé par un contrefacteur!
Il se pourrait, Monsieur, qu'on sifflât votre pièce.
Cassandre est un puriste; il adore sa nièce.
Convenez qu'il aurait le droit, si je voulais,
De vous faire chasser d'ici par ses valets,
Comme un lâche insulteur de femmes que vous êtes,
A grands coups de balai sur votre échine!

PIERROT

Faites.
Vous m'aimez, Eliane!... Eh bien? Et vos valets?
Je voudrais bien les voir, ainsi que vos balais?
Vous ne balayez pas?

ELIANE (courant vers la porte, puis soudain dans les bras de Pierrot)

Je t'aime! J'étais folle!...
Pardonne-moi : j'ai tant souffert! Je suis frivole,
Coquette; je n'avais jamais aimé, j'avais
L'âme sèche, l'esprit vide, le cœur mauvais.
J'étais la Célimène inconstante et légère;
Au véritable amour je restais étrangère,
Et je riais des pleurs que l'on versait pour moi;
Mais maintenant je suis une autre femme; toi,
Tu comprendras cela, tu seras secourable
A la femme vaincue, à l'être misérable
En qui tu fais éclore un lys surnaturel,
Un beau lys aussi blanc que la neige et le gel!

PIERROT

Je n'aimerai qu'un lys du jardin de la Lune,
Et qui se fanerait sous vos doigts.

ELIANE

Je suis une
Malheureuse qui t'aime, oh! qui t'aime! Depuis
Ce jour, ce jour cruel où je t'ai vu, je suis
Une autre femme! Je me hais, je me renie!

Pitié! Pitié de moi. Toute mon ironie
Est morte! C'est par toi que j'appris la douceur!
Je veux être à la fois ta maîtresse et ta sœur.
Pitié! Ne marche pas sur mon cœur! c'est impie
D'écraser celle qui s'abdique, qui s'expie
Elle même, et qui couche à tes pieds son orgueil.
Tu ne peux plus sortir de ma pensée en deuil,
Tu me hantes, tu me possèdes, je n'existe
Qu'en toi, par toi, pour toi... Je t'ai vu pâle, triste,
Souffrant du mal obscur de n'être pas aimé!...

(La perruche s'envole.)

PIERROT (secouant la tête)

Eliane lit mal dans un livre fermé.

ELIANE (hors d'elle)

Frappe-moi, meurtris-moi, mais parle. Ton silence
Me tue. Oh! par pitié, vois ce cœur qui s'élance
Frileusemement vers toi comme un oiseau mouillé.
Il saigne, si la vie amère l'a souillé,
Il saigne, mais ce sang lave comme un baptême.
Sois bon, ne raille pas, aime celle qui t'aime.
Calme-la, guéris la d'un baiser tiède et pur!
Réapprends lui, Pierrot, la lumière et l'azur!
Je t'aime... Ecoute-moi!... Je connais ta souffrance,
Et je la guérirai! Laisse cette espérance
Voltiger dans mon cœur comme un parfum subtil!
N'est-il pas vrai que tu souffrais hier, n'est-il
Pas vrai? Rappelle-toi, Pierrot, ce soir de fête...

PIERROT (à part)

Je me rappelle tout!... O cette étrange tête
Fraternelle et si douce, et qui me ressemblait!
Cette tête pensive et pâle qui voulait
Partager ma chimère et ma mélancolie!...
La reverrais-je encor si j'aimais l'autre?... (à Eliane) *Oublie,*
O pauvre âme en tumúlte! Oublie! Cet amour
Qui te métamorphose et t'éclaire, le jour
Où j'en aurais pitié, deviendrait de la haine!

Ecoute... C'est la fin de toute ivresse humaine,
Et ce serait la fin de la nôtre, vois-tu!
Si je refuse, va! ce n'est point par vertu,
Ni par orgueil, ni par vanité, ni par feinte,
Non...

ELIANE

Mais alors, pourquoi? Dis-moi pourquoi?

PIERROT

Par crainte!

ELIANE

Par crainte?

PIERROT

Je me sens, moi le fou, le railleur,
Lâche devant l'épreuve et devant la douleur.
Tu connais peu la femme, ô femme trois fois femme!
Mais nous serions demain la fable de Bergame.
Crois-moi. Ce bel amour vient d'une vanité
De femme : je n'ai pas, comme d'autres, été,
Lamentable et piteux, languir sous ta fenêtre.
Eliane vaincue a rencontré son maître.
Ton âme de coquette a bondi sous l'affront,
Et c'est par vanité que tu courbes le front!
Vanité! Vanité! Voilà toute l'histoire.
Tu me ferais payer bien cher cette victoire,
Et tu te vengerais, chaque jour, en détail.
J'ai peur du vent qui souffle à travers l'éventail,
C'est le même qui souffle à travers la montagne.
Signé : Gastibelza.

ELIANE (comme au sortir d'un rêve et se calmant peu à peu)

Pauvre amour en Espagne!

PIERROT

Tu n'y penseras plus, demain, à ton réveil.

ELIANE

Hélas!

PIERROT

Comme la neige aux baisers du soleil
Tu te réveilleras froide et rose, étonnée,
Disant : « J'avais rêvé que je m'étais donnée! »

ELIANE

Ainsi, je t'oublierai?

PIERROT

Sans peine, et tu riras
De toi même et de moi quand tu me reverras.

ELIANE (pensive)

Peut être...

PIERROT

Ton amour était une amourette.
La femme de Pierrot doit être une Pierrette.
Es-tu Pierrette?

ELIANE

Hélas!

PIERROT

Tu n'es pas de mon sang,
Eliane!...

ELIANE

Et pourtant, tu tiens le même rang
Que nous, et tes aïeux aimèrent mes aïeules!

PIERROT

Mais les uns sont morts seuls, les autres mortes seules,
Séparés par le sang dont ils étaient sortis,
Punis de s'être aimés et de s'être assortis!

ELIANE (étonnée)

Je ne te comprends plus, Pierrot : tu m'embarrasses!
Es-tu bien sûr de vivre?

PIERROT (grave)

Ecoute : il est deux races
Vieilles comme l'azur et comme la clarté :
L'une éprise de force et de réalité,
Belle, luxuriante, héroïque, ravie
Par la banalité splendide de la vie.
Et cette race-là c'est celle des heureux !
L'autre est la race des rêveurs, des songe-creux,
Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
Ont un lever d'étoile en leur cœur taciturne !
C'est la race farouche et douce des railleurs
Qui traînent par le monde un désir d'être ailleurs,
Et que tue à jamais la chimérique envie
De vivre à pleine bouche et d'observer la vie.
C'est la race de ceux dont les rêves blasés
Se meurent du regret d'être réalisés !
L'une est pleine de joie, et l'autre de rancune,
L'une vient du soleil, et l'autre de la lune ;
Et l'on fait mieux d'unir l'antilope au requin
Que les fils de Pierrot aux filles d'Arlequin !

ELIANE (souriant)

La chose est vraisemblable, hélas ! mais peu galante,
Et votre métaphore est par trop violente !
Oh ! vous auriez bien pu, sans vous en trouver mal,
Choisir, pour être juste, un plus bel animal !
Requin me paraît dur !... (Elle rit)

PIERROT (vivement)

Ah ! cet éclat de rire
Sonore, frémissant, et qui s'enfuit à tire
D'ailes, comme un oiseau délivré vers le jour,
Ce beau rire, Eliane, emporte votre amour !

ELIANE (riant plus fort)

Cette comparaison semble moins familière.
Requin m'avait déplu : j'aime assez la volière
C'est d'un style plus noble, et vous avez du tact.

PIERROT

Volière, plus j'y pense, est bien le terme exact!
Vous ne tarderez pas à confirmer l'image :
Car votre âme déjà s'emplit d'un doux ramage;
Une colombe en rêve y murmure : « Arlequin! »

ELIANE

Arlequin, après vous? Non! Ce serait mesquin...

PIERROT

Ce sera le plus fol oiseau de la volière!

ELIANE

Arlequin?... Un enfant...

PIERROT

Et vous en serez fière
Plus tard, après bien des étés et des printemps,
Quand vous aurez trois fois ou quatre fois vingt ans!

ELIANE

Il se peut faire. . Dieu! j'ai perdu ma perruche!
Ma perruche!

PIERROT (cherchant)

Là?

ELIANE

Non!

PIERROT

Je la vois : elle juche
Là-haut... Chut!... Je la tiens!
(Rattachant l'oiseau au poing d'Eliane).
— Désormais, parlez bas,
Quand vous direz des mots qu'elle ne comprend pas!

ARLEQUIN (du dehors)

Eliane!

ELIANE

On attend...

PIERROT (avec une politesse détachée)

Prenez mon bras, Madame.

ELIANE (même jeu)

Avec plaisir, Monsieur.

ARLEQUIN (entrant)

Venez! On vous réclame
Depuis tantôt... mon oncle et nos amis sont là...

PIERROT

Quoi! tu ne chantes plus la hi la, la ho la?

ARLEQUIN (faisant la moue)

On chante quand on veut...

ELIANE

Quelle métamorphose
Soudaine!...

PIERROT

Eh bien qu'as-tu? Te voilà tout morose...

ARLEQUIN (contraint)

Mais non...

PIERROT

Je t'ai blessé?

ARLEQUIN

Je ne vous retiens pas,
Pierrot...

(Pierrot et Eliane sortent).

Il m'a joué!... C'est infâme! c'est bas!
Pierrot que j'aimais tant!... O la figure blanche!
Tu me le payeras cher, et j'aurai ma revanche!

(Il se regarde dans la glace).

A toi, Pierrot, deux mots! — Parle! — Je connais deux
Amoureux d'Eliane, et sur l'honneur, l'un d'eux
Est de trop!... Bien!... Très bien!... C'est superbe!

ELIANE (entrant et se mirant)

Une mouche
Au coin de l'œil... une autre, ici, près de la bouche...
Oh! comme je suis rose!...

ARLEQUIN

Eliane!

ELIANE

Arlequin!

ARLEQUIN

Que fais-tu là, méchante?...

ELIANE

Et toi, petit coquin?

ARLEQUIN (tragique)

Je me vengeais!

ELIANE

De qui?

ARLEQUIN

De Pierrot!

ELIANE

Ah! Devine
Ce qu'il me demandait?... Ma main!

ARLEQUIN (éclatant)

Bonté divine!
Mais je le tuerai, mais...

ELIANE

Non...

ARLEQUIN

Mais...

ELIANE (très doucement)

J'ai refusé,

Moi!...

ARLEQUIN

Vrai!

ELIANE

J'en aime un autre...

ARLEQUIN (menaçant)

Oh!

ELIANE (soulignant les mots)

Qui n'a pas osé

Me le dire...

ARLEQUIN (fébrile)

Son nom?

ELIANE

Tu le sauras... Adieu!

(Elle le baise au front.)

ARLEQUIN

Oh! je suis fou!... Mon front!... A l'incendie! Au feu!

SCÈNE QUATRIÈME

La salle à manger, sombre, avec toute la lumière sur la joie du dessert. En face de la grande fenêtre qui regarde le parc, une glace de Venise.

PREMIER ABBÉ (à Eliane)

Mille grâces! Vraiment, cette fête est charmante!

ELIANE

Un soupçon de kummel? Ou bien un doigt de menthe?

PREMIER ABBÉ

Un doigt...

PIERROT (avec une galanterie dédaigneuse)

Un doigt, l'abbé, ce n'est guère, on le voit
En regardant les doigts de madame... Un seul doigt!
Allez-y de la main tout entière!...

DEUXIÈME ABBÉ

Adorable!
Le voilà bien galant!...

ELIANE (piquée)

Il l'est toujours... à table!

PREMIER ABBÉ

Touché!

PIERROT

C'est là surtout qu'il faut l'être...

ELIANE

A regret!

PIERROT

A moins d'être certain d'avoir le vin discret!

ELIANE

Je vous attendais là : cette heure est opportune!
Vous allez raconter quelque bonne fortune?
Sept hommes, au dessert, cela nous promet bien
Deux cents confessions!...

PIERROT

Sept hommes, oui; mais rien
Qu'une femme, et ce nombre en devient dérisoire!

ELIANE

Vous avez de la femme une idée un peu noire!

PIERROT

Noire? Oh! non! je le jure! Et cependant le noir
Vous va si bien!

ELIANE

Et mon idée, à moi, ce soir,
La croyez-vous très... blanche?

PIERROT

Oh! non! mais, en revanche,
Elle pourrait bien être à la fois noire et blanche
Comme le bel habit de votre beau cousin...
Ou verte, s'il vous plaît, la couleur du raisin
Trop haut!

PREMIER ABBÉ

Assez, mon cher! à propos de ce chiffre
Et de cette couleur vous nous joueriez du fifre?
Assez! Et vous, Monsieur Cassandre, dites-nous,
Une parole sage, et qui nous rende fous.
Ou bien toi, Mezzetin, chante nous ta ballade
En l'honneur d'Hippocrate! ..

MEZZETIN

Oh! fi! cette salade
M'absorbe .. et je l'absorbe, et cela me plaît mieux
Que de chanter des vers en roulant de grands yeux,
Et de m'écerveler à raffiner des pointes!
O salade! On devrait te manger, les mains jointes,
Si l'on avait deux autres mains pour te manger!

PREMIER ABBÉ

Mange donc, Mezzetin... (à part) *Je saurai me venger!*
(à Mezzetin) *Comment te portes-tu depuis tantôt, cher maître?*

MEZZETIN

Pas trop mal : un moment fugitif de bien-être,
Trop fugitif, hélas!

PREMIER ABBÉ

Et cependant tes yeux
Sont vifs, ton teint est rose...

MEZZETIN (s'attristant peu à peu)

Oh! je ne vais pas mieux
Pourtant...

PREMIER ABBÉ

Regardez-le, mes amis, ses oreilles
A travers ses cheveux semblent des fleurs vermeilles!

MEZZETIN

Oh! je me sens plus mal!...

PREMIER ABBÉ

Ta narine frémit...

MEZZETIN

Hélas! J'ai le vertige, et j'ai peur...

CASSANDRE (à part)

Il blêmit!

PREMIER ABBÉ

Ton ventre glorieux, après tant de batailles,
N'a rien à redouter des plus vastes futailles!

MEZZETIN (de plus en plus anxieux)

Mon cœur bat...

PREMIER ABBÉ

Et ton nez, ardent comme un fanal,
Semble un évêque en train de passer cardinal!

MEZZETIN

Oh! j'expire!...

PREMIER ABBÉ

Expirer ! La bonne comédie!
Ta face éblouissante a l'air d'un incendie!
Les pompiers vont te suivre!

DEUXIÈME ABBÉ

Et demain, les lourdauds
De notre Observatoire apprendront aux badauds
Qu'ils ont vu quelqu'immense aurore boréale!

PREMIER ABBÉ

Quelle santé superbe!

DEUXIÈME ABBÉ

Effrayante!

ARLEQUIN

Idéale!

MEZZETIN

Je meurs... la terre tourne... à l'aide! un médecin!
Je suis mort!... (Il tombe sur la table.)

CASSANDRE

Il suffit. On le fait à dessein.
Il ne parlera plus, s'il est mort!... Allons, vite,
Ranimez-le...

TROISIÈME ABBÉ

Veut-on que je le ressuscite?
C'est facile : voyez plutôt!... Cher Mezzetin,
Ces rieurs sont obtus, et je te crois atteint
Beaucoup plus gravement que tu ne veux le dire!

MEZZETIN

Toi, du moins, tu comprends!...

TROISIÈME ABBÉ

Comment pouvez-vous rire?
Ne voyez-vous donc pas qu'il est malade?

MEZZETIN

Oh! oui!

TROISIÈME ABBÉ

Malade! Très malade!... Il s'est évanoui
Deux ou trois fois pendant qu'il mangeait la salade!

MEZZETIN (attendri)

O cet ami! comme il est bon! Je suis malade!

CASSANDRE (à part)

Il renaît!

ELIANE (à part)

Il sourit!

TROISIÈME ABBÉ

Malade serait peu...

MEZZETIN (souriant)

Oh! oui, très peu, fort peu!...

TROISIÈME ABBÉ

J'affirme, tête-bleu!
Qu'il est encor plus bas qu'il ne dit!...

ARLEQUIN

Son haleine
Est courte!

TROISIÈME ABBÉ

Sa prunelle inquiétante est pleine
D'une étrange lueur...

MEZZETIN (riant)

C'est cela!

TROISIÈME ABBÉ

C'est certain :
Tu n'as plus qu'un moment à vivre!... Mezzetin!
Tu m'as l'air d'être mort!...

MEZZETIN (se jetant dans ses bras)

Tu me sauves la vie!

ELIANE

Si vous mourez ainsi, Monsieur, j'en suis ravie!

PREMIER ABBÉ

O ce cher Mezzetin! Pardonne : j'avais tort!
Et maintenant, Messieurs, un cri : « Vive le mort! »

TOUS

Vive le mort!

PREMIER ABBÉ

Pierrot! tu gardes le silence!
Pourquoi ne ris-tu pas?

PIERROT (béat)

O divine indolence!
Céleste nonchaloir de la fin des repas!
J'écoute la chanson du Kirsch : ne parlez pas.
Oh! taisons-nous : causer est une impolitesse.
Ecoutons le discours que nous tient Son Altesse
Le Kirsch, prince allemand de très vieille maison,
Le Kirsch, âpre seigneur de cette âpre saison,
Beau margrave givré d'argent pâle et d'hermine,
Traînant derrière lui l'odeur puissante et fine
Des profondes forêts où se grise le vent!

ARLEQUIN

Tout cela dans un verre?

ELIANE

Oh! vous êtes savant!
Vous avez le palais pédant. Voulez-vous boire
Encore un petit brin de cette forêt noire?

DEUXIÈME ABBÉ

Regardez le fumer son havane, passant
Et repassant, l'œil clos, sous son nez frémissant,
Comme une fleur de feu le rubis du cigare!

TROISIÈME ABBÉ

Oh! prends garde, Pierrot!

DEUXIÈME ABBÉ

Tu vas te brûler! Gare!

PIERROT (aspirant son cigare)

Dessert! ô cher instant qu'il faut éterniser!
O la folle chaleur! C'est plus doux qu'un baiser,
Et j'ai l'illusion d'une lèvre amoureuse
Qui me cherche et me fuit! Quelle est donc la chartreuse
Qui pourrait m'inspirer ce rêve d'être aimé?
Et ce rêve, ô délice, est très vite fumé!

CASSANDRE

Mais à de vains propos c'est assez condescendre!

ELIANE

Devisons d'autre chose...

MEZZETIN

A votre tour, Cassandre!
Votre groupe, le centre, est-il pour le rejet
Du budget?...

ARLEQUIN

Mezzetin qui parle du budget!

PREMIER ABBÉ

Il est fort compétent : il est lui-même un centre,
Et ne cesse d'enfler certain budget : son ventre!

CASSANDRE (important)

Le centre, hier encor, penchait pour le rejet;
Mais je l'ai supplié de voter le budget.
Seulement, pour porter un coup au ministère,
— Vous n'en soufflerez mot : c'est encore un mystère! —
Nous devons proposer, tout au dernier moment,
Un petit, très petit, petit amendement
Par lequel on verra soudainement par terre
Le budget côte à côte avec le ministère!

MEZZETIN

Peut-on vous demander un éclaircissement?

CASSANDRE

Faites!

MEZZETIN

Qu'entendez-vous par un amendement?

CASSANDRE

Diable!

MEZZETIN

Je vous attends!

PREMIER ABBÉ

Je brûle de comprendre!

CASSANDRE (embarrassé)

Ce que j'entends par là ? Comment le leur apprendre?

ARLEQUIN (lancé)

Je vous l'expliquerais d'un mot, si je voulais!

PREMIER ABBÉ

Bravo!

TROISIÈME ABBÉ

Vive Arlequin!

ARLEQUIN (plongeant sous la table et ramenant les mollets postiches de son oncle)

Voyez ces faux mollets!

MEZZETIN (riant)

Le drôle!

CASSANDRE (furieux)

L'insolent!

ARLEQUIN

Eh bien! c'est ce qu'on nomme
Un amendement!!

CASSANDRE (se levant)

Monstre! Assassin!

ELIANE

Le pauvre homme!

CASSANDRE (poursuivant Arlequin autour de la table)

Ma canne!

ARLEQUIN (sautant par dessus sa chaise)

Le Derby!

PREMIER ABBÉ

Hourrah!

DEUXIÈME ABBÉ

Très bien sauté!

CASSANDRE

Te voilà, pour le coup, pendard, déshérité!

ARLEQUIN (revenant derrière Cassandre)

C'est de la politique!... Et puis cette perruque,

CASSANDRE

Le gueux!

TROISIÈME ABBE

O le genou!

ARLEQUIN (enlevant la perruque)

...Qui couvre votre nuque...

CASSANDRE (apoplectique)

Je te tûrai!

ARLEQUIN (fuyant)

De loin!... Eh bien! cet ornement,
Dans le jargon du crû, c'est un amendement!

CASSANDRE (poursuivant Arlequin)

Arrêtez!... Arrêtez!

ARLEQUIN (disparaissant)

A bas le ministère!!

(Tous les convives se lèvent pour s'interposer et suivent la chasse. Pierrot seul reste absorbé, devant son kirsch.)

PIERROT (accoudé sur la table)

Les voilà donc partis... Je vais pouvoir me taire...

J'ai trop vécu depuis ce soir... Je veux rêver,
Redevenir enfin mon maître, et me sauver
Dans le silence auguste et fier de ma pensée!...
Je suis content de moi : cette fête est passée,
Et je sens que mon âme en garde le meilleur...
Eliane, Eliane! ô cher caprice! ô fleur
Capiteuse et maligne! ô fleur cueillie en songe!
Tu seras le plus fol et le plus beau mensonge
Des mensonges cruels qui font la vérité,
Et tu n'as rien souffert de la réalité!
Et toi, son Arlequin, cœur d'enfant, cœur de soufre,
O flamme qui fais mal, sourire dont on souffre,
Petit cierge amoureux brûlant par les deux bouts,
Arlequin, Eliane, évanouissez-vous!

(Il se lève.)

Combien j'en ai déjà, pâles, coiffés de nimbes,
Combien de ces profils féeriques, dans les limbes
De ma mémoire, et dans le vague clair-obscur
De mon âme! ô profils de tendresse et d'azur,
Aimés avant de vivre, et morts avant de naître,
Que je n'ai pas aimés, et que j'aimais peut-être!

(Se croisant les bras.)

Comme on devient mauvais, implacable et moqueur,
A se pencher ainsi sur les gouffres du cœur!
Et comme le cristal de la divine enfance
Se fèle étrangement à la première offense!
On en garde à jamais un sourire attristé,
Où la peur de souffrir semble de la fierté!

(Regardant le parc.)

O la belle nuit claire! La neige au loin, la neige
Tombe sur les rumeurs du monde sacrilège,
Douce sœur du silence et des esprits plaintifs,
La lune se promène, et ses rayons furtifs
Passant et repassant sur les herbes glacées,
Ce sont les chers désirs et les chères pensées
De quelqu'un qui m'appelle et que je ne vois pas ...

ARLEQUIN (entrant essoufflé)

Personne!...

PIERROT

Les voici : j'entends le bruit d'un pas...
Je ne veux plus les voir... Fuyons!... Ah! (Il se voit dans la glace.)

ARLEQUIN (à part)

Quelle chasse!
Cassandre renaclait comme une contre-basse;
Eliane riait; un des abbés cherchait
A retenir la contre-basse, et moi, l'archet
De ce gros instrument orageux et classique,
J'allais comme le vent, de peur de la musique!
Tiens! Je ne suis pas seul... Pierrot!... Que fait-il là?
On dirait qu'il répète un menuet!...

PIERROT (regardant son image)

O la
Douce apparition, ô la lumière en fête!
Je la revois... c'est elle, elle-même, la tête
Fraternelle et si pure, et qui me ressemblait;
Cette tête pensive et pâle qui voulait
Partager ma chimère et ma mélancolie!
Elle bouge... Elle vit...

ARLEQUIN (à part)

Si l'on croit que j'oublie
Le bon tour que Pierrot a voulu me jouer,
Je consens, sur mon âme, à me laisser rouer!
Ecoutons... cet écran peut avoir des oreilles! (Il se cache.)

PIERROT (se contemplant)

C'est un autre, et c'est moi... ses lèvres sont pareilles
Au sang vierge d'un cygne assassiné, ses yeux
Profonds comme des cieux, ses yeux mystérieux
Sont deux lacs de tristesse et de candeur où sombre
Le soir silencieux de mes yeux, et dans l'ombre
Plus lointain qu'un espoir et plus pur qu'un regret,
Son visage éploré me suit comme un portrait.

ARLEQUIN

A qui parle-t-il donc de sa voix lente et basse?
Personne!...

PIERROT (à son reflet)

Parle! oh! parle!

ARLEQUIN

Il regarde la glace!...

PIERROT (s'exaltant)

Je comprends maintenant!... C'était toi, cher absent,
Cher fantôme à la fois invisible et présent,
Qui me gonflais le cœur de cette étrange ivresse!

ARLEQUIN

Il parle à son reflet...

PIERROT

Cette immense tendresse
Eparse autour de moi, ce besoin de souffrir,
Cette soif de te voir, et la peur d'en mourir,
Ces roses sous le gel, ces roses mensongères
Dont le parfum tout bas, comme des voix légères,
M'ensorcelait la chair, ces roses folles, ces
Roses qui fleurissaient à mes tempes, à mes
Narines, à mes yeux, toute cette jeunesse,
Tout cela me venait de toi, n'est-ce pas? N'est-ce
Pas? Tout cela venait de toi!!.....

ARLEQUIN

Bon! j'ai compris!
Le cousin de la neige à la fin s'est épris
De son image!... Ah! Ah! Pierrot! nous allons rire!
Et je me vengerai!...

PIERROT

Tu ne veux rien me dire?

(Lent et presque chanté)

O cœur plein de mon cœur, vaste comme les mers,
Espoir inexaucé de mes lèvres hautaines,
Qui nous a révélé ces ivresses lointaines,
Par delà l'heure triste et les baisers amers?

ARLEQUIN (répétant)

Espoir inexaucé de mes lèvres hautaines,

PIERROT

Mes yeux tendres et las fleurissent tes yeux chers,

ARLEQUIN (même jeu)

Par delà l'heure triste et les baisers amers,

PIERROT

Purs comme un ciel enfant, bons comme les fontaines!

ARLEQUIN (même jeu)

Mes yeux tendres et bas fleurissent tes yeux chers!

PIERROT

Quel silence enivré d'étoiles incertaines!

ARLEQUIN (même jeu)

Pur comme un ciel enfant, bon comme les fontaines,

PIERROT (éperdu)

Un baiser de la lune a fiancé nos chairs!

(Il se précipite, les bras tendus, vers la glace, qu'il brise, et tombe, son habit blanc rouge de sang.)

SCÈNE FINALE

PIERROT, ARLEQUIN, CASSANDRE, ELIANE, MEZZETIN
LES TROIS ABBÉS

PIERROT

Oh ! je me suis tué!!..... (Il reste absorbé.)

CASSANDRE

Pourquoi tout ce tapage?

PREMIER ABBÉ

Pierrot se trouve mal!...

ELIANE

Qu'il y a-t-il, mon page?

DEUXIÈME ABBÉ

Est-ce un assassinat?

CASSANDRE

O mon pauvre miroir !

MEZZETIN

Que s'est-il donc passé?...

ARLEQUIN (triomphant)

Pierrot, fou de se voir
De trop près dans la glace, a baisé son image!
Et voilà, mes amis, d'où vient tout ce tapage!

TROISIÈME ABBÉ

Donnez-lui donc à boire; il me paraît souffrant!

CASSANDRE (solennel)

Et voilà ce que c'est que d'être indifférent
Aux choses de l'Etat!

ELIANE

Au charme d'une œillade!

MEZZETIN

Et voilà ce que c'est de n'être pas malade!

ARLEQUIN

Hé! seigneur du grésil!

ELIANE

O marquis de l'hiver!
Vous ne dites plus rien!...

MEZZETIN

Il est mort! ô mon cher
Pierrot, serais-tu mort?...

CASSANDRE (secouant Pierrot)

Holà! prince du givre!

PIERROT (se relevant)

Oui, je me suis tué: mais comme je vais vivre!

ALBERT GIRAUD.

Décembre 1886.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'EXPOSITION DES *XX*

Se fortifier dans l'admiration de quelques rares artistes et dans un dédain vaste de la foule.

(INCONNU.)

Je leur ai une très vive et sincère gratitude, à ces *XX*, de contribuer chaque an, pendant quelques jours, à montrer le bourgeois dans toute la splendeur de sa naïveté. J'adore le bourgeois, le pur sang; ce m'est une inépuisable source de délectations profondes. Mais il devient timide et difficile à confesser; cela l'a effarouché de se voir parfois si hautainement méprisé; il a maintenant la pudeur de son incompréhension et un vague sentiment de son grotesque lui fait adopter, en matière d'art, quelques opinions courantes, apprises par les relations mondaines et par elles dictées comme la coupe d'un veston ou la cassure d'un col. Ainsi, maintes fois, sont salis d'admirations convenues des maîtres de dilection. Mais du moins, aux *XX*, quelle revanche! Comme elle s'épanouit la monstrueuse fleur de goujaterie! Devant cette peinture qui a toutes les audaces, il a, Lui, cette audace plus grande de se montrer tel qu'il est, lâchant la bonde à toutes les sottises, dans l'intégrale ineptie de son goût, enfin sincère, et si curieux alors à observer, si réjouissant à entendre. Il y a des appréciations d'une platitude ineffable, impossibles à inventer, et des cuistreries majestueuses qui révèlent la foncière vilénie de certanies âmes...

Je leur suis reconnaissant encore, à ces *XX*, pour m'avoir donné à admirer l'un des plus gracieux tableaux modernes qui se puisse rêver. Au jour de l'ouverture, les Salons, malgré tout l'esprit des détracteurs qui « zwanzent » et l'hostilité de la critique qui pontifie, étaient remplis, remplis à s'étouffer. Ce fut une solennité mondaine d'un caractère charmant. Dans cette foule animée, bruyante, où s'apercevaient tant de physionomies intéressantes, au milieu des saluts, des rires, des conversations où pétillait l'esprit comme la mousse en une coupe de champagne, dans la turbulente joie de cette fête, la Femme de ce temps apparaissait. Elle apparaissait dans le caprice et l'attrait de la toilette moderne, en une infinie diversité d'élégances, non l'élégance banale imposée par le couturier, mais celle inspirée à la femme par ce prodigieux instinct d'art qui lui fait inventer pour sa mise des combinaisons inattendues et captivantes de lignes, des arrangements séducteurs de nuances, cette exquise fleur de fantaisie, ce je ne sais quoi, impossible à préciser, qui donne du style à certaines robes et de l'esprit à certains chapeaux! Oh! que de jolis mouvements, d'adorables

gestes, d'inoubliables attitudes furtivement surprises ce jour-là, et dans l'entrain général, que d'expression en les sourires et d'éclat dans les yeux! — Ce tableau-là était signé OCTAVE MAUS. Il faut l'en féliciter, car pour être éphémère, il n'en était pas moins ravissant.

On n'en pourrait autant dire, à mon grand regret, des plus réels tableaux appendus au long des murs. Toute ma bienveillance ne m'empêchera pas de trouver qu'il y a de bien piètres choses à l'exposition actuelle. Le mouvement d'art qu'elle indique est moins accentué et moins intéressant qu'aux années précédentes. Car enfin, soyons francs, que nous ont-ils appris de nouveau, soit sur eux-mêmes, soit sur la nature, ces prétendus apporteurs de neuf? La plupart sont restés stationnaires et piétinent sur place, donnant toujours la même note; il y a même plusieurs de ces novateurs qui ne font que du vieux.

Et tout d'abord les invités — dont on se sert généralement pour accabler les Vingtistes de comparaisons désagréables — sont particulièrement inférieurs. Que dire du Norwégien THAULOW et de l'Anglais SICKERT? Leurs noms ne sont point à retenir. Mais j'éprouve le besoin d'exprimer tout mon mépris pour RENAN, un bas faiseur de sèches et prétentieuses chromolithographies, s'efforçant à pasticher Cazin, juste assez pour être trouvé délicatement sentimental et poétique par de tout petits épiciers de Montrouge et d'ailleurs. Mais je dois dire la tristesse ressentie en constatant la déchéance de RAFFAÈLLI. Cet artiste, qui d'une manière plus éloquente que nul autre avait exprimé l'âpre mélancolie des modernes banlieues, s'est aveuli dans le succès. Son talent, châtré de toutes ses audaces passées, a perdu l'envolée de son si personnel accent de tristesse et est descendu à la caricature méprisable, parfois même ordurière, comme en cette immonde *Café-concert à soldats*. Non pas que le sujet m'offusque, loin de là, mais parce que tout art y manque et que je n'y vois qu'une repoussante et grossière image, pensée par un « vitrier » et destinée seulement à réjouir quelques vieux bourgeois libidineux. La *Place de la Trinité* est la seule chose de valeur dans son exposition. LEBOURG a un envoi trop peu important pour être apprécié.

SEURAT et PISSARRO ne me paraissent pas non plus mériter de longues discussions. Bien qu'on l'ait annoncé aux populations, on ne s'est pas du tout fichu de claques à leur propos. Ils peignent d'après une théorie scientifique, c'est tout dire et cela les juge. Ce sont des expériences et non des tableaux auxquelles ils nous convient. Ils démontrent par des équations comment peut s'obtenir, presque mécaniquement, un chef-d'œuvre. Comme expérience, leur peinture est à signaler; ils ont prouvé, en effet, quelle lumière intense on pouvait obtenir en décomposant le ton sur la toile et plus d'un enseignement est à retirer de leurs œuvres. En principe, cette vérité avait été déjà établie avant eux, au reste, par Claude Monet avec moins de mathématique peut-être, mais avec plus d'art à coup sûr. Et enfin, la *Promenade des Nounous*, de THÉO VAN RYSSELBERGHE, ne démontre-t-elle pas que l'on peut obtenir d'aussi éclatants effets par d'autres moyens? Alors, pourquoi veut-on que je me passionne pour ces tours de

force? Heureusement que le novateur laisse, chez SEURAT, malgré tout, percer l'artiste : voir la petite marine, à droite de la *Grande Jatte*, d'une exquise délicatesse de tons et toute vibrante d'air.

Avec moins de prétentions, les études de Mlle BERTHE MORISOT m'ont retenu. Art inférieur, comme tout art de femme, nécessairement, mais personnalité bien accusée et qualités bien françaises : la grâce, la légèreté, l'esprit, avec une bien pénétrante modernité, caractéristiques de toute une famille d'artistes de France, de Lancret à Forain, ces deux grands petits « maîtres ». M'ont requis aussi les beaux dessins de Mme MARIE CAZIN et son bronze : *Jeunes filles*, d'une pureté et d'une sérénité de lignes, d'une candeur d'expression qui rappellent un peu les adorables sculpteurs florentins primitifs. Chez RODIN c'est, au contraire, la vigueur emportée, la fougue, l'entrain, l'ampleur, l'exubérance, avec une nervosité passionnée et une modernité profonde, qui font la haute valeur de son œuvre, fort supérieure à tout ce que je connais de la sculpture française contemporaine.

Parmi les Hollandais, VANDER MAAREL a deux toiles quelconques, indignes de lui, que je sais être un chercheur et un délicat; WILLEM MARIS, des *Vaches à l'eau* et une *Impression* superbes, d'une opulente couleur, avec des ruissellements nacrés de lumière; MATHIEU MARIS, quatre petits tableaux, qui font désirer un envoi plus important, surtout cette admirable *Rêverie*, si chaudement colorée dans une gamme de tons bruns et roux, avec toute une poésie de mystère en ces fouillis profonds, et une grâce énigmatique et inquiétante en l'enfant qui songe.... PHILIPPE ZILCKEN, enfin, a des eaux-fortes absolument remarquables et quelques bons tableaux : entre autres un paysage de soir aux harmonies de lumière chaude et de taillis sombres moelleusement fondus.

Sauf MEUNIER, les invités belges ne sont guère parmi les apporteurs de neuf. VERHAEREN et SMITS sont d'estimables talents, mais fort peu intransigeants, on nous le concèdera. ARTAN et DE BRAEKELEER n'ont rien non plus de bien révolutionnaire. Valeurs depuis longtemps reconnues et classées. De DE BRAEKELEER on nous montre des choses très médiocres; est-ce là la nouveauté? De lui, cependant, deux chefs-d'œuvre, deux merveilles : les tableaux avec les prestigieux cuirs, les cuirs

Où la lourde splendeur des jours passés s'endort,
Mystérieux et roux comme de grands lacs d'or!
O cuirs en qui survit l'âme des vieux soleils!

D'ARTAN, une œuvre d'élite aussi : une *Inondation* : dans une rue de village, la nuit, avec l'horreur des eaux fangeuses qui glougloutent, le désespoir des maisons basses abandonnées, une demi-obscurité pleine d'angoisse.

CONSTANTIN MEUNIER, au moins, tente des efforts d'art nouveau et son talent s'affirme avec une ampleur qu'il n'avait point atteinte jusqu'ici. L'un de nos grands peintres, chez lequel malheureusement l'exécution était souvent restée en dessous de la conception, il est devenu, depuis deux ans, l'un de nos grands sculpteurs. Et ses œuvres dernières attestent l'incroyable énergie de son talent audacieux et s'efforçant encore, malgré la

gloire acquise, comme un débutant. Son œuvre, c'est le rude et grandiose poème du Travail. L'un des premiers, il a compris la saisissante beauté de l'industrie moderne, et il est allé dans les charbonnages sinistres, dans les laminoirs sombres où courent des traits de feu, où l'homme incessamment lutte pour dompter la matière. Et c'est un de ces broyeurs de feu, un de ces *Marteleurs* qu'il a campé, sauvagement énergique et fier, comme un chevalier des temps anciens, avec, en plus, la morne résignation pensive du prolétaire courbé sous le fardeau de ses fatales douleurs. Exposé l'an passé au Salon de Paris, le *Marteleur* fut acclamé par Mirbeau, on s'en souvient ; comme on comprend son enthousiasme !

Des Vingtistes, CHAINAYE, TOOROP et KHNOPFF n'exposent pas. CHARLET et FINCH n'exposent qu'à moitié et WYTSMAN, CHARLIER et VAN STRYDONCK eussent mieux fait de ne pas exposer du tout. VAN STRYDONCK est d'un vulgaire qui fait frémir; ses couleurs, férocement triviales, hurlent dans ses tableaux aux sujets bêtes. Plus bêtes encore sont les sujets de CHARLIER; je n'ai jamais rien vu de plus commun et de plus banalement théâtral que son *Semeur du mal!* Oh! ce n'est pas lui — ni même DUBOIS, un talent autrement nerveux et élégant, cependant — qui feront oublier JEF LAMBEAUX, le robuste artiste que les *XX* avaient avec eux au début!

Une seule révélation : HENRI DE GROUX. Inconnu presque avant l'ouverture, célèbre maintenant. Le dernier arrivé parmi les *XX*, l'un des premiers déjà. Nous avons ici un grand sensitif auquel il ne manque plus que du travail et l'expérience technique du métier pour devenir un grand artiste. Personnel extraordinairement, il a déjà débarrassé son talent de l'influence paternelle, — cet autre grand artiste, méconnu de son vivant et qui, à côté du triomphe de son fils, triomphait, lui aussi, au milieu du musée moderne réinstallé! On a cherché de suite des comparaisons pour classer ce nouveau venu; et c'est à Delacroix qu'il a fallu remonter pour retrouver un correspondant enthousiasme de la couleur, une semblable furie de tons éclatants et farouches! DE GROUX a encore fort à faire; sa palette, trop noire, doit s'éclaircir et se garder des tons ternes et sales; mais quelle ampleur tragique, dès maintenant, dans les deux tableaux inspirés par *Kees Doorik*. Oh! l'admirable emportement, romantique si l'on veut, mais d'une horreur splendide dans ces deux corps confondus : le meurtrier accroupi sur sa victime, dégrisé de l'ivresse du meurtre par le regard qui s'immobilise dans l'œil vitreux de l'assassiné! Et cet *Assassiné* ensuite, seul, perdu au milieu du solennel paysage du soir, le repos de la mort et du crépuscule descendu sur cette lutte, avec l'herbe rouge de sang et le grand horizon au loin majestueux et serein! — Après ces scènes de carnage, j'admire fort ce *Vieillard*, assis raidement sur sa chaise, d'une si étonnante intimité, si plein de pensées, de songeries lentes et rusées de vieux paysan se reposant du labeur d'une vie. — Les autres esquisses, confirment ces précieuses qualités. Muses! réjouissez-vous : un artiste nous est né!

JAMES ENSOR est toujours le merveilleux poète des pâtes savoureuses,

le chercheur épris des chansons de la lumière et des tons vigoureux. Son *Portrait*, ses *Natures mortes* si crânement brossées, sa *Vue de ville*, affirment à nouveau le puissant coloriste que nous connaissions. Mais il semble vouloir chercher maintenant autre chose et tenter un nouvel effort. Dans ses *Visions*, ces dessins extraordinaires où trop souvent réapparaît le souvenir de Rembrandt, il y a toute une nouvelle voie ouverte pour lui. L'*Entrée à Jérusalem*, qui a si fort étonné, est, à peu de chose près, superbe; c'est comme un carnaval gigantesque, symbolisant la Rue moderne.

ANNA BOCH, IS. VERHEYDEN, W. SCHLOBACH, TH. VAN RYSSELBERGHE ne m'attirent qu'à demi. Les deux premiers sont en décadence marquée; les deux derniers indiquent un léger progrès, surtout dans leurs portraits (portrait de M. De la Hault, portrait de dame en blanc). Tous quatre sont d'excellents peintres, talents honnêtes et sympathiques auxquels on s'intéresse, connaissant bien leur métier, mais, disons-le franchement, trop sages et desquels on désirerait moins de perfection et plus d'originalité. Les critiques sont si grincheux que je serais presque tenté de faire le souhait contraire à DARIO DE REGOYOS; il a tant de qualités et les fait si mal valoir!

Plus je vois de tableaux de GUILLAUME VOGELS, plus me subjugue son admirable talent. C'est certainement l'un des grands paysagistes que nous ayons eus en Belgique. Les huit toiles qui forment son envoi de cette année sont toutes de haute valeur et je n'ose faire un choix : *l'Estaçade dans le brouillard* me plaît surtout. Comme il sait faire chanter les joies de la couleur, les délicatesses des nuances, l'infinie variété des tons, le maître peintre! Mais je l'aime non seulement pour sa prestigieuse palette, mais aussi pour son interprétation si personnelle et si captivante de la nature! Il sait mettre, en ses harmonies de couleur, tout un monde de flottantes songeries; la vie partout bruit et se révèle; les frissons des arbres, les craquements des sèves, les murmures des sources, les palpitations des vapeurs et des nuées, et dans les taillis sombres, près des canaux placides et redoutables, dans les neiges solitaires, dans les soleils couchants où saigne la rouge lumière, toujours palpite un mystère, se pressent une tragique histoire, comme des souvenirs de crime caché ou de méfait lugubre!

FÉLICIEN ROPS a trois dessins merveilleux : la *Dame à la fourrure*, perverse et féline, *Une Gueuse*, déchéance affreuse de la fille, et le *Guérisseur de fièvres*, ce dernier le meilleur des trois.

Je parlerai, dans un prochain article sur ODILON REDON, en même temps que de l'album la *Nuit* et de *Profil de lumière*, œuvres récentes, des admirables dessins destinés à illustrer le *Juré*.

JULES DESTRÉE.

CHRONIQUE MUSICALE

LA WALKÜRE

Le sept mars 1885, MM. Stoumon et Calabresi faisaient représenter, au théâtre de la Monnaie, les *Maîtres-Chanteurs*.

Le neuf mars 1887, MM. Dupont et Lapissida y donnaient, pour la première fois, la *Walküre;* je dis, pour la première fois, car les représentations tout accidentelles d'une troupe allemande n'ont eu aucune importance au point de vue de l'acclimatation de l'œuvre en Belgique.

Ainsi, à deux ans de distance, voici, à peu de jours près, la même date à retenir. Après un long hiver de somnolence, il semble qu'un grand souffle, venu on ne sait d'où, passe et nous emplisse l'âme de parfums et nous éveille à une vie artistique nouvelle.

Pour qui a été à Bayreuth, c'est une réminiscence de sensations; l'illusion de se trouver tout à coup à des distances d'oubli du pays qu'on quitte en communion avec un être qu'on aime et qui vous aime; quelque chose comme un retour au pays natal de l'âme. Quand on en sort, c'est un éveil dans la stupeur; on sort d'un rêve. On regarde, hébété, la vie, qui vous regarde avec l'air de se dire : cet homme est fou! La vie qui passe rationnelle et pratique, court à une échéance, à une vente publique et joue aux dominos en buvant des bocks et l'on cherche à s'enfuir, à rentrer dans le rêve.

Mais où prendre maintenant les mots pour l'exprimer?

Mme Judith Gauthier, parlant de sa première visite à Wagner, dit : « Ce qui m'a le plus frappé dans cette tête puissante et volontaire, après l'éclat extraordinaire des prunelles et l'intensité du regard, c'est l'expression d'infinie bonté qui flottait sur ses lèvres ». Cette bonté, cette tendresse d'un cœur qui n'aspirait qu'à la paix suprême de *Wahnfried*, dominent l'œuvre de Wagner.

On a, bien des fois, raconté la légende de ses drames, mais sans en faire ressortir assez le sens philosophique. On l'a montrée du côté des faits plus que du côté de l'âme; c'est pourquoi le public s'ennuie à ne voir encore dans ces légendes qu'un fatras mythiqne, un mécanisme embrouillé de faits surnaturels très éloignés de nous. Wagner n'a pas prétendu illustrer une histoire de géants et de nains. S'il a raconté une épopée, c'est que les épopées se développent à l'âge des races où la nature est le plus entière. Sa légende des *Niebelungen* n'est que le branchage où viendra s'épanouir la passion humaine dont il anime ses sujets; car rien n'est plus près qu'eux de l'humanité.

Les faits, dont est tramée la *Tétralogie*, se groupent surtout dans le

prologue : le *Rheingold*. C'est là qu'il expose la légende de l'*Or du Rhin* qui doit mettre en mouvement tout le drame; mais si le prodigieux symphoniste a fait de cette partition l'un des plus riches fragments de l'œuvre musicale, la *Walküre*, seulement, en dégage la passion douloureuse. C'est ici que les dieux et leurs descendants deviennent une humanité grandie par la souffrance, c'est ici, dans son chant premier, que la *Tétralogie* apparaît comme un fervent acte de foi en la religion d'amour.

Nous sommes loin des héros de Corneille vivant droits dans leur humanité de pierre sans au delà. Dans Corneille, la toute-puissance vient des hommes et se limite à leurs vertus. Dans Wagner, la morale esthétique purifiée de la morale sociale, permet aux hommes-dieux de faiblir, car la force qui les écrase est fatale; elle vient de plus haut que la terre, de cette région mystérieuse inexplorée qui nous enveloppe de fleurs, de ciel, de parfums et dont les voix nous disent : tout véritable amour contient de la souffrance. Ceux qui ont péché par amour trouveront leur rédemption dans cette souffrance.

Wotan, comme Sachs dans les *Maîtres-Chanteurs*, représente cette force mâle de l'œuvre qui trouve son expression plastique dans le motif du Walhall. C'est lui, le symbole de cette bonté puissante, de cette universelle pitié qui amène la fin des dieux submergés par leur création et Brunnhilde, « fille de son désir », ne fait que trahir ses aspirations secrètes lorsque, saisie d'une admirable compassion, elle protège Siegmound coupable dont le dieu a juré la mort. Aussi n'est-il rien de plus douloureux que la scène du Châtiment et des Adieux, de plus énorme par l'effroyable fatalité qu'on sent peser sur ces deux êtres unis dans un suprême embrassement. Le dieu est las de sa déité. C'est le père qui vient clore d'un long baiser les paupières et pleurer sur sa fille perdue avec de vraies larmes d'homme, des larmes qui creusent.

Ces adieux de Wotan, cette scène finale synthétique de l'œuvre préparant le réveil de la femme amoureuse par le héros Siegfried, dépasse en puissance de réalisation ce qu'on peut imaginer de plus émotionnant.

Depuis cette dégradation lente d'harmonies chromatiques qui fait pressentir à Brunnhilde « les ombres du sommeil » et qui repasseront tantôt en vibrations plus immatérielles sur ses paupières abaissées; depuis la scène de supplication où les thèmes de la Walküre, de Siegfried, de l'épée, mêlés au thème du sommeil, font frémir en elle la révolte de sa race héroïque, jusqu'au moment où le thème de la justification éclate, tandis que Wotan la relève et l'attire en ses bras, la tendresse épandue par toute l'œuvre s'amoncelle enfin, déborde du cœur et des lèvres et dépasse les mots dont on voudrait l'exprimer, et les sentiments apparaissent d'une simplicité profondément triste dans le cœur de ce dieu paternel comme dans celui de l'amazone héroïque devenue cette jeune fille, cette femme-enfant à qui la désaffection, l'abandon arrachent des supplications désolées. Aussi, quand elle a compris qu'on l'aime encore, lorsque les bras de Wotan l'enveloppent de pardon et qu'un baiser lui ferme les yeux pour le sommeil terrestre, la sérénité retransparaît à son visage béatifié. Elle peut dormir maintenant, en rêvant de Siegfried, car les flammes sacrées qui lèchent sa couche, se tordent

à ses pieds, se ploient, s'enlacent, ondulent en s'élevant de plus en plus autour d'elle, la protègent de leur immense et pure caresse.

A évoquer de pareilles scènes, la plume nous tombe des mains. Nous touchons à un monde de sensations métaphysiques intraduisibles.

Comment donner un nom? comment traduire par des phrases, l'intensité de la passion qui anime ces marbres grecs? l'éblouissement de ces pages heurtées, pleines d'oppositions violentes, qui laissent à l'esprit des taches noires comme aux yeux quand on a trop regardé le soleil. Telles les pages de la Chevauchée et de la colère de Wotan.

Comment traduire le sublime cantique d'amour qui semble lancer son hymne à la joie des profondeurs de la forêt de Siegfried, toute bruissante de frisselis de feuilles et de battements d'ailes et qui passe de l'enveloppante mélodie orchestrale phrasée par les archets aux éclats sonores du thème de l'épée ; des sentiments ignorés, contenus, dont la compassion de Sieglinde déplie un à un les voiles, à ce déchaînement de passion où l'affolé d'amour arrache avec un cri de détresse, l'épée du frêne, où les amants unis dans un paroxysme d'exaltation semblent ouvrir leur âme à la lumière du ciel.

Et songer que tout cela n'est encore qu'une gigantesque ébauche de *Tristan!*

Comment dire la grandeur hiératique du second acte, vivant surtout par l'intensité dramatique des scènes de Wotan, notamment avec Brunnhilde; comme aussi de la scène angoissée, de doute, de terreur, de désespoir, succédant, entre Siegmound et Sieglinde, aux élans du premier acte.

Et quels saisissants bouts de symphonie pendant ces silences où le drame quintessencié dans le jeu psychologique des personnages trahit les affres qui leur tordent l'âme.

Enfin, pour nimber ce fragment d'une lueur d'outre-terre, l'apparition de la Walküre venant annoncer à Siegmound sa mort prochaine.

A l'abri d'un roc, Sieglinde épuisée, s'est endormie aux pieds de son héros et devant eux, Brunnhilde se dresse, la main gauche sur son bouclier, la main droite appuyée à la crinière de son cheval Grane.

Les thèmes de l'apparition funèbre, de l'élection des héros, du Walhall se phrasent avec une expression de tristesse infinie, coupés de très longs silences où tombent lugubrement de sourds battements de timbales. D'une voix lente et triste, elle apprend à Siegmound qu'elle le conduira bientôt au séjour éternel des guerriers héroïques. Mais Sieglinde hélas! la bien-aimée ne l'y suivra pas. Et le motif fatidique et sombre évoquant des lointains, les splendeurs du Walhall, revient sans cesse accentuer la prophétie implacable. Oh! tout est immobile et calme autour d'eux. La lutte est inutile. L'heure de la séparation a sonné, Siegmound mourra. La fatalité s'appesantit et l'écrase et l'on dirait, au caractère poignant de ce thème qui fait songer à la marche funèbre de Siegfried, on dirait qu'on sent déjà la mort approcher.

Qu'est-ce donc que ce drame lyrique prodigieux fait de thèmes transformés, confondus dans le tissu d'une action pour ainsi dire poly-passionnelle?

Qu'est-ce qu'un art qui renouvelle les tempéraments au point de les entraîner à une abnégation artistique comme on n'en avait vu qu'en Allemagne.

Mmes Litvinne, Balensi, Martini, — Martini surtout, — une révélation! MM. Séguin, Engel, Bourgeois, ces deux derniers, malgré des défaillances de voix, n'ont-ils pas arraché des applaudissements enthousiastes au silence religieux d'un public métamorphosé lui-même.

Et les Walküres dans leurs appels sauvages et leurs cris d'inspirées!

Est-ce de la musique encore, ces vibrations d'être, ces harmonies passionnelles; cela qui se jette sur vous, vous prend, vous heurte, vous terrasse, et où demeure quelque chose d'inattendu qui déconcerte et fait qu'on a besoin de se ressaisir.

A Bayreuth, après les émotions secouantes du premier acte de *Tristan*, tandis que se vidait la salle au jour tombant sur cette colline boisée qui domine la vallée du Mein Rouge, j'ai vu des yeux d'hommes pleurer.

L'autre soir, à la répétition générale de la *Walküre*, au milieu de cette salle obscure rappelant Bayreuth par bien des dispositions matérielles, par la mise en scène et aussi par je ne sais quelle transformation de l'atmosphère artistique, quand à la fin du troisième acte, la symphonie du feu s'est élevée, enveloppant d'harmonies voluptueuses la Walküre endormie, je sais bien des yeux qui se sont mouillés, des mains qui ont tremblé, des cœurs qui ont battu dans les poitrines oppressées...

Le lendemain, il y avait bien un peu trop d'or et de brillants, un peu trop de lumière encore pour conserver aussi intacte l'impression de recueillement parmi les bruits inévitables, les toussaillements, les craquements d'une foule de curieux qui s'écrase en silence, mais cette foule elle-même s'était faite attentive et religieuse. Elle mérite du respect pour le respect qu'elle a donné à l'œuvre, et ce n'est pas un des moindres miracles de Wagner de l'avoir captivée et secouée d'enthousiasme.

Oh! sentir ce qui nous trouble et ne savoir comment cela nous vient; Rester pendant des heures en prière muette devant cette chose dont les impressions lumineuses, sonores, vivantes se lèvent en nous; sentir notre être envahi d'un parfum d'être; une âme qui nous trouble l'âme et ne pouvoir la saisir et la fixer. Retourner encore, et sans cesse à cette adoration; nous en pénétrer, nous en béatifier; puis, à bout de forces avoir envie d'arracher un sanglot de nos poitrines en nous écriant : C'est trop!

Heureux ceux qui après avoir essayé en vain d'exprimer cela, peuvent briser leur plume et déchirer les pages écrites en renonçant à dire avec des mots ce que c'est que de pareilles œuvres et pourquoi leur auteur est mort d'amour et de génie!

HENRY MAUBEL.

MEMENTO

LETTRES

Prochainement reparaîtra *l'Artiste*, le journal que dirigea naguère Théo Hannon, et qu'un groupe de jeunes écrivains reprend aujourd'hui. Ce ne sera pas l'organe de tel ou tel groupe, mais un journal D'ART, sans abus de toques ni de robes, et dont les articles seront signés. Dès aujourd'hui, l'*Artiste*, dont le premier numéro est annoncé pour le 3 avril, a la vie matérielle assurée pour plus d'un an. Orné du frontispice de Rops que l'on se rappelle, il aura exactement le même aspect typographique qu'à son début. Plusieurs des nôtres y collaboreront. M. Henry Maubel y fera la critique musicale, de concert (parfaitement) avec M. Lafontaine, le wagnériste connu, M. Max Waller, la critique des expositions, M. Iwan Gilkin, celle des théâtres, et M. Maurice Sulzberger celle des livres. *L'Artiste* se tiendra au courant du mouvement général et s'occupera également de la diffusion « commerciale » des œuvres, de façon à veiller aux intérêts pécuniaires des artistes.

Inutile d'ajouter que *la Jeune Belgique* tend la main au ressuscité.

***

A signaler entre *l'Art Moderne* et *le Palais*, une intéressante polémique signée Maus et Maubel. Thème : La littérature judiciaire.

Le *Journal des Tribunaux* en ayant rassemblé les morceaux avec réplique et reréplique, dans ses numéros du 27 février et du 6 mars, on croyait l'incident clos, quand un jeune avocat M. Albert Mélot, « élevé dans l'intimité d'un vieillard de 75 ans » surgit à la barre du *Palais* (V. le n° de mars) pour défendre contre notre ami Maubel la confrérie du barreau que personne n'avait attaquée.

Le comble du prodeïsme! Son article pourrait s'intituler : *Essai de mercuriale par un fils d'avocat général qui veut se faire aussi grand que son père et se fourre la mercuriale dans l'œil.*

Le jeune Cujas y a tant et tant remonté son éloquence qu'il en a cassé le ressort. Il est allé à fond avec la grâce du plongeur qui fait un épouvantable plat ventre. Claque ! Sa polémique est émaillée de personnalités qui tâchent d'être désobligeantes et dégringolent dans la plus inoffensive des maladresses. Exemple : *Il m'importe peu qu'une classification littéraire vous plaise ou vous déplaise.* — Paf! On demande un tombereau de pavés de Quenast pour attacher à la lancette de monsieur.

Puis ailleurs : *Je m'étonne de vous entendre critiquer les écrivains qui se cantonnent dans la littérature judiciaire, alors que dans vos « Croquis funèbres » vous avez cantonné votre maîtresse, la littérature, dans l'enceinte des cimetières les plus éternellement lugubres.*

Comme avec de pareils arguments la discussion s'élève tout de suite, n'est-ce pas ?

Il faut dire à sa louange que le jeune défenseur mélot-dramatique qui a un peu plus de vingt ans à l'état-civil, porte très gravement ses cinquante années de nourrice.

Il n'y a pas trace d'un sourire dans tout son article et pourtant, s'il s'était regardé seulement une fois en l'écrivant, il n'aurait pas manqué de s'éclater de rire au nez.

Qu'il nous permette de le faire pour lui.

***

Voici que Charlot a pondu. La dernière *Revue de Belgique* donne l'œuf. Le voici :

CRI DE DEUIL

Je voudrais leur crier un adieu, je ne puis !
Je les vois là, tisons humains, au fond des puits
Je vois leur cendre au vent qui flotte ;
Je vois la mère en pleurs et l'enfant orphelin,
J'entends le pays qui se plaint
Et l'humanité qui sanglote.

Je dis qu'à ces horreurs il est temps de pourvoir,
Qu'il faut songer enfin à ce premier devoir,
Qu'il ne suffira point d'alléger des misères,
La science n'est pas si nulle dans nos mains
Que ces sacrifices humains
A nos prospérités soient encor nécessaires !

Jamais on n'eut ce droit ! Mais ces obscurs lutteurs
Sont une part de nous, de nos bras, de nos cœurs !
De nos cœurs, de nos biens, nous leur devons la [dîme]
L'or n'est pas tout ; il faut l'école, il faut la loi ;
Il faut, puisque ce peuple est traqué par l'effroi,
Qu'il se sente autre chose enfin qu'une victime.

Aux entrailles du globe est son affreux bercail ;
Il se fait le démon des enfers du travail
Et la femme l'y suit, loin des fleurs de la berge,
Et quand la foudre éclate au cratère profond,
Ce tronçon calciné, c'était un enfant blond,
Cette horrible scorie, hélas ! fut une vierge.

Ah ! le peuple est un frère ! Et, s'il devient martyr,
L'écho de sa torture en nous doit retentir ;
Il faut, alors, il faut, à notre angoisse amère,
O de notre industre éternel crucifix,
Que chacun, que le plus délaissé de tes fils
Sente en sa patrie une mère !

L'or n'y suffit ! Donnons toujours ! quêtons partout !
Il faut des lois : La loi de justice peut tout !
La science : On a bien désarmé le tonnerre !
Des lois ! N'attendons plus un martyre nouveau
Pour savoir qu'on ne fait rien contre le fléau
Tant qu'il reste une chose à faire.

CH. POTVIN.

Recommandons le tronçon calciné et la scorie avec tout ce qui est autour. Bravo, mon vieux lapin !

***

Reçu le 1er mars ceci : « Cher confrère, « nous vous prions d'assister à la confé- « rence que donnera M. Edm. Picard le « mercredi 9 mars à 2 h..., etc. Sujet : LES « DESSOUS D'UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE (*com- « ment a été fait le Juré*) ».

Nous saurons sans doute ensuite comment ont été faits *Les dessous*..., etc., et il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

Avis au père du *Juré* : L'Eden-Théâtre est à louer (trapèzes compris).

***

A la séance en question, le dit père du *Juré* (*Juré avocalyptique* qui n'a encore été lu ni dans la colonne du Congrès, ni place des Martyrs, ni aux chauffoirs économiques, ni à la morgue, ni au jardin d'acclimatation de Madame Bodinus), a trouvé bon d'appeler Max Waller *gamin*, sur un ton presque paternel d'ailleurs. M. Picard se doute peu du plaisir que cela a fait à M. W. Alors que l'âge de M. Edm. P. ne lui permet plus d'être gamin que dans de rares bals masqués, M. W. se vante de l'être toujours ; il adore la gaminerie comme une forme spéciale et charmante de la conversation et de *l'écriture*, la gaminerie qui envoie des cascades de rire aux amiraux, aux jurisconsultes et aux jurés monodramatiques, qui raffole des farces de tréteaux lorsqu'elles ne se cachent pas dans un pli de robe ou dans une bouffe de toque, et qui se drape avec impertinence dans sa chère et joyeuse jeunesse.

« Combien de jurés en ce monde
Ne pourraient pas en dire autant ! »

Allons, mes enfants, tous en chœur !

« Combien de jurés... etc. »

Pit ouit !

***

A rapprocher, à propos d'un incident que tout le monde sait, la curieuse lettre que voici, adressée à *la Chronique* :

« Mon cher HALLAUX,

« Beaumarchais, je crois (ce pourrait bien être Piron), cuisant une omelette au lard un vendredi-saint, un orage effroyable éclata. Il jeta son plat par la fenêtre, en disant : Que de bruit pour une omelette !

« Je pourrais dire : Que de bruit pour un prix de beauté ! Je regrette de n'avoir rien à jeter par la fenêtre.

« Cette joyeuse cérémonie de bal masqué était permise assurément à qui travaille plus souvent la nuit qu'il ne s'amuse.

« C'EST LA GLOIRE, ce tapage-là, me dit-on.

« C'est la gloire ! Moi qui croyais en conquérir un peu par le *Paradoxe sur l'avocat*, la *Forge Roussel*, l'*Amiral*, voire le *Juré* (monodrame, ne pas l'oublier). C'est à peine si on daigne s'apercevoir que je les ai faits.

« Mais qu'un jour de gaieté et d'entrain, dans une fête de bienfaisance, à la demande d'une alerte jeunesse, je marche sur les brisées de ceux qui s'imaginent avoir droit au monopole des présidences, et voilà que je passe GRAND HOMME, *en un tour de main*, grâce à la réclame endiablée que me fait leur mauvaise humeur. Grand homme ! dans un pays où la consigne est de n'en pas admettre.

« Convenez, mon cher Hallaux, que c'est à la fois vexant et charmant, et obligez-moi en mettant dans votre journal ces humbles remarques douces-amères comme les macarons.

« Une bonne poignée de main.

« EDMOND PICARD.

« 15 février 1887. »

Ceci, Amiral, n'est pas mal troussé, et prouve un esprit encore assez vert, mais vous avez oublié d'indiquer le nom du libraire où l'on peut se procurer le *Paradoxe*, la *Forge*, etc. (voir ci-dessus) et le prix de ces volumes. C'eût été unir la réclame intelligente à la protestation spirituelle. Une autre fois, n'est-ce pas?..,

N. B. Après le bulletin des spectacles, cela ne coûte à *la Chronique* qu'un franc la ligne.

***

Découpé dans *le Peuple :*

« La *Petite bibliothèque populaire* vient de faire paraître un nouveau volume : *le Vicaire de Noirval*. Ce livre est dû à la plume d'un professeur de l'Université de Bruxelles, M. Hermann Pergameni.

« Livre très intéressant et qui plaira beaucoup, nous en avons l'assurance, à tous ceux de nos lecteurs *qui suivent le mouvement littéraire belge* et s'intéressent à l'intelligente initiative prise par la *Petite bibliothèque populaire*. »

Outre que nous ne sommes pas très sûrs que les lecteurs du *Peuple* suivent un mouvement littéraire quelconque, nous ne voyons pas bien M. Pergameni représentant de ce mouvement. Il en sera certes étonné lui-même.

***

M. Arnold Goffin, qui fut de *la Basoche*, publie en plaquette une curieuse étude de psychologie sentimentale, *Delyre Moris*. C'est une page de la vie d'artiste, avec ses minuties de froissements et ses sondages délicats de blessures, page d'une intimité subtile où l'écrivain s'épanche tout entier, autobiographie de craintif, sensible jusqu'au suraigu des sensations intérieures. *Delyre Moris* nous rappelle *Le Scribe* de Giraud ; c'est, de même, un premier livre lâché dans la crise de la pensée et du style, plein de morgue et d'orgueil dans la genèse, plein de puérils tarabiscotages dans l'exécution. Nous avons tous plus ou moins dit : *albe caséine* pour *fromage blanc*. Ce sont là faciles enfantillages dont on se corrige, mais ce que nous aimons en M. Goffin, c'est l'artiste complet, rempli de son art dont il possède toute la gamme avec, en plus, quelques notes pincées aux fibres nerveuses et d'une infinie vibration.

***

Camille Lemonnier donne à Alp. Piaget, le successeur de de Brünhoff, son beau livre, *Le Mort*, augmenté de quelques nouvelles, entre autres, *Le doigt de Dieu*, une des pages les plus impressionnantes qui soient et dont la première idée revient à Charles Baudelaire.

Le Mort marque la période la plus curieuse du talent de Lemonnier; c'est là qu'il aura été le plus personnel, avec une netteté de style que nous ne lui avons jamais retrouvée; il a fait plus ample dans *Un Mâle*, mais moins sombrement grand ; plus symphonique, moins pénétrant. Ceci est de forte et durable littérature dont nous pouvons avoir orgueil.

***

Le 19 février a été célébré le mariage de notre ami Georges Eekhoud avec Mlle Anna Van Camp, d'Anvers. Les témoins du marié étaient MM. Georges Kaïser et Max Waller, de la *Jeune Belgique*.

***

Prochainement paraîtra, chez Mme veuve Monnom, un nouveau volume de M. Georges Eekhoud : *Nouvelles Kermesses*. L'ouvrage sera tiré à petit nombre : deux cents exemplaires seulement, plus trente exemplaires d'amateurs tirés sur papier de luxe. *Nouvelles Kermesses* comprendra environ 500 pages. Il sera mis en vente à 5 francs.

***

Vient de paraître une amusante parodie-éclair de la *Walkûre*, par Théo Hannon :

titre : *La Valkirigole*. Recommandé aux hypocondres.

***

Reçu d'Alphonse Lemerre : *Légendes bretonnes*, par Louis d'Isole ; *Cris d'amour et d'orgueil*, par Hippolyte Buffenoir ; *Provensa !* par J. Boissière ; *La Lampe d'argile*, par Georges Plessis ; *L'Inde à fond de train*, par J. de Pontevès-Sabran — à analyser plus tard.

***

Vient de paraître : *Les Notes d'un Vagabond*, par Léon Dommartin, avec frontispice de Rops et dessins de Cassiers. Nous attendons le volume pour en faire l'analyse.

***

Lire dans *La Revue indépendante : La Genèse*, de Camille Lemonnier et la Chronique d'art (Les *XX*) d'Emile Verhaeren.

***

Encore chez Lemerre : *Poésies pour tous*, d'Anaïs Ségalas, où nous retrouvons le sixain : *A une tête de mort :*

Squelette qu'as-tu fait de l'âme?
Foyer, qu'as-tu fait de ta flamme?
Cage muette, qu'as-tu fait
De ton bel oiseau qui chantait?
Volcan, qu'as-tu fait de ta lave?
Qu'as-tu fait de ton maître esclave?

Ce sixain fut cité par Dumas père, dans la préface d'un livre de Roger de Beauvoir, et attribué à Victor Hugo. L'erreur n'a jamais été rectifiée et presque tout le monde y tombe. La voici dissipée.

***

Ce n'est pas un petit mérite, par ce temps de décadences de toutes sortes, d'écrire un livre sain. Il faut louer M. Louis Tiercelin de nous avoir donné ce livre : *Les Anniversaires*, un recueil de poèmes nationaux, auxquels on peut appliquer cette devise : *Mens sana in corpore sano*. La forme irréprochable, d'ailleurs, n'a rien du maniérisme que quelques poètes essaient en vain de mettre à la mode, et les titres des pièces : *Jeanne d'Arc*, *Corneille*, *Le Rire de Molière*, *Mirabeau*, *Lamartine*, etc., disent assez que le poète a chanté les gloires de la France ; il l'a fait avec bonheur.

Le joli volume, imprimé en italiques elzéviriens, a été édité par Albert Savine, 18, rue Drouot, à Paris. (*Communiqué.*)

***

La question à l'ordre du jour, qui consiste à décider si un mari a le droit d'ouvrir les lettres de sa tendre épouse, a fait éclore ce sonnet :

LE MARI, LA FEMME ET LA LETTRE

Une femme avait un amant;
La chose est assez ordinaire.
Le mari — naturellement —
Est jaloux de son caractère.

Il ricane, et d'un air charmant :
— Vous avez lu, dit-il, ma chère,
Qu'un mari peut impunément.....
— Etre brutal et nous déplaire,

Non, monsieur, ce n'est point écrit.
— Paix ! fait le mari qui bougonne,
C'est de vos poulets qu'il s'agit

Et que je puis — la cour l'ordonne —
Tous décacheter..... Il sortit.
— Halô ! fit-elle au téléphone.

***

Paul Féval vient de mourir. Il était un des derniers représentants d'un genre qui disparaît chaque jour, et où il avait trouvé cependant succès et fortune. Le roman-feuilleton, tel que le comprenait Paul Féval, était une œuvre littéraire, par la conception et la puissance d'imagination, comme aussi, en plus d'un endroit, par la valeur réelle du style. Aujourd'hui, ces sortes de productions, composées dans un moule exclusif, toujours le même, ne sont plus que le résultat d'une fabrication toute commerciale.

Paul Féval, né en 1817, avait eu des débuts assez pénibles. Reçu avocat à Rennes, il vint à Paris, ses examens passés, et y exerça le modeste et peu intéressant emploi de commis de banque. Son imagination avait rêvé autre chose : il voulut entrer dans le journalisme et commença par être simple correcteur. C'est là qu'il débuta par quelques vaudevilles, puis un récit, le *Club des Phoques*, et enfin un roman très original, les *Chevaliers du Firmament* lui ouvrit, comme on dit, les *rez-de-chaussée* d'un certain nombre de petits journaux.

Mais sa réputation ne date guère que des *Mystères de Londres*, roman considérable, qui n'a pas compté moins de vingt volumes et qui eut autant d'éditions — ce qui est énorme pour l'époque (1844).

Il publia ensuite les *Fils du Diable*, les *Amours de Paris*, les *Belles de nuit*, les *Parvenus*, les *Compagnons du silence*.

Au théâtre, Paul Féval n'eut à compter que deux tentatives heureuses : le *Fils du Diable* (1847) qui eut cent vingt représentations, et le *Bossu*, qu'il signa avec Anicet Bourgeois en 1863, mais auquel Victorien Sardou collabora. Il y eut même à ce sujet une assez violente polémique entre lui et Sardou.

***

Une amusante OCCIDENTALE, dédiée à Léon Jehin dans *la Casserole :*

Un jour Léon passait : les têtes des choristes
Se courbaient au niveau du « zinc » des liquoristes.
L'orchestre disait : Le voilà !
Un abonné soudain, bonhomme à tête blanche,
Fendit la foule, prit son habit par la manche
Et voici comme il lui parla :

« Léon, auteur d'*Esther*, lumière des lumières,
Qui ne conduis jamais aux brillantes premières
Et les reprises peu souvent,
Ecoute-moi, pacha des violons sans nombre,
Ombre de Jef Dupont qui de Gevaert est l'ombre,
Tu n'est qu'un mufle et qu'un savant!
» Sur tes musiciens que le pétrole éclaire,
Comme un vase trop plein tu répands ta colère,
Gourmandant flûtes et bassons;
Tu brilles sur leurs fronts comme une faux dans l'herbe
Et tu les fais marcher sous ton bâton superbe,
Quand tu nous inondes de sons.

« Mais ton jour vient. Il faut que la *Walküre* tombe,
Que sous nos chuts enfin croule et s'ouvre sa tombe!
Qu'on n'entende plus du Wagner !
Par nos sifflets vengeurs, que Wotan et sa lance,
Brunehilde et Fricka soient réduits au silence,
Eux et leur musique d'enfer !

« Complice de Dupont, au livre de tes crimes
Un démon te lira les noms de tes victimes;
Tu les verras autour de toi,
Ces abonnés, qui n'ont plus de sang dans les veines,
Se presser, plus nombreux que les paroles vaines,
Que balbutiera ton effroi.

« Ceci t'arrivera sans que nul dans la presse,
Pas même Dommartin, puisse, dans ta détresse,
T'aider en nous traitant d'idiots;
Quand même Kufferath, ce Wagnérien immonde,
Et Bazoef et Waller, qui se fichent du monde,
Diraient : — Vous n'êtes que des sots ! »

Léon dans sa main droite avait la « *Walkyrie*,
Dans la gauche, un motet, un Tantum, un Kyrie,
Avec les « Adieux de Wotan » :
Il écouta le birbe et lui laissa tout dire,
Pencha son front rêveur, puis avec un sourire :
Fit : « Nous allons monter *Tristan !* »

LETOCHÉS.

***

Nous avons trouvé, en fouillant, la lettre suivante, que la *Revue anecdotique* a reproduite d'ailleurs, il y a quelques années. Elle est de Gustave Flaubert et n'a rien perdu de sa curiosité :

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai bien peu de temps à vous consacrer, car je pars lundi pour la régence de Tunis, et je suis fort ahuri par mille courses et mille préparatifs. Je voudrais vous écrire une très longue lettre, relativement à votre résolution d'être tout à fait un homme de lettres.

Si vous sentez un irrésistible besoin d'écrire et que vous ayez un tempérament d'Hercule, vous avez bien fait ; sinon, non ! Je connais le métier ; il n'est pas doux, mais c'est parce qu'il n'est pas doux qu'il est beau. Le journalisme ne vous mènera à rien, qu'à vous empêcher de faire de longues œuvres et de longues études. Prenez garde à lui, c'est un abîme qui a dévoré les plus fortes organisations ! Je connais des gens de génie, devenus par lui en quelque sorte des bêtes de somme. Pardon du conseil, si je froisse une sympathie, mais j'ai raison cependant.

Faites de grandes lectures suivies, et prenez un sujet long et complexe; relisez *tous* les classiques, non plus comme au collège, mais pour *vous*, et jugez-les dans votre conscience comme vous jugeriez les modernes, largement et scrupuleusement.

Puisque vous vous intéressez à ce qui me regarde, je vous dirai que si mon roman n'a pas été mis sur la scène, c'est que je m'y suis opposé formellement. J'ai trouvé la spéculation — et elle était fort bonne — peu digne de moi. Plusieurs théâtres en voulaient ; ç'a été une manie pendant un instant, mais tout est fini maintenant.

Ce livre de moi, annoncé dans la *Presse*.

est bien loin d'être fait, puisque c'est pour le faire que je me transporte à Carthage. J'espère pourtant, cet été, l'avancer considérablement, mais je trouve à la chose des difficultés prodigieuses. Soyez bien sûr que je vous enverrai un de mes premiers exemplaires.

Au revoir donc; travaillez de toutes vos forces, de toute votre âme, et croyez que je vous serre les mains très cordialement.

GUSTAVE FLAUBERT.

MUSIQUE

Deux auditions musicales intéressantes ont eu lieu depuis l'apparition de notre dernière numéro; l'une, donnée par M. Heuschling, audition de mélodies signées : Schubert, Schumann, Berlioz, Aug. Dupont, Tchaïkowski, Jean Blockx. M. Heuschling qui phrase toujours avec style et sentiment s'attarde à des choses connues et ne varie pas assez son répertoire; ainsi y a-t-il dans la musique russe tant appréciée maintenant, des choses plus caractéristiques que ces mélodies de Tchaïkowski.

La 2e audition a été donnée au commencement de ce mois par Mme Cornélis-Servais avec le concours de Mlle Cary Mess, violoniste, MM. Edouard Jacobs et Degreef. Elle avait attiré à la Grande-Harmonie une foule énorme qui a fait un succès mérité à nos artistes bruxellois et particulièrement à Mlle Mess, cette toute jeune violoniste de la classe de M. Colyns que nous avons trop rarement l'occasion d'entendre.

***

Si le grand succès de la *Walküre* se double de ce succès pécuniaire indispensable à la vie d'un théâtre, nous pouvons espérer voir *Siegfried* l'année prochaine et la tétralogie complète en 1889. On donnerait alors pendant l'été, à l'instar de Bayreuth, des représentations de l'œuvre de Wagner.

Sans éloigner de Bayreuth la masse de fervents qui s'y rendent et s'y rendront encore pendant longtemps comme en pèlerinage, les représentations françaises de l'œuvre, amèneraient ici tout un public spécial, et Bruxelles deviendrait, après les villes allemandes, le premier centre de propagande wagnérienne.

Voilà qui serait bien fait pour régénérer notre vie artistique.

***

M. Maurice Kufferath publie, chez Schott un volume d'actualité sur la *Walküre*. L'auteur, un ami et un jeune, y fait l'historique des *Niebelungen* d'une façon très attachante et très littéraire Tous les thèmes y sont notés avec soin, et l'ouvrage est comme le *vade-mecum* du Valkyrien profane ou non. Nous le recommandons comme le plus complet qui ait été fait en la matière.

***

Tandis qu'avaient lieu à la Monnaie les dernières répétitions de la *Walküre*, une triste nouvelle arrivée de Saint-Pétersbourg a péniblement affecté les artistes.

Borodine y est mort subitement, à l'âge de 58 ans. Nous ne le connaissions que d'hier et la première œuvre qu'on donna de lui fut sa 2e symphonie, exécutée au Concert populaire, l'année dernière, et renfermant cet admirable *Andante* d'une inspiration pénétrante et troublante dans sa note mystique.

Nous avons vu Borodine, ici, aux répétitions de sa symphonie; c'est un vrai Russe du Nord, grand, de carrure large et puissamment campé avec, dans toute sa personne, quelque chose de modeste et de doux, et portant à son front ployé sous le poids des grands rêves cette expression d'infinie bonté qui rayonne dans son œuvre.

Puisse sa mort, comme pour beaucoup d'hommes de sa valeur, contribuer à pousser cet œuvre au grand jour.

***

Nous lisons dans *l'Art moderne :*

« Les journaux annoncent que M. Ernest Reyer travaille en ce moment à un ouvrage tiré de *Salammbô*, dont il a écrit les deux premiers actes, sur des paroles de M. Camille Dulocle et qu'il destine au théâtre de la Monnaie.

« Nous avons annoncé déjà, et nous ne croyons pas inutile de rappeler que

M. Georges Khnopff a terminé en novembre 1885 une partition sur le même sujet, et qu'il en a écrit le poème et la musique. La dernière scène seule a été exécutée au piano dans une réunion intime.

« L'œuvre est divisée en quatre actes et huit tableaux, dont voici la nomenclature : Acte I. *A Mégara, dans les jardins d'Hamilcar*. Acte II. Premier tableau : *Sur la terrasse du Palais d'Hamilcar*. Deuxième tableau : *Camp des mercenaires*. Troisième tableau : *Enlèvement du zaïmph* (tableau mouvant). Acte III. Premier tableau : *Le Palais d'Hamilcar*. (Hamilcar. — Salammbô.) Deuxième tableau : *La terrasse du Palais d'Hamilcar*. (Schahabarim. — Salammbô.) Troisième tableau : *La tente de Mâtho*. (Salammbô. — Mâtho.) *La prise du camp des mercenaires, trahis par Narr' Havas*. Acte IV. *Carthage. Supplice de Mâtho*.

« Voici, enfin, les personnages, avec les voix résultant, dans la pensée de M. Georges Khnopff, de leur caractère :

« Salammbô, *contralto*. — Mâtho, *ténor*. — Spendius, *ténor*. — Hamilcar, *baryton*. — Narr' Havas, *ténor*. — Schahabarim, *basse* (1). — Taanach, *soprano*. »

Voilà qui nous fait grand plaisir, mais nous laisse un peu sceptique. Chacun sait que Georges Khnopff est un poète exquis, de grand talent; chacun sait encore qu'il est musicien de première force, mais on ignore assez généralement qu'il est fumiste des pieds à la tête C'est lui qui a inventé, après beaucoup d'autres, la *vanité* de la typographie, le manuscrit photographié, voilà l'idéal, et le comble de la joie serait que la photographie s'en effaçât rapidement, de manière à laisser simplement, comme un reflet délicieux, le souvenir d'une œuvre disparue. M. Khnopff estime que les belles choses doivent durer peu.

Nous le soupçonnons donc vaguement d'avoir écrit sa *Salammbô* avec de l'encre anémique (j'entends qui s'évanouit facilement), et nous croyons que M. Reyer arrivera bon premier. Ce ne sera peut-être pas aussi beau que le chef-d'œuvre en germe chez notre ami Khnopff, mais il y a des chances pour que ce soit plus palpable. Qui vivra entendra.

Ou n'entendra pas.

***

Il est étonnant, presque douloureux que sur une scène aussi importante, aussi glorieuse que la Monnaie, les compositeurs belges soient si rarement admis, quand ceux de France en ont l'accès facile et permanent. Nous avons chez nous des compositeurs de talent et il importe de les produire. Nous ne parlons pas de M. Gevaert, un musicologue justement célèbre, mais un compositeur inférieur dont, du reste, nous n'avons plus rien à attendre. Mais il y a Peter Benoît, le robuste flamand qui incarne si bien la pesante vigueur de sa race dans sa musique décorative, sa musique *de plein air*, la seule qui jusqu'à présent ait eu l'occasion de se bien faire connaître; mais il y a un Benoît intime, *subjectif*, comme il dit lui-même, un Benoît tendre, ému, pénétrant qui se révèle en partie dans *Charlotte Corday* et qui, au théâtre, pourrait s'attester dans des œuvres lyriques.

Il y a aussi Franz Servais, ce musicien savant et inspiré qui a condensé en des années de labeur toute l'ampleur de sa grande âme d'artiste — un oiseau de tempête qui a eu peine à restreindre l'envergure de son vol et à transcrire le cri de sa passion. Il y a de lui un drame lyrique : l'*Apollonide*, sur un poème de Leconte de Lisle dont il faut que nous ayons la représentation, ici même, à la Monnaie, dans le pays de ce cher et vrai artiste.

Que d'autres encore !

Emile Mathieu, dont on nous avait promis pour cet hiver un nouvel opéra : *Richilde*, que nous avons vainement attendu; Jan Van den Eeden, qui travaille depuis des années sur *Barberine* de Musset, dont Eugène Robert et Edmond Picard ont tiré pour lui un poème d'opéra — s'il y met une certaine lenteur elle s'explique par le

(1) Schahabarim, ô Khnopff, est, dans *Salammbô*, le chef des prêtres de Tanit, eunuques. En faire une basse, ô Khnopff! Une réhabilitation alors! Tu vois bien que tu es un fumiste.

peu d'espoir de débouchés que nos producteurs doivent avoir conservé; puis Raway, l'original symphoniste des *Scènes Hindoues*, qui écrira certainement pour le théâtre, s'il a la certitude d'y être représenté; puis Huberti, un musicien rêveur, fin, délicat, poète des demi-teintes et des nuances harmoniques, qui doit avoir plus d'un opéra en portefeuille.

Donc qu'on songe à ces vrais artistes, pour qui le pays est inhospitalier et marâtre, car ils valent des Massenet et des Delibes qu'on applaudit à grands renforts de réclames et qu'on proclame « citoyens du pays », quand les nôtres ont le découragement au cœur et s'expatrieraient si une sorte d'instinct insurmontable ne les tenait ici enchaînés.

(*Le Progrès*).

ARTS

M. Aug. Delâtre, l'un des meilleurs imprimeurs d'eau-fortes de Paris, publie sous ce titre : *Eau forte, pointe sèche et vernis mou*, un traité très complet sur ces procédés de gravure. Une lettre de Rops relève encore ce travail où sont exposées avec beaucoup de soin les méthodes usitées aujourd'hui. Nous notons dans cette lettre un passage tapé ferme :

« Avant tout et par dessus tout, j'ai horreur des professeurs de tout poil, et de toute médaille, des doctrinaires, des prédicants, des pontifes à toge et à toque, gens qui d'habitude enseignent ce qu'ils ignorent. Les toges ne servent qu'à cacher les infirmités professionnelles : *Les hémorrhoïdes!!! mes chers amis, qu'ils cachent sous les longs voiles noirs* (1) et les toques : les oreilles d'ânes des institutaires. »

***

Le 12 mars s'est ouverte la onzième exposition de *l'Essor*. L'espace nous manque pour dire tout le bien que nous pensons de cette exhibition qui montre un énorme progrès. Nous y reviendrons.

***

Le 10 mars s'est ouverte à Anvers la première exposition d'un nouveau cercle de jeunes peintres, sous le titre *l'Art Indépendant*. En sont : MM. Léon Abry, Flor. Crabeels, Maurice Hagemans, Alex. Marcette, Is. Meyers, Henry Van de Velde; la première épreuve est bonne, et nous sommes heureux de saluer d'une bienvenue cordiale les jeunes Anversois.

***

On vient de déposer à la Chambre un projet de loi sur LE PASTICHE. La loi sur le droit d'auteur, votée l'an dernier, a frappé la contrefaçon artistique. Les dispositions nouvelles frapperaient la tentative de contrefaçon, sous le nom de Pastiche. L'exposé des motifs, que nous venons de parcourir, et qui est dû à l'un de nos députés les plus spirituels, signale la manie d'imitation qui déshonore notre époque et fait observer avec raison que lorsqu'un grand artiste (Baudelaire, Wagner, Zola, Mallarmé, Manet) a révélé un art nouveau, il suffit de posséder ses œuvres, et que la menue monnaie qu'en donnent les imitateurs est superflue, Bravo !

(*L'Art moderne*).

(1) Les mots en italiques ne sont pas imprimés, mais ajoutés au crayon par Rops, dans l'exemplaire que le grand artiste nous a envoyé.

POÈMES EN PROSE

LE SOMBRE COMPAGNON

Les plaines et les montagnes tremblaient sous le poids des grosses fleurs d'avril. Et le ciel reflétait les blancheurs rosées de la terre. Et le soleil, qui sans doute par un désir de Dieu, était resté d'une lumière pâle tout le jour, pâlissait encore à l'horizon, au point qu'il ressemblait, comme une sœur, à la lune qui s'arquait dans la neige des nues. Et l'on pouvait croire que pour la belle nuit qui se préparait, il y aurait deux lunes au ciel, une seule ne suffisant pas.

— « J'ai rêvé la nuit dernière, » me dit-elle, assise auprès de la fenêtre argentée. « J'ai rêvé. » Et sa voix chantait, et ses regards éteints, plus que sa voix lointaine déjà, sollicitaient une question.

— « Rêvé? » Et ce beau vocable aux ailes de nuit s'arrêta tremblant sur mes lèvres. « Et quel a été ton rêve? » lui demandai-je, m'emparant de ses mains blanches amaigries, craignant qu'elle m'échappe, et regrettant ma question.

— « Je glissais dans une barque blanche sur un large fleuve aux eaux claires. Le ciel était immaculé. A l'horizon le fleuve entrait

dans le ciel. La barque voguait lentement obéissant à un magnétisme irrésistible. A l'avant, et à contre-jour, se tenait un homme. Il m'apparaissait tout noir, se silhouettant dans le disque du soleil. Je ne pouvais distinguer ses traits, et cependant je sentais qu'il était triste, et triste à cause de moi. Où allions-nous? J'eus peur, et me rejetai en arrière pour résister à la force occulte et fatale qui m'attirait. Je fis un mouvement de la tête, et ce mouvement me réveilla. »

En parlant, elle regardait le ciel; et moi, qui étais assis devant elle, à contre-jour, je voyais dans ses yeux passer de longs nuages blancs. J'étais triste, j'aurais voulu lui dire de ne plus parler de ce rêve, et de n'y plus penser. Mais elle reprit.

— « Plus tard dans la nuit, j'eus un autre rêve. J'étais encore lentement emmenée, mais cette fois dans un carosse si bien suspendu que je ne sentais le moindre cahotement. Il était tendu de satin blanc, et par les portières je voyais des deux côtés de la route d'immenses champs de blé, argentés par la lune, et qui frissonnaient sous le vent d'électriques phosphorescences. Je n'entendais pas le sabot des chevaux, et il me sembla que j'étais emportée par une force mystérieuse. Je n'avais plus peur, et la mort m'eût été douce au milieu de ces féeries de blanches lumières. »

Elle regardait toujours le ciel. Je frissonnai. Et encore une fois, j'aurais voulu pouvoir lui crier : « Arrête. Tais-toi... tais-toi. » Mais il était trop tard. Moi-même j'étais entraîné.

Elle continua, et sa voix mourait.

« Cependant je n'aurais pas voulu expirer, seule, loin de toi. Tout à coup, devant moi, s'assit un homme sombre, je ne voyais que sa silhouette, mais je te reconnus. Et je me dis alors que je pouvais m'éteindre. »

Elle me fixa, j'étais assis à contre-jour. Elle eut un léger frisson en arrière.

Et ce mouvement la réveilla, mais dans un autre monde. Et je pressais encore ses longs doigts amaigris, et il me sembla que je tenais en mes mains des rayons de la lune.

LA MORT DE L'HEURE

Dans une grande salle, un silence religieux écoutait; car le silence écoute, lorsqu'il ne parle pas.

Autour d'une lourde et large table en ébène poli, étaient assemblés de grands fauteuils vêtus de leur housse blanche.

De hautes plantes, placées près d'une fenêtre, découpaient sèchement

leurs feuilles acérées sur le ciel, et se reflétaient dans la table noire, unie et brillante, comme dans un lac sombre et dramatiquement muet.

La glace était frileusement blanchie d'un rayon de lune; il semblait qu'il neigeait dans l'obscurité, à flocons prismatiques.

La lune étendait sur les fenêtres qui paraissaient très élevées une lumière fatale.

L'horloge tic-tacait régulièrement.

Et le silence était impressionné par ce qu'il entendait.

« Tout ce qui est arrivé devait arriver. Nous l'avions prévu, et cependant nous sommes tristes. »

« Moi je suis triste, parce que je vois toujours devant moi ce lac attirant; je voudrais m'y noyer, et je ne puis bouger. »

« Ce qui me désole, moi, c'est la cruelle fatalité de la lune; il y a du drame dans cette lumière. »

« Oh! qu'il fait froid! Voyez donc comme il neige, nous sommes déjà tout blancs. »

« Moi j'ai peur, parce que je n'ose parler, le silence nous écoute. »

« Et moi je suis triste, non à cause du deuil prévu qui nous frappe, mais parce que l'horloge a conservé en notre malheur son tic-tac des temps heureux. Elle n'a donc pas d'âme. »

Lors le balancier tomba avec un petit bruit sec, l'horloge s'arrêta, et un soupir humain, léger comme le dernier soupir d'un enfant, s'échappa.

Et le silence entendit psalmodier des prières, comme si quelqu'un venait de trépasser.

L'INFATIGABLE PÊCHEUR

Le lac chantait au vent du soir.

Sur une yole faite d'un tronc de bouleau, un squelette s'avança. Il ramait doucement, et cependant ses os craquaient. Son crâne était coiffé d'une toque de satin noir, au fond de ses orbites phosphoresçaient de clignotantes prunelles. Il traversa des roseaux, et ses coups de rame semblèrent être des coups de faux, puis il s'approcha des grands cygnes qui glissaient sur le mystère du lac.

« Beaux seigneurs, leur dit-il, ayez pitié de moi. Je suis un pauvre homme. Il m'est resté, après la mort, assez de mon âme pour animer mon vilain squelette. Et volontiers je quitterais cette hideuse carcasse, si l'un d'entre vous me permettait de me loger en lui. Je me suis adressé aux êtres qui vivent sur terre et dans les airs. J'ai même supplié les plantes. Tous m'ont repoussé. Vous, cygnes majestueux, me paraissez charitables. Vous

êtes les maîtres du lac; et cependant celui d'entre vous qui accepterait mon âme, deviendrait le chef de ses frères et le roi de ces parages, car je possède la science. »

Les cygnes dédaigneusement s'écartèrent de lui.

Le pauvre squelette reprit ses rames avec résignation, et se dirigea vers les fleurs. Mais les nénuphars lui fermèrent leur corolle, et les belles de nuit se cachèrent sous l'eau.

Il pleura de lumineuses larmes, et plus désespéré regagna le bord. Il s'éloignait du lac lorsqu'il vit, pendus devant la chaumière d'un pêcheur, des lignes et des filets.

« Si je m'adressais aux poissons, se dit-il. »

Il prit une ligne et se mit à pêcher.

Chaque fois qu'il lève un poisson, le squelette lui demande : « Veux-tu de mon âme? » Le poisson refuse et, charitable, il le rejette à l'eau. Mais il ne se décourage plus, toutes les nuits il revient pêcher.

LES DEUX POIGNARDS

Deux frères avaient entre eux telle ressemblance qu'ils se haïssaient. Leur mère leur ayant donné mêmes aspirations, ils choisirent fatalement la même carrière. Et la jalousie augmenta leur haine. Ils sentaient que l'un nuisait à l'autre. Mais pourquoi étaient-ils ensemble au monde?

Ils aimèrent la même femme. Et cette femme, tant ils se ressemblaient, les chérissait également et ne savait lequel choisir pour époux. Il fallait que l'un d'eux mourût.

Une nuit, les deux frères se rendirent sous les fenêtres de la bien-aimée.

L'aîné se dirigeait vers la demeure lorsqu'il vit, sous le portail d'une église, un long objet qui brillait d'un éclat magnétique. Il se pencha et reconnut que c'était un poignard.

« Un poignard trouvé devant une église? se dit-il. Dieu me permet donc de tuer mon frère. »

Il se cacha dans l'ombre près de la maison de la belle, pressentant que son frère allait arriver.

Cependant, le cadet suivait le même chemin lorsqu'il vit, sous le portail de l'église, un long objet qui brillait d'un éclat magnétique. Il crut voir un rayon de lune et voulut continuer sa route. Mais l'objet l'attira irrésistiblement à lui. Il se pencha et reconnut que c'était un poignard.

« Un poignard trouvé devant une église? se dit-il... Et puis j'ai été entraîné vers ce poignard?... Dieu m'ordonne donc de tuer mon frère. »

Et cachant l'arme, il s'approcha à pas étouffés.

L'aîné le vit s'avancer et voulut s'élancer sur lui, mais il crut deviner que son frère, lui aussi, venait se mettre en embuscade et, pour s'en assurer, il attendit.

Et le cadet se glissa dans l'ombre.

Leurs regards illuminés par la haine se rencontrèrent. Alors tous deux marchèrent franchement l'un vers l'autre et sans faire de bruit pour ne pas éveiller leur bien-aimée.

Ils levèrent leur poignard. Mais la lune fit briller les deux lames d'un éclat magnétique et les deux frères regardèrent leurs armes.

Un éclair traversa leur âme. Les deux poignards étaient semblables. Ils avaient été trouvés devant la même église... « Dieu veut donc que nous nous entretuions », dirent-ils en même temps. Et, après s'être embrassés pour la première fois de leur vie, ils relevèrent ensemble et machinalement leur arme et s'entretuèrent.

LES EAUX MAGNÉTIQUES

De grands chariots aux silhouettes inquiétantes reposent près du canal. Et, dans le brouillard de la soirée, on croirait voir de fantastiques animaux qui soufflent d'ahan, épuisés par de longs voyages, longs de mille lieues. Ils sont arrivés, assoiffés ils ont bu longuement, puis se sont endormis sans pouvoir se coucher, tant la fatigue les raidissait.

Plus loin, une grue gigantesque se hausse dans l'ombre sur ses pattes de fer et tend avidement le cou pour manger la lune.

Les arches du pont font songer à d'énormes oiseaux arrondissant leurs ailes puissantes.

Et noir, sur le canal lumineusement sombre, glisse un mystérieux bateau. Où va-t-il? Lui-même l'ignore peut-être. Il passe comme un nuage muet et menaçant dans un ciel orageux.

Et toutes choses dirent : « Taisez-vous, les hommes. Nous ne pouvons parler lorsque vous faites du bruit ».

Et l'on entendit : « Mes eaux sont magnétiques. De brûlants parfums s'en dégagent. Et si éloignée que soit la grande ville, je sais en attirer les amants qui viennent fatalement à moi, et me donnent leurs derniers baisers. J'aime les corps amaigris par la misère et le vice, j'aime les cerveaux malades, les yeux phosphorescents et les cœurs qui battent fort ».

Et les arbres qui longent le canal frémirent d'indignation.

« Silence vous autres. Il y a longtemps que vous seriez noyés si vous n'étiez retenus à la terre. »

On allume les réverbères. Et les flammes, pleurant leurs reflets désespérés dans l'eau dramatique et vacillant dans les dernières lueurs enténébrées du jour, semblent avoir été entourées de crêpe pour le passage d'un cortège funèbre.

HECTOR CHAINAYE.

ORAISONS NOCTURNES

I

En mes oraisons endormies
Sous de languides visions
J'entends jaillir les passions
Et les luxures ennemies.

Je vois un clair de lune amer
Sous l'ennui nocturne des rêves
Et sur de vénéneuses grèves
La joie errante de la chair.

De mauvaises tendresses noires
Reviennent troubler ma raison;
Sous une éclipse à l'horizon
Je vois des marais illusoires !

Il est temps, Seigneur, il est temps
De faucher la ciguë inculte !
A travers mon désir occulte
La lune est verte de serpents !

II

J'entends les virides poisons
Et les jaunes lys des luxures
Elever leurs sèves obscures
Sur mes arides oraisons.

Epaisses des crises passées
Leurs moites végétations
En glauques salivations
Coulent à travers mes pensées !

Seigneur, versez donc dans mon cœur
Vos grâces aux fraîcheurs aiguës,
Car le tiède vert des ciguës
Enveloppe seul ma langueur !

J'étouffe sous votre rancune !
Seigneur ! ayez pitié, Seigneur !
Ouvrez au malade en sueur
L'herbe entrevue au clair de lune !

MAURICE MAETERLINCK.

CAUCHEMAR — ACTUALITÉ

A MON AMI LE NIHILISTE SERGE POURTENKFF.

Cependant j'avais recommandé formellement à ma domestique de protéger mon repos contre les fâcheux. A peine étais-je au lit depuis une heure qu'elle venait me réveiller, objectant l'insistance de mon ami Félianine, que j'entendais marcher dans la pièce voisine. Le Russe avait parlé d'une communication urgente, d'un objet de la plus haute importance. Je me levai.

Un personnage intéressant, ce Félianine. Vingt-cinq ans à peine et paraissant plus jeune encore. Une exquise douceur de manières, presque de la timidité. Un visage rose, frais comme le visage d'une fillette; des cheveux de ce blond inexprimablement tendre qui est particulier aux demoiselles d'Inverness et aux bébés; une moustache si fine, si légère et si pâle qu'on eût dit de la soie vierge. La taille bien prise, plus gracieuse que virile. Une voix pleine de caresses, chantante, où l'accent du Nord pique des notes graves. D'ensemble, un fort joli garçon.

Ce timide, qui ne compte pas dix années de vie personnelle, a déjà une histoire. Affilié au groupe nihiliste de Saint-Pétersbourg dès sa seizième

année, Félianine a connu la Sibérie, a pu s'en évader, s'est trouvé à Saint-Pétersbourg juste à temps pour contribuer à l'explosion du Palais d'Eté, s'est entendu, perdu dans la foule, condamner à la potence par contumace et n'a quitté la Russie qu'après avoir vu le bourreau pendre ses deux frères sur la place Semianowski. Après quelques mois passés en Suisse, il a gagné Paris, où un emploi lui permet de vivre, c'est-à-dire de conspirer.

Quand je le rejoignis dans mon cabinet de travail, je fus surpris de sa pâleur. Ce n'était plus le garçon calme, froid de tous les jours. Aussitôt je songeai à quelque nouvelle persécution de l'audacieuse police russe, à un danger inattendu ; mais lorsque je lui en parlai,

— C'est vous, au contraire, me dit-il, qui êtes en péril, et je ne suis venu vous déranger que pour vous donner un salutaire conseil.

Je me crus encore sous l'influence du sommeil.

— Que voulez-vous dire, Félianine?... Un péril,... un conseil.... Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, fit-il, en prenant place vis-à-vis de moi.

Ah! dussé-je vivre cent ans, mille ans, jamais, jamais, jamais il ne me sera permis d'oublier cet entretien. Ni mes plaisirs, ni mes chagrins, ni mes amours ne rempliront assez ma pensée pour en chasser le souvenir atroce qu'une heure y a gravé. Et quand je deviendrais fou, quand ma mémoire sombrerait avec ma raison, je me souviendrais encore de cela. Je verrais — oh ! je verrai toujours ! — devant moi ce jeune homme affable, souriant, correct, me parlant avec son assurance habituelle bientôt reconquise, m'initiant à son projet démoniaque — et puis....

« — ...Vous nous avez parfois raillé, disait-il, et, de fait, vous en aviez bien le droit. Le nihilisme est dans son enfance, et ceux-là sont vraiment d'une sensibilité par trop irritable qui s'épouvantent de ses piètres exploits. Des tâtonnements, tout au plus. Russes, Irlandais, Français, tous ceux qu'une impitoyable logique fait recourir aux moyens violents, — car les expédients recommandés par la modération sont illusoires, — tous ceux-là n'ont rien accompli de sérieux qui mérite la haine épouvantée des vieilles bourgeoisies. Miner quelques lieues de voie ferrée, faire sauter la salle du banquet impérial, mitrailler le tsar, poignarder quelques policiers, jeter bas une vieille tour de Westminster, loger une bombe sous les banquettes d'un café de Lyon,... vous disiez vrai : ce sont besognes vaines. On reconstruit le palais, on relève la tour, on remplace les policiers. Peines perdues. Tout à recommencer. Ce n'est point là notre but. Ce que nous avons juré de réaliser, c'est la destruction totale. Il faut qu'il ne reste rien. Rien, entendez-vous?... »

Si j'entendais! Je n'en étais point à ma première conversation de ce genre avec le jeune Russe. Maintes fois, soit dans la nonchalance de nos promenades, soit assis le soir face à face au coin du feu, j'avais écouté, en curieux passionné, ses évocations de la guerre sociale. Mais cette nuit j'attendais avec anxiété cette communication urgente, capitale....

Si j'écoutais!...

— « Depuis que je suis libre, j'ai songé uniquement au but à atteindre; j'y ai travaillé — je le dis avec orgueil — sans qu'une minute de mon temps ait été gaspillée, perdue. Ce soir je suis heureux : j'ai enfin trouvé le moyen rêvé, l'agent infaillible qui doit nous donner *la fin de tout!*...

« J'ai étudié toutes les poudres explosibles. Dans ma petite cabane de Valmondois, si jolie en été sous les fleurs, j'ai d'abord étudié la vieille poudre à canon; j'ai substitué tour à tour au salpêtre le nitrate de soude, le nitrate de baryte, le nitrate d'ammoniaque et le chlorate de potasse : je n'ai obtenu que des compositions bonnes tout au plus à lancer des boulets ou à tuer des perdreaux. J'ai examiné ensuite les pyroxiles, le fulmi-coton, le bois nitrifié. Chimiquement, physiquement, mécaniquement, ils sont impropres au grand œuvre; l'instantanéité de leur action est douteuse. Les Irlandais fondaient quelque espérance sur les picrates et les fulminates, — j'ai voulu voir. Les Irlandais se trompent. Le picrate de potasse, le picrate de plomb, le picrate d'ammoniaque, le chlorure et l'iodure d'azote seraient suffisants s'il s'agissait de faire tomber quelques pans de mur. J'en dirai autant du fulminate de mercure, qui se décompose avec une lenteur ridicule... Mes études se sont étendues à des poudres spéciales, vantées en certains pays; j'ai analysé et soumis à l'expérience la poudre anglaise d'Harsley, le Rhexit des Autrichiens, la Sébastine et la dynamite à l'ammoniaque des Suédois, le lithofracteur et la dualine des Allemands, le Rend-Rok, la poudre de Vulcain et la poudre d'Hercule des Américains. Aucun de ces explosifs ne m'assurait un résultat satisfaisant.... Pour faire sauter le plus petit quartier de Saint-Pétersbourg ou de Paris, il faudrait les accumuler tous en quantités considérables. Or, pouvons-nous réunir ces quantités? Non. Pouvons-nous fabriquer, transporter ces poudres sans donner l'éveil, sans nous trahir? Non. Et puis ce serait trop long et il nous faudrait trop de complices... »

Ce disant, il souriait, Félianine, dédaigneusement, en homme supérieur prononçant sur des vétilles. Il n'avait pas l'air méchant. On eût dit, à entendre la jolie mélodie de sa voix, à contempler ses clairs yeux bleus, un poète bavardant à travers des souvenirs de lectures.

Il alluma une cigarette, et poursuivit :

— « Ne perdez pas de vue qu'il ne saurait plus être question ici d'une explosion locale. Il faut que tout saute à la fois. Il faut que, sur un signal donné par moi, Paris, Saint-Pétersbourg, Londres, Berlin, Vienne, Rome, Madrid, Bruxelles, Copenhague, Lisbonne, toutes les capitales, toutes les grandes villes, toutes les cités maudites, toutes les citadelles de la féodalité contemporaine, soient réduites en cendres. Il faut que plus rien ne subsiste. Plus rien... »

Et il accentua cette parole d'un geste large, rapide, qui semblait effacer d'immenses horizons.

— Et, dis-je lentement, — ma voix tremblait un peu, — vous avez trouvé?

Il dit « oui » d'un signe de tête.

— Mais il vous faudrait des années!...

Il répondit lentement, sans émotion perceptible :

— Il me faudra environ une heure.... Non, pas même une heure. Le plus long était de tout préparer, et...

— Et?

— Et c'est fait!

« ...Je vous épouvante, n'est-ce pas? Sachez-le, je me fais peur à moi-même. Que de fois, depuis ma fuite et tandis qu'en mon laboratoire je préparais la solution, j'ai senti les larmes obscurcir mes prunelles et mon cœur saigner. Oh! mon cœur! Mon lâche et misérable cœur! Ce cœur qui me parlait, qui plaidait dans ma poitrine la cause des victorieux, des oppresseurs, des voleurs et des assassins! Ce cœur qui se faisait le complice des bourreaux de mes frères! Oh! il m'a fallu lutter, et douloureusement! Mais grâce à ma logique — ou à ma passion, c'est la même chose — je suis aujourd'hui maître de moi...

« ...Je vous épouvante parce que je vous dis : « C'est fait ». Eh bien, oui, c'est fait. Ceux qui souffrent ont assez attendu. Il n'est plus temps de discuter les politiques, les systèmes, les philosophies. A quoi cela nous mènerait-il, puisqu'après des siècles écoulés cela ne nous a mené à rien? A rien! Eh bien, on le verra, ce « rien » auquel aboutissent les doctrines de nos hommes d'Etat, ceux de la république comme ceux de l'empire, ceux de la monarchie constitutionnelle comme ceux de la monarchie traditionnelle. Puisque « ce rien » est le total des générations, regardons-le bien en face et détruisons les nombres figurés par les siècles et les événements. »

Un professeur de mathématiques spéciales, faisant son cours, ne se serait pas exprimé de façon plus calme, plus égale. Félianine était remarquable par son geste simple, naturel, harmonieux en raison du ton. Par instants,

un bref mouvement des paupières, découvrant des yeux qui interrogent, qui vont au devant de l'objection, qui l'appellent ; puis d'imperceptibles haussements d'épaules en réponse à de mentales objections.

— Le moyen? dit-il. Ah! oui, vous avez raison : revenons au moyen. Partons de ceci : il est nécessaire que la catastrophe se produise au même moment sur tous les points où notre logique nous la montre nécessaire... Voyons. Je vous ai dit l'insuffisance des poudres. J'arrive au mélange détonnant connu sous le nom de nitroglycérine. ....Vous savez? Bon. C'est un liquide jaunâtre, huileux, insoluble dans l'eau et plus lourd qu'elle. — J'appelle votre attention sur ces deux propriétés. — La nitroglycérine détonne violemment et se transforme en gaz sans donner de résidus ; elle renferme, en proportions miraculeusement combinées, les éléments comburants et combustibles, l'hydrogène et l'oxygène. Sa stabilité est parfaite ; la rapidité de sa décomposition est inexprimable. Il n'y a de mots en aucune langue pour traduire cela ; c'est la pensée, l'éclair. Le choc et l'explosion ne font qu'un. Enfin, le volume des gaz et la chaleur dégagée par son explosion se formulent en des chiffres fantastiques. Sa force dynamique n'est peut-être pas encore tout à fait connue ; à de certains moments elle déroute la science et jusqu'à l'imagination des chimistes. Quant à sa préparation, elle est élémentaire : vous l'obtenez en faisant agir un mélange d'acide azotique et d'acide sulfurique sur de la glycérine pure...

« ...Telle est la puissance de cette composition que la chimie, effrayée, s'est préoccupée de l'amoindrir par l'adjonction de poudres inertes. — C'est à cette préoccupation que nous devons la dynamite, bonne seulement lorsqu'elle a pour base les poudres actives. — Eh bien, c'est à la nitroglycérine que j'aurai recours...

« ...La nitroglycérine, vous ai-je dit, plus lourde que l'eau, y est insoluble. Tout est là. Ayant épuisé plusieurs modes d'application, j'imaginai finalement de faire disposer, le long des murs de mon laboratoire, environ huit cents mètres d'une petite gouttière en plomb, à moitié remplie d'eau. Vous me suivez? Bien. Sur un point de cette gouttière, j'ai mêlé à l'eau cinquante grammes — rien que cinquante ! — de nitroglycérine. Eh bien, en moins de trois minutes, cette quantité de nitroglycérine s'était partagée en une infinité de gouttelettes microscopiques — des millions ! — dans toute la longueur de la gouttière. L'eau circulant autour du laboratoire avait distribué, sur tous les points des murs, des molécules de l'explosif. Une seule de ces molécules, si on lui imprimait le plus léger choc ou si elle tombait à terre, ferait sauter la maison et jusqu'à la muraille qui clôture le jardin à vingt mètres alentour.

« ...Vous m'avez compris, n'est-ce pas, et déjà vous concevez le dénouement au devant duquel chaque heure nous porte.

« ...Au jour que je fixerai, — et ce jour ne peut être éloigné, — ce que j'ai fait dans les tuyaux de mon laboratoire, des hommes dévoués le feront pour la canalisation d'eau potable des grandes capitales. Ici, par exemple, dès la nuit venue, cinq tonneaux de nitroglycérine seront introduits dans les cinq grandes canalisations d'eau de la ville de Paris. En une heure, les molécules du foudroyant mélange seront partout sous les rues, dans les réservoirs, le long des égouts, contre les conduites de gaz. Des milliards et des milliards de gouttelettes couleront doucement, véhiculées par l'eau innocente, sous les boulevards, sous les ministères, sous les palais, sous les casernes, sous les statues, sous les théâtres, sous les repaires des policiers, sous les caisses de la haute banque, sous les résidences des anciens rois et des empereurs abolis! En une heure Paris sera miné sans que nous ayons remué une pelletée de terre, ni dérangé un caillou, à l'aide seulement des travaux exécutés de longue date et bénévolement par nos ennemis. Ah! lorsque, en échange de quelque modique salaire cruellement marchandé, ils faisaient descendre ceux de la plèbe dans l'argile immonde des grandes villes pour y faire circuler l'eau claire, ils étaient loin de songer, les oppresseurs, les princes, les capitalistes, les bourgeois, qu'une nuit cette eau vive, si facilement obtenue, roulerait sourdement la ruine et la mort sous le pavé balayé des avenues! Leurs savants n'avaient rien prévu! Et celui-là même qui trouva la nitroglycérine, — ce bourgeois! — est mort, dans sa gloire noire, sans se douter qu'un vengeur s'emparerait de cette force aveugle pour faire place en ce monde à des sociétés neuves et plus belles!

« ...Ce que je dis pour Paris, pensez-le pour l'Europe. Au même moment, Paris; au même moment, Saint-Pétersbourg; au même moment, Londres; au même moment, Constantinople.

« ...Et contemplez! Voici que commence le désastre! L'huile fatale est partout, les villes sont minées! Regardez. C'est l'aube. La capitale se réveille. On va préparer le café au lait et le chocolat des bourgeois. Faites! La cuisinière ouvre le robinet; une seule des molécules de nitroglycérine a-t-elle frappé son poëlon, tout saute! Si, par miracle, l'eau a coulé lentement, la cuisinière dépose tranquillement sur son fourneau vingt ou trente gouttes qui, chauffées bientôt à cent et dix degrés, pulvériseront deux ou trois immeubles. Sur tous les points, mêmes causes naïves, mêmes résultats terrifiants. Les pompiers accourent! C'est de la nitroglycérine que leurs pompes lanceront sur les maisons en braises. Tout s'effondre! Tout brûle! La commotion a gagné aussitôt les canaux, et voici la chaussée éventrée,

dispersée, réduite en poudre, élargissant à chaque détonation de nouveaux précipices !... C'est l'écroulement des vieilles cathédrales, prisons mystiques où les idées ont pleuré, esclaves ; c'est l'engloutissement des palais élevés aux morbides sensualités des peintres et des sculpteurs, le néant pour les Louvres, les Pinacothèques, les Royal-Gallery ! C'est la chute tragique et ridicule des statues qui se vantaient — les impudentes ! — d'éterniser le souvenir de nos faux grands hommes ! Vous vouliez de la conciliation ! En voilà ! Les trois mille appartements du Vatican crouleront en face des deux cents écuries du Quirinal, roulant dans la même poussière embrasée. Vous visiez à l'égalité ? Où sont les Rothschild ? Où sont leurs laquais ?... Plus de rois, plus de dignitaires, plus de magistrats, plus de régiments, plus de pédagogues, plus d'usuriers, plus de catins !... C'est la fin de tout !...

« ...Vous me regardez. Vous n'avez pas l'air de comprendre !... Mais vous ne sentez donc pas que ce cataclysme est nécessaire et que c'est la bonne nouvelle du salut que je vous apporte ! Quel autre remède trouverez-vous au mal qui nous tient, qui endort les uns et qui étrangle les autres ? Une révolution ? Nous ne comptons plus nos révolutions et, si quelques intrigants en ont tiré profit, l'universalité des hommes n'y a trouvé que de nouvelles douleurs.

« ....Je sais bien que vous allez me dire : les victimes ? Soit. Examinons ce côté sentimental de la question. Il y aura des victimes, beaucoup, plusieurs millions. Eh bien, quoi ? C'est une misère ! Les conquérants, les papes, les Césars, les sectaires, les politiciens, les philosophes ont fait des victimes, et cela sans but, niaisement, par un pur besoin d'égoïsme, d'agitation et de férocité. Détruire Paris, ce n'est même pas nouveau, mon cher. Bismarck l'a bombardé, Vallès a signé des ordres d'incendie, Thiers y a fait tonner trois mille pièces de canon pendant une longue semaine. Je ferai des victimes, pardi ! Mais à coup sûr un peu moins que le grand Napoléon... Et cette fois au moins l'hécatombe ne sera pas stérile.

« ...D'ailleurs, qui diable allez-vous plaindre ? L'homme des villes, l'homme infirme ou l'homme artificiel, poussé sur le fumier de toutes les corruptions. Le beau monde, vraiment ! Quelques génies, quelques talents, quelques caractères, — cinq ou six hommes tout au plus ! Qu'est cela en comparaison de la rénovation totale de l'espèce !... »

L'enthousiasme, — cette ivresse des âmes sobres, — donnait à Felianine, avec une chaleur neuve éclose dans sa voix, des accents d'apôtre, des inspirations singulières, des phrases rouges où flambaient des tragédies. Cela dura peu. Le jeune russe revint bientôt au ton calme, froid qui lui était habituel.

— Bref, conclut-il, nous sommes prêts... Je n'ai plus que quelques ordres, les derniers, à donner... En cette circonstance, j'ai songé à vous. Non seulement, vous m'avez procuré l'emploi et les leçons qui m'ont donné le pain quotidien, mais, l'an dernier, lors de mon arrestation, vous êtes intervenu auprès du ministre et vous avez obtenu mon élargissement. Grâce à votre généreuse bienveillance, les complots de la police russe ont été déjoués et mon extradition a été refusée au gouvernement du tsar. Je ne vous dois pas seulement la liberté, je vous dois d'avoir pu préparer dans l'ombre, à loisir, mon œuvre de vengeance et de justice. Réellement, bien qu'à votre insu, vous aurez été mon premier complice, et le plus utile : celui sans lequel rien ne pouvait réussir. A ce titre, vous deviez être sauvé. Eh bien, partez sur-le-champ, gagnez un coin de la campagne, loin des villes, au bord d'une rivière ou au fond d'une forêt. Faites vite; votre salut est à ce prix. Dans quelques jours, il serait trop tard.

. . . . . .

Il ne me vint pas un mot aux lèvres.

Depuis quelques secondes, je jouais machinalement avec la crosse d'un petit revolver qui tient lieu de presse-papier sur ma table de travail. Tandis que Felianine parlait, je regardais tantôt le jeune Russe, tantôt l'arme mignonne, ciselée et damasquinée, au fond de laquelle dormaient les cartouches, — et cela sans y songer, par un geste routinier.

Quelle force me poussa subitement? Je ne sais. Mais tout à coup, je braquai le canon du pistolet vers mon ami le nihiliste et, instinctivement, comme on se protège, je lui logeai deux balles dans la tête.

. . . . . .

... Et je demande maintenant si je n'ai pas, mouchard providentiel, arrêté le rédempteur.

CH.-M. FLOR O'SQUARR

INCANTATION [1]

I

Eros, roi des cœurs vagissants, sagittaire railleur dont les flèches ignées hérissent de désirs les reins mortels ! De l'Olympe descends et viens de ta divinité animer cette forme pieusement pétrie, selon le rituel.

A t'évoquer l'heure est propice, le taureau bondit au Zodiaque; Pasiphaë le suit, d'une course affolée, aux champs crétois.

Les doux mystères du printemps, dans la forêt frissonnante se révèlent à l'amant hardi, à la craintive amante. Les mondes amoureusement dans leur ronde solaire irradient jusqu'à nous de purs rayons de lumière.

L'air est plein de baisers flottants qui effleurent très doucement les bras nus des neiges. Quel souffle chaud fait voltiger aux lèvres la moue d'un baiser, le poil follet aux nuques frêles; du Désir jaillit sous les pas; et dans les plis droits des tuniques des effluves montent lubriques.

Alanguies, enlacées et le regard perdu, sous bois elles s'en vont interroger les fleurs; et dans l'écorce des bouleaux, avec l'épingle de leurs cheveux, elles écrivent le nom qu'elles n'osent pas prononcer.

Loin du pédagogue ennuyeux, l'adolescent rêveur s'esseule en des chemins ombreux pour écouter la voix nouvelle qui parle en lui et qui parle d'aimer. A travers le fourré, entend-il pas ricaner les vieux faunes : aperçoit-il point l'éclair charnel d'une nymphe surprise et qui fuit vers les saules, un peplos mal jeté sur ses beaux membres nus.

Eros, roi des cœurs vagissants, sagittaire railleur dont les flèches ignées hérissent de désirs les reins mortels ! De l'Olympe descends et viens de ta divinité animer cette forme pieusement pétrie, selon le rituel.

II

Eros, roi des cœurs battants, titilleur des seins turgescents, entremetteur de la nature entière, proxénète par qui tout rut est exaucé, insuffle à cette argile et l'extasie amollie du plaisir qui s'avance et les spasmes délirants.

---

(1) Prononcée par Nebo dans *l'Initiation sentimentale*, troisième roman de la Décadence latine, pour paraître en mai 1887, chez Edinger.

C'est toi qui règnes et resplendis quand sous l'or d'Hélios, la strideuse cigale chante les pâmoisons de la terre enflammée : quand l'argent de Phœbé poudroie dans la nuit bleue, autant de cubicules, autant d'autels, Eros ! autant de sacrifices en ton nom, puissant Dieu !

Comme des lutteurs acharnés, les amants l'un à l'autre liés ne sont plus qu'un seul corps ; ils balbutient des mots perdus dans les baisers ; en leurs fauves ardeurs ils crient et mordent. Zeus alors peut lancer ses foudres redoutables, Poséidon soulever les vagues monstrueuses et celles-ci vomir d'effroyables dragons, — sans troubler seulement ces mortels enivrés. Le battement de leurs artères et la pulsation de leur cœur les fait semblables aux dieux, extasiés et solitaires, sans pensée et sans peur.

Eros, roi des cœurs battants, titilleur des seins turgescents, entremetteur de la nature entière, proxénète par qui tout rut est exaucé, insuffle à cette argile et l'extasie amollie du plaisir qui s'avance et les spasmes délirants.

III

Eros, roi des cœurs mourants, déceveur des âmes candides qui souffles l'inconstance au cœur, la lassitude au corps, donne à cette effigie le regard éperdu d'un grand amour trompé, artisan des déceptions amères.

Lamentables et obstinées, les chercheuses d'amour ne te maudissent pas les seins pendants, les lèvres lasses et le corps tout meurtri au combat du plaisir, elles mendient encore un même amant trompeur. D'autres, à l'abandon, ne se résignent pas et de la même main qui versait la caresse broient la ciguë, impuissantes à garder leur amant, elles le donnent à la Mort.

Plus avides, les mâles fourragent des baisers sur les lèvres qui passent et presque sans choisir errent de femme en femme : Là-bas, à l'écart, le rocher de Leucade atteste, ô Dieu de la vie, que tu fiances à la Mort. L'humanité te fait, Eros, un effrayant cortège ; les râles du trépas, les râles du plaisir, affreusement se mêlent ; ces cris confus sont-ils de haine ou de bénédiction, ces passionnés, tes serfs, sont-ils sages ou fous ? Charmes-tu la vie ou bien si tu la troubles ?

Eros, roi des cœurs mourants, déceveur des âmes candides qui souffles l'inconstance au cœur, la lassitude au corps, donne à cette effigie le regard éperdu d'un grand amour trompé, artisan des déceptions amères.

IV

Eros, roi des formes aimées, au milieu de l'oubli d'un siècle inconscient tu renais sous main et ta gloire à nouveau par mon art apparaît. Aux Erotides les Thespiens t'ont-ils voué plus bel icône! Je t'ai ressuscité, Eros, pour te braver et te vaincre; Vois en moi, Antéros le hiérophante, — Maître.

La forme splendide où tu revis n'est que le signe de ma volonté; sous ces traits d'argile j'enchaîne tes prestiges et tes charmes et la cause seconde qui fait ta force.

J'ai brisé la ligne verte dès longtemps et je la brise aujourd'hui pour cette vierge : aussi t'ai-je donné le double charme asmodéen. Règne sur les multitudes, Eros, elles sont viles et dignes d'un tel roi, mais souviens-toi de docilement servir ceux qui piétinent l'aspic et le basilic et qui foulent le lion et le dragon.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

HILDA

Oh! Dites-moi que je dors!...

La chapelle, toute tendue de moire blanche frangée d'or, éblouissait. Par les fenêtres, en ogive, aux vitraux anciens, le soleil versait une lumière caressante et nuancée. L'enceinte, remplie de fillettes vêtues de mousseline, semblait une profusion de jasmins frissonnant sous un baiser de brise. L'encens buait, s'élevant diaphane sur l'autel, répandait son parfum âcre et grisant. L'ostensoir dans sa gloire irradiante faisait songer au lever du soleil sur un horizon de neige. L'orgue bruissait de subjuguants murmures indéfinis, évoquant les troublantes rêveries vesprales vécues dans le silence de quelque forêt aphone.

Par moments, un chant large, pareil à une musique d'ange où éclataient des voix d'enfants, vibrait sous la voûte constellée; et, quand la mélodie cessait, des prêtres invoquaient Dieu ; puis le chœur reprenait les cantiques et des voix célestes paraissaient répondre à l'appel des hommes!... Et ces harmonies, pénétrant en mon cœur, incitaient à l'oubli; le chatoiement capricieux des ors, de la moire et des lumières mobiles que tamisaient les

croisées, reposait mes yeux où les larmes avaient mis une mordante brûlure; l'encens m'enivrait, traçait en mon esprit les séduisantes images des Edens entrevus. Et, malgré le catafalque se dressant devant moi, opulemment drapé de soie albe où scintillaient des pierreries et emprisonnant mon Hilda morte, une douce quiétude m'envahissait; une sorte de lascivité captivait mes sens, annihilait ma pensée, me plongeant dans la béatifiante jouissance du rêve heureux. Ces funérailles me semblaient des festivités divines. J'éprouvais la joie candide des vierges amoureuses, ignorantes des matériels et décevants futurs...

Un long temps je restai soumis à l'influence religieuse qui m'enveloppait. Mais la fumée de l'encens de plus en plus s'étendit, et comme un voile suspendu, flotta sur les choses; peu à peu les objets prirent des formes indécises, noyées; à mon oreille arriva un *Pie Jesu*, en un rythme incertain, brisé, fatigant; il se fit parmi les assistants un frôlement prolongé d'étoffes qu'on froisse et un vagissement aigu de prières s'enflant par intervalles; les prêtres, d'une voix sourde et lente, monotonement dirent des litanies funèbres; et, par dessus tout, l'orgue, délirant en un murmure harmonieux, égrenait des mélodies, délicieuses comme des mensonges d'amour.

J'écoutais, n'ayant nulle souvenance.

Puis, d'un coup, la brume bleutée du parfum s'épaissit, atténuant les clartés. Et les voix au lutrin montant en un crescendo, éclatèrent. Et les officiants activèrent les répons. Et les prières parurent des ricanements. Et les pilliers grandirent. Et la voûte s'éleva. Et le catafalque se haussa. Et les cierges s'allongèrent. Et les murs reculèrent en un glissement hâté, élargissant et prolongeant la chapelle. Et les draperies, comme de larges suaires, s'enflèrent et produisirent des claquements sinistres. Et dans l'air passa un souffle strident à une clameur de damnés semblable. Et les ténèbres s'étendirent. Et dans le lointain de l'enceinte, les ombres blanches de la foule, ainsi que des feuilles chassées par une tourmente, fuirent, jetant d'orgiaques cris. Et un lourd roulement de tonnerre gronda, éclata avec un fracas effroyable. Et un éclair raya la nuit. Alors, par degrés, tout se mobilisa; l'orgue se tut; les voix, bientôt affaiblies, semblèrent un écho lamentable et cessèrent; quelques éclats de rire plusieurs fois se répercutèrent au loin avec des différences d'intensité, et ce fut tout : l'accalmie s'établit frémissante.

Avec un poignant serrement de cœur je cessai d'oublier! Devant moi l'appareil funéraire où gisait Hilda se montrait, éclairé douteusement par

quatre cierges, et ces cierges me parurent songeurs, et le long de leur corps coulaient des globules rouges, pareilles à des larmes de sang. J'étais seul dans l'église muette, et ma solitude m'épouvantait. La peur me glaça. Mon imagination enfantait des monstres dont elle peupla l'église. Je n'osais respirer, car mon souffle arracha à l'enceinte déserte un écho plaintif et douloureux. Mes yeux, agrandis par l'horreur éprouvée, apercevaient des fantômes contorsionnés, grimaçant des sourires hideux, et des formes vagues, sillonnant rapides, l'obscurité. Les piliers mêmes paraissaient secouer leur immobilité et vivre.

Comme je fermai les paupières pour ne plus voir, je sentis des haleines froides me frôler la peau et de légers attouchements m'arrachaient des frissons, et, avec horreur, j'avançai les mains pour écarter ces visions obsédantes. Peu à peu un tremblement me secoua jusqu'à ce que je tombasse, et le bruit de ma chute sur les dalles vibra longuement dans la majesté silencieuse de la nuit.

A ce moment l'image d'Hilda surgit en mon esprit. Les spectres s'évanouirent; mes sens se calmèrent; mes idées prirent un cours régulier. Et je priai pour l'âme d'Hilda, l'Aimée, mêlant aux paroles saintes des tendresses au souvenir de nos amours défuntes.

Des heures paraissaient s'être écoulées depuis que j'étais agenouillé, quand un craquement se fit entendre sous le catafalque, et plusieurs fois le bruit se répéta, semblable à celui que fait un objet qu'on veut briser sous une lente et tenace tension des muscles.

Mon cœur se prit à battre avec violence. Subite une espérance germa en mon cerveau : Hilda vivante!... Mon âme s'inonda de félicité. Craintivement je tendis les bras, l'invitant aux caresses; des baisers chantèrent sur mes lèvres. Oh! Hilda! Hilda!! et je m'avançai, plein de crainte et de joie émotionnante vers le catafalque pour aider l'adorée dans son retour vers moi. Et déjà j'avais soulevé le drap mortuaire; mes regards fouillèrent avides l'endroit où se trouvait le cercueil, quand soudain les planches se disjoignirent, et Hilda, blanche, enveloppée de son linceul, se dressa droite et austère. Ses yeux, d'une dureté âpre, me fascinèrent et me firent reculer; mais, les mains suppliantes, je balbutiai, j'implorai, je ris, je pleurai tour à tour. Je me sentais devenir insensé. Et son attitude demeura impassible, sévère, et je mandai un sourire, un mot d'amour qui me prouvât qu'elle fût vivante, à moi, encore à moi! Et je me traînai à genoux. Sa bouche gardait son pli amer, ses prunelles leur cruauté. Impassible et superbe en sa nudité mal cachée, m'inspirant le désir fou de l'étreindre, femme ou fantôme, et de la couvrir de baisers, — Hilda me fixa étrangement, s'approcha et parla :

— « Mortel, je te hais!... Ton souvenir m'opprime et me torture. L'amour de ta chair offense mon âme et la souille, car ma carnation est insensible désormais. Ah! pourquoi ton âme impure, habitante de ton corps, me poursuit-elle en mon immatérialité et m'empêche-t-elle de goûter les joies de mon essence nouvelle?... Ingrat! le plaisir de ma vie ne te suffit-il pas que tu doives me soustraire aux félicités célestes?... Oublie! Oh! oublie!... arrache-moi de ton esprit; fais que ton amour insensé ne m'enchaîne pas ici-bas! Epargne-moi le supplice de me sentir le moindre lien à l'humanité, — la honte des saintes régions de l'âme. Oublie! Oublie!! efface en toi mon image et mon nom; et si ta volonté est lâche, ne me sacrifie pas à ta jouissance égoïste. Meurs! Anéantis-toi! car les désirs de ton corps sont mes châtiments! Ma damnation est en toi, homme, — en ton esprit, en tes sens. Grâce! ne me supplicie pas pour le restant de ta vie. Oh! ne m'accorde plus une pensée, ni d'amour, ni de haine, ni de mépris. Chasse-moi de ton cœur, chasse-moi! Oublie! Meurs! car vivre en ton cœur, c'est encore vivre en ce monde!... »

JULES VANDER BRUGGHEN.

Novembre 1886.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

L'Art espagnol, par LUCIEN SOLVAY. Un volume grand in-4° illustré. Paris, Rouam (librairie de l'Art).

Il y a deux façons d'écrire l'histoire de l'art, ou d'un art; la première, toute de patience, expose des dates, des œuvres; elle fait défiler aux yeux du lecteur la chronologie et la généalogie des hommes, des choses et des faits; cela mène à ce livre, exact comme un calcul mathématique, auquel on a donné le nom de *précis*.

L'autre manière est toute de philosophie et de critique; elle raconte les faits, assurément, mais en dégage la synthèse intime; les œuvres, avant d'arriver à nous, ont été vues par un œil et une pensée; elles ont subi la filtration lumineuse d'une âme accoutumée à vivre avec elles, et, de cette alliance de la chose admirée à l'esprit sagace qui l'admire, sort une œuvre nouvelle qui concentre toutes les autres.

Le livre de M. Solvay est tel. Pour celui qui n'a pas visité l'Espagne, il évoque, d'un trait sûr et séduisant, le sol et son expression d'art. Une

longue introduction précède l'ouvrage lui-même et l'explique. De page en page, nous y parcourons le pays, trouvant en la nature, diverse et capricieuse, la genèse de l'art qu'elle a produit. Ouvrons à n'importe quelle place ce volume aux opulences d'incunable, et aussitôt l'impression d'art se dégage de l'impression de terre. Voici Avila :

« Entre Burgos et Madrid, au sein de campagnes monotones, où croissent l'érable et la bruyère, quels sont ces remparts flanqués d'une forêt de tours et de moucharabys, et intacts comme s'ils venaient d'être fraîchement élevés? C'est Avila. Une de ces villes du moyen-âge, telles qu'on en voit sur les miniatures des anciens missels, dans toute sa naïve intégrité, avec ses ruelles plantées de cailloux pointus, ses palacios en granit brun du pays, ses églises en pur style roman ou ogival de la meilleure époque, sa cathédrale qui, au dehors, a l'allure fière d'une forteresse, et, au dedans, l'obscurité glaciale d'un tombeau... »

Et aussitôt, parlant d'Avila, l'écrivain rappelle que cette ville fut celle de sainte Thérèse, cette sainte enamourée, comme il l'appelle, dont la vie évoque une des manifestations les plus surprenantes de l'art espagnol : « La religiosité attendrie, s'exprimant en vers passionnés ou en *concetti* soulignés d'œillades langoureuses et de soupirs galants. Cruel quand l'affolement du fanatisme s'empare de lui, ce peuple devient sensible et soumis, quand son cœur est touché. La religiosité n'est souvent chez lui qu'une forme de l'amour. Si on voulait le représenter exactement par un emblême naïf, il faudrait peindre un cœur ensanglanté, percé d'une *navaja* et enguirlandé d'un rosaire ».

Le dernier trait est d'un artiste à la vision claivoyante et vigoureuse. Il pourrait, avec bien d'autres de la même netteté, servir d'épigraphe au livre. Le cœur dégouttant de sang, c'est Murillo, Zurbaran, Ribeira, avec leur mysticisme séraphique et cruel, leur peinture d'inquisiteurs ; c'est l'époque du rosaire et du poignard, transcrite en des toiles admirablement féroces de piété.

Mais M. Solvay se complaît surtout à nous dire Velasquez, « le peintre des rois et des princes », Velasquez dont les portraits s'apparient à nos idées demeurées romantiques, quoi qu'on en dise. Car, avec Rubens, il fut le grand peintre du faste déroulé en plis lourds dans les manteaux castillans, dans les draperies écroulées au bord des escaliers de palais. Ses figures au regard profond et méditant restent à la mémoire avec des poses de défi superbe. Elles semblent garder quelque trésor enfoui dont le secret n'échappe pas à leur pensée, mais qu'ils conservent avec hauteur et dédain.

Le côté grandiose de Velasquez, M. Solvay le transcrit dans son style ; à cette place du livre, volontairement ou non, il donne plus d'ampleur à sa phrase, et celle-ci se développe en périodes élargies comme un chant d'église.

C'est là, pour nous, le principal mérite de l'œuvre, de maintenir constamment le ton de l'*écriture* au diapason de celui du sujet. Aussi, avec quel dédain discret M. Solvay parle-t-il, pour finir, de Fortuny, ce Meissonier dont la palette papillote sans éclairer et qui marivaude des toiles char-

mantes, plus qu'il ne les peint. Ce chapitre est le moins complet du livre. A notre sens, l'auteur n'a pas eu le courage de porter assez vigoureusement le coup final de ses déceptions. Après Goya, qu'il étudie en de maîtresses pages, et dont il précise avec beaucoup de sens le caractère complexe, il laisse tomber la plume et recule devant l'exécution de la décadence contemporaine. Il avait à raconter l'art espagnol d'aujourd'hui, après avoir glorifié celui d'hier. Certes, il l'a fait un peu dans son introduction, où il cite Madrazo et d'autres, mais il devait constater la chute d'un art qui n'a plus rien à perdre.

Les peintres actuels qui ont tenté de « faire espagnol », feu Regnault, John Sargent, Constantin Meunier, Van Rysselberghe, Regoyos, cela avec des mérites bien divers, occupent une place dans le livre de M. Solvay, soit dans le texte, soit dans les illustrations ; ils le complètent avec bonheur et en font ouvrage durable et solide.

M. Lucien Solvay, bien que jeune d'âge et d'idées, a déjà derrière lui un fort bagage littéraire. Il y a dix ans que paraissait son premier livre : *la Fanfare du cœur*. Des vers. Nous commençons tous par là; c'est une douce maladie de jeunesse à laquelle ne résiste personne, et l'auteur de *l'Art espagnol* n'a pas à renier l'enfantelet de son talent. Il est piquant de lui rappeler ici le petit recueil oublié; de même que tous ses pareils, il finit par une larme :

« ..... *Le pauvre livre est tombé,*
Dispersant dans les airs farouches,
Avec nos cris et nos rancœurs,
Tous les murmures de nos cœurs
Et tous les baisers de nos bouches! »

Depuis, la fanfare a cessé, la vie est venue, en des livres d'une critique sincère, exprimée en des termes toujours élevés. M. Solvay a commencé d'écrire à une période où la tâche était dure. Se faire écouter en un pays que la politique absorbe et circonvient, exercer le dangereux apostolat de la critique au milieu des mesquines rancunes et des petites rivalités, demande une tête obstinée et une religion artistique sans recul. L'écrivain, presque seul à son entrée dans la route littéraire, n'y a point failli. Les chemins ne sont plus aussi pleins de ronces, et les artistes ont leur place modeste sous notre froid soleil. *L'Art espagnol* sera lu et apprécié, nous en sommes certain et le souhaitons autant à ceux qui le liront qu'à celui qui l'a écrit.

II

Chez nous, par Jean Fusco. Un vol. — Paris, Ollendorff. Prix : fr. 3-50.

Après *Germinal* et même après *Happe-Chair*, il est assez audacieux de décrire la vie du pays charbonnier; le seul refuge contre une périlleuse comparaison est une sincérité absolue, un dépouillement complet des virtuosités auxquelles l'écrivain se laisse si facilement aller, une « remise au point » des choses vues.

Ainsi a procédé Jean Fusco, et c'est un mérite d'honnêteté plus que de littérature. Les livres de Zola et de Lemonnier sont le résultat de la fameuse vision à travers un tempérament; *Chez nous* a été filtré par un cœur plutôt que par une rétine artiste. L'auteur y plaide beaucoup, mais y écrit peu; la défense est éloquente, le roman s'y noie.

Lors des terribles événements du bassin de Charleroi, lors des tragiques fusillades que l'on a reprochées avec tant de véhémence à l'autorité militaire, les gérants des verreries, des houillères et des laminoirs furent soupçonnés d'être les ennemis de l'ouvrier, et plus d'un paya durement ce soupçon. Jean Fusco veut démontrer que les gérants sont les meilleurs gens du monde, les ouvriers des brebis bêlantes, et que les uns se dévouent aux autres avec une inaltérable obstination. Zola et Lemonnier ne désirent rien prouver du tout; Fusco, lui, n'a en tête que hypothèses, thèses et résultats, à croire qu'il est un peu gérant lui-même et qu'il a quelque chose sur la conscience. C'est Fusco défendant Fusco à la barre fixe. Aussi tout le livre n'est-il que l'apologie d'un monsieur et d'une dame, M. le gérant et Mme la gérante, M. Carlier et Mme Carlier ou si vous voulez M. et Mme Fusco. L'un a du cœur, du courage, du sangfroid; l'autre a du sangfroid, du courage et du cœur. Monsieur est beau garçon, Madame est jolie femme. Il est grand, elle est petite, et cela fait un très gracieux couple doué, en partie double, lui de toutes les qualités, elle de tous les charmes.

Il y a ensuite l'histoire d'un ménage d'ouvriers, Antoine et Sylvie, que l'on a très bien connus dans *Germinal*, de même que dans *Happe-Chair*, l'homme honnête et laborieux, la femme immonde et paresseuse, celle-ci faisant mourir celui-là. L'histoire s'interrompt vite pour faire place à un compte-rendu sténographique des événements arrivés il y a quelques mois, et le livre se termine par un sermon très évangélique où nous sommes priés de « prêcher le calme et la patience aux déshérités » d'être « actifs à combattre la misère » ce que l'on pourrait tout aussi bien demander pour les avocats et les gens de lettres.

Le livre de Jean Fusco, bien que mal bâti et peu écrit, a cependant un grand mérite, c'est d'évoquer fortement les tableaux dramatiques dont nous avons eu le déroulement sinistre il y a si peu de temps. Les pages où l'auteur raconte sans plaider ont un accent extraordinaire de vérité et de vie. Elles sont précises et nettes comme des documents, et, de fait, elles resteront comme telles, lorsque l'on voudra se reporter aux sanglantes désolations des jours passés. Le roman ne vaut pas grand'chose, le morceau d'histoire est excellent.

Moins que tout autre, cependant, nous goûtons le genre de *Chez nous*, Cela rentre dans la sociologie traitée pour les gens du monde, et nous avons souvent déclaré que l'Art n'a pas à se mêler des questions sociales; il s'y galvaude sans profit et s'y confond sans mérite.

Chez nous est un ouvrage très intéressant et plein d'excellentes qualités; mais il n'appartient pas aux Lettres françaises.

MAX WALLER.

III

Don Juan d'Armana, par Armand Hayem, drame en quatre actes, en prose, in-12, elz. — Paris, Lemerre. Prix : 3 francs.

Feu ma *Revue des livres et des estampes* a sonné jadis à M. Renan, comme un ban digne de lui, les cocasseries phalliques de *la Belle Hélène :* en ce temps, il annonçait un paroissien ; aujourd'hui, évoquant les deux derniers jours de ce globe, il les prévoit consacrés au rut, universellement : « On mourrait dans le sentiment de la plus haute adoration, et dans l'acte de prière le plus parfait. » La Bête a deux dos, l'acte de prière le plus parfait, le lupanar, l'Eglise la plus parfaite !!...

De pareilles idées, sous une signature si célèbre, indiquent une singulière fermentation du fumier latin, et un état d'esprit anarchique en morale, et au moment même où, dans l'*Abbesse de Jouarre*, M. Renan prêche avec des mots doucereux à la Tartufe, le même sermon que M. Catulle Mendès, M. Armand Hayem, qui nous avait donné la psychologie de l'homme d'amour, nous montre ce même homme que tout le monde voudrait être et d'un pinceau dramatique aussi admirable qu'imprévu. Une strophe célèbre de Musset décourage depuis longtemps les résurrections de l'Orphée charnel :

Oui, Don Juan. Le voilà, ce nom que tout répète,
Ce nom mystérieux, que tout l'univers prend,
Dont chacun veut parler et que nul ne comprend,
Si vaste et si puissant, qu'il n'est pas de poète.
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête,
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

M. Armand Hayem a plus fait que de le soulever, il l'a porté dans son cœur. Ne dit-il pas dans son avant-propos : « l'Auteur ne s'est inspiré d'aucun des ouvrages écrits avant lui. Il a écrit son rêve : voilà tout ». Tout homme est éloquent qui parle de sa Chimère. L'auteur du *Don Juanisme*, a souvent dans la bouche de son d'Armana, des rencontres Shakespeariennes. Don Juan entre en scène au moment où il vient de navrer un laid chevalier qui lui disputait une guitarrera. Une jeune femme passe avec sa duègne, il les séduit toutes deux sur le champ, et la duègne qui espère tater la première du beau d'Armana accepte de s'arrêter dans l'hôtel de Don Juan, lorsque traverse une femme voilée que poursuit un gentilhomme ; Don Juan navre, cela va de soi, le Don Pasqual ; la femme poursuivie, qui a nom Doña Sahële, se prend d'amour pour le blessé dont elle fuyait l'amour un peu avant ; mais notre héros, malgré les objurgations de son fidèle valet Perdrigo, séduit cette femme farouche et dangereuse ; il séduit aussi l'alcade qui lui fait des remontrances ; plus tard il séduira chez le duc de Miralès, les gentilhommes les plus prévenus contre lui : et ce charme irrésistible qui conquiert la bienveillance des hommes tout aussi bien que l'amour des femmes, est un trait propre au drame de M. Hayem et qui augmente l'intensité du type.

Le second acte est consacré à l'enlèvement de Doña Clara, au couvent de Ségovie, et à sa séduction : au troisième, Don Juan, amant de la sœur du duc de Miralès, va en épouser la fille; mais c'est pour une nuit qu'il la prend, et à l'heure de la noce il a déjà fait plusieurs lieues à bride abattue.

Le quatrième acte est certainement celui qui fait le plus d'honneur à M. A. Hayem, il a eu l'audace de montrer la décadence de Don Juan. Le héros est revenu dans sa ville natale, à Séville; il accoste une jeune fille, qui lui lance au nez « oh! Monsieur! à votre âge ». Ce simple mot est terrible; et dès cet instant, le lecteur s'attend à voir paraître le commandeur : et c'est la commanderesse qui vient. Doña Sahële a été vue par Perdrigo, rôdant autour du palais, il conseille de quitter Séville, et à ce moment entre la virago. Don Juan reste Don Juan devant la menaçante femelle, il veut séduire et tente de rallumer l'amour dans ce cœur plein de haine : mais si Don Juan a toujours les talents amoureux, il n'a plus sa jeunesse.

« Si ma grâce et ma beauté, soutenues du vol léger de mes discours, sont impuissants à désarmer une femme, la nature est contre moi et je n'ai plus qu'à me défendre ». Mais il se défend mal et tombe poignardé. Sahële se tue à son retour.

L'agonie de Don Juan montre bien que la morale et l'art ne sauraient marcher du même pas : rien de plus immoral que ces dernières paroles, mais rien de plus Don Juanesque, de plus vrai et de plus humain, au point de vue réaliste.

« Puisque je n'ai pas su inspirer assez d'amour pour désarmer la haine, je n'ai plus de raison de vivre. Monde insensé, qui veut jouir et veut être vertueux. Je te quitte sans regrets. J'allais m'ennuyer trop. Tourne, danse et pleure jusqu'à la consommation des siècles. Si je te vois d'en haut, tu me feras bien rire. Adieu! Perdrigo. Entre dans mes chausses et tâche de n'avoir pas plus de malheur que ton maître, pour tout le bonheur qu'il a su trouver ». On le voit, Don Juan ne se repent ni ne s'inquiète des fins dernières; Sahële ne l'a pas puni; peut-être se serait-il fait sauter lui même. Il meurt content, en somme, et aussi indifférent à son salut qu'il est possible.

Je suis de ceux qui admirent les farouches phallophories de Félicien Rops et ne peux être soupçonné de pruderie; mais, si je concède le droit artistique le plus cteïforme, j'avoue sur le terrain des idées avoir le scrupule plus grand. Le Don Juan de M. Hayem n'a jamais été baptisé, il est presque grec d'éducation; c'est le jouisseur, à sa plus haute puissance; mais j'avoue plus d'estime pour celui qui a écrit *Don Juan d'Armana* que pour qui l'aurait vécu. Ce que je réprouve en *Don Juan*, ce n'est pas l'accroc perpétuel qu'il fait aux mœurs : c'est la gloire sans charité et sans profondeur. Pour moi, quiconque se substante avec du réel, est un être inférieur; et je baserais volontiers la hiérarchie sur la préoccupation du mystère. Mais à se placer devant le lettré contemporain, l'œuvre de M. Armand Hayem ne saurait être trop signalée et en des termes assez affirmatifs de sa valeur. Déjà, en parlant du *Don Juanisme*, j'ai dit aux lecteurs de la *Jeune Belgique*, le foisonnement d'aperçus psychologiques,

qui est une des originalités de l'auteur de l'*Etre social*. Aujourd'hui, nous avons plus haute difficulté vaincue à louer.

Le *clou*, logiquement génial du drame, c'est le poignard de Doña Sahële : ce Gargantua de la femme, tué par une femme, a vraiment sa mort *naturelle;* Molière ne l'a pas vu; peut-être parce que les mœurs de son temps ne produisaient pas les vitrioleuses du nôtre. La prose de Poquelin, pour son *Festin de Pierre*, quoique trop semée de relatifs, reste incomparable; quant au héros, je n'hésite pas à déclarer Don Juan d'Armana le seul vraiment humain, en chair et os. Il est dommage que les changements de lieux, et la vérité même du dialogue, mettent cette pièce avec *Lorenzaccio*, parmi le théâtre de chambre. Le public parisien, au reste, est trop hypocrite pour entendre l'accent si superbement cynique de ce Don Juan là : toutefois « le tout est dit », de La Bruyère peut se spécifier à cette dernière incarnation des Tenorio.

M. Armand Hayem peut hardiment mettre en tête de sa seconde édition les vers de Musset que j'ai cités. Il l'a compris, Don Juan l'a fait parler avec une réalité surprenante et si le poète des *Nuits* affirme que pour l'avoir tenté, on en reste plus grand, M. Armand Hayem, qui a mieux fait que tenter, qui a réussi, reçoit, du poète lui-même, une incomparable louange.

IV

La Bible, traduction de Ledrain. Tome I, grand in-8°, elzev. — Paris, Lemerre. Prix : fr. 7.50.

Une nouvelle version du Livre saint, canonique et inspiré pour un tiers le plus civilisé de l'humanité, important par dessus tout autre pour le savant, et colonnes d'Hercule du sublime pour le poète et l'écrivain, — est toujours un événement, lorsque le traducteur, s'adressant aux textes hébreu et grec, prétend les éclairer et les rendre avec plus de fidélité que ses prédécesseurs. Or, la nouvelle Bible va profiter des résultats immenses, quoique récents, de la philologie comparée. On sait que l'auteur, conservateur des antiquités orientales au Palais du Louvre, instigateur de la création d'une école du Louvre, y professe deux cours, l'un d'hébreu, l'autre d'Arameen. Il est seul, avec Oppert et Lenormant, à lire cursivement le cunéiforme Kaldéen, aussi prépare-t-il le dictionnaire, la grammaire et le Panthéon de Soumir (Accad) qui nous restitueront la religion, la langue et la civilisation des sémites du nord.

Certes, par la personnalité de ses découvertes et la nouveauté même de sa science, Ledrain aura droit de bésicler parmi les savants en robe et en bonnet carré. Quitte à scandaliser ses confrères renfrognés et maussades, il ose dire, en sa préface, au lieu de passer la rhubarbe à un vieux bonze de l'Institut, qui lui rendrait le séné de son vote. « Je confie mon œuvre aux *jeunes artistes* et aux jeunes savants, à mes amis de la presse, qui sont à la fois des hommes de talent et de savoir. Que m'importent ceux qui ont l'im-

mobilité des morts, je n'écris pas pour eux. A cela seul qui est la vie, j'offre ce monde vivant, dans la contemplation duquel j'ai passé de si longs jours. Je suis certain d'avance de ne point trop déplaire à qui aime avant tout l'exactitude, la poésie et l'indépendance ». A ce savant, qui ne croit pas que les poètes et les romanciers sont de simples histrions, nous devons, ce semble, l'accueil qu'il veut bien solliciter et qui ne sera que justice rendue.

N'être pas protestant, c'est être presque catholique, et M. Ledrain professe ce demi-catholicisme; rappelant la seconde lettre écrite de la Montagne de J.-J. Rousseau, il trouve une antinomie absolue entre l'idée protestante et l'idée de religion, considère Israël comme une race, non comme une Eglise. « Il n'y a autour de la Bible qu'une religion dont il soit permis de tenir compte : le catholicisme ».

M. Ledrain semble croire en disant que les théologiens enseignèrent jadis l'inspiration des mots eux-mêmes de la Bible, que le Concile de Trente a décrété seul canonique le texte de saint Jérôme. Les catholiques paresseux, comme ceux de *l'Univers*, trouvent l'apologétique plus aisée en propageant cette erreur parmi les fidèles, alors que la Vulgate n'a jamais été qu'un texte recommandé pour l'usage quotidien et cérémoniel, et non pas imposé comme base de controverse.

Un autre point où M. Ledrain me semble d'opinion exagérée, c'est lorsque, considérant Job, Jonas et Suzanne, comme récits, il nie, la réalité des personnages, au même titre que ceux de *la Morte*, de M. Feuillet.

La citation de ce livre nul du poète des notaires, qui a eu la lueur de *M. de Camors*, puis est retombé en bourgeoisie, est d'un choix malheureux; inexact aussi. N'y aurait-il pas plus de justesse à rapprocher les *Contes de Perrault*, par exemple, des recits aggadiques : là le merveilleux intervient et le merveilleux divin, le rapport cesse avec les histoires bébêtes de M. Feuillet. Puis, M. Ledrain ne pourrait-il pas concéder que de même que *la Belle au bois dormant* représente le sommeil de l'âme, sans objet d'amour; l'inertie du principe féminin isolé; *Riquet à la Houppe*, figure les transfigurations physiques opérées par le moral et la fécondation, c'est-à-dire, l'embellissement du principe masculin au respect de l'autre pôle sexuel. L'aggada biblique a ses analogues dans les épisodes du Ramayana; c'est une légende nationale et mythique, mais sans rapport avec le roman de M. Feuillet : Job et Jonas n'étant pas des personnages réels, ont cependant la réalité de la conception juive, et je voudrais bien voir que M. Feuillet prétendît que sa *Morte* est une conception française, de quelque signification.

Cette *Bible* sera complète en neuf volumes, en Kabbale, neuf est le chiffre sacerdotal, un dixième volume renfermera l'Exégèse. Le tome I, le seul encore paru, contient *les Juges Samuel I et II, Rois I.*

Hors du petit nombre des hébraïsants, à peu près tout le monde ignore la flamme et la sauvage grandeur de ces récits des juges où le cantique de Deborah claironne la victoire des Bene-Israël et magnifie l'Elohim de Iahvé. Ni Sacy, ni Reuss, ni Genonde ne rendent l'accent barbare et terrible que Ledrain a su faire passer dans sa traduction, scrupuleuse de fidélité et d'une langue aussi bellement française que celle de *Salammbô*.

Il faut lire à nouveau la prière d'Hanna et la lamentation de David sur Schaoul et sur Jonathan, et cette action de grâce, la plus belle qui ait été écrite, quand David est délivré de la paume de tous ses ennemis : alors le génie hébreu apparaîtra, dans l'incomparable sublimité de son lyrisme. Ledrain s'est fait le Sigalon du Livre saint, il l'a copié en français, mais sans le réduire, il l'a transporté de l'hébreu, en toute son âpreté.

Aucune littérature ne déploie un appareil plus hautement mélancolique que ce livre des Rois qui s'ouvre sur la vieillesse de David et bientôt resplendit des merveilles Salomoniques.

Il fut question un moment de publier cette Bible, in-4°, Félicien Rops avait l'idée de faire sa Bible; le dommage est grand qu'il ne l'ait pas réalisée. Toutefois, Ledrain, poète et artiste en même temps que docteur, aura donné la version la plus propre à inspirer le peintre comme l'écrivain; et je ne doute pas que de sa lecture ne jaillisse des visions plus conscientes que celles de la tentation de saint Antoine et des tableaux un peu plus respectueux de l'Ancien Testament que la *Judith* de M. Cazin.

M. Lemerre qui croit avoir vidé toutes les coupes de la satisfaction, a acquis le plus sérieux de ses titres d'éditeur en mettant la marque de sa maison sur une Bible, la meilleure. Pour M. Ledrain, sa réputation sera demain de la gloire.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

MEMENTO

Nous venons de recevoir sur papier timbré le billet que voici :

« Au 1er décembre prochain, je livrerai « contre ce mandat à mon ordre à M. Max « Waller directeur de *la Jeune Belgique*, « un frontispice gravé sur cuivre.

« FÉLICIEN ROPS. »

Nos lecteurs se réjouiront avec nous de cette inespérée aubaine. Nos collections, déjà fort rares à l'état complet, en doubleront de valeur.

***

Nous prions les amis et confrères de feu Edouard Agneessens d'assister à l'inauguration du monument élevé à sa mémoire, par sa famille et l'ancien atelier Portaels. Cette inauguration aura lieu, le dimanche 8 mai, à 3 heures de l'après-midi, au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode.

***

M. Georges Rodenbach a lu le 6 mars au Cercle du Waux-Hall des fragments du *Livre de Jésus*, sa nouvelle œuvre. Nous apprécierons le volume lorsqu'il paraîtra. Dès aujourd'hui cependant, nous pouvons en dire l'allure : de la fantaisie autour des livres saints. Au Christ qui disait : « Aimez-vous les uns les autres », le poète fait prêcher une doctrine de solitude, le mépris des « gens de peu » et une foule d'autres hérésies qui feraient dresser les cheveux sur la tête aux evangelistes le plus tolerants. C'est ce que *l'Independance belge* a nomme très finement « l'Evangile selon saint Georges », et, de fait, le nouvel apôtre nous livre un Jesus inedit qui porte les cravates de M. Rodenbach, a son geste, son accent, sa taille, et même, pour ne pas l'humilier, tous ses défauts mignons. Ce Jésus a beaucoup d'amour-propre et veut passer à la postérité comme l'autre, le vrai, celui du Golgotha. Il a aussi son Golgotha, mais au lieu d'être heureux, il est fâché qu'on ne lui donne pas une croix à porter; cela, grâce à la trahison de ses meilleurs amis. Enfin, nous verrons le livre, où il ne peut manquer d'y avoir de très beaux vers. Seulement les bien-pensants le prendront entre le pouce et l'index (*librorum prohibitorum*), pour le livrer aux flammes.

Une remarque : le vers de M. Rodenbach :

Car les poètes doux, ce sont presque des prêtres

a été dit plus vigoureusement par Emile Verhaeren :

Les poètes venus trop tard pour être prêtres...

Une autre : M. Rodenbach parle quelque part de Jésus qui vivait « au *milieu des anses*, des bosquets... ». Cette assonance entendue à la lecture du Cercle a fait sourire.

Voici une des pièces les plus applaudies du *Livre de Jésus* :

LES FUMÉES

I

Jésus vint contempler l'horizon de la ville
Où montait la fumée ondulante et tranquille
Comme une gaze où des prunelles sont cachées.
Et Jésus, rien qu'à voir ces brumes détachées,
Se sentit un regret de ciel et de voyage,
Car la blanche fumée est la sœur du nuage
Et va vers les lointains où se mêlent en rêve
L'odeur fanée et la musique qui s'achève!
La fumée, elle entraîne autour des cathédrales
L'âme éparse des gran (1) des cloches vespérales
Qui se meurt avec elle en très lente agonie.
Et tout le triste doux d'une chose finie,
Et tout le triste doux d'une chose en allée
Subsiste après ce bleu de vapeur exhalée
Comme si la fumée, on savait qu'elle porte
Un linceul impalpable à quelque étoile morte!

II

Or Jésus dont l'esprit change tout en symbole
Songea que la fumée est une banderole
Qui sur chaque maison en raconte l'histoire,
Banderole pareille à ces tissus de moire
Qu'on voit se déroulant hors des lèvres mystiques
Des séraphins en blanc dans le bleu des triptyques.

Ainsi Jésus se mit à lire les Fumées
Comme si d'une étoffe elles étaient tramées
Avec un texte vague, à lui seul déchiffrable.

Au loin c'était d'abord un quartier misérable
Doucement endormi comme un coin de province
D'où s'elevait des toits pauvres un filet mince,
Lequel disait au ciel le cercle étroit des chaises,
Les foyers d'ouvriers qui n'ont qu'un peu de braises

(1) Tu quoque!

Pour chauffer le repas du soir dans les ruelles!
Là, sur le luxe épars des maisons à tourelles,
Traînait une fumée aux courbes plus bleuâtres
Qui disait la tiédeur et la paix des grands âtres
Et le bonheur qu'on a, rien qu'à se laisser vivre
Avec un feu de bois sur des chenets de cuivre!

III

Or donc Jésus se dit : C'est ainsi pour les Ames!
Les chastes, les méchants, les saintes, les infâmes,
Ceux dont les doigts pieux ont voulu condescendre
A ranimer mon nom dans eux comme une cendre,
Ceux dont les cœurs publics sont pareils à des bouges
Où tremble dans le feu l'ombre des rideaux rouges,
Ceux qui brûlent ma Croix pour se chauffer les mem-
[bres,
Ceux qui brûlent leur lèvre à prier dans leurs cham-
[bres,
Tous, les cœurs s'éteignant, les âmes allumées,
Tous ont au dessus d'eux d'invisibles fumées
Blanches, si c'est vertu, — noires, si c'est luxure!

Alors Jésus songea que par une loi sûre
Cet écheveau des cœurs s'enroulait à son Père,
Comme sur l'horizon la fumée éphémère
Monte en se détachant des maisons une à une
Et pend sa laine bleue au rouet de la lune!

M. Georges Rodenbach, moins « sensitive » que l'ami Khnopff, nous pardonnera de donner ici la réjouissante parodie que Bazoef consacre à ses *Fumées*. La charge de cette page remarquable n'a rien de cruel, au reste. La voici :

LES FUMÉES

I

Bellac vint contempler l'horrible tabagie
Où montait la fumée en vaporeuse orgie
Comme une vitre où se mirerait la nuée.
Et Bellac, rien qu'à voir son opaque buée
Se sentit un regret de pipe et de cigare,
Car la blanche fumée est l'hôte de la gare
Et va vers les plafonds où se mêlent en rêve
Son odeur fanée et sa spirale qui crève!
La fumée, elle entraîne autour des tables lourdes
L'âme épaisse des sottes et niaises bourdes
Qui se meurt avec elle en très lente agonie.
Et tout le triste doux d'une pinte finie
Et tout le triste doux de la bière enallée
Subsiste après ce bleu de vapeur exhalée
Comme si la fumée, on savait qu'elle porte
Un linceul impalpable à des dessus de porte!

II

Or Bellac dont l'esprit change tout en symbole
Songea que la fumée est une banderole
Qui sur chaque maison en raconte l'histoire,
Banderole pareille à ces tissus de moire
Qu'on voit se déroulant hors des lèvres mystiques
Des Séraphins en blanc dans le bleu des triptyques.
Ainsi Bellac se mit à lire les Fumées
Comme si noir sur blanc on les eût imprimées
Avec un texte vague, à lui seul déchiffrable.

Au loin c'était d'abord un quartier misérable
Doucement endormi comme un coin de province
D'où s'élevait du sol une spirale mince,
Disant au ciel l'arrêt dans des poses falotes
Des tristes vagabonds mettant bas leurs culottes,
Mais pas pour se chauffer au soleil leurs derrières!
Là, sur le luxe épars d'hôtels à poivrières,
Traînait une fumée aux courbes plus bleuâtres
Qui disait la tiédeur des Systermans folâtres
Et le bonheur qu'on a de se sentir à l'aise
A soulager son ventre en un lieu (z') à l'anglaise!

III

Or donc Bellac se dit : C'est ainsi pour les Crottes!
Les chastes, les méchants, les correcteurs, les protes,
Ceux dont les doigts pieux dessinent des virgules
Sur les murs blanchis des inodores cellules,
Ceux dont les intestins (sait-on par quel mystère?)
Ont besoin du secours d'un bon petit clystère,
Ceux qui brûlent du bois pour se chauffer les mem-
[bres,
Ceux qui font sur les pots, enfermés dans leurs cham-
[bres,
Tous, les cœurs s'éteignant, les âmes allumées,
Tous ont au dessus d'eux d'invisibles fumées
Blanches, si c'est vertu, — noires, si c'est luxure!

Alors Bellac songea que par une loi sûre
Ce monde de pensers assiégeant sa cervelle
Devait se faire jour en quelqu'œuvre nouvelle,
Puis, qu'en vers féminins devaient être imprimées
Les strophes qu'il allait consacrer aux Fumées.
Bientôt sur le papier, s'alignant une à une,
Elles étaient au net quand se leva la Lune!

Rôde en Bac.

***

L'Artiste de Paris publie dans sa livraison d'avril, un article de M. Max Waller sur l'Exposition des *XX*.

***

La comédie d'Albert Giraud, *Pierrot Narcisse*, vient de paraître chez Mme Ve Monnom, sous forme de volume de luxe.

Tirage : 100 exemplaires sur vélin.
20 id. Hollande.
10 id. Japon.
Tous numérotés (hors commerce).

***

A l'esbaudissement des populations, nous livrons un volume tout nouveau intitulé : *Causeries littéraires*, par L. de Mulder, professeur à l'Athénée royal de Mons, avec lettre-préface d'Antoine Clesse. C'est

à mourir sur place, dans les affres torticolantes du rire. Le de Mulder vaut son confrère de Louvain, le suave Tilman.

D'après lui : 1° l'œuvre de *Lemonnier* vivra parmi les plus « gracieuses. »

2° L'œuvre de *Benoît Quinet* restera parce que « le poète ne se perd pas dans de longues digressions ».

3° « C'est dans le genre judiciaire que *Picard* s'est illustré. » (J'te crois.)

4° *Octave Pirmez* « aime à se perdre dans l'infini, mais ce n'est pas pour nous effrayer ».

5° *Charles Potvin* « prendra rang parmi ceux que la Patrie est fière de compter au nombre de ses enfants ». (Berce, gentille Odette, ton vieil enfant.)

6° « Le génie a touché *Emile Valentin.*

7° Les vers de Rodenbach « font présager un brillant avenir » (pas aimable, de Mulder).

Je plains l'Athénée de Mons.

***

M. Octave Maus publie sous forme de plaquette élégante : *Sur les Cimes*, (1) des souvenirs d'un voyage qu'il fit dans les Carpathes où malheureusement il tomba dans un ravin sous les yeux de Madame Il.... Ded..., aux yeux fauves.

A l'instar de son patron le Juré, notre ami Maus a l'habitude de répandre ses œuvres en gros et en détail. C'est ainsi que *Sur les Cimes* a paru *in extenso* dans la *Société Nouvelle* et fragmentairement à la petite *Wallonie*. Les lecteurs n'y ont fait que gagner ; le récit, lestement troussé, est comme un madrigal en alpenstock à Madame Il.... ci-dessus, mais il contient quelques jolis paysages. Il n'est tiré qu'à 60 exemplaires pour embêter *le Juré*, qui en aura 100.

***

On a joué deux fois à la Monnaie *Francillon*, la dernière pièce de Dumas. *L'Art moderne* constate avec plaisir que c'est un numéro de son journal que lisait Lucien de Riverolles au troisième acte. Le fait est vrai, quoique peu intéressant, et le public a pu constater que le vicomte aime beaucoup les annonces, attendu que le titre de *l'Art moderne* faisait face au public. Il a pu constater aussi que la vicomtesse Francine, aimant comme son mari, les lectures qui ne détournent pas l'attention, avait au dernier acte, entre les mains, le dernier volume paru de la bibliothèque Gilon !

***

Il paraît que nos innocentes railleries à propos de la *Salammbô* de Georges Khnopff ont navré le poète et blessé le compositeur. C'est avoir peu de chance et nous le regrettons. Il y avait lieu cependant de douter que M. Khnopff eût eu la naïveté de prendre le roman de Flaubert pour en faire un opéra, alors qu'il ne doit pas ignorer que *seul* M. Reyer est autorisé par la famille du grand écrivain à tirer un drame lyrique de *Salammbô*. M. Khnopff ne pourra donc jamais ni éditer ni faire jouer son opéra. Il existe, cet opéra, on nous l'affirme, nous voulons le croire ; il existe et Shahabarim-basse-taille existe aussi, mais on ne l'entendra jamais que dans de rares salons, après une lecture du *Juré* dont personne n'a, hélas ! le droit d'enlever les droits d'édition et de représentation à son Edmond.

***

A ce propos, nous ne voulons pas entrer dans la querelle qui a éclaté entre M. Picard et M. Théo Hannon à propos de la *Valkirigole*. Faisons simplement remarquer que lorsque *la Forge Roussel*, *Au pays de Manneken-Pis*, *Mon oncle le jurisconsulte*, *Bruxelles - Attractions*, *l'Amiral*, *Vingt-quatre coups de sonnet*, *le Paradoxe sur l'avocat*, *la Valkirigole* et *le Juré* seront oubliés depuis longtemps, (1) il restera : les *Rimes de joie*, un des plus éblouissants volumes de vers qui aient été écrits en Belgique et... les *Pandectes belges* un des plus complets, des plus méthodiques et

(1) Sans circonflexe s. t. p. mon vieux Tave.

(1) Pardon ! jamais personne n'oubliera les *Rêveries d'un stagiaire*, de chevillarde et joyeuse mémoire.

des plus indispensables recueils judiciaires (1). Résultat net pour les Lettres :

Hannon — Picard = *Rimes de joie.*

***

La Gaule, revue mensuelle, vient de paraître à Bruxelles. Nous y retrouvons les noms de MM. Baudoux et Roger qui écrivirent naguère un volume de nouvelles, en collaboration avec le joyeux Joseph Tintilaire. *La Gaule* n'a pas de programme. Elle annonce : liberté complète. Nous ne pouvons assez engager les débutants à y donner leurs essais. Le premier numéro contient en tête un sonnet de Musset absolument nouveau...

Nous donnerons régulièrement les sommaires de l'aimable revue nouvelle, appelée à renverser très prochainement *la Jeune Belgique*, si nous en jugeons par les terribles coups de boutoir qu'elle lui donne. Nous lui souhaitons bonne vie quand même ; qu'elle ne justifie pas le mot de César : « *Gallia* est omnis divisa in partes tres.... »

***

Vient de paraître chez Vuylsteke à Gand, la traduction par M. Jules Sabbe de l'excellente *Histoire de la peinture flamande*, de M. A.-J. Wauters, dont le dixième mille est en vente à Paris, chez Quantin. Le même ouvrage traduit en anglais par Mad. E. Rossel, vient de paraître à Londres chez les éditeurs Cassel.

***

Vient de paraître, une étude très intéressante des œuvres du baron Isidore van Overstraeten, un publiciste religieux dont les travaux ne sont pas oubliés. Ce souvenir d'un parent est curieux à lire et nous le recommandons aux amateurs de monographies.

***

Alphonse Lemerre vient de commencer la publication, par livraisons à cinquante centimes, d'une *Anthologie des poètes français du XIXe siècle*. Les deux premiers fascicules renferment des extraits choisis avec tact des deux Chénier, de Legouvé, Arnault, Châteaubriand, Chênedollé — Désaugiers, Nodier, Béranger et Millevoye. Lorsqu'il sera complet, l'ouvrage sera des plus précieux tant au point de vue bibliophilique que littérairement.

***

Leconte de Lisle vient de remplacer Victor Hugo à l'Académie française. Cela nous a valu deux discours, l'un superbe du poète des *Erynnies*, l'autre curieux de Dumas le Petit. A ce propos rappelons qu'il y a en Belgique une Académie des Lettres dont personne n'entend jamais parler, attendu qu'elle observe un silence grandiose. On ignore absolument de quels immortels se compose cette assemblée mystérieuse et rien ne sort de cette franc-maçonnerie où les maçons n'ont vraiment aucune franchise. Ne serait-il pas bon cette fois de singer Paris et de décréter que les nouveaux arrivants pondront un discours de réception. On verrait alors s'ils parlent correctement, ce qui nous a toujours paru douteux.

***

Rappelons les hommes qui occupèrent le neuvième fauteuil :

1582. François Maynard (*Satires*).

1647. Pierre Corneille.

1685. Thomas Corneille (*le Comte d'Essex*).

1710. Ant. Houdard de la Motte (*Inès de Castro*).

1731. Bussy-Rabutin (*Histoire amoureuse des Gaules*).

1737. E. Laureault de Foncemagne (*Testament politique* de Richelieu).

1780. Chabanon (*Eponine* — trad. des *Odes pythiques* de Pindare).

1795. Naigeon (annotateur de Diderot).

1810. Népomucène Lemercier (*Agamemnon*).

1841. Victor Hugo.

1887. Leconte de Lisle.

(1) Un confrère de Maître Picard me souffle que ce n'est pas complet du tout. J'enregistre (sans compétence) son affirmation.

MAITRE EDMOND PICARD

... sur un arbre perché
(La Fontaine).

Vient de donner à *l'Art moderne*, à propos d'un excellent ouvrage de M. Léon de Monge : *Epopées et romans chevaleresques*, un de ces articles amènes dont il a la spécialité, Sarah Saint-Bernard, il a éprouvé le besoin de japper, autour de ce beau livre, des variations qui prétendent, et toutes ses vieilles rancunes d'esthète affolé suintent par les pores d'un style plus ou moins scato...illogique. C'est ce qu'il appelle : « Un cas à ajouter au Traité de pathologie littéraire ».

Nous ne sommes pas fâché de faire justice une bonne fois de ce singulier « gendelettre » qui, non content de braver l'opinion par des actes d'hercule forain, la presse par des mots d'insulte, le bon sens par des contradictions de ventilateur, se permet de juger l'Art et les Lettres du haut d'on ne sait quelle Tour-prends-garde dont il menace de nous écraser.

Maintes fois, il nous est arrivé d'attaquer Maître Picard avec toute la véhémence que nous suggère sa propagande en faveur d'idées enlevées à M. Cladel ou à M. Jean-Bernard ; toujours, nous l'avons fait loyalement et franchement ; de quoi ou de qui aurions-nous eu peur ? On nous a répondu par de petits mots dissimulés aux

coins des phrases, cachés aux carrefours des sous-entendus. Une attaque directe, jamais! Maître Picard ne fait cela que dans la rue, avec un fraternel renfort en cas de défaite. Ou encore, il prie ses bons amis de vous dire votre fait à l'occasion, fût-ce à la barre du tribunal, dans l'exercice professionnel.

Les insinuations sont toujours pareilles. Ici, le galant polémiste parle de « l'onanisme intellectuel », là, de « vice contre nature », de « virilités atrophiées », et cela à l'adresse des fidèles de « l'art pour l'art ». Ses mots ont toujours la même saveur de déboutonnement, et tout se réduit pour lui à l'examen des haut-de-chausses. Plus il vieillit, plus cette question de puissance génésique le préoccupe, et ce souci, qui pour d'aucuns semblerait un vague regret, revient à chaque instant, comme une formule de serment dans la bouche du brave Schifflaers.

C'est ce qu'on nomme l'érotisme d'arrière-saison.

Peu nous importe que M. Picard puisse ou non, même en se transformant en mouche, exécuter les exploits virils de Jupiter et féconder tout un Olympe; en fût-il capable, cela ne déformerait pas une seule des réjouissantes chevilles des *Rêveries d'un stagiaire*, cela ne changerait pas d'une ligne le cabotinage enfantin du *Juré*, et nous verrions M. Picard sous les cisailles d'un Fulbert, que les *Pandectes belges* ne perdraient rien de leur valeur.

Le procédé critique est à la portée de tout le monde et, franchement, M. Picard ne peut exiger que nous nous mettions tout nus pour lui répondre par des arguments *ad mulierem*.

Ces colères sont cependant logiques. Peu élevé, jeté très tard dans le monde où l'on ne se mouche pas dans ses doigts, il n'a jamais eu l'esprit du polémiste. Veut-il plaisanter, il tombe dans une trivialité sans finesse; veut-il riposter à quelque mot bien pointu qui le pique gentiment, il voit rouge, se fâche, et met les pieds dans son plus beau plat de Chine.

Ce plat de Chine, c'est son *Art moderne*, où périodiquement il nous sert ses extrémités, à la farce, à la sauce Robert, à la maître d'hôtel, à la Sainte-Menehould, jamais à la vinaigrette, — le mot est trop joli.

Et c'est lui qui se mange; à l'instar de la grande Virginie de *l'Assommoir* « dont on aurait dit qu'elle avait avalé ses pieds, tant elle trouillotait du goulot ».

La polémique de M. Picard est, dans son genre, une polémique « trouillotante ».

J'ai toujours respecté les vieillards qui, régulièrement, vous racontent la même histoire, ou vous esquissent le même mot à double sens; ce serait

cruauté de leur dire : « Vous m'avez répété cela dix fois », et mieux vaut écouter; mais, lorsque cet aïeul écrit et publie son rabâchage, je me révolte.

M. Picard en est là, sans être un aïeul, et nous pouvons lui être moins patient encore. Obstinément, il nous appelle ignorants, lui qui a pénétré, *grâce à nous*, dans la littérature contemporaine; lui qui découvrit voilà deux ans Leconte de Lisle, et découvre aujourd'hui Léon Bloy, comme Léon de Monge, notre professeur de littérature d'il y a sept années! Lui qui appelle Taine un « ramasseur de crottins ». Ignorants! Ignorants du Barreau, soit, comme il est ignorant des Lettres, lui qui fait des livres pour la vulgarisation du Droit et découpe M. Poelaert en contes à dormir debout.

Pro arte, ce pavé, est le plus beau spécimen d'ignorance qui soit. Il n'est pas possible d'accumuler, en moins de pages, plus d'appréciations fausses, à l'encontre de l'évolution moderne. Ce ne sont qu'erreurs entassées à plaisir; M. Picard y prend Adoré Floupette au sérieux et tance vertement l'école décadente. Et Khnopff, votre collaborateur, et Verhaeren qui tombe avec lui dans la déliquescence finale des *Ecrits pour l'Art?* Vous nous prenez le poète sain des *Flamandes*, et aussitôt, chez vous, à *l'Art moderne*, cet égaré tourne au « mallarmisme »; c'est jouer de malheur, vraiment; Khnopff nous échappe, vous suit, et à peine a-t-il franchi votre seuil, qu'il fait le même écart, comme pour vous contredire. Du poète exquis des *Chinoiseries* et du *Dix-huitième siècle*, il reste un rêveur désorbité qui fait les cantates jubilaires de votre famille et écrit sereinement de ces vers :

Les choses, c'était-il si pâle que ces roses
Et si vites, ces ciels, et ces légers moulins
Etaient-ce âmes ainsi, blanches en ces déclins
De crépuscule d'âme entre ces arbres roses?

Les villes, soyez loin, despérés (1) *affairés,*
Et ce tumulte, et ce criard et dans ces rues
Vagues obsessions de choses disparues,
Et ce soudain souffrir ce que vous souffrirez!

Du charabia triple!

Votre journal, où vous tonniez contre une école, devient l'organe officiel (pour toute la Belgique) de cette école. C'est là que l'on encense René Ghil et que l'on se pâme devant les strophes infantiles de M. Vielé-Griffin. Vous

(1) ?

êtes fondateur-patron de la *Revue indépendante* où sévissent, de ci de là, tous ceux dont vous déploriez les tendances il y a deux ans. Tout ce que vous avez écrit contre nous vous retombe sur le nez. Vous nous dites : « Ne devenez pas décadents », à nous qui ne l'avons jamais été, et d'emblée vous le devenez vous-même ! Vous nous annoncez que nous allons bientôt mourir, que nous vieillissons, et subitement, comme par miracle, notre arrière-garde reçoit des renforts d'écrivains jeunes et pleins de sève (1).

Alors, comme tout vous fond dans la main, votre belle science des Lettres et vos pronostics de bookmaker, vous lâchez les grands mots, périodiques chez vous : Journalistes et piliers de tavernes !

Journalistes, vous qui avez fait l'article de tête au *National*, au *Peuple*, où sais-je, au *Progrès* peut-être? Journalistes, vous qui vouliez être du Sénat ! Je regrette que vous n'ayez pas réussi ; c'eût été le *summum jus*.

Piliers de taverne, vous qui avez promené votre robe d'avocat et votre surnom d'écrivain dans les meetings de cabarets et de guinguettes. Voyons ! voyons ! grelot progressiste !

Et puis, personnalité pour personnalité, que vous mêlez-vous de notre vie ! Elle n'est pas à vous, et vous n'avez droit qu'à considérer nos œuvres si elles vous intéressent (2). La presse est notre métier, la littérature notre art. La presse, c'est notre barreau à nous. Est-ce que nous vous reprochons de plaider pour des vidangeurs ? ou bien vivez-vous de la vente de vos livres ? Nous n'avons jamais songé à écrire le *Paradoxe sur le journaliste* pour justifier de nos compromissions, pas plus que nous ne nous sommes faits les échos des potins qui couraient sur vous ou les vôtres. La presse, elle a bon dos maintenant que vous n'avez plus besoin d'elle pour vous pousser à la députation ; sur nous retombent vos déboires politiques et vos avortements littéraires, ceux que vous déploriez si amèrement dans votre inénarrable lettre à M. Victor Hallaux, *membre de la presse* (*votre cher Hallaux*, pour la circonstance). La presse, vous lui en voulez d'avoir accueilli votre *Juré* par un sourire sans méchanceté comme sans intérêt, de ne pas vous avoir appelé le Molière du Barreau, auteur et acteur tout ensemble, et de n'avoir pensé qu'au tapissier, troisième incarnation.

Lorsque, dans le fatras de vos dissertations juridiques, nous découvrions quelque vigoureuse page descriptive, nous n'avons pas hésité à le dire,

---

(1) Hector Chainaye, Maurice Maeterlinck, Jules Van der Brugghen, Arnold Goffin, Fernand Séverin, Grégoire Le Roy, Jules Frédéric.

(2) « Les esprits inférieurs attaquent les gens, les esprits supérieurs n'attaquent que les choses. » (Alex. Dumas fils).

respectant, pour le reste, votre marotte professionnelle; *a fortiori* ne songions-nous pas à vous demander si vous passiez vos soirées au *Jardin joyeux*, au *Moriaan* ou dans les coulisses d'un théâtre. Que nous importe votre vie privée, si vous nous faites de beaux livres, et, si vous n'en faites pas, que nous importe-t-elle davantage?

Nous ne vous avons pas voulu comme chef et cela vous irrite au point de vous faire oublier toute retenue. Vous voulez être le général Boulanger de quelque chose et cela ne réussit pas, même à *l'Art moderne* où les articles, surtout les vôtres, vous rient au nez. Ce que vous écriviez hier vous détruit aujourd'hui; vous n'êtes pas Monsieur Picard, mais Maître Sisyphe, et le pavé, que vous voulez absolument rouler en haut de votre montagne, c'est le monolithe de l'ours.

Il écrasera votre cor aux pieds littéraire; et ce lui sera facile.

Et maintenant, en face de cette exécution sommaire jetée à un triste homme de lettres, que l'homme privé, pour qui nous gardons tout respect chronologique, se fâche s'il le veut. J'aurai les rieurs pour moi. Vous avez, comme ressource encore, de vous taire, ce sera votre *Ne daigne*, ô Rohan! Il vous reste aussi le : « Et vous donc? » qui élude; mais, quant à répondre spirituellement et victorieusement, je vous en défie.

MAX WALLER.

VERS

I

LES RÊVEURS

Combien chères en vous, bouquets élus d'enfance,
Frères en rêve pur qui n'oserez mourir,
Ces blessures du cœur si lentes à guérir!

Suaves patients embellis par l'offense,
D'où rayonne sur vous ce charme des douleurs
Et fleurit en vos yeux l'angoisse en pâles fleurs?

Ah! d'où, surtout, vous vient cette beauté de l'âme
Et sur votre chair pâle où le mal est inscrit,
Quelle haine drapa le blanc manteau du Christ?

Nous ne savons qui c'est de l'homme ou de la femme
Dont la jeune beauté vous voisine le plus,
Et nous songeons au fruit des couples dissolus.....

Mais non, chère langueur, si douce et si fluide,
Tu dérives de mieux que du vain ici-bas,
Et ta sérénité ne s'en ouvrira pas.

Et tu te feras jour à travers notre vide,
Reléguant loin de toi les rares empressés
Du geste de te taire et de tes yeux baissés.

Il est vrai que la chair niera tes auréoles,
Et que tu passeras par des landes d'ennui,
Et pourtant nous voilà contents en notre nuit!

Car nous t'avons surpris de timides paroles,
Et, si vile que soit la terre à ta beauté,
Tu n'oseras t'ouvrir l' « au delà » souhaité.

II

LE VALLON

Je revois en esprit de calmes paysages
Qui comprirent jadis les soucis de nos cœurs,
Des sites distingués des souffrants et des sages
Et qui font l'âme encline à de douces langueurs.

Ils veulent être vus à cette heure indécise
Où se teignent de soir les blonds après-midis,
Et non dans les matins que l'aurore opalise,
Et non dans la rougeur des couchants refroidis.

Ils semblent, ces vallons de muettes feuillées,
L'abri prédestiné des dolentes amours,
Les discrets confidents des plaintes alliées,
L'alcôve des meurtris qui s'aimeront toujours.

Mais c'est le gîte aussi d'un étrange silence,
Quand parfois les aimés s'en viennent enlacés,
Et, les yeux se fuyant, rêve d'intelligence
De renaître peut-être aux doux frissons passés.

Et nous-mêmes, nous deux, aux jours d'angoisse humaine
Pâles soudainement du vide de la chair,
Sincères pèlerins émus de foi sereine,
Nous avons révélé notre âme au vallon cher.

Lors il nous a guéri du mal et de ses causes,
Et les feuilles chantaient si bien dans le ciel d'or,
Et les lèvres des fleurs disaient de telles choses,
Que nos yeux consolés s'osaient chercher encor!

Et si longtemps, enfin, que nos yeux et nos bouches
Marieront en l'amour le sourire et les pleurs,
Laisse, ô notre vallon, dans tes grâces farouches
Les blonds après-midis s'alanguir sur tes fleurs!

III

LES MORTES-NÉES

Mes rêves, ces ailés d'ailes douces et frêles,
A qui rien n'est fermé de la céleste geôle,
Se promènent au son de pâles chanterelles
Par les jardins aimés du maître de Fiésole.

Voici naître soudain de molles plaintes d'âmes,
Ainsi les blancs regrets des timides enfances,
L'ineffable parler des voix faibles et femmes
Nous prier à venger d'anciennes offenses!

L'oubli divin leur fit les nulles destinées
Des graines que tua le gel à peine vertes,
Et c'est triste à mourir ces chères mortes-nées
Qui promirent en vain les corolles ouvertes.

« *Nous vous eussions donné les rares amoureuses*
Dont l'absence rend vains les désirs et les rêves,
Et des baisers câlins aux passions peureuses
Et d'autres à vider les races de leurs sèves.

« *Nous eussions inventé quelque idéal étrange*
Qui hâtât l'agonie ineffable du vôtre,
Et lâché le frisson de ses ailes d'archange
Sur les hontes où l'âme éternelle se vautre.

« *Mais de cruelles mains nous permirent à peine*
D'exister un instant aux entrailles des mères,
Et sans doute l'oubli du Seigneur ou sa haine,
Fit mourir en bourgeons nos feuilles éphémères. »

IV

L'AMOUR CRUEL

Par l'âme ignorante et ses lys,
Par nos chairs closes sous les plis
Des amples tuniques d'opale ;

Nous voulons être aimés d'amour
Et laisser dans la mort du jour
Aux baisers notre beauté pâle.

Lors voici venir jusqu'à nous
Le charme des aveux plus doux
Dans le mystère des vesprées,

Et jusqu'à nous mourir encor
Les vaines plaintes sonnant d'or
Des amoureuses éplorées.

Leurs cheveux nous baignent les pieds
Et leurs passés sont expiés,
Tant nous aiment ces pécheresses.

Bien tristement, des yeux meurtris,
Des mains, des lèvres et des ris,
Elles implorent nos caresses.

Mais nous restons froids et sereins,
Levant nos regards souverains.
Vers d'autres yeux que ceux des femmes,

Tandis que donne notre chair,
En l'ennui du plaisir amer,
La mort irrémissible aux âmes.

V

L'OUBLI

Aux jours bien morts, hélas! du rêve enviolé,
Quand vacillait en nous la suprême espérance,
N'avions-nous plus, du moins, l'attente et la souffrance
Et cet âcre jouir de vivre immaculé?

N'était-ce pas très doux encor cette blessure
Par où se dissipa le sang de notre orgueil,
Et ces râles jaillis du cœur même et ce deuil
De s'écouter descendre en une tombe obscure!

Et n'était-ce pas doux ce dernier souvenir,
Pâle ou sanglant parfois de la vie écoulée,
Et ces regrets, enfin, de l'audace en allée
Et l'orgueil du néant méprisant l'avenir?

C'était mélancolique et cher comme d'entendre
Au lointain le plus bleu des vespéraux halliers,
Vibrer d'âme navrée et s'éteindre oubliés
Les vains appels du cor harmonieux et tendre.

Voici l'heure venue où se penchent les cœurs
Vers les fuyants échos des vibrances dernières,
Et de la mort des sons dans la mort des lumières
Se sentent défaillir en d'immenses rancœurs!

Bientôt s'élèveront les silences funèbres,
Et nous saurons alors, mais alors seulement,
Quel mal c'est que l'oubli d'un ancien tourment
Et nous voudrons, en vain, mourir dans nos ténèbres.

VI

LA MORT DES POÈTES

Le soir où nous mourrons des affres de la chair
Vaguement consolés de prières pleurées,
Pour nous ravir, enfin, les âmes en l'éther,
Les hymnes deviendront des calmes empyrées.

Le cher soleil qui vit nos premiers pas joyeux
Pressentira d'amour venir notre agonie.
Et, plus doux cette fois au baiser de nos yeux,
Attardera sur nous sa caresse infinie.

Peu nous importera que la vaine cité
S'inquiète un instant de notre fin prochaine,
Et que jusques au seuil de notre éternité
Blasphèment nos passés, sa folie et sa haine.

Car nous saurons, pour lors, tous les pardons du Christ,
Imités au travers des traîtrises de vivre,
Et souffrir sera doux, puisque c'était écrit,
Et que les cieux, d'ailleurs, nous sont promis, au Livre.

De seuls péchés d'amour nous pèseront au cœur,
Et nous pourrons mourir dans cette certitude
De doux enfants tombés en faute par langueur
A l'heure où les tenta l'esprit de solitude.

Et les hymnes d'en haut, dans un immense accord,
Tresseront sur nos fronts la gloire des victimes,
Et ce sera l'annonce, en dépit de la mort,
D'une vie éternelle et pure sur les cimes!

VII

LE DERNIER RÊVE

A Henri Degroux.

Au fond endolori des suprêmes vesprées
Où meurent en silence et les yeux s'évitant
Les débris à leur fin des races ulcérées,
Ils l'ont crucifié dans le rose Occident.

Pâle de plus en plus des fuites de la sève,
Avec, dans le lointain des beaux yeux mi-fermés,
Le solitaire orgueil d'être le dernier rêve,
Il revoit par l'esprit les siècles bien-aimés.

Il penche du fardeau de la proche agonie,
Sous l'or vague et soyeux des cheveux ruisselants,
La mystique beauté de sa face bénie,
Et voici pénétrer la lance dans ses flancs!

Et c'est sur la muette et coupable indolence
Des peuples assoupis à l'ombre de la croix,
Le rouge épuisement des veines par la lance,
Et les derniers frissons des membres déjà froids.

Soudain il s'est raidi sur son arbre de honte
Avec de longs sanglots et des yeux révulsés,
Et maintenant le corps s'affaisse, et l'âme monte
Rejoindre dans l'Ether les rêves trépassés.

Et désormais la nuit pèsera sur la terre
De jour en jour plus dense aux hommes plus méchants,
Et cette pourpre éteinte en un ciel de mystère
C'est le dernier reflet du dernier des couchants.

FERNAND SÉVERIN.

VISIONS

A Georges Khnopff.

O this gloomy world!
(WEBSTER. — *Duchess of Malfi*).

Ce matin, après le déjeuner, servi avec cette minutie anglaise et dans ces porcelaines légères que j'aime, on m'a assis devant la verrière nimbée de rideaux blancs et d'où coulait un jour limpide, folâtre, espiègle... Et c'est singulier la clarté qui se fit en ma pauvre tête si lasse de poursuivre des idées qui ne s'achèvent jamais... Une masse de souvenirs se présentaient, non à mon esprit mais à mes yeux, ils semblaient affluer extérieurement; des paysages, des rues, des individus à moi connus, naguère, se dessinaient au milieu de la lumière irradiée par la fenêtre, me remémorant des séries de faits liées à ces visions... J'étais si heureux; — depuis bien longtemps, de vilains et grossiers nuages voilaient mon intelligence. Et enfin, je puis presque réfléchir, arrêter une perception au passage, la préciser, m'y complaire. Guère de cohésion, encore; ma pensée plie, se dérobe quelquefois, va un peu à l'aventure et aussi, je crains de trop *travailler*, de surmener le mécanisme délicat qui lentement reprend le mouvement normal, — peur, surtout, de retomber au chaos, au délire.

C'est pareil à une marée continue, bruissante mélodieusement, sans houle ni furie, — chantante, — dont les lames alanguies déferleraient sur une très paresseuse plage. Les accords allongés, mourants de *Tristan et Yseult* diraient mieux ma sensation. — Un flux incessant, une submergeante affusion de songes colorés — que je voudrais bien retenir, — mais déjà, du fond de mon cerveau, arrive une vague nouvelle qui brise, éparpille et noie le flot précédent, — puis, à son tour, expire. — Je ne résiste plus et les eaux berceuses m'emportent, me caressent, glissent le long de mon corps, avec des clapotis argentins, — jouent, me roulent au creux de leurs ondulations, — s'éloignent, m'abandonnant sur le sable doré, — et, rieuses, minaudières, raccourent avec une feinte colère pour m'engloutir dans leurs profondeurs rêveuses et dormantes...

— Ah! ce site... doux et suave! On grimpait au haut de cette éminence et tout d'un coup, c'était un ravissement... La plaine, la paisible rivière,

les forêts là-bas, — loin, — le petit village, près du pont, — et tout cela estompé, fondu en teintes fines, atténuées. Chaque fois la même impression s'imposait : Il me paraissait voir un panorama chimérique, trop beau pour être vrai, un mirage qui allait s'évanouir sous mes yeux, me dévoiler l'horreur des ténèbres, de la sombre et mystérieuse et épeurante Nuit.

Les soirs, de la terrasse surplombant la vallée, nous contemplions le ciel pur, miroir d'ébène chatoyant et il me disait : — « Vois tous ces Mondes... Vénus, Mars, le maléficieux Saturne... Ils brûlent de flammes inextinguibles; — et la poussière stellaire, cette Voie lactée; cette vie fourmillante dans l'Ether répandue... » — Et je me retournais en moi-même, je me tendais de toutes mes forces, je voulais savoir, savoir encore, embrasser la sublimité des sphères, m'élever jusqu'au Concert universel, jusqu'à l'Eternel Seigneur, atteindre le Destin magnifique et impénétrable, — comprendre, comprendre, comprendre...

Quel dédain m'inspiraient les perspectives terrestres, alors! Je sentais monter en moi un ample mépris pour ce qui m'intéressait, jadis : — les livres, les beaux livres, les poètes, — moi-même!... Une pitié! nous nous occupons, — avec quel risible sérieux! — de niaiseries, tandis que, de toutes parts, l'illimité nous opprime... — Une intime satisfaction de ma propre clairvoyance s'insinuait peu à peu et, au chaud soleil de l'égoïsme, hâtivement fructifiait. Mais, aussitôt — les rayons des divins flambeaux s'aiguisent, incisifs et perçants comme un coup d'œil chargé de froid courroux et ironique; les chères paupières se ferment, tristement se détournent et s'éteignent les scintillations joyeuses... Plus rien! — un rideau de menaçante obscurité, où des pâleurs sombres passent... Et le rideau s'enfonce dans les vastes étendues, recule, recule, repoussant derrière lui les constellations — puis, sans bruit, brusquement, il redescend, se rapproche, vite — s'abaisse, m'enveloppe d'une terreur confuse... Et cela m'apparaissait pareil à une immense draperie funèbre, agitée et plissée par un vent calme — subitement impétueux et sauvage... Cependant, accompagnée de larmes lénitives, la certitude me revenait de l'inanité de nos volontés, de nos efforts, mais cette pensée n'était plus âpre, hautaine, blasphématoire, mais miséricordieuse et tendre... Alors, les incommensurables Espaces cessèrent de me terrifier, de timides et chétives Etoiles percèrent la Ténèbre, et leurs clignotements semblaient me faire signe, — de n'avoir point d'effroi... La splendeur des Pléiades se déroula de nouveau au nébuleux firmament; — j'entendis un pas furtif et doux et une voix harmonieuse, remplie toute d'inflexions diaphanes et effleurante : — « Laissez, — laissez venir à Moi les petits enfants!... »

Et je me réjouissais en mon cœur prosterné, défaillant d'une inexprimable délice : — « Quel bonheur nous est donné et à tous, car, voici, ne sommes-nous pas, pauvres et riches, simples et savants, — de crédules et naïfs petits enfants? »

— Et celui qui m'accompagnait en ces réconfortantes promenades, celui... — Mon Dieu! la gaieté radieuse a disparu, tout pâlit, s'engrisaille autour de moi...

— Oh! oui, j'ai aimé de grands et fertiles génies, — des phrases dont les mots étaient de feu et de lumière, — des phrases joyeuses qui me faisaient palpiter d'une longue épouvante... Et quelquefois, un mot, un mot fulgurait d'un éclat diabolique, — accroupi au milieu d'une page comme un Sphinx redoutable — énigmatique et redoutable... Je m'épuisais à surprendre le sens de ces mots prestigieux, hiératiques, solennels, — énigmatiques et redoutables... Oui, ils brillaient là ainsi qu'un feu follet, errant dans les campagnes, aux confins de l'horizon, qu'on poursuit avec fièvre et que jamais, on ne pourra rejoindre... Non, écoutez! Ils ont la semblance de ces Astres, symboles mystiques, dont le rayonnement s'éclipse parfois et rejaillit plus fort — et pour lesquels, fous insignes, nous sommes saisis d'un amour éperdu, auxquels nous aspirons et voudrions confier les choses que nous devons taire. . — Oh! je me rappelle, *à présent*, ce livre... Rirent-ils assez de moi! J'avais des amis, de précieux et sincères amis, — qui n'en a pas, d'ailleurs? — et souvent, — car tout cela m'étouffait, — j'essayai de me confesser à eux... Mais, quel dégoût! ils ne me comprirent, ne m'écoutèrent même pas... Perfidement, ils souriaient et ils pensaient — et leur air poliment lassé disait : — « Pourquoi me raconte-t-il ces ennuyeuses choses qui me sont si parfaitement égales?... » — Je me tus, enfin... Mais *cela* m'oppressait; un besoin d'épanchement immédiat et complet. Me désaltérer à une source de bonté sereine. Quelque banale consolation m'eût peut-être suffi, — je ne pus l'obtenir... Et, à cette heure maudite, j'écrivis ce livre, j'ouvris mon cœur largement, — ainsi qu'une maison de plaisir où, sous des oripeaux bariolés, les Madeleines attendent en vain toujours, la main divine qui les relèvera, les lèvres chastes qui, d'un baiser fraternel purifieront leurs lèvres... « *Or, celui à qui il est moins pardonné, aime moins...* » Nulle rémission pour moi... Je profanai les secrets de mon âme; histrion avili, comparse ignoré, je me prostituai... Dieu! ils raillèrent encore... Ma sincérité, ils ne la sentirent pas — et que j'avais tremblé en écrivant! Comme je les détestais ces pages, — un écœurement sans nom... Une haine démente, chaque jour exaspérée — et malgré elle, à cause d'elle — qui sait? — l'infâme besogne s'achevait. Ah! justicière

leur dérision et raisonnable. — Quelle témérité : se couronner soi-même — d'épines!

— Toute couronne nous gêne et nous insulte!

— ... Mon esprit étourdi, enivré, chancelle; — il se roidit, le malheureux veut marcher quand même, traîner l'instrument de son prochain supplice mais comme Lui — sa croix l'écrase. Il fléchit, glisse, tombe... Les sages éclatent.

***

To pass away the time, I'll tell your Grace
A dream I had last night...

Je vaguais parmi une multitude qui allait je ne sais où... Un homme tombe devant moi, subitement — les badauds s'attroupent et imitant tout ce monde, je m'arrête...

Trois plaies béantes, énormes, lui trouaient la poitrine et le sang jaillissait et se caillait sur ses habits... Et soudain, un frisson me secoua, j'arrachai mon attention de ce spectacle et je vis, — je vis les regards de tous ces gens fixés sur moi et dans leurs yeux et leur sourire narquois et plein de doute — comme si je protestais! — et de défiance je lisais, oh! clairement et irrécusablement qu'ils m'accusaient, que silencieusement, ils me condamnaient... Longtemps, pétrifié par l'angoisse, tremblant et soumis déjà à l'inexorable Destin, je restai immobile auprès d'eux, attendant l'imminent tumulte, la clameur vengeresse, les gendarmes qui m'emmèneraient... Mais, *rien*... Ils me considéraient toujours, et sur leurs visages éclatait de plus en plus fort leur détestable conviction, mêlée d'indifférence, de mépris et d'une haine sans bornes...

. . . . . .

Seigneur! Quelle soudaine obscurité! L'ombre rapide dévore les clartés, — ces nuées chargées de fureur et grondantes, — l'azur se plombe... Des glaives sulfureux flamboient... Un éclair! Quel bruit étrange, — si lointain et si proche, en même temps... Ça rebondit!... Pensons encore; c'est si amusant de s'exercer à revivre. — Renaître!... Que disais-je donc? — Je ne sais plus; j'ai tout oublié... Si je pouvais, seulement, retrouver le nom... Qui portait ce nom?... Ah! — Ce n'est pas çà!... Le brouillard, — ces vapeurs qui entrent en ma tête... L'envoûtement recommence, l'*In pace* s'ouvre; l'ingénieux bourreau imagine une torture nouvelle; il te fascine, l'Astucieux... Tout sombre dans la brume... La croix! — la croix s'appesantit, m'accable... *Notre Père qui êtes aux Cieux*... Ah! non, non, — je ne veux pas! Je veux — je veux penser!... Penser!...

ARNOLD GOFFIN.

AIRS DE FLUTE

XX

TRISTE ZUT

J'ai vu la chère tout à l'heure,
Elle m'a dit des mots en l'air,
Mais cela n'était pas bien clair...
Comment se fait-il que je pleure?

Elle me disait : c'est un leurre
Que s'aimer éternellement;
Celui qu'on aime est... l'autre amant...
Comment se fait-il que je pleure?

Que l'amour trop prolongé fleure
Les lilas longtemps enfermés,
Oui, nous nous sommes trop aimés!
Comment se fait-il que je pleure?

Lorsque dans le doux soleil clair
Où la rosée en perles pleure,
J'ai vu la chère tout à l'heure,
Elle prenait un air en l'air;

Elle souriait, c'est un leurre,
Le sourire ainsi souri ment.
On sourit éternellement
Et c'est au dedans que l'on pleure.

Oui, nous nous sommes trop aimés,
Petit cœur que mon cœur effleure
Et tout seul, chère que je pleure
J'ouvre mes amours mal fermés.

XXI

CATALEPSIE

Le magnétiseur, l'œil rivé
Dans l'œil bleu de celle que j'aime,
L'a rendue immobile et blême...
J'ai cru que c'était arrivé.

Elle tomba sans un murmure,
Son dolent regard disparut.
Un espoir en mon cœur courut :
Mon Dieu! pourvu que cela dure!

Que ce soit un vrai cauchemar,
Qu'elle soit morte de ma vie!
Je l'appellerai, sans envie :
« Mademoiselle Valdemar ».

Je l'aimerai tant disparue
A tout jamais de mon chemin;
Alors je lui tendrai la main
Sans la rencontrer dans la rue.

J'emporterai son corps défunt
Dans une bière en porcelaine
De Sèvres ou de Saxe, pleine
D'un inaltérable parfum;

Puis pour que rien ne la réveille
De son rêve doux et berceur,
A pas de loup, j'irai la veille
Egorger le magnétiseur!

XXII

EN MI-BÉBÊTE

Veux-tu venir avec moi? Viens
Dans la langueur du crépuscule,
Nous nous dirons des tas de riens
Sur un ton doux et ridicule.

Les lilas là-bas sont tout blancs,
Au fond du parc l'étang s'allonge,
Et dans l'eau langoureuse plonge
Le cœur des nénuphars dolents...

Tout est blancheur et tout mystère,
En la nuit qui va frissonner.
Sept! huit, neuf! entends-tu sonner
L'heure où va se coucher la terre?

Les voix doucement se tairont,
Amoureuses, comme épuisées,
Et de leurs palmes irisées
Les rameaux neufs t'éventeront.

Alors, yeux noyés, mains unies,
Nous irons rêver tous les deux,
Sous la garde des bergers bleus
Et des houlettes infinies.

Puis quand viendra le vilain jour,
Je me jetterai dans l'eau claire...
Et tu pourras, sans me déplaire,
Me tromper à ton aise, amour!

SIEBEL.

ON EN MEURT

Une histoire simple et triste : l'histoire de Renée d'Anges, fiancée à seize ans. Seize ans ! un âge tout blanc de voiles jetés sur la pudeur et sur la vie. Lui, dont les épaulettes étaient encore neuves, venait d'être un enfant, car ils avaient grandi ensemble, en même temps et, prédestinés l'un à l'autre par leurs mères dès le berceau, ils avaient joué souvent à se marier en s'appelant « ma petite femme » et « mon petit mari ».

Cependant, ces deux mères, prenant pour un instinct secret ce qui n'était qu'un laisser-aller de leur tendresse, le capricieux désir de mêler leurs joies en unissant ce qu'elles aimaient le plus au monde, continuaient d'oublier que les cœurs s'unissent d'eux-mêmes et qu'on ne les unit point, parce qu'il faut laisser à l'acte le plus humain de la vie, le plus de libre arbitre.

Sans doute, ils s'aimaient étroitement, de l'affection fraternelle de ceux qui ont aimé les mêmes choses sous le même ciel, pendant toute une enfance ; mais, lorsque l'adolescent, devenu physiquement un homme, songeant à ce mariage et à ce qu'il exigeait d'eux, se fût mis face à face avec cette communion de deux êtres dans l'avenir et jusqu'au bout d'une vie qu'on ne recommence pas, il se sentit avoir peur moins du malheur qui pourrait lui en venir que du bonheur à tout jamais perdu pour sa petite sœur de seize années.

Renée lui avait dit un jour qu'elle l'aimait à en mourir. Il ne l'avait pas cru. Est-ce qu'on meurt d'aimer ? Pourtant il se souvint de ses larmes d'enfant tant de fois mêlées au rire de leurs jeux et il pleura tout seul de rongeantes larmes d'homme en songeant au mal qu'il allait lui faire.

Néanmoins pensa-t-il en pleine conscience que c'était son devoir. Même, comme c'était cruel, il se dit qu'il y aurait de l'héroïsme à le faire et il le fit pour cela dans l'inconscient élan de sa jeunesse, qui n'avait pas encore appris à douter.

Il s'enrôla pour un long terme dans une de ces compagnies d'exploration qui partaient alors pour l'Afrique.

Dans sa peine, un mal fut ainsi épargné à Renée, celui de le voir à une autre. Elle ne connut pas la jalousie atroce dont on retombe abattu brutalement en s'arrachant soi-même du cœur tout ce qu'on aimait. Elle put le croire toujours à elle et que le seul espace matériel les séparait. Elle passa des semaines, des mois à l'attendre, comme s'il devait lui revenir un jour.

Mais la faible lueur qui brillait en espérance au bout de cette attente ne suffit pas à la soutenir et elle s'épuisa plus vite encore par l'effort de vivre quand même et de lutter.....

Oh! le supplice horrible du prisonnier que des années séparent d'un renouveau de liberté; des années pareilles à des murailles de granit entassées l'une devant l'autre, où l'on va se cogner le front, se ruer de tout le corps, s'arracher les dents et les ongles avec des lambeaux de chair. Le supplice du vivant écrasé sous la terre et qui s'épuise en efforts déchirants à revivre, jusqu'à ce qu'il en meure. Et celui de l'étouffé qui se débat dans un spasme de tout l'être en appelant un peu d'air.....

Aimer à faux, aimer à vide, c'est tout cela transporté dans la souffrance morale. Aimer désespérément et chercher en vain l'être aimé, sans que rien de lui, ni jour, ni nuit ne s'offre à notre baiser, sans rien de lui que nous puissions serrer entre nos bras qui se tordent.....

Et, des jours — comme il ne revenait toujours pas — succombant à la perpétuelle contention d'un amour qui avait fini par l'étouffer, il arrivait à Renée de se prendre la poitrine à deux mains pour en enlever un poids réel qui l'écrasait, puis, à bout de forces, de fermer les yeux, espérant effacer tout d'un trait de paupières et, ne voyant plus, ne plus être.

Aux convulsions de cette force morale destructive, le corps s'usa vite. Les médecins déclarèrent que c'était de l'anémie. Renée commençait à vivre d'une vie presqu'immatérielle où l'on eût dit qu'elle respirait par l'âme et qui allait décroître avec la souffrance, jusqu'au jour où la souffrance finirait.....

C'était cette toute simple histoire d'amour et de mort qui se dénouait maintenant dans la splendeur silencieuse d'un soir lunaire, au bord de la mer, comme si la pauvre Renée trop lasse, enfin, de soutenir sa vie, l'eût laissé choir inconsciemment dans le vide immense de cette nuit.

Une nuit usée aux pâmoisons chaudes du mois d'août et qui se préparait à l'automne par sa clarté plus claire, plus limpide, plus fraîche; où la lune épandait plus de rayons, afin de la réchauffer d'un frisson tiède.

Une nuit dépouillée de ses touffes d'obscurité profonde, effacée de couleur, pâle d'une pâleur polaire et si ténue qu'on croyait voir le jour au travers.

Une de ces nuits fantômales et longvoilées dont tout le mystère vient des lueurs, non des ténèbres, où l'on dirait que c'est l'ombre qui se voile de lumière.

Une nuit dans ce demi-jour qui semble annoncer l'aube et où il doit faire bon mourir pour ceux qui pensent que de la mort naît la lumière.

La vénitienne était restée de ses deux battants ouverte à l'air frais du large et Renée, dans un fauteuil, au bord du seuil. Elle l'avait voulu ainsi :

— Tout au bord, demandait-elle, plus près encore, plus près de la mer et du ciel!

— Oh! le froid, Renée, prends garde au froid! répétait une voix désolée de la supplier en vain.

Mais l'insistance de son regard, où brillait une lueur lointaine au dessus de toute raison, signifiait qu'on ne devait rien lui refuser, puisqu'elle n'attendait plus de mal de nulle part. Et il se fit, dans un coin de la chambre, des sanglots qu'elle n'entendit pas, car elle semblait ne plus bien entendre déjà la vie de la terre.

La lune fauchait l'ombre par dessus la tête des villas jusques à l'horizon, qui noyait une masse sans fin dans sa clarté. Cette masse, un peu d'infini, demeurait sans bruit, sans mouvement, sans forme, sans rien qu'un regard immense qui était une lumière et qui semblait attendre en regardant le néant. Il n'y avait plus là, ni terre, ni ciel. La mer, on ne la distinguait plus à des feux de navires en marche vacillant parmi les étoiles, car le ciel effacé n'avait plus d'étoiles dans cette nuit mystérieuse entr'ouverte sur l'au delà, et la mer n'était plus qu'une harmonie bruissante, un chant, une prière sans paroles que le ciel écoutait.

Renée demeurait immobile, les yeux grands ouverts, fixant une petite tache bleuâtre par où le soleil paraissait devoir revenir à l'horizon. Se disait-elle, peut-être, qu'elle allait le revoir avant les vivants, ce soleil qui tardait tant à remonter sur la terre?

Tout à coup, comme si elle eût été saisie par le premier attouchement de la lumière froide qui entrait en elle, elle frissonna longuement.

On l'enveloppa d'un châle épais, dont les franges lui traînaient aux chevilles. Elle l'amena de la main, en murmurant d'un son de voix qui n'exprimait que du bien-être :

— Ce n'est rien.

Puis elle ajouta, levant son visage en sourire vers une tête mâle, souffrante et toute blanche qui se penchait :

— Docteur!... je suis bien!...

Alors, lui, reposant doucement le bras maigre où le pouls battait à peine, revint à l'écart vers tous ceux qui l'épiaient en pleurant et leur dit :

— Veillez-la bien, car la mort peut lui venir cette nuit sans qu'elle s'en aperçoive.

HENRY MAUBEL.

Septembre 1886.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Pierrot Narcisse, par Albert Giraud.

Dans les dernières années de ce siècle, qui étale avec une volupté croissante l'effroyable et cruelle splendeur de sa décomposition, l'art est devenu un hymne de douleur, une vaste et solennelle symphonie où se croisent, comme les thèmes fondamentaux d'une composition musicale, l'angoisse, l'horreur, la haine et le dégoût. Le dégoût surtout. Car tous les yeux sont offusqués des laideurs de la vie. Mais c'est en vain qu'ils se tournent vers les clartés de l'azur : les monstres aperçus ont laissé, comme de hideux soleils de boue, une tache affreuse sur leur rétine, et désormais ils ne peuvent voir les douceurs des cieux printaniers avec la candeur de la lumière et la grâce enfantine des frais nuages, qu'à travers un brouillard de fange et de sang.

Tel est le *cas* mental du poète de *Pierrot Narcisse*. Son premier livre, *le Scribe*, promenait un héros tout jeune, âme neuve dans un corps maladif d'une sensibilité exaspérée, à travers les rues, les cafés et les appartements d'une ville moderne; et cette ville, avec ses habitants, lui apparut comme un cloaque de saletés et d'infamies. Ecœuré de cet immonde spectacle, le poète tourna ses regards vers les régions sereines du Rêve, que, du moins, il pouvait peupler à sa guise de personnages heureux et libres, qui fussent ses amis et qui, loin de toute vie honteuse, accomplissent les seules actions permises par son autorité créatrice.

Il existe, là-bas, une cité de légende, aux architectures fugitives, habitée d'êtres bizarres et fous, qui sans cause, rient, chantent, pleurent, s'aiment, se taquinent, et se livrent à mille extravagances pendables ou pleines de grace, sans jamais heurter un code pénal ou une loi du bon sens, — car toute raison pratique en a été pour jamais bannie. C'est Bergame, avec ses gilles, ses pierrots, ses arlequins et ses cassandres. Heureuse Bergame, où il n'y a point de palais de justice, ni de magistrats, ni d'avocats, si ce n'est dans les coulisses, pour les besoins de la comédie; — où les remèdes guérissent les malades malgré les médecins, — où l'on n'est même malade que pour mieux marier sa fille, ou pour servir les amours du beau Léandre et de la tendre Cydalise; — ville trois fois sainte du culte de la joie, où

tout est beau et frais comme l'adolescence; ville de sourires, où l'âme rose et parfumée des roses fleurit les joues d'Eliane, d'Amynte, de Célie et de Rosalinde.

Cité bénie, c'est elle que cherchait cette âme souffrante, qui se détournait avec dégoût des hontes, des bassesses, des duretés de ce monde. Voici la galère fleurie des Embarquements pour les pays du Rêve :

Un rayon de lune est la rame;
Un blanc nénuphar, la chaloupe.

Mais, à Bergame, en rimant les rondels de *Pierrot Lunaire*, le poète se souvenait invinciblement de la cruelle ville et de la triste vie qu'il venait de quitter. En vain, dans le doux soir rouge, ne voudrait-il voir que l'effeuillement d'un céleste bouquet de roses; dans ses yeux germent des images farouches et perverses :

Comme après les hontes romaines,
Un débauché plein de dégoûts,
Laissant jusqu'aux sales égouts
Saigner ses artères malsaines,
Le soleil s'est ouvert les veines.

Il n'a pas impunément respiré les miasmes empestés de nos capitales. Même dans les boudoirs des belles Bergamasques, même dans le parc aux tilleuls parfumés et sur les berges de la saphirine rivière du Tendre, le frisson des anciennes fièvres tout à coup l'agite et un rauque cri interrompt la galante sérénade.

Tel était l'auteur de *Pierrot Lunaire*, tel nous retrouvons le poète de *Pierrot Narcisse*. Pierrot, à qui il a insufflé son âme, n'est pas le Pierrot de Watteau, ce joli gamin dont la mélancolie, si passagère! est encore un sourire. Pierrot Narcisse porte au sein une blessure mal fermée.

Comme on devient mauvais, implacable et moqueur,
A se pencher ainsi sur les gouffres du cœur!
Et comme le cristal de la divine enfance
Se fêle étrangement à la première offense!
On en garde à jamais un sourire attristé.....

Pierrot Narcisse est, au fond, fort pessimiste. Il trouve le monde « banal, uniforme et malsain ». Voulez-vous savoir ce qu'il pense de Bergame? Il souhaite la voir ensevelie sous la neige, cette vilaine ville!

Tombe, hermine des cieux, sur la cité méchante,
Tombe comme un pardon sur ces êtres épais.

Cité méchante! Êtres épais! Nous voilà loin de *l'Embarquement pour Cythère.*

Vraiment, Bergame n'est pas autant qu'on le pense à l'abri des révolutions. Certes, les monuments sont restés debout, les parcs et les jardins y sont toujours disposés à souhait pour le plaisir des yeux, les modes n'ont guère varié, bien que Pierrot porte un gibus et qu'Arlequin ait abandonné son mirifique justaucorps couleur d'arc-en-ciel pour un maillot carrelé de noir et de blanc, — comme s'il se savait, lui aussi, en deuil de quelque chose. Mais je gage que, avec les ménagements indispensables en si bonne compagnie, il s'est fait là-bas un petit quatre-vingt-neuf, — une république, que sais-je? J'y vois, à coup sûr, un parlement; car voici Cassandre qui parle politique, ministère et budget. Le XIXe siècle a passé là. Pierrot délaisse sans doute la guitare. Il a l'âme triste de mes contemporains. Il aime, je crois, Baudelaire, la musique allemande et la philosophie pessimiste. Comme mes contemporains encore, il sait lui-même, très bien, qu'il est malade et quelle est sa maladie. Il est « de la race des rêveurs, des songe-creux »,

Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
Ont un lever d'étoile en leur cœur taciturne.. ..
C'est la race de ceux dont les rêves blasés
Se meurent du regret d'être réalisés.

C'est un Saturnien, — un hypocondriaque de l'esprit, — qui raisonne son mal et l'aiguise; c'est un chercheur d'impossible, un voluptueux qui se plaint des épines des roses et qui oublie les roses pour les épines; c'est un délicat, d'autant plus déchiré par les aspérités vulgaires des choses que sa délicatesse est plus subtile. Ah! Pierrot, que vous êtes bien de ce temps! Et que vous avez appris à souffrir!

« Quand la créature humaine est très civilisée, elle demande aux choses d'être selon son cœur », dit Paul Bourget; et il ajoute: « rencontre d'autant plus rare que le cœur est plus curieusement raffiné; et *l'irrémédiable malheur apparaît* ». Quelle créature est plus raffinée et plus malheureuse que l'artiste rêveur et dilettante, — que lui, son fils de prédilection, lui, son essentiel symbole, le subtil et délicat Pierrot, qui voltige sur les civilisations comme un grand papillon blanc, buveur de parfums? Nul être n'est autant que lui cruellement blessé dans ses tendresses, dans ses désirs, dans ses goûts et dans ses songes. Mais si tout lui est buisson d'épines, il lui reste *lui-même;* il lui reste sa douce tête fleurie de rêves vastes comme les mers et les pays des tropiques, légers et scintillants comme les oiseaux mouches,

bizarres comme un bouquet d'extravagantes orchidées. Ah! le monde ne veut pas être selon son cœur? Eh bien, il retirera à jamais son cœur du monde; et puisque Pierrot seul est digne de Pierrot, c'est à lui-même, à lui-même seul qu'il se donnera. Voici qu'il parle à son image :

C'est un autre et c'est moi... Ses lèvres sont pareilles
Au sang vierge d'un cygne assassiné; ses yeux
Profonds comme des cieux, ses yeux mystérieux
Sont deux lacs de tristesse et de candeur où sombre
Le soir silencieux de mes yeux, et dans l'ombre
Plus lointain qu'un espoir et plus pur qu'un regret,
Son visage éploré me suit comme un portrait.

Plus il se contemple, plus il reconnaît en lui-même l'unique source de ses chers rêves et le seul être digne de son culte. Il s'exalte, il s'adore et formule enfin cette mystique prière :

O cœur plein de mon cœur, vaste comme les mers,
Espoir inexaucé de mes lèvres hautaines,
Qui nous a révélé ces ivresses lointaines,
Par delà l'heure triste et les baisers amers?

Cette prière, qui éclate enfin en un baiser fou :

Un baiser de la lune a fiancé nos chairs!

Mais une fois encore, l'infortuné Pierrot, qui croyait étreindre son ideal, a heurté la réalité, — l'inexorable réalité qui l'enveloppe comme le mur d'une prison. Il a brisé la glace où lui souriait sa claire image, et peu s'en est fallu qu'à ces cruels débris qui déchiraient sa chair, il ne laissât le dernier lambeau de sa vie. S'il n'est pas mort, c'est qu'il est éternel comme le monde; et toujours, soit dans les bassins des fontaines, soit sur les cheminées de Cassandre, soit dans les yeux d'Eliane, il trouvera des miroirs qui, en dépit du cadre, lui montreront son unique amour : lui-même.

Etant donné *Pierrot Narcisse*, M. Giraud n'a eu qu'à écouter la logique pour déterminer les personnages et l'intrigue de sa comédie. Pierrot seul possède un relief énergique; plus effacés, mais nets encore, apparaissent Eliane et Arlequin, qui sont pour Pierrot les tentations de la vie; le reste, la vie banale, la vie indifférente, Cassandre, Mezzetin, les abbés, sont brouillés et *fongibles* comme le fond d'un paysage galant de Watteau. Ces personnages-là bourdonnent autour de Pierrot sans qu'il daigne s'apercevoir de leur présence. Bistournez vos concetti, messieurs les abbés, cassez les verres, grattez les guitares, Pierrot songe aux blancs flocons de la neige.

Seuls Eliane et Arlequin, la jeunesse, la fleur rose et capiteuse de la vie, peuvent le tirer un instant de son rêve. Mais Pierrot ne peut sortir du rêve que pour souffrir. Il est de la race « que tue à jamais la chimérique envie — De vivre à pleine bouche et d'observer la vie ». Désirs ennemis! Si tu te regardes vivre, tu cesses de vivre. Pierrot ne peut *vivre* cinq minutes sans réfléchir, imaginer et désirer mieux. A-t-il un caprice d'un quart d'heure devant les yeux pers d'Eliane? En se rendant chez elle, il analyse son malaise, il a peur d'arriver ; il entend chanter Arlequin et il l'envie, il voudrait être Arlequin, car il pressent que ce joli gamin est mieux fait que lui pour aimer Eliane. C'est dans cette belle humeur qu'il arrive chez Cassandre, querelle Arlequin à propos de bottes, et, à peine en tête-à-tête avec Eliane, l'insulte, la martyrise, lui parle raison et la convainc — en même temps qu'il se convainc lui-même — que leur amour serait la plus sotte chose du monde. Mécontent de cette excursion dans le Réel, Pierrot, durant un souper banal, se renferme en sa pierroterie comme un plongeur dans un scaphandre ; jamais il n'a été plus étranger au monde ambiant. Ce monde s'évanouit bientôt pour lui. Il reste face à face avec lui-même, et jamais il ne s'est autant aimé.

Parlerai-je de la langue poétique du *Pierrot Narcisse*? M. Giraud y a fondu en un parfait alliage ses deux manières, qui semblaient presque irréductibles : le vers nerveux et saccadé de son *Pierrot Lunaire*, — vers de geste et de tour de force, — véritable vers de pantomime; et le vers ample, chantant comme un violoncelle, de *Hors du Siècle*, — un vers de riche contralto un peu tremblant, plein de chatoiements et de vibrations, ce vers doux, rayonnant et mélancolique, dont je disais un jour : « il chante l'automne des lumières ». La fusion est maintenant complète. Les larmes, où un parfait magicien a enchassé de beaux rires, éclatent comme l'escarboucle merveilleuse que la Guivre, par les blanches nuits de lune, laissait dans l'herbe du fleuve avant de plonger dans le courant.

IWAN GILKIN.

MEMENTO

Au moment de mettre sous presse, on nous annonce la publication d'une *Anthologie d'auteurs belges*, subsidiée par le gouvernement. Collecteurs : MM. Edmond Picard, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren et Camille Lemonnier. Subside : 24,000 francs.

Quelques canards cafards partent de là pour attaquer la *Jeune Belgique*. Nous affirmons que la *Jeune Belgique* est absolument étrangère à cette opération.

Nous reviendrons sur cet incident.

***

Le 22 mai ont paru, chez Mme veuve Monnom, les *Nouvelles Kermesses* de Georges Eekhoud, en un superbe volume imprimé de façon impeccable, et avec une couverture dessinée par Léon Dardenne et reproduite par M. Evely, en photogravure (prix fr. 7-50). Le dessin, représentant un paysan fauchant dans un paysage crépusculaire est un petit chef-d'œuvre, et certes, une des meilleures choses qu'ait faites le jeune peintre. La typographie est absolument parfaite, et quant au livre, nous dirons bientôt ce qu'il nous inspire de grande admiration.

***

La Gaule (tirage : 20,000 exemplaires) nous annonce, dans son deuxième numéro d'existence, qu'elle est « désarmée ». Elle est bien un peu désarmante aussi, mais elle nous tuera, c'est clair. A signaler dans ce numéro un beau vers de M. Fernand Baudoux (pseudonyme de Tintilaire, Joseph) :

Mais pour montrer à tous qu'il faut *tenir ensemble*.

(N. B. On assure que c'est français).

***

Ejusdem farinæ. Un joyeux article de la *Gazette de Huy* (18 mai) sur le livre de M. Tilman. C'est signé L. S. (Lucien Springuel, juge de paix, à Huy, auteur des *Distractions d'un juge de paix*).

On se tord à raison.

***

Une nouvelle édition de *l'Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, de Camille Lemonnier, vient de paraître en un fort volume, piteusement imprimé. La première, qui parut en 1881, courait de 1830 à 1880 ; à celle-ci s'ajoutent les six années suivantes qui font du livre œuvre complète et remarquable. Camille Lemonnier a toujours une décision de critique qui étonne et saisit.

A travers les virtuosités d'un style large et pur, où l'on sent peut-être un peu trop les variations artistes qui modifient le thème initial, on retrouve constamment la préoccupation de l'homme sincère, épris des avenirs et respectueux des passés.

Où il ne saurait admirer, il constate ; où il admire, il s'enthousiasme ; c'est bien une histoire durable à laquelle nous aurons tous recours et constamment. La part faite aux jeunes y est belle et celle aux anciens — et aux vieux — déférente.

Il existe en ce moment à Paris une *Histoire générale de l'Art* (Quantin) dont chaque volume a son intérêt. Si notre gouvernement avait, par impossible, l'idée d'en créer une similaire, le livre de Lemonnier serait le premier en date et en valeur pour y être reçu.

Seulement, comme c'est une belle œuvre...

***

L'Artiste est en plein succès, comme le pauvre *Art moderne* en pleine décadence. Nous devrions dire déliquescence. Voici la fin d'un article sur *Le Geste ingénu* de René Ghil :

« Un souffle large circule dans le poème ;
« ici, des *andante*, plus loin, des *presto*,
« enfin, des *crescendo* toujours plus larges
« jusqu'à cette fin :

« Menteuse au grand serment expira l'aurore ivre :
Et l'univoque sœur du vent en les hivers
Une voix vaine avant le la qui devait vivre
Pleure les mois perdus en le moment pervers.

Morts les yeux dans le nord et la grosse mer plane
Le Trois-Mâts aux grands Mâts dans l'Ile n'arriva.

Mais longtemps morne aux pleurs impuissants et
Dans l'inouï de nous et dans l'inexprimé [sonore
Monte de vague en vague aux rives et s'éplore
Un égoïste deuil de nul phare allumé. »

« Il nous a été donné rarement d'en-
« tendre alexandrins où plus de solitude et
« de deuil et de définitive misère d'âme
« aient été condensés. Ces vers font voir
« combien l'image et la musique pénètrent
« l'idée et l'émotion chez M. Ghil : De la
« mer et du plain-chant.

« A noter aussi dans cette situation la
« typographie voulue du vers :

« Le Trois-Mâts aux grands Mâts vers une Ile s'en va

« d'une très délicate silhouette marine. Au
« reste, de tels exemples abondent et sur-
« tout pour les yeux des nuages moirés et
« miroitants correspondant aux instru-
« ments. »

Au grand jamais, l'auteur de cet article et celui de ces vers ne parviendront à nous dire ce que leur bafouillage signifie. La « silhouette marine » et typographique du vers en question nous échappe tout à fait. Une mèche des cheveux de Wauwermans à qui comprendra.

Décidément *l'Artiste* arrive à son heure pour drainer les abonnés du pauvre *Art moderne*. Ils y trouveront un organe excellent de notre art contemporain, en des articles où l'on n'anonymise pas. Signalons dans les premiers numéros les études : *L'Impassibilité littéraire*, d'André Fontainas ; *Amédée Lynen*, d'Eugène Demolder ; *Constantin Meunier*, de Jules Destrée ; *Le Théâtre naturaliste*, de James Van Drunen ; le *Xavier Mellery*, de Georges Eekhoud, etc. *L'Artiste* a, d'ores et déjà, la vie assurée, et le public lui a fait bon accueil.

La joyeuseté ci-dessus (Le Trois-Mâts, etc.), a été spirituellement « ramassée » dans *l'Art moderne* même, par un abonné qui signe Emilio. Voici un fragment de la charge :

« Exemple de la nouvelle évolution Symboliste :

Vous voulez, je suppose, exprimer de quelle cavalière façon un entrepreneur de pavage en bois serait accueilli sur les « chemins de soleil », par les gens qui ont de l'impressionnisme plein leurs bottes.

Ecoutez, ou plutôt voyez :

Comme une belle-mère au sein d'un jeu de q Uilles.

Quatre quilles sont encore debout, *avec la boule à côté*. Les autres ? Renversées dans la lutte contre la belle-mère !

Et notez que cette formule idéographique peut s'adapter à l'ancien répertoire et à tous les idiomes, volapuk compris (enfin !), comme des galons aux vieux habits.

Voici un vers du « Poète des cafés », d'Eugène Manuel :

Et les coups résonnaient sur les billes d'ivoire

C'est d'une banalité navrante : on en arrive à comprendre les rigueurs de l'Académie française à l'égard de l'auteur.

Mais croyez-vous que ces rigueurs tiendraient un fol instant devant le vers ainsi typographié !

Et les coups résonnaient sur les bi llles d'ivoire.

On voit les deux queues et les trois billes alignées, celles-ci pour un « coulé » superbe, le tout « *d'une très délicate silhouette de « café.* »

Dans les éditions pour bibliophiles, et afin de satisfaire « certaines âmes modernes infiniment sensibles », on teinterait de rouge l'une des trois billes. »

***

Du réalisme dans la littérature contemporaine. Lettres sur la « Jeune Belgique », par Charles Tilman, docteur en droit, philosophie et lettres. — Un vol. Bruxelles, Ferd. Larcier. Prix : 3 francs.

Trois cent vingt-sept pages serrées pour détruire à tout jamais *la Jeune Belgique*. Un travail de bénédictin, avec entassement de notes minutieusement chiffrées et scrupuleusement transcrites, dont personne ne discutera l'exactitude. Il n'y a rien à dire, M. Tilman est un honnête batailleur et nous devons le féliciter de ses efforts ; mais le résultat de son énorme travail nous échappe tout à fait. Il a feuilleté page par page notre revue, et c'est là-dessus qu'il

part en guerre contre un mouvement d'art dont il ne comprend pas le premier mot.

Tel chapitre est intitulé : « Quelle est la valeur humaine de la personnalité des jeunes ? » et l'auteur conclut à une non valeur en s'appuyant sur des textes de Paul Bourget, d'Emile Marcy, de Stéphane, sous prétexte que ces signatures ont paru sous des articles publiés par nous.

Parle-t-il de la morale Jeune-Belgique, il cite Francis Melvil, Charles Mettange ou Célestin Demblon ! il invoque Rodrigue Toulange, Louis de Casembroot, Hippolyte Devillers !

L'amour Jeune-Belgique ? il exhibe des phrases de Catulle Mendès, Eugène Tavernier, Joséphin Péladan, Marius Réty, Octave Richard, Saïd (?), Auguste Lavallé, Léon Chomé, Edouard Ronval, Frédéric Bataille, Alfred Pouthier, Carl Maubray et Maurice Guillemot !

Mais ce ne sont pas des Jeune-Belgique, ceux-là, M. Tilman, et voilà votre échafaudage qui tombe ! Ils ont écrit chez nous, mais n'ont rien à voir au cénacle détesté ; autant vaudrait écraser M. Thonissen en lui mettant à dos les lettres de M. Gautsch. Vous donnez des coups à Pierre pour châtier Paul, tandis que celui-ci ne se doute pas de la méprise.

Voyez-vous d'ici que j'éreinte M. Van Driessche, professeur à l'Athénée de Bruxelles, pour démontrer que M. Tilman, professeur à celui de Louvain, n'est qu'un âne ?

Vous réunissez très habilement des passages de tous les articles, de tous les vers parus durant six années à *la Jeune Belgique*, et cette marqueterie donne un tableau inattendu. Le procédé peut mener loin. Supposez que je prenne les Evangiles, je trouve ceci :

1. Jésus était donc né dans... (Saint Matthieu, ch. II, 1).

2. ... du vin nouveau... (Saint Marc, ch. II, 22).

3. ... possédé d'un démon impur... (Saint Luc, ch. IV, 33).

4. ... afin que l'Ecriture fût accomplie (Saint Jean).

D'où il résulte que les évangélistes déclarent que : Jésus était né dans du vin nouveau, possédé d'un démon impur, afin que l'Ecriture fût accomplie !

Vous accommodez *la Jeune Belgique* à la même sauce, Monsieur Tilman, et je comprends que les horreurs s'entassent.

Il y a des gens mal tournés qui pourraient trouver le procédé peu honnête, mais nous ne saurions vous en vouloir, tant vous vous êtes donné de peine, ô montagne, pour accoucher de cette souris. Le plus enragé des archivistes n'aurait pas le courage d'entreprendre pareille besogne et il faut que vous soyez doué d'une patience inouïe. Votre livre est une charpie amusante dans laquelle nous *nous* sommes fort joyeusement roulés, et nous devons vous remercier, d'abord d'une réclame bien inattendue, ensuite de gais moments de rire. A ces titres, vous êtes un homme tout à fait extraordinaire et nous vous envoyons, avec notre admiration, toute notre gratitude.

***

M. Camille Lemonnier est chargé par le gouvernement d'étudier le fonctionnement des écoles d'art industriel en Allemagne, en Suède et en Norwège.

Il écrira aussi un rapport sur les sculptures des maîtres flamands du XVIe et du XVIIe siècle qui se trouvent dans ces pays.

M. Camille Lemonnier termine en hâte, en vue de son départ, qui aura lieu au mois d'août prochain, les travaux littéraires qu'il a sur le métier.

Son voyage durera trois mois.

***

M. Emile Verhaeren vient de faire paraître chez Mme Ve Monnom, une élégante plaquette tirée à 51 exemplaires et intitulée : *Quelques notes sur l'œuvre de Fernand Khnopff*. C'est la suite des curieux articles que M. Verhaeren a publiés dans *l'Art moderne*.

***

La Revue indépendante (juin) publie de

beaux vers de Georges Rodenbach, des poésies d'Emile Verhaeren et du Khnopff que nous n'avons malheureusement pas compris.

***

Sous ce titre : *Les fumistes wallons*, M. L. Hemma (M. Siville) publie une plaquette humoristique qu'il dédie aux rédacteurs de *la Wallonie*. C'est l'histoire, joyeusement dite, de la fondation de cette revue, qui sera bien étonnée d'apprendre qu'elle en a une (histoire). Pas méchante, très jeune, la distraction de M. Hemma mérite d'être lue.

***

Nous recevons une plaquette très joliment imprimée en rouge par M. Vaillant-Carmanne l'excellent typographe liégeois. C'est intitulé :

SCÈNE-SCIE

en

SIX SCÈNES

et ne porte pas de nom d'auteur. Nous avons peu compris cette petite satire dialoguée qui a trait à des choses locales. Au reste, il n'y a que huit pages (non paginées, M. Vaillant-Carmanne) dont quatre de caricatures, et comme il n'y a ni titre (M. Vaillant-Carmanne), ni sous-titre (M. Vaillant-Carmanne), cela prend peu de place (Monsieur Siville).

***

La *Wallonie*, dans son dernier numéro, nous fait remarquer que la *Jeune Belgique* a reproduit un poème en prose qui avait déjà paru dans sa collection. Vérification faite, il est absolument exact que *l'Infatigable Pêcheur*, de M. Hector Chainaye, a été donné en primeur à la *Wallonie* en 1886, mais nous l'ignorions et M. Chainaye, qui nous l'a envoyé *manuscrit* ne nous a pas prévenu qu'il se répétait.

Nous sommes cependant en faute et rendons, un peu tard, à César ce qui lui revient, tout en vouant aux vengeances célestes le fallacieux et abominable ami Chainaye.

***

A signaler dans le même numéro de l'alerte revuette liégeoise, une curieuse ballade en prose de M. Jules Destrée.

***

M. Louis-Joseph Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, né à Cambrai le 18 mars 1806, est mort à Ixelles le 17 mai dernier.

Il était l'auteur d'une tragédie : *Sardanapale*, représentée sur le théâtre royal de Bruxelles le 11 janvier 1834, de nombreux travaux bibliographiques et d'une suite de parodies fort curieuses de Victor Hugo : *Les Recontemplations* (par L.-Joseph Van Il, 1856. Un vol. Bruxelles, Bruylant-Christophe).

C'est M. Fétis qui remplacera M. Alvin comme conservateur en chef de notre Bibliothèque nationale.

***

On a inauguré le 8 mai, au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode, le monument élevé à la mémoire de notre grand peintre Agneessens. MM. Lemonnier et Hennebicq ont fait l'éloge du maître.

***

M. Félix Coveliers est mort le mois dernier.

***

On distribue en ville la réclame suivante :

LES PRINCES DU CONGO

Doutez-vous d'un savon qui parfume et blanchisse
Au point que votre peau, jaune ou brune, pâlisse,
Ternitant, en beauté, le nacre au doux reflet !
Suivez notre conseil, vous serez satisfait
Sans crainte d'épuiser votre bourse modeste.
Interrogez merciers, parfumeurs et le reste,
Exposez votre cas. — Tous diront aussitôt :
Recourez au Savon des Princes du Congo.

Ces vers sont dus à la muse de ce cher Wauwermans.

***

Sous le titre : « M. Barbey d'Aurevilly au Jockey-Club », Caliban a donné dans le

Figaro un fin croquis du dandysme et de l'aristocratisme de l'auteur des *Diaboliques*. Sur l'original du portrait de Barbey à dix-sept ans qui orne le traité du *Dandysme*, et qui appartient à Paul Bourget, est écrit en encre rouge et en encre verte (sang de lézard) ce quatrain :

Ce fut moi, comme au soir le jour, ce fut l'aurore.
Ivre de vie alors, je foulais tout aux pieds.
Peut-être que mon front se reconnaît encore,
Mais mon cœur... si vous le voyiez !...

Relevons quelques traits dans cet aperçu :

« ...Qu'il soit ignoré du peuple, rien de plus naturel. Il le faut. Mais de son monde à lui, le monde des croisades, c'est plus dur. Passe pour le faubourg Antoine, mais le faubourg Germain? Là est sa blessure secrète, car les deux barbeaux sont absolument adossés ! (Le comte Jules Barbey d'Aurevilly a le blason d'azur à deux barbeaux adossés)...

« Résignez-vous, vous ne serez ni de l'Académie, ni du Jockey-Club, et jusques au bout vous porterez des gilets clair de lune, car vos cousines ne savent plus lire.

« Il fallut le présenter aux plus blondes arrogantes, — le comte d'Aurevilly, — et dès qu'on l'eut nommé, toutes lui parlèrent de Valognes, pas une de ses ouvrages ! »

***

L'*Anthologie des poètes français* du XIXe siècle continue à paraître régulièrement chez Lemerre, en livraisons à fr. 0-50. Les 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e fascicules contiennent des fleurs de Guttinguer, Lebrun, Soumet, Mme Desbordes-Valmore, Lamartine, Emile Deschamps, Cas. Delavigne, Mme Tastu, Reboul, Barthélemy et Mery, de Vigny, Antoni Deschamps, Victor Hugo, Brizeux, Sainte-Beuve, Pommier, Barbier, Stern, Arvers, Doualle, Bertrand, Legouvé, Norval, Mathieu, Borel, Peyrat, Lacroix, Gautier, Hégésippe Moreau et Musset.

***

Une observation juste et un souvenir amusant de Gustave Isambert dans *la République française* à propos des indiscrétions posthumes dont on accable la mémoire de l'auteur de *Madame Bovary* :

« Flaubert a peiné pour donner sa mesure à la postérité avec huit volumes dont la moitié risquait de demeurer en chemin ; on en fera quinze, on en fera vingt. Ses cartons seront vidés, ses notes râclées, ses brouillons dépecés ; cet artiste tendu, si difficile sur la toilette de son style, comparaîtra, bon gré, mal gré, dans un déshabillé qui n'est que tout juste décent.

« Les éditeurs constatent et glorifient la terreur que causait à leur héros le moindre commérage, et ils ne lui font pas grâce des révélations les plus hasardées. Cela rappelle une bonne naïveté d'un comédien.

« On jouait à Reims, en 1841, une comédie inédite, en cinq actes et en vers, intitulée *Dalcaire*. Elle reçut un bon accueil et l'auditoire demanda avec une certaine insistance le nom de l'auteur, Après quelques instants, la toile se releva au bruit des applaudissements, et l'acteur chargé du rôle principal — il s'appelait Allan — s'avança jusqu'à la rampe :

« — Messieurs, dit-il, avec gravité, M. Dessaint désire garder l'anonyme.

NOUVELLES KERMESSES [1]

Il est bon et salutaire, au milieu des incessantes polémiques où l'on se sent devenir inclément et farouche, de reposer son esprit sur des œuvres érigées dans le calme et la paix. Le combat littéraire n'arrive pas à des victoires au seul moyen de la satire, du pamphlet, de l'âpre discussion des principes; il y parvient grâce aux œuvres qui s'élèvent comme les remparts de la pensée, comme des tours crénelées du haut desquelles on lutte avec plus de courage et aussi plus d'orgueil, sans doute parce que l'on est plus près du ciel.

Le groupe d'écrivains qui, depuis déjà bien des années, tente de faire besogne durable pour honorer la terre qu'il foule et sa conscience propre, se divise en deux. D'un côté sont les attaquants, de l'autre les défendeurs. Tous deux ont une même arme : la plume; mais chez les uns, elle est de fer — et transperce, — chez les autres, elle est d'acier — et burine. La légende qui faisait de ce groupe une cohue de turbulents sans puissance, est rentrée dans l'ombre. Les livres, les beaux livres l'on tuée, et rien n'en reste plus que de rares plaisanteries de province dont le bruit nous parvient à peine. Voici un nouveau livre conçu dans la méditation et le culte du Verbe; un

(1) *Nouvelles Kermesses*, par Georges Eckhoud. Un vol. in-8° de luxe chez Mme Veuve Monnom, éditeur. Prix : fr. 7-50.

livre d'où s'élève, comme un encens, le parfum de la terre féconde et dont chaque page est pareille à l'hymne qui la magnifierait. Alors que des écrivains sur lesquels comptait le monde des Lettres, s'attardent dans l'impersonnelle formule d'un style aux ampleurs connues, Georges Eekhoud se confine dans le mode qu'il a créé lui-même et dont nul autre que lui ne peut se servir. Il le martèle et le triture de livre à livre, mais ce n'est point pour en compliquer les facettes; au contraire, le récit, la phrase, le mot deviennent plus nets, plus pénétrants, grâce à une simplicité dont on ne saisit pas la douloureuse gestation. Qu'on lise *La Fête des SS. Pierre et Paul* ou *Les Débonnaires*, on éprouve la plus profonde des émotions. Pourquoi? Comment? De quelque côté que l'on retourne ce style, qui ne ressemble à aucun autre, on n'y trouve point la clef de cette impression portée de l'âme de l'écrivain à celle du lecteur. On est saisi par le frisson d'Art et l'on ignore comment il a passé dans les fibres.

J'ai relu trois fois la nouvelle : *Bon pour le service*, irrité de me sentir pris à l'une de ces calamités sociales que les déclamateurs humanitaires font dédaigner. Le sujet de ces pages m'agaçait en lui-même; il me déplaisait de voir une œuvre d'imagination plaider inconsciemment une cause qui confine à la politique, et je m'en voulais de m'intéresser à cet acte d'accusation dressé dans une langue que les prétoires de la Loi n'entendront jamais. J'ai subi pourtant l'étreinte de ce sanglot, et intérieurement j'ai dû m'avouer que cette grande plainte était désormais sanctifiée par l'instrument qui l'interprétait.

Et cette *Fête des SS. Pierre et Paul*, au pays de Campine, quel cantique et quelle envolée de palmes ! Cette description de terre flamande, avec la mélancolie des départs, de l'éternel pèlerinage des hommes; ce grandissement de l'être par le paysage, cette union sainte de l'un et de l'autre; puis l'amour rustique sous le ciel, avec sa simplicité d'églogue; puis encore et enfin, la bataille où s'épand la triomphante Force du mâle, tout ce poème en strophes de prose se poursuit merveilleusement, ainsi qu'une large et robuste épopée.

Autre part, on dirait que l'artiste a tourné la clef de son chant. De grave et liturgique, il devient joyeux — jovial plutôt. *Le Cœur de Tony Wandel* est un gros et franc éclat de rire, au milieu des sérénités du livre. L'émotion se détend, on est dans le fantastique et la drôlerie, mais encore une drôlerie spéciale, du pince-sans-rire yankee, un conte de fée scientifique, de la chimère dans de la chirurgie. Autre part encore, nouvelle note. C'est *La fin de Bats*, une légende. La terre maudite et le feu du ciel, comme dans la Bible, racontés sur un ton de prophétie...

Telles, dites en une langue impeccable, sont les *Nouvelles Kermesses*, de Georges Eekhoud, livre de puissante maturité, fait avec la chair et le sang de l'artiste, pour célébrer la Terre élue.

MAX WALLER.

SONNETS ET ODELETTES

LA VOIX

Voix vibrante de rêve et de chant qui m'affoles,
O voix frêle et sonore où planent par essaims
Les rires éclatant plus clairs que des tocsins,
O sa voix... je l'écoute autant que ses paroles!

Je retrouve en sa voix vos inflexions molles,
Ame des vieux rebecs, esprit des clavecins,
Baisers épanouis en rapides larcins,
Confidences d'amour des anciennes violes.

Sa voix, c'est la douceur des songes innocents,
C'est un souffle d'iris, de cinname et d'encens,
C'est un enivrement d'harmonie et d'optique,

Et c'est, au fond de moi, fait d'un vivant soleil
De fierté lumineuse et de rythme vermeil,
Le plus éblouissant et le plus pur cantique.

RÉVOLTE

Lentement mon amour devient une habitude
Qui tempère l'ardeur de l'esprit et du sang;
Je me laisse endormir au charme envahissant
De l'adoration et de la servitude.

Mon âme, prosternée avec incertitude,
Adresse à la Madone un appel gémissant
Et s'acharne à fixer en soi-même l'accent
Et le geste divins, pleins de mansuétude.

Oh! quand me sentirai-je assez de fermeté
Pour dompter à mon tour l'amour qui m'a dompté,
Dussé-je dans l'ivresse où la volonté sombre,

— Pour n'être pas vaincu par l'amour de nouveau —
Engloutir à jamais mon cœur et mon cerveau?...
Mais pourquoi son regard me poursuit-il dans l'ombre?

VÉNUS VÊTUE

Pudique et blonde, au fond du temple, où s'évapore
La subtile torpeur des aromes brûlants,
Des roses, des jasmins, des grands lys nonchalants,
Rêve amoureusement la Vénus Pastophore.

Une moisson de fleurs odorantes décore
La tunique aux plis droits qui glisse sur ses flancs,
Et sa tête surgit de ces flots ruisselants
Comme une rose, fleur plus odorante encore.

Quand Vous venez, parfois, Vous que j'aime, je sens
De même m'enivrer des aromes puissants,
Inconnus et rêvés dans les pays du Rêve,

Quand, dans une clarté bienfaisante, un éveil
De rayons, un brouillard parfumé qui s'élève,
Il semble que Vos pas refoulent du soleil.

L'AURORE

Jardin rare et délicieux
Dont les fleurs embaument les cieux,
Splendide Aurore,
Que le réveil chaque matin
De son rire chaud et mutin
Câline et dore,

Bouquet des riches floraisons,
Que ne fanent pas les saisons
Endolories,

Les Automnes ni les Hivers,
Gloire des Printemps toujours verts
Et des féeries,

Ame du soleil caressant
Qui de la pourpre de son sang
Es parfumée,
D'où la céleste éclosion
Des fleurs sans cesse en fusion
Sort transformée,

Aurore, est-ce toi qui pétris
La finesse des tons fleuris
Pâles et roses
De la Madone de Beauté,
Dont la chair surpasse en clarté
La chair des roses?

Sur ses lèvres, où les chansons
S'épandent comme des frissons,
Où semblent vivre
Les mots tendrement étourdis,
N'est-ce pas toi qui répandis
La lumière ivre?

Et son œil doux d'un bleu si clair
Est frais comme un souffle de l'air;
Sa chevelure
Qui s'éparpille, et jase, et rit,
Est faite, comme son esprit,
De clarté pure!

PROMENADE

Pareilles aux Muses antiques,
Aux Grâces, aux chœurs rougissants
Et dansants
Dans les plis des chitons rustiques,

O blanches filles de Cythère,
Vous allez, vous donnant le bras;
Et vos pas
Effleurent à peine la terre;

Et vos voix chaudes et rieuses
Vibrent dans le flamboi vermeil
Du soleil,
Dardant ses flèches glorieuses;

Vous allez par les grands bois calmes
Et sur vos beaux fronts réjouis,
Eblouis
Frémissent l'encens et les palmes.

Et j'écris l'ode coutumière
Pour la vierge aux yeux les plus doux
Parmi vous :
Elle est l'orgueil de la lumière.

AU PRINTEMPS

Printemps jeune et doux, ton retour caresse
Mollement notre paresse;

Le soleil naissant grise le cerveau
Comme un flot de vin nouveau,

Voici les bourgeons pointant sur les branches,
Qui s'ouvrent par avalanches,

Et c'est le Printemps qui revient, le temps
Des délires palpitants.

O salut, saison consolante et brève
Qui renouvelles le rêve;

Salut, blond poète, amoureux pensif,
O religieux lascif,

Printemps qui, joyeux, comme des étoffes,
Déroules l'or de tes strophes!

Clair printemps qui fais rire, triomphants,
Les cheveux blonds des enfants,

Printemps ébloui de tes splendeurs même,
Tendre et céleste poème,

Fraîche éclosion, chant divin du sang
De l'Amour éblouissant,

Printemps, qui n'as pas tout le charme encore
De la Vierge que j'adore!

ANDRÉ FONTAINAS.

ANCIENS JOURS

A MON AMI JULES DESTRÉE.

Dans l'admiration naïve des choses, ignorant des hommes, je pense à d'anciens jours vécus tranquille, loin des foules marquées des hideux stigmates du vice, en proie aux soucis qui creusent des rides et flétrissent les visages.

Je pense à des jours vécus dans la paix, le calme, là-bas, bien loin, au pays natal, si loin qu'il ne me semble plus être que dans mes rêves.

Je pense à d'anciens jours... Là-bas... bien loin... l'antique demeure de grand'mère, toute blanche, avec des portes vertes, un toit d'ardoises et des fenêtres pensives comme de grands yeux tristes.

Oui, blanche... portes vertes... toit d'ardoises, fenêtres pensives comme des yeux. Je me rappelle d'anciens jours. Je pense...

De grandes chambres, dont les plafonds traversés par d'énormes poutres.

Des vieux meubles tout noirs, dans lesquels de la vaisselle bariolée de dessins bizarres. Puis de vieilles armures : arquebuses, arbalètes, dagues... De vieux livres reliés de cuir, des parchemins, des tapisseries représentant des chasses, des combats, des scènes d'amour. De grands et rudes fauteuils faits pour des hommes plus robustes que ceux d'à présent...

Et là, dans une longue et étroite salle, toute une série de portraits d'aïeux qui semblaient me regarder d'un air attendri.

Dans toutes, un silence lourd et comme un regret de générations disparues. Dans l'escalier aux degrés en chêne vieilli, aux montants de la rampe sculptés, tout un souvenir de siècles défunts.

Je pense à d'anciens jours...

Ma chambre : un grand lit à colonnes, et des sièges lourds que je mouvais à peine avec mes mains d'enfant débiles. Un bahut, dont les serrures et les menottes en vieux fer. En le mur épais, la porte énorme, sur laquelle deux gros verrous...

Oui, je me rappelle, un aspect sévère, *sinistre*...

La chambre de ma grand'mère : deux portraits... Une femme, oh! si belle! avec sa tête marmoréenne d'une étrange pureté, son teint d'une blancheur de cygne, ses grands yeux noirs insondables remplis d'une énigme profonde... Un jeune homme, une moustache blonde, de longs cheveux blonds et des yeux pleins d'une tristesse vague, augmentée par un sourire de résigné. Un front haut, large, qui semblait renfermer de vastes pensées.

Et grand'mère, je m'en souviens, me faisait baiser leurs bagues et des mèches de cheveux, puis tous deux nous nous agenouillions devant un grand crucifix, le cœur plein de débordantes prières. Une larme perlait dans les yeux de la chère vieille. Elle passait ses doigts maigres dans ma chevelure et m'embrassait longuement sur le front.

Oui, je me rappelle ces anciens jours...

De toutes ces choses, je me souviens.

Puis du sang, du sang... coulant d'une large blessure. Grand'mère assassinée. Sur le parquet noir, ses cheveux d'argent, son visage ensanglanté, navrant avec les yeux mi-clos et ternes.

Du sang, du sang partout.

Oui, je me rappelle, du sang sur les meubles, partout.

Et les portraits, sur les murs, dans leurs cadres, frémissaient ensanglantés.

MAURICE DESOMBIAUX.

VERS

I

LES PORTES CLOSES

O vous, chères, que j'ai connues
Et qu'aux jours tristes je revois,
Vous voici, ce soir, revenues,
Car mon cœur pleure d'autrefois.

Quand, souvenir de vos caresses,
Je pense à celles qui viendront,
Mes mains sont lourdes de paresses,
Je ne tends même plus mon front.

Car c'est vous seules que j'écoute,
Qui, dans le crépuscule aimé,
De vos voix où tremble le doute
Chantez en un palais fermé.

Moi, j'attends qu'à travers la porte
Close par mon fol abandon,
Votre chanson de deuil m'apporte
Un peu de rêve et de pardon.

Oui, c'est vous seules, vous, lointaines,
Dont me revienne encor la voix,
O vous toutes qui fûtes miennes
Dans l'inoubliable autrefois.

Là, vous êtes dans l'ombre, seules,
Telles que vous m'apparaissez
Déjà semblables aux aïeules
Parlant de très lointains passés.

Oui, j'entends vos voix paresseuses,
Si douces que j'en souffre un peu,
Comme un chœur de tristes fileuses,
Assis, — un soir, — autour du feu.

II

RONDE DE VIEILLES

Petites vieilles, mes pensées,
Il neige, il tombe du lointain
Un peu de mort et d'incertain
Sur toutes les choses passées.

En moi pourquoi cette froidure?
Et ce calme et ces longs hivers?
Et ces lugubres ciels couverts!
Et cet hiver qui dure et dure?

Petites vieilles inutiles,
Faites du feu de vos passés,
Et de tous ces roseaux cassés,
Et de tous ces rêves stériles.

Les souvenirs de toutes sortes
Brûlez-les comme du sarment,
Et chauffez-vous très longuement
Au petit feu des branches mortes.

Parlez-vous bien dans vos souffrances,
De ces bons jours de l'Autrefois,
Et videz encor de vos doigts,
Les fuseaux bleus des souvenances.

Et quand la nuit, la nuit pleureuse,
Dans la chaumière se fera,
L'une de vous rallumera,
— Comme une lampe un peu fumeuse, —

— Oh! pourquoi faut-il que je pleure
De n'en avoir oublié rien! —
La souvenance, la meilleure,
De Celle que vous savez bien.

III

LES MAINS

A Paul Franeau.

Sur les fenêtres de mon cœur
Deux pâles mains se sont collées :
Mains de douleur et de malheur,
Mains de la mort, mains effilées...

C'était sinistre de les voir
Si nocturnement illunées,
Levant vers moi leur désespoir,
Telles que des mains de damnées.

Et Celle de ces mains de deuil
Qui donc pouvait-elle bien être,
Pour que la mort fût sur mon seuil
Depuis ce soir de la fenêtre?

Non, ces mains ne pouvaient bénir,
Maudites, certes, étaient-elles,
Puisque j'ai désiré mourir
D'avoir vu leurs pâleurs mortelles.

Puisque le vin de mes amours
Amertumeux et plein de larmes
Endolorit le pain des jours
Depuis leur signe aux fatals charmes.

Mains sinistres! Mains de poison!
Gestes de ténébreuses vierges!
Vous avez lui dans ma maison
Comme deux mortuaires cierges!

Ma douleur regarde la mort,
Car l'Espoir a fermé sa porte,
— Et, tristement, le vent du Nord
Souffle sur ma chandelle morte.

GRÉGOIRE LE ROY.

LETTRE A LIESCHEN

Ne sais si tu vis encore, Lieschen, là-bas au bord du Rhin couleur de ciel? Depuis dix ans que nous nous sommes dit adieu, peut-être la mort a-t-elle pris soin de toi; mais je t'écris où que tu sois, dans l'infini du mystère ou dans la tiédeur de ton doux pays; je t'écris, à toi et à nous, à nos souvenirs lointains qui de minute en minute s'en vont dans la distance, comme la nacelle fragile de notre jeunesse!

Va, Lieschen, c'est bon de se rappeler; les vieilles fleurs et les vieux sourires se fanent aux tiges et se fanent aux lèvres, mais le parfum des unes et le rayon joyeux des autres ne disparaissent pas tout à fait; nous les enfermons dans le suaire de nos cœurs, ces morts bien-aimés, et nos larmes, comme des baumes et des aromates, les conservent dans leur vie éteinte.

I

— Mais tu es gris, Siebel?

— Tais-toi, je vois rose, liebchen! Oh! cette réception!... désormais je je suis *fuchs*; ils m'ont fait boire douze brocs de bière, je dois ressembler au tonneau de Nürnberg... *prosit!*... mon enfant, je vous aime!... j'ai soif comme une éponge grillée... tu me regardes, Lieschen, je suis gris... oh! la différence qu'il y a entre l'althaea et le rhododendron... tu ne sais pas? attends... Lieschen, regardez-moi...

— Va te coucher, mon Siebelchen!

— Me coucher, dans le ciel, dans le bleu, dans le rose, dans tes yeux, dans tes bras. Vous rougissez, señora... venez embrasser bon maître. Fuchs! je le suis; quel sommeil! le rhododendron...

Et Siebel s'endormit, pendant que, très délicatement, la petite lui posait a tête sur l'oreiller; il fit encore un geste fatigué, comme pour saisir la fleur de l'althaea, et ce fut tout.

Lieschen alors alluma la lampe et jeta les yeux sur le volume abandonné le matin au pied de la table. Elle lut :

« 2. Althaea L. Calice muni d'un *calicule* à 6-9 *folioles soudées* dans leur tiers inférieur, 2 espèces : A hirsuta L (G. hérissée), A officinalis L (G. officinale). »

Elle referma le livre, l'alla ranger dans la bibliothèque, mit tout en ordre dans la chambre, et se déshabilla lentement et sans bruit, sous l'œil grivois des étoiles.

Cette *Kneipe* solennelle avait été grande comme un monde. Toute la corporation des *Hanseaten* s'était réunie au premier étage de la taverne du *Kronprinz*. Une énorme salle blanche décorée de feuillage et traversée dans sa largeur par des théories de lanternes vénitiennes. Une table en fer à cheval, des escabeaux de chêne bruni, et au fond, un tonneau bedonnant sur lequel trônait un étudiant respectable, à lunettes bleues.

La salle fut remplie à 8 heures et le président réclama le silence pour dire à peu près ceci :

« Messieurs, la Belgique est un pays lointain qui n'est pas encore victime de la civilisation ; elle nous envoie un de ses enfants les plus remarquables par son indécrassable stupidité. Cet être bizarre, le voici. Approchez, herr Siebel. Voyez, Messieurs, sur ce jeune front, les traces de la nature inclémente ; il est déprimé, l'angle facial traversé de lignes idiotes, les yeux sont éteints par la débauche ; les mains vulgaires, les pieds navigateurs ; voulez-vous recevoir ce cas tératologique parmi vous ?

— Sait-il boire ? cria une voix de tonnerre.

— Buvez, fit le maître.

Siebel but une chope.

— Encore !

Siebel en vida deux.

— Encore.

Siebel demanda grâce.

— Sait-il chanter ?

— Chantez, jeune macaque !

Siebel chanta le *Miserere* du *Trouvère ;* on fut d'accord pour l'arrêter à la deuxième mesure, et demander autre chose. Alors, de sa plus belle voix (baryton déchirant), il servit une *Brabançonne* accompagnée de gestes patriotiques du plus bel effet. Ce fut un triomphe, et force fut à l'infortuné de briser six fois l'Orange sous six arbres de la liberté, une pépinière complète. Pour le coup, Siebel avait « conquis tous les suffrages » et marcha de victoire en victoire aux épreuves suivantes. Il lui fallut faire une confé-

rence sur un sujet de botanique appliquée à l'extinction du paupérisme dans la classe étudiante, une pièce de vers destinée à célébrer les suites fâcheuses de la prostitution en Polynésie; il dut danser la pavane, avec les gestes de l'époque! enfin on le sacra *fuchs* d'honneur en lui passant la corne pleine à bords, qu'il vida comme un Polonais qui ne se respecte plus.

II

Le lendemain, la fête continua. Il avait été décidé que l'on irait dîner à l'Hôtel du Drachenfels, et que l'on prendrait le bateau à 10 heures du matin. Une heure avant, Siebel se leva la tête lourde, mais le cœur léger. Il s'habilla vite, dégringola la *Fahrgasse* et entra au bassin de natation du vieux Neelhof, situé en amont du fleuve. Après la baignade, les dernières fumées de la bière avaient disparu. Siebel se sentit heureux. Le Rhin semblait joyeux aussi. L'eau verte et pâle s'allumait de paillettes de soleil, comme si les rayons s'y fussent éparpillés en poudre. Les montagnes lointaines se bleutaient de décroissantes azurations, et l'on eût dit qu'elles étaient plus hautes que jamais, plus rêveuses dans tout ce ciel, plus mélancoliques avec leur pied de roc plongé dans l'eau courante. L'étudiant resta longtemps immobile devant cette féerie qui lui remplissait les yeux. Il y savoura, comme une liqueur chimérique, l'allégresse de vivre, d'être porté par le sort au milieu de cette joie suprême. Il ne vit pas plus loin, dans l'avenir; alors, c'était le repos des seize ans, l'indolence qui se regarde et se caresse; le Rhin coulait de même, pareil à cette fin d'enfant qui va se faire homme; les minutes, comme les flots aux tons pleins de clarté, s'enfuyaient vers les tourbillons où les fanges bouillonnent, où l'onde s'épaissit telle qu'une mer d'absinthe.

Et ce rêve d'une heure, je sais bien, Siebel, que tu l'as revu souvent et que cela te fait pleurer, grande bête!

Dirai-je cette excursion unique d'une bande de cinquante têtes folles au vieux *Drachenfels?* On dut boire et chanter beaucoup, mais Siebel eut l'ivresse triste sans doute, car la terre en fleurs était trop belle, le fleuve trop grandiose pour ne pas impressionner l'enfant, et lorsqu'il te revit le soir, Lieschen, il te regarda dans les yeux, t'en souvient-il, et te dit son premier mot douloureux : cela devra finir un jour!

Et c'est fini, petite que Siebel aima quelques semaines! C'est fini, c'est perdu, c'est détruit, et comme une vieille blessure qui ne se fermera jamais, le cœur de Siebel laisse filtrer des perles de sang — des gouttes de passé! — ou vice versa, comme vous voudrez. Flûte!

SIEBEL.

RÊVE BLANC

A Iwan Gilkin.

Calme, parmi les cieux bleutés, la lune neige
Silencieusement ses rêveuses blancheurs;
Des flocons de lumière éparpillent des fleurs
Pâles, sur les buissons dormants; comme une grège
Soie, aux grêles rameaux des rayons se suspendent,
Et les grands lys, bercés de rêves blancs, épandent
Leurs parfums reposés. Dans ce calme décor
Ensommeillé de songe et tandis que s'endort
Le dernier oiselet, à deux, dans les charmilles,
Effeuiller les rayons épars sur les ramilles,
Sur la mousse poudrée, aux aigrettes de givre,
Marcher en écartant les rais curieux, ivre
De ce soleil de nuit, boire dans les corolles
Le vin des fleurs de lune et trouver des paroles
Qui papillonnent comme un essaim qui butine
Et s'en aller vers cette aurore adamantine
Sous les dômes mouvants des soyeuses feuillées,
Fouler les gazons clairs, et les herbes mouillées
D'argent, et les boutons endormis des glaïeuls,
Et las enfin, sous la paresse des tilleuls
Moutonnés de lumière, assoupir des ivresses,
Oh! C'est le rêve blanc où luisent des caresses,
Le rêve auréolé de visions de femmes,
Le rêve d'innocence et de candeur des âmes,
Qui glisse dans mes nuits, ainsi qu'une gondole
Sur un étang d'azur songeur et d'où s'envole
Un essaim d'oiseaux d'or. C'est le rêve que bercent
Les calices fleuris des nénuphars qui percent
Le sommeil lourd des eaux, les soirs teintés de rose.
C'est le rêve d'amour qui parfume la rose
De l'absente... Oh! viens toi! Rêveurs sous la glycine,
Nous parlerons d'amour, tout bas, à la bruine
Qui sème des points d'or parmi l'air où bourdonnent
Des papillons vibrants, aux heures qui pardonnent

Et qui calment, au ciel, à l'astre, à la nuit pure,
Aux fleurs, à tout, à rien! O bonheur qui ne dure,
O souvenir de songe, enlacement des âmes
Entrevu vague et doux, reste d'encens, cynnames
Devinés, vision que l'on berce et qu'on chante,
Gazouillement discret d'hirondelle nichante!

VALÈRE GILLE.

LA RÉPONSE DE MAITRE PICARD

... Mais quant à répondre spirituellement et victorieusement, je vous en défie.

(MAX WALLER. *Jeune Belgique*, tome VI, n° 6).

lire en tête du dernier numéro de *la Jeune Belgique* les vaporisations que projette du haut de sa *tour d'ivoire* un demi-syphon de lettres. En pénombre depuis trop longtemps à son gré, il souhaiterait être honoré d'une querelle qui lui rendrait quelque notoriété. Ce Midas, qui confie ses peines aux roseaux d'une revue, jadis sympathique et charmante, qui se meurt d'être devenue exclusivement un exutoire pour ses rancunes, ses jalousies et ses déceptions, a sur le cœur certain règlement de compte qui clôtura, de toutes les manières, on s'en souvient, une affaire où il était de part à demi. Toutes sortes de convenances lui commandent de ne pas revenir sur cette liquidation. Mais le souvenir lui en est amer et il voudrait se dégager de la chose jugée.

« Celui qu'il attaque avec une persistance aussi maladive qu'inoffensive est, pour en avoir beaucoup pris, réfractaire aux poisons de cette plume, et comme il ne refait pas les virginités mises à mal, le jeune homme en question peut attendre sous l'orme de sa vanité souffrante l'occasion tapageuse après laquelle il soupire. Ses pstt! pstt! n'attireront aucun polémiste : on devine trop que ce n'est qu'histoire de faire du bruit.

« Bénissez le hasard et laissez-moi tranquille », lui écrivait-on jadis dans une lettre de congé. Ces sentiments, empreints de calme et de dédain, persistent. En chirurgie, le patient, dont la jambe a été mal remise, demande parfois qu'on la lui recasse, mais il faut que le chirurgien consente : or, ici le chirurgien ne consent pas. »

(*L'Art moderne*, 19 juin 1887).

VERS

SOIR

Fêtant d'un reflet d'or les choses orgueilleuses,
Le soleil fastueux, berger de l'Infini,
Sur le vaste horizon vespéral réunit
Ses troupeaux indolents de pourpres merveilleuses.

Comme ils sont beaux! comme ils sont loin! comme ils s'en vont!
Oh! se perdre comme eux vers les cimes lointaines!
Tant de nos chers amours, tant de nos fois hautaines!
S'enfoncèrent, là-bas, dans le grand soir sans fond!

Que l'on est seul! que l'on est triste à l'heure austère!
Dans l'âme quel adieu! quel spleen et quel mystère!
Un lambeau de nos cœurs se meurt-il chaque soir?

Et lorsque tout se tait voilé du deuil de l'ombre,
Les en allés se lèvent-ils de l'oubli sombre
Pour accueillir le mort du rêve ou de l'espoir!

AUGUSTE JENART.

LA JOYEUSE AVENTURE

DE

L'ANTHOLOGIE OFFICIELLE

Much ado about nothing.

La *Jeune Belgique* ne se trompait pas, lorsque dans le *memento* de sa dernière livraison, elle disait :

Au moment de mettre sous presse, on nous annonce la publication d'une *Anthologie d'auteurs belges*, subsidiée par le gouvernement. Collecteurs : MM. Edmond Picard, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren et Camille Lemonnier.

Le même jour paraissait *l'Art moderne* où nous pouvions lire ceci :

. . . . . .

Quand après le discours de M. Slingeneyer à la Chambre, il y a quelques semaines, frappés de sa proposition de publier une Anthologie des écrivains belges, pour l'instruction de ce public étonnant auquel jadis Deschanel put lire deux heures des vers d'un *inconnu* qu'il révéla être Van Hasselt, — Lemonnier, Rodenbach, Verhaeren et votre serviteur (1), conversant, dans une paisible retraite, bien loin des tavernes où les *gens-de-lettres* vident les bocks et évacuent leurs idées, nous nous dîmes : « Mais si nous la faisions cette Anthologie », l'un de nous, à qui vingt ans de fréquentation à trop courte distance de la vénéneuse cohue des plumigères avait donné la clairvoyance des prophètes, dit flegmatiquement : « Vous entendrez d'incomparables coassements sur les bords de la mare aux grenouilles qui nous tient lieu de patrie ».

Il ne se trompait pas, le voyant. Ça y est ! Ces jours derniers le divin concert (grenouillère ou chiennerie, qu'importe) a commencé ses mélodieux accords. Les cordes journalistiques résonnent. Ah ! quel charivari !

Donc pas surpris, nous. Contents, au contraire. En effet, puisque c'était prédit. On est toujours satisfait d'avoir prédit.

Que les criaillements (criailleries serait faible) de ces mîlices de Saint-Basile soient abondamment mélangés de vilenies et de calomnies, qui s'en étonnerait, qui s'en offusquerait ! C'est absolument comme si, frappant sur des casseroles fêlées, on espérait en faire sortir les sons de la cythare. Ou comme si, étripant un porc mort de contagion, on s'attendait à respirer les parfums de la rose. *Trahit sua quemque voluptas :* ils y vont, ces amours, chacun selon ses moyens. Ne nous émotionnons pas, rectifions seulement.

Nous allons donc faire une Anthologie des écrivains belges. Oui, Monsieur. *Avec l'aide du Gouvernement*, du Gouvernement clérical, oui, mon cher Monsieur. Sans avoir demandé la permission de votre clique, oui, mon petit Monsieur.

C'est hardi, n'est-ce pas?

A nous, *ça nous a paru tout simple*. Nous avons été séduits par cette idée que nous allions, une fois de plus, braver la coalition de ceux qui se croient avoir l'aptitude à tout empêcher et à tout permettre, nous moquer de la réclame sans laquelle le bruit court qu'on ne peut rien faire, rompre en visière à la *Grande Vermine*, bousculer quelques préjugés qui semblent bien portants, nous lancer dans une de ces aventures où l'on a contre soi toutes les forces que les médiocres courtisent et qu'il est délectable de mépriser.

Quel sera notre choix pour la formation de ce bouquet de fleurs du terroir, puisque bouquet il y a, *Anthos* voulant dire fleurs? C'est ce qui épouvante. Pensez donc, entre autres, Lemonnier, l'auteur de l'*Hystérique !* Et Verhaeren, l'auteur des *Flamandes !*

Braves concitoyens, si fraternellement bienveillants pour les vôtres, nous avons un but très compliqué : Composer un ensemble exprimant impartialement, sans distinction sotte d'opinions, l'évolution de la littérature nationale en langue française depuis 1830. Histoire, Roman, Critique. Ces jours-ci nous avons dressé une première liste provisoire. La voulez-vous connaître? La voici :

Thonissen, de Saint-Genois, de Reiffenberg, Altmeyer, Brialmont, Coomans, De

(1) Me Edmond Picard (N. D. L. R.).

Decker, de Gerlache, De Fré, Devaux, Gens, Grandgagnage, Victor Joly, Marie Joly, Kervyn de Lettenhove, Moke, Nothomb, Van Bemmel, Van Praet, Veydt, Wiertz, De Coster, Delaveleye, De Monge, De Reul, Frédérix, Gravière, Greyson, Hymans, Leclercq, Lemonnier, Picard, Prins, Jean Rousseau, Pirmez, Arthur Stevens, Vander Kindere, le chanoine Van Weddingen, Wilmart, Godefroid Kurth, Pergameni, Solvay, Eekhoud, Heusy, Alvin, Faider, Destrée, l'abbé Van Tricht, Rops, Fétis, Maubel, Vande Wiele, Waller, Van Drunen, Nautet, James, Demblon, Nizet, Maus, Goffin.

A la suite de cette bizarre élucubration, nous envoyâmes à une revue amie, *L'Artiste*, deux listes de noms oubliés par MM. les Anthologistes, nous engageant d'ailleurs à en trouver encore de non moins importants; voici ces noms :

MM. Potvin, Van Hasselt, Tiberghien, Siret, Victor Wilder, le baron de Haulleville, Namèche, Georges Vautier, Mme Popp, Eugène Landoy, Théodore Juste, Fétis, Gevaert, Léon Dommartin, Edmond Cattier, Jean Fusco, Franz Mahutte, Emile Valentin, Discailles, d'Omalius d'Halloy, le comte du Chastel, Ducpétiaux (40 volumes de prose), Abrassart (12 volumes), le capitaine Girard, Victor Arnould, le comte de Spoelberg de Lovenjoul, Liagre, Quetelet, le général Eenens, Flor O'Squarr, Houzeau, Rolin-Jaequemyns, Lecointe, Nollée de Noduwez, Genissieu, José de Coppin, Loise, Goblet d'Alviella, Delbœuf, Haus, Nypels, Laurent, Frison, Coppieters, F. Cousot, Kufferath, Tardieu, Harry, Karl Maubray, Jérôme Becker, Joseph Nève, Jules Van der Brugghen, Maurice Hagemans, F. Gravrand, Karl Grün, Mme Deros, Eugène Hins, le R. P. Broeckaert, le R. P. De Smet, de Woelmont, Pierre Olin, A.-J. Wauters, Henne et Wauters, Willems, Fern. Gueymard, Bogaerts, Marcelin Lagarde, Ph. Bourson, H. Van Dorslaer, Tilman, Faber, Alfred Michiels, Van der Straeten, Léop. Stapleaux, Cl. Lyon, Chalon, Aug. Lavallé, Alb. Verhaeren, Greyson, Combes, J. de Mauriac...

L'Art moderne ne répondit naturellement pas, trouvant sans doute que ces noms étaient indignes de son choix judicieux.

Cependant, prévoyant qu'il y aurait quelque révolte de la part des jeunes, il trouva ceci :

« Dans notre article de dimanche dernier, nous envisagions l'hypothèse des refus d'autoriser la reproduction de morceaux choisis. C'est le droit de l'artiste. Mais la loi autorise les articles critiques avec citations. Si par l'effet des intrigues de quelque coterie, nous nous trouvions devant un tel obstacle, nous le tournerions par une étude sur l'auteur récalcitrant (pourvu qu'il en valût la peine, car il est des convives équivoques qu'on invite par convenance, mais dont on se réjouit d'être débarrassé quand ils ont le bon sens de refuser) et l'Anthologie restera ainsi complète, sans souffrir de ces mesquineries. » (*L'Art moderne*, 17 juin.)

C'est à la suite de ce singulier défi que nous adressâmes, le 28 juin, à M. le ministre des Beaux-Arts, la lettre suivante :

MONSIEUR LE MINISTRE,

Une revue hebdomadaire, *l'Art moderne*, annonçait, dans son numéro du 12 juin, la publication d'une *Anthologie des écrivains prosateurs belges*, subsidiée par le département des beaux arts.

Plusieurs artistes appartenant au groupe de la Jeune Belgique, pour des raisons qui ne relèvent que de leurs convictions littéraires, ont l'intention d'user du droit que leur confère la loi sur la propriété littéraire, que vous avez fait voter par la législature il y a quelques mois, et d'interdire la reproduction de leurs travaux.

Prévoyant cet obstacle, les anthologistes ont décidé de tourner la loi et voici comment ils formulent leur intention :

« *Dans notre article de dimanche dernier, nous envisagions l'hypothèse des refus d'autoriser la reproduction de morceaux choisis. C'est le droit de l'artiste. Mais la loi autorise les articles critiques avec citations. Si par l'effet des intrigues de quelque coterie, nous nous trouvions devant un tel obstacle, nous le tournerions par une étude sur l'auteur récalcitrant (pourvu qu'il en valût la peine, car il est des convives équivoques qu'on invite par convenance, mais dont on se réjouit d'être débarrassé quand ils ont le bon sens de refuser) et l'Anthologie restera ainsi complète, sans souffrir de ces mesquineries.* » (L'ART MODERNE, 17 juin.)

S'il est vrai qu'en promulguant une loi sur la propriété littéraire vous avez eu pour but unique, Monsieur le Ministre, d'entourer toute production d'art d'une sauvegarde rigoureuse, vous apprécierez s'il y a lieu de délivrer une lettre de marque à la manœuvre qui se prépare et qui, si elle arrivait à son but, relèverait des tribunaux. Que les anthologistes reçoivent de vous, Monsieur le Ministre, tels encouragements qu'il vous plaira de leur accorder, rien de mieux, à la condition qu'ils observent les lois et respectent la volonté des écrivains.

Comme éditeur de la revue *la Jeune Belgique* et comme écrivain, au nom de mes confrères et amis qui partagent mes idées et en mon nom personnel, je vous prie, Monsieur le Ministre, d'empêcher que la Belgique continue à passer pour le pays légal de la contrefaçon littéraire, et j'ai l'honneur de vous envoyer l'assurance de mon confiant et profond respect.

MAURICE WARLOMONT,
directeur de *la Jeune Belgique*.

L'Art moderne étant hebdomadaire, eut le temps de riposter et nous demanda naturellement la liste des « confrères et amis » dont il est question. Comme MM. les Anthologistes, avant d'entreprendre leur œuvre, seront obligés de demander autant d'autorisations à reproduire, qu'il y aura de vivants parmi les auteurs de leur choix, il leur sera facile de compter ceux qui déclineront l'honneur grand, et nous voulons leur laisser tout l'inattendu de la chose.

Au reste, les surprises ne manqueront pas, et si MM. les Anthologistes

— ou plutôt Me Picard qui heureusement est seul responsable des gaffes, erreurs, grossièretés qui s'accumulent de son côté, — si donc Me Picard veut jouir d'une petite chose inédite, nous lui offrons ici la réponse que l'on nous a faite; on peut y lire ceci :

L'Anthologie, objet de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, en date du 28 juin, n'est pas une œuvre gouvernementale, et les écrivains qui en ont conçu le projet, auront à l'exécuter à leurs risques et périls, sous leur responsabilité absolue.

Si, à raison de leur entreprise, ces écrivains provoquaient des contestations quelconques, c'est aux tribunaux qu'il appartiendrait de les juger.

Le Gouvernement de ce chef n'a à assumer aucune responsabilité.

D'où il résulte que Me Picard a puisé le fameux subside dans sa féconde imagination et qu'il a vu ce que nous n'avons pas vu.

De son initiative privée, il va faire une Anthologie; qu'il en fasse dix s'il le veut, c'est son droit absolu et nous n'avons pas à y redire; mais pourquoi diable nous a-t-il fait verser tant d'encre à l'occasion de son songe d'une nuit d'été.

MAX WALLER.

N. B. Pour donner complet le dossier de cette amusante affaire, mettons en regard deux citations curieuses, dont nous soulignons les points les plus drôlatiques. Nous les intitulerons :

Me PICARD EN 1883.

. . . . . .

Oui, jeunes gens, la vie de ces deux hommes restera pour nous un grand enseignement. Elle peut être imitée dans tout ce qu'ils ont fait depuis l'âge où ils ont commencé à écrire. Elle nous montre que *le grand art dédaigne les protections gouvernementales, et qu'il n'a pas besoin d'elles pour réussir, que, seul, il dépasse les bornes au delà desquelles ne vont jamais ceux que l'appui officiel soutient.* Aussi, puisque l'occasion, déjà presque oubliée de cette fête, a été l'étrange et injuste refus d'accorder

Me PICARD EN 1887.

. . . . . .

Nous allons donc faire une Anthologie des écrivains belges. Oui, Monsieur. *Avec l'aide du Gouvernement*, du Gouvernement clérical, *oui, mon cher Monsieur*. Sans avoir demandé la permission de votre clique, oui, mon petit Monsieur.

C'est hardi, n'est-ce pas?

A nous, *ça nous a paru tout simple. Nous avons été séduits par cette idée* que nous allions, une fois de plus, braver la coalition de ceux qui se croient avoir l'aptitude à tout empêcher et à tout permettre, nous

au plus grand de nos écrivains une récompense qui lui revenait de droit, pouvons-nous, aujourd'hui qu'un tel acte a augmenté *notre mépris pour toutes ces distinctions arbitraires, renvoyer à ceux qui en disposent, tout ce qui pourrait en revenir aux nôtres. Qu'ils gardent pour eux leurs prix, leurs médailles*, leurs décorations, leurs *faveurs. Dédaignons-les.* Dans la cohue des médiocrités qui s'abritent autour d'eux, ils trouveront toujours assez de personnalités dignes de les recevoir; *qu'il soit désormais acquis, dans notre art libre et notre littérature indépendante, que nous savons réussir sans rien obtenir, et que nos œuvres seront d'autant plus belles et plus fortes qu'elles grandiront dans une liberté plus haute et plus fière.* (*Discours prononcé pendant la manifestation organisée par la* Jeune Belgique *en l'honneur de Camille Lemonnier* (*le* 27 *mai* 1883).

Nous n'avons rien à ajouter.

M. W.

moquer de la réclame sans laquelle le bruit court qu'on ne peut rien faire, rompre en visière à la *Grande Vermine*, bousculer quelques préjugés qui semblent bien portants, nous lancer dans une de ces aventures où l'on a contre soi toutes les forces que les médiocres courtisent et qu'il est délectable de mépriser.

(*L'Art moderne*, 17 juin).

SALON DE PARIS

Il devient aussi utile qu'humain de décourager tous les jeunes hommes qui veulent encore, aujourd'hui, faire de la peinture; — et si après leur avoir démontré qu'en *bien faire* ne compte guère, qu'un tableau *suffisant* est aussi perdu dans la marée montante des Salons qu'un galet sur la plage, si après avoir affirmé à tout enthousiaste, hanté par les médailles de demain, qu'en dépit de quelques succès éphémères, il y a gros à parier que dans un demi-siècle ses toiles seront la proie de celles d'araignées; si après lui avoir dit qu'il devra se cloîtrer, travailler, souffrir, lutter toujours, être conspué, et cependant rester fier et toujours intolérant; qu'enfin il lui faudra trouver encore une formule inédite qui soit en même temps l'expression intense de son sentiment intime; si alors, voyant la profondeur du précipice, il répond bravement... qu'il le tournera — tournez-lui le dos; si au contraire il se déclare attiré par lui; plaignez-le et encouragez-le... il aura raison un jour, ou grossira le nombre de ces Claude, que les imbéciles seuls prennent pour de modestes ignorés, et qui ne sont heureusement que des orgueilleux.

Plus les Halles sont encombrées et plus les Ventres-de-Paris peuvent se montrer exigeants. Dans un Salon de 2,500 toiles, le talent moyen est fata-

lement sacrifié au profit des Personnels, ce qui est peut-être dur mais heureux et juste. Si l'on voulait parler de tous ceux qui font de la peinture *proprement*, comme un professeur, plus ou moins Des Essart fait des vers corrects, ce n'est plus d'articles de critique mais d'un journal quotidien qu'il faudrait s'occuper.

Je serai donc bref :

Bonnat, qui est plutôt un robuste, qu'un violent, a fait un beau portrait de M. Dumas fils, c'est bien vivant sans être trop maçonné, le peintre de ce gavroche-mystique qui joue au philosophe, embêté qu'il est de n'avoir que tout plein d'esprit, a été mieux inspiré que son modèle qui s'est cru de force à jongler avec le nom d'Hugo, et a pensé, ô l'erreur ! qu'il lui était loisible de l'enterrer sous la cendre de sa cigarette de boulevardier.

On reprochait un jour à Henner de refaire toujours la même petite nymphe (et ce « *on* » était quelqu'un) ; alors il répondit, son énigmatique sourire de faune aux lèvres, et avec ce bon accent d'Alsacien patriote qui fait chaud au cœur :

« C'est parce que je ne la trouve jamais assez PIEN... »

Ce maître incomparable de la chair, expose deux petites toiles : *Une Créole*, et une *Hérodiade*, qui flanquent une claque à tout ce qui est dans la salle — excepté cependant à la *Madeleine*, de Falguière, peu faite, mais d'une simplicité et d'une unité de ton adorables.

La médaille d'honneur a été votée à M. Cormon pour *les Vainqueurs de Salamine*. C'était son tour. Cette grande toile ressemble un peu à la fin du cinquième acte d'une féerie.

M. Duez expose un *Pré* grandeur naturelle, dont le vert cru coupe désagréablement le gris-bleu de la mer ; une vache peu d'aplomb est sauvée dans sa chute par un arbre obligeant. Ce peintre de talent s'est vastement trompé.

La toile de M. Roll sent la poudre.

Le grand tableau de M. Clairin, *Funérailles de V. Hugo*, n'est qu'une illustration agrandie.

Les peintres perdent le sens de la proportion, ils sacrifient au mauvais goût d'un public qui veut d'autant plus grand qu'il voit petit. Je voudrais voir la *Joconde*, inconnue, dans un Salon annuel... ce qu'on passerait devant !

Beaucoup de paysages, presque tous acceptables ; peu de pénétrants, de personnels. Quelques peintres comme Rapin restent fidèles à la saine poésie et à eux-mêmes ; celui-ci est par excellence un délicat et un sensible ; en des colorations atténuées, il sait traduire toutes les caresses matinales qui rôdent dans l'air ambiant, et toutes celles plus mélancoliques des fins de journées automnales. Les deux toiles : *Matin au bord du Doubs*, et *Automne*, sont à la hauteur de son tempérament de synthétique ému. La première est achetée pour le Luxembourg.

M. Pointelin, dans sa peinture aussi bien qu'en ses superbes pastels, demeure plus sombre ; c'est le poète du soir, de l'entrée en scène de la nuit. *Sur les monts* est son meilleur tableau de cette année. M. Pointelin

prouve une fois de plus qu'il n'est pas besoin d'une toile démesurée pour donner une impression forte et durable.

MM. Rapin, Pointelin, Cazin, sont des poètes dont Corot serait content — quelques autres restent bons paysagistes, la masse est praticienne. Il y a encore Jean Desbrosses, mis trop tardivement hors concours cette année pour sa belle *Vue du Mont-Dore;* celui-là est un véridique, hardi et sanguin, qui a une façon si vraie de voir la nature, qu'il arrive à faire aimer la vérité crue; c'est encore une façon d'être personnel qui n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut aussi songer à ceux qui, vieux, font partie de la grande école qui a été la rénovatrice : je veux parler de Français, Harpignies, Bellel — des maîtres que les jeunes impuissants commencent à ignorer.

M. André Brouillet est un peintre encore jeune et déjà très arrivé ; c'est un travailleur et un consciencieux; sa *Leçon clinique à la Salpétrière*, nous montre le docteur Charcot, soutenant d'un bras une femme hypnotisée, et expliquant le phénomène à son auditoire. Il y a là les docteurs Paul Richer, Féré, de Bourneville, Gilles de la Tourette, etc... puis Philippe Burty, Jules Claretie, Naquet, Paul Arène, en tout une trentaine de portraits brossés avec une belle sûreté de main. M. Brouillet a en lui un impérieux besoin de sincérité qui lui fait volontiers tenir en réserve ce qu'il a d'essentiellement individuel dans la vision, et même dans son désir de créateur. C'est un opiniâtre, très en vue, ce qui est justice, et qui se reposera quelque jour en nous donnant de ces œuvres qui sont des enfants préférés, faits librement, à l'aise, et dans le bon silence de l'alcôve.

Valadon, toujours exalté et poète, irrégulier et artiste, brusque et tendre, heureusement faillible comme ceux qui sont de race; Valadon dont un influent répétait avec quelque ironie ce mot qui est pourtant d'un beau peintre : « Moi, quand je sens que j'ai vibré, je m'arrête... » Valadon expose un portrait de femme de facture un peu rapide, mais où des superbes bleus de velours rachètent la hâte de l'exécution. Son autre toile, *Amour de l'art*, et qui devait s'appeler primitivement *Andante*, est une œuvre attirante. Une femme joue du violon — sujet si l'on veut, étude plutôt; l'artiste, sans être peinte *tout à fait* en pied, est vue grandeur naturelle : le geste demandait le titre supprimé *Andante;* l'expression veut le dernier, synonyme de *souffrance;* les blancs jaunis de la tunique de laine sont dignes de la palette d'un maître ancien. Valadon est sûr de vivre après lui; certitude qui se fait rare aujourd'hui.

M. Cabanel, redevenu lui-même, n'est plus supportable. Sa *Cléopâtre*, ennuyée moins encore qu'ennuyeuse, demeure stupide en voyant que les poisons qu'elle fait administrer à de siens esclaves ont pour effet de faire paraître si petits des suppliciés qui sont aussi près d'elle. C'est l'école de l'anti-perspective.

Par exemple, je voudrais vider une bonne fois une querelle avec quelques miens amis au sujet de Jules Breton. Je l'aime ce peintre-poète, toujours, et souvent beaucoup; et si Philistin je suis, Philistin je tiens à rester. Je sais bien que Jean Dolent, un délicat de la plume, qui a toujours de la

charpie prête pour les blessures qu'il fait, trouve qu'il arrondit, qu'il ignore le *geste direct*, comme il lui fut dit un soir chez Leconte de Lisle, soit.:. Mais un autre, plus méchant que Dolent et qui ne l'est que par amour de l'art, a dit : « C'est du Millet arrangé pour le piano!... » Enfin, un *tout doux*, qui a autant de talent que de férocité, s'étonnait devant moi que l'on fît bon marché de Bouguereau quand on acceptait Jules Breton. Diantre! c'est roide, cher ami; Bouguereau est un imprimeur sur étoffes, usine à Puteaux ou ailleurs, et Jules Breton est un poète, incontestablement; quand on a fait la *Procession dans les blés* du Luxembourg et dernièrement le *Chant de l'alouette*, on est, en même temps qu'un vrai peintre, un penseur ému et qui émeut.

S'il y a fort peu de tableaux attirants au Salon, fort peu de toiles qui se gravent dans la mémoire, Eugène Carrière, lui, sait être un de ces rares artistes dont les œuvres se fixent en nous, inoubliables, et, quoique d'un coloris qui semble effacé et n'est que pénétrant, nous hantent, une fois vues, comme le souvenir d'un rêve s'épand et se case au cerveau. Son grand portrait en pied, du sculpteur Louis-Henri Devillez, dans son atelier, vient d'obtenir une seconde médaille — passons; — les *Grecs*, d'un goût douteux, de M. Cormon, même avec leur médaille d'honneur, feraient triste figure à côté de cette toile étonnante de vérité, de simplicité, de tranquillité. Cela semble l'œuvre d'un maître d'une autre époque; on est peu habitué à ce profond mépris du tire-l'œil, à cet amour parfait du sentiment personnel; — le *sujet* lui-même, M. Devillez, debout, pétrissant une boulette de terre, et vêtu d'un tricot de laine, pourrait passer pour quelque sculpteur Florentin. La tête est belle, expressive, et prêtait au grand portrait. Un superbe épagneul se caresse aux jambes du portraituré et fait une belle tache au centre de ce tableau qui, plus tard, devra trouver sa place dans quelque grand musée.

Ce sculpteur Devillez, un véritable artiste encore, expose un groupe en plâtre aussi hardi que savant : *Les Sylvains;* une femme nue, plantureuse, est étendue à terre et dort profondément, couchée sur le ventre. Les jambes écartées sont d'un modelé parfait, la nature est absolument vue et respectée. La femme est robuste, un sein gonflé s'offre, pressé par le corps, à terre; et deux petits sylvains, des maraudeurs, se battent à qui le premier y puisera la vie! C'est la Terre, la Maya, la Nourrice! En somme, une consciencieuse et belle chose.

Le nu? — grave affaire! Que de peintres font du nu comme ils scieraient du bois, sans savoir pourquoi — combien peu ont encore la religion jalouse de la forme; l'unique, la belle, l'ancienne! que l'impuissance des générations nouvelles est venu combattre au nom de je ne sais quel idéalisme grotesque? Comme si la matière divinisée n'était pas l'unique vase qui puisse renfermer l'idéal!

Henner n'expose pas de figure nue cette année; c'est un vide. M. Carolus-Duran nous montre une *Andromède* qui me paraît bien peu inquiète de son sort, mais qui a le mérite d'être d'un bien joli ton.

Une femme nue qui se chauffe, tel est le titre d'une toile de M. Besnard;

un artiste qui tient à recueillir la succession de Manet, cherche à faire hurler le bourgeois et n'arrive qu'à intéresser les artistes. Votre dame nue, assise en chien-de-fusil, a, M. Besnard, des qualités d'étude que nous ne saurions nier, mais qui ne suffisent pas pour donner longue vie à un tableau. Vous pouvez autre chose, prouvez-le à ceux qui en doutent.

M. Gervex a peint sa scène d'hôpital; le docteur Péan démontre, sur le torse d'une femme demi-nue. Nul ne joue des blancs comme M. Gervex, mais comme il y mêle je ne saurais dire quelle substance aphrodisiaque qui n'est pas à dédaigner, qu'il nous réédite *Marion*, l'épouvante du Jury, ou la *Femme au masque*. Il est bon d'approprier son sujet à son mot. M. Gervex a de la polissonnerie sur sa palette, qu'il s'en serve.

Chaplin, c'est différent; c'est un voluptueux qui couche avec le souvenir de Fragonard. Emprunter au XVIIIe siècle est une preuve de haut goût; s'en rapprocher est une louable ambition. Je tiens l'école française de ce temps (seul temps de l'école française pour de bon) pour une des plus délicieuses manifestations de la poésie des sens associés à l'esprit. *Dans les rêves*, qu'expose cette année M. Chaplin, est une femme couchée, plus enchiffonnée que nue, et que caressent, avec une gredinerie sans pareille, une foule pressée de touches, de jeux de couleurs, qui sont des chatouilles, des baisers, de jolies inconvenances de derrière les rideaux. On a dit : « Une femme dans de la crême fouettée ». — Moi, si je suis invité, j'en redemande!

L'*Armide en zinc*, de M. Jacquet, ne peut être qu'une gageure que d'autres parmi toutes ces dames au Salon, du Salon si vous voulez, méritent, comme l'infortunée de M. Jacquet, d'être abandonnées par leur Renaud! Une *Eve*, au pastel, *Eva* dit le livret, est peut-être la plus jolie chose que je connaisse de M. Feyen-Perrin : debout, vue de dos, près d'un arbre qu'elle touche, elle guette?... le serpent, parbleu! De sa chair une vapeur duveteuse se dégage, qui sensualise l'air ambiant, jusqu'alors vierge de désirs.

J'avais promis à *la Jeune Belgique*, où j'aime écrire, parce qu'on y est libre, deux mots sur le Salon; j'ai déjà dépassé et j'ai peur d'être coupé (1). Nous verrons.

M. Montenard voit bleu et bien. J.-P. Laurens reste un fort qui sculpte de la peinture. Mesdag connaît la mer. Matejko voit jaune à outrance! Jeannin et Grivolas restent fidèles aux fleurs qu'ils aiment. J. Béraud continue de fixer les types parisiens; cette année les avocats ont posé. La *Cène*, de M. Uhde, est d'une vérité rétrospective de penseur. Vollon reste un maître. Rochegrosse s'inspire de Plutarque pour nous évoquer le meurtre de César; mais il nous montre en une autre petite toile, qui rappelle le Gérome du bon temps, une *Salomé dansant devant Hérode*, qui est d'un faire et d'un ragoût des plus intéressants. M. Benjamin Constant, le peintre qui sait éveiller chez l'homme, comme dit notre confrère Hugues le Roux, « ce désir toujours dormant de la femme esclave, de la douce bête tendre

(1) Va toujours! (N. D. L. R.)

qui n'aurait pas d'âme », M. B. Constant expose une *Théodora*, assise sur son trône, et vêtue de draperies brochées d'or et de pierreries. Son second envoi est un *Orphée dans les montagnes de la Thrace*. C'est un effort vers l'évocation grandiose et pensée d'un mythe immortel. Je consacrerai une étude à cette œuvre; mais je n'ai plus ici ni la place ni le temps; je ne citerai que les derniers vers d'un sonnet que le poète Haraucourt écrivit sur cette œuvre capitale dont il sera toujours temps de parler, et dont on ne saurait parler à demi :

... Seul ! alors, il s'en va vers l'inconnu, là-bas,
Vers la Mort, le front las, il s'en va, pas à pas,
Dans le renoncement du rêve et de la gloire.

Seul ! il oublie... Et loin des clartés, loin du bruit,
Vieux d'espérer, vaincu d'aimer, usé de croire,
Tandis que le jour monte, il descend vers la nuit.

Puisque la médaille d'honneur n'a pas été votée à cet *Orphée*, je sais gré aux voix intelligentes qui se sont portées sur l'œuvre superbe de M. Tattegrain : *Les Casselois se rendant à merci au duc Philippe-le-Bon*. C'est peint sans fracas, avec une ample unité de vision, c'est enfin le passé grandiosement reconstitué, avec autant de simplicité dans le côté historique que de puissance dans l'effet.

Et puis? Fantin-Latour qui nous écrit avec le crayon de couleur et le pinceau de si troublants poèmes qu'un livre suffirait à peine pour les traduire, — et Puvis de Chavannes, le Grand chantre de l'Humanité, sorte d'Orphée, poète rétrospectif et cependant moderne, immuable et grand; hier, aujourd'hui et demain !

HIPPOLYTE DEVILLERS.

Juin 1887.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Initiation sentimentale, par Joséphin Péladan. Un vol. Edition in-16 : fr. 2-00. Edition in-8° : fr. 7-50. Paris, Edinger.

Non, Péladan, ce n'est plus vous, l'auteur du *Vice suprême*, que je reconnais dans *l'Initiation sentimentale*. Ce dernier livre est médiocre, empli de redondances qui choquent, d'une psychologie fantaisiste où vous prétendez ouvrir le mystère des choses, alors que vous fermez les valves du bon sens et clouez le cercueil de la pensée. Votre livre de début, si éclatant, si rempli, si vaste, contient tout ce que les suivants délaient, et vous répétez en « tirant à la ligne » les incohérences, heureusement rares, du *Vice suprême*. Votre Nebo est un Mérodack affaibli, votre Paule de Riazan une princesse d'Este effacée, et la part d'hermétisme, qui faisait sourire dans *le Vice*, agace dans *l'Initiation*. Laissez donc là votre Rose-Croix et votre magie. Rentrez

dans la Vie, et s'il vous plaît de raconter la décadence des races latines, sujet digne de votre grand talent, ne nous renouvelez pas, en des récits de Sheherazade, les aventures du prince Rodolphe, d'Eugène Sue.

Vous prétendez dire notre temps, — et vous le peuplez de mages; vous en êtes encore aux princesses déguisées en hommes, aux justiciers en habit noir, aux adorateurs d'étoiles, cela dans la société parisienne que vous ne voyez pas, mais que vous inventez. La décadence, réelle ou non, vous la rendez invraisemblable, et vos héros n'existent qu'en dehors du monde connu; ils ne vivent pas plus que Monte-Christo ou Lagardère; impossibles comme eux, ils gravitent dans le rêve de votre imagination créatrice, et tous sont autant de Péladan qui se ressemblent et se narcissisent dans leur langage érudit. Vous avez lu, étudié, compulsé beaucoup et vous passez devant votre écritoire le baccalauréat de votre science.

J'avoue qu'il est original de moderniser les choses chimériques. Merlin en frac avec gardénia, dansant au bal de l'Elysée, ne me choque point, et je conviens que votre tout-puissant Mérodack faisant de l'or, envoûtant les mauvais, fascinant les dames, est un type invraisemblable plein de grandeur et de nouveauté. Mais c'est bon pour une fois cela; l'écrivain, devant l'art, n'a pas plus le droit de se plagier lui-même que de larronner les autres, et les râclages de veines exploitées ne donnent, vous le savez, que l'impalpable poussière qui dénonce leur néant. Est-ce le besoin de publier qui vous pousse à cette ingrate besogne, ou bien, avez-vous, d'un seul cri sonore et majestueux, cassé la voix dans votre gorge ?

Et la théorie de l'androgyne, théorie ancienne qui date des plus beaux temps de la statuaire antique, n'avez-vous point fini de l'introduire dans la réalité? Vous mettez un pantalon noir à l'héroïne, vous lui coupez les cheveux et c'est l'androgyne! Et cette femme-homme aux formes florentines, sans le vouloir, vous la faites plus femme qu'aucune femme. Homme par le costume, elle a la passion physique et la passion morale de la Vierge ou de l'Amante. Ce n'est plus qu'un déguisement de surface sous lequel les seins frissonnent, le ventre palpite, les sens s'abandonnent. Paule de Riazan ne cesse d'avoir les yeux fixés sur Nebo; la concupiscence admirative pour cet être qu'elle sent supérieur n'a point d'arrêt, et si elle accepte de faire avec lui ce voyage d'observation que vous appelez « périple » pour étonner notre langage courant, c'est parce qu'elle est convaincue que l'initiateur sentimental sera l'initié corporel. Et que dirai-je de ce Nebo Joseph qui laisse avec mollesse son manteau ès mains de la Paule Putiphar? Vous avez, Péladan, fait tout ce qu'il fallait pour nous convaincre de votre vertu platonique — pardon! de celle de vos héros — et votre érotisme — pardon! le leur! — éclate ou plutôt jaillit à chaque mot, à chaque geste, à chaque pas qu'ils osent hasarder, ces héros qui sont Vous!

Je ne vous dirai pas : « Laissez-moi rire » ménager que je suis de mes rires pour des écrivains drôlatiques; j'estime que vous avez droit, de par *le Vice suprême*, au respect littéraire des artistes qui sont et de ceux qui seront, mais permettez-moi de vous dire toute ma pensée et ne m'en veuillez pas de ma franchise. Votre livre n'est pas digne de vous.

M. W.

MEMENTO

Nous avons donné plus haut la réponse de Me Picard. Elle renferme des insinuations qui veulent dire quelque chose. On ne se défend pas sur un tel terrain, sans donner à croire que l'on a besoin de se disculper. L'autorité de Me Picard, si incontestée dans le rôle de jurisconsulte, soulève quelque doute lorsqu'il s'agit de questions du genre de celle dont il rappelle si malencontreusement le souvenir ; qu'il reste, comme nous, sur le terrain littéraire et ne s'avoue pas vaincu en le quittant ; notre défi tient toujours, mais Me Picard a tort de le prendre pour une provocation de matamore ; les demi-syphons peuvent mousser gaîment ; il faut être Amiral pour les confondre avec les torpilles.

***

Notre excellent Jeune Belgique, James Vandrunen, publie chez l'éditeur de notre revue une exquise plaquette intitulée *Forêts*, que nos lecteurs connaissent en partie. Cinq sous-bois décrits avec une extrême délicatesse de tons en une langue fluide et pleine de cette virtuosité dont notre ami a tous les secrets. Jamais Vandrunen n'est arrivé à ce chatoiement de mots rendant le chatoiement des choses. Sa *Forêt morte*, pleine des voix éteintes et des murmures étouffés qui montent de la terre, est à ce titre une des grandes pages descriptives que nous connaissions, d'une impression profonde et d'un art de haute marque.

Ajoutons que le volume, tiré à cent exemplaires hors commerce, est une merveille typographique. Le maître chef d'atelier De Winter a donné la mesure de son extrême habileté, et fourni à un petit chef-d'œuvre un cadre qui le vaut. La maison Monnom est devenue, grâce à lui, l'imprimerie des Bibliophiles belges et peut rivaliser avec les Quantin et les Jouaust.

***

L'Office de Publicité fait suivre l'annonce du *théâtre contemporain* de Barbey d'Aurevilly, de cette petite perle que nous recueillons délicatement :

« Et dire que l'on a voulu faire un maître de cet écrivain, que quelques-uns nous l'ont offert comme un modèle. Mais on ne parla jamais une langue plus lourde, plus incorrecte et plus prétentieuse ! Mais c'est un écrivain de Mardi-Gras, ou, plutôt, de Mercredi des Cendres. Son style est fait d'oripeaux défraîchis, et il paraît sorti de quelque boutique de « décrochez-moi ça ! » Est-ce parce qu'il a écrit la vie de Brummel ? Il vise, sans doute, à l'élégance ; il se pose, se cambre, fait le beau ; mais il ne peut faire illusion qu'à sa portière ou à des trottins de magasin. Et personne ne trouve grâce devant lui, ni Alexandre Dumas père, ni Augier, ni aucun des maîtres de la scène contemporaine, — ni même Molière, Corneille et Racine. Mais c'est là rancune de vieille dévote... Quand le diable n'en peut plus, il se fait ermite. »

Sans commentaire.

***

M. Edmond Lambrichs, peintre méritant, est mort le 25 mai dernier.

***

Un événement grave s'est passé le mois dernier. En plein bois de Boulogne, Mlle Martinez Campos a été enlevée par M. Paul Wauwermans.

***

Le troisième volume de l'*Almanach de l'Université de Gand* (1887), vient de paraître. La partie littéraire en est des plus fournies et des plus choisies ; signalons les vers de MM. Paul Berlier, Aug. Vierset, Georges Rodenbach, Fritz Elle ; Carolus Bex, Nihil, etc. Dans le recueil se trouve la nouvelle *Lettre à Lieschen*, que nous reproduisons ci-dessus. Plusieurs noms et pseudonymes des écrivains de l'*Almanach*, nous sont inconnus, mais ils dénotent des artistes jeunes et charmants à qui nous envoyons toute notre sympathie littéraire.

***

Reçu : *L'Ame entrevue*, poésies de

M. Frans Van Peteghem. Le volume est remarquablement imprimé par la maison Mennom.

***

C'est M. Albert Mockel et non M. Siville qui est l'auteur de la plaquette des *Fumistes wallons*, récemment mise en vente à Liége.

***

Il y a eu des surprises, cette année, aux concours du Conservatoire.

Une débutante de la classe de M. Warnots, Mlle Bauveroy a choisi comme second morceau de concours le récit de Sieglinde au premier acte de *la Walküre*.

On dit même — chose invraisemblable — que c'est M. Gevaert qui le lui a conseillé !!!

M. Gevaert Jeune-Belgique !

Eh bien ! et nous alors ?

Ajoutons que la débutante, qui possède un fort joli soprano dramatique, a très intelligemment phrasé ce fragment de Wagner.

Voici donc un nouveau nom — que disons-nous ? — DEUX nouveaux noms d'artistes à retenir.

***

Dans la *Bibliothèque nationale* de la rue Richelieu, vient de paraître en trois volumes à cinq sous, une curieuse réimpression de *L'An deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fut* de Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*.

***

Choses vues, par Victor Hugo, sorte de mémoire-journal d'une saveur toute particulière où le maître a consigné des faits et des figures d'un haut intérêt.

Voici comment l'Académie juge les concours littéraires :

« A l'Académie française, on juge le concours de prose. Voici comment :

« M. de Barante lit une brochure, M. Mérimée écrit, MM. Salvandy et Vitet causent à voix haute, MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse, M. de Ségur tient un journal, MM. Mignet, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzis de M. Viennet, M. Scribe fait des dessins à la plume sur un couteau de bois, M. Flourens arrive et ôte son paletot, MM. Patin, de Vigny, Pongerville et Empis regardent le plafond ou le tapis, M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps, M. Villemain lit le manuscrit, en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face, M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient entr'ouvert, M. Tissot dort. Moi j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents.

« Le sujet du concours est *l'éloge de Mme de Staël*. »

A l'occasion d'un dîner chez M. de Salvandy, nous assistons à une portraicture des plus curieuses des célébrités de l'époque :

« Hier jeudi, j'ai dîné chez M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique. Il y avait le marquis de Normanby, ambassadeur d'Angleterre ; le duc de Caraman, jeune grand seigneur intelligent et simple, très occupé d'études philosophiques ; Dupin ainé, avec son air de bourgeois brusque ; M. de Rémusat, l'académicien d'il y a huit jours, esprit fin, intelligence impartiale ; M. Gay-Lussac, le chimiste, que la renommée a fait pair de France et à qui la nature a donné une figure de bon paysan, l'autre chimiste, M. Dumas, homme de talent, un peu trop frisé, et montrant beaucoup le ruban de commandeur de la Légion d'honneur ; Sainte-Beuve, chauve et petit ; Alfred de Musset, avec son air jeune, sa barbe blonde, ses opinions équivoques et son visage spirituel ; M. Ponsard, homme de trente-deux ans, aux traits réguliers, aux yeux grands et ternes, au front médiocre, le tout encadré d'une barbe noire et d'une chevelure noire, beau garçon pour les boutiquières, grand poète pour les bourgeois ; M. Michel Chevalier, avec sa tête tondue, son front fuyant, son profil d'oiseau et sa taille mince ; Alfred de Vigny, autre blond à profil d'oiseau, mais à longs cheveux ; Viennet, avec sa grimace ; Scribe, avec son air placide, un peu préoccupé d'une pièce qu'on lui jouait le soir même au Gymnase et qui est tombée ; Dupaty, triste de sa chute du 7 en pleine Académie ; Montalembert, avec ses cheveux longs et son air

anglais, doux et dédaigneux; Philippe de Ségur, causeur familier et gai, au nez aquilin, aux yeux enfoncés, aux cheveux gris imitant la coiffure de l'empereur; les généraux Fabvier et Rapatel, en grand uniforme, Rapatel avec sa bonne figure ronde, Fabvier avec sa face de lion camard; Mignet, souriant et froid; Gustave de Beaumont, tête brune, vive et ferme; Halévy, toujours timide; l'astronome Leverrier, un peu rougeaud; Vitet, avec sa grande taille et son sourire aimable quoiqu'il lui déchausse les dents; M. Victor Leclerc, le candidat académique qui avait échoué le matin; Ingres, à qui la table venait au menton, si bien que sa cravate blanche et son cordon de commandeur semblaient sortir de la nappe; Pradier avec ses longs cheveux et son air d'avoir quarante ans, quoiqu'il en ait soixante; Auber, avec sa tête en torticolis, ses façons polies et ses deux croix d'officier à sa boutonnière ».

***

Beaumarchais, par Paul Bonnefoy. — Cette étude a été honorée d'une mention à l'Académie française et est suivie de lettres et de documents inédits. — « Peut-on s'en tenir aux mérites littéraires de quelqu'un qui en avait tant d'autres, demande l'auteur, et qui rangeait la littérature dans la classe de ses amusements? La passion du théâtre? répondit-il plus loin, s'il s'y livra, nous dit-il, c'est parce qu'il n'aimait pas le jeu de loto, et ses comédies furent les meilleures de ses spéculations. » C'est sous ce vrai jour que la monographie savante de M. Paul Bonnefoy nous montre Beaumarchais. Quelques traits établissent vivement sa silhouette morale : « Beaumarchais ne s'est pas contenté de créer Figaro; il l'a créé à son image, et il lui a donné tant de lui-même, qu'il suffit, pour connaître l'auteur, d'analyser le personnage...N'alla-t-il pas jusqu'à aider la marquise de La Croix à devenir la maîtresse du prince des Asturies, sous le prétexte que l'empire de cette Française sur l'héritier présomptif du trône d'Espagne augmenterait d'autant le prestige français? Il écrivit un mémoire pour montrer les avantages de cette combinaison plus patriotique qu'honnête. Tout Beaumarchais est là : les entraînements de la spéculation lui font souvent perdre de vue l'humanité et la morale, et il combat les abus seulement lorsqu'il lui est impossible d'en tirer parti ». Tel nous est représenté cet être ondoyant et divers : « Assemblage bizarre de qualités et de défauts qui se contrarient, mélange de ruse et de sincérité, de témérité et de finesse, de flegme et de décision ». Tel nous apparaît ce précurseur de la révolution qui fut un des esprits les plus audacieux et les plus actifs de son siècle, qui soutint des procès innombrable et dont la devise était : « Ma vie est un combat ». Elle est intéressante la vie d'un homme qui invente un échappement de montre (d'où premier procès), donne des leçons de harpe — instrument peu joué à cette époque — aux filles de Louis XV, achète des charges, fait valoir des fiefs imaginaires pour ne plus s'appeler Pierre-Augustin Caron, fonde des sociétés commerciales, lance des affaires financières gigantesques et pleines de péripéties extraordinairement embrouillées, le tout entre un procès qu'on juge et un autre que l'on introduit. M. Bonnefoy estime que les œuvres de ce bel esprit rimeur, sans être des chefs-d'œuvre, seront éternelles par la peinture des défauts humains. Il dit, parlant d'elles : « Pas parfaites, gaies, vives, puissantes et alertes comme leur auteur; on n'y trouve pas cette recherche du mieux idéal, qui passionne tout écrivain ambitieux de la gloire. »

Rappelons que c'est à Beaumarchais que l'on doit la première édition des œuvres complètes de Voltaire.

***

Vous rappelez-vous les enfants de Thackeray lui demandant grâce pour l'héroïne d'un de ses romans, condamnée par la Faculté? Voici le pendant de cette histoire, récit d'Aurélien Scholl :

Paul Duplessis avait toujours un grand roman en cours de publication dans *la Patrie*.

Un soir, Vernet, qui semblait l'attendre

avec impatience, l'aborda dès son arrivée à la Brasserie de la rue des Martyrs.

— Un renseignement, lui dit-il. Mon oncle suit ton roman avec une attention fébrile. Tu as laissé hier la comtesse dans une situation des plus critiques; elle est tombée dans un guet-apens, entourée de ceux qui ont intérêt à la faire disparaître... Est-ce qu'elle meurt?

— Oui, répondit Duplessis.

Vernet donna un coup de poing sur la table en soupirant :

— Pas de chance!

— Qu'est-ce que cela peut te faire? demande Duplessis.

— Mon oncle m'a parié qu'elle mourrait... et moi, pensant que tu aurais encore besoin de la comtesse dans la suite du feuilleton, j'ai parié qu'elle ne mourrait pas.

— Un gros pari?

— Deux cents francs.

— Diable! fit Duplessis..,

Et tirant sa montre :

— Neuf heures, j'ai encore le temps d'aller à l'imprimerie, je prends un fiacre et je vais sauver la comtesse.

— Vrai? s'écria Vernet attendri.

Duplessis lui serra la main et dit avec solennité :

— Je te promets sa vie.

LE PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE

Le *Parnasse de la Jeune Belgique* paraîtra le 1er octobre prochain.

Il y a trois ans, nous eûmes l'intention de publier un *Parnasse*. Ce fut alors M. Georges Rodenbach qui se chargea des premières négociations. L'idée ne fut pas réalisée, à cause de l'indolence naturelle aux poètes lyriques. Il y a un an, l'un des nôtres reprit le projet abandonné. L'idée ne se réalisa pas davantage.

Si elle prend corps aujourd'hui, c'est un peu, sans doute, grâce à nos amis, mais surtout grâce à nos ennemis. Car nous avons cet honneur d'en avoir encore, et c'est la meilleure preuve de notre vitalité artistique. La Jeune Belgique a su conserver autour d'elle les rancunes obligées et les haines nécessaires. Quand les anciennes colères ont désarmé, elle a su en susciter de nouvelles. Et elle possède aujourd'hui quelques détracteurs de marque, qui sont, malgré eux, les hérauts et les proclamateurs de ses victoires.

Il sera piquant, dans quelques années, quand on écrira l'histoire littéraire de la poésie en Belgique, de reproduire les attaques passionnées auxquelles on se livre aujourd'hui contre des artistes désintéressés et dédaigneux. On relèvera, dans ces polémiques, à côté de

quelques arguments littéraires empruntés à nos critiques de 1830, les personnalités les plus sottes et les plus odieuses. Jamais ce que Baudelaire appelle notre *goût national de l'ignoble* ne s'est mieux incarné que dans quelques-uns de nos adversaires, et jamais la haine de l'art ne les a plus vilement inspirés.

Le *Parnasse* sort d'un mouvement d'enthousiasme pareil à celui d'où sortit naguère le banquet Lemonnier.

A part quelques rares hésitants, tous les jeunes poètes belges seront représentés dans notre *Parnasse.*

Le *Parnasse* contiendra des vers de tous les collaborateurs actuels de notre Revue. Mais comme la Jeune Belgique n'a jamais été un groupe fermé, nous nous sommes bien gardés d'exclure du *Parnasse* des écrivains de talent qui, sans avoir collaboré à la Revue qui s'appelle *la Jeune Belgique*, font incontestablement partie du mouvement littéraire de la Jeune Belgique. C'est ainsi que le *Parnasse* contiendra des vers d'un poète anversois, trop peu connu, même des jeunes, et qui est un petit neveu d'Henri Heine, M. Montenaken. C'est ainsi encore qu'il contiendra des vers de plusieurs poètes qui viennent de se révéler dans d'autres revues belges. Nous avons voulu faire une œuvre d'art et non pas une besogne de coterie.

Nous n'avons pas songé davantage à écarter les poètes qui n'ont pas publié de recueils de vers. Ces raisons de... librairie nous sont restées étrangères. Il nous a paru que le *Parnasse* doit être ouvert surtout à ces poètes-là, qui, pour ne pas être des écrivains-mère Gigogne, ont embaumé leur rêve dans quelques poèmes impeccables et définitifs. Tel est, par exemple, le cas de M. Emile Van Arenbergh.

Si nous n'avons pas songé à nous préoccuper des raisons de librairie, nous n'avons pas songé non plus à nous embarrasser des questions de hiérarchie ou d'ancienneté. Nous pensons que cette question bizarre n'a rien de commun avec la question littéraire. Aussi n'avons-nous pas hésité à faire la part très large à des poètes qui n'ont pas ou presque pas publié dans les revues belges, comme MM. Maeterlinck et Van Lerberghe.

Nous avons fait appel aux jeunes écrivains, et aux plus récents des jeunes. Nous avons la conviction d'avoir été ainsi plus Jeune Belgique que jamais. Notre Revue n'a pas été fondée pour permettre à quelques artistes, toujours les mêmes, de voir leurs poèmes imprimés. Elle a été fondée surtout pour faire connaître les talents nouveaux, pour attirer tout l'effort littéraire de notre pays. Elle ne peut rester la Jeune Belgique qu'au prix d'un renouveau perpétuel. Ces poètes de la première heure, certes, seront toujours là, fiers de coudoyer des jeunes capables de continuer et

d'achever leur œuvre. Et si eux, les aînés, ont eu quelque mérite, leur plus chère récompense — ils n'en veulent pas d'autre — sera de voir surgir une génération de poètes plus forts et plus heureux. Et pour un chevalier Walther, il y aura dix Hans Sachs.

Notre appel a été entendu. Tous viennent à nous, tous viennent frapper à la porte hospitalière de cette Jeune Belgique que d'éternels moribonds accusent plaisamment de mourir. C'est autour de nous une explosion charmante de jeunesse et de talents. Si c'est là mourir, nous trouvons notre mort plus belle que la solitude et le désert de certaine agonie. Les fleurs nouvelles de la jeunesse belge, nous les offrirons au public lettré dans notre *Parnasse*. Et ce sera notre chère, notre seule, et notre bien dédaigneuse vengeance.

LA JEUNE BELGIQUE.

VERS

LES JARDINS DU SOUVENIR

Il est certains jardins dont je crains les parfums
Comme les trahisons d'un confident de fautes;
Ils n'ont vu cependant que les beaux jours défunts
Où mes quelques vertus marchaient libres et hautes.

Mais c'est là ce jadis irréparable et cher
Dont le seul nom flétrit la volupté présente,
Et je hâte le pas dans l'avenir amer
Sans vouloir des douceurs que l'heure me présente.

Mon passé me revient dans l'arôme des fleurs
Avec l'étrangeté que n'avait pas la vie,
Et l'on voudrait mourir à verser d'anciens pleurs,
Si le devoir n'était dans la route suivie.

D'abord il me plairait d'aspirer les lilas
Fleuris dans mes jardins de vierge qui s'ignore.
Et Dieu sait si déjà je n'en souffrirais pas,
Tant ce fut un éveil divin que cette aurore!

J'aspirerais encor les lys délicieux
De ma virginité consciente et rebelle,
Et ceux-là sont les plus fanés et les plus vieux
Car j'ai baisé sur eux l'immensité charnelle.

Enfin dans le néant de toute illusion
J'oserais respirer les roses meurtrières
Et fier de me voir seul souffrant ma passion,
Je mourrais doucement sans cris et sans prières.

LE SANG

Dans la venue en fleur du soir aux mains bénies
S'apaisait la rumeur des besognes finies.

Pieusement pleuraient de lointains angelus,
Les espoirs qui seront et ceux qui ne sont plus.

Les charmilles songeaient, plus tristes et plus closes,
A cette heure où les lys parlaient de rêve aux roses.

Des sourdines d'odeurs, de rayons et de voix
S'en venaient par instants du plus profond des bois.

Lasses d'avoir cueilli d'innocentes pervenches
Frôlèrent mes cheveux tes mains vagues et blanches.

Tes doigts patriciens erraient, silencieux,
Et firent s'endormir mes lèvres et mes yeux,

Et toujours, et plus lents, chère, nous nous aimâmes,
Et le silence était plein du parler des âmes.

Une félicité d'ignorance et d'oubli
Embaumait ce repos de mon rêve accompli.

Tel un écho perdu de très vieilles histoires,
Le souvenir humain mourait dans nos mémoires.

Et nous n'avions souci des choses du plaisir,
Tant l'oubli de l'instant endormait le désir.

Mais ce fut un réveil aux paupières baissées
Quand reflua le sang en nos veines lassées,

Car la chair oublia ces charmes recueillis,
Et sous d'autres baisers se fanèrent nos lys.

A CELLE QUI VIENDRA

O toi qui me viendras des lointains de l'espoir
Dans les jardins de lys où t'attendent mes lèvres,
Ne me dis que des mots pleins de rêve et de soir
Et qui calment en moi le feu des vielles fièvres.

Que ton amour me soit un sépulcre voulu
Où l'on dorme enlacés dans des roses fanées,
Les lèvres de l'aimée au front las de l'élu,
Et que s'écroule ainsi la fleur de nos années.

Rien ne vivra vraiment que ce que nous tairons,
Et pour éterniser cet instant que nous sommes
Puissent nos chers bouquets se mourir en boutons
Et céler leur parfum au vain baiser des hommes.

La douleur des amants et l'ennui des époux,
Ces pauvres assouvis dont l'âme est exilée,
Viendront à notre seuil et s'en iront de nous
Sans soupçonner jamais la paix qu'il ont frôlée.

Aussi les verrons-nous s'en aller sous leurs croix
Avec les yeux en pleurs, d'une pitié sans bornes,
Et ces yeux amoureux s'entendront quelquefois
Pour donner un sourire aux yeux flétris et mornes.

Et nul jamais parmi ces hommes de la fin
Ne saura que l'amour leur fit ce don sublime,
Et sitôt de retour, dans leur soif et leur faim,
Ils maudiront le jour tombé dans leur abîme.

FERNAND SÉVERIN.

WHIST

CONTE

Les sinuosités de l'immense prairie s'étalant à mes yeux, trop faibles pour en apercevoir les confins, se mouvaient dans la prime lueur du crépuscule. Les contours se noyaient; les teintes se brouillaient, et les herbes hautes s'inclinaient, murmurant des phrases indécises, si douces qu'elles émotionnaient mon cœur. De la terre montaient des accords suaves que nul instrument ne pourrait rendre, tant leurs vibrations étaient légères, leurs nuances délicates, et que mon ouïe percevait. A quelques pas, une saussaie, que la perspective effaçait dans l'éloignement, tressaillait d'un frisson imperceptible que mon âme éprouvait. Et le ruisseau, alangui amoureusement, rêvait, baisant les pieds des saules. Je comprenais ce rêve consonnant à mon rêve... Et, lentement, le jour fuyait devant la nuit conquérante; la campagne paraissait renier ses magnificences diurnes; les ombres flottaient errantes, n'osant se poser sur les choses que la clarté du jour expirant rendait encore trop brutales. De temps à autre, un craintif battement d'ailes s'élevait, dérangeant les ondes musicales palpitantes, assoupies dans l'air aphone. Puis, l'ombre s'installa souveraine, commandant un silence imposant. Et ce silence avait je ne sais quoi de religieux, exhalant une mélancolie de statue pensive, muette et éloquente, qui parlait à mon esprit, paralysait mes sens, suspendait en moi la conscience de ma matérialité...

Sous son voile noir, la Nuit enveloppait sa mystérieuse beauté cachée aux regards profanes, et je voyais, sans voir, les incomparables lignes de sa carnation chimérique; j'entendais, sans entendre, le rythme ondoyant et voluptueux de son corps de sirène langoureuse et ennuyée d'amour.

Ce charme m'avait conquis; cette musique, comme une incantation de l'oubli, rivait ma pensée aux jeux de ses harmonies, anéantissait en moi l'idée de vivre. Et, autour de moi, errait un peuple invisible, intactile, silencieux, s'agitant dans cette atmosphère idéale, de même que le fantôme de l'aimée, évoqué, vient immobile et souriant hanter notre lumière astrale... Je me laissais aller, bercé par la troublante et délicieuse accalmie mollement répandue, fasciné, en quelque sorte par la féerie chatoyante et lumineuse qu'ont pour mes yeux les ténèbres profondes, infrangibles, soumis à la magie des séductions suprahumaines de l'énigmatique Nuit. A mes regards apparaissaient des formes qui émeuvent, mais qu'on ne peut rendre, car il n'est

nul dessin apte à les fixer, nulle couleur assez éthérée pour les peindre; j'écoutais mille voix me chuchoter des mots intraduisibles en aucun vocable des langues humaines. Et je goûtais l'enivrante chanterie que disent les choses endormies; je contemplais, radieux, l'image mystique, le tumulte muet de la vie du sommeil...

Et, lente, l'heure de minuit dans le lointain tinta. A l'airain somnolent, et, s'unissant aux voix mourantes des cloches, le son d'une flûte aiguë surgit. D'abord, la gamme s'énonça baroque; l'allure heurtée semblait mimer les poses impudiques, excitantes, les contorsions lubriques des croupes, les mouvements lascifs des gorges des filles de la nuit dansant lymphatiques; et dans l'air traînait un bruissement de chevelures qui se dénouent, flottent. Petit à petit, la cadence s'accélérait. A mesure que le son, sans croître en intensité, se rapprochait de moi, le chant se régularisait, quoique les intervalles entre les intonations restassent bizarres, inouïes, avec comme des trous dans cette mélodie d'un caractère macabre, décrivant des soupirs d'âmes qui souffrent, subitement annihilés par une suite ascendante de tons chromatiques, semblables à un rire strident, évoquant une fuite folle, échevelée, de démoniaques femelles. Et ce chant, triste et ironique tour à tour, arrachait de longs frissons aux ténèbres.

Bientôt, l'instrument se jouait si près de mes oreilles que je distinguais le bruit des lèvres de l'exécutant. Puis, brusque, la flûte se tut.

— Le voici, dit quelqu'un à mes côtés, mais si bas que ce fut comme un souffle.

— Enfin, remarqua un autre du même ton.

— Tu nous manques, chuchota un troisième. — Lève-toi.

Des mains me soulevèrent et lentement on m'entraînait. Je ne ressentais aucune envie de résister, tant cela me semblait naturel, et, au risque de paraître fanfaron pour certains esprits, j'avoue que je n'avais pas peur.

N'était-ce pas l'effet, une solution produite par l'enchaînement d'une suite logique d'événements? Tout fait vient d'un fait et en engendre un autre, et je ne vis là rien qui dût m'étonner.

Tandis que je marchais dans la prairie, une confabulation discrètement murmurée me parvenait.

Une pierre dit :

— Quels sont ces mécréants qui troublent ma rêverie?...

— Il faut souffrir en silence, répondit une ortie.

Le ruisseau :

— Leurs pas rident ma surface et ternissent le miroir où se reflétaient les grâces de la Nuit, et cette image brouillée m'ôte le plaisir de mes voluptés...

Les gazons murmuraient :

— Offrons nos échines aux pieds des hommes; la rosée du matin nous redressera...

— Ma corolle est effeuillée et mes pétales blancs souillés, soupira une marguerite.

Une violette la consola :

— Pauvre chère vierge, ma sœur... et elle se pencha vers la meurtrie.

Une feuille tombait :

— Je vais où vont toutes choses : que Dieu soit béni...

Un papillon s'éleva, un lis tendit son calice et reçut le papillon retombant sans vie, et la fleur s'inclinant éplorée :

— Repose, repose... Je parfumerai ta cendre et la bercerai au soleil sous l'haleine des brises folles...

Un feu-follet brilla :

— La lumière est venue de l'ombre ; je suis l'âme de la fange...

Un vent tiède et doux chantait :

— J'apporte, de bien loin, un chant de baisers et de désirs...

Et les saules :

— Nous vibrerons aussi sous tes caresses; nous unirons nos accents aux accents de là-bas, ô toi qui veux dire la chanson de l'Universelle Harmonie...

Et les ronces du chemin implorèrent :

— Chantez... chantez... nous écoutons...

Et les oiseaux s'aimaient dans la ramure.

Et l'ombre nonchalante disait :

— Je règne... je règne...

Mes compagnons ne me parlaient point... Je les devinais marchant à mes côtés. Mais la flûte reprit son chant et je me sentais enlevé en une course vertigineuse, affolante, rythmée par une série de sifflements aigus, saccadés, s'activant toujours... toujours... et mes oreilles s'emplirent d'un froissement sourd comme d'un tourbillon de feuilles sèches. — D'un coup, on s'arrêta.

— Entre, me dit-on.

Un instant après, je me trouvais dans une chambre, une construction humaine, dont l'ameublement pittoresque et artistique me frappa vivement, me communiqua une joie grande, un plaisir ineffable.

L'entrée était masquée d'une longue et ample draperie blanche, où grimaçaient des figures grotesques, brodées de rouge — en face, la fenêtre voilée de noir, à rayures albes, brisées par le chiffonnage de l'étoffe. Au

centre, une table carrée, habillée de velours carmin, comme une nappe de sang, où se détachaient des têtes de morts d'argent. Autour de la table, quatre escabeaux d'ébène. Les murs nus, peints en jaune, ainsi que le parquet et le plafond. Du charbon brûlait dans un trépied de marbre sombre, au dessus duquel se trouvait suspendu un chaudron vertdegrisé, fixé à la voûte au moyen d'une chaîne. Du récipient s'échappaient des flammes bleuâtres et verdâtres comme d'une fusion d'alcool. Et cette lumière dansante moirait les tentures de nuances fantastiques, étranges, variées incessamment.

J'étais seul. Le premier moment d'étonnement passé, et quand mes yeux habitués à cette clarté soudaine me permirent de mieux me rendre compte de l'endroit où je me trouvais si inopinément transporté, je résolus de satisfaire ma curiosité et d'inspecter minutieusement ce lieu extraordinaire.

Tout d'abord j'aperçus, un peu relégué dans l'ombre, un squelette d'homme d'une stature superbe, remarquable.

Je m'approchai, et religieusement je contemplais les restes de ce frère disparu. Mais je ne sais quoi de vague et de triste m'oppressa, un sentiment de profonde mélancolie me saisit, une crainte aussi; son attitude me paraissait résignée, rêveuse; ses orbites vides et profondes me semblaient avoir un regard perdu, abstrait, scrutant l'inconnu d'un songe. Le squelette me suggéra cette question : que pense-t-il?...

Et à cet instant, je remarquai que dans l'ossature passait un frisson, mais si faible, si faible, que je doutais, croyant être sous le coup d'une hallucination. Subitement, l'idée que peut-être il désirait sortir de son immobilité, m'entra dans le cerveau, et, après des hésitations, je lui pris la main et la soulevai; comme un tressaillement de ses doigts sur mes doigts m'affola, et je lâchai prise et le bras retomba, se balança lentement avec un bruit lugubre, un gémissement.

Maintenant en ses orbites scintillait un point lumineux : il me regardait, et je vis dans ce regard un reproche pour ma profanation. Mais le mort parla :

— Tout se meut, respire, vit, même dans ce que vous appelez la mort, qui n'est qu'une fiction, l'image marquant le terme d'un changement de fonction de la matière. La vie est éternelle pour toutes les choses n'en formant qu'une et étant l'harmonie du tout venu de l'unique source : Dieu.

Ainsi, tout existe et ne peut mourir, comme rien ne peut être nié, puisque la négation prouve l'évidence; car, comment nier ce qu'on peut

exprimer, et comment exprimer ce qui ne tombe pas sous vos sens?... Toi, cela t'étonne de m'entendre, et si tu disais aux hommes que je t'ai conté ceci, ils diraient que tu es fou. Pourtant, je te parle, je te vois, je t'entends. Vous n'accordez la vie qu'à ce que vous pouvez toucher, analyser. Erreur! erreur! A côté de la vie visible par les yeux de votre corps, il y a la vie de l'immobitité de celle des êtres invisibles, perceptibles seulement par les yeux de l'Esprit. Ce que vous appelez Imagination, n'est autre : le reflet de la vue de l'âme — nul n'imagine, mais il voit parfois au delà de ce qu'il nomme : Réalité. Les visions sont des faits existants, des scènes se révélant aux natures choisies, possédant la médiumnité. Quoi d'étonnant?...

Les tableaux si délicats de la vie immatérielle selon vous, mais qui a sa matière propre, que vous ne pouvez définir avec vos sens grossiers restent cachés au vulgaire. Les voyants sont des poètes. Et vous traitez d'invention, les révélations d'un monde dont vous n'avez nulle idée, ne pouvant le comprendre.

Admettre qu'un être pense à une chose inexistante, c'est lui reconnaître le don de création, et quelle folie! quel renversement de cette théorie si vraie : Tout est dans Tout. Or, créer, serait ajouter, ne fût-ce qu'un atôme à ce Tout, et partant, le déclarer imparfait. Mais comment concevoir une totalité qui n'en est pas une?

Il habite une âme en chaque chose, et ces âmes d'une essence inconnue, forment un monde impalpable, ayant une langue uniforme. Une fleur vous impressionne, elle vous parle, votre âme s'est émue de ce que lui a dit la sienne, en un vocable inintelligible pour qui n'a aucune affinité avec votre nature.

Vous désignez ces émotions sous le nom baroque de : Préférence. Non! non! ce sont des dons émanant de Dieu, qui a permis à certaines de ses créatures de s'initier à la poésie divine, de s'élever dans des régions idéales, par le rêve!...

Un soupir s'échappa de sa carcasse osseuse. Il s'était tu depuis longtemps, et je l'écoutais toujours, remué, le regard fixe, l'examinant anxieusement, avec le désir de l'entendre encore, et la crainte que m'avait laissée ce discours dit d'une voix étouffée, sans que rien en lui ne bougeât.

Dans le silence qui suivit, mon attention fut peu à peu attirée par le mouvement d'une horloge que je n'avais pas encore aperçue, posée dans le coin opposé à celui où se dressait le squelette. Le tic-tac était puissant, sec, pareil à un tintement de clochette, et à mesure que j'écoutais, le son devenait plus clair, plus métallique. Le cadran instantanément illuminé avait des reflets d'or bruni, où les heures se détachaient en blanc, et les aiguilles, en forme de faulx, brillaient vives, comme rougies au feu.

Le balancier constituait un triangle, au milieu duquel se montraient un œil et une bouche au dessous. Et l'œil à chaque oscillation clignota, et pendant sa course continuelle me poursuivait obstinément, se livrant à une investigation irritante. Cependant, je ne pouvais m'en détacher, et tandis que je subissais cette inquisition, je sentais les yeux du mort fixés sur moi, fulgurer dans ma pensée. Je restais là, cloué sur place, n'osant me retourner, ne pouvant échapper à l'analyse de ces regards, dont les rayons pénétraient en ma chair et fouillaient mon cœur comme des tisons ardents. En ce moment j'avais peur, une peur horrible, qui rend lâche. Le balancier continuait son va-et-vient méthodique, ponctué de tintements, promenant son œil mystérieux. La magie de cette prunelle prestigieuse, régulièrement voilée d'un battement de paupière me fascinait, me terrifiait, et toujours aussi, ces autres prunelles hantaient ma pensée, y jetaient un trouble paralysant. Et longtemps, cette situation énervante se prolongea.

Un frémissement m'agitait. Par degrés, je m'avançais vers l'horloge, attiré vers cet œil d'où se dégageait une force magnétique irrésistible, et à mesure que je m'approchais, il devenait plus grand, plus brillant, plus limpide, avec des éclairs d'une ironie diabolique.

Mon anxiété était profonde, extrême, quand se fit ce bourdonnement précurseur de la sonnerie de l'heure, j'attendis : le bourdonnement cessa, l'heure ne cessa pas, mais la bouche s'ouvrit et d'une voix flegmatique, ennuyée, traduisant une résignation grande elle dit : Vivre!... Les aiguilles marquaient une heure. Le balancier oscilla trois fois; de nouveau, les lèvres se desserrèrent et un long éclat de rire retentit dans le silence émouvant de la chambre. Derrière moi, un autre éclat de rire répondit; je me retournai : mes trois compagnons siégeaient autour de la table, et du geste m'indiquèrent l'escabeau vide.

Quand je fus assis, le calme renaquit en moi; les yeux n'exercèrent plus leur influence torturante. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir mes trois compagnons restés invisibles jusqu'à présent. Entièrement enveloppés d'une pièce d'étoffe blanche, comme d'un linceul, d'où leurs têtes seules sortaient, ils restaient muets, ayant un identique sourire sur les lèvres, une égale courtoisie dans les yeux. Ils se prêtaient à l'examen que je faisais d'eux, avec une infinie bonne grâce, tournant même la tête, afin de se montrer en détail, et satisfaire pleinement ma curiosité poussée à l'extrême, mais qu'ils avaient la bonté de ne pas trouver intempestive.

Celui en face de moi était absolument chauve et imberbe; le visage long, le front haut, les yeux ronds, protubérants, ternes, d'une teinte d'ardoise; le nez camard couvrait le tiers de la face, et la bouche largement fendue,

aux lèvres minces, soulignait d'une façon apparente son monument nasal.

Le particulier à ma gauche avait la face large, carrée, une forêt de cheveux roux broussaillant au dessus d'un front bas et proéminent aux arcades sourcilières, les yeux petits et vifs, profondément enchassés dans la tête, les lèvres grosses garnies de poils également roux, droits et drus, filant en tous sens comme des épics; mais ce qui distinguait particulièrement cette physionomie, c'était le nez, démesurément long, dont le bout, mollement ballottait, descendant jusqu'au bas du menton, de sorte que la bouche se trouvait cachée, lorsque par hasard le nez se tenait immobile. Cette infirmité me fit sourire. Je me demandais à quels exercices ce personnage devait se livrer pour satisfaire aux exigences de son estomac. Mais comme il parut prendre ombrage de ma trop longue observation de son être, je l'abandonnai.

Le troisième, assis à droite, m'intéressa plus que les autres par son visage ovale d'une grande beauté; ses cheveux blonds bouclés, descendant jusqu'au col, ses yeux bleus fort doux, ayant une expression angélique, et une certaine tristesse, contrastant avec le sourire qui n'avait pas encore quitté ses lèvres d'un rose tendre, d'un dessin parfait.

Quand ils crurent avoir été suffisamment l'objet de mon attention, leurs visages devinrent graves, et à leur tour, silencieux et froids, ils m'observaient.

Un instant après cet examen gênant, ces messieurs baissèrent les yeux. La draperie voilant la fenêtre glissa sans bruit, et quatre hiboux perchés sur la tablette se profilaient sur le vert sombre des vitres. Et ces hiboux trois fois huèrent. Et l'horloge dit : Vivre! Et trois secondes après, le rire retentit. Et les oiseaux prirent leur vol et s'en vinrent après avoir décrit autour de la chambre des cercles allant se rétrécissant, se placer sur nos têtes. Et leurs ombres, par un singulier phénomène de réflexion, se fixaient encore à la croisée donnant sur le gouffre béant de la nuit.

Alors le personnage chauve parla :

— Messeigneurs. Sans doute avons-nous tort de nous détruire.

— Nous avons tort, affirma l'homme à la trompe.

— Puisque rien ne se détruit, émit le troisième.

— Que nous est-il réservé dans la mort?...

— Nous l'ignorons — rien! qui sait?...

— Mystère!...

— C'est courir vers un inconnu, peut-être terrible!...

— Oui!

— Oui !...

— Tandis que la vie, nous la connaissons, et dégagée de toutes joies, de toutes peines, de tous soucis, c'est un délice...

— Une ivresse sans boisson !

— Un poème sans paroles !...

— Seigneur — il s'adressait à moi, le cou de l'orateur s'allongea par dessus la table avec une flexibilité extraordinaire — Seigneur, nous présumons que dans la mort tout est fini. Le frère que vous voyez là à l'état de squelette est allé à la mort pour se dégager des douleurs de son existence.

Il était sourd, et adorait la musique, que jamais il ne pouvait entendre. Cette calamité l'a conduit où il est. Que lui est-il advenu ?...

— Répondez !

— Répondez !

— Le saurons-nous jamais?... Avant de prendre cette forme ridicule — car il est ridicule.

— Il n'a pas de nez ! interrompit le propriétaire de ce rare spécimen.

— Il n'a pas de cheveux ! cria le jeune homme bouclé.

— Un homme sensé, soucieux de sa royauté et du decorum, peut-il le regarder sans pouffer de rire ? continua avec pitié le monsieur au crâne luisant, — donc, avant de s'affubler de ces dehors grotesques, il nous a promis de nous renseigner sur les plaisirs de ce monde-là. S'adressant de nouveau à l'assemblée :

— Il se tait toujours ! Que faut-il conclure ? Que tout est dans la présente vie et que la vie future est un mensonge, que la mort c'est le néant ! Prenons donc l'existence par ses côtés joyeux, écartons-nous de tout ce qui nuit, embarrasse, et si une partie de notre être est malade et nous fait souffrir, extirpons-la et jetons-la loin de nous comme une chose immonde !...

En ce moment, il eut un sourire qui lui fendit la figure, des sourcils jusqu'à la nuque, la peau se plissait et se déplissait vivement, signe évident de contentement, et son regard se promenait radieux sur nous. Mon voisin de gauche se leva et dit avec gravité :

— Le très docte et savant discours que nous venons d'ouïr est bien fait pour nous remuer et démontre combien furent fous ceux qui se sont anéantis parce qu'une partie de leur individu était malsaine. Jette-t-on la plante parce que des feuilles sont pourries, des fleurs fanées ? Homme de science, je te salue ! Tu viens de poser la première pierre d'un édifice grandiose qui abritera les esprits positifs !...

Il s'inclina, balança son nez avec élégance et s'installa sur l'escabeau. Mon voisin de droite fut debout aussitôt :

— Est-il sur terre une peine plus horrible que celle de vivre avec un chagrin constant, perpétuel, qui vous ronge, vous torture, vous accable?... Oui! cent fois! notre compagnon est un grand médecin : il faut couper le mal, rien que le mal!... Le monde, comme notre brillant auditoire, a tressailli au verbe génial de notre ami. Une lumière s'est faite et a déchiré les ténèbres, et cette lumière s'appellera désormais : Matérialisme! Oh! devant toi je m'humilie! Il se prosterna le front contre la table, secoua sa chevelure admirable et reprit sa place.

Les hiboux battirent des ailes en manière d'applaudissements.

— La matière est éternelle, émit le premier.

— Il n'y a que la matière... répliqua le second.

— Il faut la perfectionner, interrompit le troisième.

— Qu'en penses-tu? me demandèrent-ils ensemble.

— Je me recueille, répondis-je.

— Il se recueille! s'écrièrent-ils affreusement scandalisés. Et ils me regardèrent avec une telle intensité, que leurs yeux sortirent des orbites et vinrent, comme des vers luisants fixés au bout de rayons lumineux, se poser à deux pouces de mes yeux; puis lentement ils se retirèrent, pareils à des mollusques rentrant dans leurs coquilles.

— Vivre! dit l'horloge — et son éclat de rire fut répété par mes trois compagnons.

Le personnage chauve reprit :

— Messeigneurs, vous le savez, j'ai dans l'esprit des conceptions surhumaines, j'invente des choses que l'homme le plus savant ne voudrait admettre, même comme simple énoncé. Et cependant, je ne puis descendre jusqu'à lui. Obligé de conserver pour moi seul la haute et brillante intelligence qui m'est départie, avoir le tracas d'un travail constant du cerveau pour des faits qui n'aboutiront pas, qui ne peuvent aboutir, attendu que je devance l'esprit humain de plusieurs siècles, est une torture sans nom. — Oh! être soulagé de ce labeur horrible! ô vivre sans penser!...

Le personnage à la trompe parla ensuite :

— J'ai gardé l'estomac de l'homme primitif, je suis insatiable, hélas! La nourriture connue en ces jours maudits que je vis est insuffisante pour mon féroce appétit; la subsistance des hommes actuels est nulle pour mon organisme étonnant. Ma continuelle préoccupation est : manger! Cette idée de conservation m'obsède, me consterne. La faim me parle plus haut que tout. La faim! Cet épouvantable fléau me souffle des tentations qui sont autant de supplices que j'endure! Oh! quel martyre!...

Ce fut le tour de l'adolescent :

— Mon cœur a des goûts étranges que l'humanité ne peut satisfaire. J'aime comme nul mortel n'a aimé, mais ce que je désire n'est point encore créé : je le vois, je le pressens, et tout reste chaos autour de moi. Je cherche en vain, et toujours... les déceptions se succèdent, et les douleurs aussi. Je veux des amours si fortes, si robustes, que la vulgarité des hommes me les interdit. Oh ! mon cœur ! Oh ! que ne veux-tu me quitter et me laisser vivre dans l'insouciance d'une paix ineffable !...

— Que le calumet des grandes solennités s'allume ! cria mon voisin de gauche. Immédiatement se posa sur la table, je ne sais comment, une sorte de narghilé d'où partaient quatre tuyaux — ces tuyaux faits d'entrailles humaines et terminés par de petits osselets, s'allongeaient, rampaient, se contorsionnaient comme de petites vipères et vinrent se poser devant nous. Du narghilé montait une fumée noire, à l'odeur âcre, pimentée.

— Au jeu ! cria-t-on, et de même que le narghilé, un jeu de whist se plaça sur la table.

— Vous n'avez pas d'esprit, me dit l'homme chauve.

J'allais protester.

— Vous n'avez pas d'esprit, affirma-t-il, et vous subirez le mien tout entier. Il me pèse... Et son crâne s'ouvrit ; une invisible main déposa son cerveau dans le chaudron au dessus du trépied. Et subitement, mon partenaire était idiot. Et les cartes voltigeaient, sans que je visse un mouvement de la part de mes voisins. Je gagnai.

— Vous n'avez pas d'appétit seigneur ! me cria violemment mon voisin de gauche. Il suffit ! le mien me gêne, je vous prie de me le gagner. Son estomac alla rejoindre le cerveau. Le jeu se fit encore, mon partenaire saisi d'une quiétude grande perdit.

— Vous n'avez pas de cœur, vociféra le jeune homme si doux, vous n'avez pas de cœur vous dis-je, vous seriez ému de tant de bonheur.

— De grâce, soupirai-je.

— Mon cœur m'est à charge, seigneur, et vous me ferez l'honneur de m'en délivrer. Et le cœur devant moi arraché, prit le chemin du cerveau et de l'estomac. Je gagnai encore.

— Vivre ! vivre ! dit l'horloge, et quand l'éclat de rire résonna, mes compagnons avaient disparu, les hiboux s'élevèrent, allèrent se fixer à la fenêtre, et la draperie glissa les voilant à mes yeux.

Et je restai perplexe, anxieux, chargé d'un poids énorme qui m'empêchait de me lever. Le silence m'effarait. Je ne sais quoi de mystérieux enveloppait les choses, je me sentis soudain enclin à regarder le mort : ses orbites brillaient et s'attachaient sur moi avec fixité. Mais il s'avança d'un pas grave,

macabrement majestueux avec un craquement d'os lugubre, et vint s'asseoir en face de moi.

Après un moment de contemplation réciproque, le squelette porta un doigt sur les cartes et me dit :

— Ce que ces fous ont joué et perdu si sottement, le risqueriez-vous pour mon Eternité?...

Longtemps nous nous sommes regardés — silencieux.

JULES VANDER BRUGGHEN.

AIRS DE FLUTE

XXIII

EN MER

A GRÉGOIRE LE ROY.

Au bastingage du steamer,
Où caressante, l'eau déferle,
Avec des nacrures de perle,
Je regarde danser la mer.

Les vagues vont, les vagues vagues
Comme un rêve d'eau sanglotant,
Et ce n'est que de l'eau pourtant...
Et j'écoute vaguer les vagues.

C'est adorable, ce lointain,
Cet horizon qui gronde et lutte,
Il est deux heures du matin,
Mignonne Mer, un air de flûte!

Un air de flûte qui serait
Plus chaste qu'un baiser de lame,
Dans le jour au loin qui s'enflamme,
Un air de flûte bien discret,

A tous les engloutis des ondes
Mangés par les petits poissons,
Une de mes minces chansons
Pour leur faire danser des rondes.

Il est inédit, de mon choix,
Un air à peine d'un quart d'heure,
Et je le dédie aux anchois.
Afin qu'ils en fassent leur beurre.

∴

Le soir s'étend avec lenteur
Sur la mer qui songe et qui pleure,
Et le vol de l'écume effleure
Ma main, effleure aussi mon cœur...

C'est comme un baiser à la mousse,
Un baiser de femme, au dessert,
Oh oui, je sais : ... A quoi ça sert?
Mais la caresse est douce, douce!

Puis tout à coup j'entends un son,
De ces occultes sons funèbres,
Et dans les lugubres ténèbres,
Je regarde, avec un frisson...

C'est un bruit de cloche qui tinte
Comme un râle d'agonisant,
Sous le ciel au reflet luisant
Où l'alme lune s'est éteinte,

Et puis je vois, je vois enfin,
C'est une flottante bouée,
Et cette cloche est là nouée;
La vague l'agite sans fin.

Elle se tord et sonne et sonne,
Signalant les obscurs dangers,
Ce pendant que les passagers
Dorment et n'y sont pour personne.

Et je pense : ce sont les morts
Qui rêvent dans la tombe immense.
Et se réveillent en démence
Pour secouer leurs longs remords.

Ce sont les mauvais capitaines,
Les pirates et les mutins,
Qui se lèvent tous les matins
Pour hurler de leurs voix lointaines.

Ils tirent, du fond des flots noirs,
Le câble de cette bouée
Qui semble n'être qu'échouée,
Mais détraque ses désespoirs.

Ils tirent, accrochés en foule
A la corde que le sel mord,
Mais rien ne répond à la Mort
Que chaque vague qui s'écroule.

C'est adorable, ce lointain,
Cet horizon qui gronde et lutte;
Il est deux heures du matin,
Dans la mer j'ai jeté ma flûte.

Elle est chez les petits poissons,
Chez tous les engloutis des ondes,
Et sifflotera mes chansons
Pour leur faire danser des rondes.

SIEBEL.

LA MORT-VIVE

I

Pour Georges Rodenbach.

Sous les ombrages verts des arbres, une jeune fille de seize ans repose, les yeux ouverts, — de grands yeux profonds et bleuis de fièvre.

Elle se meurt...

Etendu sur sa chaise longue, son petit corps de malade se détache, — frêle et alangui, — dans le bourgeonnement blanc des haies.

Amaigri et creusé, son visage a la pâleur livide d'une morte, une pâleur d'albâtre transparent qui donne à tout son être le charme attrayant des corps phtisiques.

Et son regard vague sans fixité, se promène sur la nature en éveil, renaissant à la vie.

Tout semble s'animer, sous une forte poussée de sève, comme un souffle ravive des léthargiques dormant dans leur torpeur, — une torpeur de mort.

La feuillée a des teintes faibles, au reflet de lait; et dans cet encadrement d'un vert pâle, le lilas se dessine avec peine, confondu dans la clarté blanche des jeunes pousses.

Au pied des arbres, dans leur ombre humide et mousseuse, l'herbe croît, plus verte, plus foncée, en gazons touffus.

Et là-bas, devant elle, dans leurs horizons sans fin, les prés s'étalent au soleil, criblés de marguerites et de coquelicots qui piquent toute l'étendue de leurs tachetures vives.

Une fraîcheur embaumée sort des profondeurs vertes, capiteuse, enivrante, pleine de senteurs; et la brise semble balancer, couler, diffuser de blanches poussières d'aube, poussières fécondantes, versant la vie.

Tout s'agite sous la chaude caresse de cette haleine bienfaisante, tout palpite, se meurt, se crispe, se tord.

C'est le réveil de la nature, réveil bruyant de tous les êtres. C'est la sève montant dans les corps réchauffés, dilatant, raidissant leurs membres, ravivant...

C'est le chœur des choses, les vols d'insectes bourdonnants, les bruits d'ailes dans les branches, la voix des ruisseaux pleine de murmures, c'est le gazouillis des fauvettes.

C'est la vie !

Et l'on devine dans ce réveil de toutes choses, l'ardent désir de respirer, de renaître, l'ardent désir d'aimer. Les plantes ont de légers frissons sous le baiser d'amour qui les chatouille, et se tendent leurs tiges, enlacées, caressantes. Les brins d'herbe, en s'étreignant boivent les gouttes de rosée qui perlent à leurs fronts. Les oiseaux, sur les branches, se becquettent avec des petits cris étouffés, tendant le cou.

Joie de vivre ! Joie d'aimer !

Et au milieu de la symphonie murmurante des êtres et des choses, une voix s'élève, voix faible, plaintive, mourante.

— « Petite mère, je veux vivre !... »

Et la voix s'éteint, comme noyée dans un soupir.

C'est la petite malade que la vue de cette germination infinie agite, émeut, trouble dans un désir de jouissance vitale : ses yeux, — bien que caves, — brillent à présent avec de faibles scintillements ; ses mains maigres et décharnées ont d'affreuses crispations d'impatience ; sa poitrine, effroyablement creuse, se soulève péniblement en d'irréguliers soubresauts et ses joues se rosent aux tempes, comme sous un aspect de spasme nerveux, de spasme hystérique.

— « Petite mère, je veux vivre ! »

Elle veut vivre ! parce qu'autour d'elle, tout vit, s'agite, se meut.

Vivre ! parce que l'air pousse des haleines embaumées, bienfaisantes, des haleines de vie !

Vivre ! parce qu'elle est jeune, et que dans son corps meurtri, brisé, il y a un feu qui brûle, qui bouillonne ; un souffle qui transpire à travers tout son être, la fait se pâmer, presque mourante ; une âme enfin, pleine de force, une âme vivante qui veut aimer !

Vivre !...

Et deux larmes froides roulent de ses yeux entre les sillons de ses joues creuses, larmes d'espoir déçu et de profond regret : Elle doit mourir !

Elle le devine, elle le sait : il y a un mois de cela ; une toux l'avait prise tout à coup, légère d'abord, puis violente, sèche, persistante. Et le lendemain, elle avait dû garder le lit, fiévreuse, la tête en feu, la poitrine déchirée par de cuisantes douleurs. Alors le médecin — un tout jeune homme, — était accouru en toute hâte, l'avait auscultée longuement, avec précaution, cherchant à deviner quelque chose dans ce corps creux, miné par un souffle de mort. Et comme elle l'avait regardé, dans un regard de douloureuse supplication, il lui avait répondu, presque gaîment : — « Ce ne sera rien, ma petite Renée ; l'affaire de quelques jours... *beaucoup de*

soins,... et puis, le printemps est à nos portes... » — Mais ce regard froid fixé sur lui avec obstination, avec ténacité l'avait troublé; un regard qui cherchait à lire au fond de son être... Il mentait!... Plus de doute : elle le devinait, elle le sentait... Et lorsque sa mère, — après avoir reconduit le jeune médecin, — était entrée dans sa chambre bleue, les yeux cerclés de rouge, elle avait murmuré, d'une voix calme : — « *C'est fini, n'est-ce pas, petite mère?... Ne dis pas non... Tes yeux parlent pour toi...* » — Et depuis ce jour, elle n'avait plus fait aucune allusion à son état, qu'elle savait désespéré; elle semblait comme résignée, se refusant à écouter les vives protestations de sa mère, se sentant dépérir de jour en jour. On eût dit qu'elle attendait, qu'elle acceptait la mort, sans crainte, froidement, comme une volonté fatale que rien ne peut ni ne sait contredire.

Mais aujourd'hui, la renaissance infinie de toutes choses l'a émotionnée, étonnée, puis agitée, comme si un reste de sève s'était pris subitement à couler dans ses veines, animant en un instant son corps d'albâtre rigide et froid.

Et elle s'est écriée, dans un suprême et violent désir d'existence : « Je veux vivre!... ». . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Cependant, la mère s'est approchée, doucement, à pas lents; et, accoudée contre le tronc mousseux d'un vieux chêne, elle contemple sa fille d'un œil attendri, attristé, voilé de larmes. Elle devine la pensée qui occupe son esprit; elle la devine dans l'altération visible de ses traits contractés; dans la fièvreuse agitation qui fait palpiter son petit corps de malade; telle une brise, coulant entre les branches, fait trembler la feuillée...

Maintenant la jeune fille paraît moins agitée : tout son être, — tant physique qu'intellectuel, — semble retombé dans son état ordinaire de prostration.

Alors, la mère, avec de grandes précautions, et d'une voix très douce :

— « *Eh bien! Renée?... Comment te sens-tu, à présent?... Mieux n'est-ce pas! Tu as les joues roses, et puis...* »

— « *Ecoute, petite mère* », répond Renée, comme si elle n'avait pas entendu la question qu'on lui pose; et elle se lève péniblement sur son séant, brisée en deux, et promène vers divers points son bras étendu, un bras maigre, coupant la manche de sa robe trop large...

— *Regarde, petite mère...* Vois-tu ces plantes qui raidissent leurs tiges?... Vois-tu les bourgeons qui pointent dans leur blancheur rose?... Entends-tu le joyeux murmure du ruisseau rocailleux?... Entends-tu les

oiseaux qui chantent dans la fraîcheur verte et se répondent tendrement d'un arbre à l'autre?... Et combien tout cela sent bon! petite mère... je veux vivre!...

— Tu vivras, mon amour; il faut que tu vives! Tu es jeune! La vie t'appartient! Avec le printemps tes couleurs fraîches et tes forces te vont revenir... Pourquoi ne vivrais-tu pas, quand tout s'agite autour de toi? Je veux que tu vives!...

Et la fillette, avec un triste sourire d'incrédulité, faisait « *non* » de la tête, faiblement, mais avec conviction. . . . . .

. . . . . .

Maintenant, les deux femmes se taisent, sans qu'elles sachent pourquoi, la mère ne trouvant plus ces bons mots qui consolent, et elle, rêvant toujours...

Et tandis qu'un morne silence, — un silence sans vie, — plane sur ces deux êtres, liés pourtant l'un à l'autre par un amour aux bornes infinies, le chœur des choses, — chœur vivant, lui! — monte plus bruyant, plus joyeux,... immense...

La mort coudoyant la vie, se mêlant l'une à l'autre, s'embrassant, s'étreignant follement dans un désir d'être et un regret d'avoir été.

— « Je vis! » s'écrie la nature.

— « Je veux vivre! » murmure la voix.

ALBERT DE NOCÉE.

VAPORISATIONS

Le bouillant Guzman Picard, qui continue à se fâcher, tout en ne trouvant pas d'obstacles, nous annonce que la campagne contre l'Anthologie est terminée et que nous sommes battus.

Qu'il nous permette de constater le contraire.

Il nous disait :

« *Dans notre article de dimanche dernier, nous envisagions l'hypothèse des refus d'autoriser la reproduction de morceaux choisis. C'est le droit de l'artiste. Mais la loi autorise les articles critiques avec citations. Si par l'effet d'intrigues de quelque coterie, nous nous trouvions devant un tel obstacle, nous le tournerions par une étude sur l'auteur récalcitrant (pourvu qu'il en valût la peine, car il est des convives équivoques qu'on invite par convenance, mais dont on se réjouit d'être débarrassé quand ils ont le bon sens de refuser) et l'Anthologie restera ainsi complète, sans souffrir de ces mesquineries* » (L'ART MODERNE, 17 juin).

Nous demandâmes, en faisant le plus de tapage possible pour attirer l'attention sur ce projet de piraterie littéraire, que l'on jugeât le procédé.

Aujourd'hui, voici ce que dit *l'Art moderne :*

« *Nous avons établi les faits et prouvé notre droit de réunir des extraits pris où il nous plaira. Mais en terminant, nous dirons à ces inconnus dont on parle toujours et qui ne se nomment jamais : Dormez tranquilles sur la collection complète de vos œuvres. Nous n'userons pas de la faculté que la loi nous donne.* NOUS NE METTRONS DANS L'ANTHOLOGIE A LAQUELLE NOUS TRAVAILLONS QUE CEUX QUI Y CONSENTIRONT ».

C'est tout ce que nous demandions. Et nous sommes battus?

***

Il y a mieux. Le prétendu concours gouvernemental accordé à l'Anthologie restait vague, indécis, mystérieux. Nous publions la réponse ministérielle, dans l'arrière-pensée que l'étourneau de Guzman, que l'on mène comme un enfant quand on veut, fera connaître le pot aux roses. Et Guzman tombe en plein dans le petit piège que nous lui tendions.

Voici la lettre du ministre à Me Picard :

MONSIEUR,

J'ai pris connaissance, avec intérêt, de votre lettre du 28 avril, par laquelle vous voulez bien me soumettre les bases d'un projet de publication d'une Anthologie des auteurs belges qui ont écrit en français depuis 1830.

Tout en acceptant votre proposition je dois cependant vous faire savoir que les ressources du budget ne permettent pas au Gouvernement d'intervenir dans les conditions que vous indiquez. *Désirant toutefois encourager votre projet, je suis* disposé *à allouer pour sa réalisation un premier subside de* 3,000 *francs sur le budget de l'exercice courant, et un second subside d'égale somme sur le budget de l'année prochaine.*

Mon département se réserverait d'examiner après la publication du premier volume, si le succès serait de nature à justifier le concours du Gouvernement pour l'impression des autres parties de l'ouvrage.

Il va de soi qu'en retour des subsides alloués par l'Etat, un nombre d'exemplaires de l'ouvrage à déterminer ultérieurement serait mis à la disposition de mon département en faveur des bibliothèques publiques.

Agréez, Monsieur, etc.

Le Ministre,
(s) DE MOREAU.

Bruxelles, le 21 *mai* 1887.

D'où il résulte que le gouvernement est « disposé » à allouer 6,000 francs pour la publication du premier volume. Pas décidé, *disposé*. Le gouvernement n'est pas engagé du tout, et cette phrase démontre que nous avons eu raison d'interpréter la lettre ministérielle comme nous l'avons interprétée.

Mais il résulte aussi de cette lettre que M. Picard ne se contente de

6,000 francs, que parce qu'il le faut bien, et qu'il avait demandé davantage. Combien? Nous serions curieux le connaître ce chiffre-là.

Quant aux opposants, ils se feront connaître quand M. Picard leur demandera l'autorisation de reproduire leurs œuvres. Ils ont pour eux, dans cette attitude, la loi, le bon sens, l'équité et les convenances littéraires.

***

Un argument de M. Picard :

« *Nous n'avons jamais rien sollicité pour nos écrits personnels... Mais lorsqu'il s'agit de publier les œuvres* D'AUTRUI... »

Ceci est drôle, mais M. Picard est *autrui* pour ses trois confrères, je présume, et ses trois confrères le publieront, pas vrai?

***

Trève de plaisanterie. Sans arrière-pensée, nous pouvons examiner aujourd'hui, froidement, le projet d'Anthologie nationale. Notre opposition est arrivée à son but, puisque, cédant ou bien à des avertissements venus de haut, ou bien au simple retour à la dignité littéraire, M. Picard nous affirme ceci : « Nous ne mettrons dans l'Anthologie à laquelle nous travaillons que ceux qui y consentiront ». Cette amende honorable nous suffit ; elle satisfait à la seule opposition que nous ayons le droit de faire, et que nous ayons faite. Notre amour-propre personnel n'est pas moins en paix ; enfin, comme nous avons décliné l'honneur qu'on voulait nous faire, il nous est permis de parler comme témoin désintéressé du plan qui s'élabore.

Ce plan, dont nous avons de vagues traits, sera certainement modifié. Après l'enthousiasme irréfléchi de la première heure, les écrivains qui ont, avec ou sans subside, assumé la responsabilité artistique de l'œuvre, ont dû se trouver devant un fardeau qu'ils ne pouvaient soupçonner.

Nous avons d'abord, par jeu, donné des listes de noms qui ne « gueulaient » pas à côté de ceux présentés à la hâte par *l'Art moderne*. Celui-ci a dû comprendre qu'il avait fait fausse route, et le comprendra davantage à mesure que se feront les recherches.

Tel écrivain — mettons Quetelet, Altmeyer, Moke — peut avoir et a fait des ouvrages hors ligne, par la science, l'esprit de déduction ou la vision d'ensemble, mais nulle page ne peut être détachée de son œuvre, qui le fasse valoir à son point d'optique littéraire. Van Hasselt a écrit un excellent *Essai sur l'Histoire de la Poésie française en Belgique*. Détachez en une, deux, trois pages, cela ne vaudra rien comme spécimen de style; j'en dirai autant de son *Histoire des Belges*.

Il y a des écrivains « anthologibles » — qu'on nous passe le mot, — il y en a d'autres qui ne le sont pas, et c'est à cette distinction qu'il s'agit de penser avant de dresser une table des matières.

Cela pourrait être développé, nous indiquons seulement.

***

Prenons à présent les dates. Pourquoi inscrire celles de 1830 et 1887? Le jour où le Congrès national proclama l'indépendance de la Belgique et prononça l'exclusion des Orange de tout pouvoir, ce jour-là vit-il une génération spontanée d'écrivains belges? Pourquoi cette date arrêtée à coups de canon, pourquoi cette *Muette de Portici* et cet « Amour sacré » en matière littéraire? On fut Belge avant d'être Belge, je pense, et ce ne sont pas les membres du Congrès ni leur proclamation qui firent éclore une nationalité dans l'art d'écrire.

Pourquoi partir d'une date et non d'un homme ou d'une œuvre? d'une personnalité bien nette, bien « ressortante »?

***

Autre point encore. Que choisir dans l'œuvre d'un auteur? Le but est de faire connaître cet œuvre à ceux qui n'ont pas le loisir de lire dix volumes pour s'édifier. Or — choisissons Lemonnier — je connais au moins cinq Lemonnier :

Lemonnier des *Contes flamands et wallons*, léger, naïf, simple, touchant.

Lemonnier du *Mâle*, ample, puissant, lyrique.

Lemonnier du *Mort*, sombre, sec, aqua-fortiste, cruel.

Lemonnier de *l'Histoire des Beaux-Arts*, didactique, critique, savant.

Lemonnier de *Ni Chair ni Poisson*, nouvelliste sans prétention, fantaisiste, ni chair ni poisson.

Lequel choisira-t-on pour qu'on le voie bien, et si on prend les cinq, où cela mène-t-il?

Je sais certainement quatre Picard :

Picard de *l'Amiral*, grosse brosse, larges traits, apothéose, tempête.

Picard du *Paradoxe* et de *Mon Oncle le Jurisconsulte*, raisonneur, avocat, sobre.

Picard de *la Veillée de l'Huissier*, conteur, humouriste, genre Bret-Hart.

Picard de *Pro arte*, polémiste, combatif, brutal, cogneur, mal embouché.

Et je néglige encore le Picard des plaidoiries, qui appartient au livre des orateurs.

Et celui des *Pandectes*, le vrai durable?

Lequel choisira-t-on?

Si l'on ne prend que vingt élus — et il peut y en avoir cent, au cas où l'on partirait de 1830, — un volume de mille pages suffira peut-être et sera digne d'attention.

Est-ce cela que l'on a l'intention de faire? Le public voudrait bien le savoir; ohé Guzman!

*
* *

La Société Nouvelle et le correspondant belge de *la Revue indépendante* y vont aussi de leur petite sortie à notre adresse.

Pas méchant, l'article d'Arthur James, mais inexact. Il prétend que notre querelle porte tout entière sur la question de gros sous, que les 24,000, ou plutôt les 6,000 francs, nous gênent et nous font envie.

Un petit calcul. Supposons que le prix minimum d'impression pour cinq cents exemplaires soit de 2,000 francs et qu'il n'y ait que cela de frais. Restent 4,000 francs à partager en quatre.

Pour 1,000 francs, chacun des anthologistes fera donc un quart de la besogne.

Or, cette besogne, nous l'avons prouvé, est une tâche de bénédictin ou de forçat. Il y a des centaines de volumes à trouver d'abord, à parcourir, à lire, des chapitres à recopier, c'est infini! c'est atroce! Et en été, cela!

Eh bien, mon cher James, les 1,000 francs auront été bien gagnés, et nous ne voudrions pas avoir rêvé de faire la dixième partie de ce livre si l'on nous payait dix fois davantage!

Lorsque nous déplorons le subside, c'est que donc, si misérable qu'il soit, il lie les pattes à quatre oiseaux qui volaient librement naguère.

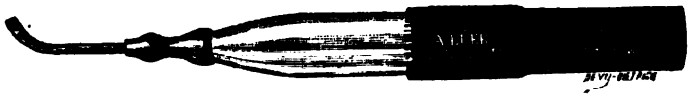
Voilà ce qui est lamentable.

***

Pour Octave Maus et *la Revue indépendante*, pas la peine de répondre. Le papier buvard de l'Amiral a bien bu, et cela a fait Chronique bruxelloise. C'est un triste début dans la polémique et Jacquot n'a pas bien déjeûné.

SODA WALLER.

Ce 1er août. *Du haut de ma tour d'ivoire, avec un compte-gouttes d'honneur.*



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Maison de Vie, de Gabriel Rossetti, traduction littérale et littéraire de Clémence-H. Couve, introduction de Joséphin Péladan, in 8°. Paris, A. Lemerre : eau-forte de Courboin.

Un des caractères les plus symptômatiques de la culture actuelle n'est-ce pas, dans les hautes classes, la tendance féminine à rechercher et à conquérir un prestige intellectuel ?

A mesure que l'écrivain et l'artiste supplantent le noble devant l'attention publique et le suffrage des salons, les mondaines s'efforcent à une œuvre d'art, qui les sonorise avec l'écrivain et le peintre qu'elles admirent. Ce n'est point là le bas-bleuisme, tant raillé par mon grand ami J. Barbey d'Aurevilly, ni une préoccupation de gloriole : c'est une toilette d'un ordre supérieur, une façon de dire à l'intellectuel : « Je porte les couleurs que vous aimez ».

Ce mouvement, qui a mis tant de pinceaux d'aquarelles et d'ébauchoirs aux petites mains parisiennes, s'est étendu jusqu'aux Parisiennes de province.

Il y a, à Marseille, par exemple, un boudoir où Rodenbach y trouverait ses poésies, Waller y apercevrait *Lysiane de Lysias*, Nautet, ses critiques, Verhaeren, ses *Moines ;* et ce boudoir des Platanes je l'ai décrit, aux premières pages d'un livre singulier, *La Maison de Vie*, de Gabriel Rossetti, traduite par Mme Clémence-H. Couve.

Le choix du poète, si aristocratiquement obscur dans sa préciosité sentimentale, indique bien la lassitude des grosses réalités, et une réaction, qui s'exagèrera bientôt comme toute réaction, contre les derniers rayonnements de l'influence zoliste.

Il y a dans Rossetti un clair-obscur d'expression très impressionnant à la longue, et, si la sensation qu'il donne, n'est pas une vibration, du moins est-elle rare et possible, seulement à une élite restreinte.

Mme Couve a su faire œuvre de styliste, tout en restant traductrice fidèle. Satisfaisant par une version scrupuleusement littérale au mot à mot même du texte.

En regard, elle a paraphrasé, avec des modernités d'expression et de profondes anagogies, qui lui eussent valu de feu M. Caro, la note *maxima in minimis*. Traduire engage à respecter deux langues ; or, on ne respecte que ce qu'on connaît à fond, et le véritable intérêt de cette *Maison de Vie*, réside pour moi dans le caractère de poème en prose indéniable au plus grand nombre de ces sonnets, en translation littéraire.

A une époque où les grandes vertus et les grandes fautes sont impossibles, où la médiocrité de la vie éteint, pures ou impures, toutes les flammes de l'individualité, la femme, qui jouit d'un grand luxe, par ce luxe même, perd en partie ces deux modes d'activité, le soin du ménage et l'éducation

des enfants, et lorsqu'elle a d'autres aspirations que celles du train de son milieu, forcément elle est conduite à bas-bleuir. Seulement, on ignore un peu à Paris, qu'une tache d'encre au doigt, déteint sur la réputation d'une femme. En province, plus on descend vers la mer, plus on se heurte, à une bêtise d'opinion grandissante : la vraie provinciale, la pot-au-feu, la pondeuse, bigote on simplement épicière ne comprend pas qu'on s'intellectualise; lectures ou conversations masculines, pour Mme Prudhomme, ce sont de simples prétextes : elles en sont encore à se signer devant un artiste, parce qu'il voit des femmes nues; et croient dogmatiquement que Barbey d'Aurevilly et ses amis, écrivent sur des peaux de femmes assassinées et dont le tannage qui doit être secret, absorbe le plus clair des droits d'auteur.

J'ai entendu moi-même, une Marseillaise s'écrier en un bal :

« Madame *** vient de se déshonorer ». Or, Madame *** venait simplement de se faire présenter un écrivain, arrivé la veille.

Le déshonneur va vite au pays de Mistral, mais la curiosité plus vite encore... On s'arrache la présence du même artiste dont on déclare les œuvres ignobles, dès qu'il est parti. Certaines admirations, à peine exprimées, mettent en suspicion la plus évidente vertu. « Madame *** n'est pas une honnête femme? — Pourquoi ? — J'ai vu Baudelaire sur sa table ». Une femme du monde doit renoncer à l'estime de la province ou à celle de Paris : l'une se perd par où l'autre s'obtient. Mme C.-H. Couve vient de conquérir l'une en gardant l'autre, thaumaturgie véritable; car, suivant ce beau mot marseillais : « Une femme qui publie est femme publique, un livre c'est une faute; entrer en littérature, c'est ce déclasser ». Nous convions respectueusement Mme Couve, à la publication de ses *Impressions d'ennui provincial*, qui la classeront parmi les Ackerman et les Swetchine, comme le Salon de 1883 l'a mise au rang des beautés célèbres.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

MEMENTO

Découpé dans *l'Hilart moderne :*

« Il y a quelques jours, à Bruxelles, dans un fort cordial et fort gai repas de noces, nous avons vu mettre en pratique ce qu'on nous a assuré être une coutume hollandaise : une amie de la mariée s'est levée à l'heure des toasts, et, en termes gracieux et charmants, lui a parlé comme une femme d'un esprit délicat et élevé, ayant l'expérience du monde, peut le faire à une autre femme, qui commence la vie de famille. Les sages conseils, les recommandations tendres, les aperçus graves sur l'existence en ménage ont été exprimés de la façon la plus pénétrante et la plus caressante. C'était de l'éloquence féminine, nuancée, sentimentale et vraiment intéressante. Il y a là, dans le discret domaine des fêtes familiales, devenues si rares depuis que nous sommes devenus si sceptiques, un petit coin d'art à cultiver, vraiment inaperçu jusqu'ici, et où nos femmes pourraient certes briller, comme celle dont nous parlons, si elles se gardent de tout pédantisme et de toute prétention à autre chose que de laisser parler leur cœur par leurs lèvres. »

Mystère et amirauté.

Mais gai tout de même. Ça, la polychromie et l'esthétisme, ô fête ! ô gloire ! ô joie !

***

Confidence d'un honorable conseiller provincial :

Il paraît que trois écrivains belges jouissent des faveurs du Conseil. Celui-ci attribue à M. Vande Sande 400 francs de prime annuelle, à M. Emmanuel Hiel 200 et à M. Hellebaut 100. (Ce dernier est l'auteur du *Dictionnaire des bourgmestres.*)

Ajoutons que cela nous est fort égal, mais il serait assez juste que le Conseil provincial pensât un peu plus à Me Picard et un peu moins à M. Hiel qui n'a pas besoin de subsides, lui. Il est incontestable que Me Picard a plus de talent que M. Vande Sande et que M. Hellebaut.

***

L'Anthologie-morbus !

On nous annonce la publication — sous la direction de notre collaborateur Albert de Nocée, et sous le titre d'*Anthologie contemporaine* — d'une série de petits volumes à fr. 0-12 (franco par la poste : fr. 0-15) contenant les œuvres de nos meilleurs écrivains.

Citons au hasard : MM. Catulle Mendès, Jean Richepin, Jules Claretie, Georges Rodenbach, Léon Cladel, Léon Hennique, Stéphane Mallarmé, Georges Eekhoud, Paul Combes, Albert Gérès, Edmond Lepelletier, Paul Bourget, Gyp, Huysmans, Ludovic Halévy, etc., etc., etc.

Le premier numéro était signalé pour la fin du mois de juillet 1887.

Qu' c'est qu' ça Gérès ?

Qu' c'est qu' ça Paul Combes ?

Du Gilon alors ?

Et Picard, on l'oublie ? (Jaloux ?)

***

Pranzini a enfin nommé l'homme brun au chapeau boule qui a fait le coup de la rue Montaigne.

C'est Paul Wauwermans, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. Chimène, l'eusses-tu cru ?

***

Une perle tirée du compte-rendu de la séance du 22 juillet au Conseil provincial :

M. Vinkenbosch préside. La première question à l'ordre du jour est la demande de subsides des directeurs du théâtre de la Monnaie. Les conclusions du rapport de M. Van Meenen sont défavorables.

M. Lavergne fait remarquer que le Conseil provincial subsidie des sociétés dramatiques flamandes et le théâtre flamand dont l'utilité artistique est moindre que celle du théâtre de la Monnaie.

M. Lepage *estime que le théâtre de la Monnaie peut être regardé comme une annexe du Conservatoire et à ce titre mérite d'être subsidié.*

La demande de subsides est néanmoins

rejetée et le Conseil reprend l'examen des articles du budget.

Le théâtre de la Monnaie, annexe du Conservatoire ????

***

M. A.-J. Wauters qui, depuis l'entreprise africaine du roi des Belges, s'est continuellement dévoué à l'œuvre de civilisation dont on célébrera bientôt le 10e anniversaire, publie une *carte de l'Etat indépendant du Congo*, dressée d'après les derniers renseignements (échelle 1 : 6.600.000). Il y a joint un résumé chronologique des principaux faits de l'histoire de l'œuvre africaine et ainsi complète un travail des plus complets et des plus intéressants pour ceux qui s'intéressent aux choses du continent noir.

***

Reçu une très gracieuse *Idylle* pour piano, par M. Zénon Etienne, publiée par Hartmann. Recommandée aux jeunes rêveuses qui pianotent.

***

De M. Jules Gilson, notre collaborateur, vient de paraître une comédie en un acte : *Divorce manqué*, agréable imbroglio qui finit par une embrassade générale. La pièce de M. Gilson est une scène de paravent que nous recommandons aux amateurs. Un seul mot risqué, mais joli : Un avocat va recevoir une cliente accorte et savoureuse :

L'AVOCAT.

Je l'attends...

LE STAGIAIRE.

Pour compulser son dossier...

***

Un des chefs du mouvement romantique en Belgique, Nicaise De Keyser, vient de mourir à Anvers.

Il était né, en 1813, à Santvliet.

De Keyser eut son heure de gloire artistique. A un certain moment, son nom fut célèbre, à l'égal de ceux de Gallait, de Wappers, de De Biefve. On se rappelle encore le retentissement que produisit sa *Bataille des Epérons d'or*, exposée au Salon de 1836, et qui lui valut la commande d'un grand nombre d'autres batailles, — la *Bataille de Woeringen*, la *Bataille de Seneffe*, la *Bataille de Nieuport*, etc.

Il y avait, dans tout cela, un certain mouvement, une ardeur de jeunesse qui, à cette époque de lutte, pouvait passer pour du talent.

Depuis lors, on en est bien revenu, et les « chefs-d'œuvre » de De Keyser sont descendus au rang de toiles estimables, d'une coloration fade et d'un dessin gracieux ; — aimables vignettes, simplement.

Depuis ses grands succès, De Keyser ne cessa de produire des tableaux historiques et des portraits, qui se recommandent tous par la même absence d'accent et par la même facilité.

De Keyser était, d'ailleurs, un artiste aimable, qui sut se faire aimer, alors même qu'on ne l'admirait guère. Il resta pendant vingt-quatre ans directeur de l'Académie d'Anvers. Il eut tous les honneurs, toutes les décorations, et fut membre de toutes les Académies. Ce fut un homme heureux, digne de respect et de sympathie, et qui ne laissera que ce souvenir-là dans l'histoire de l'art en Belgique.

***

Les grandes chaleurs ont desséché les plaines de *La Wallonie*. Les âpres vents qui mordent ont rempli de sable ses ruisselets. Ses fleurs, aujourd'hui trop lourdes pour leurs tiges, n'ont plus la force de lever les yeux vers les splendeurs du Rêve et du Symbole.

C'est pourquoi elle attendra le 15 août pour offrir à ses lecteurs son bouquet mensuel. D'ici là, une pluviale bénédiction rendra à ses guérets la vie séveuse et juvénile ; aussi, son bouquet sera double.

On y trouvera le vers lilial de F. Séverin, la gerbe champêtre de Célestin Demblon, la bruyère blanche d'Aug. Vierset, un gardénia de Paul Reivax, une vieille pensée du XVIe siècle, retrouvée par P.-M. Olin, une fleur sombre de M. Desombiaux, toute une collection d'étonnantes orchidées de Mockel, etc., enfin une ample bordure de critique, cette fougère.

Le tout sera enveloppé dans une artistique eau-forte.

***

Bazoef, à la *Casserole*, continue à se payer une tranche de parodie :

AIR DE PETITE FLUTE.

Tout au bout du pont du steamer,
Dans un abandonnement veule,
J'ai la nausée et je dég..... :
Dieu ! qu'on souffre du mal de mer !

Près de moi, dans des poses vagues,
Ceux que torture ce bourreau
Mettent le cœur sur le carreau :
Loin, bien loin l'emportent les vagues.

Seigneur ! que je suis abattu !
Avec mes intestins je lutte... :
Hélas ! si jeune être f.... !
Pourquoi donc n'ai-je pas dit : flûte !

Je ne quitte pas le plancher,
O regretté plancher des vaches,
Où me retenaient tant d'attaches
Et dont j'eus tort de m'arracher.

Je ne vogue pas sur les ondes :
C'est bon pour les petits poissons !
Si je leur chantais des chansons,
Danseraient-ils, d'ailleurs, des rondes.

Non, non, la mer, c'est pas mon lot !
Si l'on ne veut pas que j'en meure,
Qu'il se hâte le paquebot :
Il sera trop tard dans une heure ?

***

M. Caro, le philosophe mondain, est mort le mois dernier à Paris. Nous trouvons sur lui, dans *Gil Blas*, de fines remarques de Colombine (H. Fouquier) :

« ... Les hommes ont détesté M. Caro comme beaucoup de maris détestent le directeur de conscience que consulte la plus fidèle des épouses. Ce prêtre laïque, à qui on disait tout comme s'il eût porté la robe et qui répondait librement et honorablement sur tout parce qu'il ne la portait pas, a inquiété, agacé, irrité toute une génération de séducteurs de salon. M. Pailleron, fin comme l'ambre, a compris la chose ; et, de toutes ces vengeances sournoises et inassouvies il a grossi le succès de sa caricature plus joyeuse que profonde.

Pour moi, ce qui demeurera de M. Caro, c'est le souvenir de ce rôle mondain, que j'ai essayé de dire. Rien de lui n'avait grande valeur sans lui-même. J'avoue même combien je crains de son enseignement, qui était extrêmement intéressant, il ne reste pas une œuvre ? Certes, à relire ses leçons, à parcourir ses travaux, qui sont nombreux, on trouve cent endroits, où l'art de bien dire vous frappe ou vous séduit. Mais la tentative de M. Caro de mettre d'accord la raison philosophique avec la foi chrétienne, paraît ne pas être une œuvre de notre temps. Le divorce semble accompli entre la critique et la croyance, mariées jadis (un peu de force) par la grande voix de Bossuet et raccommodées un instant par la grâce ineffable de Fénélon. Le cours de M. Caro sans son auditoire féminin était un non-sens. C'est à nous, à nous surtout et presque à nous seules qu'il devait parler, car il excellait non pas à convaincre, mais à montrer les joies, souvent utiles, toujours profondes, qu'on peut trouver à être convaincu. Il montrait Dieu plus qu'il ne le démontrait. Son spiritualisme, en dernier ressort, n'était guère qu'une espérance ; mais il savait la faire aimer et il donnait moins la foi que l'envie de croire. »

***

L'éditeur Lemerre publie un petit volume de vers : *Rêves et chimères*, de M. Georges Bal.

S'y prélasse un sonnet que voici :

Mon cœur se désespère et mon âme soupire
Au douloureux secret d'un éternel amour.
Hélas ! je dois le taire à celle qui l'inspire,
Mais je ne puis cesser d'y penser un seul jour.

Ignorant si je dois l'aimer ou la maudire,
Je veux ou la revoir ou la fuir sans retour,
Mais je voudrais mourir plutôt que de lui dire
Par quels affreux tourments j'ai passé tour à tour.

Je voudrais l'oublier et puis je me raviso,
Je sens que pour toujours, ma vie, hélas ! est prise
Et j'irai jusqu'au bout en rêvant sur ses pas.

Si je laisse jamais ma douleur apparaître
A ses yeux étonnés, elle rira peut-être
En me voyant souffrir et ne comprendra pas.

Dites-donc, M. Bal ! et Arvers ? Relisez-donc le sonnet d'Arvers, M. Bal :

UN SECRET,

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère
Un amour éternel en un moment conçu ;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme? » et ne comprendra pas.

Vous avez un joli toupet, M. Bal!

***

Le mystère de la création; mise en scène nouvelle d'après les Coulisses, de Scholl, au *Matin* :

Dernièrement, l'instituteur d'un village de Saintonge, obligé de s'absenter pour un mariage, pria l'épicier — son ami — de faire la classe à sa place, ou, du moins, d'amuser le tapis.

— Mes enfants, dit l'épicier, nous allons causer de la création du monde. Figurez-vous que, dans ce temps-là, il n'y avait ni maire, ni conseil municipal; il n'y avait même rien du tout. C'est vous dire qu'on s'embêtait ferme. Dieu fit alors le soleil, puis l'eau et la terre. Après quoi il se mit carrément aux animaux.

L'élève Begusseau, — Il a dû bien rire quand il a fait les singes?

L'épicier. — Il se tordait.

L'élève Gaudinard. — Et qu'est-ce qu'il a fait après?

L'épicier. — Après, il s'est mis aux perroquets.

L'élève Begusseau. — Et comment s'y est-il pris?

L'épicier. — Très simplement : il a envoyé chercher des plumes, des becs et des pattes, et il a fait des perroquets.

L'élève Bergouillou. — Et les poissons.

L'épicier. — Les poissons avaient été créés la veille; ainsi, même au moment de la création, il n'étaient pas très frais.

L'élève Begusseau. — Est-ce que tous les poissons ont été faits le même jour?

L'épicier. — Tous, depuis la baleine jusqu'à la sardine à l'huile. Ç'a été si vite que le soir il n'y avait plus d'arêtes. C'est alors que le créateur se décida à faire les huîtres et les moules.

L'élève Gaudinard. — Et il n'a pas éprouvé de fatigue?

L'épicier. — Pas la moindre. Il n'a été incommodé qu'un instant, quand il a fait les morues... à cause de l'odeur.

***

M. Decourcelles, qui signa naguère le *Dictionnaire du Figaro* (*les Formules du Dr Gregoire*), publie sous le titre de *Turlutaines*, un nouveau dictionnaire humouristique dont nous détachons quelques définitions :

Album : Mirliton relié.

Appétit : Le commencement de la faim.

Bassinoire : Un marchand d'antiquités disait un jour à Vivier :

— J'attends une pièce des plus curieuses : La dernière bassinoire de Louis XIV.

— Mme de Maintenon? s'écrie Vivier.

Bœuf : Un taureau qui a renoncé à plaire.

Castrat : « Heureux les hommes qui n'ont pas d'histoire. »

(Montesquieu).

Chef-d'œuvre : Un enfant qu'on ne baptise jamais qu'après la mort de son père.

Collège : Le paradis... plus tard.

Décrépitude : Préserve-m'en, sainte Apoplexie!

Encore. — *Héloïse* : « Encore! encore! »
Abeilard (d'une voix plaintive) :

— Je ne demanderais pas mieux!

Ajoutons que les *Turlutaines* sont loin de valoir les *Formules*.

Il y en a même d'un gâtisme extraordinaire.

RIP-RIP

A Max Waller.

Ohé! Max, directeur bergamasque, paradoxal joueur de flûte, mon beau prince fleur de lanlaire, écoute: il paraît que nous sommes morts!

Oui, morts, et depuis quelque temps déjà. Je viens de lire la nouvelle de notre décès dans un journal rédigé par des avocats, et je suis en proie à une émotion profonde.

Hélas! nous vivions comme auparavant, nous mangions, nous buvions, nous aimions, nous faisions des vers sans penser à mal, — et tout cela, ce n'était que du spiritisme. Allan Kardec soit avec nous! Les tavernes, — les fameuses tavernes! — n'avaient plus que des piliers-fantômes, et nous répandions autour de nous, au lieu du parfum préféré, une épouvantable odeur de cadavre. Peut-être même avons-nous fait des enfants posthumes.

Ce que c'est de n'être pas prévenus!

Heureusement, l'équivoque est dissipée; on nous a confrontés avec nos suaires, et nous voici promus au grade de cadavres conscients. Notre dépouille mortelle est en aveu.

Nous sommes morts, c'est entendu. Les bas bleus vont nous contraindre à revenir dans les tables tournantes, et elles nous appelleront: « Cher esprit! » Nous sommes des ombres, des spectres, des apparitions de cimetière. Nous tournons au Rollinat. Seulement, nous sommes des cadavres très modernes. Nous repoussons énergiquement le costume du fantôme classique. Nous portons les vêtements de naguère, et, au lieu de sortir de nos tombes à minuit, comme dans les ballades allemandes, nous nous montrons en plein jour, chez les éditeurs et chez les libraires. Au lieu de traîner derrière nous des chaînes, nous agitons des manuscrits, et, loin de réclamer des prières, nous disons aux passants épouvantés : « N'oubliez pas que feu Georges Eekhoud vient de publier de *Nouvelles Kermesses*, que feu Francis Nautet achève un deuxième volume de *Notes sur la littérature moderne*, que feu Waller souffle dans *la Flûte à Siebel*, que feu Jules Destrée met la dernière main — la main morte! — à un recueil de *Ballades en prose*, que feu Arnold Goffin va nous donner bientôt ses *Impressions et sensations*, que rien n'empêche feu Iwan Gilkin de publier demain *La Fin d'un Monde*, que *Hors du Siècle*, œuvre posthume, paraîtra en octobre chez Monnom, et que feu la Jeune Belgique — *elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée!* — va faire un *Parnasse* de moribonds! »

Il y a mieux : plus on est de cadavres, plus on rit. Nous avons donc, mon cher Max, recruté quelques aspirants cadavres qui donnent les plus belles espérances. Et nous sommes prêts à danser une danse macabre qui éclipsera celle du vieil Holbein, — qui est vivant, lui!

Mais, je t'entends, joueur de flûte! Tu voudrais bien savoir de quoi nous sommes morts.

L'autopsie, alors?

Allons-y gaiement.

Nous sommes morts pour deux motifs. Le premier, c'est que la *Jeune Belgique* est devenue « l'exutoire de tes rancunes » et le second, c'est que nous n'admirons ni M. Ghil, ni M. Kahn.

La *Jeune Belgique* est devenue « l'exutoire de tes rancunes ». Tu t'es permis, avec la jolie impertinence qu'on te connaît, de donner quelques chiquenaudes sur des nez prédestinés, et de te moquer joyeusement de quelques parasites littéraires. Tu as même poussé la gaminerie — cet âge est sans pitié! — jusqu'à refuser toute espèce de domesticité intellectuelle. Ça c'est « la rancune ».

« Assassin! » comme s'écrie l'ombre de Valentin, dans le *Petit Faust*, au sortir de la soupière.

C'est toi qui nous as tués! Tu te gausses de l'un ou l'autre esthète, — et, dénouement inattendu, *la Flûte à Siebel* ne vaut plus un maravédis. Tu envoies quelques fusées dans la direction de *Malte*, *Constantinople*, *etc.*, et aussitôt, — conséquence aux bottes de sept lieues — les *Notes sur la littérature moderne* deviennent une chose ridicule et innommable. Tu hausses les épaules devant la *Salammbô* de M. Khnopff, et devant un eunuque à voix de basse-taille, et soudain — résultat vertigineux, — les vers d'Iwan Gilkin sont bons à être mis au cabinet. Ta rancune a même d'effroyables effets rétroactifs. *La Vie Bête*, qui jadis, au dire de *l'Art baderne*, était une œuvre charmante, est tombée, miracle! au rang d'une simple petite épluchure d'esthète.

Voilà ce que m'a démontré *l'Art baderne*, dans un article leste et enjoué, à la suite duquel il y avait un autre article, à la louange de ce superbe rancunier et de cet admirable vociférateur : Léon Bloy.

Es-tu convaincu, mon cher Max?

Je passe au second motif.

Nous n'aimons ni M. Ghil ni M. Kahn

Ici, il faut admirer en silence, et, comme le recommande M. Scribe, savoir se taire sans murmurer.

Oui, nous sommes distancés par les symbolistes, par les novateurs des *Écrits pour l'Art* — une revue vivante! — par M. Kahn et ses Kahnetons. Nous ne sommes plus dans le mouvement. Eux sont des vivants de train express; nous, nous sommes des cadavres de banlieue!

On a chargé un petit esthète rose d'apprendre la bonne nouvelle aux Français. Ce copie-Lettres s'est épanché dans la *Revue indépendante*. Ce vieux boy a prononcé notre oraison funèbre. Le mousse du Vaisseau-Fantoche a conduit notre deuil. L'essuie-plume a vidé son Fléchier sur nos pauvres têtes.

Tu vois bien que nous sommes morts!

J'entends d'ici ce que tu m'objectes. Tu prétends que nous avons, naguère, défendu Verlaine et Mallarmé contre *l'Art baderne*. Tu soutiens que *Sagesse* et les *Fêtes galantes* sont de purs chefs-d'œuvre, que Mallarmé est un grand artiste. Manœuvres de la première heure, et qui ne tromperont personne, pas même le petit suceur de sucre d'orge dont je te parlais tantôt!

Oh! tu peux ajouter encore que nous aimons tous Jules Laforgue, ce Mercutio sans Shakespeare, que nous ne détestons ni M. Vignier, ni M. Morice, que notre admiration indépendante va droit à tous ceux qui ont du talent. Il s'agit bien de cela, espèce de cadavre!

A Pontoise, vois-tu, — et Pontoise est la patrie de nos adversaires, car ils en reviennent constamment! — il faut avant tout s'habiller à la dernière mode parisienne. On sait avec quelle rapidité les modes parisiennes sont adoptées par les grelotteux de Pontoise et par les des Esseintes de sous-préfecture. Pontoise croit que M. Kahn est le maître de Paris, qu'il a enfermé Leconte de Lisle dans la cage de fer du cardinal La Balue, et que les cendres de Baudelaire ont été éparpillées au vent par le farouche Téodor de Wyzewa. Pon-

toise croit que René Ghil a été crucifié sur les hauteurs de Montmartre par les sicaires de Catulle Mendès, qu'il a été mis au tombeau par François Coppée, et que le troisième jour il est apparu à Louise Michel. Pontoise croit que M. Félix Fénéon a renouvelé, sur la personne de M. Kahn, le miracle de la multiplication des pains.

Dès lors, mon cher Max, il est bien évident que nous ne sommes pas dans le mouvement de Pontoise.

Nous avons bien — il y a longtemps — penché un peu de ce côté. C'était à l'époque du *Scribe*. Je n'étais pas encore mort, et je faisais danser la danse des œufs à tous les mots du dictionnaire. C'était l'heureux temps où j'écrivais « trépi » pour « trépignement » et où j'envoyais à Léon Cladel un article très lyrique débutant ainsi : « Lorsque Léon Cladel, encore ignoble, dévala vers Paris de son Quercy natal, les scribes de France piétinaient dans un accul ». Tu vois qu'à cette époque je parlais très couramment le Fénéon. Pontoise alors tenait Coppée pour un naturaliste redoutable.

Malheureusement pour moi, — et pour nous, car j'aurais pu te sauver! — je n'eus pas la force de persister dans ce style d'onagre, et, la fois suivante, j'écrivis platement : « Lorsque Léon Cladel, encore inconnu, etc. ».

C'est de cette phrase-là que je suis mort.

Ah! si j'avais pu prévoir les décadents de Pontoise! Je serais, à l'heure actuelle, un aussi grand homme que M. Kahn et que M. Fénéon! Je mangerais du sucre candi dans les articles de *l'Art baderne*, et j'aurais ajouté quelques paroles aux *Romances* de Verlaine, — qui étaient *sans paroles* avant M. Khnopff. J'aurais tué les *Écrits pour l'Art* tout comme un autre, et j'aurais assommé Corot avec la palette de Trouillebert.

Mais à quoi bon, mon cher Max, nous livrer à ces regrets inutiles?

Nous sommes morts, — et c'est pour longtemps. Et là, franchement, quand je vois les trois pelés et le petit tondu qui vivent

encore, j'aime mieux mon petit tertre que leur baraque Michel, et ton sarcophage que leur coffret !

Et maintenant, mon cher Max, toi qui es resté Jeune Belgique jusque dans la tombe, reçois une poignée de main cadavérique de ton ancien camarade de lutte

FEU ALBERT GIRAUD.

VERS

SONGE (1)

Sur mes seins mes mains endormies,
Lasses des jeux et des fuseaux,
Mes blanches mains, mes mains amies
Semblent dormir au fond des eaux.

Loin des peines tristes et vaines,
En ce trône de ma beauté.
Calmes, lentes et frêles reines,
Mes mains songent de royauté.

Et seule dans mes tresses blondes
Et mes yeux clos comme jadis,
Je suis l'enfant qui tient des mondes
Et la vierge qui tient des lys.

Sur mes seins mes mains endormies
Lasses des jeux et des fuseaux,
Mes blanches mains, mes mains amies
Semblent dormir au fond des eaux.

AU BOIS DORMANT

Un peu de jour, un peu d'amour,
Un peu de soleil, comme en rêve
Et son front et ces lys autour,
C'était chose fragile et brève;

Mais c'était si doux à souffrir
Parmi ces eaux, ces fleurs, ces palmes,
Qu'elle n'en pouvait pas mourir,
Alors elle a clos ses yeux calmes.

---

(1) Pièces inédites extraites du *Parnasse de la Jeune Belgique* en ce moment sous presse.

Elle s'est endormie au fond
De mon cœur sur ses mains tranquilles
Et lys et roses mêmes, sont
Dans des silences immobiles.

CHARLES VAN LERBERGHE.

VILLÉGIATURE

Il essaya d'abord de devenir amoureux de l'hôtesse et il y réussit presque, mais la minutieuse exactitude de sa comptabilité le dégoûta. Il lui imputait une certaine âpreté au gain ; « son amabilité a un ressort vénal, ignoble », se disait-il, et cette conviction le transportant d'une fureur extravagante, il gardait deux, trois jours un silence farouche.

Octobre déclinait; de la neige avait paru, déjà. Plus de touristes; Maxime s'attardait, seul, à l'auberge et malgré les monitions postales et télégraphiques de ses amis, ne pouvait se décider à quitter le village. Il lisait nonchalamment ces remontrances, souriait et les oubliait aussitôt. Pourquoi il s'obstinait à rester, il n'aurait su le dire, mais un serrement de cœur horrible le crispait à la plus fugitive allusion à ce sujet.

Huit jours s'écoulèrent vagues, mous, indifférents. Maxime allait, venait inconscient presque de ses actes, traînaillait machinalement sur les rives si connues du fleuve, dans une solitude complète, car les anciens compagnons, insupportablement assidus jadis, clairsemaient leurs visites. Parfois, une question se précisait et il la dissipait : — « Bah! à quoi bon *maintenant?* »

Et immédiatement, comme si un autre eût proféré cette réponse mentale, il s'étonnait, s'efforçait de comprendre ce qui différenciait *maintenant* de naguère, d'il y a quinze jours, un mois... Il n'y parvenait pas et cessait de s'en préoccuper.

Les heures sonnaient très égales, oisives, insouciantes, très douces ; — baignant en une ataraxie parfaite, Maxime se laissait dériver vers il ne savait quel but.

Quelquefois, il sentait en lui le vide douloureux et confus d'un désir inexaucé mais inutilement cherchait-il à se définir ce vœu occulte, enseveli dans les brouillards de son âme. La chaîne ordinaire de ses pensées était

rompue complètement; les idées survenaient, incohérentes, sans liaison subséquente ni conséquente. Il considérait les paysages familiers d'un œil morne et son esprit atone se fermait, se retirait en d'incertaines et nébuleuses contrées; — les sîtes ne l'induisaient à aucune réflexion et ses impressions primitives ne se reproduisaient même point... Il tressautait, réveillé en sursaut, s'interrogeait : — « A quoi pensais-je ? » — et avec angoisse, il constatait, une fois de plus, l'absolue scission de son cerveau et de sa volonté. Il voulait tirer des limbes une pensée quelconque, mais rien ne venait, les lobes cérébraux résistaient, sourds et muets, inertes. Un froid claustral tombait, alors, sur les épaules de Maxime, il frissonnait, l'obscur effroi de celui qui, jetant une pierre en quelque profonde oubliette féodale, épie vainement l'écho de sa chute.

Un jour, assis sur un rocher, au bord de la rivière, auprès d'un barrage d'où les ondes écumantes se déversaient avec un fracas continu et dont la trépidation secouait le sol, — il regardait en deça de la vanne, des fétus de paille, de frêles branches d'arbre entraînés lentement sur l'eau paisible et lisse comme celle d'un lac, hésiter, tournoyer, puis saisis tout à coup, aspirés par le courant impétueux, disparaître au milieu des tourbillons. Des comparaisons, des similitudes s'imposèrent, écœurantes de banalité.

Et soudain le vœu caché et cher qui l'obsédait se dévoila et il n'en fut ni réjoui, ni effrayé, mais surpris, car il croyait ne jamais avoir formé — même lointainement et d'une façon spéculative, — semblable projet. Il songea donc, se proposa des objections — *pour la forme*, incitait-il, souriant ; — acquiesça.

Il ne fixa ni jour ni heure ; qu'importaient ces détails, puisque c'était résolu. En retournant il examina le barrage, la hauteur de la cataracte, le lit du fleuve très rocailleux à cette place ; — les chances de réussite assurée, enfin, car quelle honte d'échouer en une pareille entreprise.

Il s'imposa d'écrire chaque jour une missive « pour prendre congé » à quelque parent ou ami ; — très fastidieuse besogne et superflue, mais — pourquoi se singulariser ? Cette tâche diurnale proprement accomplie, il irait, en flânant, là-bas voir si l'heure était échue d'interrompre son travail épistolaire. Une semaine écoulée, il ne sut plus à qui écrire et trouva même le nombre de ses derniers adieux ridiculement considérable.

Couché sur les berges du fleuve, contemplant ces perspectives joyeuses, bruissantes et ensoleillées jadis, taciturnes à cette heure sous le firmament brumeux et terne, — ces campagnes dénudées, dépouillées des moissons verdoyantes, prêtes à dormir le sommeil hivernal, il se surprenait égaré en de diffuses vaticinations : — le lendemain de l'événement ; les gestes grotes-

ques, les attitudes éplorées de tel ou tel ; l'article du journal du canton : — « Un jeune étranger, etc... On se perd en conjectures, etc... » plus quelques exhortations parénétiques aux indigènes. — Puis, des embellies de souvenirs amers revêtus à présent d'une douceur grave et pénétrante... Mais il fermait lentement les yeux comme pour interdire à son imagination ces chemins dangereux et trop séduisants.

Il abandonna l'eau ; à l'endroit préféré un vieux pêcheur s'immobilisait quotidiennement et — par quelle pointilleuse pudeur ? — se précipiter devant lui, répugnait à Maxime et aussi il lui semblait indélicat d'effaroucher le poisson au détriment de ce brave homme.

A l'hôtel il découvrit une carabine Flobert chargée ; il s'en saisit et subrepticement s'esquiva en pleins champs : — « C'est bien enfantin une carabine Flobert, paraît-il, — mais si ça tue? » — Il s'installa confortablement derrière une haie, non sans examiner au préalable si le sol était indemne et dénué de fourmis, car il craignait fort ces débonnaires insectes.

Un furtif rayon de soleil illuminait le carré de verdure tout clôturé, dans lequel il se trouvait. Des choses frivoles et agréables, — accompagnées d'une sensation de fraîcheur et de clarté, — sillonnèrent l'esprit de Maxime. Il se laissait bercer au ron-ron paresseux de sa pensée lorque sa main, frôlant par hasard le canon du fusil, le contact froid et aigu de l'acier lui remémora le motif de sa promenade. Il s'empressa, ainsi qu'un homme distrait qui se rappelle.

La gachette vérifiée, il assura la capsule, disposa la carabine, puis, un instant songeur, comme s'il appréhendait quelque oubli, il fit un signe de la tête, — sourit... pressa la détente...

— Ce fut une stupeur étrange, un coma, une paralysie intellectuelle d'un moment ; il bégaya, ne comprenant pas... Revenu à lui, son sourire habituel — semblable à une ride précoce et mauvaise, sur les lèvres, il examina l'arme : — la capsule avait déjà servi !

Le destin lui était contraire, décidément ; — une conjuration ironique du sort... (Ces formules vaguement classiques égayèrent sa défaite : toutes les théogonies démodées surgirent et — la *Belle Hélène*).

En somme, il avait élaboré et poursuivi *sincèrement* un projet raisonnable que les circonstances adverses déjouèrent. — « Renonçons donc, provisoirement du moins... » Ce disant, il rassemblait ses lettres inutiles, se disposait à les livrer au feu, mais il se ravisa...

Il en fit un conte.

ARNOLD GOFFIN.

CHANSON D'UN SOIR [1]

Par les soirs bleus et les nuits brunes,
Je me souviens de mon vieux cœur;
Je rêve à mes vieilles rancunes,
Et je songe à l'ancien bonheur.

Ce qu'ont laissé de souvenance
Les jours tombés, oh! c'est si peu,
Moins de baisers que de souffrance
Et plus d'ennui que de ciel bleu.

Que de pleurs a pleuré mon âme!
Si peu d'amour et tant de deuil;
Non, je ne sais plus qu'une femme
Deux fois ait passé sur mon seuil...

Et l'oubli ne clôt pas ses portes.
C'est triste de se souvenir
Qu'en soi tant de choses sont mortes,
On voudrait bien aussi mourir.

GRÉGOIRE LE ROY.

---

(1) Pièce inédite extraite du *Parnasse de la Jeune Belgique* en ce moment sous presse.

OFFRANDE OBSCURE [1]

J'apporte mon mauvais ouvrage,
Analogue aux songes des morts,
Et la lune éclaire l'orage,
Sur la faune de mes remords.

Les serpents violets des rêves
Qui s'enlacent dans mon sommeil,
Mes désirs couronnés de glaives,
Des lions noyés au soleil,

Des heures aux ennuis obscènes
Loin des jaillissements du jour,
Et les tiges rouges des haines.
Entre les deuils verts de l'amour.

Seigneur, ayez pitié du verbe,
Laissez mes mornes oraisons
Et la lune éparse dans l'herbe,
Faucher la nuit aux horizons.

MAURICE MAETERLINCK.

---

(1) Pièce inédite extraite du *Parnasse de la Jeune Belgique* en ce moment sous presse.

CHRONIQUE THÉATRALE

Il nous a paru curieux, à l'heure de réouverture de notre Opéra, de renouveler pour lui ce que font, en grand, pour tous les théâtres de Paris, MM. Noël et Stoullig, dans leurs *Annales du théâtre et de la musique*. Le travail, pour être aride n'a pas moins un côté documentaire qui lui donnera de l'intérêt. Nous le renouvellerons chaque année ici en le complétant des autres théâtres.

LE THÉATRE DE LA MONNAIE

CAMPAGNE 1886-1887.

L'ouverture de la saison théâtrale eut lieu le dimanche 5 septembre 1886 avec *Zampa* (1). A la direction Verdhurt succédait celle de MM. Dupont et Lapissida. Voici le tableau primitif du personnel artiste :

Premier chef d'orchestre : M. Joseph Dupont.

Chef d'orchestre : M. Léon Jehin.

Second chef d'orchestre : M. Ph. Flon.

Ténors : MM. Sylva, Engel, Beronney, qui n'eut jamais l'occasion de débuter, Gandubert, Larbaudière, Nerval, Durant.

Barytons : MM. Séguin, Giraud, Renaud.

Basses : MM. Bourgeois, Isnardon, Chappuis, Frankin, Séguier.

Chanteuses : Mmes Litvinne, Vuillaume, Martini, Balensi, Thuringer, Wolf, Legault, Gayet, Gandubert et douze coryphées.

Artistes de la danse : MM. Saracco, Duchamp, Desmet, Deridder, Mmes Cleofe Lavezzari, Consuelo de Labruyère qui s'éclipsa inopinément, Teresa Magliani, Emilia et Enrichetta Righettini, huit coryphées, trente-huit danseuses et douze danseurs.

*
* *

On joue successivement *L'Africaine* (2), *Mireille* (3), *Maître Pathe-*

---

(1) *Zampa* (reprise de) le 5 septembre. Distribution : *Zampa*, M. Engel ; *Alphonse*, M. Gandubert ; *Daniel*, M. Chappuis ; *Dandolo*, M. Nerval ; *Camille*, Mlle Wolf ; *Ritta*, Mlle Legault ; *un pirate*, M. Vanderlinden ; *Lugano*, M. Blondeau.

(2) *L'Africaine* (reprise de) le 6 septembre. Distribution : *Vasco*, M. Massart qui, pour rendre service à la direction, — M. Sylva étant indisposé — a chanté le rôle au pied levé ; *Nélusko*, M. Séguin ; *Don Pedro*, M. Bourgeois ; *Don Alvar*, M. Gandubert ; *le grand brahmine*, M. Renaud ; *Don Diego*, M. Frankin ; *le grand inquisiteur*, M. Séguier ; *l'huissier*, M. Durand ; *Selika*, Mlle Litvinne ; *Inès*, Mlle Thuringer ; *Anna*, Mme Gandubert.

Le 9 septembre M. Verhees, ténor du théâtre royal de Liége, remplace M. Massart dans le rôle de *Vasco*, le 24 septembre, M. Sylva reprend le rôle qu'il cède le 10 octobre à M. Cossira.

Le 15 septembre, par ordre, on joue le 4e acte de *La Juive*, avec M. Sylva ; le 2e acte de *Mireille* et *Le Châlet*, complétaient la représentation.

(3) *Mireille* (reprise de) le 8 septembre. Distribution : *Vincent*, M. Engel ; *Ramond*,

lin (1), *Le Châlet* (2), *Robert le Diable* (3), *La Favorite* (4), *La Traviata* (5), *Les Huguenots* (6), *La Dame Blanche* (7), *Galathée* (8), *La*

M. Isnardon; *Ourrias*, M. Giraud; *Ambroise*, M. Chappuis; *Mireille*, Mlle Vuillaume; *Taven*, Mlle Legault; *Andreloun*, Mme Gandubert.

Le 9 mars, M. Gandubert remplace M. Engel dans le rôle de *Vincent* qu'il tient désormais jusqu'à la fin de la saison.

(1) *Maître Pathelin* (reprise de) le 8 septembre. Distribution : *Maître Pathelin*, M. Renaud; *Josseaume*, M. Chappuis; *Thibault*, M. Nerval; *Charlot*, M. Larbaudière; *Jaquinard*, M. Séguier; *l'huissier*, M. Krier; *Bobinette*, Mlle Legault; *Dame Guillemette*, Mlle Gayet; *Angélique*, Mme Gandubert.

(2) *Le Châlet* (reprise de) le 20 septembre. Distribution : *Max*, M. Isnardon; *Daniel*, M. Gandubert; *Bettly*, Mlle Legault.

(3) *Robert le Diable* (reprise de) le 13 septembre. Distribution : *Robert*, M. Sylva; *Bertram*, M. Bourgeois; *Raimbaud*, M. Gandubert; *Alberti*, M. Frankin; *un héraut*, M. Durand; *Alice*, Mlle Martini; *Isabelle*, Mlle Thuringer; *Héléna*, Mlle Lavezzari.

Le 19 septembre M. Hourdin remplace M. Bourgeois dans le rôle de *Bertram*. Bien que se disant de l'Opéra de Paris, cet artiste n'a aucun succès et ne reparaît plus de la saison.

Le 6 octobre M. Sylva est doublé par M. Lamarche, un ténor médiocre, ancien pensionnaire de l'Opéra; le 1er janvier, par M. Escalaïs, l'excellent premier ténor de l'Opéra, et le 14 janvier par M. De Keghel qui se tire médiocrement de sa lourde mission.

Le 1er janvier, Mlle Legault double Mlle Thuringer.

Le 19 septembre Mlle Scorlino remplace définitivement la première danseuse, Mlle Lavezzari.

(4) *La Favorite* (reprise de) le 16 septembre, avec le concours de M. Cossira, un nouveau ténor remarquable qui restera désormais dans la troupe jusqu'à la clôture de la saison. Distribution : *Fernand*, M. Cossira; *le roi Alphonse*, Séguin; *Balthazar*, M. Bourgeois; *Gaspard*, M. Durand; *Léonore*, Mlle Balensi; *Inès*, Mme Gandubert.

Le 1er octobre, Mlle Martini reprend, par exception, le rôle de *Léonore*.

Le 12 décembre, Mlle Thuringer reprend de même celui d'*Inès*.

(5) *La Traviata* (reprise de) le 20 septembre. Distribution : *Rodolphe*, M. Engel; *Georges d'Orbel*, M. Giraud; *le baron*, M. Chappuis; *le marquis*, M. Frankin; *le vicomte*, M. Larbaudière; *le docteur*, M. Séguier; *Violetta*, Mlle Vuillaume; *Clara*, Mlle Legault; *Annette*, Mme Gandubert. Cette reprise n'a aucun succès et l'on ne rejouera plus qu'une fois *La Traviata* pour la deuxième représentation de Mme Marcella Sembrich, le 23 avril, avec M. De Keghel dans le rôle de *d'Orbel* et M. Renaud dans celui de *Georges*.

(6) *Les Huguenots* (reprise de) le 16 septembre. Distribution : *Raoul*, M. Cossira; *Nevers*, M. Séguin; *Marcel*, M. Bourgeois; *Saint-Bris*, M. Isnardon; *Tavannes*, M. Gandubert; *Cossé-Bois-Rosé*, M. Durand; *Thoré*, M. Frankin; *Maurevert*, M. Séguier; *Valentine*, Mme Litvinne; *Marguerite*, Mlle Thuringer; *Urbain*, Mlle Legault; *une dame d'honneur*, Mme Gandubert.

Le 18 janvier, le 14 février, le 14 et le 17 avril, Mme Colard remplace Mme Gandubert.

Le 14 avril, Mme Chasseriaux, falcon du théâtre royal de Liége, chante Valentine.

Le 14 et le 17 avril, M. Renaud tient le rôle de *Nevers*.

(7) *La Dame Blanche* (reprise de) le 23 septembre. Distribution : *George*, M. Engel; *Gaveston*, M. Isnardon; *Dickson*, M. Nerval; *Mac-Irton*, M. Chappuis; *Anna*, Mlle Hasselmans; *Jenny*, Mlle Legault.

Mlle Wolf, désignée pour le rôle d'*Anna*, fut remplacée à la dernière heure.

(8) *Galathée* (reprise de) le 12 octobre. Distribution : *Pygmalion*, M. Renaud; *Midas*, M. Nerval; *Ganymède*, M. Larbaudière; *Galathée*, Mlle Wolf.

Fille du Régiment (1), *Le Prophète* (2), *Carmen* (3), *Hérodiade* (4), *Les Dragons de Villars* (5), *Le Pardon de Ploërmel* (6), *Le Farfadet* (7), et le lundi 29 novembre, la Monnaie nous donne enfin une nouveauté : *Lakmé*.

---

(1) *La Fille du Régiment* (reprise de) le 7 octobre. Distribution : *Tonio*, M. Gandubert; *Sulpice*, M. Isnardon; *Hortensius*, M. Chappuis; *le caporal*, M. Durand; *le notaire*, M. Séguier; *un paysan*, M. Fleurix; *un domestique*, M. Krier; *Marie*, Mlle Vuillaume; *la marquise*, Mlle Gayet; *la duchesse*, Mme Gandubert.

(2) *Le Prophète* (reprise de) le 11 octobre. Distribution : *Jean de Leyde*, M. Sylva; *Zacharie*, M. Bourgeois; *Jonas*, M. Gandubert; *Mathisen*, M. Renaud; *Oberthal*, M. Isnardon; *un officier*, M. Séguier; *un soldat*, M. Durand; *Fidès*, Mlle Balensi; *Berthe*, Mlle Thuringer.

(3) *Carmen* (reprise de) le 16 octobre, avec le concours de Mlle Castagné, engagée pour une assez longue série de représentations. Distribution : *Don José*, M. Engel; *Escamillo*, M. Corpait; *le dancaïre*, M. Chappuis; *le remendado*, M. Nerval; *Zuniga*, M. Frankin: *Moralès*, M. Durand; *Lillas Pastia*, M. Séguier; *le guide*, M. Léon; *Carmen*, Mlle Castagné; *Micaëla*, Mlle Wolf; *Frasquita*, Mlle Legault; *Mercédès*, Mme Gandubert.

Le 20 et le 24 octobre, le 21 novembre, le 27 décembre et le 9 janvier, M. Renaud tient avec plus de bonheur que M. Corpait le rôle d'*Escamillo*.

Le 27 décembre, Mlle Rémy, du théâtre d'Anvers, remplace Mlle Wolf dans le rôle de *Micaëla*.

(4) *Hérodiade* (reprise de) le 28 octobre. Distribution : *Jean*, M. Cossira; *Hérode*, M. Seguin; *Phanuel*, M. Bourgeois; *Vitellius*, M. Renaud; *le grand prêtre*, M. Frankin; *Salomé*, Mlle Litvinne; *Hérodiade*, Mlle Balensi; *Jeune Babylonienne*, Mme Gandubert. *Hérodiade* a été jouée pour la première fois le 20 décembre 1881, au théâtre de la Monnaie, et seulement deux ans plus tard, le 1er février 1884, au théâtre Italien de Paris.

Voici les artistes de la création :

	A Bruxelles	A Paris
Jean	MM. Vergnet.	MM. J. de Reszké.
Phanuel	Gresse.	E. de Reszké.
Hérode.	Manoury.	Maurel,
Vitellius	Fontaine.	Villani.
Le grand prêtre. .	Boutens.	Paroli.
Salomé.	Mmes Duvivier.	Mmes Fidès Devriès.
Hérodiade . . .	Deschamps.	G. Tremelli.
Une Sulamite . .	Lonati.	Hallary.

Pour Paris, M. Massenet ajouta à son œuvre deux cent cinquante pages de musique nouvelle. C'est avec ces remaniements qu'*Hérodiade* fut reprise à Bruxelles.

La traduction du poème français de MM. Paul Milliet, Henri Grémont et Lanardieu est, en italien, de M. Janardini.

(5) *Les Dragons de Villars* (reprise de) le 4 novembre. Distribution : *Sylvain*, M. Engel; *Belamy*, M. Renaud; *Thibaut*, M. Nerval; *le pasteur*, M. Séguier, *un dragon*, M. Krier; *Rose Friquet*, Mlle Castagné ; *Georgette*, Mlle Legault.

(6) *Le Pardon de Ploërmel* (reprise de) le 10 novembre. Distribution : *Hoël*, M. Seguin; *Corentin*, M. Gandubert; *le chasseur*, M. Isnardon; *le faucheur*, M. Larbaudière; *Maître Loie*, M. Nerval; *Maître Claude*, M. Chappuis; *Dinorah*, Mlle Vuillaume; *premier pâtre*, Mlle Legault; *second pâtre*, Mme Gandubert; *première chevrière*, Mme Colard; *seconde chevrière*, Mlle Stella Faure.

(7) *Le Farfadet* (reprise de) le 18 novembre. Distribution : *Marcelin*, M. Renaud; *Bastien*, M. Nerval; *le bailli*, M. Chappuis; *Babet*, Mlle Legault; *Laurette*, Mme Gandubert.

Jusqu'à ce jour, le public avait vu défiler la nouvelle troupe à laquelle s'étaient ajoutés plusieurs artistes de valeurs diverses parmi lesquels on remarqua MM. Cossira et Mlle Castagné.

29 novembre. Première représentation (à Bruxelles) de LAKMÉ, opéra comique en 3 actes, poème de MM. E. Gondinet et Ph. Gille, musique de M. Léo Delibes (1).

Après *Lakmé*, qui l'emporta sur les autres œuvres de la campagne, par le nombre (vingt-neuf) de ses représentations, les nouveautés ne se firent pas attendre. Après *le Toréador* (2), *Myrosotis*, un divertissement inédit de M. Flon (3), *la Juive* (4), *Sigurd* (5) qui nous donnèrent patience, nous eûmes *l'Amour médecin*.

---

(1) Première représentation à l'Opéra-Comique de Paris, le 14 avril 1883.

DISTRIBUTION :

	A Paris	A Bruxelles
Lakmé	Mlles Van Zandt.	Mlles Vuillaume.
Mallika.	Frandin.	Wolf.
Ellen.	Rémy.	Legault.
Rose	Molé.	Gandubert.
M. Bentzon . . .	Pierron.	Gayet.
Gérald	MM. Talazac.	MM. Engel.
Nilakantha. . . .	Cobalet.	Renaud.
Frédéric	Barré.	Isnardon.
Hadji . . . . , .	Chenevière.	Gandubert.
Un domben. . . .	Teste.	Durand.
Un marchand. . .	Davoust.	Fleurix.
Un Kouravar. . .	Bernard.	Séguier.

Lakmé eut à Paris quarante-deux représentations en 1883, vingt-deux en 1884, treize en 1885 et treize en 1886, soit quatre-vingt-dix représentations; à Bruxelles, en 1886-87, vingt-neuf représentations.

Voici pour Bruxelles les phases de l'interprétation :

Le 29 novembre, jour de la deuxième représentation, Mlle Castagné remplace Mlle Wolf. Elle joue encore le rôle de *Mallika* les 3, 6 et 8 décembre.

Mlle Martini prend le rôle les 10, 13, 15, 17, 20, 22, 25 et 30 décembre et le 2 janvier; Mlle Wolf rentre le 6 janvier et joue le rôle jusqu'à la fin de la saison.

Le 24 février, M. Gandubert remplace jusqu'à la fin des représentations M. Engel dans le rôle de *Gérald*, et y obtient du succès. M. Larbaudière prend la place de M. Gandubert et joue *Hadji*.

(2) *Le Toréador* (reprise de) le 11 décembre. Distribution : *Don Belflor*, M. Isnardon; *Tracolin*, M. Gandubert; *Coraline*, Mlle Legault.

(3) *Myosotis* (première représentation de), le 11 décembre. Ce divertissement, réglé par M. Saracco, a eu quelque succès. La musique de M. Flon accompagnait de façon aimable les danses des ballerines parmi lesquelles se distinguèrent Mmes Scorlino, Lavezzari et Magliani.

(4) *La Juive* (reprise de) le 23 décembre. Distribution : *Eléazar*, M. Cossira ; *le Cardinal Brogny*, M. Bourgeois; *Léopold*, M. Gandubert; *Ruggiero*, M. Renaud; *Albert*, M. Frankin; *un crieur*, M. Séguier; *un officier*, *un homme du peuple*, M. Durand; *Rachel*, Mlle Martini; *la princesse Eudoxie*, Mlle Legault.

Le 20 janvier, Mlle Thuringer prend le rôle de *la princesse* et le conserve pendant la durée des représentations suivantes. Le 25 février, M. Dekeghel chante celui d'*Eléazar*, par exception.

(5) *Sigurd* (reprise de) le 7 janvier. Distribution : *Sigurd*, M. Cossira; *Gunther*,

19 janvier. Première représentation (à Bruxelles) de L'AMOUR MÉDECIN, opéra comique en 3 actes, d'après Molière par Charles Monselet, musique de M. F. Poise (1).

28 janvier. Première représentation (à Bruxelles), de LES CONTES D'HOFFMANN, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, paroles de M. Jules Barbier, musique de Jacques Offenbach (2).

M. Séguin; *Hagen*, M. Bourgeois; *le grand prêtre d'Odin*, M. Renaud; *Rudiger*, M. Frankin; *Irnfrid*, M. Durand; *Hawart*, M. Fleurix; *Ramune*, M. Simonis; *Brunehilde*, Mlle Litvinne; *Hilda*, Mlle Martini; *Uta*, Mlle Balensi, doublée le 10 février par Mlle Van Besten.

(1) *L'Amour médecin*, première représentation à l'Opéra-Comique le 20 décembre 1880.

DISTRIBUTION :

	A Paris	A Bruxelles
Clitandre	MM. Nicot.	MM. Gandubert.
Sganarelle	Fugère.	Renaud.
Dessonandrès . . .	Barnolt.	Larbaudière.
Bahis	Grivot.	Nerval.
Macroton	Gourdon.	Chappuis.
Romès	Maris.	Frankin.
M. Josse	Davoust.	Blondeau.
M. Guillaume. . .	Teste.	Krier.
Un notaire. . . .	Troy.	Séguier.
Un laquais. . . .	Langlois.	Désiré.
Lisette	Mmes Thuillier.	Mmes Legault.
Lucinde	Molé.	Gandubert.

L'Amour médecin eut à Paris quatre représentations en 1880, soixante-deux en 1881, dix-neuf en 1882, seize en 1883, huit en 1884 et onze en 1886, soit cent-vingt représentations. A Bruxelles, en 1887, treize représentations.

(2) Première représentation de l'Opéra-Comique de Paris, le 10 février 1881. L'œuvre ne fut pas représentée ici dans toute son intégrité; à Paris elle comportait quatre actes. Voici les deux distributions :

A PARIS		A BRUXELLES	
Hoffmann	MM. Talazac.	*Hoffmann*	MM. Engel.
Lindorf, Coppelius et Miracle	Taskin.	*Coppélius, Daperdutto, Miracle* . .	Isnardon.
Crespel	Belhomme.	*Schlemil*	Renaud.
Andrès, Cochenille, Frantz	Grivot.	*Spallanzani* . . .	Chappuis.
Spallanzani. . . .	Gourdon.	*Cochenille, Pitichinacchio, Frantz* .	Nerval.
Wilhelm.	Collin.	*Crespel*	Frankin.
Nathaniel	Chènevière.	*Hermann*	Séguier.
Wolfram.	Piccaluga.	*Nathanael*	Larbaudière.
Hermann	Teste.	*Luther*	Vanderlinden.
Maître Luther . . .	Troy.		
Stella, Olympia, Antonia	Mmes Adèle Isaac.	*Olympia, Giulietta, Antonia*	Mmes Vuillaume.
Nicklause	Marg. Ugalde.	*Nicklause*	Legault.
Une voix	Dupuis.	*Un fantôme* . . .	Wolf.
La Muse.	Molé.		

MM. Barbier et Carré n'étaient pas les premiers à utiliser pour la scène les contes d'Hoffmann. Un drame fantastique sur le même sujet a été joué en 1851 (31 mars) à

Entre *Les Contes d'Hoffmann* et *La Valkyrie*, qui sera l'événement artistique de l'année, se place une reprise des *Rendez-vous bourgeois*, de Nicolo (1), puis entre les représentations nombreuses de l'œuvre wagnérienne, une reprise réjouissante de *La Muette de Portici* (2), une reprise de *Faust* (3), assez malheureuse pour Mlle Vuillaume, du *Médecin malgré lui* (4), de Gounod, et l'année embellit ses derniers jours de quatre représentations brillantes pour le passage d'une étoile, Mme Marcella Sembrich. La cantatrice nous donne : *Lucie*, *La Traviata*, *La Somnambule* et *Le Barbier de Séville*.

Il nous faut noter encore un ballet inédit : *Le Lion amoureux* (5), et les deux représentations de *Francillon*, données par les artistes de la Comédie-Française.

9 mars. Première représentation, en français, de la VALKYRIE, drame lyrique en trois actes. Deuxième partie de la Tétralogie des *Nibelungen*, de Richard Wagner. Version française de Victor Wilder (6).

P. S. — Voici le tableau des principaux titulaires de la troupe pour la prochaine campagne à la Monnaie :

Chefs de service : MM. Joseph Dupont, directeur de l'orchestre; Léon

---

l'Odéon ; beaucoup d'auteurs, parmi lesquels Delibes, pour *Coppélia*, en ont tiré des ballets et des opéras.

Les Contes d'Hoffmann, d'Offenbach, eurent à Paris cent-une représentations en 1881, onze en 1882, quatre en 1885 et quinze en 1886, soit cent trente-une représentations. A Bruxelles en 1886, treize représentations.

Les changements dans l'interprétation au théâtre de la Monnaie, sont les suivants :

Le 2 mars, M. Dekeghel remplace définitivement M. Engel dans le rôle d'*Hoffmann*, il le fait de façon honorable.

(1) *Les rendez-vous bourgeois* (reprise de) le 4 février. Distribution : *César*, M. Isnardon ; *Tasmin*, M. Renaud ; *Dugravier*, M. Chappuis ; *Bertrand*, M. Nerval ; *Charles*, M. Larbaudière ; *Julie*, Mlle Legault ; *Reine*, Mlle Gayet ; *Louise*, Mme Gandubert.

(2) *La Muette de Portici* (reprise de) le 17 mars. Distribution : *Masaniello*, M. Cossira ; *Pietro*, M. Renaud ; *Alphonse*, M. Gandubert ; *Borella*, M. Séguier ; *Selva*, M. Frankin ; *Lorenzo*, M. Durand ; *Elvire*, Mlle Thuringer ; *Fenella*, Mlle Scorlino ; *Une dame d'honneur*, Mlle Colard.

(3) *Faust* (reprise de) le 5 avril. Distribution : *Faust*, M. Cossira ; *Méphistophélès*, M. Bourgeois ; *Valentin*, M. Renaud, *Wagner*, M. Frankin ; *Marguerite*, Mlle Vuillaume ; *Siebel*, Mlle Legault ; *Marthe*, Mlle Gayet.

(4) *Le Médecin malgré lui* (reprise) le 31 mars. Distribution : *Sganarelle*, M. Isnardon ; *Léandre*, M. Gandubert ; *Géronte*, M. Chappuis ; *Lucas*, M. Nerval ; *Valère*, M. Frankin ; *Mme Robert*, M. Séguier ; *Martine*, Mlle Legault ; *Jacqueline*, Mlle Gayet ; *Lucinde*, Mme Gandubert.

(5) *Le Lion amoureux* (première représentation de) ballet en 1 acte, d'après Lafontaine. Livret de MM. Cosseret et Agoust, musique de M. Félix Pardon. Chœurs et soli. Distribution : *La Dryade*, Mme Gandubert ; *le Sylvain*, M. Larbaudière.

(6) *La Valkyrie* (première représentation, en français, de) le 9 mars. *La Valkyrie* (*die Walküre*) a été représentée pour la première fois, en allemand, au théâtre de Bayreuth, le 15 août 1876. Distribution : *Siegmound*, M. Engel ; *Wotan*, M. Séguin *Hounding*, M. Bourgeois ; *Brunnhilde*, Mlle Litvinne ; *Sieglinde*, Mlle Martini ; *Fricka*, Mlle Balensi ; *Helmwigue*, Mlle Thuringer ; *Guerhilde*, Mlle Legault ; *Waltraute*, Mlle Wolf ; *Ortlinde*, Mlle Pauer ; *Rossweisse*, Mlle Van Besten ; *Grimguerde*, Mlle Baudelet ; *Schwerthleite*, Mlle Hellen ; *Siegrune*, Mlle Coomans. Le 18 mars, Mlle Van Besten double Mme Balensi, dans le rôle de *Fricka*.

Jehin, chef d'orchestre; Ph. Flon, deuxième chef d'orchestre, chef des chœurs; Lapissida, directeur de la scène; Falchieri, régisseur général parlant au public; Léon Herbaut, deuxième régisseur; Saracco, maître de ballet; Duchamp, régisseur du ballet; Louis Maes, Triaille et Carpay, pianistes-accompagnateurs; Devries, souffleur; Fiévet, bibliothécaire; Bullens, chef de la comptabilité; Charles Lombaerts, machiniste en chef; Feignaert, costumier; Bardin, coiffeur; Colle, armurier; Jean Cloetens, préposé à la location, contrôleur en chef; Maillard fils, percepteur de l'abonnement; Lynen et Devis, peintres-décorateurs.

Ténors : MM. Tournié, Engel, Gandubert, Boon, Nerval, Seuille.

Barytons : MM. Séguin, Renaud, Rouyer.

Basses : MM. Vinche, Isnardon, Chappuis, Frankin, Potter.

Chanteuses : Mmes Litvinne, Martini, Léria, Storell, Landouzy, Haussmann, Van Besten, Angèle Legault, Walter, Gandubert.

Danseurs : MM. Saracco, Duchamp, Desmet, De Ridder.

Danseuses : Mmes Adelina Rossi, Térésa Magliani, Emilia Righettini, Enrichetta Richettini, Zuccoli.

Huit coryphées, trente-deux danseuses, douze danseurs.

RÉSUMÉ 1886-87.

	Nombre d'actes.	Date de la première représentation.	Nombre de représentations pour l'année
Zampa	3 a. 4 t.		3
L'Africaine	5 a.		6
Mireille	3 a. 4 t.		11
Maître Pathelin	1 a.		14
Le Châlet	1 a.		4
Robert le Diable	5 a.		8
La Favorite	4 a.		6
La Traviata	4 a.		2
La Fille du régiment	2 a.		5
Le Prophète	4 a. 10 t.		10
Carmen	4 a.		11
Hérodiade	4 a. 7 t.		7
Les Dragons de Villars	3 a.		5
Le Pardon de Ploërmel	3 a. 4 t.		2
Le Farfadet	1 a.		5
Lakmé	3 a.	29 nov.	29
Le Toréador	2 a.		2
Myosotis	1 a.		15
La Juive	4 a. 5 t.		8
Sigurd	4 a. 10 t.		7
L'Amour médecin	3 a.	19 nov.	13
Les Contes d'Hoffmann	3 a. 5 t.	28 janv.	14
Les Rendez-vous bourgeois	1 a.		14
La Muette de Portici	5 a.		3
Le Lion amoureux	1 a.		6
Le Médecin malgré lui	3 a.		2
Faust	5 a.		4
La Valkyrie	3 a.	9 mars	23
Luciede Lammermoor	4 a.		1
La Somnambule	3 a.		1
Le Barbier de Séville	4 a.		1
(*Francillon*)	4 a.		2

M. F. W. R.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

SALON DE BRUXELLES

(*A la diable*)

Et maintenant, ne tapons pas.

Depuis les *XX*, voici la première exposition qui vaille — à Bruxelles. Beaucoup d'horreurs, assurément, mais beaucoup de choses qui arrêtent et qui enthousiasment. Pas une salle qui n'ait son clou, son œuvre — et nous devons l'avouer, le jury n'a pas été malhabile bien que Me Picard en fût.

C'est avec une douce joie que nous avons retrouvé nos anciennes admirations et avec une mauvaise gaieté que nous avons aiguisé nos antipathies contre les traditionnelles bêtes noires. Celles-ci sont nombreuses, n'en parlons guère.

A la queue leu leu du catalogue, nous pouvons noter alphabétiquement bien des noms et bien des œuvres — dût-on conspuer nos indulgences.

ABRY. — Général Van der Smissen à cheval — ton neutre — allure bien fichue — crâne — mérite médaille d'encouragement.

ANGENOT. — Roses trémières et très mièvres.

ARTAN. — La mer, la grande et furieuse mer, avec des tons de boue — des accents de fureur — des hurlements de vagues — la mer d'Artan — qui engueule Musin, fait pâlir Francia et rend Claeys verdâtre. *Well roared!*

BEERNAERT (Mlle). — Un amendement de paysage.

BELLIS. — *Nature morte.* — Je te crois — des huîtres qui ont vu Cléopâtre.

BÉRAUD. — *Au palais* — très fort (à Paris).

BINJÉ. — Exquis — très exquis — travail — a pas l'air — mais tout de même.

BOUY. — *Portrait de Mme V.* Si cette Mme V. existe, son adresse, ô Pranzini !

CARRIÈRE. — *Portrait de Devillez*, le sculpteur de la *Salomé* d'il y a trois ans. — Portrait vivant, parisien — allure — va bene.

CLUYSENAAR. — Liberté, éga..... non, ça dure trop longtemps.

COLLART, MARIE. — A genoux.

D'ANETHAN, ALIX. — A la lettre A, s'il vous plaît, M. le catalogue. Voilà venir l'Aristocratie.

DE BRAEKELEER. — *La partie de cartes.* Gagnée.

DE UHDE. — *La Sainte Cène.* — Credo.

DE VRIENDT. — Jésus-Christ. (Voir *La Terre* et Armand Silvestre.)

DIERICKX. — *Résurrection de Lazare.* Il était si avancé que cela !

FANTIN-LATOUR. — *Autour du piano...* Il y a Chabrier qui pose. Piano admirablement traité : on ne l'entend pas.

FRÉDÉRIC, LÉON. — Le plus beau jeune du Salon.

GERVEX. — *Avant l'opération.* La pince-Péan se vend 1 fr. 75 chez Collin, 6, rue de l'Ecole de médecine.

HALKETT. — *Dans la Sapinière.* Elle n'est pas encore morte?

HAMESSE. — (Voir *les fusains.*)

HERBO. — (Voir le suivant.)

HUBERT. — Un gendarme belge.

LEROY SAINT-AUBERT. — *L'Été à Monaco.* — Mettre des verres fumés ou gare l'ophthalmie.

LE MAYEUR. — *Marée montante.* — Monte, marée mayeur.

MARCETTE. — *Le Soir.* Donne-le moi, dis, Alexandre!

MATEJKO. — Ko-ko, ou : *La Peste de Tournai* au beurre d'anchois.

MEUNIER, à Louvain, 55, rue des Récollets. — Ça se voit.

MEUNIER, GEORGETTE. — *La Vie des fleurs.*

Vivez, vivez ma belle!
Vivez, vivez toujours!

OYENS, DAVID et PIERRE. — Eendracht maakt macht!

PEARCE. — Ave, Sancta Genoveva, gratia plena! Bastianus Lepage tecum, mais ceci est rudement mieux.

PORTIELJE. — *En congé!* Eh bien, pourquoi est-il là?

RIBOT. — Goya avait quelque talent.

RINGEL. — Un pastel à l'huile.

ROLL.... Mops.

SICARD. — *Après le duel*. Sujet vraiment original.....

STEVENS. — *Hiver mondain*, tu me fais de la peine.

STOBBAERTS. — Mon vieux Jordaens, tu peux te fouiller. Il ne manque que l'odeur.

TER LINDEN. — *Le Parc*. — C'est là que je voudrais vivre..... (Air connu.) — *La Charmeuse*. Prends garde, Madame, tu faut pas tomber.

VAN BEERS. — Cambronnus — Cambronna — Cambronnum — ou femme.

VAN DEN EEDEN. — Le mot du précédent — M.... M.... M....

VERWÉE. — Et le septième jour il se reposa et ne fit plus rien de propre.

VINCK, LADY GODIVA. — En ce temps-là (XIe siècle), les chevaux blancs étaient bleus, tellement il faisait froid, et les femmes se promenaient tout nues dessus, tellement elles avaient chaud.

WALCKIERS. — *La rue de la Régence* (à Alger).

∴

Ceci est un compte..... rendu comme un mal de mer. Pardon, excuse.

M. W.

31 Août.

MEMENTO

Nous avons la tristesse d'apprendre la mort de madame Belval, née Charon, mère de notre critique musical Henry Maubel décédée subitement à Blankenberghe le 3 septembre 1887.

La Jeune Belgique tout entière s'associe à la douleur de son ami.

***

Nous remercions M. Seumé (Max Sulzberger), le sympathique chroniqueur du *Globe illustré*, des mots aimables qu'il nous consacre et que nous sommes heureux de reproduire pour déplaire à... vous savez, eh ! :

« A différentes reprises j'ai déjà parlé ici de la Jeune Belgique. Le mouvement littéraire qui s'incarne en elle est de ceux qui réclament l'attention et la retiennent. Sans partager ses tendances, sans professer les mêmes sympathies ni les mêmes anthipathies, on peut suivre avec intérêt les travaux d'un groupe qui s'affirme fièrement, plein de confiance en lui-même, en sa jeunesse, en son talent, pour ne pas dire son génie.

« « L'art pour l'art », voilà sa devise, son schibboleth !

« La Jeune Belgique ne l'arbore pas pour servir de pavillon à de la pacotille de contrebande. Elle le prend si bien au sérieux que, loin de se laisser influencer dans ses créations par le goût du jour, elle trouve un hautain plaisir à le contrarier, par la forme et par le fond, à le déconcerter par ses admirations de parti pris, à l'exaspérer par ses allures. En apparence, elle paraît plus enchantée du tolle général, lorsqu'elle prend l'opinion publique au rebours, que des adhésions qu'elle recueille.

« En réalité, les poètes et les prosateurs qui forment ce groupe sont cependant très sensibles à la critique ; leur indifférence à cet égard est feinte. Ce qui le prouve, c'est qu'à chaque attaque ils redoublent de morgue.

« Franchement, je préfère encore ces allures cassantes, à la flexibilité d'échine d'autres qui s'en vont quémandant approbation et éloges de tous côtés et à n'importe quel prix.

« Que de générations de jeunes littérateurs, arrivés plus tard à la renommée et même à la gloire, en ont agi de même en France !

« Encore un groupe littéraire belge qui écrit en français se trouve-t-il dans des conditions bien plus défavorables que leurs congénères parisiens. Les Belges ne peuvent se défendre de l'influence de l'école française, à laquelle ils se rattachent forcément, et cependant ils tiennent à s'affirmer, non seulement individuellement, mais comme groupe.

« De là leur recherche du difficile et du compliqué. Ils n'entendent pas se servir d'une langue toute faite. Ils la creusent, ils la martèlent, ils la tourmentent. Entre deux synonymes, leur préférence est acquise d'avance à l'expression la moins usitée. Ils ont même l'ambition d'enrichir, de ci, de là, la langue par quelques heureuses trouvailles ou de bizarres exhumations.

« Les conceptions et l'exécution se ressentent de cette espèce de tension continue. Ne leur demandez pas la tendresse, l'abandon, la grâce ou l'expression nerveuse et égale. Ni de la vie, ni de l'art, ils ne prennent le côté riant.

« Moins encore goûtent-ils le romantisme. Leurs œuvres reflètent plutôt l'esprit moderne positif. Aucun d'eux ne se laisse aller à la dérive de ses rêves, si tant est qu'ils en aient. Tout est voulu, le persiflage aimable, le rire de M. Max Waller, l'ironie froide de M. Giraud et la vigueur parfois brutale de M. Georges Eekhoud. Ce dernier vient de faire paraître un volume de *Nouvelles Kermesses* qui affirme sa manière de penser, de composer et d'écrire avec une plus grande autorité que ses volumes précédents.

« Avec moins d'effort, son individualité s'en dégage plus aisément.

« Son originalité, il la doit au petit coin de terre où il est né. La Campine, avec ses bruyères, ses ciels brumeux ou fulgurants, avec ses rudes paysans, ses mœurs brutales tempérées par une honnêteté native, lui ont laissé dans l'esprit un mirage ineffaçable. Il en parle avec la passion éloquente d'un amoureux et une émotion de sincérité communicative. Qu'il aborde dans ces récits et contes le côté légendaire comme dans *Marinus;* qu'il touche au surnaturel en racontant le *Cœur de Tony Wandel* ou la *Fin de Bats;* qu'il déroule dans un tableau où Teniers et Van Ostade paraissent avoir tenu tour à tour le pinceau (nos écrivains flamands seront toujours quelque peu peintres), *la Fête de Saint Pierre et Paul* — le jour où, dans la Campine les maîtres recouvrent la liberté de remplacer leurs serviteurs, de même que ceux-ci peuvent changer de patron, — il n'est jamais plus plastique dans l'expression, plus haut en ton, plus heureux dans la description à laquelle l'action sert de prétexte, que lorsqu'il parle de cette terre si pauvre et cependant si chaudement aimée par lui. »

***

Nous donnerons dans notre prochain numéro une étude de M. Iwan Gilkin sur Jules Laforgue, le beau poète qui vient de disparaître.

Voici ce que dit de lui Jean Lorrain dans *l'Événement :*

« M. Jules Laforgue est mort de désespoir et de la misère incurable des incompris et des talents reniés : lecteur de l'impératrice Augusta à Berlin, puis entré quelque temps au *Figaro* sous la protection de M. Marcade, Jules Laforgue est un des plus délicieux fantaisistes, sinon le dernier des lunatiques éclos sous la dangereuse et cependant séduisante influence des Charles Baudelaire, Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. Pauvre Jules Laforgue, tous les délicats connaissent ses *Complaintes à Notre-Dame la Lune*, éditées chez Vanier; il publia de curieux vers dans la *Vogue*, une revue de jeunes, morte depuis, de Moréas, et la *Revue indépendante* insérait de lui, en avril dernier, une pièce intitulée : *Pan et la Syrinx*, qui fut un vrai régal de lettrés. C'était à la fois fou et profond, érudit et fantasque; il y avait chez le pauvre mort d'hier des trouvailles de mots absolument exquises, désopilantes d'inattendu et de justesse, un modernisme d'anglomane et des drôleries d'opérette d'Hervé.

« Jules Laforgue était aimé de tous ceux qui l'ont approché et particulièrement lié avec M. Paul Bourget, un ami de plus de quinze ans qui, nous assure-t-on, devant la situation précaire du mort et de sa veuve, a tenu à faire les frais de l'inhumation, et vient de revenir d'Oxford pour conduire le deuil. »

***

Une petite revue belge appelle la polémique de l'Anthologie une *question de ménage*. Voilà qui est assez facétieux. Quel ménage? Le ménage littéraire? Alors, soit; mais il nous semble que l'on pourrait bien s'unir pour le défendre, et que même les petites revues nouvelles, alertes et jeunes auraient leur mot efficace à dire.

Est-ce la présence du Copurchic-Vlan-Ah-Pierre-M. Olin, dit La Forge Cadet-Roussel qui paralyse les plumes et sauvegarde la vénération envers l'oncle du jeune homme?

***

Notre confrère, M. Georges Verdavaine, vient de faire paraître une plaquette intitulée : *Jef Lambeaux*.

C'est une étude biographique sur l'auteur de la fontaine inaugurée récemment, à Anvers.

La note enthousiaste domine, mais l'étude sur les travaux du sculpteur anversois est faite avec science et écrite d'une plume alerte.

***

Le quatrième volume de l'*Almanach de l'Université de Gand* paraîtra au mois de janvier prochain. Les étudiants belges et étrangers sont appelés à y collaborer; leurs articles seront examinés par le comité de publication et insérés, s'il y a lieu.

Les manuscrits doivent être adressés,

avant le 10 novembre, au Secrétaire, M. Paul Bergmans, rue Guinard, 18, Gand.

***

Vient de paraître une excellente étude de M. Léon Lequime sur Millet. C'est consciencieux, presque toujours juste et ramené au point d'où les enthousiasmes excessifs avaient fait dévier les critiques.

***

A propos des œuvres posthumes de Baudelaire, voici les renversantes énormités que perpètre *La Société nouvelle :*

« Et, en somme, il faut avoir le courage de le dire : il fut l'admirable artiste des *Fleurs du mal* et des *Paradis artificiels, il reste un prodigieux ouvrier, mais un ouvrier.* En présence de cette vaste intelligence, on peut l'écrire. *Cette existence fut un avortement.* Dans cette lutte perpétuelle, dans ce combat sans trève contre notre monde maudit, il l'avoue lui-même, il n'eut pas la charité. L'amour de l'humanité, flambeau qui conduit dans les régions de la vérité suprême, lui manqua. Et cette humanité lui devint ennemie.

« Tout naturellement, en présence de l'immense bêtise des hommes de notre temps, une vanité énorme doit s'emparer de celui qui est assez grand pour voir par dessus les têtes. Baudelaire poussa l'orgueil jusqu'à la folie. Dans tous ses livres, si parfaits sous certains côtés, une note ne vibre point : l'amour.

« Qu'importe, son œuvre restera debout, surtout parce qu'il répond admirablement aux aspirations de la race présente. Race énervée qui n'a point le courage de chercher, qui, l'âme fatiguée, se contente d'une négation.

« Génération d'ouvriers, point de maître. Ecrivains de la sensation du mot, non chercheur de vérité.

« Notre temps ne sait plus aimer, reste muet devant les grands problèmes et les esprits supérieurs comme Baudelaire ; l'intelligence traversée par un vent de folie, s'arrête en un mysticisme catholique qu'eux-mêmes savent stérile et qui porte en lui la mort de l'art. »

! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !

***

A lire dans la revue pédagogique *L'Ecole communale*, une étude très nourrie de M. Oscar Colson sur *Théophraste Renaudot*, le premier journaliste français.

***

Les auteurs de l'incendie de l'*Hertogenwald* sont enfin connus. Ils ne sont qu'un. Le coupable est, nous assure-t-on, M. Paul Wauwermans avocat à la cour d'appel. Il sera défendu par Me Edm. P., le jurisconsulte bien connu.

***

Cy une drôlerie bien française extirpée du *Gaulois :*

« On peut dire, en somme, que le naturalisme n'a guère compris dans ses rangs que M. Zola tout seul. Le grand succès arriva, l'âge d'or du naturalisme. M. Zola conclut alliance avec Goncourt et Daudet ; et ainsi fut formé le triumvirat des romanciers à fort tirage de la librairie Charpentier.

« On fit des avances aux jeunes talents pour les enrégimenter ; ceux-ci se dérobèrent. Bourget et Mirbeau repoussèrent les avances.

« Seuls arrivèrent autour du pontife du naturalisme des jeunes gens dont quelques-uns avaient de la valeur, mais sans grand éclat ; tel M. Gustave Geffroy. Les *Jeunes Belgique* marchèrent comme un seul homme derrière Camille Lemonnier, qui mélangeait l'imitation de Zola avec l'imitation de Cladel. *Depuis, les Belges ont déserté pour suivre Mallarmé.* »

Voilà des choses que nous ignorions. C'est beau l'histoire.

***

Une petite manifestation bien amusante a eu lieu récemment à propos de *La Terre* d'Emile Zola, auteurs : un groupe de jeunes écrivains, parmi lesquels Bonnetain, l'auteur de *Charlot s'amuse...* Une pudeur subite a saisi ces Messieurs et ils ont en

bloc déclaré *urbi et orbi* qu'ils ne pouvaient approuver *La Terre*... et qu'ils mettaient Zola à l'index. C'est une des choses les plus burlesques qu'aura vu l'Histoire des Lettres. Médan s'en esbaudit depuis un mois.

***

De la Protection des Œuvres de la Pensée, par Victor Janlet, avocat. — Première partie : Architecture, Bruxelles, Moens.

M. l'avocat Janlet qui, depuis longtemps déjà, étudie spécialement la matière si intéressante et si diverse de la propriété artistique et littéraire, vient d'ouvrir la série des études doctrinales sur la loi nouvelle du 22 mars 1886 par un travail de longue haleine : il comprendra huit volumes, consacrés chacun à l'une des branches du domaine de l'art. Le premier, récemment paru, traite des dessins et conceptions d'architecture. C'est du moins ce que dit le titre. En réalité, on y trouve non seulement tout ce qui concerne l'architecture, mais les solutions de multiples questions relatives à la musique, à la littérature, à la peinture, etc. Cet inconvénient n'en est pas un pour le simple curieux, à qui il procure l'agrément d'une lecture plus variée; et il est atténué, pour l'homme de cabinet, par l'addition d'une table des matières très développée.

M. Janlet évite de se lancer dans la métaphysique du droit comme dans l'invention de cas imaginaires. Le noyau de son livre, ce sont les principaux jugements et arrêts intervenus sur la matière en France et en Belgique, qu'il rapporte en les entourant d'un sobre commentaire toujours puisé dans les principes généraux.

A lire aussi l'introduction historique, illustrée de faits typiques habilement choisis, et le chapitre de tête où M. Janlet, qui est un convaincu, plaide vaillamment, contre d'éminents jurisconsultes, la thèse de la propriété absolue en matière intellectuelle.

L'éditeur Moens a fait à ce volume une toilette pleine de goût, digne du caractère artistique du sujet qu'il traite.

***

L'Odéon de Paris a du pain sur la planche, à en juger par la liste des pièces qu'on annonce pour être jouées dans le courant de l'année 1887-1888 :

Shylock ou le marchand de Venise, adaptation en vers, par M. Gaston de Raimes; *Vera*, comédie en trois actes et en prose, de M. Henri Amic; le *Ruffian*, trois actes en vers, de MM. Gulard et Palefroi; la *Marchande de sourires*, drame japonais en cinq actes, en prose, Mme Judith Gautier; *Crime et Châtiment*, drame en quatre actes et sept tableaux, en prose, de MM. Hugues le Roux et Paul Ginisty, tiré du roman russe de Dostoïevsky; *Beaucoup de bruit pour rien*, traduction de Shakespeare, par M. L. Legendre; *Pauline Berthier*, quatre actes en prose, de M. Armand Dartois; le *Marquis Papillon*, trois actes en vers, de M. L. Boniface; le *Petit-Fils*, drame, de M. Jules de Marthold; trois pièces en un acte : *Marie*, de M. Porto-Riche; l'*Agneau sans tache*, de MM. Aderer et Ephraïm, et *Jacques Damour*, de M. Léon Hennique; le *Justicier*, drame en cinq actes, en vers, de M. François Coppée.

Enfin, on parle d'un *Capitaine Fracasse*, de M. Emile Bergerat; d'une *Germinie Lacerteux*, de M. Ed. de Goncourt; d'un *Vercingétorix*, de M. Cottinet, et d'une pièce inédite, *Nanon*, récemment découverte dans les papiers de Georges Sand.

***

Le théâtre du Parc inaugurera sa saison le 15 septembre. Le spectacle d'ouverture sera composé du *Testament de César Girodot* pour la rentrée de MM. Lortheur, Garnier et Bahier, les trois comiques aimés de la maison, et de *Geneviève*, un acte de Scribe, qui servira de début à Mlle Meuris, 1er prix du Conservatoire de Bruxelles; à ce spectacle succédera *Célimare le bien-aimé*, de Labiche, et *les Effrontés*, d'Emile Augier, pour les débuts de Mlle Faustine Chartier. Immédiatement après viendra *Ma gouvernante*, trois actes nouveaux, de M. Bisson, l'heureux auteur du *Député de*

Bombignac, du *Conseil judiciaire*, etc., etc. Enfin, *Durand et Durand*, le grand succès actuel du Palais-Royal, trois actes très drôles de MM. Valabrègue et Ordonneau.

***

On a inauguré, le 26 juillet, à Rouen, la statue d'Armand Carrel.

On sait qu'il trouva la mort dans un duel avec M. Emile de Girardin.

Une polémique s'était engagée entre *le Temps, le Bon Sens* et *le National*, d'une part, et *la Presse*, journal de M. Emile de Girardin, d'autre part. La querelle, causée par des motifs d'ordre secondaire, se termina par une rencontre, qui eut lieu à Vincennes.

Le National du 26 juillet 1836 fait le récit suivant de cette rencontre dans laquelle Carrel trouva la mort :

« L'explication directe qui avait eu lieu entre M. Carrel et M. de Girardin ne laissait malheureusement rien à faire aux témoins de M. Carrel pour amener une conciliation. Arrivé sur le terrain, M. Carrel s'avança vers M. de Girardin et lui dit :

« — Eh bien! Monsieur, vous m'avez menacé d'une biographie; la chance des armes peut tourner contre moi; cette biographie, vous la ferez alors, monsieur; mais dans ma vie privée et dans ma vie politique, si vous la faites loyalement, vous ne trouverez rien qui ne soit honorable, n'est-ce pas, Monsieur?

« — Oui, Monsieur, répondit M. de Girardin.

« Il avait été décidé par les témoins que les combattants seraient placés à quarante pas et qu'ils pourraient faire dix pas chacun. M. Carrel franchit la distance d'un pas ferme et rapide, tira sur M. de Girardin, qui n'avait encore fait que trois pas environ en ajustant.

« La détonation des deux armes fut presque simultanée; cependant M. Carrel avait tiré le premier. M. de Girardin s'écria :

« — Je suis touché à la cuisse! et fit feu.

« — Et moi à l'aîne! dit M. Carrel, après avoir essuyé le feu de son adversaire.

« Il eut encore la force d'aller s'asseoir sur un tertre, au bord de l'eau. Les témoins et un ami, le docteur Marx, coururent à lui; M. Persat fondait en larmes.

« — Ne pleurez pas, mon bon Persat, lui dit M. Carrel, voilà une balle qui vous acquitte, faisant allusion au procès du *National* qui devait avoir lieu le lendemain.

« Après lui avoir donné les premiers soins, ses amis le prirent dans leurs bras pour le transporter à Saint-Mandé. En passant auprès de M. de Girardin, M. Carrel voulut s'arrêter :

« — Souffrez-vous, Monsieur de Girardin?

« — Je désire que vous ne souffriez pas plus que moi.

« — Adieu, Monsieur, je ne vous en veux pas.

« Près de la porte du bois, on rencontra un vieux militaire. M. Carrel lui dit :

« — Vous avez servi. Avez-vous été quelquefois blessé au ventre?

« — Non, Monsieur, seulement au bras et à la jambe; mais j'ai vu plusieurs camarades blessés au ventre qui en sont revenus.

« — Triste blessure que celle-là!

« Dès qu'il fut couché, Carrel fit à ses amis ses dernières recommandations : « Point de prêtre, point d'église! » Peu de temps après, songeant à la cause de son combat et de sa blessure, il dit : « Le porte-drapeau du régiment est toujours le plus exposé; du reste, j'ai fait mon devoir! »

« Lorsqu'on se fut assuré que la vessie n'était pas atteinte, on lui fit remarquer cette circonstance favorable. « Oui, dit-il, c'est la péritonite que j'ai à craindre ».

Le lendemain, il était mort.

Les funérailles de Carrel furent splendides. M. de Girardin lui-même y assista, et jura sur la tombe de son adversaire de ne plus jamais se battre. Il se tint parole.

Nous publierons dans notre prochain numéro : 1° une étude de M. Iwan Gilkin sur *Jules Laforgue*; 2° une étude de M. Max Waller sur *Le Salon de Bruxelles*; 3° une *Lettre fantaisiste* de M. Albert Giraud; 4° une *Chronique rimée* de Siebel; 5° une *Chronique théâtrale* sur la Monnaie et l'Alhambra; 6° des vers de MM. Severin, Montenaecken et Valère Gille.

LA MÈRE DE D'JEAN

(CROQUIS D'APRÈS NATURE).

Elle s'appelait Irma.

Enfantée en un jour de débauche, sa mère l'ayant jetée dans un coin quelconque comme un paquet gênant dont on se débarrasse; celui qui était son père ne se doutant certes pas de cette paternité; elle grandit au hasard comme une plante sauvage dont elle avait la vigueur et la grâce étrange.

On la recueillait de ci, de là — parfois, pas toujours.

Elle dormait dans les granges, sur un peu de paille, ou dans des tas de foin, lorsque le valet de ferme la trouvait jolie.

Un jour ils se mirent à plusieurs pour lui faire boire du genièvre, et lorsqu'elle fut grise ils la jetèrent sur la grand'route. Elle avait treize ans.

Vagabonde, elle fut conduite au dépôt de mendicité de Hoogstraeten et, lâchée dans la vie à vingt ans, sans un sou, sans protection, fainéante et vicieuse, elle roula dans les pires débauches.

Elle était belle réellement, comme une fille de race, avec sa taille si souple et longue, son visage un peu olivâtre coupé de lèvres fleuries, ses

yeux noirs et sa chevelure bleutée. Lorsqu'elle riait, ses dents pointues semblaient vouloir mordre et dans ses yeux passaient des lueurs fauves.

Elle était incapable de pitié ou de bonté si ce n'est à l'égard des enfants. Le fils tuant le père; la femme assassinant le mari aidé de l'amant; le frère violant la sœur, étaient, à ses yeux, méfaits de peu d'importance, mais l'infanticide! l'infanticide, seul, la jetait dans des colères terribles; l'indignation faisait frémir ses lèvres et mettait dans son regard une expression de folle ou de méchante bête traquée.

Huit années elle mena cette misérable vie, lorsqu'un jour elle s'aperçut qu'elle était grosse. Ce fut une immense joie — car ç'avait toujours été son secret espoir, ce désir de maternité — et lorsqu'elle sentit le premier tressaillement de son « p'tit », qu'elle se sentit revivre dans ses entrailles, elle eut horreur, dégoût, de ses débauches, voulant perdre jusqu'au souvenir de toute cette boue dans laquelle elle avait vécu.

Elle possédait des économies, de quoi acheter une maisonnette et un coin de terre à la campagne. Et puis elle travaillerait. Vite, elle quitta Marchiennes et ses visages trop connus, et, cherchant un refuge au village, choisit le Tilleul à cause de sa situation hygiénique au milieu des bois et des vergers, sur un plateau élevé — car elle tenait à ce que le p'tit vînt au monde dans un air vif et pur.

II

Quelques mois plus tard, Irma était installée dans sa maison, soignant ses bêtes, cultivant son jardin, adorant son fils qui l'avait rajeunie, embellie, sanctifiée. La venue de ce petit être pur semblait avoir lavé la femme des souillures anciennes : d'une *fille*, il avait fait une mère dévouée, aimante, capable de ressentir la douceur infinie des joies de la maternité, — ivre de bonheur, heureuse à en pleurer,

Lorsqu'elle voyait son fils lui sourire, lui tendre les bras, ou se démener dans sa couche en découvrant ses petites jambes roses, elle mordait dans le berceau afin d'échapper à la tentation qui la tenait de planter ses dents dans cette chair satinée et ferme.

Puis, soudain, cette grande joie tombait. Le visage de la mère devenait sombre et de grosses larmes roulaient sur le nourrisson qui tétait tout en pétrissant de ses menottes le robuste sein qui l'allaitait. C'est qu'elle songeait que son fils n'avait pas de père; qu'il n'aurait pas de nom, sa mère elle-même n'en ayant pas; qu'il souffrirait toute sa vie d'être le fils d'une gueuse et qu'elle n'y pourrait rien! Que tout son amour, son abnégation et son dévouement n'y pourraient rien!...

Oh! combien elle maudissait sa vie de débauche et celle qui, l'ayant enfantée, l'avait rejetée ainsi loin d'elle — pauvre petite épave sur les flots mouvants et traîtres de la vie.

Les larmes coulaient toujours en pluie chaude sur le front de l'enfant. Etonné, il lâchait le sein et regardait sa mère, la bouche entr'ouverte, une goutte de lait sur ses lèvres de roses. Il souriait, montrant ses gencives blanches à cause de la dentition, souriait plus fort, puis, semblant renoncer à comprendre, se remettait goulument à boire à la source maternelle. Alors la douleur d'Irma se fondait dans un grand élan de tendresse, et serrant son fils dans ses bras, le couvrant de baisers fous :

— Oh! murmurait-elle, oh! d'je vos voirai toudi si volti e'm bia p'tit éfant! Toudi si volti, si volti!...

Elle espérait, par l'intensité de son amour, inspirer à son fils une si réelle tendresse, que jamais il ne songerait à lui reprocher sa naissance illégitime.

Cette affection tant désirée, d'Jean la ressentit pour sa mère. Ce fils de coureuse devint un être absolument bon, honnête et vaillant. Physiquement il ressemblait à Irma, avec, en plus, une expression de douceur profonde.

Au milieu de son bonheur, Irma était en proie à de cruels accès de mélancolie. Son fils l'aimait, petit enfant, et elle sentait bien que, grand, elle aurait son cœur aussi. Mais il souffrirait plus tard. On ricanerait en lui parlant de sa mère, et ce serait — accolé à des épithètes ordurières — qu'on prononcerait son nom devant d'Jean, devant son fils! Et quand il serait un homme, qu'il voudrait se marier — oh! avec une honnête fille, elle y tenait — ne serait-il pas repoussé, lui le bâtard, lui le maudit... lui le pauvre cher garçon innocent de tout crime, flétri avant de naître?

Et elle se remettait à chercher le nom de ce père, à le chercher avec rage, avec furie, avec désespoir, et cela le jour, la nuit, se meurtrissant les chairs, pleurant, priant, le cerveau traversé des lueurs de la folie.

Parfois, brûlée par la fièvre, elle se levait de sa couche, et, dans les ténèbres, descendait en courant la pente des vergers, arrivait au cimetière, se promenait parmi les morts, entre les croix penchées, les fosses entr'ouvertes, les pierres vermoulues. Elle promettait des messes à ceux de ces disparus brûlant en purgatoire; la Vierge aurait une belle robe brodée, le petit Jésus une couronne à feuilles d'argent.

Elle fit des pèlerinages à Lobbes, à Thuin, un peu partout, brûlant des cierges, jetant des gros sous dans tous les troncs, implorant toujours le ciel qui semblait rester sourd à ses prières. Bientôt elle crut cependant qu'il s'était laissé toucher.

III

Irma, depuis bientôt trois ans qu'elle habitait le Tilleul, vivait complètement retirée, ne se permettant même jamais les petites jaseries, entre voisines, sur le pas de la porte. Sa maison était située un peu en recul du « Grand Chemin » en face du Bois du Prince. Le propriétaire de ce bois permet aux pauvres gens d'aller y ramasser les feuilles mortes, et la commune y a le droit de pâture.

Irma, aussi, menait sa vache brouter sous les grands arbres, suivie de son p'tit d'Jean. Elle s'asseyait au pied d'un chêne et tricotait; l'enfant cueillait des fleurs, des fraises ou des myrtilles, selon la saison; la vache paissait tranquillement, reniflant dans l'herbe, agitant à chaque mouvement la clochette au ton fêlé qui pendait à son cou, battant de sa longue queue son flanc arrondi.

Un ouvrier mineur qui, depuis longtemps, avait remarqué Irma, la rencontra fréquemment au bois, qu'il traversait en revenant de sa besogne. Un jour il lui adressa la parole et fut fort mal reçu — les hommes maintenant lui faisaient horreur.

Se voyant repoussé, Charles lança le mot magique de mariage. Irma tressaillit, entrevoyant déjà la réhabilitation pour elle, et, pour son fils, un nom. Un nom! il aurait un nom son p'tit d'Jean. Mais avec la réflexion tomba sa folle joie, car ce nom, son fils ne pourrait le porter, à moins que...

Charles, semblant deviner les pensées qui l'agitaient, lui proposa de reconnaître l'enfant. Elle ne put, comme ça d'un coup, croire à tant de bonheur et elle restait muette, hébétée, un peu tremblante.

L'autre se méprit à ce silence :

— Vo n'volez nin? interrogea-t-il?

— Oï, cria-t-elle. le prenant à bras le corps, oï d'je veux et bin volti!

Irma, trop confiante, accepta le « mariage des oiseaux » selon la jolie et expressive locution du pays, et — deux années plus tard — la situation n'avait pas changé, Charles retardant toujours, pour des motifs futiles, l'époque du mariage.

IV

Charles avait pour ami un ancien lamineur, devenu chiffonnier et marchand de peaux de lapin. C'était un brave garçon, pas bien malin, travailleur, ne fêtant guère la Saint-Lundi.

Lorsque Charles et Irma allaient à la ducasse, c'était lui, Joseph, qui

tenait le p'tit d'Jean pendant la danse et, la fête terminée, rapportait dans ses bras l'enfant endormi : c'était sa façon de faire la cour à Irma dont il était fort épris.

Charles tomba gravement malade ; Irma et Joseph le soignèrent avec un dévouement de tous les instants. La maladie fut longue, plus longue encore la convalescence et, lorsque vint la guérison, les deux gardes-malades, timides, s'embrouillant en des circonlocutions pénibles, avouèrent à Charles qu'ils s'aimaient et avaient l'intention de se marier. Ils redoutaient une colère terrible, des reproches, des menaces ; il n'en fut rien. Charles leur confessa que, lui aussi, avait en vue depuis quelque temps déjà, une jeune fille qui lui plaisait fort ; qu'il n'aurait jamais osé parler de cela à Irma lui ayant promis le mariage ; mais que, puisqu'ils avaient pris les devants, il ne restait plus qu'à aller « bouaire eunne gotte » sur la bonne nouvelle.

Les bans furent publiés et les deux couples décidèrent de se marier le même jour, afin de partager les frais du repas de noce.

V

Par une belle gelée, sous les rayons blancs d'un soleil hivernal, la noce descendit, deux par deux, le petit sentier zigzaguant au travers des vergers.

Les pommiers tendaient leurs branches noires, et la gelée, qui, la nuit, avait couvert d'un voile raide les longues bandes de prairies, fondait doucement, laissant aux brins d'herbe des points scintillants et joyeux.

Irma, de la main gauche, conduisait le p'tit d'Jean qui bientôt aurait un nom, le pauvret ; de la droite elle serrait, avec conviction, un bouquet de fleurs d'oranger — bouquet absolument pareil à celui de l'autre fiancée, grosse de six mois celle-là. Les femmes avaient remonté leur robe et leur jupon blanc qui faisaient un gros bourrelet autour de leurs hanches : elles semblaient de larges cloches mises en branle.

Les hommes — dont les redingotes étaient trop courtes de la taille et des manches et étriquées de carrure ; dont les pantalons, semblant taillés dans du bois, faisaient de grands plis durs le long des cuisses — marchaient en écartant les jambes, l'air empesé et bête avec leur haute casquette de soie penchée sur l'oreille gauche.

Le mariage civil était accompli : le p'tit d'Jean avait un nom, et sa mère s'appelait Madame. Irma était heureuse à en avoir l'esprit troublé, disant *m'homme* à Charles, et Charles à Joseph, embrassant son fils à pleines lèvres, lui faisant répéter sans cesse « *e'm papa* ».

La maison d'Irma étant la plus spacieuse, c'est chez elle que se fit la noce — un Balthazar! On y mangea de la soupe aux oignons, du lapin domestique, des boudins noirs et de la tarte au sucre trempée dans du café.

Tout le repas fut plein de cordialité jusqu'aux tartes au sucre et au café, inclusivement, auxquels succéda la liqueur qui mit le feu aux poudres.

Les hommes s'animèrent. Les femmes se disputèrent. Marie traita Irma de « garce », et Irma lui répliqua par une gifle qui claqua comme un coup de fouet.

Alors les maris se rossèrent d'importance, jusqu'à ce que Charles se redressât la figure ruisselante de sang. — Joseph lui avait à moitié écrasé le nez et cela calma l'ardeur des combattants. Les femmes soignèrent Charles avec tendresse, l'une parce qu'il avait été son amant, l'autre parce qu'il était son mari. Puis, l'émotion calmée, Joseph proposa une tournée de genièvre, afin d'effacer jusqu'au souvenir de ces regrettables vivacités.

La proposition fut acceptée. L'on se rendit au cabaret et, le soir venu, les deux couples et les convives se couchèrent ivres-morts. Jamais noce ne fut mieux réussie.

— Qu'on d'â yeû du plaîgi! disaient-ils en s'éveillant le lendemain; nom de Diom qu'on d'â yeû du plaîgi; jamais!...

VI

Joseph n'eut pas à se repentir d'avoir pris Irma pour femme, car elle lui fut une compagne dévouée, fidèle et laborieuse. Lui, en route une grande partie de la journée avec sa charrette à trois chiens, rentrait le soir, exténué, ramenant un monceau de vieux chiffons, une nuée de peaux de lapins, et parfois de vieux habits. Son commerce marchait.

La femme tenait bien la maison, soignait les bêtes et son jardin, entretenait les hardes du ménage, réservait à son mari un bon morceau à se mettre sous la dent lorsqu'il rentrait. Elle « voyait volti s'n'homme » parce qu'il aimait beaucoup le p'tit d'Jean qui le lui rendait bien.

C'était un si brave enfant que ce p'tit d'Jean. Quand approchait l'heure à laquelle rentrait son père, lui sortait afin de le voir venir de loin. Lorsqu'il l'apercevait, il courait à sa rencontre, et après l'avoir embrassé, se mettait à côté des chiens; les conduisant, les excitant de sa pauvre petite voix, faisant claquer sa langue; rentrés à la maison, il dételait les bêtes, leur donnait à boire et à manger, les menait au chenil, puis rejoignait ses parents auxquels il contait des histoires de mioche drôlet et qui faisaient toujours rire aux larmes Irma et Joseph.

A quatorze ans il entra dans un charbonnage. Ce fut une douleur pour Irma, et longtemps elle s'était opposée à voir son fils descendre dans ces immenses fosses noires où le grisou guette constamment, prêt à tuer; où il faut vivre dans une atmosphère lourde, loin de la lumière, presque supprimé du nombre des vivants. Mais Joseph avait tenu bon. Il voulait que d'Jean prît un métier et puisque c'était celui-là que l'enfant choisissait il n'y avait pas à hésiter.

Les sept premiers jours furent durs, à Irma, mais bien plus durs les sept nuits qui suivirent — certaines catégories de mineurs, comme les ouvriers d'usine, ayant alternativement une semaine de travail de nuit et de travail de jour. — Oui, les nuits furent cruelles pour la mère, lorsqu'elle sut, vide, la couche de son d'Jean. Elle ne se disait pas qu'entre ces murs noirs; sous ces galeries basses, resserrées, où il faut ramper; dans cette obscurité profonde, ayant pour tout soleil la lumière de sa lampe, le mineur travaille indistinctement la nuit comme le jour. C'est ce que Joseph et d'Jean lui-même s'efforçaient de lui faire comprendre, ce qu'elle comprenait évidemment, mais son cœur maternel ne pouvait que souffrir, il ne raisonnait pas. Elle adorait son fils, et lui l'aimait tant. Il sentait sa mère — *s'mâmme* — si pleine de profonde tendresse pour lui, de dévouement, d'admiration. Elle, était si fière de son fils, de sa bonté, de son courage, de sa beauté.

— Oh d'Jean, disait-elle, lorsqu'elle le voyait décrassé du poussier de charbon qui lui collait à la peau, qué bia gârçon vo s'ti tod' mînme!

VII

Et toujours le ménage était heureux; les affaires prospéraient; les discussions étaient rares; les gifles plus rares encore.

D'Jean allait sur ses vingt ans. C'était un garçon superbe, aimé de tous, cité comme exemple. Les filles en raffolaient. Les mères jalousaient Irma, et elle, devant ce bonheur trop complet pour être durable, était prise de peur. Son mari et son fils riaient de ses noirs pressentiments, mais ne parvenaient pas à les chasser loin d'elle.

C'était au mois de décembre. Trois heures après midi.

Irma se trouvait dans le petit fournil attenant à sa cuisine, et, avec une grande barre de fer elle attisait le feu du four à cuire le pain. La farine qu'elle était allée chercher au village et que, selon la coutume des paysannes elle avait portée en un sac sur sa tête et ses épaules, l'avait couverte d'une poussière blanche et grasse — ses cheveux noirs en étaient imprégnés, et

aussi sa jaquette de laine grise et son tablier bleu. Ses bras et ses mains étaient mal essuyés de la pâte onctueuse qu'elle avait pétrie.

La porte extérieure faisant face à la porte du fournil, s'ouvrit, et sur le seuil parut une femme couverte de neige. Elle était essoufflée d'avoir couru et dans ses yeux luisait une épouvante.

— D'Jean! cria Irma.

— Oï.

Immobiles, elles se turent. Irma, blanche de farine, éclairée par la flamme vive du four; l'autre, blanche de neige, dans laquelle un soleil d'hiver, l'éclairant de côté, jetait une pluie de petits brillants. Mais la torpeur qui avait paralysé Irma fut courte. Vieillie, la voix changée, pliée en deux comme si un coup de massue lui avait cassé les reins, elle gémit :

— A'll fosse?

— Oï.

— A'll fosse!...

D'un bond elle se redressa, et l'œil injecté, le regard fou :

— Mourt?

— On n' sait nin...

Irma poussa la femme dehors et elles se mirent à courir.

Depuis deux jours il neigeait. Un irradiant soleil courait joyeusement sur les champs. La neige qui les recouvrait était bosselée par les inégalités du terrain et trouée de ci de là par quelques branches sortant drues. Le ciel était gris, coupé de nuages bleuâtres s'étendant en longues bandes minces et comme effilochées.

Les bois, avec leurs arbres majestueux drapés de neige, se déroulaient dans une immuable blancheur; seul, le sommet des hauts chênes apparaissait noir, à côté des verts sapins qui, tout l'hiver, sourient dans le deuil de la nature.

Le charbonnage dans lequel travaillait d'Jean, était situé à Fontaine-l'Évêque, et la silhouette de la petite ville se profilait dans le lointain, vaguement encore. Il faut passer par Landelies pour y arriver, et c'est vers Landelies que couraient les deux femmes. Elles descendaient, glissant à chaque pas, la large descente menant vers la Sambre, sous un vent âpre, piquant, sous le grésil douloureux à la peau comme des coups de bistouri.

Arrivées à la Sambre, les ponts étaient levés.

Un énorme bateau, chargé de charbon recouvert de neige et se dirigeant vers la France, passait lentement, lentement, comme un cortège funèbre, comme les funérailles d'une vierge qui dormirait sous le blanc drap mortuaire qu'aurait tissé pour elle la nature attristée.

La compagne d'Irma voulait attendre que l'on tournât la passerelle, mais l'autre se révolta. Attendre, alors que peut-être se mourait son fils — son fils ! sa joie, son orgueil, sa vie.

— Astinte ! fit-elle, éclatant d'un rire sauvage.

La Sambre canalisée est fort étroite en cet endroit, le bateau était dans l'écluse, Irma sauta sur le bateau, enjamba adroitement la cargaison mouvante, les apparaux glissants, et aborda sur l'autre rive.

Là elle eut le bonheur de rencontrer un marchand de Landelies. Il était dans une petite charrette que tirait une bique efflanquée et se rendait au charbonnage de Fontaine-l'Évêque, à l'endroit même vers lequel tendaient toutes les forces vives d'Irma.

Le marchand lui permit de prendre place à ses côtés. Comme elle montait près de lui, elle aperçut de loin sa compagne lui faisant des gestes désespérés, suppliant qu'elle l'attendît... Elle était exténuée ayant déjà fait plusieurs lieues à pied. Pour toute réponse, Irma arracha le fouet des mains du conducteur et cingla d'un maître coup la pauvre bête, qui se mit à courir comme s'il avait mangé son saoûl : la mère de d'Jean ne voulait pas perdre une seconde, ni ralentir, par une surcharge, l'allure du cheval.

— Astinte ! murmura-t-elle encore.

Le chemin menant de Landelies à Fontaine-l'Évêque est fort accidenté. Les montées et les descentes se succédant presque sans interruption, allongent de beaucoup la route, éreintant rapidement les chevaux, aussi, les charretiers prévoyants descendent-ils de leur charrette durant les montées. Ces retards faisaient mourir Irma : on n'arriverait jamais...

Afin de gagner du temps, elle proposa à l'homme de pousser le véhicule, qu'ainsi le cheval, étant soulagé, cela irait mieux :

— Faites à vosse mode, répondit-il — quant à lui, il ne s'en souciait guère.

Irma donna de si vigoureuses poussées que le cheval prit le petit trot. Alors le charretier réclama : il n'avait pas envie de courir lui... il fallait ralentir un peu...

— Rintrez d'in l' t'charrette, implora la triste martyre, d'je vos pousserai bin étou.

Il remonta.

Pendant tout le trajet Irma prodigua les coups de fouet pendant les descentes et les poussées durant les côtes. Quant au marchand, il se prélassait, les bras croisés, trouvant cet arrangement fort de son goût.

Enfin, ils arrivèrent à Fontaine-l'Evêque.

VIII

Le charbonnage est situé tout près d'une chaussée plantée d'arbres.

De loin, Irma découvrit les groupes animés et les femmes s'abordant en faisant de grands gestes.

— D'Jean ! gémit-elle, sautant de la charrette et courant vers le charbonnage.

Là se trouvaient quantité de femmes. Beaucoup criaient, levant les bras au ciel ou se couvrant la tête de leurs tabliers. D'autres étaient affaissées, accroupies, sanglotant ou silencieuses, les yeux rouges, fixes, regardant dans le vide.

Un coup de grisou — terrible — avait éclaté dans la mine, tuant ou blessant une cinquantaine de travailleurs, hommes, fillettes et gamins.

Depuis l'accident, trois fois le cuffat était remonté, chargé de corps immobiles effroyablement abîmés, et chaque fois avaient éclaté les cris et les sourds gémissements.

Une mère reconnaissant son fils criait :

— E'm gârçon ! – et la malheureuse se jetait sur le corps, espérant le ranimer par ses caresses.

Plus loin c'était une femme retrouvant son mari ; une fiancée mise en présence du cadavre de son amant ; une sœur découvrant son jeune frère, le Benjamin — celui que les grandes sœurs « voyaient si volti ».

Comme Irma arrivait, le cuffat remontait encore. Elle se rua dessus, regardant, palpant chaque cadavre et bousculée par ces autres désespérées qui, elles aussi, voulaient voir.

Mais d'Jean n'y était pas.

Quand le cuffat redescendit, Irma s'élança, voulant aussi descendre, elle, prétendant qu'elle avait bien le droit « d'aller kaire e'ss gârçon ». On la menaça de l'enfermer, et alors, stoïquement, elle attendit.

Elle attendait encore lorsque vint le soir ; elle attendait encore, lorsqu'après une nuit de surhumaines douleurs, vint l'aurore.

La neige tombait toujours.

Les silhouettes apparaissaient blanches et semblaient grandies sous les rayons de la lune entourée d'un halo aux teintes d'argent poli. Les falots et les lanternes jetant sur tout ce monde consterné des lueurs éclatantes ou douces, faisaient courir des ombres gigantesques, fantastiques, autour de ces blanches apparitions.

Vers six heures — alors que se dessinaient vaguement dans le ciel les

premières lignes pâles annonçant le jour — on entendit, partant du puits, la voix du porion, criant :

— C'est les deux dérins.

— Mourts ?

— Oï !

Irma poussa un gémissement, — car jusque-là — et quoique les blessés eussent été remontés les premiers — elle avait espéré que, peut-être, d'Jean avait été oublié parmi les morts.

Le cuffat remonté, elle s'élança, un vague espoir subsistant encore dans le fond de son âme.

Des deux morts, l'un était une fillette blonde et mignonne et l'autre.... l'autre était ce fils tant chéri, qui, en bégayant ses premiers mots, avait fait de sa mère une manière d'honnête femme.

Ce grand garçon, ce « bia d'Jean » dont elle était si fière, c'était donc çà ? ça !... Ce pauvre mutilé dont l'explosion avait emporté les deux jambes ; dont les cheveux et les yeux étaient brûlés ; dont la chair calcinée par places, pendait saignante à d'autres... ça ?...

— Non ! cria la mère martyre ; c'n'est nin d'Jean !

D'Jean — ce débris d'homme qu'animait encore un souffle de vie — se réveilla à la caresse de la voix maternelle. Il tenta d'ouvrir ses pauvres yeux brûlés et murmura dans un soupir :

— Mâmme...

— Oh m'fi !

— Mâmme...

— Oï d'Jean e'm petit ; oï m' n'éfant...

La mère était penchée sur ce fils, sa bouche près de sa bouche, ses yeux près de ses yeux, croyant retenir par l'intensité de son amour, cette âme près de s'envoler. Cela dura deux secondes à peine, puis dans un hoquet d'Jean murmura :

— A 'r-vouair...

Il mourut.

Alors Irma prit dans ses bras ce qui restait de son fils. Sous un ciel gris, lourd comme une voûte de plomb — éclairée par les lueurs mourantes d'un falot — elle contempla longuement ce morceau d'homme, son enfant !... Mais ses forces l'abandonnèrent, et blanche, elle roula dans la blanche neige, serrant toujours dans ses bras cette masse noire et informe, calcinée et saignante, qui résumait tout ce qu'elle avait aimé, et qui emportait son cœur et sa raison.

Lorsque Joseph arriva, Irma ne le reconnut pas, et le pauvre hère, si

heureux la veille, ramena chez lui une folle et un mort — sa femme et son fils.

VIII

La folie d'Irma était douce et très particulière. Elle pleurait parfois, parfois riait, continuait à faire sa besogne, semblait avoir complètement perdu le souvenir de l'événement terrible, et le nom de d'Jean ne fut plus prononcé par elle, mais prise d'un grand besoin de parler, elle adressait de longs discours à ses animaux.

Elle resta ainsi, inoffensive pendant quelques mois, insensible aux injures que lui lançaient les ivrognes, aux pierres que lui jetaient les gamins, aux paroles de pitié que murmuraient les femmes.

Joseph, la voyant si calme, espérait, attendant tout du temps.

Bientôt la crise éclata — violente. C'était au printemps.

La feuillaison avait été très hâtive, suivie de près par la floraison des arbres fruitiers.

La nature, en ce moment-là, avait un aspect étrange, très curieux. Dans les vergers, les pommiers étaient noirs, sans la moindre apparence de feuilles; les cerisiers étaient chargés de fleurs; les poiriers montraient, à côté de blancs pétales, de petites feuilles d'un vert tendre et velouté; dans les prés, les pâquerettes, les anémones et les renoncules couraient, se dressant ou rampant; les taillis déjà feuillus annonçaient le renouveau joyeux de la nature; l'alouette lançait vers les cieux sa joyeuse fanfare de bestiole heureuse, et dessus tout cela, il neigeait — le 20 avril.

Les gazons étaient recouverts de neige, par place, tandis qu'à d'autres se montrait l'herbe et toute la flore des prés; la blancheur de la neige était effacée sur les cerisiers par celle des fleurs et semblait sale, comparée à l'éclat des pétales immaculés; sur les poiriers perçaient, entre ces deux blancs, les feuilles naissantes se racornissant sous le froid et les troncs sombres de tous les autres arbres étaient coupés de longues stries blanches.

Irma, depuis quelques jours, semblait plus nerveuse, beaucoup plus irritable. Lorsqu'elle se leva, ce matin-là, et qu'elle aperçut la neige, elle eut un moment de stupeur. Elle sembla réfléchir profondément, puis, d'un ton lugubre, elle gémit :

— D'Jean! d'Jean!

En chemise, pieds nus, elle s'élança dans la campagne et disparut, alors que Joseph dormait encore.

Elle ne se rappelait que vaguement la mort de son fils, et pourtant elle en voulait à la neige, instinctivement, comme le taureau en veut au rouge.

Pourquoi? Dans son cerveau, l'impression de la nature, toute blanche le jour où son enfant mourut, s'était-elle imprimée d'une façon indélébile? Peut-être...

Voyant les arbres blancs, Irma se rua dessus, les secoua, faisant tomber sur ses cheveux, tout argentés maintenant, une pluie de pétales et de neige. Elle criait, riait, sautait dans la neige, s'y roulait; puis, des souvenirs plus anciens se réveillant peu à peu dans son cerveau malade, elle redevint la fille d'autrefois, lançant des mots ignobles, se livrant à des gestes obscènes. Elle gambadait par les prés, par les champs, demi-nue, enjambant les haies qui lui écorchaient les jambes, cognant aux pierres, échevelée, lugubre, avec son rire incolore.

Elle courut tout le jour sans que Joseph, qui la cherchait partout, parvint à la retrouver.

Vers le soir, il la découvrit, sanglante et couverte de boue, étendue dans un fossé : des ouvriers, en revenant de la fosse ou du laminoir — on ne connut jamais les coupables — rencontrant demi-nue et « sotte » cette ancienne gueuse d'Irma, la rouèrent de coups de canne, la jetèrent dans un fossé et lui labourèrent le dos de leurs gros souliers ferrés.

L'ayant ranimée, après beaucoup de peine, Joseph la ramena à la maison et elle le suivit docilement.

La nuit et la matinée furent assez calmes, mais vers le milieu du jour se déclara un accès de folie furieuse. La folle déchira les vêtements qu'elle portait sur elle. Lorsqu'elle fut complètement nue, elle empoigna ses robes, ses jupes, ses bonnets, qu'elle lacéra, s'aidant de ses ongles et de ses dents, mêlant à ses cris sauvages des blaphèmes et des injures. Puis elle se tut, se jeta à terre et pleura.

Joseph voulut profiter de ce moment d'accalmie pour tâcher de la vêtir un peu, mais de toutes ses hardes il ne restait que des lambeaux. Alors il lui passa un pantalon à lui et une vieille redingote qu'un jour il avait achetée avec des chiffons; elle se laissa faire.

Soudain une rage la prit, plus terrible encore que la première.

Elle bondit, semblable à une furie et se rua vers son lit. Elle arracha le matelas qu'elle mit en pièces, faisant voler la laine par toute la chambre, détruisit le bois de lit, arrachant les planches qu'elle jetait au hasard, et qui allaient tomber dans les coins, renversant, brisant tout.

Mais la patience de Joseph était épuisée et la brute se réveillait en lui. Il prit un couteau, courut sur Irma et cherchant à la saisir :

— Ah! canaille!

Il leva le bras.

Voyant le couteau, la folle eut peur. Elle voulut fuir, mais trouva la porte fermée, se jeta sur la fenêtre, passant ses mains, puis sa tête au travers des carreaux, croyant sortir par là.

Joseph la saisit par les cheveux, la repoussa dans un coin — son dos meurtri allant cogner le mur — et la menaçant du couteau, il cria :

— Si vos s'ti core méchante, attintion a'm coutia.

Irma ne bougeait plus.

Accroupie dans un coin, elle était hideuse avec son visage et ses mains ensanglantés. La redingote ouverte mettait à découvert sa poitrine de vieille femme, cachée en partie par le flot de ses cheveux gris que le sang rougissait par places. Sa face pâle, tachée de rouge, semblait hébétée. Ses grands yeux étaient sans regard, ses joues creuses, ses lèvres contractées et baveuses ; un tremblement la secouait toute, des pieds à la tête.

Le médecin ayant ordonné le transfert immédiat dans une maison de santé, Joseph aidé de Charles, l'ancien amant, conduisit Irma à Mons.

Elle y passa cinq mois et en revint guérie de sa folie furieuse, mais toujours un peu « sotte », n'ayant guère de temps à vivre, une plaie cancéreuse au dos la rongeant lentement.

La raison lui revint — absolue — quelques jours avant sa mort. Elle se souvint de tout, remercia Joseph qui l'avait soignée avec dévouement, et mourut en murmurant le nom de d'Jean, un sourire sur les lèvres et une joie dans les yeux, car elle allait le retrouver, son enfant bien-aimé.

JEAN FUSCO.

SONNETS

I

PRÉLUDE

Des mots chantant dans les lumières, des vers
Lamelles d'or qui vibrent comme une grappe
De gemmes qu'un rayon éblouissant frappe;
Mais toujours enrichis de métaux pervers.

Un chant grèle la nuit, des accords couverts,
Toute la douceur rose d'un crépuscule
Vers des fonds mystiques couleur renoncule,
L'ingénue des lys, et des parfums divers.

Et la tristesse des choses anciennes
Et leur langueur, que des mains magiciennes
Les raniment en de modernes clartés!

Et cette musique dont nous nous éprîmes
En des harpes d'or sous des doigts attristés,
Qu'elle s'éveille au choc fulgurant des rimes!

II

Beaux ongles de cornaline
Qui déchirâtes nos âmes,
Mais qui nous plûtes! ô femmes
Inconstantes et félines

Au jeu d'amour! Vos câlines
Caresses que nous aimâmes,
Nous prirent, belles infâmes
A leurs douceurs agnelines!

O vouloir le bien doux piège
De vos cils d'or sur la neige!
S'y prendre un peu! Lors, cruelles

Rieuses! Votre œil enjôle
Les cœurs qui battent des ailes...
Si peu s'y prendre à la geôle!

III

Si vague! à peine l'on devine une souffrance!
Le vent d'une aile, un peu d'amour, un peu d'espoir,
Un peu du passé, très peu de cette huile rance
Qui rallume le cœur qui se meurt dans le soir!

Est-ce un regret de ne pouvoir dans les nuits sauves
Encor! joindre tes mains d'enfant pleines d'oublis,
Dérouler de mes doigts tremblants tes cheveux fauves,
Et contempler ton front qui pâlirait les lys!

Tes yeux, ô ces joyaux vibrants qui s'incrustèrent
Dans le passé! Ciels d'or où les clartés chantèrent!
Quelque rayon secret les a-t-il réveillés?

Sais-je pourquoi les morts ont clamé leurs détresses?
Sais-je pourquoi les blancs nympheas, conseillers
Des pleurs, ont refleuri le lac pur des tristesses?

VALÈRE GILLE.

LA HARPE ABANDONNÉE

A MADAME MERCÉDÈS W. DE S...

Sur les reliques de la morte,
Pieusement, depuis le deuil,
De la chambre on a clos la porte
Et nul n'en passe plus le seuil.

Quelque chose de sa mémoire
Flotte à l'entour de chaque objet,
Et l'âme de ses doigts d'ivoire
Dort sur la harpe qui se tait.

Mais, l'hiver, par la cheminée,
Lorsque souffle le vent du soir,
Parfois la harpe abandonnée
Paraît encore s'émouvoir...

Ce n'est rien qu'un confus murmure,
Mais la maison qui se souvient
Prête l'oreille — et se figure
Que c'est la morte qui revient.

— Parfois ainsi, dans l'âme close,
Alors que l'amour est bien mort,
La harpe intime qui repose
Au hasard retrouve un accord.

Mais ce mélodieux mensonge
Est moins un son qu'un souvenir
Et c'est le Regret seul qui songe
Qu'il entend l'Amour revenir.

LÉON MONTENAEKEN.

AIRS DE FLUTE

XXIV

LA FLUTE DÉCADE

Mignonne allons voir si la rose
Qui s'ouvre sur son vert rosier
A tous les soins du jardinier...
Mignonne, allons voir s'il l'arrose.

Qui, ce matin avait, déclose,
Sa rose robe de satin?
C'est toi, mignonne, ce matin,
On voyait ta poitrine rose...

Sein! ne rosis que pour moi seul,
Ne parle pas, je t'en supplie,
Vers moi seul darde ta folie,
Rose du nuptial linceul.

Nous nous aimons — la pluie au loin
Est comme la pluie aux peintures
En travail, que gâte avec soin
Le peintre âpre aux candidatures.

Mignonne, ouvrez votre corset
Pour celui qui sent votre crême
D'iris, dire ici : « Je vous aime »
Mignonne ouvrez! Votre corps, c'est

La joie et la tristesse énorme,
La fatigue exquise d'avoir
Eu, d'avoir encor, de devoir
Avoir toujours... — C'est pour la forme!

Pour la forme, ô forme, te voir!
J'en ai fait une turlutaine
Turlutaine, as-tu relu Taine?
Ça ne veut rien dire, tontaine!

Avec des douceurs de mouton
J'ai soigneusement lu Verlaine
Et Khnopff, j'en ai des points vers l'aine...
L'un ne veut rien dire, tonton!

SIEBEL.

REGARD

Oh! je te tiendrai frémissante
Sous l'éclat sombre de mes yeux,
Et comme une fièvre puissante
Et ses frissons délicieux,

Ta chère ivresse sera telle
Qu'un sommeil encor palpitant,
Où se perdrait quoique immortelle
L'image des douleurs d'antan.

Et là, sous l'image ravie,
A jamais heureux, à jamais
Te sentant vivre de ma vie,
Moi, de la tienne désormais.

Te prodiguer l'ardente flamme,
Et descendre, silencieux,
Avec les yeux bleus de mon âme
Jusqu'au fond de ses sombres yeux!

CHARLES SLUYTS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE

Nous avons dit : « Ce sera notre chère, notre seule et bien dédaigneuse vengeance »; donc nous désarmons jusqu'à nouvel ordre. Le 15 octobre paraîtra chez Léon Vanier, éditeur à Paris, le *Parnasse de la Jeune Belgique*.

Pourquoi *Parnasse*? Parce que le mot est plus joli qu'*anthologie*, que *chrestomathie*, que *recueil*, voilà tout. Un des anthologistes officiels nous fait remarquer que le mot n'est pas neuf; il date, en effet, de Neptune et de la nymphe Cléodore, avant de dater de Catulle Mendès, de même qu'*anthologie* date de cent ans avant Jésus-Christ, époque à laquelle Méléagre, le premier anthologiste (sous Démétrius II), ne pensait ni à M. Lemonnier, ni à M. Rodenbach, ni même à M. Picard. Comme découverte, *Parnasse* vaut donc *Anthologie*.

Comme œuvre, — on verra.

Notre *Parnasse* compte dix-huit poètes : MM. Emile Van Arenbergh, Paul Berlier, André Fontainas, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Octave Gillion, Albert Giraud, Théodore Hannon, Paul Lamber, Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Léon Montenaeken, Fernand Severin, Lucien Solvay, Hélène Swarth et Max Waller.

Ce sera notre exposition des *XX*, moins deux, — sans invités.

MM. Rodenbach, Verhaeren et Khnopff n'en sont pas. Les deux premiers ont décliné pour des raisons qui ne relèvent que de leur conscience.

Nous regrettons M. Rodenbach et le poète des *Flamandes*; leur défection tient à des susceptibilités de personnes que nous ne jugeons pas. Quant à M. Khnopff, il est de ceux que, littérairement, l'on ne salue plus.

Nous eussions voulu reproduire quelques poèmes de M. Georges Eekhoud, mais celui-ci, tout en restant bien fermement des nôtres, s'est ménagé pour le livre de prose qui se fera quelque jour, et dans lequel il pourra se montrer plus puissant et plus complet.

L'ordre alphabétique nous a paru le plus logique pour le classement des poètes; quant à la place que chacun occupe, elle varie selon l'importance des œuvres qui nous ont été confiées. En ce qui concerne l'orthographe de certains mots, tels que *rhythme*, *phthisique*, qui selon la dernière édition du dictionnaire de l'Académie française (1877) devraient s'orthographier désormais *rythme*, *phtisique*, nous nous sommes néanmoins tenus à Littré qui, pour être moins récent, nous a paru plus logique au point de vue de l'étymologie (ῥυθμὸς, φθίω). L'esprit rude de ῥ indique *rh*, comme θ requiert *th*.

Le *Parnasse de la Jeune Belgique* formera un volume in-8° de plus de 300 pages; imprimé avec un soin spécial, des caractères neufs, des ornements inédits, par l'artiste chef d'atelier de la maison Monnom, M. Edouard De Winter; il sera tiré à 500 exemplaires sur un superbe papier vélin. Les tirages spéciaux se bornent à 25 exemplaires sur papier de Hollande authentique et 4 sur japon impérial, tous numérotés avec le nom de leur souscripteur. L'ouvrage étant exécuté par souscriptions libres, en dehors de notre service de presse, nous nous sommes décidés à ne pas distraire un seul exemplaire de la vente. Les poètes mêmes du *Parnasse* nous soutiendront de leur quote-part.

C'est, nous l'avons dit, l'éditeur Léon Vanier qui se fait à Paris l'éditeur du *Parnasse*. Avec Lemerre, qui semble ne plus avoir l'ardeur d'antan, Vanier est le vrai éditeur de la jeune poésie. A lui sont Verlaine, Mallarmé, Jacques Madeleine, Vignier, Moréas; chez lui fut édité Laforgue; nous serons donc en bonne compagnie.

Un aimable journal nous dit que nous nous sommes *essouflés* pour arriver bon premier. Bon premier sur qui? Sur l'anthologie officielle? Notre ouvrage devait paraître il y a deux ans, avant qu'il fût question du projet de Moreau; nous donnons des vers; les IV donnent de la prose. Ce n'est pas un steeple, ce semble, et autant vaudrait dire que nous avons défié à la course un monolithe surmonté de M. Kervyn, du brave Théodore Juste et de l'excellent quoique feu père Grandgagnage.

Le même journal des IV ajoute : « Quant aux Quatre, ils regardent, non sans ébahissement et joie (1), et arriveront quand les autres auront fini. On leur prend le pain de la bouche. Mais la viande reste ».

Quel pain? Quelle viande? Quel est ce bafouillage de gens vexés?

Oh! les petits, petits...

M. W.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON DE BRUXELLES 1887.

Nous ne gardons de la chronique télégraphique du dernier numéro de *la Jeune Belgique* qu'une opinion bien ferme : depuis les *XX*, voici l'exposition la plus intéressante que nous ayons eue depuis longtemps. A côté de productions superficielles de l'art parisien, où excellent les Jean Béraud et les Gervex, celles de nos peintres s'étalent en toute gloire, Stobbaerts, Stevens, Artan, Ter Linden, Marie Collart, Alfred Verhaeren, Verheyden, Speeckaert, Frédéric,

(1) Peuh!

Binjé, apportent triomphalement, qui sa force, qui sa grâce légère et délicate.

En retard Verwée, Meunier et De Braekeleer.

Religieusement on s'arrête devant le *Jardin de religieuses* de Mme MARIE COLLART; le printemps a neigé sur les arbres, le soleil se vaporise sur les gazons, et les cloîtrées, dans la paix du matin, étalent du linge sur l'herbe. Le silence circule avec l'air reposé; c'est la nature angéliquement vue, et rendue avec la couleur ambrée de ces maîtres anciens qui voyaient les choses à travers une sorte de prisme monastique. Art solide et durable qui n'a point failli depuis le jour où le peintre renonçant au monde, sa palette a pris le voile dans ce verger recueilli, dont elle connaît toute la litanie des arbres et tous les psaumes du soleil.

Mlle ALIX D'ANETHAN est jeune fille, comme Marie Collart est matrone. Elève de Stevens, elle s'est assimilé les délicatesses de son maître, en les relevant d'une pointe de dandysme anglais. Son *Quatuor* est exquis d'élégance puritaine. Ces *misses*, vêtues à la mode *esthetic*, de longs fourreaux clairs à peine garnis de bouillonnés, ont toute la retenue rieuse et sévère qu'elles affectent là-bas; elles chantent un choral de Christmas, en songeant au Seigneur, *holy Lord*, et au petit cousin des *horse-guards*, qui les embrassera sous les branches pointues du *mistletoe*...

ALFRED STEVENS est toujours superbe, non point tant de vie et d'expression, peut-être, que de prestigieuse couleur. Ses deux pastels sont des merveilles de virtuosité. Les étoffes y sont traitées avec une extraordinaire richesse de tons et de reflets. Ces deux dames, belges dit-on, sont vues par un Parisien qui n'a pas tout à fait oublié qu'il habite parfois rue des Drapiers, à Bruxelles... Dans ses *Impressions sur la peinture*, M. Stevens a formulé ceci : « La critique d'art a un penchant à plus s'occuper du côté littéraire que de la partie technique. » Cela est vrai, mais point un mal. Après avoir constaté que M. Stevens est un ouvrier de première force, démontrant que le pastel, cet instrument délicat, peut avoir toutes les perfections de la brosse, que la vitre qui le protège entre pour beaucoup dans l'éclat de ces deux portraits puisqu'elle y remplace un vernis de toile à l'huile — il ne nous déplait pas de remarquer (littérairement) que les étoffes y vivent plus que les figures et que celles-là écrasant celles-ci, les deux portraits en question pourraient bien un jour n'être que les modèles, admirables, de deux robes à la mode de 1887.

M. GERVEX n'est pas exposé à cette déchéance. Les masques ne suivent pas le courant des toilettes; mais cela n'empêchera pas *La femme au masque* d'être et de rester toujours le plus scandaleux spécimen de la moderne peinture canaille. Comme M. Chaplin, M. Gervex s'est livré dans ce tableau à un art de boudoir que l'on croyait fait uniquement pour M. Van Beers. Cette femme nue a des chairs anémiques, poudrées, sous lesquelles circule du lait d'iris — non du sang. C'est un affriolant déshabillage de maison de passe qui fera les délices d'un vieux garçon, aux jours de faiblesse... C'est la même femme que le docteur Péan opère un peu plus loin, en démontrant d'un air satisfait l'excellence de la pince à laquelle il a donné son nom et qui,

comme nous l'avons dit, se vend fr. 1-75 chez Collin, 6, rue de l'Ecole de Médecine. M. Gervex a oublié de noter ce détail dans son tableau-réclame. Un coin de drap qui tombe du lit d'opération était une place toute indiquée; on eût pu même y ajouter les mérites divers des pastilles Géraudel.

On est heureux de quitter ces machines et de se reposer sur la magie des portraits qu'expose M. RIBOT, peintre superbe, sans personnalité. Du Ribeira tout pur, admirablement transcrit. M. Ribot pourrait être le Trouillebert du maître espagnol. Mais quelle main! *Le père Bresteau* a une tête extraordinaire de vie sombre et tragique, taillée, fouillée, couturée en pleine chair pourrie. Oubliez d'où cela procède et c'est de toute beauté.

M. JAN VERHAS est en sympathique progrès. Ses deux fillettes, *Marguerite et Germaine dans la dune*, sont gentiment campées dans le plein soleil, rappelant un peu le « Carnation, lily, lily, rose » de John Sargent, vu au dernier Salon de Londres. M. Verhas n'a pas reculé devant les difficultés de la lumière crue, et l'œuvre, toute en note claire, n'est cependant pas aveuglante. A ce jeu, le tableau devient facilement fanfare et il est peu commode d'éviter les vibrations des blancs et le papillotage des ensembles. Ceci est vraiment lumineux et frais. Dans cette gamme gaie sont, en valeurs diverses, MM. CH.-S. PEARCE et RINGEL. *La Sainte-Geneviève*, du premier, est de belle marque; à coup sûr, les bleus éclatants de Bastien-Lepage y dominent, mais ils s'harmonisent avec l'atmosphère vraiment fluide du tableau; quant à l'expression générale, celle de la sainte pastourelle et celle du paysage, elle est d'une touchante candeur mystique qui pénètre et repose. C'est la nature dans du rêve pieux, mais la nature néanmoins, et la nature modernisée par des fraîcheurs spéciales.

Telle n'est pas, à beaucoup près, celle que comprend M. LÉON FRÉDÉRIC. *Les âges du paysan* nous la montrent avec plus de réalité, mais aussi plus de profondeur. Cette étonnante frise écrase tout ce qui l'entoure. M. Frédéric semble, malgré son âge, être arrivé à une maturité parfaite, tant est solide, tant est vigoureux son esprit de composition. Voilà une rangée considérable d'hommes, de femmes, d'enfants, campés au milieu d'un champ; quelque chose comme un appel de farandole; et, cependant, cela fait groupe; aucune figure ne s'isole... et quelle expression dans toute cette laide vérité! Quelle poésie triste dans ces groupes de rustres, qui naissent, qui s'aiment, qui se recueillent! Sur le tapis de gazon, où les fleurettes sont minutieusement traitées avec des scrupules à la Botticelli, ces gens ont une vie d'animalité pensante qui empoigne jusqu'aux fibres. M. Frédéric s'est dégagé de ses diverses paternités. Les tons secs de ses *Marchands de craie* ont ici disparu, et sa palette n'a désormais tenu au pouce d'aucun peintre.

M. FANTIN-LATOUR est, lui aussi, de la famille des maîtres, mais quelle absence complète de couleur et quelle triste composition! Les portraits qu'il intitule *Autour du piano* sont monotones par la tonalité uniforme et terne de tous les plans. Et puis, ils posent désagréablement, depuis Chabrier, ce petit homme vif, agité, bavard, que nous vîmes lors de *Gwendoline* et qui, aujourd'hui, semble avoir ôté ses nerfs avant d'entrer chez

Fantin, jusqu'au mal élevé wagnérien qui conserve son chapeau haut de forme. Autant nous aimions *l'Etude*, cette jeune fille pensive, à la tête fine, au geste reposé, qui figura au Salon de 1884, autant nous passons indifférent devant ce portrait qui n'est pas quelconque et cependant n'émeut ni n'intéresse. Tournez-vous vers JAN STOBBAERTS, c'est une illumination. Marie Collart a les vergers, celui-ci les étables, mais les étables grasses et suintantes de l'or des purins et du bronze des bouses. La paille dégoutte de berdouilles saines, de pissats chauds pour l'engrais. C'est une fête d'exubérances animales, de lourdeurs tièdes, et sur toute cette fermentation de bêtes et de choses coule un soleil fluide qui semble les macérer davantage.

M. HENRI DE BRAEKELEER avait aussi, lui, cet ambre des grands maîtres ; il semble aujourd'hui l'avoir éteint dans la craie. *La partie de cartes* est loin de la banalité, mais paraît due à un art moins reposé que celui du *Joueur de cor*, bien connu. Il y a des morceaux d'une virtuosité un peu superficielle dans les étoffes, les tapis, les tentures. M. Stevens est un génial tailleur pour dames ; M. de Braekeleer est bien près de devenir un merveilleux tapissier décorateur, tant il écrase la vie par l'objet. Son tableau actuel est assurément une réjouissance des yeux, mais cela n'entre pas jusqu'à ce bout du cerveau qui est, sans paradoxe, le cœur.

Combien plus a la faculté de nous émouvoir le maître LOUIS ARTAN ! Quelle colère et quel tragique geste de vagues ! *Mon atelier à la Panne* est une des plus belles évocations qui soient, des tempêtes grondantes, du sinistre bouleversement des flots, de la convulsion des abîmes. Regardez à côté de cela les perpétrations céramiques de M. Musin, quelle chute, regardez M. Claeys, quelle désolation ! Un seul mariniste, M. LE MAYEUR, a droit au respect, non loin d'Artan. Celui-là a compris autrement la mer, mais au moins a-t-elle une expression qui saisit et peut émouvoir. Nous sommes loin, heureusement, des fantaisies parisiennes de M. Béraud et de M. Gervex.

Il ne nous faut cependant pas être injuste pour les envois français. M. BOUY expose un portrait de femme d'une rare élégance discrète. C'est jeune, gracieux, avec une jolie pointe d'espièglerie aux lèvres et une extrême simplicité de pose. A noter encore une *Madeleine*, de M. PROUVÉ ; le *Portrait de M. Devillez*, par M. CARRIÈRE ; *l'Été à Monaco*, un peu aveuglant, de M. LEROY SAINT-AUBERT, qui est, ne l'oublions pas, un tableau décoratif ; *l'Étude*, de M. ROLL, et nous pouvons constater que Paris n'est, en somme, pas mal représenté dans les bonnes choses comme dans les mauvaises.

M. TER LINDEN, avec tout son grand talent, n'est pas parfait. Nous goûtons peu sa *Charmeuse* mal équilibrée et d'une élégance foraine. Le parquet uni semble, en la perspective, favoriser le glissement des objets, et n'était une certaine draperie traitée avec une délicatesse exquise, nous ne reconnaîtrions pas le peintre qui nous donna *Après 93*. Heureusement il prend plus loin sa revanche dans *Le Parc*, où nous le retrouvons tout entier avec sa distinction et sa douceur intenses. Le parc, avec son eau calme où s'éparpille la verdure, est d'une intimité troublante. C'est un rêve

seigneurial tel que l'évoquait De Knyff ou, pour remonter plus haut, Claude Gelée, et nous pouvons donner de toute notre admiration.

Il faut le constater avec joie, ce qu'on appelle les « grandes machines » est rare au Salon. Il y a bien de ci de là un panneau absorbé tout entier par de vastes toiles, mais heureusement on a placé ces monuments dans une salle étroite où le recul, insuffisant, empêche de les voir. C'est M. JACQUES DE LALAING qui en souffre. Son groupe de plâtre bronzé, où l'on démêle un monstrueux enlacement de reptiles et de fauves, est noyé dans une lumière verticale qui en mange toutes les arêtes et tous les contours. Il faudrait voir sur une place publique ce colossal chandelier, pour juger du mouvement du groupe, qui, de prime abord, semble fougueux et rude. Mais nous avons toujours quelque défiance vis-à-vis de M. de Lalaing. Son étonnante facilité à toute chose le porte au truquage, et de plus, toute sa hardiesse n'est en réalité que de l'Académie en école buissonnière. Ainsi *le Portrait équestre*, ainsi *les Lutteurs*, ainsi *le Chasseur primitif* semblaient-ils indiquer un peintre destiné, comme M. Emile Wauters, à portraicturer LL. MM. le Roi et la Reine. Ces choses, point banales, même curieuses, avaient des perfections de « fort en thème » qui jugulaient l'effort pétulant d'une jeune imagination. A vue de pays, le *Mât électrique* est œuvre décorative et industrielle qui ornera heureusement quelque place publique. Des réductions pour lampadaires d'appartement auront une vogue méritée, et l'on peut excuser M. de Lalaing d'avoir mêlé quelque souci commercial à l'exécution d'une belle œuvre d'art. Il est clair que si la ville adopte ce compliqué support pour en faire la base du mât de la place des Nations, elle aura doublement fait preuve d'initiative louable, d'abord en favorisant un art encore trop peu développé, en nous délivrant ensuite d'une statue de Rogier qui est dans la catégorie douloureuse des événements inévitables.

Le groupe de M. de Lalaing a plusieurs repoussoirs dont je ne citerai que la *Jeanne d'Arc* de M. MATEJKO de Cracovie. Si nous en croyons M. Téodor de Wyzewa, le critique fumiste de la *Revue indépendante*, un Polonais du boulevard Montmartre, les tableaux de M. Matejko font force esthétique en leur pays. Quand Matejko expose, la Pologne est ivre de joie — ce qui la change. Mais nous n'étions nullement grisé en regardant la *Jeanne d'Arc* et force nous est d'en être fort aise. Pensez donc, nous l'aurions vue double et elle est déjà kilométrique! Un travail immense, une composition stupéfiante tant compliquée, pour aboutir à de la décoration de sous-Mackart trempée dans du jus de pipe. Cela n'a que le bénéfice de faire ressortir les tons crayeux du *Chantier* de M. ROLL et les invraisemblables bleus du cheval que monte *Lady Godiva* sous les auspices de M. FRANTZ VINCK.

Retournons au paysage et nous avons une bonne surprise devant le tout remarquable *Soir* de M. MARCETTE; sa recette... est triomphante; Maris a eu de ces tragédies de nature; ce *Soir* a des obscurités criminelles du plus émouvant effet; c'est là de profonde évocation et de superbe peinture; M. HAMESSE est plus décoloré, mais ses plaines, où miroitent des palettes

d'eau stagnante, ont conservé leur mélancolie bien connue, et son *Coin d'étang* a d'inattendues émotions. M. BINJÉ a la troisième note de cette gamme sensationnelle; il voit plus fin; on a dit que ses aquarelles sont des tableaux et ses tableaux des aquarelles; c'est inexact; l'aquarelliste domine toujours, quel que soit le procédé. La silhouette d'arbres grêles dans la pluie fouettante, les ombres noyées dans le brouillard, les perspectives qui se perdent sans que l'on sache où les lignes se rejoignent, tout cela est traité avec une délicatesse spéciale, un peu mièvre, comme avec une pointe d'aiguille atténuée d'estompe. A signaler encore dans le paysage M. COOSEMANS et M. DENDUYTS, et nous voici parmi les fleurs de Mlle GEORGETTE MEUNIER et les *Roses trémières* de M. OSCAR ANGENOT. Un triptyque de fleurs, non loin des éclatements harmonieux de M. Alfred Stevens, à deux pas des draperies opulentes de M. de Braekeleer, était-ce une attention ou une farce du jury de placement? Mlle Georgette Meunier n'en est pas anéantie. Il nous souvient avec émotion du *Souvenir de la mariée*, de 1884, un rêve plus qu'un tableau. Tout ce blanc sur blanc avait la transparence de quelque chose que l'on entrevoit et qu'on n'oserait toucher, de peur de le voir disparaître : une virginité diaphane sommeillait dans ce coffret, dans tout cet épanchement de blandices abandonnées — comme un regret, ou dans l'attente — comme un espoir. Ici, même émotion virginale. Cette *Vie des fleurs* eût pu s'appeler *Souvenir de la jeune fille*, tant albe et chaste est cette éclosion de calices, ce doux jet de pistils. La légende porte :

Fleurs, filles du Midi, que le Nord a vu naître,
Quelle vie on vous fait sous ce verre étouffant :
Un poêle pour soleil et ne jamais connaître
Ni les pleurs du matin ni les baisers du vent.
Aujourd'hui, chères fleurs, je viens vous rendre heureuses,
Je vous cueille pour elle, allez, courez, joyeuses,
Lui porter vos parfums et puis... et puis mourez !...
. . . . . .

Moins délicate est la main de M. Angenot, mais sa brosse cultive avec ferveur aussi les fleurs épanouies de son rêve. Ses *Roses trémières* sont d'une parfumante fraîcheur et d'une extrême sincérité. Nous avons vu du même peintre des portraits qui ne dénotent pas moins une nature dont l'avenir se préoccupera.

MM. ALFRED HUBERT et LÉON ABRY continuent leur vie militaire, faisant tous deux la nique à M. VAN SEVERDONCK, de plaisant souvenir. *Le Pansage* de M. Abry, a les qualités du *Gendarme* de M. Hubert. C'est plus dessiné que peint, mais ce l'est de main experte, avec une vigueur peu commune.

De FEU FRITZ RINGEL, une délicieuse *Liseuse de romans* — rien de Wiertz — toute en note lumineuse, mais transcrite avec une légèreté de pastel, surtout dans le clavier des bleus tendres.

De M. NICOLAS (ah! ah! ah!) VAN DEN EEDEN, surnommé « le petit vicaire », *la Criée aux halles de Bruxelles*, une affreuse toile, d'un ton

canaille, où se prélassent toutes les vulgarités qui forment le fond du talent de ce rapin. M. Van den Eeden, qui a jadis commis un *Charles Rogier* en putréfaction, n'est, certes, pas malhabile; sans être artiste, il possède son métier et nous devons rendre hommage à ses grandes qualités de composition, mais malgré cela, rien ne peut l'empêcher de produire des choses extraordinairement laides et parfaitement communes. Quelle joie de se détourner et de trouver, non loin de là, la superbe *Cène*, de FRITZ VON UHDE Depuis l'exquise *Ecole des Tambours*, depuis *la Grande sœur*, que nous admirâmes en 1885 au Salon des *XX*, nous n'avions plus rien vu du grand peintre bavarois. *La Cène* nous renouvelle toutes nos impressions; un peu terne, c'est calme, d'une sérénité évangélique sur laquelle plane la tristesse des trahisons prochaines; point d'apôtres de la légende à ces frugales agapes, mais une réunion d'hommes humbles et craignant Dieu, autour d'un Christ humain qui les regarde avec amour et paix du cœur.

Le nom de M. JOSEPH DIERICKX, tout rapprochement à part, nous continue le poème chrétien avec *la Résurrection de Lazare*. Le jeune artiste n'est pas à son début et voilà longtemps déjà qu'il exposait à *l'Essor* une ravissante figure nue, dont nous eûmes l'occasion de faire l'éloge. Ici la visée est plus complexe et l'œuvre plus importante. Le prix Godecharle a des exigences de dimensions! Sujet académique, interprété de façon bien moderne; nous aimons peu la figure de Jésus, qui n'a pas, dans la lumière, une suffisante importance, mais le groupe des curieux est vraiment remarquable et celui des fossoyeurs ne l'est pas moins; la buée qui enveloppe l'ensemble d'une atmosphère de tombe est peut-être un peu lourde, mais l'œuvre est bonne et sérieuse. Sérieuse est aussi la grande toile de M. CLUYSENAAR, *Liberté, Egalité, Fraternité*, qui nous mène cette fois au faîte du Calvaire. Œuvre symbolique. De la croix d'où le corps du Christ a été détaché et gît sur le sol, s'envolent trois femmes nues. L'avouerons-nous, ce mélange de nu et d'évangélisme nous choque fort; la pensée est peut-être fort congrue, mais est-ce l'imperfection des corps vulgaires de ces Marianne, est-ce le simple rapprochement, il passe certainement sur l'œuvre — non sans mérite — un souffle de vague obscénité qui répugne.

M. THÉODORE HANNON est sacrifié dans un coin à faux jour, avec son *Ombrelle japonaise*, portrait d'une jolie femme qui est la femme d'un joli portrait; ce madrigal suffira-t-il au joyeux Théo lorsque nous ajouterons que le paysage du fond est tout simplement exquis? Signalons encore — il nous faut abréger — *l'Atelier* de M. CHARLES MERTENS, *les Mineurs*, bien lourds cependant, de M. CONSTANTIN MEUNIER, les *Moments de peine* de M. NEUHUYS, les lourdes, mais solides scènes des frères OYENS, *la Meuse* de M. SPEECKAERT, *le Retour de l'école* de M. VAN GELDER, les *Livres et parchemins* et *le Homard* de M. ALFRED VERHAEREN, les superbes portraits de M. VERHEYDEN, *la Digue* de M. VERWÉE, les portraits excellents de M. HUBERT VOS, et passons rapidement à la sculpture, où se font remarquer le *San Giovannino* connu de M. ACHILLE CHAINAYE, le groupe de M. DE RUDDER, l'adorable *Allegretto*, la déli-

cate *Figure tombale*, déjà admirés ailleurs, de M. JULIEN DILLENS, un remarquable *Projet de médaille* de M. FERNAND DUBOIS, un buste de M. LAGAE, un *Ugolin* de M. RODIN, des médailles étonnantes de M. ROTY, et saluons en sortant le groupe de M. GASPAR, *l'Enlèvement*, début de jeune maître.

Sauf ces quelques envois, la sculpture n'a pas belle mine au Salon. *Les Sylvains* de M. DEVILLEZ font sourire comme chose saugrenue, bien que méritante, mais décidément la généralité des sculpteurs comprennent mal le nu ; ils ne retrouvent pas le secret antique de la calme force dans la grâce, et leurs modelés sont ou d'une platitude molle ou d'un tourmenté qui prétend. Je voudrais voir nos artistes aborder carrément l'étude du vêtement moderne sous lequel on peut palper la chair vive, considérer le veston, le manteau, la tunique avec autant d'intérêt qu'ils étudient le pli d'un peplum ou d'une toge, pénétrer enfin dans la vie d'aujourd'hui à l'aide de l'instrument, ciseau ou brosse, qu'ils ont choisi, et qui savent tous deux donner, l'un le modelé par la couleur, l'autre la couleur par le modelé. Le nu ne peut émouvoir que par sa perfection ; il ne souffre pas la médiocrité, et, de plus, ne peut-on pas affirmer qu'il n'existe plus qu'idéalement. Notre race pétrie et modifiée par le vêtement doit avoir perdu ses modèles d'autrefois, et à moins de copier les antiques, nous n'arrivons plus qu'à du déshabillé honteux. Ainsi ne soit-il point.

MAX WALLER.

CHRONIQUE THÉATRALE

MONNAIE — PARC — ALHAMBRA — ALCAZAR

Terrible pour la direction et pour le public, un premier mois de campagne. On se cherche, on se perd, on grinche. Et les ténors n'arrivent toujours pas. Le 10 septembre, la Monnaie a rouvert ses valves et levé son rideau sur les malheurs de Raoul de Nangis. A part M. Tournié dont la voix date de Solférino, la troupe a fait bonne impression. MM. Seguin et Isnardon, connus, Mmes Litvinne et Legault connues. Une basse de belle force M. Vinche, un exquis rossignol, Mlle Léria.

Et puis *Haydée* pour la rentrée du bel Engel. Début de Mlle Storell, jeune fille d'excellente famille qui a eu des revers ; la voix est comme la famille. Et puis *Mignon*, et puis *Robert*, toi que je n'aime pas, et puis *le Chien du Jardinier* oublié depuis 1870 et *le Médecin malgré lui*. Début de M. Rouyer, baryton honnête ; et puis *la Favorite*, ô mon Fernand ! et

puis *l'Africaine* et enfin la triomphante et ensorcelante *Walkyrie* avec sa perfection d'interprétation, sa mise en scène merveilleuse et son succès qui ne finit point. Jusque-là, le théâtre tâtonnait; la presse, peu clémente, n'était pas pour donner du cœur aux chefs; enfin revoici la vraie, l'incontestée, la complète victoire que l'on peut claironner à tous poumons. Chanteurs et orchestre mènent la campagne avec un ensemble tel, si sûre et si enflammée est la main qui les dirige, que l'on se figure difficilement qu'œuvre géniale puisse être plus génialement transportée à la scène (1). Le public a accueilli de façons diverses la *Walkyrie*. Les protestations cessent et ceux mêmes que la musique wagnérienne n'étreint pas encore, éprouvent cette déception indéfinissable de trouver vide et sans ressort l'art qu'ils semblent regretter. « Je n'aime pas Wagner, mais depuis que je l'ai entendu, les autres me déplaisent ». Cet aveu de goût qui se cherche est significatif. Le répertoire courant ne peut plus satisfaire et les directeurs actuels en sont à préparer péniblement la fortune de leurs successeurs. Ce sera leur grand mérite et leur grand déboire. C'est à nous et au public de les dédommager et de leur donner courage.

Cette évolution n'existe pas moins dans la comédie, la féerie et l'opérette. Le Parc, donnant *le Testament de César Girodot* et *Célimare le Bien aimé*, interprétés par une bonne troupe, affirme le besoin de neuf, n'en fût-il plus au monde. Sans doute, Labiche est un maître; certes, *Célimare* est une œuvre de première force, de bon comique et de vigoureuse observation psychologique. C'est humain, pourtant c'est vieilli. On retourne à *Célimare*, on n'y reretourne point, et la pièce, pour être classique, l'est trop ou ne l'est pas assez. *Les Effrontés* donnent encore.

Pour l'opérette, il faut à présent d'extraordinaires déploiements de mise en scène. *Orphée aux Enfers* eut l'heur de plaire encore grâce à des décors

---

(1) Voici, à ce propos, l'exquise énormité de M. Edmond Cattier à *la Gazette* :

« Un conte à dormir debout, *mis au théâtre avec une maladresse sereine;* un premier acte de musique merveilleuse, qui a surtout le mérite d'arriver avant les deux autres; un second acte démesuré, où des morceaux splendides ne procurent cependant qu'une sensation de fatigue et de monotonie; la Chevauchée colossale, suivie d'interminables longueurs, qui aboutissent à cette éblouissante page des Adieux de Wotan ; une orchestration à laquelle on appliquera *si l'on veut* tous les adjectifs propres à exprimer l'admiration, mais *qui fatigue aussi à la fin*, PAR SA PERFECTION MÊME, par une richesse trop soutenue, — c'est l'histoire du pâté d'anguilles, qui était bien le meilleur des pâtés, mais dont on ne pouvait pourtant pas manger tous les jours ; le fameux système du *leitmotif* appliqué mathématiquement et montrant, à chaque instant, les ficelles du génie ; une mise en scène enfantine aboutissant à des effets ridicules, comme ce combat de tréteaux, du second acte, ce spectacle de lanterne magique, du troisième et même cette fameuse scène du feu, qui ne donne pas d'autre illusion, si elle en donne, que celle d'un incendie dans un théâtre, et qui inquiète tout le monde, sans rien ajouter à l'effet descriptif de la musique; nous avons retrouvé tout cela dans cette *Walküre qui doit à l'anémie musicale contemporaine la grosse part de son succès*. Il faut bien nous contenter de Wagner, EN ATTENDANT MIEUX. »

Le « en attendant mieux » n'est-il pas un rêve?????.

On dirait de la sculpture écrite sous la dictée du père Cattier? C'est gaga, c'est gaga, ah! ah! ah!

merveilleux, de superbes costumes et une interprétation hors ligne qui nous font regretter des directeurs de la taille de M. Maurice Simon. L'Alhambra, de M. Oppenheim, a voulu reprendre ce bail de la vogue et ne l'a pas fait sans succès avec *Geneviève de Brabant;* la bouffonnerie d'Offenbach est bien montée en ses cadres neufs et ses décorations chatoyantes, tout est mis en jeu pour assurer le succès et le succès n'a point manqué; mais les yeux se sont détournés un instant vers le triste Alcazar où régna pendant quelques soirs la déconcertante et superbe Thérésa. *La Glu, le Bon Gîte, l'Eté de la Saint-Martin,* des romances d'orgue de Barbarie ont fait jaillir des larmes vraies, grâce à d'indéfinissables nuances émotionnelles que seule la grande artiste sait trouver.

Et en somme, la saison s'annonce bien. Delaquerrière et Landouzy ressuscitent *le Barbier;* les directeurs subissent la crise d'automne, mais il faut avoir confiance — et nous espérons. M. W.

MEMENTO

On nous annonce comme devant paraître en novembre, une nouvelle publication d'art : *La Revue musicale et dramatique*, bi-mensuelle. Le prix d'abonnement est de 12 francs par an pour la Belgique, avec réduction de 5 francs pour les professeurs de musique, les élèves des conservatoires et le personnel des théâtres. On s'abonne, 26, rue de l'Industrie, chez Mme Ve Monnom. Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère.

***

A rapprocher : un projet pour lequel nous prenons date : *L'Anthologie des musiciens belges* que nous entreprendrons prochaînement.

***

M. Jules Destrée continuera dans *La Jeune Belgique* les *Portraits et silhouettes* qui ont été tant remarqués à *l'Artiste*.

***

Nous apprenons avec une douce surprise que les abonnés de feu *l'Artiste* seront servis dorénavant par *l'Art moderne*. C'est encore une des joyeuses facéties du groupe Edmond, Vieux boy et Cie. On se souvient en effet que *l'Art moderne*, le jour où notre confrère déposa les armes, n'eut pas assez de brocards pour le défunt. Aujourd'hui il semble n'être pas trop fâché de recueillir les dépouilles de *l'Artiste*.

C'est, au point de vue de la confraternité, le procédé du vampire de Saint-Ouen.

***

Notre grand sculpteur Jef Lambeaux achève en ce moment, dans son atelier de la *Hollestraat*, un grand carton où figurent des personnages multiples représentant en divers groupes : *les Passions humaines*.

Le carton terminé sera exposé publiquement.

Le gouvernement a l'intention de commander l'œuvre, en marbre, pour le palais de justice.

***

Aussitôt après le *Parnasse de la Jeune Belgique* paraîtra *Hors du siècle*, poésies de M. Albert Giraud. On nous annonce encore un volume de *Ballades en prose*, de M. Jules Destrée; *Le Lys*, poésies de M. Fernand Severin; un volume de *Nouvelles* (chez Ollendorff), de M. Frédéric Cousot; une deuxième série de *Notes sur la littérature moderne* de M. Francis Nautet; des *Impressions et sensations*, de M. Arnold Goffin; une plaquette : *Les chants des jours lointains* de M. Maurice Desombiaux.

***

La petite revue dont nous avons parlé dernièrement n'est pas contente de nous voir disposés à encourager ses efforts. Dans son dernier numéro, dont la fantaisie nous a délicieusement fait passer une heure, elle affirme d'une façon tellement formelle que *La Jeune Belgique* est une vieille belle à cheveux blancs, à bouche dégarnie, que nous devons nous incliner devant cet état-civil que nous ne soupçonnions pas. « Fidèle à ses principes » cette précoce édentée renonce donc au projet qu'elle avait caressé d'abriter dans ses jupes octogénaires les merveilles de lucidité de M. René Ghil, les virtuosités de M. Kahn et même les œuvres toujours curieuses de M. Dubedat et de M. Baju. Elle laisse donc à ces jeunes éliacins l'honneur du symbolisme-instrumentiste. Elle est vieille et ne comprend plus. Que M. Albert Mockel soit, et la *Jeune Belgique* fut.

***

On vient de découvrir à Carlsruhe une fabrique de faux Ruisdael, Van der Meer, Van Delft et Van Ostade. L'imitation est, paraît-il, georgeskhnopffoïdale. Il faut qu'elle le soit, puisque les fabricants étaient arrivés à vendre soixante-et-un tableaux faux au musée de Francfort-sur-le-Mein.

***

M. de Nocée publie périodiquement, sous le titre *Anthologie contemporaine*, des fascicules contenant chacun des extraits d'œuvres françaises et belges choisis avec tact. Les quatre premières livraisons renferment :

1re série, 1. — Catulle Mendès : *Les Monstres parisiens* (Le Mangeur de rêve), *Les Contes du rouet* (Le Mauvais convive).

1re série, 2. — Georges Rodenbach : *Les Tristesses* (Le Coffret), *L'Hiver mondain* (Femme en deuil, Jardin d'hiver), *La Jeunesse blanche* (Béguinage flamand, Di manches, Vieux quais, Veillée de gloire).

1re série, 3. Léon Hennique : *Les funérailles de Francine Cloarec.*

1re série, 4. — Georges Eekhoud : *Kermesses* (Le pèlerinage de Dieghem).

Chaque fascicule, composé de 16 pages, avec couverture, convenablement imprimé par Gilon le Verviétois, veau trois sous.

***

Mercredi a eu lieu au foyer du théâtre Molière, la première lecture par M. Armand Silvestre de son drame inédit en 4 actes, *La Tesi*. M. Alhaiza, qui rouvrira les portes de son théâtre le 15 octobre avec *Andréa*, la comédie de Sardou, compte donner immédiatement après *La Tesi* dont la lecture a fait excellent effet. Nous n'en déflorerons pas le sujet. Disons seulement qu'il est traité non par le gaulois de *Gil Blas*, mais par le poète du *Pays des roses* et du *Chemin des étoiles*.

***

Ce brave *Art moderne* a décidément le monopole des trouvailles. A propos d'un article de M. Champsaur, il trouve que les vers devraient être imprimés sans les majuscules conventionnelles. Dans *Dinah Samuel* qui parut en 1882, M. Champsaur a, en effet, imprimé des vers (fort mauvais) de cette façon, mais en 1879 paraissaient *Les rimes futiles*, de M. Montenaeken, devançant M. Champsaur dans sa peu heureuse idée et l'*Art moderne*, dans sa peu nouvelle découverte. Ousqu'elle est, l'ignorance imposante ?

***

La réouverture des cours de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Henry Warnots, a eu lieu le 3 octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège élémentaire, le solfège approfondi, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble.

Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves s'est faite à partir du 3 octobre, dans les locaux de l'Ecole, savoir :

Pour les jeunes filles, le jeudi après-midi et le dimanche matin, rue Royale Sainte-Marie, 152, à Schaerbeek.

Pour les jeunes garçons, le lundi, le mercredi et le vendredi, à 6 heures du soir, rue Traversière, 11, Saint-Josse-ten-Noode.

Pour les adultes (hommes), le lundi et le le jeudi, à 8 heures du soir, rue Traversière, no 11.

***

M. Clovis de Meir publie sous le titre : *Art, artistes et critiques*, une brochure très intéressante où il semble admirer beaucoup *la Peste de Tournai* et fort peu les réalistes. Tout l'ouvrage est à tendance morale, ce qui le détruit; il conclut : « A Zola opposons donc un naturalisme vrai et propre, en un mot : Le naturalisme chrétien ». Voilà une grosse sottise, M. de Meir. Chrétien, païen, apache, mohican ou patagon, l'Art c'est l'Art, et l'Art c'est beau, voilà tout. Ce n'est pas difficile à comprendre, voyons !

***

De M. Jules Gilson, une brochure aussi : *Bâtarde !* L'histoire d'une fille qui a un protecteur vieux et un protégé jeune très godiche; elle aime le second et trompe le premier; elle file cependant avec le vieux et lâche le jeune. Et un jour elle meurt à l'hôpital, ce qui est fort triste et tire les larmes à M. Jules Gilson. Son jeune héros, désolé, en rate tous ses examens et, de désespoir, se fait journaliste et chienne d'enfer.

Et cela est très bien imprimé.

***

Comme les fumeurs d'opium, les mangeurs de haschisch ont un club dans Paris, au fond de l'île Saint-Louis. Un rédacteur du *Paris*, M. Georges Montorgueil, rapporte une curieuse conversation qu'il a eue avec un membre de ce cercle, à propos de Baudelaire.

Comme j'exprimais le regret qu'un si beau génie se fût éteint sous l'influence des stupéfiants :

— Baudelaire mort du haschisch, répéta mon homme, légende. Il cessa d'en manger le jour où il en connut les affres.

— Les affres ? Qu'est-ce que cela ?

Mon haschischin roula des yeux étranges, sa figure grimaça, apeurée, ses mains firent de grands gestes poltrons, et, d'un air terriblement mystérieux, il répéta :

— Oh ! les affres... Bigre ! les affres !...

Il paraissait sous l'empire d'une vision affolante, d'une émotion lointaine et persistante ; quelque chose de mystérieux était entre lui et moi. Je le pressai de questions. « Voyons ! les affres, expliquez-moi ça ! »

Il éclata tout à coup...

— Je ne les ai eu qu'une fois... mais chaque fois que je les ai... eues je me suis couché...

Il mentait en me disant qu'il ne les avait eues qu'une fois et se démentait. Sous l'empire d'une préoccupation tenace, il oubliait de déguiser son mensonge. Il poursuivit :

— Ah ! oui ! c'est épouvantable... é-pouvan-table. C'est la lutte avec la mort. On a conscience que la carcasse craque, que l'on est fini, rasé, que l'on tombe en deliquium... L'intelligence subsiste ; on sait que cette angoisse est le produit de la sacrée confiture .. On se reproche d'en avoir pris... on s'accuse... on s'injurie... l'esprit sermonne furieusement la bête... on a le vertige. On combat contre on ne sait quoi, contre l'Invisible... un Invisible qui vous touche qui, vous soufflette, qui vous broie, qui vous roule... Autour de soi, c'est noir... un océan d'encre, avec un horizon indéfini. Puis, vous savez, pas de peintre pour peindre ça... Le Frisson n'a pas encore trouvé son traducteur... Baudelaire, après les affres, a juré de ne jamais plus toucher de sa vie à la divine et abominable confiture...

— Et vous ?

— Moi... j'ai continué. Mais j'ai veillé à ne pas me laisser endiguer, à rester maître de ma volonté. Le haschisch fait ce qu'il veut des autres : moi, je fais ce que je veux du haschisch... J'ai les rêves qu'il me plaît... Je me place sous une influence et, réveillé, jouissant de mes plénitudes, je continue mon rêve, de minute en minute, le reculant par delà les bornes de l'extrême possible, l'amplifiant, le magnifiant. C'est le ravissement sans fatigue ; un bonheur auquel il ne manque que les mots pouvant l'exprimer.

***

M. de Nocée nous prie d'annoncer l'apparition prochaine de son volume de nouvelles, sous ce titre : *Tas de cochons !*

Avis aux intéressés.

***

On a enfin découvert l'un des ravisseurs de l'infortuné M. Keymolen. Devant le juge d'instruction il a avoué se nommer Paul Wauwermans, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles (dangereux récidiviste).

Au moment de mettre sous presse, on nous apprend la mort de Charles-Henry De Tombeur, notre frère en lettres, qui nous est ravi à l'âge de vingt-trois ans.

Sans avoir jamais fait partie de la Jeune Belgique, De Tombeur était le camarade et l'ami de la plupart des nôtres. Un instant il connut la lutte des Lettres, lorsqu'il fonda et dirigea *La Basoche*. Il fit là de grands efforts avec une ténacité rare et cette revue, grâce à lui, mérite d'être conservée et rappelée.

De Tombeur y écrivit beaucoup. Plume alerte et fine, — recherche du pittoresque et du mot rare — vraiment moderne et destinée à valoir un jour.

C'est une douloureuse mort que celle-là ; nous en subissons tristement l'irréparable réalité, en envoyant à notre ami disparu le regret des nombreux qui l'aimaient.

L'AME DES CHOSES

A mon ami Albert Mockel.

Le store est mi-baissé, entre les franges qui étincellent comme les pendeloques prismatiques d'un lustre et le moite appui de fenêtre qui se chauffe au soleil dans la pose étirée d'un chat, un rayon se glisse avec une volupté précieuse, enveloppé de tournoyantes poussières, et s'étend sur le tapis à larges fleurs rouges. Les timides barbiches du tapis laineux câlinent le rayon las de son âme de lumière. « Oh! le divin adolescent! » soupirent les choses. Taquiné de toute part, le rayon se retourne nerveusement, frémit satiné de frissons électriques, sous lui les fleurs entr'ouvrent leurs lèvres saignantes, affolé par leurs souffles ardents, pris lui-même au mensonge des rêves qui le supplient, il baise les fleurs, et ses baisers chantent au fond des corolles. Voilé d'ombres flottantes, le plafond sommeille. Et les ébattements du rayon et les délicieuses ténèbres se reflètent dans la glace, qui s'élève tranquille au dessus de la cheminée en marbre blanc. Au milieu du miroir, au centre d'un arc-en-ciel aux nuances grisâtres, ardoisées, bleuies, violettées qui marie la lumière à l'ombre, brille un œil fauve, nocturne et clignotant comme l'œil augural d'une chouette, cerclé d'or brûlé, dont les cils pleurent de fines et longues larmes de feu; d'autres yeux s'éveillent aussi qui étendent des

regards énigmatiques lointains comme s'ils sortaient d'un rêve de cent ans, et las et tristes comme s'ils avaient tout appris. « Oh ! l'énorme plume de paon ! » exclament les choses.

En face de la fenêtre repose un lit que de hauts rideaux blancs enveloppent avec les plis solennels et religieux des tentures autour d'un autel. Au chevet de la couche, la vieille comtesse d'Isoeil égrène un chapelet. Les scintillements qui brûlent dans l'argent des chaînettes fatiguent ses yeux et les susurrements de ses lèvres endorment sa pensée. Et besoin a-t-elle d'échapper à ses angoisses et à elle-même, la pauvre dame, et de repuiser dans la silencieuse irréflexion de nouvelles forces pour continuer à souffrir ; car elle soigne sa fille, qui est malade depuis la mort de son époux, et ne veut pas la quitter, passe de longues nuits à ses côtés. — Elle seule au monde, lui semble-t-il, peut la sauver !

Entre les rideaux, sur l'oreiller moelleux, la figure d'Yolande s'éclaire d'une lumière affaiblie, pâle non de la pâleur mate des chairs assoupies, mais d'une pâleur fiévreuse, phosphorescente, aux dessous mystérieux, troublants, qui reflète les lueurs sépulcrales d'une âme déchirée, les rayonnements funèbres d'un esprit en peine. Les troubles du cerveau emplissent les grands yeux d'Yolande, son visage étrange tend à s'immatérialiser, un courant de fébrile maigreur fouille les tempes, creuse les joues, amincit les maxillaires, le crâne même semble avoir été resserré par un mal impitoyable comme par un étau. Et sa tête, qui rappelle à l'esprit le masque fermé aux hommes des déesses hindoues et l'extatique hypnotisme des vierges gothiques, est nimbée d'une atmosphère astrale, tristement douce et résignée — auréole de paradisiaques blancheurs qui sanctifie les agonisants. « Oh ! le beau lys qui s'éteint ! » se disent les choses.

Yolande regarde entre les franges et l'appui de fenêtre malgré les vibrations aveuglantes de la lumière, mais ses yeux semblent encore ne pas lui appartenir. A travers le rayon, dans une buée poussiéreuse finement rosée, apparaît le lac du domaine d'Isoeil. Les flamboiements du soleil filtrent par les interstices des noirs feuillages et les tragiques entrecroisements des énormes troncs moussus, et se réverbèrent au fond du lac sous les eaux grises. Le lac brille intérieurement de ces feux scintillants, comme des regards magnétiques de poissons invisibles. Un pont en marbre blanc s'arrondit entre une île et les prairies sombres de la rive, et dessine dans les eaux un croissant d'une neigeuse blancheur, qui trompe les rossignols et les fait chanter là jour et nuit. Yolande regarde. Et le mystère sauvage des bois, et l'eau intérieurement dorée, et l'éclat du marbre évoquent en elle la vision d'une contrée déjà rêvée. Le ciel tressaille des féeries d'une vie irrévélée et

lui donne la sensation d'avoir été enlevée dans un pays lointain, fabuleux. Lors un cygne fendit l'eau qui s'endormait. Il glissait sur le silence, le col majestueusement ployé, ses yeux fixaient la nuit énigmatique des bois, et sa blancheur illuminait plus que celle du marbre et des nénufars.

« Oh! soupira la malade, que je voudrais voguer comme ce cygne! » Yolande chanta ces mots de la voix musicale des enfants, dont l'âme n'est pas encore fêlée par la vie. Et voilà qu'un second cygne surgit des eaux et regarde pensivement le premier.

La comtesse d'Isoeil ne put s'empêcher de frissonner. « Yolande deviendrait folle? Mon Dieu! les craintes du médecin se confirmeraient? Voilà deux mois que sa fille n'avait parlé, et ses premiers mots étaient déraisonnables! »

Yolande regarde toujours le lac, dont les eaux se couvrent d'ombre. Maintenant les deux cygnes plus blancs, paraissent, dans la nuit qui bruine, s'éclairer d'une lumière qui leur est propre; ils glissent au milieu des roseaux aux sifflements métalliques, projetant un sillage de feu; et le lac se satine de rides phosphorescentes comme s'il conservait en lui le souvenir du soleil.

Dans le cerveau d'Yolande, la lutte entre l'humain et l'impossible se prolonge.

Son époux gravement malade, Yolande transportant toute son âme en lui, l'avait empli de sa tendresse et défendu contre les souffrances; et lui, s'abandonnant à sa garde, s'était réfugié en elle. Ainsi ils vivaient l'un dans l'autre.

La mort dut sonner. Et l'âme qu'elle croyait posséder à jamais, l'avait abandonnée dans un adieu rayonnant d'infinie douleur. Et, dès que son époux ne fut plus, elle aussi voulut ne plus être. Son esprit à elle, laissée sur la terre par le mourant, voulait rentrer en son être; Yolande s'était fermée à tout; et il ne put reprendre assez possession d'elle que pour la conserver en vie et non pour sauver sa raison.

Le médecin fit tout pour combattre la folie menaçante. Sa vieille mère ne l'avait pas quittée, mais Yolande ne la regardait pas; elle s'était étendue dans une effrayante impassibilité, ses yeux hypnotisés par une idée fixe ne voyaient plus, et ses lèvres ne se desserraient pas; sa mère lui parlait, elle ne répondait pas. L'entendait-elle? A plusieurs reprises on avait approché de son lit son fils, le petit Ivan, l'enfant pleurait en l'embrassant, Yolande restait insensible. A la vue de son enfant, sa révolte contre la vie s'était accrue. — Elle devait donc vivre maintenant pour son fils; il allait remplacer l'âme perdue, la lui faire oublier peut-être?

Non! elle voulait reprendre son époux à la mort! Que ne doit oser l'amour? Et, dans son cerveau déséquilibré, s'échaufaudaient les pensées les plus impossibles. Elle le pouvait rappeler sur terre, croyait-elle, en l'évoquant longtemps et puissamment! A cette œuvre surhumaine elle travaillait en son âme. Les sentiments les plus forts, les plus élevés, ne nous trompent-ils pas sur notre infériorité? Les anges rebelles se sont soulevés contre Dieu. Leur esprit chercheur et sceptique niait, le besoin misérable de connaître les tournait contre leur Maître. La science ennemie de la foi causa leur malheur, ils furent précipités du ciel. Yolande se révoltait aussi contre Dieu; mais, elle, y était poussée par le culte despotique d'un homme. Elle donnerait d'autres lois au monde, dont son amour devait être le principe. Et tout lui obéirait! S'élevant au dessus de ce qui est, elle allait à la mort ou à la folie. Mais Dieu, qui ne pardonna pas aux anges, eut pitié d'une femme.

Pour accomplir son œuvre de charité, le Seigneur tout-puissant et très doux ne se servit pas des hommes faibles et très orgueilleux. Il ne sauva pas Yolande par le secours d'êtres aussi inférieurs qu'elle. L'homme n'est plus assez croyant pour que Dieu puisse encore s'adresser à lui, l'homme a étouffé le divin en son âme : *Dieu n'est plus attiré par lui-même en sa créature.*

Le miracle se fit par les choses.

Yolande s'étant condamnée à rester étrangère au dehors, sembla, dès le début de sa maladie, écouter dans le vague. Et d'abord insensible, la voix des choses l'avait approuvée dans l'audacieux projet de rappeler son époux à la vie et de vouloir un monde subordonné à son existence. Les choses n'avaient donc pas tenté, comme les hommes, de lutter brutalement contre la folie. Yolande vécut alors dans son rêve. Et le médecin comprit, enfin, qu'il se livrait en cette pauvre âme un duel désespéré entre le terrestre et le mystérieux, et que lui, homme, ne pouvait être d'aucun secours; il devait se résigner, envelopper la malade de silence et remettre son sort entre les mains de l'Inconnu.

Les choses paraissent divines à ceux qui peuvent comprendre leur infinie tendresse; elles pénètrent en eux naturellement par leur force même et correspondent à tous les besoins de leur esprit. Croire que c'est nous qui prêtons une âme aux choses : quel blasphème!

Et elles avaient parlé d'une voix si douce, si étrangement nouvelle, qu'à les entendre Yolande s'était crue enlevée au monde. Mais cette voix, célestement fuyante, devint terrestre, et si insensiblement que la folle ne comprît pas qu'elle ressuscitait à la vie réelle.

Après avoir entendu les choses, bientôt elle les vit; elle les observait maintenant, les interrogeait. Yolande ressentait un inexplicable besoin de les aimer et allait à elles. Son état mental s'améliorait, l'impossible était vaincu.

Et quel aide l'homme aurait-il apporté en cette œuvre mystérieuse, lui qui raisonne, veut tout savoir et ne sait se contenter d'aimer, d'aimer, qui est la science suprême?

Longtemps Yolande avait attaché ses rêveries à ce qu'elle voyait de sa fenêtre. Oh! combien le ciel lui semblait haut, combien il lui paraissait doux et profondément généreux, toujours ouvert comme une main qui donne. Il répandait sur le monde son magnétisme d'amour, l'enveloppant de poétiques mirages. Et ses yeux perdus dans la lumière, Yolande se demandait quelle signification symbolique pouvaient avoir ces longs nuages indolents? Elle sentait une vie puissante et mystérieuse frissonner à travers l'espace, et cette électricité l'enivrait de désirs insensés de s'élever bien haut dans les airs. Ainsi elle rêvait longuement, tandis que la fenêtre lui montrait un second ciel, découpé par la croisée, adouci, rendu rêveur dans les vitres polies, comme dans une eau dormante.

Par ces journées interminables où son esprit divaguait, elle avait compris et pénétré toute la poésie de la fenêtre. La fenêtre est l'œil du mur, pensait Yolande, elle lui donne son expression, comme l'œil anime la figure et l'éclaire d'une vie spéciale... Telles fenêtres font penser à tels regards et certains murs rappellent certains visages... La fenêtre joyeuse aux flammes de jeunesse doit encadrer la tête blonde d'une vierge; la fenêtre mélancolique aux regards pensifs, le chef branlant d'une vieille... Et les croisées muettement dramatiques n'évoquent-elles pas la subite et déjà fuyante apparition d'une figure, déjà vue dans le malheur et prédisant de nouvelles infortunes?..... O vitres glorieusement incendiées des premiers rayons du soleil! n'exaltez-vous pas en vos crépitations les orgueilleux espoirs, les brûlants désirs de vivre et les enthousiasmes flamboyants de la jeunesse? O vitres douloureusement éclairées des derniers feux du jour! Ne dites-vous pas les sourds regrets, les souvenirs nostalgiques et les longues tristesses des vieux ans? Et vous, vitres nocturnes, languissamment allumées des féminines clartés de la lune, vitres de rêve qui frissonnez de visions amoureuses, blanches de la neige d'épaules nues, miroitantes des éclairs fuyants de regards éperdus, argentées de l'éclat de bras qui s'enlacent, ne chantez-vous pas religieusement l'indicible des nuits passionnées, les râles et les pâmoisons des folles étreintes, où l'homme perd la voix, oublie et doit fermer les yeux?

Yolande s'attendrissait aussi à penser combien d'âmes partageaient ses impressions, combien de malades regardaient comme elle de leur fenêtre et n'avaient plus que cette consolation. Elle se souvenait qu'enfant elle passait des journées sans fin près d'une croisée, comme un oiselet qui, de son nid, observe curieusement avant d'oser voler. Plus tard, dans la vie, c'était la tristesse qui la rappelait près de la fenêtre. Assise là, elle avait rêvé les rêveries de jeune fille ; et là elle avait espéré son amant, comme s'il devait descendre des airs. Elle comprenait maintenant pourquoi les enfants, les femmes, les vieillards, les pauvres gens, les malades et les artistes aiment tant la fenêtre ; — les enfants qui vivent dans l'attente de l'avenir, les femmes qui vivent passivement, les vieillards qui vivent de souvenir, les humbles qui sont écrasés dans la lutte, les malades qui vivent d'une vie brisée, les artistes, eux, les aimants, les doux. Et l'homme, celui qu'on appelle l'homme, l'homme fait, qui vit de la vie présente active, rendu brutal par le monde, qui ne voit et n'entend plus que ce qu'il voit et entend, l'homme sans foi et sans amour, ne peut aimer la fenêtre. Car elle dit à tous : « Regardez, observez à travers le mirage songeur et la dédaigneuse tranquillité de mes vitres, mais ne vous mêlez point aux hommes ». Et seuls l'écoutent les faibles et les malheureux, qui ne peuvent « vivre », et les artistes, qui ne le veulent.

Yolande observait aussi les meubles de sa chambre, qui, aux heures somnolentes de la soirée impatiemment attendues, lui paraissaient des êtres. Elle trouvait matérielle et menteuse la lumière éclatante du milieu de la journée qui contourne brutalement les choses, emprisonne leur âme en l'obligeant au silence, et leur donne une trompeuse expression d'insensibilité. Mais l'ombre vespérale les enveloppait d'une atmosphère pieusement amoureuse, les silhouettes devenaient incertaines, et l'âme des choses osait parler dans le mystère frissonnant.

A contre-jour, devant un blanc crucifix, se trouvait un prie-Dieu en vieux bois noir. Quand la nuit approchait, un personnage d'ombre venait s'agenouiller et psalmodiait tête courbée. Qui pouvait être cet étrange prieur ? Il ne lui rappelait personne, et cependant pourquoi lui semblait-il l'avoir connu ou devoir le connaître ? Qui était-il ? Oh ! que lui importait d'ignorer son nom et son pays sans doute enchanté, puisqu'il priait saintement. Et dans la nuit, elle l'entendait encore psalmodier.

Le tapis du parquet, en laine épaisse et profonde, recélant un monde tièdement fluidique de pensées tristes et tendres d'une naïve et douloureuse gaucherie, assourdissait les pas, étouffait les bruits comme pour mieux faire entendre des voix lointaines ; — parlait des blanches jeunes filles qui

s'éteignent langoureusement d'un amour malheureux, et des jeunes convalescents qui s'éclairent de nouveau comme avec résignation des feux de la vie ; — disait les secrets farouches des âmes trop délicates fatalement éprouvées sur la terre ; — révélait l'énigme du silence sacré qui enveloppe la gestation, la fécondation des êtres et leur mort, leur retour au principe de l'existence ; révélait l'horrible et inexplicable recueillement qui prépare et suit l'existence.

Ecouter les plaintes du vent dans la cheminée la plongeait parfois en de profondes rêveries. La fenêtre lui semblait l'œil du mur et la cheminée l'oreille, mais une oreille harmonique, toujours résonnante des bruits de l'air, comme un coquillage concentre en lui les voix éplorées, continues et infinies de la mer. Combien ces résonances éperdues étaient évocatrices ! La nuit, à entendre le vent hurleur, elle voyait sous les rages de la bourrasque, les arbres se courber et plein de révolte se redresser le branchage frémissant. Les feuilles tombaient avec des chocs métalliques et tourbillonnaient en trombes vertigineuses. L'eau fouettée sonnait étrangement avec de tragiques appels de gong. Seules, immobiles et muettes, les montagnes noires s'étendaient au loin, comme d'énormes animaux endormis. O quel paysage de souffrance ! Le vent moins violent l'attristait plus encore. Alors transportant en lui des gémissements, il pleurait dans la cheminée et soupirait avec une voix humaine. Et dans la fièvre de son émotion, elle se demandait quelle âme pleurait ainsi, de quelles désolations longtemps contenues pouvait être fait son malheur pour l'exprimer en des plaintes aussi troublantes.

Déjà les choses avaient su vaincre la folie d'Yolande et graduellement établir une nouvelle vie entre elle et le monde, lorsqu'elle pressentit qu'un événement allait subitement changer son existence. Elle ne pouvait prévoir de façon précise. Ce serait comme un miracle ! Le travail en son âme avait été trop surnaturel pour lui laisser la force de raisonner humainement.

Un soir, son cerveau fut électriquement envahi d'une peur inexplicable. Ce devait arriver la nuit même !

Pour chasser cette obsédante pensée, Yolande regarde entre les franges et l'appui de fenêtre, malgré les vibrations aveuglantes de la lumière ; mais ses yeux semblent encore ne pas lui appartenir... A travers le rayon, apparaît le lac du domaine d'Isoeil... Les eaux brillent intérieurement... Les rossignols chantent, voyant se dessiner un frêle croissant de lune sous le pont en marbre blanc... Le ciel féerique lui donne la sensation d'avoir été enlevée dans un pays lointain, fabuleux... Lors un cygne fendit l'eau qui s'endormait. Il glissait sur le silence, le col majestueusement ployé, ses

yeux fixaient la nuit énigmatique des bois, et sa blancheur illuminait plus que celle du marbre et des nénufars.

« Oh ! soupira la malade, que je voudrais voguer comme ce cygne ! » Et voilà qu'un second cygne surgit des eaux et regarde pensivement le premier.

Yolande regarde toujours, mais combien elle a été troublée par la musique de sa voix. Pour la première fois depuis sa maladie, elle avait parlé. Et elle n'osait parler de nouveau. Ces premiers cris lui avaient été arrachés. Et leurs sons étranges chantaient à ses oreilles, l'emplissant d'une crainte enfantine.

Soudain elle comprit qu'elle guérissait, qu'elle renaissait à la vie, et se révolta profondément. Elle ferma les yeux et ne voulut plus regarder ; puis resserra brusquement les lèvres, se refusant à respirer encore, et souhaita mourir.

Bientôt cependant, elle repense à la vision qui lui a arraché ces paroles. Car elle a parlé — parlé ! Et le son de sa voix revibre délicieusement à ses oreilles.

— Le son ? se demande-t-elle. Quel est cet enchanteur qui me supplie de vivre encore ?

Elle est tentée de regarder encore.

Maintenant une ombre plus épaisse recouvre le lac, mais le soleil irradie à l'horizon. Oh ! combien l'effraie cette opposition du ciel encore illuminé avec la terre enténébrée déjà ! Il va donc faire noir partout ! L'obscurité s'abat ! Car, enfin, le soleil disparaît, et elle doit se résoudre à vivre encore, à vivre cette nuit.

Comme en un cauchemar, elle est hypnotisée par une idée fixe :

— Comment échapper à cette nuit ? — Et puis elle va être seule, face à face avec l'horrible mystère ! — Et c'est elle seule qui doit souffrir ! — Elle seule !

— Se suicider ? Cette pensée fit perler son front à gouttelettes froides. Tout son corps frémit. Doucement elle serra le foulard de soie qui lui entourait le cou. Déjà elle respirait plus difficilement. Mais subitement elle écarta les bras.

— « Non, elle ne peut se suicider. Son être ne lui appartient pas. Tout est à Dieu. Elle subira la vie, puisque telle est sa destinée. »

Abattue, soumise, elle regarde encore le lac avant de s'endormir. Du sommeil des eaux s'élève craintivement une fleur à la corolle allumée d'un baiser silencieux de la lune, et magiquement blanche au milieu des eaux noires. Yolande comprend que la fleur de cristal appartient aussi au mystère, et

que blanche d'effroi elle exprime la poésie dramatique du fond des eaux; comme elle, pauvre femme, est condamnée à exprimer, dans son horreur muette, l'incompréhensible caché au fond de la vie. Oh! la fleur avait sans doute rêvé d'échapper au lac magnétique, et de voler, grand papillon de rêve, de ses larges pétales vers la lune maternelle. Mais la fleur avait aussi dû se résigner.

Yolande s'endormit.

Soudain, dans la nuit, son cerveau trembla d'une peur sacrée. Lors elle vit s'illuminer, d'une clarté douce, argentée, un grand monument qui se silhouettait sur un ciel noir. Elle le reconnut. C'était le château d'Isoeil, sa demeure seigneuriale, qui l'appelait au fond de l'horizon. Et l'air frissonna de voix attirantes :

« Venez, blanche comtesse. De votre lointain voyage vous êtes sans doute bien lasse! Oh! que vos regards sont pesants de morne tristesse! Vous n'espérez donc plus en la vie? Venez, fluidique châtelaine, vous apprendrez à aimer de nouveau la terre, car tout ici est plein d'amour! »

Yolande marchait à pas tremblants, comme une somnambule elle monta les marches du perron et la haute porte s'ouvrit lentement.

Devant elle, le grand escalier s'élevait majestueux et solennel jusqu'au faîte de l'édifice. Il lui apparaissait couvert de nuit au rez-de-chaussée, mais, plus il s'élevait, plus les marches s'engrisaillaient; puis enfin, rayonnant d'éclat, se perdait dans une lumière aveuglante. Il lui semblait être l'échelle reliant la terre au ciel, que Jacob vit dans son rêve. Soudain, comme une harpe immense, l'escalier frémit d'harmonies qui éclatèrent orgueilleusement célestes au faîte et s'assourdissaient sombrement farouches vers la terre. Tout l'escalier vibrait de résonances électriques. C'était le chant d'espoir des âmes qui aspirent à s'élever au ciel, l'éternelle symphonie de la déperdition des êtres au milieu des excessives jouissances spirituelles de l'autre monde. Ainsi, à une certaine hauteur, les sons fusaient si inhumainement étranges, qu'à les entendre elle perdit un instant la notion de l'existence. Mais insensiblement la symphonie se tut, et la lumière s'adoucit.

Puis elle eut comme la sensation que des gens s'empressaient autour d'elle. Elle se retourna, ne vit personne.

Elle se promena lentement dans le château, qui était toujours éclairé d'une douce lumière blanche si pénétrante, qu'elle pouvait regarder à travers les murailles. Mais n'était-ce pas elle plutôt que toutes choses regardaient.

Au fond des vastes salons, elle entendait de vagues chuchotements, mais écoutait-elle plus attentivement? tout se taisait.

Le fluide de regards interrogateurs pesait sur elle. Mais qui la regardait ainsi?

Des êtres étaient autour d'elle! Yolande le sentait. Ils se rapprochèrent! Elle se vit enveloppée de toutes parts. Les choses l'avaient déjà sauvée de la folie, maintenant l'humanité l'enveloppait de son magnétisme de vie. Elle ne pouvait plus échapper à l'existence.

Lorsque de la foule sortit une vieille dame. C'était sa mère, qui vint la baiser sur le front. Et ce baiser la fit frissonner. Et s'avança vers elle un homme jeune et beau; son cœur se resserra. Son époux! Et ses lèvres frémirent sous un long baiser, dans lequel Yolande sentit passer une âme. Et elle entendit un cri d'enfant, et son cou fut entouré de deux petits bras. Et les trois êtres, auxquels appartenait sa vie d'amour, la fixèrent avec des supplications dans le regard.

La poitrine haletante, Yolande s'éveilla.

Devant elle s'étendait une forêt fantastique, dont le sol disparaissait sous une épaisse floraison de fougères arrondissant leurs feuilles énormes. S'élançaient des arbres géants au tronc argenté, aux feuillages dentelés, capricieux. Une lumière aveuglante noyait tout, comme si le paysage entier était enfermé dans un immense bloc de glace exposé à un blanc soleil d'hiver. Des oiseaux de diamant sautaient de branche en branche. Mille regards étincelaient. Une vie intense respirait en toutes choses, faisant craquer les troncs sourdement et bruire étrangement les feuillages. Des serpents de feu glissaient sous les fougères, et leurs sifflements mettaient en fuite les oiseaux.

Ne comprenant pas, énervée, Yolande pleura.

Déjà il faisait jour, il avait gelé pendant la nuit, et les vitres étaient tapissées de lumineuses végétations de givre. La vieille comtesse se tenait au chevet du lit, attendant le réveil d'Yolande.

Pour ne pas être entendue, Yolande étouffa ses sanglots dans l'oreiller, qu'elle mordillait nerveusement. Elle pleura longtemps, la tête recouverte de son épaisse chevelure, et le grondement cadencé de ses gémissements sonnait à ses oreilles. Et elle sentait confusément qu'elle était sauvée.

Et Dieu, puissant et très doux, avait eu pitié de sa pauvre créature, et pour la sauver s'était servi de l'âme des choses.

Mais la vieille mère entendit ses sanglots. Elle s'approcha toute tremblante. Et la comtesse Yolande, l'entourant de ses bras, lui demanda son fils.

HECTOR CHAINAYE.

QUELQUES VERS

I

LE VIVIER

Mon livre est un vivier profond de marbre noir,
Où parfois, te penchant plein d'horreur, tu peux voir,
Or et flamme! onduler dans la fange et l'eau noire
Une murène comme un long éclair de moire.

Dans l'ébène affamé de ce boueux miroir
Le soleil, qui s'y voit noir d'un deuil sans espoir,
Boit les baisers glaireux d'une flore illusoire
Où s'ouvre, au lieu de fleurs, mainte lente mâchoire.

Toi, qui viens te mirer dans ces traîtreux remous,
Regarde, ô cher visage hypocrite et si doux,
Sous ton reflet tremblant glisser des monstres mous.

Pour repaître à la fois mes amours et mes haines,
Tous les jours, de mes mains, je nourris mes murènes
De beaux yeux frais d'enfants et d'entrailles humaines.

II

INVOCATION

Du fond d'un gouffre infect en pleurant je t'invoque,
Muse des désespoirs, Reine des insurgés,
Toi qui verses la haine au cœur des affligés,
Mère du spleen bizarre et de l'horreur baroque.

Amante des bijoux, du luxe et de la loque,
Rose des paradis dans l'opium songés,
Maîtresse des beaux vers par la douleur forgés,
Viens à moi dans la boue où mon âme suffoque!

De tes noires clartés je nourrirai mes yeux.
Je veux repaître en toi tous mes sens furieux
De plaisirs incréés et d'amours impossibles.

Soûle-moi de baisers! Soûle-moi de poison!
Et jusque dans l'azur des cieux inaccessibles
Comme un soleil levant fais sauter ma raison!

III

CONFARREATIO

Muse, te souvient-il du hideux galetas
Où, par la lucarne entr'ouverte, nous jetâmes
Des regards révoltés sur ces cultes infâmes?
— Un tout jeune homme est nu, prosterné sur les bras;

Sa fraîche et blonde chair qui grelotte aux frimas
De la crainte, supporte un réchaud qui flamboie;
Cependant qu'une vieille, hystérique de joie
Obscène, en grommelant son grimoire très bas,

Vole d'un poing osseux sa chétive innocence,
Mêle du froment vierge à sa vivante essence
Et sur ses reins mouvants cuit le gâteau d'amour.

Fuis la communion immonde et sacrilège,
Muse! L'ange gardien nous préserve qu'un jour
Nous mordions au puissant et mortel sortilège

IV

SUR LE LOTUS

Sur le lotus assise, elle songe, Mayâ,
— Et l'eau coule, l'eau coule, —
Ses larges yeux baissés, qu'en leur ombre voila
Son sourire de vierge éternelle. Et voilà
Que l'eau coule, l'eau coule.

Les mains jointes ainsi qu'un lys encor fermé,
Par pétales en foule
Voit-elle s'effeuiller dans le fleuve affamé
Et renaître aussitôt son lotus parfumé
Et couler l'eau qui coule?

Elle songe le monde et sourit. Et l'ancien
Rêve fou se déroule.
Les formes viennent, vont et se confondent. Rien,
Rien n'est vrai, rien n'est faux, rien n'est mal, rien n'est bien!
Et l'eau coule, l'eau coule.

Rien ne vit, rien ne meurt! Sans cesse l'Univers
Se soulève et s'écroule
Informe comme l'eau sans forme aux longs flots verts.
O Mayâ, tu souris à ces néants divers,
Et l'eau coule, l'eau coule.

IWAN GILKIN.

PROSES LYRIQUES

I

ADIEU!

C'est le charme dolent, la grâce languide des choses qui se fanent et se décolorent; le parfum évaporé, expirant des douces amours enfantines, sans cruels déchirements, sans angoisses profondes. C'est la tiédeur des amitiés qui s'étiolent, se dénouent... Ni heurts, ni reproches. — L'horloge constate, à voix claire, froidement, essaie de mesurer l'Eternité, se raille un tantinet elle-même, de sa vaine diligence... — Le dernier pétale hésite et tombe; — la triste et jaunissante feuille, restée seule sur la branche, soupire, se remémore, lentement se penche, tourbillonne, glisse et tombe : — Adieu !

Adieu ! — la pression abandonnée des mains, les regards qui s'attardent, le sourire un peu navré, les lèvres si légèrement frémissantes ; — le bonheur dont on est bien las, la satiété des caresses et des paroles toujours trop tendres... — Mais, des heures vibrèrent triomphantes et joyeuses entièrement qui sont passées et un regret nostalgique embaume le soulagement de l'Adieu !

Adieu ! Adieu ! C'est l'appel pressant, rude, sauvage de la cloche brutale; — à coups saccadés sonne, sonne, sonne le bronze funéraire... Dans la tempête et la tourmente, au milieu des rafales et des cinglantes bises, tinte, lugubre et suppliante, l'infatigable cloche préservatrice ; et les sirènes lâchent leur rauque, discordante et tragique clameur qui s'élève ainsi qu'un

barbare cri de guerre, au dessus des incantations de l'ouragan... Semblable à une hyène affamée et rugissante, le vent bondit, s'élance en sifflant, revient, bouscule les eaux, les emporte, les projette en trombes stridentes... — La cloche entonne de lents *De Profundis ;* les éternels chants de Mariande roulent à la crête des vagues, s'éparpillent, sourds et lourds meurent à l'écho... Les ténèbres s'amoncellent et dans la nuit les flots se livrent des batailles meurtrières. — Pour les chiens d'Yama mugit un réjouissant, un féroce et sanguinaire hallali ! L'océan bave, écume, râle... — Devant les lames qui les traquent, fuient les chétifs navires ; mais les furieuses s'acharnent, se rapprochent toujours, toujours plus près, se succèdent sans trêve, prennent un dernier et formidable élan, écrasent, enfin, leur victime sous un suaire pesant et implacable...

Et cloches et sirènes crient et chantent l'Adieu de la Terre, de la Patrie lointaine, — envoient jusqu'aux confins de l'horizon, au marin désespéré et agonisant l'Adieu de la Terre et des Hommes, — de la Patrie lointaine !

II

IN MEMORIAM

Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons.
C. B.

Chère Ame fraternelle, hautaine et discrète, sans plaintes vaines, tu es allée en un coin désert, hors des sites accoutumés, prendre l'investiture de la Vie Eternelle. — La haine du passé, de l'ignominieux combat pour l'existence, — le pâle effroi du long avenir morose, ont triomphé de ton énergie altière.

Tu as trouvé le Port, — le Port du Ciel, le Hâvre doux et pacifique, hospitalier aux Rêveurs téméraires, — à ces ambitieux de vertu et de gloire, — de limpide candeur. Cœur altissime, cher jumeau spirituel, altéré de chimères, dans l'iris de tes yeux pleurait l'espoir inexaucé d'une Terre plus noble et plus clémente... — Tu as trouvé le Port, — le Hâvre doux et pacifique...

Repose, ô Pèlerin de la Mort, héroïque et fier, dors en cette nouvelle et plus charitable patrie, — repose loin des larmes feintes et des prières viles, sous l'humble croix de ce village obscur.

Ton Esprit, vierge de tout calcul cupide, éperdu d'allégresse et de joie, plane, maintenant, — parmi la Flamme et la Lumière incorruptibles !

III

Oh ! ces yeux si longtemps familiers, — lucides, transparents et clairs !

Ils me fascinent, me subjuguent et lorsqu'esseulé, en proie aux réflexions amères, je relève pesamment la tête, cherchant l'appui d'un regard charitable, ils sont là, devant moi, qui me contemplent, me versent dans le cœur leur douceur et leur flamme; — ils sont là, persuasifs et tendres, les chers yeux, les yeux pâles et rêveurs.

Ils m'ensorcellent et me domptent car ils m'appellent à la Paix, à la Sérénité et me disent : — *Lève-toi*, — *viens*, — *il suffit de vouloir !*

Et docile, je les suis, ces magiciens songeurs et ils m'emmènent vers les brouillards et les grises contrées du Nord. Nous errons jusqu'au déclin du jour, le long des promontoires, des mornes estuaires, sur des falaises rébarbatives où se déchirent et hurlent les eaux glaciales... Et, tout à coup alors, les Yeux, resplendissant de Joie et d'un surnaturel Espoir, me délaissent, s'éloignent de la côte et me font signe et me supplient d'avoir pitié de moi-même. Ils disparaissent dans les brumes marines et toujours je suis trop lâche pour obéir à leur ardente exhortation...

Harcelé d'angoisses et incrédule, maudissant ma chair pusillanime, je m'endors, enfin, au milieu de la nuit livide et le matin, au réveil, — pareils à la divine annonciatrice, — au fond de mon âme brûlent et fulgurent, de nouveau, les yeux si longtemps familiers, — lucides, transparents et clairs.

IV

LE NAVIRE MYSTÉRIEUX

Je suis le plus taciturne passager de ce navire mystérieux.

Au milieu du fleuve, aux rives incertaines et stériles, dont les eaux monotones, huileuses et lentes coulent sous un nébuleux firmament que nul astre n'éclaire, — depuis des ans, depuis toujours le vaisseau est arrêté. Les ondes limoneuses et noirâtres roulent et se renouvellent sans l'entraîner dans leur course somnolente; l'ancre, en d'autres temps, fût peut-être jetée ou quelque infranchissable écueil entrave sa marche.

Mais, abandonnant la manœuvre, l'équipage rit et chante et joue dans l'entrepont, insoucieux de saluer jamais le port... Et, moutonnantes, passent les vagues, incessamment; ternes, muettes, elles traversent les brouillards de cette contrée énigmatique, se précipitent, oh ! vers quels soleils, vers quelles Amériques ?

Quelquefois, une rixe s'engage entre les marins grossiers et sanguinaires

et le vaincu, lancé par les sabords, emporté en son mouvant linceul, va, solitaire et morne, découvrir la bienheureuse patrie, les rades lointaines qui nous furent promises...

Et, moi seul, parmi cette foule indifférente, ne puis me résigner à cette quarantaine indéfinie, ne sais m'attabler avec les autres, persifler, boire et me divertir, — oublier le destin lamentable de ce navire mystérieux. Tristement je parcours ma prison et, accoudé aux bastingages, contemplant le mol et sournois luisarnement des eaux, guettant un illusoire secours, la voile rédemptrice, — je songe et pleure les rivages, l'océan de mes rêves.

V

J'ambitionne faire de mon style un glaive généreux et terrible, un acier souple, nerveux, impitoyable, forgé sur l'enclume de la fureur et de la haine, trempé dans des larmes amères et sanglantes, — une Durandal étincelante et vengeresse et magnanime.

Et point ne m'amuserais-je à d'inutiles et vaniteuses parades, à de tumultuaires fanfares d'escrime, aux passes élégantes des salles d'armes. — Ma victorieuse lame cinglerait, cravacherait les glabres et ternes visages des tièdes et des médiocres; perdu au plus dru de la mêlée, je me baignerais en un réfrigérant carnage. J'éclabousserais la poussière des chemins de la cervelle des Gentils; et mon épée, mon épée loyale et chère, tuerait, tortionnerait, distillerait pour les ennemis de ma Foi de lentes et pénibles agonies.

Ainsi qu'un nouvel Attila, balayeur de la décadence, Messie farouche de la colère divine, je noierais les impuretés, les blasphèmes et les infamies du siècle sous une marée de pourpre, pour régénérer le monde épuisé, — lui restituer sa force et sa grâce primitives, nourrir et faire fructifier les germes de la prochaine moisson du Seigneur !

Et alors, je m'en irais à la conquête du Saint-Graal de mes rêves, vers la terre de Chanaan de mes espérances, me reposer de mon labeur accompli dans la Paix et la Gloire et l'Amour infini et miséricordieux.

ARNOLD GOFFIN.

SONNETS CALMES

I

Je pourrais vous aimer comme un autre, mieux même !
L'amour, qu'au fond du cœur je garde emmailloté,
Se réveillerait, certe, avec joie et fierté
A votre grand œil noir où je lis ce mot : Aime !

Mais pour mon doux repos je n'irai point chercher,
Estimant que l'amour est un bien éphémère,
A nouer de mes poings les crins de la chimère.
Je veux qu'en vous l'ami, seul, me vienne toucher.

Cependant c'est mon cœur tout entier que je donne,
Mon cœur qui vous réserve un culte de madone,
Moins le fiel, l'égoïsme et les pleurs de l'amour...

Quand les amants — bien tard — auront fui sans retour
Vous trouverez, valant leur troupeau haïssable,
Mon Amitié pour vous brûlant impérissable !

II

Le tram nous invitait de sa verte prunelle.
Joyeux nous prîmes place et fouette! ô bon cocher !
Nous volions vers le Bois à l'heure criminelle,
A cette heure idéale où d'autres vont coucher.

Les paysages noirs, mais pas du tout funèbres,
Se déroulaient, piqués de réverbères fous.
Soudain parut le Bois en robe de ténèbres
Que la lune frangeait de jais... Souvenez-vous !

Savourant cette nuit superbe d'où s'élance
Le chœur mystérieux dont est fait le silence,
Je me taisais... grisé par un parfum troublant .

En passant au travers de votre crêpe blanc,
La brise avait un fleur que je ne sentis onques...
Et mon rêve s'enfuit là-bas, — où sont les jonques!

THÉO HANNON.

LA MORT DES YEUX

Vous allez devenir des flammes absolues.
Entre vos rêves nus que vous verrez alors,
Sur une herbe analogue à vos œuvres élues,
Jailliront au delà les lys bleus du dehors.

Ne vous entr'ouvrez plus sur vos mauvais ouvrages;
Restez clos au soleil où flottaient vos ennuis;
Ouvrez-vous à présent au dessus des images
Et ne revenez plus cligner au seuil des nuits.

Au dedans vous verrez une mer enflammée,
Des repas de malade épars aux horizons,
De jeunes enfants morts sous la lune alarmée,
Toutes vos vanités! toutes vos oraisons!

Vous vous éleverez au bord de l'ombre lasse;
Mon Dieu, voilà des nuits et des nuits que j'attends!
Laissez les noyés seuls s'endormir sous la glace,
Vous n'allez plus revoir l'hôpital au printemps!

Et vous confluerez dans l'inépuisable pluie,
Et vos cils blanchiront sous des pleurs sans raisons,
Des mares couleront sur la lune bleuie,
Et vous nagerez sur l'océan des rançons.

Et vous pourrez alors pleurer dans l'ignorance,
Quand la mort, entr'ouvrant ses nocturnes chemins,
Vous baignera des eaux vertes de la souffrance
Et posera sur vous la fraîcheur de ses mains.

En fermant votre rêve entre leurs gestes graves,
Elles vous montreront, sans tristesse et sans bruit,
Les brebis dans la neige et les lys dans les caves
Et les morts se lavant aux sources de la nuit.

Vous tremperez dans le silence vos prunelles,
Les abreuvant de lune et d'astrales torpeurs;
En effusant enfin vos œuvres virtuelles,
Vos globes seront nus dans l'excès des terreurs.

Et vous éclairerez les soirs de votre voie,
En effluant sur vous l'ancestral ennui bleu,
Vos bulles s'enfleront au delà de la joie,
Et vous deviendrez noirs en jaillissant vers Dieu.

Vous éteindrez enfin l'alcool vert des luxures,
Tandis que sur les eaux stagnantes des grands froids,
De leurs linges d'azur étanchant vos blessures,
Vous effeuillerez vos paupières d'autrefois.

MAURICE MAETERLINCK.

VERS

I

Les yeux tristes d'amour inavoué, Vestale
Dont l'âme languissante attriste le regret
D'être seule, elle songe au barbare décret
Qui l'a vouée à la règle sacerdotale.

Sa lâche chevelure aux reflets bleus s'étale
En fleurs sur son col blanc, et sa main qui distrait
Les papillons de nuit, écarte l'indiscret
Regard mourant des fleurs dont le parfum s'exhale!

Tout le passé désert, où traîne la langueur
Des soirs inoubliés, repasse! O la rigueur!
Et nul espoir n'endort cette âme qui s'afflige!

Et la lune là-haut pleure ses rais frileux
Dans le silence de l'azur sur son cœur lige.
Et rêveuse, elle voit s'aimer les oiseaux bleus.

II

Pourquoi pleurer, pourquoi rire
Sous ta mousseline d'or?
Pourquoi, chère et douce martyre,
Au ciel, lorsque l'ange dort,

Rêver, triste amante encor
Dans l'azur cruel qui mire
Sournoisement le trésor
De tes yeux qu'un rêve attire?

Pourquoi chanter? ô chanson
Si limpide que le son
Semble être de la lumière!

Pourquoi parfois, sot délire
Ricaner notre prière?
Pourquoi pleurer, pourquoi rire?

III

Voix du plain-chant! voix de l'amour, voix secourable!
De l'azur tout en fleur neigent de blancs pardons!
Cloche d'appel dans la nuit déserte! Tendons
Nos mains jointes, nos mains tremblantes de coupables.

Le fardeau d'un passé criminel nous accable,
Seigneur! Et nul salut n'a lui! nous n'entendons
Que nos remords, nous ne voyons que des chardons
Hérissés sous nos pas dans des plaines de sable!

Voix de clarté! Voix d'espérance! En nous descend
Quelque chose de doux comme des yeux d'enfant,
Et la crainte de ceux qui s'en vont est bannie!

Voix du devoir! Ecoutons-la nous avertir,
Si maternelle! Et pour que soit le repentir,
Le Christ semble revivre encor son agonie.

IV

Larmes d'argent sur les eaux
Que pleura la lune blême
Si vague et si triste emblême
Où se ravivent nos maux.

Nympheas sanglotants! sème,
O Lune, sur mes yeux clos
Tes pleurs; là-bas sur les flots
J'entends ta plainte suprême!

O ces sanglots lumineux
Qui tombent silencieux
Si lentement sur mon âme!

Et dans mon cœur anxieux
J'écoute perler la gamme
Des larmes glissant des cieux!

V

Sur l'herbe, où nonchalante elle rêve, elle cueille
Distraite, les lychnis parsemés qu'elle effeuille,
Et suit de son regard mutin le vol dans l'air
Des pétales que sa main disperse; et le clair
Friselis des rameaux qu'échevèle la brise
La berce et le parfum mourant du soir la grise
Si vaguement qu'elle ose à peine encor songer.
Et belle d'indolence et glissant un léger
Sourire sur sa lèvre, elle arrache à la gerbe
Qu'elle a cueillie et qui se fane là dans l'herbe
La marguerite blanche et compte de son doigt
Mignon ce que la fleur devineresse doit
Raconter — et sourit au mensonge des fleurs.

VALÈRE GILLE.

MADELON

A HERMANN BEMBERG.

Au temps où tu faisais envie,
Comme on te fêtait dans la vie,
Quel aplomb,
Madelon!...
Mais, le jour où vint la déveine,
Et lorsqu'à voir tu faisais peine,
Madeleine,
Ce ne fut pas long
Madelon!...

Alors, pauvre fille de joie,
Tu t'es dit : « Plus de bas de soie,
« Pas d'aplomb,
« Madelon!...

« On remet ses vieux bas de laine
« Et l'on se fait fille de peine,
« Madeleine... »
Ce ne fut pas long,
Madelon!...

« Ils t'ont saisi ton lit de plume :
« Tu peux coucher sur le bitume ;
« De l'aplomb,
« Madelon!... »
Mais, pour dormir, toujours hautaine
Tu choisis le lit de la Seine,
Madeleine...
Ce ne fut pas long,
Madelon!...

LÉON MONTENAEKEN.

AIRS DE FLUTE

XXV

LORELEY

Dans le soleil, la nymphe nue
Déroule ses longs cheveux d'or,
Mon souvenir la voit encor,
C'est ma jeunesse revenue.

Dans le jour fluide qui meurt,
Le fleuve roule son eau blonde
Et la nymphe regarde l'onde
Traînant sa pensive rumeur ;

Et quand la nuit est revenue,
J'aperçois, j'aperçois encor
Une onde de longs cheveux d'or
Sur une blanche forme nue.

O Loreley, mon doux lointain
De fleur bleue et de Marguerite,
Dans ton rappel cher je m'abrite.
Und das ist lieblich,
C'est certain.

SIEBEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE PILLAGE.

Une revue qui ne manque ni de verve ni de jeunesse, *la Wallonie*, relève avec aigreur la phrase que nous imprimions récemment : « *Quant à M. Khnopff, il est de ceux que, littérairement on ne salue plus* ».

La Wallonie aurait dû songer que pour prononcer d'aussi offensantes paroles, nous avons de graves raisons et que si nous attaquons la dignité littéraire de M. Khnopff, c'est parce que celle-ci est attaquable. *La Wallonie* veut des explications. En voici.

Naguère un petit journal parisien, malheureusement mort aujourd'hui, *Lutèce*, insinua que le *XVIIIe siècle* de M. Khnopff, paru dans *la Jeune Belgique*, n'était que le décalque des *Fêtes galantes* de Paul Verlaine, *épuisées alors en librairie*. A l'aveuglette, nous nous indignâmes. Aucun de nous ne contrôla, n'ayant pas les œuvres rares de Verlaine en sa bibliothèque. M. Khnopff les avait, sans doute.

Or, voici que M. Léon Vanier réédite coup sur coup ces œuvres, les *Romances sans paroles*, les *Fêtes galantes*, *Jadis et naguère* ; nous les lisons, épris de cette poésie exquise et musicienne, et, à mesure que les strophes se déroulent, les vers de M. Khnopff nous reviennent en mémoire.

M. Khnopff a tout copié, la coupe des vers, les mots rares, les rimes choisies, des hémistiches complets et des strophes entières !

Lisez :

VERLAINE.	KHNOPFF.
Un air bien vieux, bien faible et bien char- [mant. (*Romances sans paroles*).	Un air bien vieux, grêle et charmant.
Je devine à travers un murmure Le contour subtil des voix anciennes Et dans les lueurs musiciennes.... (*Id.*)	Et les senteurs musiciennes Cette âme qui se plaint tout bas, Ces frissons d'accords, n'est-ce pas L'âme des extases anciennes ?
Mystiques barcarolles Romances sans paroles.... (*Fêtes galantes*).	Les brises des étangs, mystiques barca- [rolles, S'enroulaient vaguement à vos mièvres pa- [roles.
Le ciel si pâle et les arbres si grêles. (*Id.*)	Et dans le ciel si pâle et les arbres si grêles.
Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc, Souriait en bandant malignement son arc.... (*Id.*)	Sous son frêle treillis, dans un recoin du [parc L'amour malicieux appuyé sur son arc....

Nous pourrions continuer les citations; nous en avons une quantité, cueillies presque au hasard des rencontres, mais aujourd'hui nous voulons être bref, gardant pour plus tard une démonstration plus complète. Ce que nous en faisons à l'heure actuelle n'a d'autre but que de justifier le mot cruel infligé à M. Khnopff et si malencontreusement relevé par *la Wallonie*.

Voici deux documents encore :

AQUARELLE.	L'EAU QUI SOUFFRE.
(Extrait des *Romances sans paroles*, de Paul Verlaine, *réimpr.*, Léon Vanier, 1887, p. 57).	(Extrait des *Vers*, de M. Georges Khnopff, à la page 552 du tome III de *la Jeune Belgique*).
O la rivière dans la rue ! Fantastiquement apparue Derrière un mur haut de cinq pieds, Elle roule sans un murmure Son onde opaque et pourtant pure, Par les faubourgs pacifiés.	Vers les lointains extasiés Lente et douce, *sans un murmure*, Elle pousse *son onde impure*, Entre les *murs pacifiés*,
La chaussée est très large, en sorte Que l'eau jaune est comme une morte Dévale ample et sans nuls espoirs De rien refléter que la brume, Même alors que l'aurore allume Les cottages jaunes et noirs.	*O la rivière jaune et morte* Sous les ponts tristes, *sans espoir* *De rien refléter* de ce soir Que l'heure impitoyable emporte.

Voici, prise dans *Les Poètes maudits* de Paul Verlaine (Vanier, 1884, p. 49), une pièce de M. Stéphane Mallarmé, dont M. Khnopff a enlevé jusqu'au titre :

APPARITION.

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs,
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme [des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des [corolles.
— C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a [cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la [rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant [gâté,
Passait, laissant toujours, de ses mains mal [fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles par- [fumées.

Cela suffit-il ?

APPARITION.

(Extrait des *Vers*, de M. Georges Khnopff, à la page 553 du tome III de *la Jeune Belgique*).

Telle glisse silencieuse
Sur un ciel de miniature
Une sainte gracile et pure
Dans le bleu de l'heure pieuse.

Elle m'est soudain apparue,
Rêve, forme à peine, nuance,
Effleurant de subtile essence
La vulgarité de la rue.

Et de ses lèvres bien aimées,
La vierge, de ses lèvres roses,
Effeuilla sur mon cœur des roses
Et des étoiles parfumées.

MAX WALLER.

MEMENTO

La petite revue dont nous avons récemment parlé, se blesse encore parce que nous lui donnons le qualificatif de « petite ». *La Wallonie* (c'est elle) a bien tort, l'adjectif ne s'applique qu'au format, point du tout à l'œuvre. Nous reconnaissons avec bonheur qu'il y a chez elle un effort plus que louable, quoique assez biscornu, et lui envoyons toute notre sympathie, quelque dédain qu'elle en ait.

La Wallonie pourtant commet quelques gaffes. 1° D'abord elle défend Georges Khnopff — elle verra un peu plus haut pourquoi elle a tort; elle nous accuse, pauvre Max Waller, d'avoir, dans *Lysiane de Lysias*, pastiché *Le Vice suprême*, ce qui a été avoué (donc pardonné) par Max Waller lui-même avant que quiconque eût songé à le lui reprocher. Et il continue à croire que cette nouvelle peu originale est un simple hommage involontaire à l'ami Péladan; 3° elle nous affirme fort injustement que nous oublions, négligeons et répudions Georges Rodenbach et Emille Verhaeren; 4° elle se met en colère — tout cela en trente lignes. *Wallonie* que nous aimons et qui fait si souvent notre joie, lisez le paragraphe, qui suit :

***

Le 22 octobre a eu lieu à la *Taverne Royale* (1) un banquet intime où se sont réunis les collaborateurs du *Parnasse de la Jeune Belgique*. Citons parmi les toasts prononcés, celui-ci :

« Chers bons amis,

« Etant heureux et content, on ne pourrait être solennel et je ne veux pas l'être. Nous sommes arrivés aujourd'hui à la deuxième étape Jeune Belgique — et certes non à la seconde. Le banquet Lemonnier où, voilà longtemps déjà, les fervents de l'art se réunirent, fut notre premier relai. Nous nous arrêtions un instant à l'auberge pour reprendre des forces et mener le coche plus loin — loin des mouches.

« Voici notre deuxième hôtellerie — loin des coquecigrues.

« La Jeune Belgique est déjà ancienne — elle ne vieillit point — elle se renouvelle, tend la main à ceux qui viennent, comme elle envoie un sourire de regret à ceux qui partent — et ceux-ci reviendront peut-être. Leurs places sont là qui les attendent. Comme on l'a dit jadis, rappelant le mot de Victor Hugo, « ils n'ont pas disparu ; ils sont simplement invisibles. »

« Le *Parnasse* est le résultat d'un long effort. Il a fallu beaucoup d'amitiés, beaucoup de conviction, beaucoup de joie d'écrire pour arriver à ce livre — notre livre d'or. Il y a eu bien des ouvrages de ce genre en Belgique, jamais un seul avant celui-ci, écrit et publié librement, sans le concours des bureaux officiels.

« Nous ne voulons aujourd'hui ni défier ni médire. Aucune allusion ne détournera notre allégresse et nous serons tout au bonheur d'avoir fait œuvre bonne et digne. Cette œuvre est là. Donnons-nous rendez-vous à la prochaine station. Ce salon n'est qu'un guichet; la Jeune Belgique ne craint, elle prend ses coupons et, je vous le promets, le train ne déraillera pas. »

Encore un toast :

« Je vous propose de boire aux plus jeunes fils de la Jeune Belgique. Nous nous énorgueillissons d'avoir fait éclore dans notre pays, une riche floraison d'art; il ne faut point que ces divines fleurs meurent avec nous. C'est aux plus jeunes poètes et aux poètes à venir, d'entretenir et d'embellir encore le jardin poétique que nous avons créé. En attendant les successeurs, qu'avec son tempérament de mère Gigogne, la Jeune Belgique ne tardera pas à leur don-

(1) Oh les piliers!

ner, MM. Valère Gille et Fernand Severin exercent supérieurement les fonctions difficiles de Benjamins. Qu'il soit permis à un mauvais jardinier de louer ici leurs charmants parterres de lys... et de roses-thé.

Pour clore la série des toasts, je bois enfin à nos principaux collaborateurs, à ceux qui, par leur dévouement et leur habileté, nous ont aidé à faire du *Parnasse de la Jeune Belgique* une véritable œuvre d'art; à Mme Monnom, à MM. Dewinter et Van Dijk à qui nous voulons témoigner ici notre plus cordiale gratitude. »

Quelqu'un a bu à la santé de Me Picard, le véritable auteur du *Parnasse*, quelqu'un à tous les collaborateurs du livre et tous ont bu au bonheur de se sentir jeunes et *unis* comme par le passé. Ja, mein Herr.

***

Du *Voltaire* (24 octobre) :

« CHRONIQUE DE PARIS. »

« Le titre écrit au haut de la page, je me prends à réfléchir, car, à la vérité, ce n'est point de Paris qu'il sera parlé. Au demeurant, comme il s'agit de lettres et de lettres françaises, le lecteur m'excusera de chercher à appeler son attention sur un groupe d'écrivains belges qui viennent de publier à Paris, chez l'éditeur Léon Vanier, un beau volume de vers. Par ce temps de prédilection pour les littératures étrangères qui pousse à la fureur des traductions, il est intéressant de constater comme une renaissance littéraire chez des voisins qui parlent et écrivent notre langue.

« Je dois m'attendre à rencontrer quelques incrédules sur le boulevard. Le Parisien connaît mal la Belgique; à l'entendre, ce serait un pays de contrefaçon où l'on fait des révolutions quand le gouvernement augmente le prix de la bière. Pour avoir écouté des Brabançons de vaudeville, il croit fermement que les gens d'outre-Quiévrain tutoient les voyageurs, disent : « savez-vous », ou « pour une fois », plus souvent qu'à leur tour et passent leur temps en fumant d'énormes pipes. En réalité, les domestiques et les paysans sont seuls à parler « pour une fois, savez-vous ». Quant à la bière, on est bien obligé d'en boire, puisque le pays ne produit pas de vin, si ce n'est un petit muscatel rosé, dont les pampres roussissent sur les coteaux de la Meuse. Mais où le Parisien a raison, c'est quand il répète le mot d'André Gill :

« J'aime aller en Belgique; je m'y trouve « bien seul, même parmi la foule, car les « Belges ne pensent pas. »

« Bien entendu, Gill voulait dire que le pavé de Bruxelles manque d'artistes, et que les passants ne semblent pas s'intéresser aux choses d'art. Il en voyait une preuve dans le nombre toujours diminué des librairies et dans la multiplication constante, progressive des estaminets. Il rappelait le temps où la place de la Monnaie — qui entoure l'Opéra — comptait deux libraires, un marchand de tableaux, un marchand de musique, et il montrait à ses compagnons de voyage la place actuelle, où les cabarets, se soudent aux cabarets, sans solution de continuité. Il aurait pu ajouter que la Belgique est — après l'Afrique centrale et la Terre de Feu — le pays où l'on vend le moins de livres. Il n'est point de sous-préfecture chez nous où l'on ne lise plus que dans le chef-lieu du Brabant; les auteurs belges eux-mêmes sont obligés de se rabattre sur le marché français. C'est ainsi que Camille Lemonnier est plus lu, plus apprécié, plus largement admiré ici que là-bas.

« Dans ces conditions, pour que des jeunes gens entreprissent de former une école belge de littérature, il fallait qu'ils eussent véritablement le diable au corps. Ecrire pour un pays qui ne lit pas, rien de plus téméraire ; surtout si l'on tient compte qu'une moitié des habitants parlent un patois flamand dérivé de l'allemand et du hollandais, tandis que les autres s'expriment dans un idiome dérivé du français.

Le *Parnasse de la Jeune Belgique* qui vient de paraître chez Léon Vanier, contient les œuvres choisies de dix-huit jeunes poètes belges : Mme Hélène Swarth,

MM. Emile van Arenbergh, Paul Berlier, André Fontainas, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Octave Gillion, Albert Giraud, Théodore Hannon, Paul Lamber, Ch. van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Léon Montenaeken, Fernand Severin, Lucien Solvay et Max Waller.

« Ces messieurs ne sont pas tous des débutants. Plusieurs appartiennent à la presse belge, soit comme rédacteurs de journaux quotidiens, soit parce qu'ils collaborent à des revues. Ils sont là-bas, comme groupe, à peu près ce que furent naguère les parnassiens de Paris, Mendès, Glatigny, Mallarmé, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam. Au début, ils n'ont pas su résister — c'est bien naturel — au plaisir facile de faire du tapage, de naturaliser flamand le gilet rouge de Théophile Gautier, d'arborer des chapeaux que l'on eût dit trouvés dans la garde-robe d'Alexandre Pothay ou dans la succession de Privat d'Anglemont. On s'est donné la peine d'étonner les philistins avec des axiomes renouvelés de Petrus Borel ou attribués à Baudelaire, on s'est érigé en petite chapelle, en association d'adoration mutuelle, d'admiration réciproque, gratuite et obligatoire ; on a polémiqué ferme en s'attaquant aux puissances, aux grosses réputations ; on a eu des passions voulues et des audaces calculées ; enfin, on a tiré l'épée et guidonné des pistolets en l'honneur de la littérature, — ce qui est, paraît-il, le suprême bon ton chez les parnassiens ambitieux de fonder une école.

Ces accès de belle humeur une fois calmés, on s'est mis au travail. Ces jeunes hommes de lettres ont produit avec une sorte de hâte, qui des vers, qui des drames, qui des romans. Entre deux manuscrits, ils passaient volontiers la frontière et venaient s'attabler à Paris, pour bavarder sur l'art loin des estaminets de là-bas. Ainsi ils ont connu Coppée, Daudet, Zola, Léon Cladel, Théodore de Banville, Joséphin Péladan, Barbey d'Aurevilly, Edmond de Goncourt. Peut-être que, grâce à la fréquentation de nos écrivains, leur goût des lettres est devenu l'amour, la passion des lettres. Aujourd'hui les voici naturalisés Parisiens par droit d'édition et ayant fait bellement leurs preuves.

« Dès maintenant il existe en Belgique une littérature. Nos voisins n'en sont plus à nous offrir un ou deux historiens comme M. Laurent ou comme Louis Hymans, un critique d'art seulement, Rousseau ; un romancier, Camille Lemonnier. Je sais bien qu'en matière d'importance artistique, le nombre est à négliger, et que Camille Lemonnier, à lui tout seul, suffit à la gloire d'un pays, tant par son génie que par son caractère.

« Il était à prévoir que, dans un pays sans langage national et où la langue française n'est pas la seule officielle, puisque le roi Léopold est amené à parler tantôt en français, tantôt en patois hollandais, — ce qui le place à peu près dans la situation où serait M. Grévy s'il consentait à s'exprimer en breton devant les gens de Quimperlé et en auvergnat devant les gens de Saint-Flour, — il était à prévoir que toute manifestation littéraire accuserait un mouvement de sympathie vers la France et vers la littérature française. S'il est un cas où vraiment l'art n'ait point de patrie, c'est assurément lorsqu'il demande à une nation voisine ses moyens d'expression et son inspiration même. Je ne puis, par exemple, tenir pour un peintre belge, pour un artiste flamand, ce grand et puissant Alfred Stevens, dont la magnifique carrière s'est commencée et achevée en France, et qui a observé, étudié, traité la Française des villes aussi largement, aussi magiquement que Millet avait compris et traduit la Française des campagnes. Je ne suis pas bien certain que Tourgueneff doive être considéré comme un écrivain russe par la postérité, et je reconnais dans le général chinois Tchen-Ki-Tong un charmant et très fin chroniqueur du boulevard. Henri Heine, qui, le premier, a baptisé la femme galante de ce joli sobriquet d' « horizontale » dont les échotiers abusent aujourd'hui, Henri Heine me semble autrement notre compatriote que Charles Deulin, qui, tout Français qu'il

était, resta jusqu'à son dernier jour un Flamand des Flandres, un familier des ducasses et des kermesses, un franc buveur de blonde et de petite orge.

« A mon humble avis, ces messieurs de *la Jeune Belgique* sont, en dépit de leur raison sociale, des poètes français et du meilleur crû. J'avais projeté de le prouver à cette place par de larges citations, mais je ne sais rien de laid comme des alexandrins en petit texte, écrasés dans d'étroites colonnes de journal; souvent les typographes sont obligés de reléguer la rime au dessous du vers, faute de place, et un vers ainsi brisé ne me paraît plus tout à fait un vers. Il ne reste plus des belles lignes droites, fines et pures, comme les belles pensées qu'elles réflètent, que quelques-unes; d'autres, aussi jolies, mais qui s'allongeaient avec plus de paresse, n'entrent dans le moule de la grosse prose qu'au prix d'une torture ou d'une mutilation. Un vers, ainsi mis en page, me donne l'impression d'une idée blessée. Je ne citerai donc rien de ce *Parnasse*, mais j'ai tenu à nommer les parnassiens.

« Je tiens surtout à n'être pas le dernier à imprimer le nom d'un jeune poète d'un rare talent : M. Albert Giraud, qui a donné au *Parnasse* de nos voisins dix-sept pièces d'une forme admirable et d'une inspiration superbe. Par le temps de camaraderie qui court et étant donnée la décadence de la critique, je suis obligé d'ajouter que je ne connais pas du tout M. Albert Giraud et qu'en louant ainsi son beau talent, j'ai la conscience de ne pas écrire un mot de trop. J'ai lu ce nom d'Albert Giraud pour la première fois il y a un peu plus de deux ans au bas d'une pièce de vers écrite au lendemain de la mort de Victor Hugo et que le poète belge avait adressée aux petits enfants du maître. J'en avais gardé cette impression que l'auteur était un Français, un bon et brave Français adorant sa patrie, un tantinet chauvin, ambitieux de revanche, épris de victoires futures. Cette pièce ne figure pas au *Parnasse;* mais en lisant les autres, d'un sentiment si élevé, d'une noblesse si fière et si haute, je me suis surtout rappelé la première, celle de naguère, si belle de piété française et de lyrique douleur.

« Quand je vous le disais que ces rimeurs sont des amis, des alliés recrutés à l'étranger par notre littérature, annexés à notre art plus sûrement qu'ils ne le seraient à notre sol par aucun traité, et qui ne parlent si bien notre langue que pour avoir aimé ceux qui l'ont faite.

« Ch.-M. Flor o'Squarr. »

***

Un article — bienveillant d'ailleurs — de l'*Art moderne*, à propos du *Parnasse de la Jeune Belgique*, parle de l'absence, à notre ouvrage commun, de M. Georges Eekhoud comme poète. Notre ami Eekhoud, dont tous nous admirons le grand et complet talent, avait été invité par nous à figurer dans le livre. Avec raison, nous tenions à rendre hommage à d'aucunes pièces de vers qui, comme *le Semeur*, *l'Homme de l'Eglogue*, *la Guigne*, d'autres encore, eussent fait belle figure au haut du *Parnasse*. Le vigoureux et vibrant auteur des *Kermesses*, avec une modestie que nous regrettons, en a jugé autrement, et voici la lettre cordiale et fraternelle où nous trouvâmes malheureusement son désistement :

« Bruxelles, le 15 juillet 1887.

« Cher Comité de publication du *Parnasse de la Jeune Belgique*,

« J'ai eu l'occasion d'exposer, il y a quelques jours, à l'un des vôtres, Max Waller, les motifs pour lesquels je préfère ne pas figurer dans votre *Parnasse*, comme poète. Le *Semeur* et les autres vers que j'ai commis n'ont qu'un intérêt « historique »; ils détonneraient dans une publication annoncée comme *le Parnasse*, c'est-à-dire le fin du fin de la poésie éclose sous la couverture gris-perle de la *Jeune*.

« Veuillez, cher Comité, me considérer comme un des lecteurs impatients de ce livre d'or de notre poésie contemporaine; et agréer l'assurance de ma solidarité la

plus affectueuse dans toute entreprise artistique due à votre sympathique et très intelligente initiative. GEORGES EEKHOUD. »

***

Du *Journal de Bruxelles* une fin de Salon que nous recommandons aux attentions de ce cher *Art moderne :*

« Voilà, dite par le menu, notre impression sur le Salon de 1887. Un journal d'art disait récemment qu'un salonnier ne devrait juger que « d'ensemble », observation juste, mais idéale ! Un écrivain français a dit : « Il n'y a de juste que les idées générales et de vrai que les synthèses », vérité absolue, dont ne s'accommodent pas les gazettes. Au journal, tel que le veut le public, s'impose un point de vue simplement objectif, le fait, toujours le fait, le fait politique, le fait divers, le fait artistique, l'énumération et la nomenclature. C'est une nécessité sociale, au même titre que les boulangeries et les boucheries. Seulement, l'art demeure l'art en dehors et au dessus de tout, et il est puéril de jouer le Don Quichotte en écrasant avec solennité des mouches, en s'attaquant à des moulins à vent ou en ayant l'air de découvrir ce que chacun sait du reste depuis longtemps : que le journal est un écho public, qu'il a une optique particulière, moyenne, si l'on veut, mais aussi sincère que bien des déclamations présomptueuses qui n'aboutissent pas et bien des prétentions qui, formulées, avortent.

« Combien de journalistes déçus qui se vantent de n'être plus journalistes et qui en ont les mœurs mauvaises sans en avoir le désintéressement ! Pourquoi ceux-là ne démolissent-ils pas Shakespeare parce qu'il a été directeur de théâtre, et M. Un Tel, esthète célèbre, parce qu'il est avocat ? L'art est étranger à toutes les exigences matérielles.

« Il est facile à remplir, sans risque, le rôle d'un Matamore ; il est douloureux de sacrifier à la vie. Mais il est consolant d'ériger ses préférences, ses amours, dans une chapelle construite dans le coin de son cœur, pour soi seul, et où l'on se réfugie, silencieusement, loin des clameurs hostiles, loin des charlatans de l'art et des parvenus qui étalent sottement leurs titres. » F. N.

***

Une charmante jeune fille, Mlle Dora Zollikofer, vient de publier, en édition privée, une exquise plaquette de vers allemands, *Bergfahrt*, où nous trouvons nombre de strophes d'un délicat sentiment et d'une jolie féminité.

***

Sous le pseudonyme Amon, le frère de notre grand Jef Lambeaux publie *Quelques idées éparses sur l'art flamand*. Brochure curieuse que nous ne pouvons discuter. C'est de la critique personnelle, originale, et M. Lambeaux a ses idées comme nous avons les nôtres. Il accole, dans son admiration, MM. de Braekeleer, Stobbaerts et... Emile Wauters ! ! Cela nous dépasse absolument, mais M. Lambeaux a peut-être raison. Celui qui a commis le portrait de Mme Somzé est un grand artiste que nous ne comprenons sans doute pas.

Autre part, M. Lambeaux prononce ceci :

« Nous tenons à dire que *nous ne sommes pas d'accord avec le procédé « Pastel »* aussi bien traité qu'il puisse être.

« Pourquoi préférer à la peinture grasse à l'huile et matériellement *se conservant assez bien*, préférer, disons-nous, « le Pastel », espèce de poussière se gâtant tôt ou tard et ne pouvant jamais vous laisser la liberté ni les moyens de rendre l'illusion de la nature aussi fort que par le premier procédé. Non seulement le pastel est plutôt un moyen de vouloir faire « joli » et « neuf » à tout prix, mais nous rappelle *l'époque française de la décadence* et les portraits pastels si à la mode alors du temps de Mmes de Pompadour, La Vallière, etc., etc., portraits élégants pour les gens riches, mais restant loin des immortels Van Dyck, etc., etc. »

Bigre, bigre ! Voilà de la critique bizarre, M. Amon, et qui fait tomber les bras. Nous voulions dire du bien de cette brochure.

Cela devient impossible ; des phrases énormes comme celles que nous venons de citer, c'est ce qu'on appelle du gâtisme de Brard et Saint-Omer, et cela désarme.

***

Dimanche prochain, 6 novembre, aura lieu la remise à M. Henry Warnots de son buste exécuté par M. Paul Dubois. C'est grâce à l'initiative de MM. Eddy Levis, président, Danlée et Moréas, secrétaires, Mmes Rosa Bosman, Louise Van Besten, que se fera cette cérémonie à laquelle tout le monde applaudira.

***

Puisque nous citons M. Eddy Levis, annonçons encore qu'il paraîtra de lui, dans le courant du mois de novembre, un volume de vers : *Elaine.*

***

On a joué, le 29 octobre au théâtre Molière, un drame inédit de MM. Armand Silvestre et Georges Maillard : *La Tesi* Tandis que le théâtre du Parc s'attarde en des reprises d'un intérêt souvent douteux, voici une scène qui, sous une habile direction, tend à devenir notre petit Théâtre Français où les Jeunes seront bienvenus.

***

Me Jules Lejeune vient de remplacer Me Devolder au ministère de la justice. Bravo. On se souvient du folâtre procès Wauwermans. Après Me De Burlet, premier défenseur du jeune Paul, Me Lejeune devait prendre la réplique. Il s'y refusa et le doux jeune homme dut se contenter de l'éloquence indignée de Me De Burlet. Me Lejeune resta cependant jusqu'au bout des débats et fut un des premiers à applaudir la spirituelle plaidoirie de Georges Rodenbach. Il daigna même sourire lorsque Me De Burlet nous fit un succès en détaillant, fort finement, ma foi, l'air de flûte *Babolain !*

Ajoutons que, le lendemain, Me Lejeune s'abonnait à notre revue. Il est donc un peu notre candidat. T'en souviens-tu, Pauline ? Et de la tête que tu fis, m'amour !

FIN D'ANNÉE

A quoi bon, en cette année qui achève notre sixième volume, dresser un bilan de ce que nous avons fait? Le PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE *a signé notre feuille de route, et désormais aucune douane n'essaiera de nous arrêter. C'est Rops, l'infâme Jély, qui fera les frais de notre : bon jour, bon an.*

Nous avons annoncé déjà à nos lecteurs que le prochain frontispice de LA JEUNE BELGIQUE *serait signé du nom de ce monstre! Récemment nous avons écrit au fantastique Jély pour lui rappeler ses promesses. Voici sa réponse, datée de* BUFFALO! 20 OCTOBRE :

« Buffalo — sur les bords du lac Erié —
seul avec les flots, sous le regard de Dieu.

« Ah! ça, on ne peut donc pas même pêcher des *blue-fishes* sur le lac Erié sans être dérangé par ses amis? Mais, je ne suis plus aquafortiste, mon cher W....., je me suis fait *tatoueur*, vous avez bien lu : Tatoueur sur les bords du lac Erié, bords déjà embêtés par Châteaubriand. J'habite une

cabane en sapin de Californie (*Wellingtonia Gigantea* : conifère) et au dessus se balance en lettres rouges comme Célestin Demblon, l'enseigne suivante, ornée de dessins qui feraient pâlir les *XX* eux-mêmes :

Look! Look!! Look!!!

FÉLICIEN ROPS

Belgian Academy & French Institute

Scholar and Pupil of the celebrated Artist
Emile Wauters

TATOUINGER!

Emblems — Devices — Poem's — Pictures — Designs
Drawings &c &c &c

A L'INSTAR DE PARIS

in three Colours :

RED — BLUE — YELLOW!!

Instantaneously!!!!

« Voilà !

« J'ai rencontré à Syracuse — pas l'ancienne ! la New-Syracusa ! — le dernier des indiens Iowas. Il est prêtre swedenborgien de la New-Jerusalem, porte un complet du BON MARCHÉ et un pince-nez bleu ! Un bison mal peint sur la joue gauche. Il « fait évêque » à Savatoga et est amoureux de Sarah Bernhardt.

« Ce bison mal peint me suggéra l'idée d'appliquer au tatouage, les formules de l'Ecole impressionniste.

« J'avais trouvé ma voie !

« Je me suis converti au swedenborgisme et Sa Grandeur, dans un moment d'épanchement, m'a autorisé à orner le nombril de sa dame des portraits de François Coppée et du général Boulanger, ses grands hommes préférés. C'est fait ! en trois couleurs (*red, blue and yellow*).

« Mme l'évêque compte aller à l'exposition de Paris en 1889. Cette prélate manquant tout à fait de tenue, — l'Académie sera f...ue et déshonorée.

« Voilà, mon cher W....., ce que c'est de voyager trop jeune et les désagréments qui s'ensuivent.

« Je faisais des frontispices, je fais des culispices (mettons des culispipis... pour les dames !).

« Bien des belles amitiés à tous nos amis de la Jeune Belgique.

« N'empêche que je vais vous envoyer pour elle un joli tatouage. »

Voilà où en sont les choses; nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de donner, en mot de fin d'année, cette joyeuse lettre, signée :

FÉLICIEN ROPS,
Tatouinger de S. G. l'évêque (New-Jerusalem) de Chatanoga-City.

VERS

LA MORT D'HUNALD

Sur le lit vierge et blanc, jonché de lys nocturnes,
De lys mystérieux, de grand lys taciturnes,
Sous les rideaux pensifs où fleure un cher secret,
Ses yeux frêles blessés par tes yeux, sans regret

Des heures, sans regret des lèvres, sans envie
De tromper le destin ni d'accepter la vie,
Sans espoir d'un espoir, sans désir d'un désir
Déjà mort dans son âme il se laisse mourir;
Et tandis que du soir tintent les cloches vaines,
De ses fins ciseaux d'or l'enfant s'ouvre les veines,
Calme et grave, très las, à soi-même étranger,
Vaguement caressé par le rêve léger
Qui lui baise le front de ses ailes neigeuses,
Et ses regards obscurs, violettes songeuses,
Contemplent la splendeur de son corps trop aimé
Pleurer de longs rubis sur le lit parfumé,
Et joyeux d'une joie étrange, la chair veuve,
Il regarde jaillir le sang fier, comme un fleuve,
Puis, sans même souffrir le tourment du pardon,
Ayant tout oublié de toi, jusqu'à ton nom,
Dans le luxe des flots et leur lente harmonie,
Il écoute, en mourant, chanter son agonie.

SOLITUDE

Chère âme, mes désirs sont de lointains vaisseaux
Qui, rouges de mon sang et roses de mon rêve,
M'ont laissé triste et seul, deux fois seul, sur la grève.

Tout rouges de mon sang, tout roses de mon rêve,
Et doux du tremblement maternel des berceaux,
Chère âme, mes désirs sont de lointains vaisseaux

Qui, doux du tremblement maternel des berceaux,
Tendres de la chanson du rouet des aïeules,
Sont entrés dans le ciel et l'infini des eaux.

Tendres de la chanson du rouet des aïeules,
Ils sont entrés, là-bas, dans le ciel plein d'oiseaux,
Me laissant seul à l'heure où les grèves sont seules.

Dans un ciel ignoré, plein d'astres et d'oiseaux,
Tout rouges de mon sang, tout roses de mon rêve,
Ils ont fui, me laissant triste et seul sur la grève;

Et je garde à jamais leur balancement doux,
Leurs voiles dans le vent et leur caresse aux vagues,
Et leur désir du monde au fond de mes yeux fous,

Eux qui, devant l'ennui des cieux mornes et vagues,
Avec leur rêve ardent au fond de mes yeux fous,
M'ont laissé seul de moi, seul de toi, seul de nous!

RENCONTRE

— Je reviens d'un voyage au cher pays des lèvres,
Au pays des baisers d'un siècle, de là-bas :
Crépuscule des chairs, torches roses des fièvres,
Tout s'est fané, tout s'est éteint, et je suis las!

— De ce même pays des torches et des fièvres,
Du pays du baiser séculaire, là-bas,
Du pays de la chair, du cher pays des lèvres,
Je reviens comme toi, comme toi, le cœur las!

— Qu'avons-nous rapporté de cet amer voyage?
— Rien qu'un impitoyable et stérile veuvage,
Qu'un mauvais compagnon d'exil et de prison.

— Aimons-nous cependant, ô ma pauvre âme lasse,
Aimons-nous doucement, lentement, à voix basse,
Sans éveiller celui qui dort dans la maison.

ALBERT GIRAUD.

L'INCIDENT KHNOPFF

A Max Waller.

Je demande un instant la parole sur l'incident Khnopff-Verlaine, que tu as soulevé dans le dernier numéro de *la Jeune Belgique*. Non pas que j'aie envie de demander la revision du procès. Il est jugé, et bien jugé. L'embarras de *l'Art moderne* le démontre de la façon la plus piquante.

Il me plaît mieux d'envisager la question du plagiat en elle-même, au point de vue de l'art, et d'essayer de dissiper une vieille équivoque toujours renaissante, que *l'Art moderne* entretient, comme un faux mendiant sa blessure. M. Khnopff me servira d'exemple, voilà tout.

Il y a plagiat et plagiat, comme il y a fagots et fagots.

Je pense que le droit au plagiat — à certain plagiat — existe bel et bien en littérature. Je pense que, dans certains cas de gestation artistique, les emprunts, même les plus textuels et les plus considérables, ne doivent être regardés que comme une matière première que le créateur s'assimile et transforme à la lumière personnelle de son esprit.

Quel pillard, quel plagiaire que ce Shakespeare, pour qui l'art dramatique fut une immense forêt de Bondy! Il a détroussé tout le monde, et il n'a volé personne. Ce magnifique manteau de velours, il l'a arraché à tel poète qui passe, oui! Mais voyez donc comme il le porte, comme l'étoffe palpite et semble vivre sur cette fière poitrine! Rejetez un instant le manteau sur les chétives épaules de son premier porteur, et regardez : c'est lui qui a l'air de l'avoir volé.

Quand on bâtit un monument pareil à la cathédrale de Cologne, il est permis de dérober la flèche d'une petite chapelle ignorée.

Le génie est trop affairé. Est-ce qu'il a le temps de s'occuper de ces niaiseries? Il se rue à la fois sur la vaisselle d'étain et la vaisselle d'or, sur le plomb et sur l'argenterie, et il lance le tout dans la fournaise, comme Benvenuto Cellini, pour en faire jaillir un dieu!

Le génie égorge ceux qu'il pille. Mais il ne faut pas confondre Shakespeare avec les poètes qui font le mouchoir.

Il convient encore d'être indulgent à certaine espèce de plagiat, — ou plutôt de réminiscence. Il n'est pas difficile de retrouver des expressions de Lamartine dans les vers de Musset, ni des métaphores de Hugo dans les

strophes de Gautier. Qu'est-ce que cela prouve si rien ne ressemble moins à Lamartine que Musset, et si l'œuvre de Gautier n'a pas la couleur de celle de Hugo?

Mais où l'indulgence n'est plus de mise, c'est précisément dans des cas analogues à celui de M. Georges Khnopff.

Une œuvre d'art, quelle que soit sa forme, peut être considérée comme l'expression d'un état de sensibilité déterminé. Shakespeare a dit : « Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves ». Cet état de sensibilité se manifeste à la fois par le choix du sujet et par les détails de l'exécution. Quant à la forme, il est permis de dire qu'elle est la principale manifestation de la sensibilité de l'artiste. Le choix des mots, leurs alliances, les métaphores, les combinaisons de rimes, les recherches de prosodie, quand il s'agit d'un poète, — la préférence donnée à certaines couleurs, à certaines relations de tons, quand il s'agit d'un peintre, tous ces éléments déterminent, autour du sujet de l'œuvre, une sorte d'atmosphère générale, qui est faite de la substance même de l'artiste. C'est d'elle que jaillit, sinon l'originalité, du moins la personnalité du poète.

M. Paul Verlaine écrit, par exemple, un volume de vers intitulé : *Fêtes galantes*.

Le sujet général, comme le titre seul l'indique, annonce une transposition en vers de l'état de sensibilité spécial que l'on observe dans l'œuvre d'Antoine Watteau.

Ce sera, dans une vapeur de rêve et de soleil couchant, la mélancolie des choses mortes ou qui doivent mourir, et dans l'ambre fin du crépuscule, les étranges feux follets des sourires tristes de leur joie. « Le rêve d'un Shakespeare ivre d'essence de rose », comme me le disait un jour, devant *l'Embarquement pour Cythère*, M. Iwan Gilkin.

Les sujets particuliers, on les devine. De beaux parcs, éclairés du blanc mystère des statues. Des promenades lasses de marquises et d'abbés galants. Des chiens frisés, des négrillons. Pierrot gourmand et voleur regardant la lune à travers le vin rose. Cassandre édenté. Colombine et Arlequin. Et comme mélopée, la chanson dolente des fontaines prisonnières de leurs vasques.

Dès lors, si nous passons à la réalisation plastique, à la forme, qu'arrive-t-il?

Il arrive que chaque mot, chaque mariage de mots, chaque image sera une évocation partielle du rêve total. Le poète choisira tel mot, puis tel autre, et les unira, absolument comme un musicien fera chanter telle phrase musicale par des violons, des hautbois ou des flûtes. Le choix des

vocables et leurs différentes combinaisons déterminent ainsi la couleur et le timbre de l'orchestration du poème.

Quant au rhythme particulier du vers, à la place de la césure et de l'hémistiche, à l'entrelacement des rimes et des strophes, ne voit-on pas que tout cela correspond, en musique, à la coupe de la mélodie et à la façon dont elle se déroule?

Ainsi, dans les *Fêtes galantes* de M. Paul Verlaine, le sujet général et les sujets particuliers une fois trouvés, comment le poète va-t-il composer l'atmosphère de son œuvre?

D'abord, par le choix des noms propres. Les gracieux fantômes de femmes qui traversent ses rimes s'appelleront *Aminthe*, *Cydalise*, *Climène*, etc., etc. Les galants seront *Léandre*, *Clitandre*, ou quelqu'*abbé*. *Scaramouche* interviendra. Ces noms, évocatifs entre tous, donnent d'emblée aux strophes une couleur particulière.

Le poète, ensuite, disposera ses rimes de manière à marquer fortement, au moyen de sonorités correspondantes, telle sensation ou tel décor. Le mot *bergeries* triomphe, avec ses rimes *afféteries*, *fleuries*, *chéries*. *Arlequin* appelle *faquin* et *boulingrin*, *tambourin*. L'adjectif *grêle* s'accompagne de mouvements d'*aile*. Les vestes de *soie* éveillent la *joie*. Tout s'*atténue* dans l'*avenue*. Les gestes sont *bizarres*, et les Silènes, *hilares*. La mandoline *jase*, et les marquises sont en *extase*. Le bassin *rêve*, la lune se *lève*. Passent des *masques*, ils sont *fantasques*. L'*arc* de l'amour se tend au fond du *parc*, etc., etc.

L'effet musical de ces rimes complète l'artifice des noms propres.

Viennent alors les associations de mots et les images, d'où se dégage l'essence même du rêve verlainien. Les soirs, les sens, les ramures, tout est *extasié*. Odeurs de *rose* et de *rosiers*. *Les jets d'eau* sont *sveltes* parmi les statues. *Le clair de lune* est *calme* et *beau*. On *parle d'or*. L'*Amour* est *malicieux*. *Les ramures assombries* sont *chanteuses*. Le *vent ride* les *bassins*. *L'eau rêve*. *Le ciel sourit aux costumes* des masques, etc., etc.

Et de tous ces éléments, ou plutôt de la réunion de tous ces éléments, car pris à part, ils appartiennent à chacun, surgit enfin l'œuvre intitulée : *Fêtes galantes*, qui n'appartient plus qu'à un seul.

Voici maintenant M. Georges Khnopff, qui publie, ici même, dans la *Jeune Belgique*, il y a trois ans, un groupe de poèmes intitulé : *Dix-huitième siècle*.

Le sujet général est le même que celui des *Fêtes galantes* de M. Paul Verlaine.

Les sujets particuliers sont les mêmes aussi.

M. Georges Khnopff va donc se distinguer de M. Paul Verlaine en traitant son sujet d'une façon différente? La forme plastique du poème va s'éloigner beaucoup de celle des *Fêtes galantes?* Il va éclairer autrement le décor, traduire d'autres sentiments, exprimer d'autres sensations?

Non pas.

M. Georges Khnopff adopte le système de versification de M. Verlaine. Il use des mêmes artifices de prosodie. Son vers est identique au vers de M. Verlaine.

Il met en scène les mêmes personnages, et, comme M. Verlaine, emploie certains noms propres en vue d'arriver à un effet semblable.

M. Georges Khnopff exprime les mêmes sentiments mélancoliques, traduit les mêmes sensations subtiles que M. Verlaine.

M. Georges Khnopff plante dans son œuvre, comme des clous de diamant, les mêmes rimes qui soutiennent les strophes de M. Verlaine.

M. Georges Khnopff emploie le même vocabulaire que M. Verlaine. Ce sont les mêmes mots, placés de la même façon, sous le même coup de lumière. A part deux ou trois vers traduits directement des Watteau du Louvre et quelques légères infusions de M. Mallarmé, pas un mot, pas une rime de M. Georges Khnopff que l'on ne retrouve dans les *Fêtes galantes.*

M. Khnopff ne s'arrête pas là. Non seulement il emprunte à M. Verlaine le sujet général, les sujets particuliers, les personnages, la prosodie, le vocabulaire; il lui emprunte encore les associations de mots, les images, des vers entiers, des strophes entières. Et le *Dix-huitième siècle* vient ainsi au monde, comme une version des *Fêtes galantes* que M. Verlaine aurait gardée dans ses tiroirs.

Ce n'est plus un emprunt, c'est une conversion!

Voici, pour convaincre nos lecteurs, un tableau, que nul ne peut garantir complet, des emprunts de M. Georges Khnopff :

DIX-HUITIÈME SIÈCLE	FÊTES GALANTES
Ah! vous étiez marquise au temps des ber- [geries...	Fardée et peinte comme au temps des ber- [geries...
...Scaramouche A finement posé la très mignonne mouche Qui ravive le blanc laiteux de votre joue...	...Le nez mignon avec la bouche .. D'ailleurs plus fine que la mouche Qui ravive l'éclat un peu niais de l'œil...
Les brises des étangs, mystiques barca- [rolles, S'enroulaient vaguement à vos mièvres pa- [roles.	Mystiques barcarolles, Romances sans paroles...

Et dans le ciel si pâle et les arbres si grêles,
Des parfums framboisés et des battements [d'ailes...

...Vous parliez d'or!

Sous son frêle taillis, dans un recoin du [parc
L'amour malicieux appuyé sur son arc....

...Sous un capuce
Dont un griffon d'argent griffe le satin puce

La sveltesse élégante et fière du jet d'eau...

En voyant les lueurs du couchant qu'atténue
L'ombre des hauts tilleuls le long de l'avenue

Il grelotte de peur sous sa veste de soie;
Sa figure plâtrée et ses gestes bizarres
Éveillent dans le bois les silènes hilares
Que l'odeur d'un pâté de perdreaux met en [joie...

Entame un succulent pâté,..

...Sous les ramures assombries
Passe ce faquin d'Arlequin...

La brise ride le bassin...

Au calme clair de lune adorablement triste

Tandis que dans le parc la mandoline jase,
La belle Colombine, accoudée en extase...

...Dans les ramures
Chanteuses...

La lune qui se lève
Entre les branches d'or et le bassin qui [rêve...

...Le ciel...
Semble sourire aux masques

Et les jets d'eau s'égrenant dans les vasques [mêlent de longs sanglots.

Le ciel si pâle et les arbres si grêles...
De nonchalance et de mouvements d'ailes...

...Que vous n'aimez et parlez d'or!...

...L'amour...
Dans le coin le plus mystérieux du parc
Souriait en bandant malignement son arc...

Pierrot qui d'un saut
De puce
Franchit le buisson,
Cassandre sous son
Capuce...

Les grands jets d'eau sveltes parmi les [marbres...

Et la lueur du soleil qu'atténue
L'ombre des bas tilleuls de l'avenue...

...Leurs courtes vestes de soie,
Leur élégance, leur joie...
Non loin de deux Sylvains hilares...
Hi! Hi! Hi! les amants bizarres!...

...Et pratique entame un pâté...

...Sous les ramures assombries...
...Ce faquin d'Arlequin combine...

Et le vent doux ride l'humble bassin...

Au calme clair de lune triste et beau...

...Dans l'extase
D'une lune rose et grise
Et la mandoline jase...

Sous les ramures chanteuses...

...la lune se lève
Et l'esquif dans sa course brève
File gaiement sur l'eau qui rêve...

...Le ciel...
Semble sourire à nos costumes...

...Et sangloter d'extase les jets d'eau.

N'est-il pas évident que l'œuvre intitulée *Dix-huitième siècle*, ayant le même sujet général, les mêmes sujets particuliers, la même prosodie, les mêmes personnages, le même vocabulaire, les mêmes images, les mêmes rimes, les mêmes mots, la même couleur, la même musique, la même atmo-

sphère que les *Fêtes galantes*, n'appartient pas à M. Georges Khnopff?

A part le cas d'une copie pure et simple, je ne connais point, dans toute l'histoire littéraire, un exemple de plagiat aussi caractérisé.

Quand la *Jeune Belgique* publia le *Dix-huitième siècle*, et que tous, nous fîmes fête à M. Georges Khnopff, la première édition des *Fêtes galantes* était épuisée, presque introuvable.

Ceux d'entre nous qui avaient lu le livre de M. Verlaine ne le connaissaient que sur la foi d'une lecture hâtive, dans les bibliothèques publiques, et, tout en admettant la parenté de M. Khnopff et de M. Verlaine, ne pouvaient contrôler... l'inceste!

La bonne foi de la *Jeune Belgique* fut donc surprise.

Elle devait à sa dignité littéraire de l'avouer à ses lecteurs.

Elle a hésité pendant plusieurs mois, au risque de se compromettre elle-même, par sympathie pour M. Khnopff.

Aujourd'hui, elle a dû rompre son silence.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que j'écris ces lignes. Je ne puis oublier la joie, l'enthousiasme d'art que m'a causé la première lecture du *Dix-huitième siècle*. Mon admiration alla librement à M. Khnopff, qui en reçut plus d'un témoignage.

J'ajoute que, malgré la méchante aventure du *Dix-huitième siècle*, il ne l'a point perdue tout entière.

M. Khnopff, même à ne considérer que ses mosaïques, reste un ouvrier subtil et merveilleusement doué. Il reste surtout, à mes yeux, l'auteur des *Chinoiseries*, qui, pour être inspirées par la chinoiserie que M. Mallarmé donna jadis au *Parnasse contemporain*, n'en appartiennent pas moins, pensons-nous, à M. Khnopff.

L'auteur de ces *Chinoiseries* est de taille à écrire une œuvre personnelle. Il se le doit, à lui-même, et aux amis qui ont si chaleureusement acclamé ses premiers débuts littéraires.

ALBERT GIRAUD.

NOCTURNE

Les langes du pardon enveloppaient mon âme
D'un égal insouci de l'homme et de la femme;
J'étais celui qui songe et qui n'a pas d'autrui;
J'oubliais qu'un couchant eût précédé ma nuit
Où les seuls souvenirs m'eussent fait vivre encore,
Et les roses du jour et les lys de l'aurore
Étaient des feux de pâtre éteints au fond de moi.
Seul dans cet infini des temps et de l'effroi
J'appelais de ma plainte et de mes mains tendues
Les aigles de mon rêve évadés dans les nues,
Et les hautains oiseaux ne m'obéissaient plus.
Un peu des maux subis, un peu des livres lus,
Mais avec la pâleur d'un lointain qui recule,
Rallumaient dans ma nuit un frêle crépuscule.
L'ennui de toujours vivre en étouffait le deuil
Et l'imprévu lui-même avait fui du cercueil.

Et voilà qu'un troupeau de blêmes créatures
Passa sous mes yeux secs, en de mornes postures;
Elles allaient ainsi qu'on va dans le sommeil,
Avec de mêmes pleurs sous un crêpe pareil,
Et les charmes détruits de ces femmes damnées
Semblaient me reprocher les délices données.
Le délire inventif des temps luxurieux
Incendiait encor leurs lèvres et leurs yeux;
Et lentement avec cette crainte du crime
Que l'on éprouve à deux sur les bords d'un abîme
Pour s'être confié des secrets douloureux,
Je sentais mon passé, ce cadavre amoureux
Émietté d'oubli dans les cryptes de l'âme,
Renaître tout à coup du parfum de la femme,
Et ce que j'ignorais en moi de jeune encor
Se plaindre sous les cieux comme un sanglot de cor!

Mais elles, ramenant sur leurs chairs ravagées,
Avec des yeux levés d'épouses outragées,
L'ancien manteau de joie où l'orgueil aujourd'hui
Mettait de nobles plis de douleur et d'ennui,
Laissèrent choir alors de farouches paroles
Des roses au déclin de leurs lèvres frivoles :
« Au temps de ta candeur et de tes cheveux longs,
Quand tu mettais le mors aux vierges étalons
Qui se cabraient sous toi vers les cités rêvées,
Nous avons couronné nos têtes réprouvées
Des fleurs dont Ophélie orna son front dément,
Et de mêmes linons nous vêtaient pour l'amant;
Car tu n'étais alors qu'un désir et qu'une aube
Et pour te mieux séduire il fallait cette robe;
Mais après tant d'espoirs et tant de lendemains,
S'il te souvient des lys qui parèrent tes mains
Et dont la neige un jour s'effeuilla sous les nôtres,
L'orgueil du souvenir doit te payer des autres
Que des baisers nouveaux ne t'accorderaient pas!
Est-ce que le passé ne t'a rien dit tout bas?
Pourquoi nous reviens-tu? Les misères subies
Ne t'ont-elles pas dit l'horreur de nos lubies,
Et que dans les chemins de l'amour renaissant
Les pas de nos pieds nus s'empliraient de ton sang?
Va! le vide effrayant des innocences feintes
Surgirait entre nous jusque dans nos étreintes
Et l'on se connaît trop pour ne pas se honnir.
Vis et meurs dans l'Eden d'un chaste souvenir,
Et, si tu succombais à ta douleur nouvelle,
Pour t'en consoler mieux reste seul avec elle! »

FERNAND SEVERIN

ELAINE (1)

Le passage de M. Eddy Levis à *la Jeune Belgique* n'a pas été si rapide que l'on n'ait pu apprécier les curieux côtés de cette nature spéciale dont quelqu'un disait un jour : « C'est un oiseau qui a une aile de cygne et une aile de canard ».

C'est l'aile de cygne qui est la plus longue.

M. Levis continue à se chercher; il a les inéluctables tâtonnements de ceux qui débutent, mais s'il n'a pas toujours la trouvaille heureuse, il l'a souvent.

Elaine est une sorte de poème dont les chants, pétrarquement précédés d'un titre épigraphique, s'élèvent tous en un hymne à la Beauté. Ne lisez que ces titres :

« La Naissance d'Elaine.
Pour lui dire combien je fus ravi des yeux en la voyant.
Pour lui dire qu'elle est fée.
Pour que les fleurs de son teint renaissent.
Où je lui peins par quelques traits le retour du printemps.
Où je lui prédis qu'elle deviendra rose.
Pour l'inviter à chanter dans le soir.
Où je lui peins le charme du rêve.
Pour appeler le soleil sur ses yeux las.
Pour dire à la nuit de couvrir Elaine d'un beau songe.
Chanson pour Elaine.
Où je lui dis d'ouvrir les yeux à l'aube naissante.
Où je lui parle de son baiser.
Tout souvenir disparaît à sa vue.
Elaine est plus belle encore que je ne l'écris.
Où je reproche à l'Amour de me l'avoir fait connaître.
Dans laquelle j'appréhende le jour où nous ne nous aimerions plus.
Où j'exalte encore sa beauté.
Dans laquelle je lui dis qu'elle est Reine d'un Royaume immortel ».

N'est-ce pas déjà tout un poème en prose, les indications scéniques d'une féerie amoureuse auxquelles ne manquent plus que les ronds-de-jambe des

(1) Un volume de 80 pages in-32. — Bruxelles, Veuve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

strophes et les jetés-battus des rimes? Groupés ainsi, ces titres archaïques ont le chevrotement de vieux refrains à la Villon :

En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Des choses telles que : « Je lui prédis qu'elle deviendra rose », sont des madrigaux nouvellement tournés et lancés avec un sourire un peu mignard qui plaît. Du reste, M. Levis pompadourise volontiers. De ces vers :

Voici berger! Voici la blanche laine
Des agneaux blancs broutant fleurs dans la plaine.

De ces vers sont un évident rappel de Racan ou de Me Deshoulières

Dans les près fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis !

Mais c'est du Racan vu à travers un tempérament contemporain, du Racan d'après le boulevard, et toute l'affêterie charmante s'est adaptée de façon heureuse à nos modernités exigentes. La poésie telle que M. Levis la sent et l'exprime ne se contente pas d'à peu près; c'est très bon ou c'est très mauvais. On ne sertit pas impunément la langue de cette manière complexe. M. Levis a évité bien des dangers, point tous.

Il a quelques sons malheureux, tels que : « Par nulle *oreille ouïes* », et des cris qui étonnent, et détonnent, comme : « ...Ces vers amoureux éclatants comme un dôme ». Outre qu'un dôme n'est pas nécessairement éclatant, il est permis de trouver que le poète se donne, avec un peu d'aisance, l'immortalité.

Georges Rodenbach se contentait de dire :

Peut-être que j'écris des livres qui vivront.

Le « peut-être » sauve ce que l'espoir pourrait avoir de présomptueux. M. Levis, lui, affirme que ses vers « sont du séjour que n'atteint aucun glaive », bien que les séjours soient rarement pourfendus, et il assure à Elaine qu'elle dormira dans ses vers jusqu'au dernier jugement. Ces mouvements de fierté — n'en rions pas — sont une force.

Le poète a de ces orgueils que rien ne démonte et M. Levis porte son livre et son front comme choses sacrées : son front où a germé l'œuvre et l'œuvre elle-même qui est sortie toute frémissante d'un cerveau passionné. *Elaine* est donc curieuse et méritoire à plus d'un point de vue. Ce n'est

certes pas un livre définitif, classant l'auteur parmi les maîtres; mais une indication dont les erreurs mêmes, et surtout elles, font pressentir un avenir littéraire qui étonnera.

MAX WALLER.

Le Parnasse de la Jeune Casserole

Nous ne résistons pas au plaisir de découper dans *la Casserole* les amusantes parodies de notre « Parnasse » qu'y donne hebdomadairement Basoef, autrement dit Léopold Pels. C'est de la farce spirituellement littéraire et de forme très habile :

AREMBERG-STRAAT (R. D')

DANS LA MER

Comptera-t-on jamais les gouttes d'eau salée,
Océan fraternel, qu'au loin tu vois s'enfuir?
Géante addition! pour être calculée,
Il les faudrait légion, les puants ronds-de-cuir!

Le poète lui-même, en sa folle cervelle,
Ne pourrait pas, dût-il y loger l'univers,
Non plus qu'un Inaudi, de ce nombre rebelle
Retenir les détails, même tout de travers!

Sur sa croix, où le cri des ténèbres l'éveille,
Là-haut, aux bords croulants, dans une aube vermeille,
Le héros de Zola peut-être le sait-il?

Quel autre donc connaît, et sans erreur aucune,
Ce qui de la science humaine est la lacune,
Sinon le Grand Venteux, pétaradier subtil!

PAUL BERT-LIÉ

MERETRIX

J'ai conté le mal qui me ronge
Au docteur. Le docteur a dit :
« Frottez dessus un peu d'axonge,
« Le soir, le matin, à midi! »

J'ai conté ma désespérance
Au curé. Le curé m'a dit :
« Pour dissiper votre souffrance,
« Faut vous confesser à midi ! »

Curé menteur ! Docteur infâme !
Honte à vous qui m'avez refait ;
J'avais été voir une Femme :
— Elle sans rien dire, l'avait... !

A. FOND-TENACE

EDEN DE PIONS

J'en ai la vision, quelquefois, dans mes rêves :
Je vois un Paradis sans tableau noir, ni bancs,
Qui montre, par instant, ses classes sans élèves.

Roses de teint, le chef adorné de rubans,
J'y vois de vagues pions, parfumés d'aromates,
Se ballader, vainqueurs, suivis de fiers trabans.

Ils vont raides, guindés, pareils aux automates,
Et, seuls, leurs doigts noueux et d'encre tout tachés,
De leur triste métier conservent les stigmates.

Aux plafonds lumineux, des pantins attachés
Paraissent monstrueux, à la lueur des glaives,
Au bout des fils tenus par des papiers mâchés :

J'en ai la vision, quelquefois, dans mes rêves.

Il voltige dans l'air des rythmes de pensum.
On voit passer le vol ardent des retenues,
Traînant, comme un boulet, Gradus ad Parnassum.

On a l'enivrement des choses saugrenues :
La tête de Noël, la hure de Chapsal
Récitant en duo des règles biscornues.

Tout revêt un aspect drôle et paradoxal.
Un Monsieur Petdeloup, ni sévère ni juste,
Apparaît sur un fond d'un effet colossal.

Et sur le Paradis, que domine son buste,
Et sur ce gigantesque et laid capharnaüm,
Dont je garde à jamais un ressouvenir fruste,

Il voltige dans l'air des rythmes de pensum.

I' VEND DES NÈFLES

REGRETS

O sainte pourriture, ô vice que j'adore,
O grand docteur Ricord, ô capsules Raquin,
Je crains de n'être qu'un rimailleur trop mesquin
Pour chanter vos splendeurs sur un rythme sonore.

Il faudrait dans mes vers des senteurs de phosphore,
Des relents de cubèbe, un goût de chicotin,
La puanteur du bouc, celle du bouquetin,
Ou le parfum secret du trois sous inodore.

Et je n'ai, pauvre éphèbe et poète pervers,
Qui regarde fleurir les poisons de mes vers,
Que mon visage exsangue aux blonds cheveux de vierge.

Il manque sur mon front de la blancheur du lys,
Mon corps immaculé, glabre tout comme un cierge,
Une plaque muqueuse, indice à.....

AIRS DE FLUTE

XXVI

SILENCE

A FRANCIS NAUTET.

Tais-toi, tais-toi, reste mystère,
Je ne t'aime pas autrement,
Je voudrais être ton amant
Si tu voulais toujours te taire.

Si tu restais là sans parler,
Jasant seulement du sourire,
Et moi, de même, sans rien dire
J'entendrais les mouches voler.

Le tic-tac de l'horloge en chêne
Dans ce silence parlerait :
Comme de nos cœurs, il viendrait
D'un gros poids au bout d'une chaîne.

Mais l'horloge ne peut chanter
La chanson des mélancolies,
Souviens-toi, je la dus porter
Où sont les montres abolies.

Silence et du silence, écoute :
Du silence! La nuit descend
Et dans le ciel noir on pressent
La lune sur sa blanche route.

Elle va paraître, ô merci!
Car vous vous taisez en cadence,
Amante et Lune, et vous voici
Deux Notre-Dame de silence.

SIEBEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

LE XXIIIe GRAND MAITRE FRANÇAIS DU TEMPLE

LE MARQUIS DE SAINT-YVES D'ALVAÊDRE (1).

Barbey d'Aurevilly m'a dit avoir connu de dernier maître de l'ordre du Temple, qui était médecin, présidait en manteau blanc des réunions plutôt commémoratives qu'effectives. Pour l'histoire, la grande commanderie finit en Jacques de Molay, la victime du pape Boniface et du roi Philippe.

Ce que rénove M. de Saint-Yves, ce n'est donc pas une maçonnerie de lumière, mais la doctrine secrète de ces puissants chevaliers qui étaient des initiés plus puissants encore.

Par opposition à l'anarchie, M. de Saint-Yves appelle synarchie la norme politique.

En deux ouvrages admirables, *la Mission des souverains* et *la Mission des juifs*, l'Epopte démontre le préhistorisme et l'universalité du synarchisme au temps indéterminé qu'on nomme cycle de Kam.

Par analogie, l'humanité est un ternaire comme l'homme, une triade comme Dieu; d'où son équilibre et partant son bonheur dépend du fonctionnement simultané de sa triple faculté. En application cela s'appelle chambre intellective, comprenant le prêtre et le savant; chambre animique présidant à la répression, à l'ordre moral et à la défense; chambre économique formée par tous les délégués de l'industrie et du commerce. Ce système, le seul possible à implanter sur un terrain pourvu de démocratie, M. de Saint-Yves, après en avoir démontré l'ancienne réalité, le démontre aux actes du Temple et précise les moyens de réalisation présente.

Ce livre, le seul traité de politique chrétienne que barre d'infamie l'aristotélisme et le nimroudisme, contient plus de lumière et surtout plus pure que les Bonald et les Saint-Bonnet.

Ce n'est pas le lieu ici de traiter du meilleur gouvernement; j'indique toutefois la beauté littéraire de l'exposition et le lyrisme très intense qui y souffle; et la magnifique et dédaigneuse réplique qui en forme la première partie de *Pro domo*; M. de Saint-Yves y répond, de toute la hauteur de son génie, aux accusations basses et viles qu'on lui a jetées et, sous son *Pro Patria*, il enlève l'humaniste lui-même par l'ardeur d'un patriotisme qui n'est que le catholicisme du *Gesta Dei per Francœ*.

---

(1) *Mission des souverains par l'un d'eux; Mission des juifs; Mission des ouvriers; Mission des Français ou la France vraie.* — Paris, chez Calmann-Lévy.

Par royales relations, ses amitiés avec tout le Paris intellectuel, par le prestige d'une femme aussi admirablement bonne qu'il est grand, M. de Saint-Yves se trouve forcément placé en chef visible de l'hermétisme chrétien, de la prose orthodoxe.

J'ajouterai que seul il possède les exquises qualités secondaires indispensables à une œuvre où l'ouvrier ne saurait être qu'un homme supérieur; seul il peut faire collaborer les personnalités sans jamais heurter l'amour-propre toujours si vétilleux; et le charme de sa persuasion me paraît une marque physique de son élection à cet Epoptat.

Prochainement je donnerai un exposé de la doctrine synarchique; ici, je n'ai voulu que signaler, comme transcendentalement beau, *la France vraie*, et dire, à tous ceux qui marchent en francs-tireurs de la vérité, de se réunir pour compter et agir. Pour tous ceux, gnostiques et chrétiens, qui ont soif du règne de Dieu. *Ecce Dux!*

II

LE MISSEL (1)

Lorsque Maciele Ficin écrivait : « Platon a projeté sur l'esprit humain, un reflet qu'il gardera toujours », était-il prescient de l'évolution formidable qui aboutit à Darwin d'un côté, à Crookes de l'autre? Cependant, sa parole se réalise et à l'époque de Ponchon et des *Blasphèmes*, un poème paraît, directement allumé au flambeau platonicien.

Le *Missel*, de M. Raoul Pascalis, s'agrafe aux canzones des *Fidèles d'Amour*, et continue ce sillon précieux dont l'ultime parcelle paraissait gésir en cette *Maison de vie*, de Rossetti que Mme Couve a si étonnamment traduite et paraphrasée.

Comme tous les tard venus, dans une voie très parcourue, M. Pascalis, — déjà connu si dignement par de précédentes œuvres dont je ne citerai que les *Apaisements* — a poussé à l'extrême l'attribution des rituels aux passionnalités.

Qu'on se figure le bréviaire un peu sacrilègement rapetissé et appliqué à la femme aimée. *Litanies* et *Kyrie*, *Lætare* et *Stabat* et matines et nones, messe et vêpres, psaumes et saluts : tout le cérémonial catholique employé à la magnification de la bien-aimée.

Une fois le point philosophique qui serait condamnant ici, éludé, il reste une entreprise d'une originalité singulière, et la rénovation de tout un mode de penser propre à l'Italien lettré de 1450.

Si l'on admet ce culte déplorablement insensé envers un exemplaire de cette exquise et et absurde fragilité qui s'appelle la femme, il devient contestestable que cette énonciation sacerdotale de l'amour, dépasse les autres formules : et ce sera toujours un grand honneur pour M. Pascalis d'avoir

(1) Poème mystique, de Raoul Pascalis. — Paris, Lemerre.

tabernaculisé l'alcôve. Il y a dans cette divinisation de l'aimée, un exhaussement de l'amour qui donne l'illusion d'art sentimental la plus forte en même temps que la plus folle.

Si la lyrique du *Missel* a des prédécesseurs très directs en esprit, sa forme tout à fait autonome l'originalise absolument. L'audace de l'image et du mot, la volonté du coloris, un soin à éviter la redite d'expression classent l'œuvre parmi les orfèvreries poétiques les plus accomplies. Et n'y a-t-il pas en l'éclosion de cette sentimentalité religieuse comme une expression de la spiritualité amoureuse contre les énormes vulgarités où s'efforcent des artistes d'un art monant quoique fort. Je ne prise rien plus, en ce temps de vulgarité, que l'aristocratie d'une œuvre et M. Pascalis a le droit, droit hautain et presque rare, de dédier *A quelques-uns, à si peu, aux néo-platoniciens*. Mais ces quelques-uns, sont ceux qui resteront et qui font rester le livre qu'ils admirent; et le *Missel* possède déjà ce suffrage dont la durée est en raison inverse de l'étendue.

JOSÉPHIN PÉLADAN.

III

LA REVUE DE PARIS

Une résurrection tentée par Arsène Houssaye et Armand Silvestre : *la Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. En quelques lignes, Paul Ginisty évoque le souvenir de la défunte, démaillotée aujourd'hui de ses bandelettes :

« C'est là, dit-il, que débuta Musset, et qu'il donna *les Vœux stériles*, *Octave*, *les Pensées de Raphaël*, et ce sont les noms de Balzac, de Dumas, de Janin qu'évoque sa première incarnation.

« Puis, elle s'annexe à *la Revue des Deux-Mondes*, avec Félix Bonnaire, comme directeur, mais directeur très peu libre, et qui ne faisait rien sans avoir reçu le mot d'ordre de M. Buloz. Il est mort obscurément, il y a une vingtaine d'années, lui qui avait été en relations avec l'élite de la littérature contemporaine, dans un emploi administratif.

« M. Buloz avait mis de l'ordre et de l'économie dans l'administration de *la Revue de Paris*.

« Un jour, Paul de Molènes, l'auteur des *Commentaires d'un soldat*, venait toucher le prix d'une vingtaine de pages qu'il avait publiées, mais lorsqu'il se présenta à la caisse, on lui apprit que le premier article n'était jamais payé.

« — Allons ! s'écria-t-il en tordant sa moustache de mousquetaire, c'est un souper de moins pour ces demoiselles !

« Bonnaire, il est vrai, qui avait la main plus large, réparait souvent, en dessous, les mesquineries de Buloz. Le souper eut lieu, payé par lui, et fut la joyeuse rémunération de l'article.

« Le bureau de *la Revue de Paris* était rue des Beaux-Arts, et c'était un vrai bureau d'esprit, « quand Buloz n'était pas là », a-t-on dit. Ce tableau

a été tracé par M. Arsène Houssaye de l'aspect du salon où l'on se réunissait : « Eugène Sue en conte d'inouies, Gozlan d'imprévues, Théophile Gautier d'invraisemblables. Sainte-Beuve jette çà et là un mot hardi, Planche est plus gai que dans sa critique, Musset a de jolies moqueries. Castil-Blaze et Henri Blaze se fuient l'un l'autre... Quelquefois, les jeunes enfants de Buloz, échappés des bras de la mère ou de la gouvernante, apportent leurs poupées ou leurs toupies, sans se douter que les rédacteurs des revues buloziennes sont des hommes marqués du sceau divin! »

« A cette *Revue de Paris*, M. Arsène Houssaye débuta en... Il n'y a pas moyen de cacher la date de cet article, car il était consacré à l'Exposition des Beaux-Arts de 1836, à Londres. Mais M. Houssaye est bien plutôt tenté de revendiquer cette date que de la dissimuler. Il était alors sévère pour les artistes anglais : « Leur parler de l'amour du beau, écrivait-il, c'est leur parler hébreu », et, en terminant, il demandait plaisamment la condamnation de ceux qui avaient fait des tableaux antiques à... cinq ans de détention dans l'Acropole.

« *La Revue de Paris* devait avoir des destinées mouvementées, des interruptions, des périodes difficiles et des périodes d'éclat, sous des directions bien différentes de ton. Elle rappelle toujours des souvenirs littéraires fort curieux. Que d'études, qui promettaient un vaste développement, y furent surtout commencées! C'est là que les Goncourt donnèrent cette si bizarre nouvelle, *Monsieur Chut*, où l'on voit un duel recommencer sans cesse entre deux adversaires. Elle devait être la première d'une série qui eût formé une histoire intime du XVIIIe siècle. C'est là que Gautier publia son *Shakespeare aux Funambules*, un de ses plus étincelants paradoxes littéraires.

« Pendant que M. Houssaye dirigeait *la Revue de Paris*, il reçut un jour la visite d'un débutant, qui lui apportait un article de critique littéraire. Ce débutant était Henri Rochefort. L'article fut accepté et, par suite de circonstances diverses, ne parut jamais... Voilà, je pense, un article tout trouvé pour la nouvelle *Revue de Paris* de 1887.

« M. Louis Ulbach a raconté, dans ce journal même, toute l'histoire de *Madame Bovary*, de ses légendaires corrections et de son procès. *La Revue de Paris* était alors dirigée par Maxime Ducamp, Laurent-Pichat et lui. On sait que, il y a deux ans, la guerre a été rallumée, à propos de ces corrections, et qu'elle a remis sur le tapis des discussions passionnées.

« *La Revue de Paris* (c'était en 1856) faisait à cette époque une opposition très accentuée à l'Empire. M. de Pontmartin, qui a aujourd'hui l'étrange idée de vouloir se faire offrir un buste par ses... admirateurs, — — la souscription pourra être laborieuse, — appelait, en ce temps-là, ses directeurs les *Trois Polonais*. *La Revue* était traquée, sans cesse menacée. Le gouvernement avait espéré qu'elle mourrait du procès de *Madame Bovary*. N'ayant pas réussi cette fois-là, il la tua deux ans plus tard, en la supprimant. »

La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg ne sera, elle, ni menacée ni traquée. Son programme nouveau est plein de mansuétude et l'on n'y voit

entre les lignes aucun gilet rouge de bataille. Sous forme de simple causerie, dédiée à Alphonse Karr, Arsène Houssaye y formule ses idées..... d'il y a cinquante ans et c'est comme une litanie de regrets, des « souvenez-vous-en », souvenez-vous-en, qui peineraient si nous ne savions qu'à côté du vénérable pasteur il y a Silvestre, jeune, lui, et décidé à opposer sa verve et sa sève aux derniers efforts de l'écrivain chéri du second empire.

Dans la mort de M. Caro — qu'il nomme Caro tout court — M. Houssaye voit la mort du spiritualisme; il envoie un soupir à George Sand et un... soupir à Zola. Réalistes, matérialistes, romantiques, il refait le vieux classement avec sérénité. Les rubans de sa pauvre houlette sont bien défraîchis; quelque part il laisse tomber ce mot : « Soyons du vieux jeu et parlons net », autre part, il prétend appeler la jeunesse — nous devons tout lui pardonner pour ce mot là.

Le premier numéro de *la Revue de Paris*, luxueusement édité dans un format de partition, est loin d'être banal, mais nous y retrouvons encore ce petit chevrotement de la préface. M. ALPHONSE KARR, avec ses *Bêtes à bon Dieu*, retrouve par instants la fine verve de ses *Guêpes* d'autrefois; mais la plupart de ces pensées, de ces réflexions, de ces aphorismes plus ou moins nouveaux, ont une odeur de renfermé. Ce sont des roses sèches, des sachets évaporés, des senteurs lointaines de boudoirs où l'on aurait essayé sans pouvoir plus...

M. HENRY FOUQUIER relève un peu plus loin, dans *la Vie du Cœur*, ce que M. Karr a de trop fade. Il a quelques sentences d'une fine pénétration où l'on retrouve la Colombine de *Gil Blas*, cette habile féminisation de l'austérité nestorienne, un peu dogmatique sinon pédante.

La partie faible de *la Revue de Paris* est le coin des poètes. Ici encore M. Houssaye a remué de vieux tiroirs, recherché de ces manuscrits anciens que l'on relit comme de vieilles lettres, et éprouvé le besoin de donner des pièces inédites qui, tout signées qu'elles sont, Glatigny, J. Barbey d'Aurevilly, de Banville, Augier et Soulary, n'arrêtent point.

Tout ce fond de panier est plus que médiocre et mieux eût valu, pour la Revue, que n'eût pas lieu cette exhumation sans intérêt et sans valeur. M. Joséphin Soulary, seul, a une pièce datée de 1887 et cette pièce est mathématiquement aussi nulle que toutes celles qu'a écrites ce triste poète. A la lire comme à lire les nombreux sonnets qui l'ont précédée, on est stupéfait de la réputation accordée à M. Soulary. Ce n'est pas meilleur que du Joseph Antran ou tout autre de Laprade et, dans la présente livraison de *la Revue de Paris*, il n'y a vraiment que les vers d'Augier pour être aussi inférieurs.

Pour nous résumer, cette *Revue de Paris* n'a pas le caractère que nous avions espéré d'elle. Pas plus que la *Nouvelle Revue* elle n'est nouvelle, et il faudra nous borner encore une fois à attendre une publication bien française où se résume la complète, indécise et nerveuse évolution littéraire d'aujourd'hui.

MAX WALLER.

MEMENTO

Notre collaborateur typographique, l'excellent chef d'atelier de la maison Monnom, M. Edouard De Winter, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, Madame André De Winter née Lumens, décédée à Woluwe-St-Pierre, le 27 novembre dernier.

La Jeune Belgique tout entière s'associe à ses regrets.

***

Nous avons reçu, en réponse à l'envoi du *Parnasse de la Jeune Belgique*, une série de lettres signées Swinburne, Leconte de Lisle, José Maria de Hérédia, J.-K. Huijsmans, H. Taine.....

Transcrivons-en les plus intéressantes :

« *A M. Albert Giraud.*

« Mon cher Confrère,

« Voulez-vous prendre ici mes remerciements et les transmettre — en en gardant un peu aussi pour vous — à MM. Iwan Gilkin et Max Waller.

« J'ai, en effet, reçu le Parnasse belge que vous avez bien voulu m'envoyer et je l'ai lu avec la joie de lire des vers qui sont des vers et non de la prose mal rythmée débringuant de la filoselle obscure sur des idées occultes.

« Vous faites de la vraie bonne besogne à Bruxelles et je vous en félicite et de bon cœur.

« Veuillez agréer.....

« J.-K. Huijsmans. »

« *A MM. Iwan Gilkin, Albert Giraud et Max Waller.*

« Messieurs,

« Je suis très honoré de l'envoi que vous avez bien voulu me faire. Pour la technique, vous êtes des maîtres : je ne savais pas qu'Anvers ou Bruxelles fût si près de Paris. Pour le fond et les idées, le dissentiment que je pourrais vous soumettre vient sans doute de mon âge; j'ai trente ou quarante ans de plus que vous; j'appartiens à une autre génération; quand un homme entre dans la vieillesse, il aime surtout ce qui lui échappe, je veux dire la force et la santé; c'est la santé du corps, de l'intelligence et de l'âme, la santé de la conception et de l'exécution que j'ai toujours aimées dans vos grands peintres du XVIIe siècle, depuis Rubens jusqu'à Teniers; n'en faites pas fi; quand on a de tels ancêtres, il est bon de leur ressembler le plus possible, et si j'osais vous présenter, non pas un conseil, mais un souhait, ce serait l'espoir de voir la ressemblance qui, entre eux et vous est déjà grande, s'achever chez vous de ce côté-là.

« Agréez, Messieurs, avec mes vifs remerciements, l'assurance de mes sentiments très dévoués et très distingués.

« H. Taine.

« Remerciements particuliers à M. Albert Giraud, dont les vers (*Hors du Siècle, la Voix chère, A Camille Lemonnier*) m'ont rappelé le style, l'imagination, la richesse luxuriante de mes chers poètes anglais du XVIe siècle. »

***

Le Journal de Bruxelles (M. Francis Nautet), *le Globe illustré* (M. Max Sulzberger), *le Voltaire* (M. Ch.-M. Flor O'Squarr), *la Société Nouvelle* (M. Fernand Brouez), *le Parti national* (M. Jules Tellier), *l'Art moderne, la Revue moderne* (M. R. Bernier), *le Journal de Gand* (M Henry Maubel), *la Nation* (M. Lucien Solvay), *la Wallonie* (M. Albert Mockel), *le Journal de Liége* (M. M. Wilmotte), *la Revue générale* (M. Francis Nautet), ont publié sur *le Parnasse de la Jeune Belgique* des études littéraires dont nous les remercions — et de tout cœur.

***

Voici tout ce que *la Flandre libérale* (7 novembre) trouve à dire du *Parnasse de la Jeune Belgique*. Comme critique littéraire c'est assez réussi :

« Le *Parnasse de la Jeune Belgique* vient de paraître et fait pas mal parler de lui. Voulant joindre notre voix au concert de louanges qui l'ont salué à son apparition, nous nous permettons d'en détacher un sonnet de M. Emile Van Arenbergh. Nous ferons suivre ce morceau d'un autre sonnet emprunté à un auteur *vieux jeu*, pour bien montrer l'écrasante supériorité de l'école nouvelle.

« Voici d'abord le sonnet de M. Van Arenbergh :

STABAT

Et Jésus expirait. Là-haut, sur l'arbre infâme,
Ses bras levés s'ouvraient, étendant le pardon,
Et le grand cri jeté, quand succomba son âme,
Le sol se déchira du suprême frisson !

Et la nuit, noir tombeau, s'ouvrait à l'horizon
Sur le soleil couché sous un linceul de flamme ;
Et le crucifié, dans l'immense abandon,
Sentit mourir son cœur dans le cœur d'une femme.

O Dieu, tandis qu'alors ta foudre t'échappait,
Que la mort dans ton Christ toi-même te frappait,
Et remportait sur toi sa victoire éphémère,

Peux-tu dire ce qui, dans le plateau sauveur,
A pesé le plus lourd de son poids de douleur,
Est-ce le sang du Fils ou les pleurs de la Mère ?

« Voici maintenant un sonnet écrit en 1878 par M. Paul Siret :

STABAT MATER

Le sang divin coulait sur l'arbre expiatoire
Et les anges tremblants sur la croix se penchaient.
Et le Christ jusqu'au fond buvait l'amer ciboire
Et devant Dieu mourant les hommes blasphémaient,

Les astres éblouis se voilaient dans leur gloire,
Et dans l'immensité lugubrement planaient ;
Et l'on voyait, baisant le signe de victoire,
Une femme ployée et dont les yeux pleuraient.

Et pendant ce temps là, dans l'azur des cieux calmes,
Au premier des martyrs on préparait des palmes,
On bâtissait son trône aux éternels parvis.

Et Dieu, voyant pleurer et saigner le Calvaire,
Se demandait comment pardonner à la terre :
Par les pleurs de la mère ou par le sang du fils.

« Sans commentaires. »

Le bonhomme de *la Flandre* est en retard. Le 1er septembre 1883, justice a été faite ici même et en toute bonne foi de cette rencontre incontestable et *incontestée*. Un farceur de lettres, M. Valentin ayant écrit exactement ce qu'écrit aujourd'hui le farceur gantois, voici la réponse qui fut faite par notre ami Van Arenbergh et que l'on pourra retrouver à la page 402 du tome II de notre collection :

« Monsieur,

« Votre bonne foi a été surprise par votre correspondant qui peut-être ne pourrait invoquer la même excuse.

« Voici l'explication de la rencontre, toute naturelle et même inévitable, entre le sonnet de mon ami Paul Siret et le mien.

« En 1877, nous convînmes, Paul Siret et moi, de concourir pour le Sonnet à la Vierge, aux jeux Floraux.

« Afin de nous assurer plus de chances, et trop amis pour lutter l'un contre l'autre, nous nous associâmes ; *l'idée finale cherchée*, trouvée et débattue en commun, nous écrivîmes sur le champ, à la même table, les deux sonnets dont j'ai conservé, par hasard, les brouillons et dont le meilleur fut envoyé à Toulouse.

« Vous vous étiez trop hâté, vous le voyez, monsieur, de suspecter ma probité littéraire, laquelle pour *la Jeune Belgique* qui connaissait ces circonstances, n'a jamais fait doute.

« Agréez, etc.

« Emile Van Arenbergh.

« *Bruxelles, le 23 août 1883.* »

La Flandre revient-elle de Pontoise, ou bien tout ceci n'est-il qu'une petite vilenie préméditée ?

***

A côté d'un article où plusieurs des nôtres sont traités avec le souci de la critique digne, *la Wallonie* en publie anonymement un autre dont nous ne voulons pas relever les termes. Une fessée au jeune gamin qui l'a écrit serait la seule réponse possible, et nous ne sommes pas magisters amateurs de telles besognes.

***

Nous recevons à l'instant le merveilleux ouvrage consacré par Camille Lemonnier à *la Belgique*, et publié en une somptueuse édition par l'éditeur Hachette. Lorsqu'il parut en livraisons dans *le Tour du Monde*,

nous eûmes maintes fois l'occasion d'en dire les beautés, notamment à propos de la puissante et superbe description de Bruges et d'Anvers. Une étude complète sur l'œuvre est requise. *La Jeune Belgique* s'y consacrera prochainement.

***

Pour paraître prochainement chez Adolphe Hoste, éditeur à Gand : *Une réparation*, comédie en un acte et en prose, par Fritz Ell, un collaborateur de *la Wallonie*. Cela formera une jolie plaquette grand in-12, imprimée sur vélin teinté, avec frontispice, culs-de-lampe et lettrines. Prix : 1 franc. Le même ouvrage sur papier de Hollande, signé et numéroté, sera mis en vente au prix de 2 francs.

***

Vient de paraître la dixième livraison de l'*Anthologie contemporaine*, en un *Album de vers et de prose* de Stéphane Mallarmé, une merveille.

***

Vient de paraître chez l'excellent éditeur des Jeunes, Léon Vanier, une plaquette de poésies : *A Bêri*, par un M. Pierre de la Logne qui veut embêter Kerckhoffs et son volapük. C'est écrit en une orthographe phonétique nouvelle dont l'effet est d'une irrésistible drôlerie. Type la pièce *Le Çocolâ o lé :*

« Le çocolâ o lé s'apprête
É devä le fä le pĭ griye :
U peti fä çarmä' ci briye,
Récŏfortä é tŏ-t onête »

Du Berrichon volapukolforme.

***

Chez Vanier encore deux poèmes ; une belle invocation parnassienne à *Pallas-Athéné*, par M. Alfred Bouchinet, larges vers emplis de radieuses images, et sous la donnée antique, vibrant appel à la patrie ; de M. Elie Sorin une apologie en vers de *François Millet*, pièce qui a remporté le premier prix au concours de la Société littéraire : *La Pomme*, ce qui est un grand honneur. M. Sorin a aussi été lauréat des *Jeux floraux* de Toulouse ; son poème est très élégamment imprimé et François Millet n'en reste pas moins un des plus puissants peintres modernes.

***

M. Vanier, qui a l'aubaine d'être l'éditeur attitré des poètes « décadents », continue la série de leurs publications et n'a pas tort. Beaucoup demeurera des œuvres de ce groupe chercheur où la puérilité, le besoin d'épater le bourgeois se mêlent à une recherche curieuse des quintessences. Il y a là des maîtres tels que Mallarmé et Verlaine, des raffinés exquis comme le pauvre Jules Laforgue, Vignier qui écrivit *Centon*, d'autres encore que silhouette en une petite brochure intitulée : *La Vérité sur l'école décadente* (un franc), M. Ed. B. Silhouettes bien sommaires qui n'apportent aucun trait nouveau, mais, ainsi que toutes les plaquettes du même genre, celle-ci se fera rare et servira, comme les autres, de document utile pour l'histoire de l'actuelle maladie littéraire.

***

En octobre dernier, le Theatre libre de Paris a représenté *Sœur Philomène*, pièce en deux actes, en prose, tirée du roman de MM. Edmond et Jules de Goncourt par MM. Jules Vidal et Arthur Byl. L'éditeur Vanier en publie aujourd'hui le livret. Les adaptateurs ont fait belle besogne. C'est une œuvre d'émotion poignante et de réalité artiste. Prochainement, le théâtre Molière nous l'interprétera avec Mlle Sylviac qui en a créé à Paris le principal rôle ; nous attendons l'heure de la représentation pour analyser et juger cette transposition scénique, dont nous prévoyons d'ores et déjà le poignant effet. Que l'on achète le volume pour en avoir l'avant-goût ; le livre est à conserver.

***

Nous n'en dirons pas autant des *Ephémérides* de M Henri Bossane, un paquet de vers d'un patriotisme quelconque et d'une forme équivalente,—ni des *Gerfauts*, poésies de M. de Bengy-Fuyvallée, qui valent les *Sonnets libres* de M. André Mellerio.

A noter, *le Signe* de M. Ernest Raynaud, dont nous remettons l'analyse à notre livraison prochaine.

***

Nous lisons dans *le Guide musical* que Mlle Aline Bauveroy vient de chanter à un concert de la *Société des chœurs* de Gand, le récit de Sieglinde de *la Walküre*. Le public gantois a fait à Wagner et à son interprète un accueil enthousiaste et les a redemandés tous les deux pour un second concert qui aura lieu au mois de janvier.

Bravo ! la province !

***

La maison Schott vient de publier la version française de la partition de *Siegfried*, version due à M. Victor Wilder.

M. Wilder continue à vouer son temps et ses peines à cette tâche ingrate et difficile ; c'est grâce à lui que le public français va s'initier, peu à peu, à tout l'œuvre dramatique de Wagner.

Les éditeurs ont apporté des soins particuliers à cette publication remarquable par des qualités de clarté, de correction et même d'élégance.

Le livret forme une brochure de quatre-vingt-cinq pages d'une typographie délicate sur beau papier.

***

M. Jan Van Beers expose de ses petites horreurs coutumières au Cercle artistique e littéraire.

***

Nous recevons avec plaisir la lettre ci-dessous :

« Monsieur Célestin Demblon et Mademoiselle Valentine Surus ont l'honneur de vous faire part de leur mariage civil.

« Liége, 5 novembre-brumaire 1887. »

Brumaire est une trouvaille drôle ! Il est vrai que dans ces moments là...

***

Nous avons à enregistrer la mort de M. Louis Gallait, qui nous console de la survie de M. Guillaume Van Strydonck. Ce sera pour une autre fois.

***

M. Octave Maus publie dans *l'Art moderne* des impressions madrilènes : C'est un écrivain en Espagne.

***

Me Edmond Picard est parti le dimanche 4 décembre, viâ Gibraltar, pour le Maroc, comme « historiographe » du gouvernement. En cette qualité, il est nanti de petits cadeaux (le solde des *Grelots*), en échange desquels il en rapportera sans doute de gros (de gros lots).

Me Picard est accompagné de M. Théodore Van Rysselberghe, artiste peintre. (J' te plains.)

Suivant son expression, il a *immobilisé* les affaires de son cabinet, en réclamant des remises pour celles d'une certaine importance.

Ses collaborateurs, Mes Maus et Lafontaine expédieront la besogne courante. Ils seront aidés en cette besogne par P. M. (Poulet-Marengo) Olin.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SIXIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

Bloy (Léon).

L'Hermaphrodite prussien : *Albert Wolff* 62

Chainaye (Hector).

Poèmes en prose :
Le sombre compagnon . . 147
La mort de l'heure . . . 148
L'infatigable pêcheur . . 149
Les deux poignards . . . 150
Les eaux magnétiques . . 151
L'âme des choses. 335

De Nocée (Albert).

La mort-vive 261

Desombiaux (Maurice).

Anciens jours. 217

Destrée (Jules).

Chronique artistique :
L'exposition des XX. . . 130

Devillers (Hippolyte).

Salon de Paris 232

Eekhoud (Georges).

La fête des SS. Pierre et Paul. 5

Flor O'Squarr (Ch.-M.).

Cauchemar-Actualité . . . 153

Fontainas (André).

Sonnets et odelettes :
La voix 213
Révolte 213
Vénus vêtue 214
L'aurore 214
Promenade. 215
Au printemps 216

Frédéric (Jules).

Vieille dame 73

Fusco (Jean).

La mère de d'Jean 303

Gilkin (Iwan).

Primeroses 51
Chronique littéraire :
Pierrot Narcisse 200
Quelques vers :
I. *Le Vivier*. 345
II. *Invocation* 345
III. *Confarreatio* . . . 346
IV. *Sur le lotus* 346

Gille (Valère).

Rêve blanc. 225
Sonnets 316
Vers. 353

Giraud (Albert).

Jules Destrée 20
Pierrot Narcisse 83
Rip-Rip 275
Vers :
La mort d'Hunald . . . 369
Solitude 370
Rencontre 371
L'incident Khnopff 372

Goffin (Arnold).

Visions. 190
Villégiature 282
Proses lyriques :
I. *Adieu* 347
II. III. *In memoriam* . . 348
IV. V. *Le navire mystérieux* 349

Hannon (Théodore).

Sonnets calmes 351

J. B.

Léon Bloy. 27

Jenart (Auguste).

Vers :
Soir 227

La Jeune Belgique.

Le Parnasse de la Jeune Belgique. 243

Le Roy (Grégoire).

Où s'en vont les chemins . . 28
Les Noëls éteints. 68
Vers :
I. *Les portes closes* . . 219
II. *Ronde de vieilles* . . 220
III. *Les mains* 221
Chanson d'un soir 285

Maeterlinck (Maurice).

Oraisons nocturnes 152
Offrande obscure. 286
La mort des yeux 352

Maubel (Henry).

Chroniques musicales :
Lakmé 35
« *Le Cid* » *à Anvers* . . 73
Le concert russe 74
L'amour médecin. . . . 75
Les contes d'Hoffmann. . 76
La Walküre 135
On en meurt 197

M. F. W. R.

Chronique théâtrale : Le théâtre de la Monnaie, 1886-1887 287

Montenaeken (Léon).

La harpe abandonnée . . . 318
Madelon 357

Nautet (Francis).

Chronique littéraire :
L'abbesse de Jouarre . . 30

Péladan (Joséphin).

Chroniques littéraires :
Les œuvres et les hommes . 33
Don Juan d'Armana . . 170
La Bible 173
La maison de vie. . . . 269
Le XXIIIe grand-maître français du Temple . . 386
Le missel 387
Incantation 161

Rops (Félicien).

Fin d'année 367

Severin (Fernand).

Vers :
Lied 59
Prière 60
Ma semaine sainte . . . 61
Les rêveurs 183
Le vallon 184
Les mort-nées. 185
L'amour cruel. 186
L'oubli 187
La mort des poètes . . . 188
Le dernier rêve 189
Les jardins du souvenir. . 245
Le sang. 246
A celle qui viendra . . . 247
Nocturne 378

Siebel.

Nocturne 378
Airs de flûte :
XX. *Triste zut* . . . 194
XXI. *Catalepsie* . . . 195
XXII. *En mi-bébête* . . 196
XXIII. *En mer* 258
XXIV. *La flûte décade*. . 319
XXV. *Loreley* 357
XXVI. *Silence* 384
Lettre à Lieschen 222

Sluyts (Charles).

Regard 320

Tête-de-Mort.

Autour du mirliton 69

Van Arenbergh (Emile).

Sonnets :
I. *Nocturne* 18
II. *Le remords*. . . . 19
III. *Cantilène* 19

Van der Brugghen (Jules).

Hilda 163
Whist 248

Van Lerberghe (Charles).

Vers :
Songe 281
Au bois dormant 281

Verhaeren (Emile).

Vers :
I. *Sous les prétoriens* . . 24
II. *Les Orients* 25

Vurgey (Florent).

Instantanés 29

Waller (Max).

Chroniques littéraires :
L'Art espagnol 166
Chez nous 168
L'initiation sentimentale . 237
Le Parnasse de la Jeune Belgique 321
Le pillage 358
La Revue de Paris . . . 388
Maître Edmond Picard. . . 179
Nouvelles kermesses. . . . 211
La joyeuse aventure de l'anthologie. 227
Chroniques artistiques :
Salon de Bruxelles . . . 294
Le Salon de Bruxelles . . 322
Elaine 380

Waller (Soda).

Vaporisations. 264

Memento. 39, 79, 139, 175, 205, 239, 271, 298, 332, 361, 391.
La réponse de Maître Picard . 226
Le Parnasse de la Jeune Casserole 382

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

17 MAY '60 [illegible]	
REC'D LD	
MAY 9 1960	
Due end of SPRING Quarter subject to recall after —	APR 28 '71 [illegible]
REC'D LD JUN 171 -11 AM 3 8	
AUG 29 1976	
REC. CIR. APR 23 '[illegible]	
SEP 11 1983	DEC [illegible] 1983
	REC. CIR. MAY 15 '84
OCT 21 1983	FEB 29 1984

NOV 21
DEC 21

LD 21A-50m-4,'60
(A95[illegible])[illegible]76B

General Library
University of California
Berkeley

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000579080

M554749

PG2
J29
V.6